RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Liberté Égalité Fraternité

Université de Toulouse

Doctorat de l'Université de Toulouse

préparé à l'Université Toulouse - Jean Jaurès

Processus de socialisation et fonctions psychosociales de l'engagement politico-climatique dans le développement de la personne : Étude qualitative à partir des récits de 20 jeunes engagé·es au sein de collectifs militants

---

Thèse présentée et soutenue, le 13 juin 2025 par

Elorri CORBIN

École doctorale
CLESCO - Comportement, Langage, Éducation, Socialisation, Cognition

Spécialité
Psychologie

Unité de recherche
LPS-DT Laboratoire de Psychologie de la Socialisation-Développement et Travail

Thèse dirigée par
Ania BEAUMATIN et Yoan MIEYAA

Composition du jury
Mme Véronique ROUYER, Présidente, Université de Bordeaux
Mme Stéphanie DEMERS, Rapporteure, Université Du Québec en Outaouais
M. Christophe DEMARQUE, Examinateur, Aix-Marseille Université
Mme Ania BEAUMATIN, Directrice de thèse, Université Toulouse - Jean Jaurès
M. Yoan MIEYAA, Co-directeur de thèse, Université Toulouse - Jean Jaurès

Remerciements

La thèse n'est qu'un exercice, auquel on décide de se prêter. Il est le reflet d'une organisation de la pensée à un temps donné. Ce n'est qu'en jouant maintes et maintes fois que nous arriverons à perfectionner nos stratégies, maitriser les règles et parvenir à une partie qui nous satisfait pleinement. Ce manuscrit n'est qu'une première tentative de réponse à une question que je me suis posée et à laquelle je continuerai – je l'espère pendant un temps – de m'y confronter.

———————

Mes premiers remerciements sont pour vous Ania. Je vous remercie sincèrement pour *votre engagement* dans ce projet commencé il y a quelques années déjà, pour votre confiance et vos encouragements tout au long de ce parcours. Ils ont été précieux et m'ont permis, dans les moments de doute, de garder le cap. Merci pour votre regard critique et constructif, pour m'avoir accompagnée dans le développement d'une réflexion toujours plus pointue, notamment sur la question des processus psychologiques. Merci pour la profondeur que vous avez amenée à ce travail. Merci peut-être plus encore d'avoir été une professeure si inspirante durant ces années, d'avoir su transmettre avec tant de justesse et d'éloquence votre savoir et d'avoir fait naître chez moi l'envie d'être enseignante. Pour tout cela, je vous remercie sincèrement, Ania.
La suite de mes remerciements va tout droit à Yoan. Merci d'avoir embarqué dans ce projet avec nous. Merci également pour toute la confiance, l'autonomie et les encouragements qui ont été de mise tout au long de ce travail. Merci peut-être encore plus pour la disponibilité et la bienveillance ces derniers temps. Mener à terme ce travail n'aurait pu être possible sans l'intérêt commun pour les luttes sociales et *ton engagement*. Merci pour tout.

Je tiens ensuite à remercier très chaleureusement l'ensemble des membres du jury qui liront et évalueront ce (long) travail. Je remercie donc Véronique Rouyer, Stéphanie Demers et Christophe Demarque pour leur disponibilité, leurs expertises et leurs regards critiques.

Je remercie aussi David Lefrançois et plus particulièrement Isabelle Faurie qui ont tous deux été membres de mon CSI pour les riches échanges que nous avons eus durant ces années de suivi. Merci pour vos conseils qui ont été structurants et précieux pour mener à bien ce travail.

———————

Je tiens naturellement à remercier l'ensemble des personnes qui composent l'axe 2 de recherche du laboratoire. Je pense à tous les étudiant·es, collègues et visiteur·es passé·es par cette équipe. Plus particulièrement à Gésine, Frédéric, Hervé et enfin un merci plus spécial encore pour Marie, sans qui ce travail n'aurait jamais vu le jour il y a quelques années de cela. Merci à toutes

et tous de me donner le gout de la recherche, de m'offrir une place spéciale auprès de vous et plus encore d'accompagner mes (premiers) pas en tant que chercheuse.

Je remercie aussi l'ensemble des membres du Laboratoire LPS-DT. Merci à toutes et à tous pour nos échanges constructifs, pour le soutien indéfectible du laboratoire concernant la diffusion de mes recherches, mes participations aux nombreux congrès, séminaires et journées d'étude ainsi que pour mes stages doctoraux internationaux. Je remercie plus spécialement Sandrine Croity-Belz pour sa bienveillance et l'attention spéciale qu'elle m'a témoignées durant ce parcours de thèse.

Je tiens par la suite à remercier les autres collectifs de scientifiques dans lesquels j'ai pu m'inscrire, échanger et participer. Je pense au réseau REPCITé avec un clin d'œil à Mandarine ainsi qu'à l'Atécopol pour les nombreuses réflexions sur l'engagement et l'impact de la recherche. Enfin je remercie plus globalement l'école doctorale CLESCO au sein de laquelle j'ai pu bénéficier d'un Contrat Doctoral Unique et qui m'a aussi permis grâce à la bourse Erasmus+ de réaliser un stage doctoral au Canada. En ce sens je tiens à remercier l'Université du Québec en Outaouais et toutes les personnes qui ont participé de près ou de loin à mes deux stages doctoraux pour leur accueil des plus chaleureux. Un merci tout spécial à ma famille québécoise : Stéphanie et Charles-Antoine, merci pour la place que vous m'avez faite chez vous, je vous en suis éternellement reconnaissante.

———————

Il est un ensemble de personnes qui ont permis à cette thèse de voir le jour. Je remercie sincèrement l'ensemble des participantes et participants de cette recherche. Merci d'avoir accepté de livrer un bout de votre histoire et de *votre engagement*. Je suis admirative de votre lutte. Sans vous ce travail n'aurait pu prendre forme, un immense merci. Continuez de lutter pour un monde plus juste et un monde plus beau comme vous le faites.

———————

Cette thèse a également été permise par un ensemble de personnes partageant mon quotidien de travail. Merci à toutes les docteures du labo qui sont passées avant moi, vous êtes une source d'inspiration et de motivation. Je pense à Emilie, Marlène, Justine et plus particulièrement à Julia, d'enseignante à amie, tu as été une ressource spéciale dans ce travail réflexif et d'écriture. Audrey notre maman à toutes, Lucile pour sa sérénité, Camille pour ta bonne humeur et tes venues au bureau, pour tout cela mais bien plus encore, je vous remercie très fort. Je dois aussi remercier grandement Marie-Amélie, merci à toi, d'avoir su répondre à toutes mes questions et de m'avoir accompagné tout au long de ce travail avec toute ta bienveillance et tes paroles

rassurantes. Merci aussi aux futures docteures de ce bureau : Mélanie, Alexandra et Margot. Merci à vous toutes d'avoir partagé avec moi cette expérience de la thèse.
Dans ce bureau cher à mes yeux, le RE222, je remercie aussi les différents stagiaires venu·es bouleverser nos routines. Danny, j'ai une pensée spéciale pour tes encouragements et les moments que nous avons passés ensemble outre Atlantique !
Je remercie aussi mes collègues représentant·es CLESCO : Kylliam, Mireille, Lockman et Carla pour le travail institutionnel et organisationnel réalisé ensemble ! Enfin, je remercie les différent·es camarades, ami·es de promos et toute autre personne que j'ai rencontrés durant mon parcours et qui ont contribué, chacun et chacune à leur manière, de près ou de loin à ce travail de thèse. Je pense notamment à Florian, Léonard, Mathias et enfin Pauline pour son accompagnement et son écoute ces dernières années.

———————————

Parce que, pour venir à bout d'une thèse, il faut une bonne bande de copines et de copains, alors je tiens à remercier chaleureusement toutes ces personnes qui font de mon quotidien une expérience merveilleuse.

Juliette, d'être là dans les moments importants de ma vie, toujours.

Vincent, merci d'être là depuis toutes ces années, pour partir en rando sur un coup de tête comme pour aller noyer nos déboires dans les IPA du London. Pour notre amouritié si chère à mes yeux, merci.

Merci Murathènes pour la bulle hors du temps et de l'espace que vous m'offrez. Pour cette bande de copain·ines aux idées folles, qui croit en la musique, la débrouille et qui voit en chacun et chacune de nous un talent insoupçonné. Pour n'en citer que quelques-un·es, un immense merci à Lorette, Lucas, Oriane, Emilie, Ana, Jules et William. Cette thèse n'aurait pas la même coloration sans ce que vous avez apporté dans ma vie. Merci de me faire rêver grand avec les enfants. Un spécial merci pour l'accueil et les travaux pratiques au domaine de Gravières, où j'ai trouvé l'espace et la sérénité pour écrire une partie de ce manuscrit. Je remercie plus particulièrement Lorette pour sa confiance et pour m'avoir embarqué dans des projets plus grands que moi. Pour nos discussions passionnées et nos confidences. Merci pour ton écoute et de voir en moi quelqu'un de capable d'affronter le monde, mais encore plus merci de m'avoir fait rencontrer Oriane. Alors merci à toi ma sœur de Murathènes, pour nos moments si précieux et notre complicité instantanée. Je n'aurais pu rêver meilleure rencontre que toi ces dernières années. Nos rires résonnent encore entre Athènes, Chypre, Paris et Murat…

En cours de psychologie du développement il y a quelques années de cela, nous découvrions ensemble le concept « *d'escorte sociale* » (Kahn & Antonucci, 1980). Découlant de la théorie du convoi social, elle soutient l'idée que les gens entretiennent des relations sociales qui les accompagnent tout au long de leur vie, tels un convoi ou un groupe de « compagnons de voyage sur la route de la vie ». Alors merci à vous, mes copains et mes copines de toujours. Merci à Laura, pour ta créativité, ton pragmatisme et ton écoute sincère. Merci Thomas, pour ton humour décalé et ta persévérance au quotidien. T'avoir parmi nous est indispensable au bon équilibre de ce groupe. Merci aux soleils de celui-ci : Hegoa, ta curiosité et nos nombreuses discussions sur le féminisme et les luttes sociales ont participé j'en suis sûre à rendre cette thèse ce qu'elle est aujourd'hui. Enfin Cloé, tu es une femme incroyable. Merci d'avoir été là depuis le premier jour. Tes encouragements et ta présence dans les moments difficiles de ma vie, mais surtout dans les moments les plus gais et joyeux font de toi une amie spéciale. J'ai une pensée également aux nouvelles têtes : Lucas, David, Adrien, Matthieu et Leïla, merci d'avoir ramené encore plus de joie, de rires et de soirées jeux dans notre (ma) bulle quotidienne.

Merci à toutes les mamans qui ne sont pas les miennes, mais qui le sont quand même. Anne, Yannick, Guylaine et Céline, Pascale, Marianne et Stéphanie. Merci d'avoir pris soin de moi comme votre fille, pour vos relectures, vos conseils avisés et votre douceur.

———————————

Enfin, il me reste juste assez de place pour remercier sincèrement ma famille.

Nahi zaituzkete lehenik eskertu, Aitatxi eta Amatxi, bereziki hunkiturik zuen goraintziengatik urte guzti haietan. Gaur erraiten ahal dizuet azkenean bukatu dela ! Milesker nire gainerateko euskal familiari, batez ere zuei neskak, Oneka eta Bernadette zuen goxotasun eta haurtzaroko orroitzapen ederrentzat.

Merci aussi à mes grands-parents adoptifs. Monique pour ta douceur sans égale, Thierry pour les sorties d'escalade qui m'ont apprise à me dépasser et me construire un mental de fer. Merci aussi pour les petits plats réconfortants du dimanche soir.

Merci à ma sœur, Miren, de m'avoir montré et appris que malgré les épreuves qui jalonnent notre vie, on peut réussir de mille façons tant que l'on persévère. Merci Milo, mon petit frère, pour ta fougue, ton énergie débordante et la spontanéité de tes questions. Grandir à tes côtés est une expérience aussi épuisante qu'époustouflante. Merci pour la tendresse que tu me portes et pour le lien que tu constitues entre Miren et moi, il est précieux et cher à mon cœur.

Merci à Seb, toi qui as été patient et qui as su accompagner avec brio la femme que je suis devenue. Tu restes une source intarissable de bienveillance envers moi, merci pour m'avoir appris l'humilité et que le bonheur se trouve dans les choses simples.
Merci Ama pour ta patience et tes encouragements depuis toutes ces années. Merci pour les nombreuses relectures, les conseils avisés et ton pragmatisme si juste. Tu as a été ma boussole depuis toujours, celle qui m'a accompagné dans beaucoup de mes décisions. Grâce à toi, je suis aujourd'hui indépendante et armée pour la vie (après la thèse). Merci pour avoir su si bien prendre soin de nous, tu es mon roc et je te porte une infinie tendresse.
Merci à mon père, pour ce caractère, cette rigueur et la persévérance qui font aujourd'hui de moi une jeune chercheuse. Je ne suis pas ici sans raison, tu es surement une part significative de cela. Merci pour la force et les sourires que tu as gravés en moi pour toujours.

Enfin, je tiens à remercier deux personnes spéciales dans ma vie aujourd'hui.

Laura, toutes ces années passées ensemble sont un cadeau inestimable. Grandir à tes côtés est surement l'une des plus belles choses qui me soit permise de vivre. Merci de toujours être là pour moi, quoiqu'il puisse arriver, je peux compter pour ton soutien infaillible, ton amour inconditionnel et ton honnêteté. Tu es la sœur que j'ai choisie et sans qui ce travail n'aurait pu être envisagé. Merci pour toujours me challenger et me faire rêver toujours plus grand. Merci pour les roustoules à la Bazerque, les ratas, RGT, les vacances dans la 206 fusée, les couchers de soleils Tarbez, notre complicité sans égale et tout ce qui fait de toi une femme si inspirante et merveilleuse. Merci pour notre amitié si précieuse. Tu es ma personne pour toujours.

Mes derniers remerciements sont pour toi Taju. Merci de me permettre de m'évader au quotidien et de regarder plus loin dans les moments difficiles. Pour la passion des mots que nous partageons chacun à notre manière et cette façon que nous avons de *nous lier*, l'un à l'autre. Merci de ramener tant de joie et de sérénité lorsque, dans ce monde fou, tout me parait si incertain.

———————

Note pour moi-même : « *Rester humble après cette expérience transformatrice* » (Le Livre Des Solutions, 2023).

Encadré 1
Point de vue situé

Je suis Elorri Corbin, doctorante de 26 ans en psychologie du développement au laboratoire LPS-DT. J'envisage une carrière universitaire et m'intéresse aux thématiques de l'engagement politique et climatique chez les jeunes du point de vue de la psychologie et des processus de socialisation à l'œuvre. Je m'identifie comme une femme, vivant en France, ne faisant pas partie d'une minorité racisée. Je participe à certaines actions militantes dans la sphère personnelle (sans être affiliée à un collectif spécifique) et suis engagée au sein de l'Atécopol (Atelier Toulousain d'Ecologie Politique), collectif interdisciplinaire de scientifiques qui travaillent sur les questions en lien avec les bouleversements écologiques. Dans ce contexte d'urgence climatique et d'accumulation des connaissances scientifiques, ma recherche tend à produire de nouveaux savoirs et enrichir le point de vue de la psychologie du développement cette thématique. Ma recherche a été financée par un Contrat Doctoral Unique, financement issu de la recherche publique en France.

Encadré 2
Ecriture inclusive

Ce document a été rédigé en adoptant une démarche inclusive. Nous avons tenté de porter attention à adopter un style graphique et syntaxique qui permet d'assurer une représentation égale des deux genres (féminin et masculin). Nous avons en ce sens essayé de renoncer au masculin générique, à la primauté du masculin sur le féminin dans les accords de genre, etc. Si cet effort reste parfois incomplet ou imparfait, nous avons essayé de respecter les principes de l'écriture inclusive tout en gardant un style d'écriture fluide et compréhensible.

Résumé

La crise climatique actuelle engendre des bouleversements environnementaux, sociaux et politiques majeurs. Malgré des politiques publiques mises en place pour tenter d'enrayer cette crise, il reste difficile de la part des institutions d'entamer un réel processus de transformation sociale et politique. En réponse, une partie de la jeunesse se mobilise pour dénoncer cette inaction (O'Brien et al., 2018) et revendique une transition vers une société plus juste écologiquement et socialement (Sauvé & van Steenberghe, 2015). De nombreux collectifs militant pour le climat voient alors le jour à échelle internationale et plus particulièrement en France sur des luttes locales.

Cette thèse en psychologie du développement explore les enjeux psychosociaux liés à l'engagement politico-climatique durant la transition développementale (Zittoun, 2012a) de l'adolescence et d'entrée dans l'âge adulte. S'appuyant sur le modèle de l'interstructuration du sujet et des institutions (Baubion-Broye et al., 1987) et de la socialisation plurielle active, conflictuelle et prospective (Malrieu, 2003), elle analyse le vécu des jeunes de ce contexte de crise généralisée, le sens de leurs expériences d'engagement politico-climatique et les principales fonctions psychosociales de cet engagement.

La revue de la littérature a permis d'explorer à la fois les enjeux socio-politiques et psychiques de la crise climatique, et les différents enjeux développementaux qui caractérisent les périodes de l'adolescence et d'entrée dans l'âge adulte, tout en les mettant en perspective avec le contexte de crise climatique. L'approche développementale que nous mobilisons a notamment permis d'appréhender les enjeux de socialisation et les processus de transformation sociale et personnelle mis en œuvre par les jeunes engagés au plan politique et climatique. L'état de l'art nous a ainsi permis de définir le concept protéiforme d'engagement et d'identifier les spécificités du militantisme contemporain. Nous nous sommes plus particulièrement centrés sur différents enjeux psychologiques que sous-tend l'engagement en prenant appui sur divers travaux interdisciplinaires. Nous avons alors proposé une problématisation et une opérationnalisation de la question de l'engagement politico-climatique et de son rôle dans le développement de cette jeunesse engagée.

Des entretiens semi-directifs ont été menés avec 20 jeunes (10 femmes, 10 hommes) âgé·es entre 15 et 25 ans (M = 19,7 ans, ET = 3.1), engagé·es au sein de cinq collectifs militants pour le climat (*Youth For Climate*, *Extinction Rébellion, Fresque du Climat, Alternatiba, Dernière*

Rénovation). Menés à travers une approche biographique et compréhensive, ces entretiens nous ont permis d'explorer leurs perceptions et vécus de la crise climatique ainsi que le sens de leurs expériences d'engagement, mais également de recentrer nos analyses sur les fonctions psychologiques de cet engagement et la manière dont il contribue à la socialisation et au développement de la personne. Les discours ont fait l'objet de différentes analyses : lexicométrique (Iramuteq), de contenu thématique (NVivo) et d'études de cas.

Les résultats présentent les perceptions que les sujets se font de la crise climatique et de l'engagement politico-climatique et révèlent que l'articulation entre crise climatique et transition développementale génère des vécus contrastés, tantôt sources d'entraves, tantôt de potentialités. Les jeunes déploient un ensemble de pratiques militantes qui s'incarnent dans des parcours d'engagement singuliers au sein de collectifs. Ces derniers sont pour les sujets de réelles expériences sociales et psychiques et remplissent quatre fonctions psychosociales clés : **intersubjective** (construction de liens), **affective** (régulation des émotions), **symbolique** (compréhension et ouverture vers le monde) et **autobiographique** (narration de soi). Ensemble, elles soutiennent un processus de personnalisation et participent activement au développement du sujet.

Cette recherche éclaire ainsi le rôle structurant de l'engagement politico-climatique dans le développement des jeunes pris au sein d'un contexte de crise climatique et de transition. Elle propose une analyse intégrative des dynamiques psychosociales et des transformations (sociales, politiques, personnelles) qui agissent réciproquement entre sujet et institutions. Enfin, cette thèse de Doctorat a permis d'ouvrir et de mettre en lumière une réflexion sur l'accompagnement des problématiques psychosociales que vivent les jeunes aujourd'hui, notamment lorsqu'ils sont amenés à se positionner *via* leurs engagements dans ce contexte de crise généralisée.

Mots clés : Crises ; Engagement politico-climatique ; Jeunes ; Personnalisation ; Socialisation ; Transition développementale

Abstract

The current climate crisis is driving profound environmental, social, and political upheavals. Despite public policies designed to address the crisis, institutions remain reluctant to enact meaningful social and political transformation. In response, a growing contingent of young people is mobilizing to condemn this inaction (O'Brien et al., 2018) and demanding a transition toward a more ecologically and socially just society (Sauvé & van Steenberghe, 2015). This has led to the emergence of numerous climate activist collectives worldwide, with particularly strong traction in France, where many focus on grassroots struggles.

This developmental psychology thesis examines the psychosocial dimensions of youth activism in the political-climate movement during the developmental transition (Zittoun, 2012a) from adolescence to adulthood. Grounded in the interstructuration of the subject and institutions (Baubion-Broye et al., 1987) and the framework of active, conflictual, and prospective plural socialization (Malrieu, 2003), it analyzes youths' lived experiences of this crisis, the meanings they attach to their militantism, and its core psychosocial functions.

The literature review examined both the socio-political and psychological dimensions of the climate crisis, as well as the developmental challenges specific to adolescence and emerging adulthood - contextualizing these within the climate crisis. The developmental framework we adopted allowed us to analyze socialization processes and the mechanisms of personal and social transformation among youth engaged in political-climate activism. This state of the art helped define the multifaceted nature of activism and delineate the features of contemporary movments.

Focusing more specifically, we explored the psychological underpinnings of militantism through an interdisciplinary lens. Finally, we developed a theoretical framework and operationalized the study of political-climate activism, emphasizing its role in the developmental trajectories of these young activists.

Semi-structured interviews were conducted with 20 young activists (10 women, 10 men) aged 15-25 (M = 19.7 years, SD = 3.1) from five climate grassroots collectives (*Youth For Climate, Extinction Rebellion, Fresque du Climat, Alternatiba, Dernière Rénovation*). Employing a biographical, phenomenological approach, these interviews explored participants' perceptions and lived experiences of the climate crisis while examining the meaning they ascribed to their activism. The study specifically analyzed the psychological functions of activism and its role in developmental socialization processes. Interview data underwent multiple analytical

approaches : lexicometric analysis (Iramuteq), thematic content analysis (NVivo), and comparative case study analysis.

The findings illustrate participants' perceptions of the climate crisis and their political-climate activism, revealing how the intersection between ecological urgency and developmental transition produces polarized experiences - at times hindering growth, at other times unlocking potential.

These young activists employ diverse militant practices that manifest through unique trajectories of engagement within their collectives. For them, activism constitutes profound psychosocial experiences serving four core functions : **intersubjective** (forging solidarity bonds), **affective** (emotional regulation), **symbolic** (worldview expansion), and **autobiographical** (identity construction through self-narration). Collectively, these dimensions facilitate a process of personalization while actively shaping developmental pathways.

This research highlights the formative role of political-climate activism in youth development within the context of ecological crisis and societal transition. It offers an integrative framework for analyzing the psychosocial dynamics - social, political, and personal transformations - emerging from the interplay between individuals and institutions. Finally, this doctoral research has pioneered new perspectives on supporting youth through contemporary psychosocial challenges, particularly on how young people enact through their activism in an age of systemic crisis.

Keywords : Crisis ; Personnalization ; Political-climate activism ; Socialization ; Youth ; Youth transitional development

Sommaire

INTRODUCTION 1

PREMIÈRE PARTIE : État de la question

CHAPITRE I : ENJEUX SOCIO-POLITIQUES ET PSYCHIQUES DE LA CRISE CLIMATIQUE 7

1. Enjeux contextuels de la crise climatique 7

1.1. La crise climatique comme enjeu majeur du XXI^e^ siècle 7

1.2. La crise climatique, une crise aussi sociale et politique 17

2. La crise climatique : toile de fond du lien social 24

2.1. Un traitement médiatique complexe 24

2.2. Perceptions de la crise climatique 26

2.3. L'éco-anxiété : un syndrome sociétal 28

3. La crise climatique du point de vue de la psychologie 30

3.1. Evolution, débats, controverses en psychologie du développement 31

3.2. Approche psycho-historique de la crise 33

3.3. Interdépendance des crises : entraves et potentialités 35

SYNTHESE ET CONCLUSIONS DU CHAPITRE I 42

CHAPITRE II : DEVELOPPEMENT DE LA PERSONNE ET PROCESSUS DE SOCIALISATION 45

1. Processus de socialisation et transition développementale 45

1.1. Différentes conceptions de la socialisation 45

1.2. Conception interactionniste de la socialisation 47

1.3. Une socialisation plurielle et active 49

1.4. La transition développementale pour penser l'adolescence et l'entrée dans l'âge adulte 53

2. Enjeux psychosociaux dans la transition développementale 60

2.1. Identification et différenciation dans la construction de soi 60

2.2. Construction identitaire : un questionnement central 62

2.3. Quête d'autonomie et d'indépendance 65

2.4. Importance des pairs dans le développement psychosocial 68
2.5. Enjeu de citoyenneté et construction du lien social 70
2.6. Développement moral et processus de valorisation 73
3. Construction du sens par l'expérience 76
3.1. La conflictualité comme un moteur de développement 76
3.2. L'interstructuration du sujet et des institutions 78
SYNTHESE ET CONCLUSIONS DU CHAPITRE II 82

CHAPITRE III : L'ENGAGEMENT POLITIQUE ET CLIMATIQUE : CONCEPTUALISATIONS ET SPECIFICITES PSYCHOSOCIALES 85
1. L'engagement : de la conception à la *praxis* 85
1.1. Un objet polysémique en SHS 85
1.2. Une activité en perpétuel renouvellement 88
1.3. Engagements contemporains : spécificités 91
2. L'engagement : une activité psychologique à part entière 98
2.1. S'engager par et pour les autres : un enjeu intersubjectif 100
2.2. Une activité engagée et engageante : un enjeu affectif 103
2.3. Comprendre et se représenter le monde : un enjeu symbolique 107
2.4. Se penser et se raconter soi : un enjeu autobiographique 109
3. Engagement politique et climatique : un concept heuristique 114
3.1. Engagement politique et climatique : définitions 114
3.2. L'engagement politique et climatique chez les jeunes : un nouveau champ d'études 126
SYNTHESE ET CONCLUSIONS DU CHAPITRE III 133

PROBLÉMATIQUE 137
Contextualisation de l'engagement politico-climatique et psychologie du développement 137
Appréhender les fonctions psychologiques de l'engagement politique et climatique 139
Objectifs de la recherche 149

DEUXIÈME PARTIE : Recherche empirique

CHAPITRE IV : DISPOSITIF DE LA RECHERCHE 153
1. Positionnement épistémologique 153
1.1. Positionnement épistémologique 153
1.2. Positionnement du·de la chercheur·se pour une recherche engagée 154
1.3. Approche utilisée 157
2. Démarche de recherche 158
2.1. Echantillon de la population étudiée 158
2.2. Outil et procédure de recueil des données 165
2.3. Techniques d'analyse des données 169

INTRODUCTION DES RESULTATS 173

CHAPITRE V : RENCONTRE ENTRE CRISE CLIMATIQUE ET TRANSITION DEVELOPPEMENTALE 177
1. Perceptions de la crise climatique par les sujets 177
1.1. Sources d'exploration et de compréhension de la crise climatique 177
1.2. Définition des caractéristiques et effets directs de la crise climatique 180
1.3. Appréhension des enjeux systémiques de la crise climatique 182
2. Vécus de la crise climatique par les sujets 188
2.1. Un vécu douloureux de la crise climatique 188
2.2. Un vécu ambivalent de la crise climatique 192
3. Résonnances avec la transition développementale chez les sujets 194
3.1. Des entraves pour le développement du sujet 194
3.2. Des potentialités pour le développement du sujet 197

CHAPITRE VI : CONCEPTIONS ET MISES EN ACTE DE L'ENGAGEMENT POLITICO-CLIMATIQUE 201
1. Les motivations de l'engagement politico-climatique 201
1.1. S'engager selon des temporalités différentes 201
1.2. S'engager pour répondre à différents besoins 206
2. Mises en acte de l'engagement politico-climatique 210
2.1. Les caractéristiques de l'engagement politico-climatique 210

2.2. Les pratiques de l'engagement politico-climatique 212
3. Evolution des perceptions de l'engagement politico-climatique 222
3.1. Perceptions de l'engagement au plan conceptuel 222
3.2. Perceptions de l'engagement à travers sa portée sociétale 223
3.3. Perceptions de l'engagement à travers sa portée personnelle 224

CHAPITRE VII : LES FONCTIONS PSYCHOSOCIALES DE L'ENGAGEMENT POLITICO-CLIMATIQUE 227
1. Fonction intersubjective de l'engagement politico-climatique 227
1.1. L'engagement politico-climatique pour construire des liens sociaux 227
1.2. L'engagement politico-climatique vers une ouverture des possibles et du pouvoir d'agir 233
1.3. Limites de la fonction intersubjective de l'engagement politico-climatique 240
2. Fonction affective de l'engagement politico-climatique 241
2.1. Des expériences affectives contrastées 241
2.2. Des expériences affectives pernicieuses 245
2.2.2. De l'accumulation de difficultés au mal-être 246
2.3. Des expériences affectives vertueuses 248
3. Fonction symbolique de l'engagement politico-climatique 255
3.1. Penser le monde 255
3.2. Participer au changement social 259
4. Fonction autobiographique de l'engagement politico-climatique 264
4.1. Une ouverture vers des remises en question 265
4.2. Un travail d'appropriation d'un nouveau système de référence 271
4.3. Une quête de sens et réalisation de soi 280

CHAPITRE VIII : LES ETAPES DE L'INTERSTRUCTURATION DANS L'ENGAGEMENT POLITICO-CLIMATIQUE 286
1. La diversité des milieux de vie comme ancrage plural 286
2. L'émergence et l'objectivation des conflits comme travail de déprise 291
3. Le projet comme tentative de résolution des conflits 296
4. L'innovation sociale comme entreprise créatrice et acte de personnalisation 301

DISCUSSION 306
1. L'expérience de la rencontre entre un contexte de crise et une transition développementale 306
1.1. Perceptions de la crise climatique par les sujets 306
1.2. Vécus de la crise climatique par les sujets 307
1.3. Echos entre crise climatique et transition développementale 308
2. Conceptions et spécificités des expériences d'engagement politico-climatique 310
2.1. Diversité de conceptions et de mises en acte de l'engagement politico-climatique 310
2.2. Des parcours d'engagement singuliers 311
3. Fonctions psychosociales de l'engagement politico-climatique 312
3.1. Les principales fonctions psychosociales de l'engagement politico-climatique 312
3.2. Pistes d'articulation entre les fonctions et les processus psychologiques de l'engagement politique et climatique 316
4. Engagement politico-climatique et activité de personnalisation 318

CONCLUSION 323
1. Apports sur les plans théoriques et méthodologiques 324
2. Limites sur les plans théoriques et méthodologiques 327
3. Perspectives sur les plans théoriques et méthodologiques 328
4. Quels enjeux pour les pratiques de terrain ? 330

BIBLIOGRAPHIE 332
SITOGRAPHIE 371
INDEX ONOMASTIQUE 372
INDEX DES TABLEAUX 377
INDEX DES FIGURES 378

ANNEXES 379

Introduction

En août 2018, Greta Thunberg, jeune suédoise de 15 ans se met en grève scolaire pour le climat et dénonce, par son geste, l'inaction de son gouvernement pour faire face à la crise climatique. En faisant la grève scolaire chaque vendredi, le mouvement des « *School Strikes for Climate* » prend une ampleur mondiale en quelques mois. Sous le nom des *Fridays for Future*, des jeunes du monde entier s'engagent pour dénoncer l'insuffisance des actions du politique pour traiter de la question du climat. En septembre 2019, lors d'une journée internationale de mobilisation, c'est plus de 3 millions et demi de jeunes qui descendent dans la rue selon le collectif *Friday For Future*. Si la pandémie du Covid-19 a largement ralenti les mobilisations des jeunes pour le climat (Becquet & Stuppia, 2021), ces dernières n'ont pas disparu. En parallèle du mouvement des jeunes pour le climat (en France connu sous le nom *Youth For Climate*) de nouveaux collectifs militants voient le jour. C'est notamment le cas *d'Extinction Rébellion*, un mouvement venu du Royaume-Uni qui propose des actions de désobéissance civile non-violentes sous diverses formes (blocages de routes, *die-in*, enchainements, *etc*.). Enfin, sur un flanc plus radical plusieurs Zones À Défendre (ZAD) ont émergé en France depuis les années 2000 (*op.cit*). Ces défenses de lieux sous la forme de transformation et d'occupation en lieux de vie militants (Pruvost, 2017) s'inspirent des courants altermondialistes (Pleyers, 2014 ; Pleyers et al., 2016) et mobilisent une diversité de modes d'action qui permet de rassembler au sein de ces luttes un public hétérogène. Cependant, ces mouvements et formes d'engagements subissent aujourd'hui une forte répression au plan démocratique. À titre d'exemple, lors d'un rassemblement à Sainte-Soline en octobre 2022 de nombreuses violences ont eu lieu. Le ministre de l'intérieur à cette période, Gérald Darmanin, qui qualifie ce mouvement « d'écoterroriste » use d'un cadrage politique stigmatisant qui sonne comme un « préalable à la déqualification de la mobilisation et, plus largement, à une volonté de mise à l'écart de la contestation » (Hayes & Ollitrault, 2024b, p. 235). En mars 2023, dans un climat politique et institutionnel plus que fragile, se déroule un deuxième temps de mobilisation sur le site de Sainte-Soline. Menées par les *Soulèvements de la Terre*, les protestations tournent à l'affrontement, près de 10 000 personnes sont présentes et de nombreuses personnes sont blessées. Depuis, l'Etat multiplie les stigmatisations du mouvement et énonce sa dissolution (annulée par le Conseil d'Etat en novembre 2023) et adopte une politique qui vise à renforcer ses armes et criminalise les militant·es usant de la désobéissance civile, notamment dans le cadre des luttes écologistes (*op.cit*). Des cas de luttes semblables se multiplient en France et subissent également une répression des plus violentes, où les modes d'actions de résistance et

de désobéissance civile sont particulièrement ciblés et mis à mal (ONU France, 2024 ; Talpin, 2023). Peut alors se poser la question de la nécessité d'user de ce type d'engagement ? Faute de réponses et de résultats satisfaisants par le biais des modes traditionnels d'engagements et de participation à la vie citoyenne, l'utilisation de formes renouvelées et hors des institutions semble nécessaire pour un changement de paradigme sociétal (Boyer, 2024). Comment penser l'engagement lorsque la répression étatique, policière et juridique se veut disproportionnée face à une cause qui vise la défense d'un monde plus juste, soutenable et solidaire ? (*op.cit*).

L'engagement, quelle qu'en soit sa forme et son expression, est un objet d'étude largement travaillé dans le champ des Sciences Humaines et Sociales (SHS). C'est une notion polysémique, complexe et difficile à définir, qui jouit de multiples conceptions selon son angle d'étude. Tantôt défini comme le fait de se *lier à*, relatif *à une promesse dans le temps*, tantôt comme *mode d'existence* et une *conduite* (Ladrière et al., 2009) ou encore comme une forme de participation sociale (Becquet & Linarès, 2005) tel le militantisme ou le bénévolat, la conception de l'engagement évolue en fonction des disciplines par lesquelles il est étudié. En psychologie, l'engagement fut au cœur des premières théories relatives à la construction identitaire (Erikson, 1972 ; J. Marcia, 1980). Pensé comme la capacité à se positionner et revendiquer ses choix (Zimmermann et al., 2017), l'engagement est ici un processus de construction et d'affirmation psychique. Plus tard, l'engagement a été étudié sous l'angle des motivations, cherchant à dégager différentes composantes et dimensions pouvant jouer en faveur d'un processus d'engagement. Ces modèles, s'ils pensent l'engagement selon une dimension unique et intégrative (Brault-Labbé & Dubé, 2009) dans le but de proposer des optimisations, rendent peu compte de l'ensemble des processus internes à l'œuvre lors de cette activité. S'il est vrai que la littérature scientifique s'intéresse principalement, du point de vue de la psychologie sociale aux stratégies de persuasion (Girandola, 2003), à la manière dont l'engagement se traduit d'un point de vue organisationnel et structurel (Cultiaux, 2013 ; Cultiaux & Vendramin, 2011) ou encore selon son développement en carrières militantes (Fillieule, 2020), l'engagement peut également être analysé selon sa dimension processuelle. En effet, s'il nous importe d'étudier l'engagement entendu au sens de militantisme, il s'agit dans ce cas, de s'intéresser à la rencontre entre une trajectoire individuelle et une cause à défendre, tout en prenant en compte un ensemble de dimensions psychologiques et sociales mises en jeu dans cette activité. Renvoyant à ses dimensions intersubjective, affective, symbolique ou encore autobiographique, l'engagement est selon ces acceptions une activité psychologique à part entière qui sous-tend un ensemble de processus. Ainsi, l'un des objectifs

de cette recherche est de pouvoir appréhender l'engagement de manière globale, selon qu'il mobilise, dans des temporalités différentes, des aspirations et idéaux singuliers mais aussi un ensemble de dimensions psychosociales communes à tout sujet qui s'engage.

De fait, nous choisissons de porter notre regard plus particulièrement sur l'engagement en lien avec la cause climatique. En effet, si les recherches fleurissent pour alimenter cette thématique récente, notamment dans le champ de l'éducation, peu de travaux ont spécifiquement porté leur attention - en psychologie du développement - sur l'engagement écologiste ou politique et climatique. L'une des ambitions de cette recherche tient justement à explorer et nourrir cette thématique actuelle. Si « l'effet Greta » (Veyssié, 2024) semble s'être estompé et ne traduit pas la réalité des mobilisations de la jeunesse, il n'en reste pas moins qu'une partie de celle-ci continue de s'engager au sein de collectifs de lutte pour le climat et que cette question trouve une place singulière dans la construction des jeunesses contemporaines.

Il s'agit ainsi d'apporter un éclairage théorique et empirique sur la manière dont l'engagement que nous qualifions de politique et climatique se veut spécifique, notamment de par la population qui l'incarne. Nous souhaitons en effet étudier les trajectoires biographiques de jeunes (15 - 25 ans) engagés au sein de collectifs militants, mais plus encore d'étudier la manière dont cette expérience est signifiée et participe à la construction de la personne. Si en effet l'engagement militant en lien avec la cause climatique se voit réprimé au plan démocratique ou stigmatisé par les institutions étatiques, nous adoptons une position contraire qui soutient le fait que l'engagement puisse être un moyen d'expression des insatisfactions et conflits vécus par le sujet mais aussi une manière de se positionner face à l'institué. Adoptant une lecture en positif, l'engagement, ne se réduisant pas à sa simple dimension contestataire, pourrait aussi constituer un lieu de rencontre entre un contexte sociétal fragilisé, caractérisé par la crise climatique, son urgence et les entraves qu'elle constitue, et le besoin ou l'envie de jouer un rôle au sein de la société, d'être citoyen·ne, de s'insérer en son sein et participer à sa transformation, besoins centraux dans la construction psychologique des jeunes.

En ce sens, notre regard se porte plus spécifiquement sur la période développementale de l'adolescence et d'entrée dans l'âge adulte. S'il apparait encore aujourd'hui difficile de qualifier et caractériser de manière harmonieuse ces temps de développement de la vie de tout sujet (Le Breton, 2022 ; Quentel, 2021), nous choisissons de l'étudier sous l'angle de la transition. En effet, en s'intéressant à la « transition développementale » (Zittoun, 2012a, p. 265) de l'adolescence et d'entrée dans l'âge adulte, nous souhaitons porter notre regard sur les différentes dynamiques qui caractérisent les parcours des sujets de la recherche, mais plus

encore, l'ensemble des processus de transformation du soi et de signification (*op.cit*) à l'œuvre chez ces sujets. Pensée comme une notion englobante et processuelle, la transition développementale permet de mettre en lumière le travail de transformation qui s'opère chez le sujet ainsi que sa portée socialisante.
Nous souhaitons par cette présente recherche rendre compte de la diversité et de la singularité des parcours possibles d'engagement mais également d'offrir aux jeunes militantes et militants un lieu d'expression, de valorisation et de reconnaissance de leur parole. Si en effet la reconnaissance d'une citoyenneté pleine et active chez les jeunes peine encore, nous souhaitons par cette recherche tenter de pallier cet écueil.

Ainsi notre questionnement de départ tient à se demander : quelles fonctions psychologiques l'engagement politique et climatique peut-il revêtir chez des sujets vivant une transition développementale telles que l'adolescence et l'entrée dans l'âge adulte ?

Prenant appui sur les théories interactionnistes pour penser le développement de la personne, nous souhaitons par le biais d'une recherche qualitative, centrée sur le sens que le sujet attribue à ses expériences, tenter de répondre à cette question. Revendiquant notre paradigme de recherche comme subjectiviste et en lien avec le développement des théories critiques (Demers & Bachand, 2019 ; Wright et al., 2017) nous souhaitons appréhender les parcours d'engagement de jeunes inscrits dans divers collectifs de lutte pour le climat.

Ainsi, notre manuscrit se découpe en deux parties principales. La première partie **théorique** rassemble l'ensemble de la revue de littérature qui, elle-même, se découpe en trois chapitres.
Le *premier chapitre, Enjeux socio-politiques et psychiques de la crise climatique*, relève principalement d'un travail de contextualisation. Il permet notamment de présenter la manière dont la crise climatique et les bouleversements qu'elle induit œuvrent dans nos sociétés contemporaines. Une partie est également consacrée à la manière dont la psychologie peut porter un regard spécifique et se saisir de ce contexte pour penser le développement de la personne.
Après avoir présenté la manière dont la transition psycho-développementale de l'adolescence et de l'entrée dans l'âge adulte peut être pensée sous le prisme de la socialisation, le *second chapitre* de la revue de littérature s'attache à décrire et proposer une synthèse des enjeux psycho-développementaux qui caractérisent cette période de développement. Le *chapitre 2, Développement de la personne et processus de socialisation,* permet également de présenter le modèle théorique de l'interstructuration du sujet et des institutions, lequel nous permet d'appréhender la dialectique entre psychisme et social dans le développement de la personne.

Le *troisième chapitre, L'engagement politique et climatique : conceptualisations et spécificités psychosociales*, enfin, s'attache à définir la notion d'engagement, en spécifiant les mutations et spécificités contemporaines de cette activité. Ce chapitre permet aussi d'apporter des éléments théoriques pour décrire en quoi l'engagement et plus particulièrement l'engagement politico-climatique peut être pensé comme une activité psychologique singulière pour le sujet.
Cette première partie théorique se conclut par une *problématique* dans laquelle nous défendons nos choix théoriques et explicitons notre approche développementale, exploratoire et qualitative.

La seconde partie de ce travail qui se constitue de la recherche **empirique** se découpe elle aussi en plusieurs chapitre.
Le *chapitre 4* vise ainsi la description de notre méthodologie de recherche. Nous y exposons la manière dont nous avons pensé notre dispositif de recueil de données et la population d'étude en lien avec nos objectifs et nos positionnements épistémologiques.
Les quatre chapitres suivants visent à éclairer les différents résultats issus de notre recueil de données. Le *chapitre 5* expose la manière dont, pour les sujets de la recherche, est perçue et vécue la rencontre entre le contexte de crise climatique et la transition développementale qui caractérise leur période de vie. Le *chapitre 6* permet de dégager une conception de l'engagement politico-climatique tel qu'il est perçu et mobilisé part des sujets. Le *chapitre 7* met en lumière les différentes fonctions psychologiques et sociales qui entrent en jeu dans l'engagement politico-climatique. Enfin, le dernier chapitre des résultats (*chapitre 8*) présenté sous la forme de quatre études de cas, met à l'épreuve le modèle théorique de l'interstructuration du sujet et des institutions et nous permet de souligner les dynamiques et processus psychosociaux à l'œuvre dans ce type d'engagement. Nous terminons cette seconde partie par une *discussion* qui permet de confronter les principaux résultats de la recherche avec les éléments théoriques et empiriques de la première partie.
Enfin, la *conclusion* rend compte des apports et limites de ce travail ainsi que ds perspectives de recherche et pratiques qui s'ouvrent pour la suite.

PREMIÈRE PARTIE

État de la question

Chapitre I : Enjeux socio-politiques et psychiques de la crise climatique

L'objectif de ce premier chapitre est de mettre en avant les spécificités du contexte dans lequel s'ancre et se situe notre recherche. Les premières parties apporteront des éléments descriptifs pour tenter de comprendre les enjeux scientifiques, politiques, sociaux et économiques que la crise climatique soulève et ses effets sur le lien social contemporain. La suite de ce chapitre de contextualisation permettra de rendre compte, du point de vue de la psychologie, des potentiels effets qu'un tel contexte suppose pour le sujet au plan développemental.

1. Enjeux contextuels de la crise climatique

1.1. La crise climatique comme enjeu majeur du XXIe siècle

Qu'entendons-nous réellement derrière l'expression changements climatiques ? Quels enjeux se cachent derrière la crise climatique ou le réchauffement climatique ? Voici un des premiers éléments que nous tenterons de clarifier. Existe-il un consensus scientifique sur lequel prendre appui ? À quelles évolutions et controverses la question de la crise climatique est-elle soumise ? Ce propos introductif nous permettra de développer par la suite les conséquences et adaptations possibles de tels bouleversements tant au plan social que psychologique.

1.1.1. La crise climatique : un objet de controverses

Premièrement il convient de définir ce que nous entendons derrière l'appellation crise climatique et ainsi clarifier cette notion. La première est de savoir que derrière la notion de climat, nous devons y comprendre « l'étude des statistiques de variables atmosphériques sur une longue période de temps » (Doussin et al., 2022, p. 20). En d'autres termes le climat s'inscrit dans une échelle de temps longue (différente de la météo qui concerne un temps court) et subit des variations historiques aussi appelées changements climatiques. Ces derniers sont à comprendre comme des alternances du climat moyen durant les périodes glacières et interglaciaires. De manière très simplifiée, les changements climatiques vont être la résultante de perturbations de l'équilibre entre le rayonnement solaire absorbé par la Terre et l'énergie thermique qu'elle relâche dans l'atmosphère (Doussin et al., 2022).

Si le climat est soumis à des variations au long court, pourquoi, face aux changements constatés aujourd'hui, entendons-nous de plus en plus parler de « crise climatique » ? Si des différences au niveau du climat ont en effet toujours existé, aujourd'hui le changement climatique à l'œuvre se produit de manière beaucoup plus rapide et intensive que durant les périodes passées (*op.cit*). Selon La Branche (2010) l'expression de crise climatique renvoie à l'idée d'un « changement

permanent, irrégulier et discontinu » (2010, p. 207) et souligne l'incertitude propre aux évolutions à venir. La crise climatique est donc porteuse de changements d'une part *via* les risques naturels qu'elle implique : elle peut être décrite comme « une forme de dégradation grave ou d'effondrement en cours de l'écosystème planétaire » (Van Broeck et al., 2019, p. 5) ainsi que par leur interprétation et leur gestion. « La crise climatique est aussi une crise de l'énergie, de l'industrialisation et du développement, remettant en cause nos manières de fonctionner, de produire, de consommer - de vivre » (La Branche, 2010, p. 210). La crise « globale » inciterait donc à repenser de manière profonde notre système actuel. C'est également le propos soutenu par Edwin Zaccaï, professeur d'Université et directeur du Centre d'études du développement durable. Selon lui, le changement climatique constitue « un prisme particulier par lequel explorer le fonctionnement ou le dysfonctionnement de nos sociétés et la cohérence de nos propres discours » (Zaccaï, 2019, p. 13). Ces deux extraits invitent à se questionner sur la manière dont la société, les populations, les citoyens perçoivent cette crise climatique. Quelles en sont les différentes représentations ? Comment vient-elle influencer le quotidien ? Quelle place y occupe-t-elle ? Comment les personnes se saisissent-elles de cette crise et des changements qu'elle implique ?

De tels questionnements impliquent une diversité de points de vue et de positions. Pour traiter la question des positions adoptées face à la crise climatique, il convient dans un premier temps de rendre compte des controverses que pose ce sujet. En effet, même s'il peut encore paraître comme « allant de soi » que l'urgence climatique constitue l'un des enjeux majeurs du XXI^{e} siècle (Durand, 2020 ; Maréchal, 2009), il faut savoir qu'à la fin du 20ème siècle, le consensus scientifique jusqu'alors établi est remis en question. La controverse climatique se traduit par la diffusion d'un contre-récit climatique auprès du grand public avec pour idée principale, celle de nier le caractère anthropique du réchauffement climatique (Bozonnet, 2011). Ce contre-récit proposé par une partie de la communauté scientifique trouve écho chez les catégories sociales les moins favorisées ainsi que celles les plus exposées à la mondialisation (secteur d'industrie traditionnelle et agricole) selon l'étude de Bozonnet en 2011. Il propose également l'hypothèse selon laquelle, la crise de 2008 vient jouer un rôle majeur dans l'augmentation du nombre de climato-sceptiques en Europe, donnant crédit aux controverses les plus alambiquées.

Ainsi, nous tournons notre regard vers les politiques pour tenter de mieux comprendre ce qui a pu scinder l'opinion publique, sur une telle question. En effet, les rassemblements autour de la question climatique se font de plus en plus nombreux et rassemblent les politiques internationales et la jeunesse du monde entier. Aykut et Dahan (2011), proposent une analyse

sociologique des négociations climatiques sur la Conférence de Copenhague de 2009 à propos des changements climatiques. Selon eux,

> le système de gouvernance climatique, construit depuis les années 1990 autour d'une stratégie de répartition des objectifs de réduction, focalise toutes les attentes au niveau global. En son centre, le système onusien, lent et lourd, est en proie à divers blocages […] Le système de gouvernance climatique semble de moins en moins adéquat au nouvel ordre géopolitique mondial de ce début du XXIe siècle. (Aykut & Dahan, 2011, p. 145).

Les auteurs soulignent la nécessité de repenser le système de gouvernance climatique, obsolète, aujourd'hui incapable de répondre aux évolutions et trajectoires que prennent nos sociétés. La conférence de Copenhague, si elle a permis l'émergence des débats autour de cette question, n'a pas suffi à orienter les politiques et actions concrètes à mettre en place. Au contraire, elle est venue pointer la multitude de propositions et de cadrages possibles du problème climatique, soulignant de fait les divergences pour l'appréhender (Aykut & Dahan, 2011). Plus récemment, Olivier De Schutter, professeur en droit international et ancien rapporteur spécial pour le droit à l'alimentation du conseil des droits de l'homme à l'ONU, a rendu compte dans un entretien (Renardy et al., 2020) de l'incohérence entre les engagements climatiques pris par les gouvernements et les politiques de mondialisation suivies : « On prend des engagements sur le climat, mais on continue de négocier des accords commerciaux qui vont à rebours de ces engagements, et de promouvoir des modes de consommation et de production qui ne sont absolument pas durables » (Renardy et al., 2020, p. 20). Il prône la mise en œuvre d'une vision orientée vers la réalisation des Objectifs de Développement Durable (ODD), engagement pris par de nombreux gouvernements dans le cadre de l'ONU en 2015 (*op.cit*).

On constate donc un décalage, voire une incohérence entre les multiples constats et les alarmes de la communauté scientifique, dont celle du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) - qui fait état de l'évolution des connaissances sur le climat, de la manière la plus précise et juste qui soit, tout en assurant la neutralité politique dans ses recommandations et les décisions politiques à mettre en place pour les suivre. Cependant, malgré le crédit général accordé à ce groupe d'expert·es, une vague de climatoscepticisme apparaît après l'échec du sommet de Copenhague. Le décalage entre les attentes et objectifs annoncés a déçu une frange de la population engendrant ainsi un déni de la crise climatique annoncée. Les connaissances et idéaux établis autour de cette cause perdent leur force et se voient critiqués. Les controverses relayées par un certain nombre d'expert·es et pseudo-

expert·es viennent répandre le doute et ainsi donner matière aux climato-sceptiques (Pottier, 2014).

Bien que représentant une minorité, les climato-sceptiques englobent une grande diversité d'acteur·ices : scientifiques, institutions, grand public, *etc*. En effet, le climatoscepticisme et le qualificatif climato-sceptique renvoient à un ensemble d'arguments et de groupes d'individus qui rejettent, contestent ou nient la théorie selon laquelle le climat mondial change en raison des activités humaines et que ces changements affectent - et continueront d'affecter - les écosystèmes et les populations humaines s'ils ne sont pas arrêtés (Catellani, 2021 ; Van Rensburg, 2015). Minimisant, voire occultant la réalité de la crise écologique que nous vivons (pour des raisons économiques ou idéologiques), les climato-sceptiques profitent à la fois de l'expertise d'une communauté scientifique controversée ainsi que de l'appui de nombreux médias, pour diffuser leurs idéologies et leurs croyances à l'ensemble de nos sociétés. Les débats et les enjeux liés à cette question sont minimisés, fragilisant ainsi le consensus et les efforts menés jusqu'ici pour lutter contre la crise climatique en cours. À titre d'exemple, une récente étude parue en 2023, menée par des chercheur·ses du CNRS (Chavalarias et al., 2023) a étudié sur deux années les stratégies mises en œuvre par des militant·es climato-sceptiques et dénialistes (personnes qui rejettent les principales conclusions des rapports du GIEC et de la science du climat) à partir d'échanges sur Twitter. Cette étude avait pour objectif une meilleure compréhension de la circulation des différents discours liés aux changements climatiques en étudiant principalement ceux qui ont trait à la désinformation. Leurs conclusions principales montrent notamment qu'au niveau mondial le débat sur le changement climatique est « fortement bipolarisé » avec près de 30% de climato-denialistes parmi les comptes Twitter qui abordent les questions climatiques (*op.cit*). Si les expert·es du GIEC et des communautés pro-climat orientent leurs discours sur des domaines d'expertises, la communauté climato-septique quant à elle présente « des formes inauthentiques d'expertises » (*op.cit*, p. 5). En France plus particulièrement les auteurs constatent une concentration importante de dénialistes apparue à l'été 2022 sur Twitter. Celle-ci « produit ou relaie 3,5 fois plus de messages toxiques que la communauté GIEC. » (*op.cit*), freinant la diffusion des connaissances scientifiques et des conclusions du GIEC, participant ainsi à la désinformation et agissant de manière délétère sur l'activité et la diffusion des travaux en lien avec les changements climatiques.

Enfin, un autre courant de pensée s'est progressivement forgé une place et s'impose dans le débat médiatique en France depuis plus d'une dizaine d'années (Gadeau, 2019), ce courant gagne en importance dans nos sociétés et mérite d'être évoqué pour compléter les propos

précédemment tenus. Il s'agit du phénomène de collapsologie. Loin de nier la réalité de la crise climatique, les collapsologues, au contraire, mesurent l'ampleur de sa gravité. Bien conscient·es des crises et catastrophes naturelles que nous subissons de manière aggravée ces dernières décennies, la collapsologie alerte d'un possible effondrement, entendu comme « le processus à l'issue duquel les besoins de base (eau, alimentation, logement, habillement, énergie, *etc*.) ne sont plus fournis [à un coût raisonnable] à une majorité de la population par des services encadrés par la loi. » (Servigne & Stevens, 2015, p. 8). De nombreuses questions sous-tendent la collapsologie ou théorie de l'effondrement : Dans quel état la Terre se trouve-t-elle concrètement aujourd'hui ? De même pour les civilisations et nos sociétés ? La succession des crises est-elle irréversible ? Jusqu'où iront les changements climatiques ? Quelles issues possibles si les crises continuent d'augmenter ? De telles questions se trouvent encore aujourd'hui sans réponses exactes. La collapsologie a pour but d'étudier ces questions et tenter d'apporter des éléments de réponses sans pour autant minimiser l'espoir de sauver ce monde de la crise climatique. Ce courant de pensée porte son regard sur un élément majeur, celui de l'avenir de nos sociétés et civilisations. Elle vient mettre à mal la projection des futures générations et questionne ainsi la responsabilité des générations précédentes. Un travail réalisé par Cassely et Fourquet (2020) étudie l'écho que la collapsologie rencontre en France à partir d'une étude réalisée à l'échelle internationale. Si les auteurs soulignent le caractère « clivant » du terme collapsologie et ont fait le choix de parler « d'effondrement » des civilisations telles que nous les connaissons, ils constatent dans leur étude une forte adhésion aux théories de collapsologie en Italie (71%) et en France (65%)[1]. Leurs résultats montrent également qu'en France, il ne semble pas y avoir de « clivage générationnel » sur l'adhésion aux théories d'un effondrement de la civilisation (Cassely & Fourquet, 2020) mais qu'au sein de toutes les générations (y compris celles de 65 ans et plus) de nombreux individus adhèrent à ces prévisions.

Ainsi, si les changements climatiques sont objets de discours divergents, soumis aux controverses et aux polémiques, c'est qu'ils sont des objets d'étude complexes et protéiformes. Nous proposons dans la partie suivante de faire un état des lieux de l'état actuel du climat à partir des différentes synthèses proposées par des groupes d'expert·es tel que le GIEC.

[1] L'enquête menée par l'Ifop a été réalisée auprès d'échantillons représentatifs de la population de chaque pays, par questionnaire auto-administré. Pour la France, 1003 personnes âgées de 18 ans et plus ont été interrogées et 1001 en Italie.

1.1.2. Etat des lieux de la situation climatique

Depuis plus d'une trentaine d'années déjà, la question du changement climatique anime la communauté scientifique et les médias. Elle représente un défi majeur pour le siècle à venir, tant par les questions et controverses qu'elle soulève, que parce qu'elle interroge directement l'avenir proche de l'état des ressources de notre planète et les risques considérables et imminents pour l'humanité toute entière, et plus largement pour le vivant.

Oscillant entre un certain scepticisme sur cette question et la volonté pour d'autres de prouver l'action de l'Homme sur ces changements environnementaux, les recherches menées ces dernières années sur la question ont pu alimenter les débats et établir des constats pour le moins inquiétants. Les scientifiques s'accordent aujourd'hui sur la réalité et l'ampleur du changement climatique ainsi que sur la responsabilité de l'action humaine sur celui-ci (Charles & Le Treut, 2006). Malgré tout, des questions restent et amènent la confusion quant aux actions qui doivent être entreprises pour stopper ou du moins limiter ces changements climatiques avant qu'ils ne deviennent irréversibles, ce dont témoignait déjà il y a vingt ans Charles et Le Treut (2006), directeur d'étude en environnement et climatologue : « Si la consolidation de la perception scientifique du problème est particulièrement nette […] les choses sont beaucoup moins claires en ce qui concerne les actions entreprises ou à entreprendre aux différentes échelles […] pour faire face à ce nouveau défi » (*op.cit*, p. 15).

Pour éclairer cette question, le GIEC, créé en 1988, fournit des rapports et évaluations détaillés sur l'état des connaissances scientifiques, techniques et socio-économiques sur les changements climatiques (GIEC, 2024) ainsi que sur leurs causes, leurs conséquences et les stratégies d'adaptation possibles à mettre en place. Après plus de cinq rapports d'évaluations, parait en 2022 le sixième rapport d'évaluation ainsi que trois rapports spéciaux dont un concernant le « réchauffement planétaire de 1,5° C » (*op.cit*). Nous pouvons en suivant faire état des différents constats dressés par les différents groupes de travail du GIEC lors de sa synthèse finale, parue en 2023. Ainsi, la 6ème édition du dernier rapport du GIEC en date se décline selon trois parties. La première s'intéresse aux constats scientifiques relatifs au climat, la deuxième partie réalisée par un autre groupe de travail se penche quant à elle sur les vulnérabilités et adaptations possibles face aux changements climatiques. Enfin le 3ème volet traite des atténuations et réductions des émissions. Nous proposons ci-dessous la mise en lumière de certains éléments clés, qui permettent de voir de manière globale les différentes échelles et enjeux relatifs aux changements climatiques. Nous avertissons le lecteur et la lectrice de ce manuscrit, la synthèse que nous proposons ici est issue de documents de vulgarisation, de

synthèses et d'infographies réalisées par le collectif *Pour un réveil écologique* (2024), le média indépendant *Bon Pote* (2024) et l'association *Le réseau action climat* (2024). Ce que nous avons choisi de présenter peut être parcellaire, nous renvoyons le lecteur ou la lectrice aux documents officiels déposés par le GIEC pour plus d'informations.

- L'état physique du climat

Si nous nous intéressons premièrement aux données relatives à l'état physique du climat, notre lecture nous a permis de retenir certains éléments de compréhension des phénomènes climatiques à l'œuvre :

1) Des changements sans précédents sont à l'œuvre. Selon le média *Pour Un Réveil Ecologique*, « Nous vivons une rupture par rapport aux fluctuations naturelles du climat du passé. Les changements sont rapides, sans précédent depuis des milliers d'années et certains sont déjà irréversibles. ». En effet, la concentration en C02 dans l'atmosphère est la plus élevée depuis plus de 2 millions d'années et le réchauffement planétaire a déjà atteint 1,1°C depuis la période préindustrielle.

2) La responsabilité humaine ne peut plus être remise en cause. Il s'agit là d'un consensus scientifique clé : l'influence des activités humaines (utilisation de combustibles fossiles, déforestation, *etc*.) explique l'intégralité du réchauffement planétaire d'aujourd'hui. Toutes les régions du monde sont touchées par les changements climatiques et ces-derniers vont en s'intensifiant.

3) Les évènements extrêmes tels que les vagues de chaleurs, les sécheresses et à *contrario* les pluies diluviennes, ou autres évènements extrêmes vont se renforcer et s'intensifier.

4) Le C02 s'accumule dans l'atmosphère et contribue à un réchauffement planétaire additionnel. En ce sens, chaque dixième de degré compte. Si cette tournure de phrase peut paraître anodine, elle est pourtant bien réelle. Chaque dixième de degré additionnel continue d'intensifier les impacts du changement climatique, et ce de manière systémique.

5) La nécessité d'agir dès aujourd'hui de la manière la plus intensive possible. En effet, même dans les scénarios les plus optimistes où il y aurait un arrêt des émissions de gaz à effet de serre d'ici 2030, il n'empêcherait pas l'aggravation du réchauffement climatique et le seuil des 1,5 °C symboliques des accords de Paris serait dépassé. Ce constat nous amène également à considérer les effets à très long terme des changements qui affectent aujourd'hui les écosystèmes. Certains impacts (fonte des glaciers, augmentation du niveau de la mer et des océans) sont irréversibles et ce à l'échelle de plusieurs générations.

6) Enfin, il est nécessaire d'envisager tous les scénarios possibles afin de s'y préparer de la meilleure manière, mais plus encore d'agir car « les mesures prises pour abaisser les émissions de gaz à effet de serre s'accompagnent de co-bénéfices immédiats en matière de santé publique » (*Pour un réveil écologique*, 2024).

Cette synthèse du premier volet du 6ème rapport du GIEC concerne les bases scientifiques disponibles, nous pouvons à présent faire un rapide état des lieux du travail du « Groupe 2 » sur les impacts, vulnérabilités et adaptations possibles pour faire face aux changements climatiques.

- Impacts, vulnérabilités et adaptations possibles

Là aussi, plusieurs points clés sont à retenir :

1) Le changement climatique impacte déjà la nature et les sociétés : ils sont observables partout dans le monde. Les risques de voir advenir des catastrophes et risques climatiques (vagues de chaleur, mortalité, pertes au niveau des écosystèmes et des rendements agricoles, pénuries, *etc*.) augmentent avec le niveau de réchauffement climatique. Ces risques sont d'autant plus marqués en Europe avec une augmentation de 2°C contre 1,1°C en moyenne globale. La biodiversité est menacée partout dans le monde avec des points de non-retours atteints pour certains écosystèmes.

2) Cependant, bien que ces effets soient d'ores et déjà visibles sur l'ensemble du globe, les populations défavorisées et vulnérables (pays en développement par exemple) sont plus touchées par les changements climatiques alors qu'elles sont moins responsables de ces derniers.

3) Des solutions d'adaptation existent, mais nécessitent d'être mises en place et renforcées dans les secteurs où elles sont déjà à l'œuvre. Cependant, l'adaptation « seule » ne suffit pas à limiter l'augmentation des risques et impacts climatiques. Ce type de solution doit être mis en action de manière rapide et intensive car elles restent pour l'instant trop insuffisantes face aux délais que la crise climatique impose.

4) La transition doit se faire vers un développement résilient qui suppose d'être juste, équitable, inclusif et systémique, facilitant ainsi l'adaptation et l'atténuation des changements climatique tout en réduisant les inégalités. En ce sens, les gouvernements, politiques et populations peuvent s'appuyer sur des « leviers » environnementaux et sociaux comme par exemple l'alimentation. En visant l'atteinte d'objectifs comme ceux proposés par l'ONU (les ODD[2]), les actions d'adaptation et d'atténuation se renforcent de manière mutuelle, notamment sur les questions de santé publique.

[2] Objectifs de Développement Durable

- Réduction des émissions

Enfin, la dernière synthèse que nous proposons, reprend les points clés du 3ème volet concernant les réductions des différentes émissions.

1) Les émissions de gaz à effet de serre (GES) continuent d'augmenter malgré les réductions de certains pays. Pour maintenir le niveau de réchauffement global en dessous de +1,5 °C il faudrait réduire d'au moins 43% nos émissions d'ici 2030. Ces dernières sont inégalement réparties à l'échelle du globe notamment du fait des enjeux liés à la mondialisation et à l'externalisation des moyens de production qui accentuent les inégalités territoriales. Les 10% les plus riches émettent plus de 35% des GES. À titre d'exemple les habitant·es des pays développés émettent en moyenne 13 tonnes de CO2 équivalant par an contre 1,7 pour les habitant·es de pays moins développés.

2) Le message est clair, il est urgent d'agir et ce de manière massive, en arrêtant les nouveaux investissements dans les énergies fossiles telles que le charbon ou encore le pétrole. Les synthèses du rapport soulignent le caractère insuffisant des investissements financiers concernant la transition. Une règlementation concernant les émissions mondiales serait un levier clé pour réorienter les capitaux disponibles. De plus, les différentes techniques d'absorption du CO2, hors puits de carbone (ex : océans), pour contrebalancer les émissions résiduelles difficiles à éliminer sont nécessaires pour atteindre la neutralité carbone, mais restent cependant encore en développement.

3) Bien que des solutions technologiques soient déjà existantes (énergies renouvelables, bâtiment bas carbone, *etc*.) les progrès technologiques ne seront pas suffisants. Ils doivent s'accompagner de mesures pour éviter les effets rebonds. Nous sommes face à des défis technologiques qui invitent à transformer, améliorer ce qui est déjà effectif : les villes et leur urbanisation sont un facteur clé concernant les émissions de GES. L'amélioration et la rénovation thermique des bâtiments et de l'industrie en constitue un exemple. Cette transformation s'accompagne de défis sociétaux et politiques. Pour œuvrer dans la transformation structurelle de notre société, il est nécessaire de s'appuyer sur des leviers d'action permettant de sortir d'une forme de capitalisme prédateur délétère pour l'avenir de nos sociétés et écosystèmes. Adopter un régime moins carné, appeler à plus de sobriété, sortir des énergies fossiles ou encore mettre fin à la déforestation sont des exemples de changements individuels et globaux qui auront des impacts visibles sur les émissions de GES.

1.1.3. Le caractère anthropique de la crise climatique

S'il existe encore des résistances face aux constats pour le moins alarmants bien qu'étayés par de nombreux scientifiques, le caractère anthropique de ces changements climatiques ne devrait plus être contesté. En effet, bien que les facteurs naturels (activité solaire, orientation et inclinaison de l'axe de la Terre, *etc*.) puissent expliquer certaines variations et affecter les changements climatiques, ils n'ont aujourd'hui qu'un impact limité et modéré sur le climat des 14 000 dernières années. En d'autres termes : « les facteurs naturels n'expliquent en aucun cas l'évolution si rapide des conditions climatiques » (Doussin et al., 2022, p. 29).

Pour expliquer plus finement ce que nous retenons de ce caractère anthropique des changements climatiques, il convient de faire un détour sur la période communément appelée par les scientifiques, historien·nes, climatologues « anthropocène ». Bien que ce terme soit source de nombreuses controverses quant à ses origines, sa datation ou encore ce à quoi il renvoie, l'anthropocène se définit comme une période géologique, qui succède à l'holocène et qui est marquée par l'entrée dans la période préindustrielle (fin du XVIII^{e} siècle). Cette période est caractérisée par un impact inégalé de l'Homme sur les écosystèmes (Magny, 2019). Ainsi, l'utilisation de ce terme nous interroge sur la capacité de l'Homme à modifier, impacter voire détruire de manière massive et parfois irréversible, les capacités de vie sur Terre. Il est ainsi devenu courant d'utiliser le terme d'anthropique ou d'évoquer des phénomènes d'anthropisation pour évoquer les changements climatiques et leurs effets sur les écosystèmes. Cependant, si ce terme prête tant à débat, c'est peut-être par le manque de nuance qu'il apporte. L'ensemble de l'humanité est-il ainsi responsable des changements climatiques en cours dans les mêmes proportions ou cela constitue-il le fait d'une partie de privilégiés ? C'est la question que plusieurs récentes études ont cherché à montrer (Malm, 2016 ; Moore, 2015, 2016) mettant ainsi en avant l'idée d'une convergence entre les dominations économiques et sociales et les injustices et conséquences des changements climatiques aujourd'hui avérées. Ce postulat est défendu et synthétisé par Bonneuil (2017) selon lequel la période « d'anthropocène » est avant tout un « occidentalocène ». En effet selon lui les impacts sont inégalement distribués : depuis la période préindustrielle ce sont les nations « hégémoniques du système-monde » (de fait les « grandes » puissances et pays occidentalisés) qui sont responsables de plus de la moitié des émissions de gaz à effet de serre. Ainsi, l'essor capitaliste a permis et favorisé l'essor de telles puissances économiques au détriment de la cause écologique, en d'autres termes par « un échange écologiquement inégal avec les autres régions du monde » (Bonneuil, 2017, p. 55). Ainsi, l'expression de capitalocène (Hickel et al., 2022 ; Malm, 2016) prend son sens. Cette dernière nous oblige à orienter notre regard sur les causes sociales et politiques d'une telle crise,

sur ses fondements géopolitiques et ses enjeux futurs dans et sur les différents territoires et écosystèmes. Nous verrons ainsi dans la partie suivante comment, la crise climatique est aussi une crise sociale, politique génératrice d'inégalités et ce à l'échelle mondiale.

1.2. La crise climatique, une crise aussi sociale et politique

Dans cette partie nous orientons la réflexion autour de la globalité et l'ampleur de la crise sur les plans historique, politique et social. Il s'agit de montrer comment les débats autour des changements climatiques ont évolué au fil du temps et sont devenus des objets de transformation de nos sociétés.

C'est avec l'appui des différents groupes d'expert·es et de la communauté scientifique que le politique se saisit précautionneusement des changements climatiques et des enjeux qu'ils soulèvent. Ils deviennent dès lors, un objet de débat et de controverse tant sur la scène scientifique que politique. Les questions qui touchent aux changements climatiques ne cessent d'augmenter et se retrouvent omniprésentes dans nos sociétés. À titre d'exemple, en 2019 et 2020, des incendies ont ravagé un cinquième des forêts de l'Australie en en faisant les pires incendies de l'histoire, au Bangladesh et en Inde cette année, plusieurs dizaines de morts et des centaines de milliers de personnes ont été évacuées à cause des pluies diluviennes et des inondations déclenchées par les moussons. En 2023, le nombre de feux en Amazonie a atteint de nouveaux records et le Canada a traversé une saison de feux de forêts sans précédent avec plus de 18 millions d'hectares brûlés. En Europe, les catastrophes s'enchainent également, la tempête Boris a ravagé une partie de l'Europe de l'Est et quelques semaines plus tard, la ville de Valence et le sud-est de l'Espagne ont subi de violentes inondations faisant au moins 205 morts et d'innombrables dégâts.

De telles catastrophes climatiques interrogent sur le devenir de nos sociétés. Au vu des récentes catastrophes naturelles et des désastres écologiques en cours, quelles pourraient être les conditions d'existence des générations à venir ? Si le discours d'une croissance exponentielle reste prôné dans une majorité d'instances, il s'avère pertinent de se demander quelles en seront les conséquences écologiques ? Enfin, une question essentielle reste selon nous en suspens, quelles sont les responsabilités des générations passées ? Cette interrogation qui dénonce les erreurs commises dans le passé reste taboue dans les sphères institutionnelles et politiques. Elle soumet à la génération actuelle une certaine injonction à agir pour « sauver » le climat, ne portant que trop peu la responsabilité de leurs actes passés. Le politique transforme la question du climat en enjeu sociétal, mais repose sur les nouvelles générations la responsabilité du monde de demain. C'est dans ce contexte de crise, crise climatique, crise historique du fait de

son ampleur et de la possible finitude du monde que la question des changements climatiques devient celle d'une crise sociale.

1.2.1. Une crise qui exacerbe et génère des inégalités

Prendre en compte le caractère global et systémique de cette crise nous oblige à considérer aussi ses dimensions sociales, politiques et historiques. Comme l'indiquent les différents travaux du GIEC (2024), la crise climatique va avoir des conséquences directes sur les milieux mais aussi sur l'économie et le monde social. C'est une crise qui génère des conflits et des inégalités notamment liés aux territoires et aux ressources. Conjointement à l'apparition des notions de justice sociale et de justice climatique (Laigle, 2019), les concepts d'inégalités écologiques et d'inégalités environnementales voient le jour. Ces derniers peuvent être définis comme des « inégalités d'exposition aux risques environnementaux » (Larrère et al., 2017, p. 7) mais aussi des inégalités concernant l'accès aux ressources et à un environnement sain (Emelianoff, 2008). Ainsi, Laurent (2011, 2014) distingue plusieurs types d'inégalités environnementales : celles d'exposition aux risques (notamment liés à la pollution) ; celles d'accès à l'environnement naturel (aménités environnementales : espaces verts, naturels, *etc*.) ; celles d'accès aux ressources vitales (air pur, eau potable, nourriture, *etc*.) ; celles d'impacts (soit la contribution différenciée des individus sur les émissions de gaz à effets de serre et plus généralement les dégradations du climat et de l'environnement)[3] ; celles d'accès à la décision (différences entre les individus et groupes sociaux dans les processus décisionnels) et enfin celles induites par les politiques climatiques (par exemple les mesures d'adaptation et d'atténuation qui exacerbent les inégalités sociales). Selon Larrère et al. (2017) il est également important de prendre en compte la notion de risques lorsqu'il est question d'inégalités environnementales. En effet, l'exposition aux risques, la vulnérabilité face aux catastrophes climatiques et la résilience sont également des facteurs constituants des inégalités environnementales. Bien qu'il s'agisse d'aspects multidimensionnels, le constat est sans appel : les populations les plus pauvres sont les plus vulnérables et les plus touchées par les changements climatiques, les différentes inégalités se cumulent et se renforcent entre elles (Larrère et al., 2017).

En parallèle, Emelianoff (2008, 2017) propose à son tour la notion d'inégalités écologiques. Elle souhaite en ce sens inclure la notion de responsabilité en complexifiant le prisme par lequel

[3] Selon un rapport d'Oxfam (2015), « La moitié la plus pauvre de la population mondiale est responsable de seulement 10 % des émissions de CO2 mondiales, alors qu'elle vit, en grande majorité, dans les pays les plus vulnérables au changement climatique. Parallèlement, environ 50 % des émissions mondiales sont imputables aux 10 % des habitants de la planète les plus riches. » (p. 1)

on étudiait jusqu'alors les inégalités environnementales. Elle propose en effet de considérer l'individu comme « créateur d'inégalités, intra et intergénérationnelles, et non seulement comme victime d'inégalités » (Emelianoff, 2008, p. 28). Enfin, la notion d'inégalité climatique réfère aux inégalités écologiques spécifiquement appliquées aux changements climatiques. En effet, si nous sommes toutes et tous touchés ou amenés à être touchés par les impacts des changements climatiques, certaines populations, territoires sont plus exposés et plus vulnérables. On distingue les facteurs liés à l'environnement et au milieu avec comme exemple les littoraux plus exposés et touchés par la crise climatique, des facteurs liés aux « structures sociales ». Pour n'en citer que quelques-uns, les inégalités liées au genre (être une femme (Neumayer & Plümper, 2007)), à l'origine ethnique (racisme, peuples autochtones), au statut économique sont des facteurs à considérer également. L'exemple de l'ouragan Katrina survenu en 2005 aux Etats-Unis a montré que ce sont les quartiers les plus pauvres - habités notamment par des personnes noires - qui ont été les plus frappés par leur manque de protections et leur manque de moyens pour être évacués (Larrère et al., 2017 ; Morse, 2008).

Comme nous l'avons mentionné ci-dessus, nous sommes inégaux face aux impacts des changements climatiques. Certaines populations y sont plus vulnérables et c'est notamment le cas des populations les plus pauvres. Dans son précédent rapport, le GIEC (2014, p. 75) énonçait notamment que « les incidences du changement climatique devraient aggraver la pauvreté dans la plupart des pays en développement et créer de nouvelles poches de pauvreté dans les pays développés ». Cela se traduit notamment par un accès à l'eau de plus en plus difficile mais aussi une dégradation des conditions de vie et une augmentation des inégalités sociales concernant la santé, le logement, l'accès à la nature.

Un autre point sur lequel nous avons choisi de porter notre regard concerne les inégalités générationnelles. Là encore, la crise climatique fait apparaitre des inégalités en termes d'adaptation et vulnérabilité entre les générations. Les personnes âgées sont plus sensibles aux épisodes de canicules et ont plus de difficultés à s'adapter aux suites d'une catastrophe ; d'un autre côté les jeunes sont enclins à vivre de plus en plus les conséquences des changements climatiques tant sur les plans physique et matériel que sur le plan psychique (vécu d'éco-anxiété notamment). En 2019, dans un rapport, la revue The Lancet publie les résultats concernant une recherche sur les impacts sanitaires des changements climatiques pour un enfant né en 2019. Leurs résultats sont effarants : ils prévoient des effets sur le développement et la santé des enfants (malnutrition, problèmes pulmonaires, *etc*.) ainsi que sur leurs conditions d'existence futures (exposition augmentée aux effets des changements climatiques et des catastrophes

naturelles, augmentation des maladies, *etc*.). Selon les auteur·es de la recherche (Watts et al., 2019, p. 1837), « un enfant né aujourd'hui vivra dans un monde plus chaud de plus de quatre degrés par rapport à la moyenne préindustrielle »[4] avant d'avoir atteint l'âge de la vieillesse.

Enfin, la crise climatique va avoir des répercussions au niveau social en affectant notamment la qualité de vie des personnes : l'accès à l'énergie devient de plus en plus difficile et fait place à un risque accru de précarité énergétique. Celle-ci se traduisant par une augmentation des canicules et des vagues de froid et des difficultés à y faire face. Sont aussi évoquées les difficultés accrues d'accès à l'eau (détérioration de la qualité de l'eau, augmentation des sècheresses, quantité d'eau réduite) et d'accès à l'alimentation (baisse des rendements agricoles, augmentation des coûts liés à l'alimentation, *etc*.). À titre d'exemple, en France près de 5,5 millions de personnes sont en situation d'insécurité alimentaire (Le Morvan & Wanecq, 2019). En écho à ce type d'impact, de multiples alertes pointent les conséquences de plus en plus importantes sur la santé tant physique (augmentation des maladies infectieuses, expositions aux allergies et aux catastrophes naturelles, *etc*.) (Hickman et al., 2021 ; Marks et al., 2021 ; Pascal et al., 2019) que psychique (éco-anxiété, solastalgie). Enfin, la crise climatique tend également à avoir des impacts plus indirects en lien notamment avec les conditions de travail ou encore l'accès à l'éducation (Sims, 2021).

1.2.2. Dimension économique et politique : impacts sur la gouvernance

Pour reprendre l'expression de Larrère et al. (2017), le changement climatique n'est pas démocratique, il génère et accentue les inégalités sociales. Selon Emelianoff (2017), les inégalités liées aux changements climatiques

> ne sont pas seulement un lieu où se recomposent les questions sociales, dessinant de nouvelles ségrégations et des politiques de solidarités en attente, au sein d'une sociologie renouvelée. Elles remettent profondément en cause le modèle de développement économique mondialisé fondé sur les énergies fossiles et la surconsommation des ressources (*op.cit*, p. 92).

Pour aller dans son sens, Van Broeck (2019) évoque les échos que la crise climatique trouve au plan économique. Il la caractérise de crise économique car « elle montre comment les lois fondamentales de production, de distribution et de consommation de l'économie actuelle sont inévitablement la cause du problème. » (*op.cit*, p. 5).

[4] "A child born today will experience a world that is more than four degrees warmer than the pre industrial average, with climate change impacting human health from infancy and adolescence to adulthood and old age." (Traduction libre)

Sergent (2018), chercheur à l'INRAE, propose une analyse en controverses de la gestion économique et politique du problème qu'engendre la crise climatique. Ce type d'analyse vise à appréhender selon lui « le capitalisme à l'épreuve du changement climatique d'une part comme un processus institué autour de postures épistémologiques variées en prise avec différentes modalités de couplage entre économie et environnement », mais aussi « comme un processus potentiellement instituant, qui contribue à orienter la transformation des institutions qui gouvernent l'économie et à redessiner les nouveaux contours d'un "capitalisme climatique" » (*op.cit*, p. 69). Dans son article (2018), il présente sous forme de controverses scientifiques différentes mises à l'épreuve du modèle économique capitaliste sur la question du changement climatique. Il identifie trois postures (adaptation, réforme et remplacement) pour « problématiser l'évolution du capitalisme à travers ses dynamiques institutionnelles. » (*op.cit*, p. 79).

La posture d'adaptation suppose que le changement climatique ne soit autre que la manifestation « d'une contrainte » qui limiterait les capacités d'accumulation du capital traditionnel. Cependant, si on intégrait au marché le capital naturel, il pourrait à son tour constituer une possibilité d'accumulation supplémentaire. La deuxième posture - celle de la réforme - suppose que ce sont les institutions (gouvernementales et sociales) qui organisent « les conditions de (re)production du capital » (*op.cit*). Dans les deux cas de figure (adaptation et réforme), ces approches s'appuient sur les capacités de choix individuels et la technologie comme des formes d'autonomisation de la société face au « déterminisme environnemental ». En ce sens, le changement institutionnel se veut un changement social « rationaliste et évolutionniste ». À ces deux positions, s'oppose celle du remplacement qui stipule l'idée que les « structures du capitalisme » déterminent et problématisent les conditions de reproduction et de pérennité des rapports de domination en lien avec la mise en œuvre des politiques climatiques (*op.cit*). En d'autres termes : « d'un côté la dimension politique du problème climatique est largement subordonnée aux déterminants économiques et sociotechniques ; de l'autre elle se dissout dans un matérialisme historique qui prive le changement social de toute forme de contingence. » (*op.cit*, p. 80). Dans ce contexte-ci, il est important de laisser une place à la réévaluation des conditions entravantes ou propices aux transformations de nos institutions (sociales, économiques, politiques) en lien avec les enjeux de la crise climatique.

La problématique environnementale mais plus spécifiquement celle qui nécessite une transition rapide et intensive « n'est pas envisagée comme un enjeu autonome et spécifique mais comme le produit de la configuration actuelle des rapports de pouvoir politique et social. » (Sergent, 2018, p. 78). Les travaux disponibles dans le domaine des sciences politiques et qui traitent plus

strictement des thématiques de justice environnementale mettent en avant l'idée qu'une imbrication des questions écologiques et sociales est nécessaire pour penser le changement social. Ce dernier devrait être associé à « un renouvellement des mécanismes de financement de l'économie, à un renforcement du rôle des communautés locales et à des formes décentralisées de pouvoir. » (Sergent, 2018, p. 79).

Van Broeck et al. (2019) évoquent ainsi la crise climatique comme celle d'une crise de la gouvernance, où la mise en œuvre d'une politique climatique et durable se doit d'être nécessairement ambitieuse et systémique (*op.cit*) et nécessite l'adhésion et le soutien de l'ensemble des pans de la société pour permettre un changement rapide et effectif. Il s'agit finalement d'une « crise du politique » (Dubar, 2011) qui met en jeu la gouvernance et les délibérations collectives pour y faire face. Si le caractère démocratique d'un tel processus de changement peut sembler aller de soi, il est nécessaire d'inclure l'ensemble des acteur·icess qui font société comme les pouvoirs publics, mais aussi l'ensemble des citoyens et citoyennes pour décider des transformations sociétales et ainsi faire face aux changements climatiques (Van Broeck et al., 2019).

Selon Sergent (2018), il est ainsi d'autant plus important d'intégrer dans les débats la notion d'éthique environnementale qui « s'impose comme une valeur support de l'émancipation politique face aux principes de rationalité et de modernité (Warner, 2010). » (p. 80). Si nous ne pouvons trop nous étendre sur ce qu'impliquent les principes d'éthique environnementale, tant ses positions sont polarisées et hétérogènes (Berque, 2004), il convient tout de même de rappeler ce que cette notion sous-tend. À partir des années 70 et plus particulièrement 90 en France, faisant face au constat grandissant d'une « crise écologique globale » (Semal, 2012) des questionnements autour des fondements épistémologiques de l'éthique émergent. Ceux-ci visent notamment à identifier la valeur et les principes moraux qui justifient une responsabilité et devraient guider nos actions envers la biodiversité (*op.cit*). Si ces questionnements éthiques sont nécessaires, ils trouvent un écho particulier au plan politique et résonnent avec le constat d'une accélération des pertes environnementales et de l'effondrement de la biodiversité.

1.2.3. Penser le devenir de nos sociétés dans ce contexte de crise généralisée

La question du devenir de nos sociétés déjà évoquée par l'étude de la collapsologie ou encore face aux nombreux bouleversements qu'elles subissent et sont amenées à subir dans les décennies à venir, rend compte d'un climat anxiogène et instable pour penser le devenir de nos sociétés contemporaines. Nous l'avons également vu, la crise climatique est aussi source de nombreuses inégalités sociales et il apparait aujourd'hui d'autant plus nécessaire de repenser le

fonctionnement de nos sociétés sous une perspective de justice sociale et environnementale. C'est dans ce contexte de crise, crise climatique, crise historique de par son ampleur et la possible finitude du monde que la question des changements climatiques devient une crise sociale. Celle de la nouvelle génération, supposée transformer les pratiques d'une entière société. Olivier de Schutter en témoigne : « Il est essentiel que transition écologique et transition sociale aillent de pair. C'est d'abord une condition de légitimité et de succès : les changements qu'appelle la transition écologique doivent avoir le soutien de la population. » (cité dans Renardy et al., 2020, p.20).

La crise climatique en cours s'apparente alors à une crise sociale au sens où les systèmes de gouvernance mais aussi économiques, financiers ne sont pas prêts ou en mesure de prendre des décisions radicales pour tenter de freiner cette crise. Si ce point est souligné dans le dernier rapport du GIEC, la crise climatique et les changements qu'elle impose mènent nos sociétés vers des "*climatetipping points*" soit des points de bascule en matière climatique où passé un certain stade, certaines conséquences des changements climatiques sont irréversibles. Nous pouvons faire un parallèle avec les "*tipping point*" en sociologie. Il s'agit d'un point au sein d'un système social où un faible changement quantitatif peut avoir des conséquences majeures, rapides et non linéaires. Si le contexte de crise climatique œuvre en faveur d'un immobilisme sociétal et paradoxalement d'une urgence à agir, ce contexte de trouble peut également venir bousculer le système social. En effet, nous l'avons rapidement évoqué mais la crise climatique va avoir des conséquences directes sur l'économie et le monde social. Cette crise qui accroit les inégalités et qui génère de multiples conflits va avoir un impact sur les risques pour l'humanité. On observe une augmentation de l'érosion de la cohésion sociale entre les populations.

Génératrice d'inégalités, source de vulnérabilités et d'un accroissement des risques, cette crise, au-delà de ses impacts sur le climat et les milieux, revêt une ampleur historique. C'est en ce sens que nous pouvons parler d'une crise globalisée, généralisée. Au plan théorique, des chercheurs comme Dubar (2011) se sont intéressé aux significations de ce *temps des crises*, conçu comme toile de fond de nos sociétés contemporaines.

Dubar (2011) propose alors une réflexion sur ce « temps de crises » en tentant de décrire les liens qui unissent crises et temporalités. Pris au sein d'un temps qui s'accélère, il propose quatre angles d'étude pour étudier la réciprocité qui anime les notions de crise et de temps. La « crise du temps vécu » perturbe notre rapport au temps et la manière dont celui-ci est vécu de manière

quotidienne. Il inscrit le sujet dans un « présentisme »[5] (Hartog, 2015) et une instantanéité toujours plus grande. Cette vision résonne avec ce qu'il nomme les « crises biographiques », moments, « accidents, bifurcations, ruptures » de l'existence qui inaugurent un temps nouveau, empli d'incertitude. Celui-ci trouve encore une fois écho avec la « crise du l'avenir » qui renvoie aux difficultés d'inscrire les existences individuelles au sein d'un projet collectif, politique. Enfin, Dubar (2011) mentionne les « crises historiques » : « qu'elles soient économiques, politiques ou globales [elles] constituent des moments de basculement, de changement brutal, de transformation collective » (p. 2).

Il est ainsi aisé de faire un parallèle avec le contexte de crise généralisée que nous vivons présentement et plus particulièrement avec la crise climatique en cours. Dubar (2011) associe dans son exposé l'idée de « crise du futur » qui renvoie à « l'impuissance à élaborer de vrais projets collectifs, des perspectives mobilisatrices à long terme et donc aussi de l'incapacité à agir dans la durée, du fait de la dictature de l'urgence, du présent, du court terme. » (p. 3). Cette crise renvoie aussi au constat d'un « rétrécissement de l'univers symbolique de l'homme tombé dans le formatage d'un temps réduit à l'actualité, d'un temps éclaté, fragmenté, vide de sens. » (Dubar, 2011, p. 3 ; Zawadzki, 2002).

Nous l'avons vu, la crise climatique est une crise généralisée qui, au-delà des aspects relatifs aux conséquences sur les milieux de vie et l'état physique du climat, relève de dimensions tant économiques, politiques que sociales avec des conséquences importantes sur le devenir de nos sociétés. Il convient à présent de nous intéresser à la manière dont cette crise s'insère au sein du lien social contemporain et les incidences qu'elle induit, tant dans la façon de percevoir que de vivre cette crise pour les sujets.

2. La crise climatique : toile de fond du lien social

2.1. Un traitement médiatique complexe

Le premier élément contextuel pour rendre compte de la manière dont les crises - qu'elles soient climatiques, pandémiques ou même économiques - occupent une place centrale dans nos existences nous oriente vers le traitement médiatique qui leur est réservé. Si depuis près de 60 ans nous entendons régulièrement parler au plan médiatique de la thématique « environnementale », la diffusion de connaissances et informations concernant l'état du climat sont souvent relayées au second plan voire complètement ignorées au profit des actualités

[5] Dubar fait référence à la réduction du temps au « seul présent », à « l'illusion de l'immédiat » et la dictature de l'éphémère.

politiques, des questions liées à la sécurité ou à l'emploi. Le traitement médiatique qui est offert aux questions en lien avec le climat reste bien en deçà de la place qu'il mérite. Bien que cette thématique soit reprise par une pluralité d'acteur·ices économiques, médiatiques, politiques ou militant·es (Dilé-Toustou, 2023) et qu'elle atteste de fait d'un intérêt contemporain pour ces questions, il s'agit pour la base médiatique bien souvent d'une opportunité à saisir car l'environnement et ses problématiques constitueraient une « actualité "rentable" de par sa préoccupation pour "l'opinion publique" » (Comby, 2009, p. 159). À cela s'ajoute également la médiatisation de la manière dont à l'échelle gouvernementale et politique, la question de la crise climatique se voit appréhendée. Comby (2015) après avoir étudié la manière dont était traitée la question des enjeux climatiques par différents journaux télévisés français et un journal quotidien rend compte d'une « politisation en trompe-l'œil du cadrage médiatique » de ces questions. Il fait le constat que depuis 2007 (date de création du ministère de l'écologie et d'un Grenelle Environnement) nous n'assistons pas à une redéfinition des visions officielles mais à la place d'un processus de « neutralisation idéologique et sociale » (*op.cit*, p. 226) des enjeux climatiques, dépolitisant de fait la médiatisation de la gestion gouvernementale de cette crise.
Enfin, nous pouvons finir par évoquer le travail réalisé par l'association Quota Climat (2022) quant à la faible place réservée à la crise écologique dans l'agenda médiatique à l'aube de la dernière campagne présidentielle. Ce constat se couple avec l'évaluation du baromètre d'Unité de Bruit Médiatique de l'Affaire du Siècle (2022) selon laquelle le traitement médiatique de la crise climatique occupait en moyenne moins de 3% de ce dernier. Le constat de Quota Climat (2024) est le suivant : il existe une dissonance frappante entre les choix de traitement médiatique et le contexte d'urgence et de crise climatique opérant aujourd'hui. L'association souligne le paradoxe entre « une accumulation de rapports scientifiques » qui alertent sur les risques et impacts d'une telle crise, sur la viabilité de la planète et « un agenda médiatique totalement déconnecté de cette réalité, dicté par l'instantanéité de l'actualité » (p. 1). Ainsi, un traitement médiatique plus juste avec la volonté d'instaurer un « quota » de 20% pour la question climatique permettrait selon eux de constituer une « pression constructive » pour rendre à la crise climatique son caractère prioritaire. De plus, un traitement médiatique de ces questions d'ordre sociétal de la part des médias pourrait jouer un rôle déterminant dans « la perception de cette crise par la population en promouvant de nouveaux imaginaires compatibles avec les limites planétaires. » (p. 1).

Il convient après ces rapides constats de nous interroger sur la manière dont est perçue la crise climatique, en nous intéressant plus précisément à la manière dont la jeunesse perçoit et vit cette crise.

2.2. Perceptions de la crise climatique

Il est important en préambule de préciser ce que nous entendons par « perception » de la crise climatique. Nous distinguons en ce sens l'étude des perceptions à celle des représentations.

Renvoyant à un construit social concernant un savoir, une opinion, une croyance et partagée par un ensemble d'individus (Jodelet, 2003), la notion de représentation sociale a été théorisée dans le champ de la psychologie sociale par Moscovici (1961, 1982). Ayant valeur d'information sur la manière dont est pensé un objet, les représentations sociales permettent également de donner du sens (fonction génératrice) et d'établir des relations entre ses éléments constitutifs (fonction organisatrice) (Abric, 2005). Les représentations sociales sont une des manières possibles d'appréhender le monde (Dany, 2016) mais n'en sont pas pour autant la preuve d'une véracité.

Les perceptions quant à elles sont individuelles et renvoient aux processus par lesquels le sujet construit et acquiert une connaissance du monde par le biais d'activités sensorielles. Ces perceptions peuvent par ailleurs être influencées par les représentations sociales qui circulent dans nos environnements. Elles peuvent s'accompagner d'une prise de conscience bien que non systématique, lorsqu'elles résultent d'un travail d'« élaboration psychique » (Buizard, 2015, p. 748). De manière conjointe aux représentations sociales, les perceptions permettent de guider les conduites et actions du sujet, notamment du fait du caractère mouvant en lien avec le vécu d'expérience de la part de ce dernier (Martin, 2024).

Dans l'étude « Fractures françaises » (2022) réalisée par l'entreprise de sondages française l'Ipsos, Sopra Steria, la Fondation Jean Jaurès et le Cevipof, plus de 12 000 françaises et français âgé·es de 18 ans et plus ont été interrogés sur la perception de la situation du pays, les valeurs des français et françaises ainsi que leur rapport au système politique. Les résultats de ce baromètre apportent des informations intéressantes pour comprendre les « fractures » qui traversent la France ces dernières années.

Le premier résultat qu'il nous importe de mettre en lumière est le fait que l'environnement (34%) soit devenu après le pouvoir d'achat (54%), la deuxième priorité des personnes interrogées. Les 18-24 ans restent les plus majoritairement concernés, bien que l'enquête ne note pas de différence criante quant au genre, à l'âge ou au milieu d'appartenance sociale. Si

une large majorité des français·es est consciente qu'un réchauffement climatique est en cours, seul·es 61% estiment qu'il est dû à l'activité humaine. Si ce chiffre inquiète (par rapport à la disponibilité des connaissances scientifiques sur le sujet), l'étude montre que 16% estiment que le réchauffement climatique est un « phénomène naturel » alors que 8% estiment que nous ne pouvons pas savoir. Enfin 8% des françaises et français ayant participé à l'étude nient l'existence des changements climatiques. Ainsi, l'enquête révèle que les françaises et français sont « dans l'attente de changements en profondeur » résume l'étude de l'Ipsos (2022). En effet 68% plaident pour un changement profond avec par exemple 30% optant pour un changement des modes de vie et 38% pour un changement des modes de production.

Si nous nous intéressons de manière plus précise à la façon dont est perçu le rapport au système politique selon les français·es interrogé·es par l'Ipsos en 2022, nous constatons que plus des deux tiers estiment que la démocratie fonctionne mal en France. On note à titre d'exemple que pour 71% les personnalités politiques agissent principalement pour leurs intérêts personnels ou encore que la plupart de ces personnalités politiques sont « corrompus » (57%). Si le reste de l'étude se concentre sur « l'image » et les perceptions des différents partis politiques en France nous retenons qu'il existe bel et bien une perception du clivage entre la « gauche » et la « droite » de plus en plus marquée sur la période 2018-2022 passant de 48 à 73% pour l'ensemble des répondants.

Dans une étude de l'Ifop (2022) où sont croisés le point de vue des jeunes de moins de 35 ans avec celui de l'ensemble de la population française, la crise climatique s'impose comme un sujet relativement consensuel de l'opinion publique (Ifop, 2022). 75% des français·es et 76% des moins de 35 ans estiment qu'il faudrait limiter voire interdire certaines activités polluantes pour faire face à la crise climatique (*op.cit*). Ce résultat se confirme dans une nouvelle étude réalisée en 2023 auprès de plus de 1500 personnes représentatives de la population française où 85% d'entre elles et eux estime qu'il est nécessaire de prioriser l'adaptation aux changement climatiques (Ifop, 2023) car 82% s'attendent à des conséquences directes liées à la crise climatique sur leur vie dans les dix prochaines années.

Ainsi si la crise climatique apparait selon ces études comme l'une des premières préoccupations des françaises et français, et malgré une part toujours alarmante de désinformation concernant ses origines, les transformations et conséquences dues à cette crise n'en sont pas moins minimisées. Selon un sondage proposé par l'Ipsos en 2023, 80% des français et des françaises se disent inquiets des conséquences du dérèglement climatique. En effet, nous allons le voir, la crise climatique, au-delà des conséquences matérielles, économiques, sociales et politiques, fait

naitre au sein de nos sociétés contemporaines un ensemble d'émotions liées à ces bouleversements.

2.3. L'éco-anxiété : un syndrome sociétal

L'éco-anxiété semble prendre une place de plus en plus grandissante en France, notamment chez les jeunes. Un temps de définition de cette notion s'impose.

Au cours des dernières années, le champ de recherche en psychologique clinique et plus largement dans le champ de la santé, s'est vu orienté par la présence de plus en plus marquante de la crise climatique dans nos existences. Si le vécu d'épisodes extrêmes comme les catastrophes climatiques (ouragans, inondations, méga-feux, *etc*.) peuvent être associés à des états de stress aigu, à des états dépressifs majeurs ou encore de troubles anxieux (Cianconi et al., 2020), les évènements climatiques plus « diffus », s'étendant sur une période plus longue comme les canicules, les périodes de sécheresse ou plus globalement les perceptions des changements climatiques ont également des effets délétères sur la santé mentale et peuvent être source d'éco-anxiété ou solastalgie. Ces deux notions qui recouvrent un large éventail d'émotions et de ressentis vis-à-vis de la crise climatique et de ses impacts actuels et à venir sont souvent employées de manière équivalente au sein des discours et de la littérature scientifique (Coffey et al., 2021).

La solastalgie est une notion définie en 2007 par Albrecht et al. comme la détresse ou l'incapacité à trouver du réconfort chez des personnes ayant subi ou subissant des pertes liées aux changements environnementaux (Albrecht et al., 2007). Si la solastalgie s'inscrit dans une temporalité du passé ou du présent, l'éco-anxiété s'inscrit quant à elle vers une inquiétude anticipatoire, orientée vers l'avenir (Desbiolles, 2020). L'éco-anxiété, notion encore récente, en manque de clarté et de cadre théorique conceptuel (Coffey et al., 2021) peut être associée à différentes définitions. Dans un rapport de l'American Psychologie Association, Clayton et al. (2017) propose une définition de l'éco-anxiété en s'appuyant sur les précédents travaux d'Albrecht (2011) comme celle d'une peur chronique de la catastrophe environnementale. Les auteur·ices s'accorderont par la suite pour parler de forme de « stress ressenti face aux changements environnementaux, au dérèglement climatique et à ses conséquences » (Weiss, 2022, p. 30) qui selon Clayton (2020) ne nécessite pas d'avoir subi personnellement les impacts directs des changements climatiques pour pouvoir en ressentir des effets. Enfin, dans sa revue de littérature concernant l'éco-anxiété, Coffey et al. (2021) nuancent ce qui réfère au terme d'éco-anxiété en évoquant plutôt toute forme d'anxiété relative à la crise écologique, là où

l'anxiété climatique se concentre quant à elle sur la dimension anthropique des changements climatiques (Weiss & Canali, 2023).

Dans une récente étude, Ágoston et al. (2022) ont permis de clarifier le cadre conceptuel recherché par Coffey et al. (2021) en dégageant six composantes de l'éco-anxiété : les symptômes physiques, les symptômes psychiques, les conflits, le sentiment d'impuissance, l'empathie et l'inquiétude. S'il peut paraitre réducteur de simplement évoquer l'inquiétude (Pihkala, 2020) cette dernière n'en est pas moins légitime au vu des conséquences réelles de la crise climatique. Dans une recherche qualitative, Jalin et al. (2024) identifient par le biais d'entretiens semi-directifs et selon une approche clinique et phénoménologique, trois nouvelles dimensions pour conceptualiser l'éco-anxiété. Iels avaient déjà identifié dans la littérature des cognitions et humeurs négatives liées à l'anticipation des conséquences du changement climatique, l'anxiété et différentes manifestations somatiques (*op.cit*), et ajoutent à celles-ci « une remise en question des choix de vie », « un stress intense à l'évocation de la crise climatique » et « une évolution des relations interpersonnelles » (p. 44) qui se traduisent principalement par un isolement et d'avantage de sélectivité. Cette étude invite également à se poser la question du caractère pathologique ou adaptatif de l'éco-anxiété. Selon Passmore et al. (2023), l'éco-anxiété est une réponse émotionnelle et rationnelle face à des menaces réelles. Malgré leur part constructive ou « aidante », les ressentis en liens avec les changements climatiques peuvent toutefois revêtir une portée pathologique lorsqu'elles interfèrent avec le fonctionnement quotidien d'une personne en créant par exemple des difficultés liées au sommeil, au travail ou encore au niveau de sa socialisation (Clayton, 2020).

Le nombre croissant de recherches portant sur l'éco-anxiété et plus largement sur la manière dont peut être vécue la crise climatique et ses conséquences sur la santé (mentale, physique) des personnes témoigne selon nous de la place grandissante que ces phénomènes occupent actuellement dans nos sociétés.

Si la hausse du phénomène d'éco-anxiété rend compte de sa présence de plus en plus marquée dans nos sociétés, il est devenu pertinent de développer des outils permettant de distinguer ce qui semblait référer à de simples préoccupations ou inquiétudes vis-à-vis de la crise climatique en cours, d'autres manifestations cette fois plus intenses d'éco-anxiété. Plusieurs chercheurs et chercheuses ont proposé des outils de mesure et d'évaluation de l'éco-anxiété tant à échelle d'une population que de manière plus fine, afin de définir un cadre conceptuel et opérationnel des manifestations de l'éco-anxiété. Ainsi plusieurs échelles et outils de mesure en lien avec l'éco-anxiété ont été développés (Clayton & Karazsia, 2020 ; Hogg et al., 2021, 2023). En

parallèle de cela, le champ de la psychologie clinique et de la santé, travaille à proposer des adaptations psychologiques possibles en visant notamment la reconnaissance des enjeux relatifs à l'éco-anxiété ainsi que l'identification de stratégies d'adaptation. Dans celles-ci nous pouvons notamment citer la mise en œuvre d'actions individuelles et collectives ou encore le « contrôle des émotions ».

L'éco-anxiété ou encore la solastalgie semblent prendre une place de plus en plus importante dans nos sociétés contemporaines. Si un large pan de la population se dit concerné par les enjeux que soulève la crise, la jeunesse semble être la plus à même de subir les conséquences tant matérielles, environnementales que physiques et psychologiques d'une telle crise. La partie suivante nous invite à penser la notion même de crise, cette fois au plan théorique et plus particulièrement sous le regard de la psychologie. Nous verrons en effet comment penser cette rencontre entre la crise climatique - faisant office de contexte - et le développement du sujet. Nous tenterons d'identifier les différentes entraves qu'impose cette crise au plan développemental, mais aussi comment celle-ci peut offrir des potentialités au sujet pour se construire et se mobiliser.

3. La crise climatique du point de vue de la psychologie

Nous venons de le montrer, la crise climatique est omniprésente au sein de nos existences. Quel que soit la manière dont elle se répercute sur ces dernières, la crise climatique tend ainsi à exacerber les transformations de l'environnement de manière de plus en plus rapide et imprévisible. Elle constitue ainsi un terreau fertile pour la psychologie environnementale qui vise justement l'étude des comportements humains en lien avec l'environnement physique et social en s'appuyant sur les dimensions temporelle et culturelle pour penser ces interactions réciproques (Michel-Guillou et al., 2017). Un tel champ de la discipline est intéressant pour penser et identifier les processus psychologiques et sociaux qui médiatisent la relation entre individu et environnement (Rateau & Weiss, 2011). Il permet également de mettre en exergue les effets des conditions relatives à cet environnement sur les comportements et conduites de l'individu. Récemment, un ensemble de travaux est venu alimenter les recherches en psychologie sociale, notamment autour des questions des représentations (de la crise climatique et de ses conséquences, des risques associés ou encore de l'avenir) (Auzoult & Demarque, 2022 ; Bertoldo, 2022 ; Langlais et al., 2022), et conduites d'adaptation en lien avec la crise environnementale (Lammel et al., 2012 ; Laville et al., 2015). Bien que des ponts puissent facilement être établis avec la psychologie sociale et autour des modèles théoriques comme

ceux en lien avec la dissonance cognitive, les représentations sociales ou encore l'engagement (Rateau & Weiss, 2011), l'intérêt de cette recherche se concentre sur le point de vue de la psychologie du développement pour explorer les liens entre le contexte de crise climatique (et les répercussions qu'il entraine) et le développement du sujet.

La psychologie du développement est un champ de recherche qui s'intéresse aux conduites humaines du point de vue de leurs transformations au cours du temps. Elle vise ainsi l'étude des changements d'un individu au travers des âges de sa vie (Lehalle & Mellier, 2021) en s'intéressant plus particulièrement aux différentes transitions, transformations, évolutions et remaniements qui s'opèrent en lui. Nous portons ici l'idée d'observation des changements qualitatifs plutôt que quantitatifs et de manière irrégulière dans le développement de l'individu. L'étude des conduites humaines selon la perspective développementale permet ainsi d'étudier l'élaboration des différentes fonctions psychologiques ainsi que la manière dont elles s'articulent autour de conduites, ceci, selon une dimension temporelle définie.

3.1. Evolution, débats, controverses en psychologie du développement

Cependant, nous devons sans doute rappeler la difficulté rencontrée pour advenir à un consensus en termes de définition du concept de développement en psychologie. Depuis le XX^{e} siècle, période d'apparition de la psychologie du développement, plusieurs théories ont été élaborées, avec en premier lieu l'idée de définir le développement comme un « ensemble de processus successifs » qui conduisent un organisme à « maturité » (Bloch et al., 1991, p. 215). Elles défendent par la suite une conception du développement de l'individu comme relevant principalement de processus endogènes, relatifs à la maturation et la croissance. Dans le même temps, Doron et al. (1991) définissent le développement comme un « ensemble des processus de transformation » (p. 206) qui viendrait affecter l'individu mais aussi son environnement (société, institutions, *etc*.) et leurs propriétés. Il défend la conception du développement comme celle d'une évolution, dont le but est de tendre vers un stade plus complexe mais aussi plus stable. Dans cette conception, Doron et al. ne réduisent pas le développement à la seule maturation biologique, il intègre la dimension extérieure et fait référence aux processus d'appropriation et d'intériorisation des instruments de pensée produits et proposés par l'environnement (culturel, économique, historique) de l'individu.

Aujourd'hui, une succession de courants ont proposé différents prismes pour étudier le développement en psychologie. Ainsi, les théories de la connaissance (innéiste, constructiviste) (Chomsky, Piaget, *etc*.) sont venues nourrir les recherches en psychologie. Ces théorisations

binaires ont laissé place à des modèles tridimensionnels : sujet - objet - autrui qui s'appuient sur les pensées socio-constructivistes à l'instar des travaux de Wallon (1941) ou historico-culturelles (Bruner, 1983 ; Vygotski, 1927). En effet, il y avait déjà dans ces courants la volonté d'étudier le développement de l'individu en relation avec son environnement physique et social / institutionnel. Le développement se réalise en contexte complexe : il articule les facteurs biologiques (maturation, évolution) et environnementaux (structure sociale, historique, économique, politique et culturelle) pour comprendre le développement, en intégrant l'idée d'une interaction entre ces deux types de facteurs. Nous faisons ici référence aux travaux de Bruner (1983) ou Wallon (1941, 1959b). Le développement est alors pensé comme un processus global où s'articulent différentes structures en évolution discontinues (identitaire, cognitive, affective, physique, perceptive, sociale, *etc*.).

Nous ne nous appuierons que très peu sur les différentes approches et courants en psychologie du développement qui prônent différents stades de développement (tels que les stades de développement de Piaget ou de Wallon). En parallèle de cela, dès les années 60 la perspective *life-span* (Lecerf et al., 2007) propose un nouveau paradigme de la psychologie pour penser le développement de la personne. Selon cette perspective, le développement est un processus discontinu et multidirectionnel qui œuvre tout au long de la vie (Baltes, 1987 ; Goulet & Baltes, 1970). Selon Baltes (1987) plusieurs concepts centraux fondent les théories *life-span* tel que la non linéarité du développement (temporalités différentes selon les personnes, les domaines cognitifs, *etc*.), l'interaction permanente entre le biologique et le culturel, les dynamiques opérantes dans le développement (pertes et gains varient tout au long de la vie), le caractère adaptatif et la variabilité intra individuelle de chaque sujet ainsi que les différences interindividuelles. La perspective *life-span* induit dès lors une position alternative à l'opposition des paradigmes épigénétiques et ontogénétiques qui animent la discipline depuis ses débuts. Dans un effort de nuance et pour ne pas tomber dans le réductionnisme d'une telle dichotomie et séparation, certains psychologues comme Wallon, Vygotski ou encore Meyerson s'efforcent de lier l'étude des fonctions et processus psychiques à celle de leurs contextes de réalisation. Ainsi, il apparait pertinent d'étudier ces processus au regard de l'histoire des œuvres, des instruments intellectuels (Bautier & Rochex, 1999) et des représentations collectivement partagées. Cette reconsidération dans la manière de penser le développement du sujet et de son articulation avec le social permet de voir naitre une conception dite socio-constructiviste.

Selon cette dernière il est communément admis que c'est au sein de l'interaction sociale que se construisent les connaissances (Legendre, 2004). Proche de cette conception, des auteurs

comme Vygotski ou encore Bruner proposent quant à eux de souligner l'importance plus encore du contexte de réalisation de la construction des connaissances avec l'approche socio-culturelle et historique. Le développement de la personne repose alors sur un contexte social et culturel précis. La construction des connaissances, des savoirs et plus globalement de la personne se veut située et incarnée. En ce sens, cette approche pour penser le développement de la personne se veut proche de celle développée par Malrieu (1976, 2003). En effet puisant son inspiration dans les travaux de Wallon, Meyerson et Vygotski, Malrieu défend une vision du développement de la personne comme un processus agissant tout au long de la vie en basant son modèle sur l'activité de socialisation. Empruntant ce concept à la sociologie, Malrieu tend à appliquer à la psychologie du développement, la socialisation comme la résultante d'une activité conjointe entre l'histoire du sujet et l'histoire sociale. De fait, cette conception pour penser le développement de la personne résonne comme le point de départ pour étudier, selon une approche compréhensive du sujet, l'intrication entre les crises sociales, politiques et climatiques qui jalonnent nos sociétés contemporaines et les transitions développementales de tout sujet. Il convient à présent de présenter comment le contexte de crise tel que nous l'avons présenté plus tôt résonne avec l'histoire individuelle du sujet pour penser son développement.

3.2. Approche psycho-historique de la crise

3.2.1. L'articulation des histoires sociales et individuelles

Afin de comprendre la manière dont les histoires sociales et individuelles se font écho, les travaux de la psychologie historique de Meyerson (1948) offrent une perspective intéressante. Au cours des années 40, dans une volonté de se démarquer des autres travaux de son époque en proposant une vision en marge du positivisme, Meyerson assoit les bases de ce qui sera appelé la psychologie historique.

Selon Meyerson, l'étude des conduites humaines se veut complexe et située dans le temps et dans l'espace. Il propose dès lors de s'intéresser aux œuvres (au sens de création ou conduites innovantes, créatives) et à la manière dont elles prennent forme dans l'Histoire et la culture pour étudier le développement de la personne. Considérant que « dans la psychologie historique, la personne est une fonction au sens où elle est l'instance générale de la psyché qui, en fonctionnant, donne des conceptions historiques singulières. » (Laclos, 2007, p. 125), la personne est pensée comme une fonction psychologique à part entière. Le travail d'objectivation et de symbolisation qui s'opère au travers des œuvres n'apparait possible que par la médiation des rapports avec autrui dans un contexte historique et culturel bien spécifique. Pour Meyerson, l'esprit se construit dans la capacité du sujet à mettre en forme le monde qu'il

habite et à objectiver par le biais de symboles la réalité. La psychologie historique se veut en ce sens une psychologie comparative, mouvante et interactionniste car elle tend à étudier les fonctions psychologiques au regard de l'histoire et de l'interaction entre les œuvres et le sujet : « tantôt les œuvres sont à considérer comme le reflet, partiel ou total, des conditions historico-sociales, tantôt comme réaction, plus ou moins originale, à ces circonstances. » (*op.cit*, p. 130). Ainsi, à l'aune de la crise climatique, il convient de se demander comment cet ensemble de faits trouve écho au plan psychologique, dans les activités du sujet dans le but de répondre à des conflits et des problèmes nouveaux (Malrieu, 1990). Il semble opportun d'étudier comment l'héritage générationnel d'une telle crise résonne pour les générations présentes.

3.2.2. La question de l'intergénérationnel : lieu de rencontre des crises

Penser l'avènement de la crise climatique comme le problème d'une génération, celle des « anciens » vus comme les responsables de cette crise et celle des « jeunes » comme la seule à pouvoir agir face à celle-ci nous entraine dans une impasse. En effet s'il est naturellement admissible que les générations passées sont plus responsables de la naissance de la crise climatique et de son emballement, notamment du fait de leur temps d'existence en comparaison avec la nouvelle génération, il serait réducteur de penser la question de l'intergénérationnalité sans nuance.

Certain·es auteur·trices se sont intéressé·es de près au lieu de rencontre que suppose le conflit générationnel de la crise climatique. En effet, la psychiatre Robin (2021) évoque « l'insuffisance adulte » (p. 19) et entend derrière cette expression que *les adultes* tant dans leurs statuts décisionnaires que dans la figure qu'iels incarnent en tant que « contenant de la jeunesse » font preuve d'insuffisances pour répondre aux défis que pose la question du climat. Ce premier niveau de conflit en soulève un second. Il s'agit du conflit intergénérationnel qui vient s'instaurer entre les jeunes et leurs ascendant·es. En effet, c'est sur cette génération que reposent les premières conséquences des excès du passé, iels héritent d'une série de conséquences, posant des difficultés supplémentaires dans la conception d'un devenir adulte. Toujours selon Robin (2021), les identifications impossibles, les injonctions trop violentes ou inadaptées aux besoins des jeunes, la rétention extrême du pouvoir par les ainé·es et la société auxquelles s'ajoutent des déceptions « abyssales » viennent nourrir l'amorce d'une rupture générationnelle « radicale et défendue » (*op.cit*, p. 27). S'il n'est pas question ici de pointer de manière individuelle la responsabilité de telles conséquences, il convient plutôt de questionner les liens « intergénérationnels » et l'héritage qu'il en est fait. À notre sens, cette réflexion s'étend sur le rapport de force et de domination qui s'opère au sein de notre société (Humain,

Nature, Enfant). Aujourd'hui ce sont les jeunes qui appellent les adultes à agir et assumer une part de la responsabilité de la crise. Les discours de Greta Thunberg en sont un exemple édifiant. Lors du sommet sur le climat de l'ONU de 2019, elle accuse les adultes et prononce un discours univoque : "How dare you look in an other direction ?".

Dans son célèbre discours, la jeune suédoise pointait du doigt les incompétences des générations passées à agir pour freiner la crise climatique en cours. Si son discours se veut accusateur et renvoie aux dirigeant·es les « conséquences de leurs actes, à leurs failles et à leur destructivité » (Robin, 2021, p. 18), son message sonne comme une alerte à l'ensemble des générations. En réaction, certains médias en font une parrèsiaste et décrient son image avec une haine démesurée (Stiegler, 2020) attisant les hostilités entre générations et favorisant la naissance d'un conflit intergénérationnel (Roy & Ayalon, 2023). Stiegler (2020) constate une inversion des rapports intergénérationnels : les générations passées, supposées nourries de sagesses et propices à la transmission font preuve, pour certain·es, d'une absence de bienveillance inversant le rapport entre les générations. En ce sens, il incombe à la nouvelle génération de se parer de raison et de sagesse pour apprendre aux « ainés » (*op.cit*) et tenter de combler ce « fossé générationnel » (Robin, 2021, p. 19).

3.3. Interdépendance des crises : entraves et potentialités

3.3.1. L'écopsychologie : une approche clinique

S'il n'est pas souhaitable d'alimenter l'opposition entre les générations mais plutôt de favoriser un message de solidarité générationnel (Roy & Ayalon, 2023), les travaux scientifiques qui s'intéressent de manière plus spécifique aux échos de la crise climatique sur le développement des sujets - et plus spécialement des adolescent·es et jeunes adultes - identifient certains constats dont nous ne pouvons nous passer. En effet, ont été mises au jour plusieurs entraves qui, au plan développemental, viendraient mettre à mal la transition que suppose le passage à la vie adulte et son inscription stable et sécuritaire dans le temps.

Certain·es auteur·trices se sont intéressé·es aux répercussions de la crise climatique sur la psyché et ce depuis les années 60. En effet dans un climat politique et sociétal perturbé par la guerre du Viêt-Nam, l'avènement des premières catastrophes écologiques et les divers mouvements de luttes pour les droits sociaux, l'apparition d'une contre-culture (Roszak, 1980) qui se veut plurielle, politique voire spirituelle, prend forme. C'est de là que naîtront les prémisses de l'écopsychologie, réel lieu de rencontre entre les militant·es écologistes, les chercheur·ses en SHS et les thérapeutes. Selon Brown (1995), « l'écopsychologie réunit la

sensibilité des thérapeutes, l'expertise des écologistes, et l'énergie éthique des activistes de l'environnement » (cité par Egger, 2017, p. 194).

Si l'écopsychologie a été la source de nombreux débats internes, de controverses et de multiples façons d'être pensée, elle tisse son propos autour de l'idée d'une déconnexion entre la nature et l'humain. Plus particulièrement elle s'intéresse à la manière dont la crise climatique - ou écologique - peut être pensée, défendant ainsi le postulat qu'il s'agit d'une altération de notre lien au monde vivant et à la nature. En d'autres termes, l'écopsychologie a pour ambition d'étudier et conceptualiser l'interdépendance qui existe entre l'humain et le vivant. La terre étant ici perçue non plus comme un simple lieu d'accumulation et de ressources, mais plus largement comme un super organisme (Lovelock, 1997) dont nous faisons partie. Les travaux de l'anthropologue Philippe Descola (2005, 2019, 1986) ont largement alimenté cette perspective en défendant l'idée que « la nature n'existe pas » mais qu'il s'agit bel et bien d'un concept visant à établir une distance entre les humains et non-humains débutant à l'aube de la révolution scientifique (Kempf & Descola, 2020). Il apparaitrait réducteur de ne considérer la dépendance de l'individu et de la Terre simplement dans l'idée d'un rapport à la nature, ignorant de fait toute la dimension sociale et culturelle. En effet, nous ne pouvons omettre l'imbrication de l'individu au sein de structures sociales et institutionnelles. Fisher (2012) en appelle à une pratique systémique qui ambitionne de contribuer à une mutation de la société et non d'un simple travail de bien-être en nature. Il souligne d'autant plus - au dépend d'une reconnaissance institutionnelle - que l'écopsychologie constitue une transformation écologique radicale du champ de la psychologie et non l'inverse (*op.cit*).

Au fil de leurs investigations, l'écopsychologie a pu identifier certains points-clés qui alimentent le *hiatus* entre l'abondance d'informations sur la gravité de la crise climatique et l'insuffisance des changements de comportements (Egger, 2020). Egger (2020) cite notamment les difficultés de perceptions liées aux impacts de la crise climatique, le sentiment de « division intérieure » (*op.cit*, p. 195) entre ce qui unie la Terre et l'individu, le refus de l'affliction pour se protéger des angoisses trop grandes liées à la crise en cours et les mécanismes de défense qui en résultent (déni, refoulement des émotions, repli sur soi, apathie, immobilisme, *etc*.). En guise de bilan, Egger (2017) évoque les conclusions auxquelles sont parvenus les écopsychologues. Selon lui, ces dernier·es ont pu constater que les déséquilibres de la planète résultent de problèmes intérieurs, propres aux sociétés humaines. Ces problèmes pourraient être qualifiés de « psychopathologie collective » traduisant le fait que l'humain contemporain s'est déconnecté de « la toile de la vie » (*op.cit*, p. 198), devenant ainsi « hors-sol » et « dé-naturé ». Au-delà des réflexions théoriques et du paradigme que propose l'écopsychologie, un réel travail

de mise en œuvre et de transformation est ambitionné. L'écopsychologie tente ainsi de « contribuer à la restauration et réharmonisation des relations entre les êtres humains et la Terre comme socle pour des sociétés véritablement durables » (*op.cit*, p. 204). Si elle se veut radicale, systémique (Fisher, 2012) mais aussi thérapeutique, l'écopsychologie contribue dans son travail à la création de ressources éducatives, sensorielles et thérapeutiques pour une transformation du soin et du soi, en lien avec des mutations sociétales et politiques.

3.3.2. Crise climatique et entraves développementales

En marge de ce courant, le constat est fait d'un intérêt croissant pour les problématiques environnementale et la clinique. Des regards croisés entre écologues et psychanalystes (Magnenat, 2019), le développement d'éco-thérapies (Buzzell & Chalquist, 2010 ; Jordan & Hinds, 2017) ou éco-pratiques (Macy & Johnstone, 2018) ainsi que des questionnements relatifs à la posture à adopter en tant que clinicien·ne pour faire face au péril environnemental (Aumercier, 2020 ; Fognini, 2020) voient le jour et rendent compte des écueils rencontrés pour penser les liens entre crise climatique et clinique. Selon Aumercier (2020, p. 23)

> Les psychanalystes français ne s'expriment presque pas sur une menace environnementale qui est pourtant annoncée à coup de chiffres catastrophiques à longueur de journaux. C'est un peu comme si une destruction lente ne méritait pas tant d'attention qu'une destruction immédiate et massive comme celle de la violence ou de l'addiction, thèmes privilégiés des travaux cliniques.

Si nous nous intéressons plus spécifiquement à la manière dont les adolescent·es et jeunes adultes vivent cette crise climatique, dans une étude réalisée par Clayton et Karazsia (2020), les jeunes (18-35 ans) expriment et souffrent de davantage d'inquiétudes et d'anxiétés liées aux changements climatiques. Iels sont également plus enclins à ressentir des émotions négatives et de l'inquiétude sur leur futur en lien avec les changements climatiques par rapport aux générations précédentes (Swim et al., 2022). Ce premier constat peut facilement trouver des explications quant à l'exposition de plus en plus croissante des conséquences des changements climatiques par rapport à aujourd'hui (Watts et al., 2019). Une étude internationale de Marks et al. (2021) conclut également que les jeunes sont aussi plus touchés par les impacts indirects des changements climatiques, pouvant de fait exacerber des problèmes de santé mentale déjà préexistants chez certains jeunes.

Dans une recension des travaux disponibles autour des effets psychologiques (directs et indirects) des changements climatiques sur les enfants, Burke et al. (2018) ont mis en évidence des risques de troubles psychiques tel que le développement de stress post-traumatique, de dépression, d'anxiété et de phobies, de troubles du sommeil pouvant même aller jusque des

troubles de l'attachement et l'abus de substances psychoactives. Cette symptomatologie peut également favoriser des problèmes de régulation d'ordre émotionnel, cognitif, d'apprentissages et de comportements créant des prédispositions défavorables en matière de santé mentale à l'âge adulte (Burke et al., 2018). Toujours selon l'étude de Marks et al. (2021) les chercheurs et chercheuses mettent en lumière qu'une partie de la jeunesse éprouve un réel sentiment de détresse lié aux changements climatiques. Il se traduit notamment par une perception de l'avenir mise à mal, le sentiment que l'humanité va vers sa perte et que les gouvernements ne réagissent pas de manière adéquate face à ces menaces. Leur étude souligne des sentiments de « trahison et d'abandon » de la part des « adultes », constituant des facteurs de stress chronique aux répercussions importantes, progressives et durables sur la santé mentale des jeunes.

Les travaux du chercheur et clinicien Desveaux (2020, 2022) apportent à leur tour un éclairage sur les problématiques cliniques et incidences sur les psychés individuelles de la crise climatique. En s'intéressant notamment aux craintes de l'effondrement climatique et potentiel du monde, Desveaux (2020) porte un regard spécifique sur les conséquences de telles angoisses chez les adolescent·es. Il établit un premier constat selon lequel les personnes manifestant de telles craintes projettent de ne pas pouvoir suivre un processus de maturation ou de vieillissement ordinaire. Le deuxième constat concerne l'objet même des craintes d'un tel effondrement : il constitue à la fois une crainte qui s'initie dans le monde interne du sujet mais qui se voit renforcée depuis l'extérieur par le constat visible des catastrophes climatiques. Desveaux (2020) rend compte cependant d'une contradiction, celle de la temporalité. En effet, il souligne le caractère incertain, projeté de l'avènement d'un tel déclin climatique et environnemental. Selon lui, la rencontre avec cette crainte « ne génère donc pas un état de sidération mais plutôt une perte de confiance envers les objets du monde et les perspectives que la vie peut offrir ordinairement. » (*op.cit*, p. 112). C'est également le constat qu'établit Joubert (2020), cité par Jourdan-Peyrony et Pommier (2021) en proposant une métaphore intéressante sur le vécu des tremblements de Terre. Selon lui, « ce n'est pas tant que le sol se dérobe ou tremble, mais que, soudain, l'ensemble des parois inertes qui nous entourent, y compris nos fondations, deviennent instables, mouvantes, incertaines » (Joubert, 2020, p. 372). Nous pouvons supposer que cette comparaison à l'effondrement s'applique de manière plus large dans le cas de la crise climatique en cours. Mettant à mal la vision d'un monde sécurisant et capable de « contenir » le sujet qui se construit, le contexte de crise climatique que nous vivons entre en résonnance avec le vécu « vacillant » de l'adolescence (Jourdan-Peyrony & Pommier, 2021). La psychiatre Marion Robin (2021) souligne en ce sens un point de convergence entre

la crise climatique et celle traversée par les jeunes. Selon elle, la génération Z (Cassé et al., 2024 ; Muxel, 2021) est la première génération à connaitre des « angoisses de perte et de dislocation de cette nature, car ici elle concerne le vivant » (Robin, 2021, p. 28). Elle souligne le quasi devoir de cette génération qui doit mettre de côté ses préoccupations d'adolescent·es, au profit de la défense du vivant et de la protection des générations futures. La transition développementale de l'adolescence qui s'apparente à une transition - et dans certains cas à une crise - existentielle, touche le sujet dans ses possibilités même de mener une existence. La crise climatique, venant mettre à mal les possibilités d'une telle existence, touche de fait le sujet dans sa singularité. C'est dans la rencontre entre ces crises que peut s'effectuer une remise en question du rapport au monde et à la possibilité même de mener une existence en son sein.

Ainsi, la crise climatique vécue n'est pas sans écho aux questions existentielles investies durant l'adolescence. En effet, si l'adolescence constitue une période d'exploration des possibles mais aussi de projection vers une existence d'adulte, autonome, où le sujet s'assure une « survie » tant physique que psychologie, en et hors du groupe social (Robin, 2021), la construction d'un projet individuel - supposé - à long terme se trouve plus qu'entravé. Le sens attribué derrière cette orientation vers l'avenir, pensée comme un projet durable ne peut être conçu dans un monde éphémère, où les perspectives d'existences futures sont bafouées. Les jeunes de la nouvelle génération font ainsi face à des contradictions générationnelles : héritiers des excès du passé, iels sont aussi la génération sur laquelle repose le devenir du monde.

En ce sens, la crainte d'un effondrement climatique semble être d'autant plus marquée chez les plus jeunes générations dont résulteraient plusieurs manières d'y faire face. Desveaux (2020) identifie deux perspectives : l'abattement et la mobilisation. Dans le premier cas des stratégies d'évitement, du déni et « la sensation d'abattement pouvant aller jusqu'à une mélancolisation existentielle, un vécu d'injustice ou de colère, ou encore des débordements anxieux. » (*op.cit*, p. 109) sont évoqués. Dans ce cas de figure, l'évitement se traduit par un refus de penser la situation de crise (de manière consciente ou inconsciente) afin de mettre à distance le risque de voir advenir les conséquences d'une telle crise.

3.3.3. Crise climatique et potentialités développementales

Dans le second cas de figure, les sentiments de révolte, de colère et d'injustice peuvent « à condition qu'ils réussissent à s'organiser, [ouvrir] parfois à la mise en œuvre concrète de luttes sociales et politiques, mues par une volonté active de changer les paradigmes antérieurs ayant contribué à la destruction de l'écosystème. » (Desveaux, 2020, p. 109). Les angoisses de l'avènement de la crise climatique sont telles qu'elles en deviennent mobilisatrices bien que

variées dans leurs mises en acte. Qu'elles se traduisent par des actes à portées individuelles tels que la transformation des comportements et des conduites ou, de manière plus collective, lors de mobilisations politiques, militantes - telles que l'engagement politico-climatique -, le besoin effectif d'agir peut revêtir une portée transformatrice et constituer une potentialité pour le sujet. Ce postulat est également partagé et défendu par Jourdan-Peyrony et Pommier (2021) selon lesquels, « le besoin d'effectuer un changement radical au niveau climatique résonne chez l'adolescent avec l'immédiateté, le besoin d'agir et de remettre en cause le système établi. » (p. 116). Dans un article, ils s'intéressent notamment à la manière dont la crise climatique pourrait jouer le rôle de « levier pour favoriser une transition » (*op.cit*, p.120) chez le sujet. S'appuyant sur les travaux et théories de Gutton (2008) concernant le développement, Jourdan-Peyrony et Pommier (2021) établissent un parallèle avec le besoin d'agir et les potentialités qu'offre à priori la crise climatique aux adolescent·es. Ces dernier·es « sont obligés de concevoir de nouvelles formes [d'être au monde], modeler la nouveauté. Ils sont amenés à faire, au mieux dans des activités sublimatoires, parfois dans des recours aux agirs pour supporter les transformations en eux. » (p. 120). De tels agirs peuvent trouver leur forme dans une participation au devenir social et politique du monde. Ils s'incarnent par exemple dans des mobilisations et les actions en mettant de côté leurs projets individuels, au profit d'une tentative de solution collective et collaborative. Ces crises auxquelles les sujets - ici adolescents et jeunes adultes - se confrontent invitent à repenser le monde de manière plus collective et systémique. Elles ouvrent la voie vers une « conscience sociale systémique » (Macy, 2023, p. 152) où la participation, qu'elle qu'en soit sa forme permet la reconnaissance d'un « réseau plus vaste » dans lequel s'inscrire et penser son existence (*op.cit*).

Ce contexte d'interdépendance offre à notre sens un terrain d'étude propice du point de vue de la psychologie du développement. Si la crise - ou période - transitionnelle (d'adolescence, de début de vie adulte) - telle que nous la concevons - constitue un temps de remaniements intenses pour le sujet, où s'ouvrent et s'explorent les potentialités, la crise climatique quant à elle vient constituer des entraves supplémentaires dans le développement de certain·es adolescent·es. La spécificité même de cette crise - et par conséquent la lutte qui en découle - se trouve dans la possibilité de « vivre une vie humaine » (Frioux, 2019) encore possible pour les générations à venir. Outre l'urgence d'agir, c'est aussi l'idée même d'un futur plus qu'incertain et des difficultés de projection (Desveaux, 2020) qui viennent exacerber les incertitudes existentielles liées à cette période de développement. Il apparait alors pertinent pour nous de considérer la crise, pensée à la fois comme contexte dans lequel s'inscrit la recherche que comme une

transition développementale pour le sujet adolescent ou jeune adulte. Ainsi, il convient de s'interroger dans la partie suivante comment peut être conceptualisée cette même transition ? Celle de l'adolescence vers un devenir adulte. Quels enjeux cette transition développementale et sociale recouvre-t-elle pour le sujet ?

Synthèse et conclusions du chapitre I

L'objectif de ce chapitre était de donner des éléments pour caractériser le contexte de notre recherche et ainsi rendre compte dans quelle mesure la crise climatique est un marqueur central de nos existences contemporaines. Au-delà de ses enjeux socio-politiques et scientifiques, celle-ci peut constituer au plan développemental, des entraves et potentialités pour le sujet.

La crise climatique et les changements qui la caractérisent sont des objets de discours complexes, parfois clivants et polémiques (climatoscepticisme, collapsologie), soumis à controverses même au sein de la communauté scientifique. Si un consensus peine à s'imposer jusqu'au début de XXI^{e} siècle concernant l'existence même d'une crise climatique, le GIEC réussi à fournir un travail scientifique de l'état et des conséquences dévastatrices de cette crise. Leurs synthèses qui se déclinent en plusieurs volets ont permis d'affirmer que les changements climatiques sont rapides, sans précédents et déjà à l'œuvre partout dans le monde. Certains de ces changements sont déjà irréversibles et la fréquence et l'intensité des évènements climatiques extrêmes vont s'intensifier et se prolonger dans les années à venir. Il est nécessaire d'agir le plus rapidement possible car les systèmes d'adaptation ne suffisent pas à enliser la crise. Le GIEC rappelle que chaque dixième de degré compte et qu'il est nécessaire de penser et appliquer une transition juste et sociale. Enfin, s'ils attestent et réaffirment le caractère anthropique de cette crise, plusieurs auteur·ices (Bonneuil, 2017 ; Hickel et al., 2022) spécifient cela en évoquant les termes d'occidentalocène ou encore de capitalocène pour souligner la dimension sociale, politique et économique de cette crise.
De fait la crise climatique est l'objet de nombreuses négociations (Aykut et Dahan, 2011). Malgré une place grandissante dans le débat sociétal et les enjeux d'ampleur que cette crise soulève, le politique peine à proposer des actions cohérentes, à hauteur de l'urgence (*op.cit* ; GIEC, 2024 ; Renardy et al., 2020).

En s'intéressant au caractère global et systémique de cette crise, les travaux mettent en évidence le fait que la crise climatique génère et exacerbe les inégalités. Si ces dernières sont multiples et concernent l'exposition aux risques environnementaux (Larrère et al., 2017), l'accès aux ressources et à un environnement sain (Emelianoff, 2008), elles font écho à l'héritage intergénérationnel (Watts et al., 2019) ou affectent la qualité de vie (conditions de travail, accès à l'éducation, *etc*.), les travaux s'accordent à dire que bien qu'il s'agisse d'aspects multidimensionnels, les changements climatiques génèrent et accentuent les inégalités en touchant tout particulièrement les populations les plus pauvres et vulnérables (Larrère et al.,

2017). La crise climatique s'apparente ainsi à une crise sociale : génératrice d'inégalités, source de vulnérabilités et d'un accroissement des risques, au-delà de ses seuls impacts sur les milieux naturels. Caractérisée par un temps accéléré et par les difficultés à construire des projets d'avenirs collectifs et politiques, la crise climatique revêt les caractéristiques d'une crise historique (Dubar, 2011), propice aux « moments de basculement, de changement brutal, de transformation collective » (*op.cit*, p. 2).

La revue de littérature présentée dans ce premier chapitre a mis en évidence un traitement médiatique complexe (Comby, 2015) concernant la manière dont pouvait être appréhendée au plan sociétal la crise climatique. Même si les perceptions concernant les changements climatiques occupent une place importante dans la population française (Ipsos, 2022), les inquiétudes liées aux conséquences du dérèglement climatique occupent une place prépondérante chez les jeunes. Référent à l'ensemble des émotions et ressentis vis-à-vis de la crise climatique et de ses impacts actuels et à venir, l'éco-anxiété qui affecte de plus en plus les jeunes (Clayton & Karazsia, 2020) souffre encore d'un manque de clarté conceptuelle (Coffey et al., 2021) malgré de récents travaux pour opérationnaliser cette notion (Ágoston et al., 2022 ; Jalin et al., 2024).

La dernière partie de ce chapitre a proposé d'étudier du point de vue de la psychologie du développement la crise climatique. Si des travaux existent notamment en psychologie de l'environnement, nous avons centré notre regard sur la manière dont la psychologie du développement pouvait étudier la crise climatique en lien avec le développement des sujets.

Appuyé sur les pensées socio-constructivistes (Wallon, Malrieu) et les perspectives historico-culturelles de Bruner, Vygotski ou encore Meyerson, le développement se pense comme un processus global, discontinu et situé. En ce sens, Malrieu (1989, 1996) entend proposer un modèle théorique de développement basé autour de l'activité de socialisation, qui permet de penser l'articulation entre le contexte - ici de crise climatique - et le développement du sujet.
Si l'écopsychologie entend proposer un regard alternatif sur les liens qui unissent l'humain et la nature et ambitionne un travail de reliaison entre ces deux entités, la clinique offre également des pistes pertinentes pour étudier les conséquences de l'avènement de telles crises sur le développement des sujets (Aumercier, 2020 ; Fognini, 2020). En se focalisant plus particulièrement sur la manière dont cette crise résonne chez les générations présentes, s'est alors posée la question des conflits intergénérationnels caractérisés par les excès du passé et la responsabilité qui incombe à la jeunesse de résoudre cette dernière. Les travaux cliniques de Robin (2021), Desveaux (2020) ou encore Marks et al. (2021) identifient plusieurs entraves

développementales (identification impossible aux ainés, insuffisance pour répondre aux problèmes que pose la crise, injonctions trop violentes, *etc.*) auxquelles une partie de la jeunesse tente de faire face. Ils soulignent également des perceptions de l'avenir mises à mal, le sentiment que l'humanité va vers sa perte et que les gouvernements ne réagissent pas de manière adéquate face à ces menaces, perceptions qui affectent de manière négative leur développement. Première génération à connaitre des angoisses de perte de cette nature, Robin (2021) insiste sur ces difficultés supplémentaires imputées à la jeunesse.

Enfin, la revue de littérature a également permis de mettre en avant l'idée que l'avènement de la crise climatique puisse être source de potentialités pour les sujets dès lors que ceux-ci parviennent à organiser, transformer leurs craintes ou sentiments de révolte, au profit de mobilisations sociales et politiques (Desveaux, 2020). Exprimés sous formes de conduites et comportements individuels ou collectifs, le besoin d'agir et sa mise en acte peuvent dès lors constituer une source de potentialités participant au développement et aux transformations du sujet et des collectifs. Ils ouvrent également les possibles pour le sujet, pour prendre conscience et endosser un rôle actif au sein de la société.

A partir des différents modèles théoriques de la socialisation et notamment celui de la socialisation plurielle et active de Malrieu (2003), le chapitre suivant propose en ce sens une réflexion théorique sur les enjeux psychosociaux de la transition développementale de l'adolescence et de l'entrée dans l'âge adulte afin de mieux appréhender ce qui se joue de spécifique pour cette jeunesse qui se développe sous le joug de la crise climatique.

Chapitre II : Développement de la personne et processus de socialisation

Ce deuxième chapitre a pour objectif de rendre compte des différentes approches de la socialisation qui peuvent être mobilisées pour étudier le développement du sujet et les enjeux inhérents à cette période de la vie. La première sous-partie du chapitre présentera les approches théoriques de la socialisation et se centrera plus spécifiquement sur le modèle développé par Malrieu (1994a, 1996a). Cette partie apportera aussi des éléments de définition quant à la période de transition développementale qui sera étudiée dans cette recherche. La seconde partie rendra compte de manière transversale de certains enjeux psycho-développementaux centraux relatifs à l'adolescence et au début de la vie adulte. Enfin la dernière partie s'intéressera à la manière dont le sujet, durant son développement, peut construire et signifier son existence à partir des expériences qui jalonnent celle-ci.

1. Processus de socialisation et transition développementale

1.1. Différentes conceptions de la socialisation

La socialisation est communément conçue comme le processus d'intériorisation des normes, valeurs, attitudes et représentations de la société dans laquelle un sujet se développe. Initialement pensée par la sociologie, Lahire (2009) définit la socialisation comme « le processus par lequel un être biologique est transformé en un être social propre à une société déterminée » (p. 1). Les sociologues du XX^{e} siècle tels que Durkheim ou Webber partagent un objectif commun, celui de comprendre le rôle des relations sociales dans la formation de « types d'hommes » intégrés dans des « milieux spéciaux » auxquels ils sont destinés (voire réduits). Ils développent pour expliquer, cela le concept de socialisation, avec l'idée d'une intégration *passive* des règles, conduites, rituels des milieux de vie dans lesquels ils évoluent. Selon les théories durkheniennes, cet apprentissage se fait au moyen des expériences - et notamment de l'éducation - grâce à « la médiation d'agents sociaux significatifs » (Tap, 1991, p. 49).
Les recherches autour de la notion de socialisation ont animé la communauté scientifique tant au niveau des manières de penser cette notion que sur les cadres et modalités de la socialisation. Il s'agit alors de comprendre comment « les expériences socialisatrices les plus variées se sédimentent en manières plus ou moins durables de voir, de sentir et d'agir » (Lahire, 2009, p. 1) et quels en sont les effets sur le sujet dit socialisé ?

Bien que la socialisation soit un processus continu, qui se déroule tout au long de la vie, on distingue communément deux sortes de socialisation. La socialisation primaire et la socialisation secondaire.

La socialisation primaire (Berger & Luckmann, 1996) dont le rôle tient à la transmission du capital social, culturel et historique propre à la société dans lequel le sujet s'inscrit, est assurée par la famille (souvent appréhendée seulement par le rôle de la mère). C'est à elle de transmettre les codes, normes, règles, attitudes qui régissent les milieux qui entourent la famille. On note également, avec pour appui les travaux du sociologue Emile Durkheim, l'importance accordée au rôle de *l'éducation*. En effet, l'éducation apparait comme un fait imposé à l'enfant, rejoignant la conception d'une socialisation verticale qui irait du·de la maître·sse - ou parent - vers l'élève - enfant -. Nuançons cependant ces propos car la socialisation (même primaire) ne pourrait se réduire aux pratiques éducatives et encore moins, aux seules pratiques éducatives maternelles. L'éducation apparait aujourd'hui comme un *moyen* par lequel les contenus vont être transmis et intégrés ensuite par l'enfant. Les processus de socialisation et d'éducation ne sont pas considérés comme équivalents. Ainsi cette première socialisation agit comme « filtre » et permet à l'enfant de se construire un prisme par lequel appréhender et s'approprier les expériences futures (Riutort, 2013).

On marque une distinction délicate quant au passage de la socialisation primaire à la socialisation secondaire. En effet, si l'on considère cette transition latente comme délicate, c'est qu'elle suppose un renouvellement des acteur·ices et instances de socialisation chez l'enfant, déléguant aux institutions éducatives, aux pairs ou encore aux autrui généralisés (G. H. Mead, 1934) , le rôle de la socialisation jusqu'alors assuré par la famille. En accord avec Berger et Luckmann (1996), Darmon et de Singly (2016a, p. 74) définissent la socialisation secondaire comme consistant « en tout processus postérieur qui permet d'incorporer un individu déjà socialisé dans de nouveaux secteurs du monde objectif de sa société ». Cependant, dans nos sociétés actuelles, l'introduction à ces autres instances de socialisation est mise en œuvre (même de manière involontaire) dès le plus jeune âge de l'enfant. Bien que la famille reste agent premier de la socialisation chez le sujet et revêt une signification importante, notamment au niveau de la transmission des *habitus*, nous ne pouvons omettre la présence d'autres instances socialisatrices, rendant ainsi plus *implicite* (Darmon & de Singly, 2016) et complexe la distinction de la socialisation primaire à secondaire. Cette dernière se veut ainsi partielle, régulatrice et ne nécessite pas toujours un recours aux autrui significatifs (Berger & Luckmann, 1996 ; de Singly, 2022) et ne peut se suffire à elle seule.

Aujourd'hui la conception d'‘une socialisation linéaire telle que la soutenait Dubar (1995) est abandonnée pour y introduire une conception complexe, discontinue, qui sera nourrie des multiples interactions et ponctuée de ruptures durant le parcours du sujet.

1.2. Conception interactionniste de la socialisation

Si la conception de la socialisation sous l'angle de la sociologie met principalement l'accent sur la différenciation entre une socialisation primaire puis secondaire ainsi que la construction ou le dépassement de l'habitus et des repères de classe, le point de vue de la psychologie tend à défendre une autre conception. Sans pour autant renier les apports de sa discipline voisine, la psychologie, appuyée sur les conceptions interactionnistes, s'attache à étudier la socialisation comme un ensemble de processus psychologiques par lesquels le sujet négocie, par le biais des autres et des outils culturels dont il dispose, la réalité sociale. Il est ainsi possible de rendre compte des différents contextes sociaux, politiques, historiques mais plus encore, des différents milieux et acteur·ices et la manière dont iels participent à l'appropriation et la signification des normes, valeurs qui entourent le monde social.

En prenant appui sur ces conceptions interactionnistes qui pensent l'univers social comme facteur dynamique de formation du psychisme, il est ainsi possible de penser le développement du sujet en lien étroit avec son environnement en dépassant les présupposés dualistes qui n'envisagent qu'un postulat de déterminismes de l'un envers l'autre. Au contraire, les travaux de Wallon, Bruner, Vygotski ou encore de Malrieu nous montrent l'importance de concevoir le développement du psychisme en lien étroit avec les différents groupes sociaux, les relations interpersonnelles qui se réalisent en leur sein et plus largement toutes les interactions qui s'opèrent entre le sujet et la société. Pour reprendre les propos de Wallon pour qui l'enfant est conçu comme un individu fondamentalement *social,* l'environnement dans lequel celui-ci vient s'inscrire apparait comme une composante dynamique et essentielle à la construction du soi. Cette idée fait également écho aux approches systémiques (Minuchin, 1985) ou écosystémiques (Bronfenbrenner, 1986) développées dans les années 80 qui pensent le développement et la socialisation du sujet comme inscrite et organisée dans des contextes environnementaux et temporels pluriels, interdépendants et interagissant sous forme de systèmes. Ainsi, l'enfant, dès son plus jeune âge se trouve plongé dans un monde culturel et social, au sein duquel il amorce un travail de socialisation.

Dès le début du XX^{e} siècle le psychosociologue G.H. Mead (1934) développe une approche interactionniste, prenant appui sur le courant phénoménologique : il considère que le Soi ne peut se construire sans structure sociale (ex : la société), au sein de laquelle s'établissent les processus dynamiques « d'actes sociaux communicatifs » (Derivry, 1999) plaçant ainsi l'interrelation entre un individu et son groupe au cœur de la formation de la personne. Dans le modèle de Mead (1934), trois étapes majeures constituent la socialisation durant l'enfance :

l'identification aux a*utrui significatifs* tels que les parents, ou encore la famille ; la prise de conscience des autres et ainsi l'identification à des *autrui généralisés* (individus de la société) ; la reconnaissance de l'enfant comme membre de la communauté autour de laquelle il a construit ses identifications et dont il a intériorisé les normes, règles et valeurs. Ainsi est reconnu et souligné, son rôle dans et par la société en tant que tel. Le processus de socialisation, selon Mead s'accompagne dans un premier temps pour l'enfant de sa prise de conscience en tant qu'être unique et indépendant, c'est la constitution du « Soi » (« Self »). Celui-ci viendra par la suite s'articuler à la dialectique du « Moi » qui réfère à l'identification et la reconnaissance du sujet par les autrui et les membres du groupe et à celle permettant l'avènement du « Je » par appropriation d'un rôle spécifique et actif au sein de ce groupe. Ainsi c'est dans l'alternance et l'appréciation de ces deux faces du Soi que vient se construire l'identité sociale du sujet, et donc au sens de Mead, le processus de socialisation. La socialisation est à comprendre ici comme la construction d'une identité sociale. Elle est permise par la constitution des rôles sociaux et de leur appropriation. Le sujet ne se contente plus de subir l'influence de sa société, il vient l'expérimenter et se l'approprier.

Contrairement au modèle de Durkheim (1911), G.H. Mead introduit également la notion de continuité dans le développement et la socialisation jusqu'ici cantonnée à l'enfance. Il s'agit à présent d'un processus continu qui définit le sujet à la fois comme acteur et actif mais aussi en partie responsable de son développement. *Via* son environnement social, le sujet interagit, interprète et analyse, ce qui va lui permettre de se construire. Il y a dans ce modèle l'articulation du social et de l'individuel pour illustrer les conduites sociales. La socialisation est vue comme la capacité à construire et négocier la réalité sociale et non plus comme la simple intégration des individus au sein de la société. Le sujet positionné en tant qu'acteur construit et nourrit les normes sociétales. Cependant, dans ses travaux, G.H. Mead (1934) identifie des risques de « dissociation du Soi ». Le jeu d'alternance entre le « Moi » en recherche d'approbation et de conformité au sein du groupe et le « Je » qui recherche une place spécifique au sein de ce même groupe peut fragiliser le « Soi ». En effet, la construction simultanée de ces deux entités pour former le « Soi » met à mal l'unité recherchée entre la construction d'une identité collective et d'une identité individuelle. Avec ce modèle proposé par G.H. Mead, la place du sujet est reconsidérée, il invite à se questionner sur le rôle actif que peut entreprendre le sujet dans la construction des rôles sociaux par exemple. Si des auteurs comme Goffman (1959, 1963) ou encore Hogg et Turner (1987) ont travaillé les liens entre intégration des rôles sociaux et construction de la personnalité, la question du sujet comme jouant un rôle structurant et ouvrant

le débat autour des normes, valeurs partagées dans cette société se pose. En ce sens le modèle de G.H. Mead invite également à se questionner sur les interactions et les rapports que les sujets entretiennent à la fois entre eux au sein d'une société partagée, mais plus largement face à ces prescriptions de rôle *via* les conduites et normes qui les entourent. Mais comment se construire et se définir en tant qu'être singulier au sein d'une société, parfois source de contradictions et de conflits ? Le modèle de la socialisation plurielle, active, conflictuelle et prospective de Malrieu propose des éléments de réponse à cette question.

1.3. Une socialisation plurielle et active

En 1996, Malrieu, grandement inspiré des travaux de la psychologie historique d'Ignace Meyerson (1948) et de la perspective socio-historique et culturelle soutenue par Vygotski (1927) ou Bruner (1983), va plus loin dans sa conception de la socialisation. Il la définie comme « la formation des attitudes du sujet inhérentes à la sociabilité, et par l'installation de l'individu, en tant que *socius*, dans le réseau conflictuel que constitue la société globale » (Malrieu, 1996a, p. 223). Il réfute l'idée d'une simple intériorisation - même active - des codes et du matériel culturel de la société par le sujet et propose une conception de la socialisation qui repose sur deux activités psychologiques : l'acculturation et la personnalisation.

L'activité d'*acculturation* est un processus d'apprentissage par lequel l'enfant va se familiariser avec les systèmes, les modes de pensées qui l'entourent. C'est le processus par lequel il fait sienne les normes sociales, les rôles et règles qui régissent la société par le biais des instruments culturels et outils médiateurs (des *œuvres* selon Meyerson) tels que le langage et les relations interpersonnelles au sein de ses groupes d'appartenance. Lahire (1998, cité par Fillieule, 2001, p. 207) écrit à ce propos :

> Tout corps plongé dans une pluralité de mondes sociaux est soumis à des principes de socialisation hétérogènes et parfois même contradictoires qu'il incorpore […] Si l'on reprend la métaphore du stock, alors on dira que ce stock… s'avère organisé sous forme de répertoires sociaux…, de schèmes, répertoires distincts les uns des autres, mais interconnectés et comportant sans doute, des éléments en commun.

Il s'agit de l'entame d'un processus de construction du système de valeurs, d'attitudes et de représentations partagées et transmises au sein de la société et des milieux, de façon à former « un réseau de fins plus ou moins hiérarchisées » (Malrieu, 1979a, p. 188). C'est ainsi face à cette multiplicité de transmissions et d'injonctions sociales véhiculées que l'enfant tente de se construire au sein du « réseau conflictuel que représente la société globale » (Malrieu, 1996a, p. 223). Plusieurs mécanismes psychologiques viennent œuvrer dans l'activité d'acculturation.

En effet, en écho aux conceptions de la socialisation primaire, puis secondaire, l'enfant va se constituer un capital social et culturel fondamental qui s'explore premièrement au travers de l'imitation des conduites, puis des identifications. Défini comme le fait d'intérioriser un aspect, une attitude, une norme d'un groupe repère donné (Palmade & Palmade, 2016), l'identification est un mécanisme global et inconscient qui fait office de fondement dans la construction de la personne. En référence aux théories de Mead, le sujet s'identifie dans un premier temps aux autrui symboliques, lesquels serviront de modèle et de structure pour sa construction personnelle et identitaire, avant de s'ouvrir aux autrui généralisés, constituant un ensemble à la fois pluriel et régulateur entre le sujet et son environnement social. En parallèle, l'enfant fait l'expérience de la diversité et de la différence, laissant place aux mécanismes de différenciation, puis d'individuation. Ce dernier processus renvoie ainsi selon Beaumatin (2013) à une lutte contre l'indifférenciation et le morcellement chez l'enfant.

Ainsi, la construction psychique, du moi autonome chez l'enfant serait articulée autour de la dialectique individuation-séparation, faisant écho à la dyade identification-différenciation. Pour Malrieu (1976, p. 9), « la fonction sujet est une activité de séparation autant que d'unification : elle réside dans le fait d'assurer leur alternance et leur articulation ». Ainsi, c'est autour de cet équilibre entre les mécanismes relatifs à la construction du soi que le sujet se développe. Plongé au cœur de multiples sources d'influences que lui renvoient ses milieux d'appartenance et ceux qu'il explore, le sujet tente durant l'enfance, puis à l'adolescence de se construire de manière singulière : il entame la construction du soi avec et par autrui, par le biais de la confrontation, des identifications, de la prise de rôle et des interactions avec les autres, dans le but de former un tout, à la fois social et personnel unifié.

Si cette activité se réalise aux moyens de modèles culturels et sociaux diversifiés, au sein d'injonctions et d'identifications parfois contradictoires, la construction du système de référence de l'enfant est parfois mise à mal, instaurant une image confuse du moi. En effet, l'enfant (comme tout sujet), « se trouve sollicité, plus ou moins suivant les sociétés, par des invitations opposées, contraint à des conduites sociales contradictoires » (Malrieu et al., 1973, p. 39).

C'est ainsi qu'apparait la notion de *conflit* dans ce modèle de la socialisation. Le sujet se retrouve alors face à la rencontre (voire la confrontation) entre le cadre normé et intériorisé depuis sa naissance et de nouvelles normes, idées, et cadres que lui présentent et proposent les nouveaux groupes d'appartenance qu'il explore. Le sujet entre alors dans une période de développement intense lorsqu'il entame et traverse cette période de conflit, celle-ci plus largement considérée comme la résultante d'une crise (Wallon, 1941). Selon Larroze-Marracq

et al. (2013), il s'agit de sa matérialisation et de son expression. La crise exprime une « incertitude existentielle » qui est à appréhender comme une transition, une période où les changements deviennent inévitables pour offrir de nouvelles perspectives d'existence. C'est ainsi que débute l'activité de personnalisation.

L'activité de *personnalisation* peut être perçue comme une tentative de réponse de la part du sujet face au sentiment d'aliénation et de conflit qu'il subit de par sa rencontre avec les institutions. Dans sa volonté de surmonter la crise psychologique qui l'anime, le sujet met en œuvre une série de mécanismes plus ou moins inconscients pour y faire face. S'il n'existe pas de chronologie ou de linéarité dans la mise en œuvre de tels processus, les travaux autours de la personnalisation identifient l'objectivation du conflit comme point de départ. L'objectivation du conflit peut se traduire comme l'identification des éléments aliénants qui sont à l'origine du conflit vécu et du sentiment de « déséquilibre interne » chez le sujet. Elle ouvre alors sur une période d'interrogation intense où le sujet se voit invité à questionner ses expériences et à se positionner : « il s'agit de situer ses actes par rapport à ceux des autres, et de les situer les uns par rapport aux autres dans une perspective temporelle » (Malrieu et al., 1973, p. 402), tout en leur donnant une place hiérarchique et signifiante dans l'existence. Une telle objectivation se réalise au moyen d'instruments culturels (biographie, projet d'avenir, interactions) et amène le sujet à s'orienter vers de nouvelles aspirations, sans toutefois renier l'entièreté de ses acquis antérieurs. Allant au-delà de la simple préservation de l'identité et de l'unité de soi face au sentiment d'arrachement et de morcellement (Malrieu, 1978), la personnalisation est aussi une construction originale par laquelle le sujet tente d'objectiver et de surmonter les conflits à l'origine du sentiment de division.

De fait, le sujet qui reconsidère et met à distance ses anciens modèles, représentations et qui débute l'appropriation de nouvelles valeurs, normes et identifications entame alors un travail d'affirmation de soi et de ses nouveaux choix de vie (Hajjar, 1995). Il vient restructurer son système de pensée pour permettre l'adéquation avec ses nouvelles aspirations d'existence et en cela il revendique une nouvelle position idéologique, axiologique, identitaire et sociale auxquelles il s'affilie. Il y a un déplacement complexe du sujet vers des nouvelles identifications et oppositions (Malrieu, 1979a) dans lesquelles il tente de trouver sa place. De cette activité de personnalisation, découle une « construction originale » qui permet au sujet de redonner sens à sa personne et son chemin de vie. Cette réponse produite illustre le mécanisme de personnalisation et signe la part active du sujet : « c'est l'acte de se défendre pour ne pas se perdre » (Malrieu, 1994b, p. 51). Selon les mêmes propos de Malrieu,

> La personnalisation n'est pas un simple façonnement par des institutions. S'il est vrai en effet qu'elle consiste dans un effort pour dépasser le morcellement des conduites, pour les inscrire en une perspective temporelle une, c'est parce que l'adolescent, en cela favorisé par son déséquilibre intérieur, par son impuissance et son incertitude, fait l'expérience de l'insuffisance des modèles sociaux qui lui sont proposés. Sensibilisé par les difficultés qu'il éprouve à s'assurer la maîtrise de lui-même, il constate les conflits qui existent entre ces modèles, et se trouve amené à les mettre en question. La personnalisation, de ce point de vue, coïncide avec la construction du centre de perspectives d'où les institutions peuvent être jugées et en esprit reconstruites. (Malrieu et al., 1973, p. 404).

En prenant parti, choisissant certaines valeurs et groupes au détriment d'autres, le sujet sera acteur dans le dépassement de la crise, il explore des voies de sortie de la crise et construit une réponse qui lui est propre. Malrieu amène avec ce modèle une vision animée de la personne où la socialisation occupe une place centrale dans le développement de la personne. Acteur et actif dans son développement, l'individu ne fait pas que subir l'influence des normes sociales, il s'en saisit pour construire sa personne, se situer au sein des institutions (Baubion-Broye et al., 1987) et s'inscrire dans l'Histoire de l'humanité. L'originalité d'un tel modèle tient dans le dépassement des conceptions dualistes (et réductrices) du social et de l'individuel en tenant compte du rôle actif que peut jouer le sujet dans la socialisation de ses conduites.

La socialisation est une activité complexe à plusieurs niveaux et peut être perçue comme « hétérogène et hétéronome ou comme intégrative et autonome. » (Malewska-Peyre & Tap, 1991, p. 12). Cependant, certaines conditions semblent soutenir ou permettre une socialisation « réussie », comme le supposait certaines théories de psychologie de l'éducation, soutenant la nécessité de trouver une forme d'accomplissement et d'épanouissement chez la personne. Il n'est pas sans rappeler que la socialisation dépend en grande partie des structures institutionnelles, culturelles, historiques et politiques dans lesquelles elle se réalise, sous entendant un ensemble de contradictions et d'influences réciproques entre les systèmes qui composent la société globale. Néanmoins, il nous parait fondamental de souligner le fait que le sujet, quelles que soient les conditions du milieu dans lequel il se trouve, ne peut se réduire à celui-ci. Au regard de leur pluralité et des éléments qui le composent c'est un capital social hétérogène, régit par un ensemble de lois, de règles, d'habitudes et de normes qui s'imposent au sujet. Ce contexte pluriel va venir influencer, de manière significative le sujet dans ses apprentissages et sa socialisation. C'est à présent autour de cette pluralité de milieux et d'acteur·ices que nous portons notre regard et sur la manière dont les différentes socialisations jouent un rôle dans le développement du sujet. Ce modèle conçoit ainsi la socialisation comme active car plurielle (de par la diversité des acteur·ices et des milieux qui la compose),

conflictuelle (en tenant compte de la part significative et du rôle que joue les conflits dans le développement du sujet) et prospective (dans le sens que le sujet donne à son existence, dans l'élaboration de ses conduites en vue de changements personnels et sociaux).

1.4. La transition développementale pour penser l'adolescence et l'entrée dans l'âge adulte

1.4.1. L'adolescence : une période de vie complexe à définir

La notion de socialisation - de l'enfant et de l'adolescent·e - est au centre de nombreux débats et nourrit les controverses autour de l'articulation des rapports entre les pratiques collectives et conduites individuelles (Malewska-Peyre & Tap, 1991). Cette activité psychologique témoigne d'un double enjeu pour l'individu. Elle illustre à la fois les efforts de régulation des tensions et conflits qui ponctuent le développement du sujet au sein de l'interaction collective et met également en lumière la dynamique exploratoire et émancipatrice d'un sujet en quête d'affirmation du soi.

Etudier le développement du sujet selon une perspective interactionniste et revendiquer une approche historico-culturelle, nous ont amené à penser le développement du sujet sous le prisme de la socialisation. Cette activité qui concerne tout sujet et s'opère tout au long de la vie trouve un écho particulier durant les périodes de transition. En effet la période de l'adolescence et d'entrée dans l'âge adulte constitue une période de transition développementale. Il convient de préciser ce que nous entendons derrière cette notion et les controverses qui la caractérisent.

Aujourd'hui encore la notion même d'adolescence est porteuse de débats et soumise à controverses (Le Breton, 2022). Si nous nous permettons un rapide historique, le concept d'adolescence ne fait son apparition en psychologie qu'au début du XX^{e} siècle, suite à la parution d'un ouvrage de référence écrit par Stanley Hall (1904). Il est l'un des premiers à traiter cette période développementale qu'il associe à une période de crise émotionnelle intense. Période tumultueuse, de « tempête » et de stress, Hall (1904) met en avant l'idée d'un passage transitoire marqué par la crise et les perturbations. Dans le champ des Sciences Humaines et Sociales, ce n'est cependant qu'à partir des années 70 que des travaux empiriques sont menés pour étudier l'adolescence et animer les débats autour de la conception de cette période.

L'adolescence est la période qui de manière consensuelle sépare l'enfance et l'âge adulte mais qui fait cependant l'objet de multiples théorisations et conceptions. Dans le champ de la psychologie, les spécialistes s'accordent à penser qu'il s'agit d'une période développementale

à part entière, animée par une série de changements et de transformations sur plusieurs plans (physiologique, psychologique, sociaux, *etc.*).

Un des problèmes majeurs réside dans la définition et la délimitation temporelle de cette période. En effet, nombreux sont ceux qui ont tenté de définir le commencement et l'étendue de l'adolescence. Usuellement, l'adolescence est associée au début de la puberté (Alsaker, 2014) et les transformations corporelles qu'elle engendre marquent le début d'une période de développement physique et physiologique intense (Cloutier & Drapeau, 2015). Cependant, malgré l'importance du critère biologique, ce dernier ne peut être le seul permettant de définir le début de l'adolescence. En effet, Claes (1986) alertait déjà sur le réductionnisme puberté-adolescence au profit d'une insertion progressive des adolescent·es dans la société et leur développement en leur sein, constituant le fait central de l'adolescence. Si penser l'adolescence simplement comme un accès à l'âge adulte s'avère réducteur (Taborda-Simões, 2005), il est important de noter que cette période se caractérise par un abandon du corps d'enfant au profit de contraintes et conventions sociales qui maintiennent le sujet dans un statut (social) inférieur (Coslin, 2019). Il revient dès lors de saisir les tensions qu'un changement (imposé) de statut entre l'enfance et l'âge adulte représente.

Se questionner sur l'adolescence et l'entrée dans l'âge adulte, nous invite à questionner l'apparition de cette notion et son caractère « universel ». Certain·es chercheur·ses (Figueiredo, 2019 ; Héritier, 2001 ; Quentel, 2012) se sont préoccupé·es de savoir si l'adolescence n'était que le produit de nos sociétés occidentales, ou bien s'il s'agissait d'une transition partagée et vécue de la même manière dans le monde. Pour cela, nous pouvons nous référer aux célèbres travaux de l'anthropologue Margaret Mead (1928, 1973). Ses différentes recherches mènent aux conclusions que les « crises adolescentes » sont le produit de sociétés occidentales et industrialisées qui peinent à accompagner les adolescent·es dans leur passage à l'âge adulte. Elle pointe notamment le tabou qui entoure la question de l'accès à la sexualité et l'effacement progressif des rites de passages (Mead, 1973). Ces rites ont des fonctions sociales qui permettent de souligner et faciliter la transition de l'enfance vers l'âge adulte. Notons pour exemple les rituels de séparations (entre l'enfant et les parents, les groupes), l'accès à de nouveaux rôles, un nouveau statut ainsi qu'une certaine validation de la société. Cependant aujourd'hui, au sein de nos sociétés occidentales, « devenir un homme ou une femme n'est plus ritualisé, mais s'effectue par un cheminement personnel. » (Le Breton, 2013b, p. 7). Cette disparition quasi-totale des rites de passages alimente le sentiment de confusion et la démarcation symbolique de cette transition développementale. Il s'accompagne également

d'une diminution de l'importance accordée aux normes sociales et ouvre la possibilité à une existence plus individualisée (Gaudet, 2007), des modes de vies choisis plutôt qu'imposés.

La question de la temporalité de cette période - l'adolescence - reste en suspens et continue d'animer les débats, notamment autour de la fin de l'adolescence (Quentel, 2021). Les divergences autour de cette question tiennent notamment aux différentes manières de penser et concevoir l'adolescence selon les champs disciplinaires. Qu'elle soit liée à l'accès progressif d'un statut « légal » et de pleine responsabilité de soi à l'âge de 18 ans dans le domaine du droit, à la fin de la puberté en médecine ou encore liée à bien différents aspects (situation économique, fin de la scolarité, affirmation identitaire, *etc.*) dans les Sciences Humaines et Sociales, la démarcation de fin de l'adolescence reste un sujet soumis à controverse. Il en va de même dans la manière de penser cette période, là où certain·es auteur·ices différencient la puberté (11-12 ans) de l'adolescence (18-24) ans (Anatrella, 2003), la pensent comme une seule et même période (12-18 ans) (Cloutier & Drapeau, 2015), d'autres refusent l'idée même de la séquencer en tranches d'âges (Le Breton, 2013b ; Zittoun, 2012b). Bien que pour certain·es auteur·ices l'adolescence soit délimitée dans le temps et ait une fin clairement définie (Perret-Catipovic & Ladame, 1997), aujourd'hui il n'y a pas de consensus sur l'âge de sortie de l'adolescence (Quentel, 2021). C'est dans ce contexte flou que profite l'apparition de la notion d'adulescence (Anatrella, 1988, 2003) ou d' "emerging adulthood" (adulte émergent) (Arnett, 2000, 2006).

1.4.2. Les adultes émergents : un prisme pour penser la jeunesse

Depuis la fin des années 60 et l'intérêt porté à l'étude de l'adolescence, la conception même de « l'adulte » a largement évolué (Boutinet, 1998). Plusieurs évènements et mutations survenant au cours du siècle dernier ont permis la remise en cause de la conception normative, traditionnelle du statut adulte comme quelque chose de stable et d'un accomplissement définitif (Boutinet, 1995, 1998). Les changements constants relatifs à nos sociétés industrielles ainsi que la précarité qu'elle génère transforme les conceptions de l'âge adulte et modifient les perspectives existentielles de ce dernier. Face à une absence de repères institutionnels (Arnett, 2006), « l'adulte se pense alors comme perspective, celle d'une maturité vocationnelle jamais acquise, toujours à conquérir » (Boutinet, 1998, p. 11).

Dans ce nouvel élan porté à l'étude des transitions vers l'âge adulte et plus spécifiquement les jeunes adultes (Cicchelli, 2001 ; Mendonça & Fontaine, 2013) les chercheuses et chercheurs qui s'intéressent à la question du devenir adulte s'accordent sur une évolution des contextes et conditions d'accès à l'âge adulte. L'adolescence qui tend à s'étirer (Cavalli & Galland, 1993 ; Gaudet, 2007) fait dès lors la place à l'apparition des termes d'adulescent·es ou encore d'adultes

émergents (Arnett, 2000, 2013). Celle-ci s'explique en partie par le besoin de caractériser et définir cette jeunesse prise au sein de mutations sociales, économiques et politiques affectant leur insertion dans le monde des adultes. Si de telles mutations sont multiples, complexes et généralisées, Gaudet (2007, p. 11) parle quant à elle, pour nuancer les propos d'Arnett (2006) d'une « pluralité de repères qui font en sorte qu'il existe une période de la vie - sur les plans institutionnel et social - qui est imprécise ». Les normes sociales et ritualisées de l'entrée dans l'âge adulte sont à présent moins cohérentes car plus diversifiées (Gaudet, 2007). Bidart (2005) ou encore Amsellem-Mainguy (2016) parlent en ce sens de « désynchronisation » des seuils et évènements qui ponctuaient traditionnellement l'entrée dans l'âge adulte.

Pour ne citer que quelques exemples, on peut constater un allongement de la scolarisation ou encore une période d'exploration scolaire et professionnelle dans les premières années de la vingtaine. Les jeunes sont aujourd'hui de plus en plus diplômés mais ont également plus de difficultés à trouver un emploi. Dans un récent ouvrage, la journaliste Salomé Saqué (2022) réalise une recension des problématiques liées à la jeunesse contemporaine. Certains constats liés à ses recherches mettent en avant le fait que les jeunes soient confrontés à un système scolaire qui échoue à gommer les inégalités et propose un accès inégal à l'éducation et aux formations. Saqué (2022) souligne également les multiples crises démocratiques en lien avec les différents attentas ou encore les lois visant à restreindre les libertés en France, venus entacher l'appréhension de l'avenir avec sérénité, pour une partie de la jeunesse. La journaliste pointe aussi un cadre médiatique anxiogène omniprésent, où les menaces actuelles liées à la crise écologique ou celles vécues avec la pandémie de Covid-19, ne cessent d'alimenter le pessimisme d'une génération. Si cette génération est en mal de perspectives d'avenir (*op.cit*) c'est aussi qu'elle se voit confrontée à des conditions socio-économiques dégradées par rapport aux trente glorieuses (multiplication des taux de chômage, précarisation du marché du travail, dégradation de la qualité de l'emploi, *etc*.)

Ce constat était déjà établi par Van de Velde (2015) qui énonçait les difficultés rencontrées par les jeunes dans leur quête d'indépendance. Selon elle, ces difficultés s'expliquent notamment par l'augmentation des prix du logements, un accès au marché du travail entravé favorisant la vulnérabilité et des trajectoires socio-professionnelles fragilisées, qui induisent à leur tour des mobilisations des solidarités parentales différentes (un allongement de la cohabitation parentale par exemple) (*op.cit*), un accès à l'autonomisation plus difficile (Chevalier & Palier, 2017). La jeunesse se voit alors confrontée à une diversité de difficultés dans leur cheminement au sein de la société (Amsellem-Mainguy, 2016), là où Van de Velde souligne le paradoxe dans laquelle

une partie de la jeunesse européenne se trouve : « elles se voient prises entre une injonction à l'autonomie et l'incapacité matérielle de s'y conformer ». (2015, p. 82).

Ainsi, si un consensus entre les délimitations de l'adolescence et de l'entrée dans l'âge adulte ne sont pas opportunes pour définir ce qui tend à se regrouper sous le terme de jeunesse (Baudelot, 2008 ; Roche, 2006), Cicchelli (2001) rappelle les jugements qui sont communément évoqués à propos des jeunes. On juge « le jeune pour ce qu'il n'est pas encore, mais qu'il aurait déjà dû être : mûr, indépendant, responsable, bref, tous les mots associés au champ sémantique du mot adulte. » (*op.cit*, p. 5). Face aux difficultés et aux paradoxes qui s'imposent lors de la confrontation des trajectoires biographiques transformées et des institutions qui les encadrent, il apparait difficile d'appliquer à la jeunesse une définition unanime, allant dans le sens d'une « nouvelle phase de vie » (Cicchelli, 2001, p. 9). C'est la question que soulève en tout cas Cicchelli (2001) en comparant la manière dont les recherches ont appréhendé l'accès et les modes d'insertion dans la vie adulte. Selon lui, « insister sur les trajectoires d'insertion dans l'âge adulte, et omettre parallèlement d'appréhender les mécanismes de sa socialisation conduisent à désigner la jeunesse contemporaine par la négative, comme une phase de transition. » (*op.cit*, p. 14). Si nous partageons ce constat soulevé par l'auteur, il convient en effet de ne pas réduire la jeunesse à une simple transition mais bien au contraire de la penser selon une approche multifactorielle, qui relève au plan social, relationnel, politique et psychologique de nombreux enjeux développementaux.

1.4.3. Etudier les transitions en psychologie du développement

Selon Zittoun (2012a, p. 264),

> en ce début de 21ème siècle, et dans la plupart des pays industrialisés, les trajectoires de vie des personnes sont ponctuées de nombreuses crises, de points de bifurcation suivis de changements ou de périodes de réinvention. Ce sont ces périodes de transformation que nous appellerons ici transition (Sapin, Spini et Widmer, 2007).

Certaines transitions sont « relativement typiques » (*op.cit*) et ont fait l'objet de travaux empiriques dans le champ scientifique (transition école-métier, transition vers la parentalité, *etc.*), d'autres transitions (liées aux recompositions familiales, transitions liées à l'identité et au genre ou encore des transitions liées aux migrations) sont aujourd'hui des thématiques récentes et qui traduisent un intérêt croissant de la part du monde de la recherche scientifique. Comme nous l'avons vu précédemment, il est difficile de trouver un consensus - notamment dans le champ de la psychologie - pour évoquer la période d'adolescence et d'entrée dans l'âge adulte.

Si le terme de « jeunesse » est notamment employé par les sociologues et peut prêter à certaines confusions ou imprécisions, nous faisons le choix de regrouper sous la dénomination « transition développementale » (Baubion-Broye, 1998 ; Zittoun, 2012a, p. 265) cette période de la vie. Nous proposons ici un rapide temps de définition de ce concept avant d'évoquer plus longuement les différents enjeux psycho-développementaux qui caractérisent cette transition développementale.

Dans une recherche sur les travaux de Levinson et Neugarten, Bédard (1983) interroge l'utilisation successive des notions de crise et de transition pour caractériser les trajectoires de vie des adultes. Il propose dès lors un temps de définition et d'opérationnalisation de ces concepts. De son travail, nous pouvons retenir les éléments suivants : une transition se caractérise par le passage d'un stade de développement à un autre. Si l'acception du terme de stade permet de définir un ensemble de caractéristiques propres à un moment du développement, elle renvoie pour nous à une conception trop linéaire et réductrice des dynamiques et mouvements qui animent le développement et l'existence d'un sujet. Bédard (1983) évoque le concept de transition pour caractériser l'interstice entre deux stades de développement. Il s'agit d'une période entre deux réalités où le sujet se voit mettre en place différents mécanismes pour « composer avec cette nouvelle réalité » qui s'offre à lui (*op.cit*, p. 112). L'auteur souligne également que malgré sa complexité et les transformations qu'elle génère chez le sujet, la transition n'implique pas automatiquement de situation de « déséquilibre psychologique » comme c'est le cas dans une situation de crise. Dans le même sens, Baubion-Broye et Hajjar (1998) décrivent la transition psychosociale comme pouvant induire « des blocages sinon des crises » et ouvrir de manière conjointe sur des « motifs d'invention de nouvelles conduites, de nouveaux projets et valeurs » (p. 17). Enfin, selon Bédard (1983) le « sens de direction » et les potentialités d'existence qui s'offrent au sujet semblent plus identifiables, notamment dû au fait que le sujet, cette fois soumis à des angoisses ou types d'anxiété moins fortes, détient une conscience et une maitrise plus forte de soi que lors d'une situation de crise.

Que les transitions soient pensées selon leurs aspects adaptatifs (Harris & Barnett, 2014 ; Harris, 2009), selon qu'elles constituent des passages (Baber, 2018 ; Paivandi, 2019) dans le temps ou s'y inscrivent de manière plus durable constituant une trajectoire d'adaptation (Larose et al., 2019) ou encore qu'elles soient considérées comme linéaires (Baber, 2018 ; Tinto, 1975) ou pensées de manière cycliques (De Clercq, 2017, 2019), les transitions, notamment dans le cadre scolaire et professionnel ont fait l'objet de multiples travaux.

En psychologie et selon une perspective socioculturelle, Zittoun (2012a) considère les transitions comme des « dynamiques de réajustement qui font suite aux ruptures que vivent les personnes » (p. 263). Elle identifie trois aspects principaux : 1) les processus d'apprentissage en lien avec la construction de connaissances (de soi, du monde) pour permettre de nouvelles conduites et manières d'être ; 2) les processus de transformation identitaire pour soi et pour les autres et 3) les processus de signification de la rupture. Si ces trois types de changements ne s'opèrent pas nécessairement de manière conjointe, ils semblent toutefois être liés et mutuellement dépendants.

Toujours selon Zittoun (2012a, p. 265) une transition développementale « permet un meilleur ajustement entre les besoins de la personne et de la situation, et suscite des changements susceptibles d'amener à leur tour de nouvelles transitions. ». Elle met cependant en garde des difficultés qui peuvent apparaître au plan méthodologique. En effet l'étude des transitions demande d'admettre que ces dernières sont des évènements qui se vivent de manière individualisée, prenant des formes diversifiées et imprévisibles. C'est aussi le constat de Gale et Parker (2014) qui s'efforcent de penser les transitions comme des expériences subjectives, qui ne sont ni linéaires, ni des « expériences universelles et normalisées » (*op.cit*, p. 744). Zittoun (2012a) admet également qu'il est parfois difficile d'établir avec précision et rigueur les temporalités de début et de fin d'une transition comme c'est le cas de la jeunesse. Elle propose en ce sens de s'intéresser à la notion de « rupture » qui peut être liée à un évènement soudain ou prévisible de remise en question du sens du « normal » (*op.cit*) de l'existence. Les ruptures peuvent être le résultat de transformations lentes, peuvent être maîtrisables ou ne pas l'être et enfin peuvent être individuelles ou collectives (ex : une guerre, la crise climatique).

La rupture induit dès lors des processus de transition : remise en question des comportements, processus de changements des conduites, des connaissances, des représentations, définition de nouvelles façons d'agir dans le but de revenir à un état « allant de soi » (*op.cit*, p. 266). Ces processus et dynamiques nécessitent des temps plus ou moins longs pour permettre au sujet d'imaginer des nouveaux possibles, d'explorer ceux qui s'offrent à lui, d'envisager des alternatives et de s'y confronter (Baubion-Broye & Hajjar, 1998).

La transition qui se pense alors comme une notion globale et processuelle induit nécessairement des dynamiques de changement au sein de la dialectique personne-environnement en cherchant, dans l'exploration des possibles et l'expérimentation, à redéfinir un équilibre pour le sujet. La notion de transition invite également à se questionner sur la manière dont le sujet perçoit et signifie les évènements qui la jalonnent (Dupuy, 1998). Elle questionne notamment les (re)définitions identitaires et les processus de « construction de sens », entendues comme « le

travail important de lecture de l'expérience, d'intégration des émotions causées par des situations, de mise en rapport du passé au présent et à l'avenir, d'évaluation des situations. » (Zittoun, 2012a, p. 269). Ce travail de signification qui s'opère par le biais du langage et des œuvres n'est pas sans écho au travail de personnalisation dont Malrieu (2003) fait référence dans son modèle de la socialisation. De manière équivoque, Baubion-Broye et Hajjar (1998) conçoivent les transitions comme des « situations de socialisation opportunes pour étudier - différencier et comparer - les processus de (re)personnalisation dont simultanément elles créent les circonstances et dont elles dépendent. » (p. 31).

Ainsi, la transition développementale qui peut englober l'adolescence et l'entrée dans la vie adulte constitue un terrain fertile pour étudier les dynamiques de changement et les transformations à l'œuvre chez le sujet. Ce temps de (re)définition de soi soulève de manière transversale plusieurs enjeux psycho-développementaux centraux dont nous ferons état dans la section suivante.

2. Enjeux psychosociaux dans la transition développementale

Nous proposons de mettre la focale sur la transition développementale de l'adolescence et du début de l'âge adulte et de considérer l'ensemble de cette période comme celle d'une période longue, celle des transformations tant sur le plan physique que social, affectif ou encore psychique. Cette transition se veut ainsi propice à la mise en œuvre de mécanismes et processus psychologiques agissant au long cours, s'installant dans le temps du sujet. Selon Guichard (2004), s'intéresser spécifiquement aux processus psychologiques et sociaux de la construction de soi revient finalement à s'intéresser à ce qu'il y a de spécifiquement humain dans cette construction. Toujours selon lui,

> parler de « construction de soi » et pas « de développement de soi », c'est, par ailleurs, mettre l'accent sur les facteurs et processus proprement « subjectifs » au sens large - c'est-à-dire : intra et interindividuels, collectifs et sociaux - de ces transformations de soi, de ces stagnations ou de ces déprises de soi qui adviennent tout au long de la vie. (Guichard, 2004, p. 2).

2.1. Identification et différenciation dans la construction de soi

En 1959, Wallon énonçait déjà : « le groupe est indispensable à l'enfant non seulement pour son apprentissage social, mais pour le développement de sa personnalité et pour la conscience qu'il peut en prendre » (1959a, p. 294). Le sujet enfant, puis adolescent ou encore jeune adulte se voit pris au sein de dialectiques d'identification et de différenciation permanentes. Être comme les autres tout en restant unique, telle est l'une des ambitions inconscientes du sujet.

Si le début de la vie psychique est caractérisée par une indifférenciation du sujet et une dépendance à autrui (Beaumatin, 2013), l'enfant va de manière progressive prendre conscience de son unicité, se construire et s'affirmer comme sujet, c'est la subjectivation primaire. Ce processus se réalise au travers des dialectiques de séparation et de différenciation avec autrui. Selon Malrieu (1976, p. 9), « la fonction sujet est une activité de séparation autant que d'unification : elle réside dans le fait d'assurer leur alternance et leur articulation ». Si cette dialectique est d'autant plus à l'œuvre chez le jeune enfant, elle n'en reste pas moins active tout au long de la vie. En effet, c'est dans son insertion au sein de différents groupes, par le biais de l'exploration de leurs valeurs, leurs aspirations et idéologies que le sujet se construit. Lui qui aspire s'affilier au groupe doit selon Wallon (1959a) s'identifier à ce dernier, y prendre une place et un rôle déterminé tout en se différenciant des autres. Le sujet entame alors un jeu d'alternance entre la conformité au groupe et la revendication de son originalité au sein de celui-ci. Ainsi selon Wallon (1959a) c'est dans la rencontre (ou la confrontation) avec l'autre, avec le groupe que le sujet apprend « à se saisir lui-même à la fois comme sujet et comme objet, comme Soi et comme Lui. […] Il prend conscience de sa personne. » (1959a, p. 295). Cette subjectivation primaire à laquelle faisait référence Beaumatin (2013) est permise par la mise en œuvre des processus d'individuation qui assurent au sujet la capacité d'être autonome au sein de contextes d'engagements relationnels et continus.

De manière conjointe œuvrent les processus d'identification, de rivalité ou désir de dépassement ainsi que la construction d'une personnalité imaginaire (Beaumatin, 2013). De fait, s'instaure chez le sujet un dialogue dans les subjectivations qui lui préexistent, participant dès lors au processus de construction et d'affirmation de sa personne. Ce positionnement et les actes et engagements qui en découlent passent nécessairement par les relations à autrui et la prise de conscience d'un soi unique et en cours d'unification. À l'instar de Malrieu, Beaumatin (2013) résume le travail de subjectivation et de personnalisation du sujet, lorsque est observé et acté par le sujet lui-même, comme un remaniement des conduites au profit d'une singularisation et de leur intégration au sein de structures actualisées. Cette transformation des conduites et des actes permet au sujet de se définir, de « se situer en tant qu'être singulier et autonome entre tous les autres êtres » (Malrieu, 1978, p. 277).

Si comme nous l'avons vu la dialectique d'identification-différenciation constitue le socle de construction pour le sujet, à l'adolescence ou encore dans l'entrée de la vie adulte, le sujet cherche au-delà des sphères de socialisation primaire (notamment la famille) de nouveaux supports identificatoires pour construire son identité (Chiarelli, 2016).

2.2. Construction identitaire : un questionnement central

L'identité est un vaste concept qui a depuis longuement animé les SHS. En psychologie, plusieurs auteur·ices de référence ont proposé différentes approches (représentations de soi, l'égo psychologie (Lannegrand-Willems, 2014)) et des modèles théoriques pour penser le développement et la construction de l'identité. Les travaux fondateurs d'Erikson (1968, 1972), enrichis plus tard par ceux de Marcia (1980) proposant une opérationnalisation de la construction de l'identité, font aujourd'hui encore référence.

Les travaux d'Erikson (1972) considèrent que durant l'adolescence et le début de l'âge adulte, deux dynamiques principales sous-jacentes au développement de l'identité sont à l'œuvre. La synthèse est réalisée à partir des multiples expériences passées du sujet (qui constituent son histoire personnelle), des éléments du présent ainsi que des attentes envers le futur (projections, désirs, *etc.*), elle est ce qu'Erikson (1972) nomme la « crise ». Selon sa perspective, il s'agit là d'un moment crucial de développement de l'identité. La confusion, quant à elle, traduit la non-certitude et l'exploration au sein des divers rôles sociaux, des relations interpersonnelles ou encore le positionnement autour des valeurs. Ces deux dynamiques ne s'excluent pas et peuvent agir de manière conjointe chez le sujet (Schwartz et al., 2023). Inspiré par ses travaux, Marcia (1966) propose une opérationnalisation plus concrète de la formation de l'identité en dégageant plusieurs statuts de l'identité fondés autour des processus d'exploration et d'engagement. Par 1) l'exploration : le sujet, dans son développement questionne son identité, la transforme et procède à une analyse des opportunités et alternatives qui s'offrent à lui, entrainant parfois, une remise en question de son héritage infantile (Zimmermann et al., 2017). Ce processus peut s'accompagner du processus 2) d'engagement, par lequel le sujet s'oriente et prend position pour un ensemble de valeurs et d'idéaux à défendre.

Ces processus peuvent être conçus comme des piliers de la construction identitaire et des perspectives futures stables du sujet (Marcia, 1988 ; Zimmermann et al., 2017). Si ces deux processus constituent une base pour opérationnaliser le développement identitaire, Marcia a proposé quatre statuts selon un variant d'exploration et d'engagement : la forclusion identitaire, la diffusion identitaire, l'identité moratoire et l'identité réalisée. Bien que l'alternance des stades se veuille linéaire et progressive durant l'adolescence, pour Marcia (1980, 1988) l'exploration dans et par les engagements s'apparente à une « opportunité de donner un sens à sa vie » (Erikson, 1968, p. 195 cité par Zimmermann et al., 2017), mais ne peut se réaliser pleinement et être authentique seulement si elle est choisie et expérimentée (Marcia, 1980).

Si les travaux de Marcia ont pu être la source de plusieurs critiques notamment sur le caractère figé et parfois réducteur des statuts liés à l'identité, de plus en plus de chercheurs et chercheuses

ont proposé des travaux dit neo-eriksonniens pour enrichir l'étude de la construction de l'identité. Dépassant le modèle des statuts, en y intégrant l'étude des processus et de l'influence des contextes (historiques, culturels, sociaux), les recherches ne cessent de s'enrichir en proposant une vision plus dynamique et multifactorielle de l'identité (Bosma & Kunnen, 2001 ; Crocetti, 2017 ; Luyckx et al., 2011 ; Waterman, 2015).

Si nous ne pouvons être exhaustifs sur le sujet, nous pouvons cependant souligner les approches qui développent les dimensions de l'exploration et de l'engagement de Marcia comme c'est le cas avec les travaux de Luyckx et al. (2006, 2008, 2011) ou encore Crocetti (2017).

Dans leurs travaux Luyckx et al. (2006) proposent de décliner l'identité en double cycles distincts : les cycles de formation et de maintien. Dans chacun des cycles, des phases d'exploration et d'engagement sont à l'œuvre. Lors du premier cycle, l'exploration est qualifiée d'exploration « de surface » soit « une exploration des différentes solutions de rechange possibles pour soi avant l'élaboration de choix » (Lannegrand-Willems, 2014, p. 109) et des premiers engagements sont pris par le sujet. Durant le cycle de maintien, il s'agit d'une exploration cette fois « en profondeur » qui viendrait réévaluer, et s'assurer des engagements pris au préalable. S'en suit une « identification aux engagements » qui se traduit par « l'adhésion à ses propres engagements et leur intégration dans le sens de soi » (Schwartz et al., 2023, p. 6). Dans leurs travaux suivants, Luyckx et al. (2008) ajoutent un cinquième processus pour caractériser la formation identitaire. Selon eux, certains sujets se trouvent pris au sein d'un travail d'exploration trop intense, caractérisé par le ressassement, un excès de conscience de soi et pouvant entraver l'identité mature (*op.cit*), il s'agit de l'exploration ruminative.

Plus récemment, Crocetti et al. (2017 ; 2008) ont proposé un autre modèle (« certitude-incertitude ») qui défend l'idée que le sujet entame sa transition développementale avec certaines normes, valeurs et engagements transmis par l'héritage familial. Nous retenons principalement la reconsidération de la dimension d'engagement, soit à présent « la comparaison des engagements actuels avec d'autres engagements possibles lorsque les engagements existants ne sont plus satisfaisants »[6] (Crocetti et al., 2012, p. 522), supposant ainsi une reconsidération à partir des engagements actuels contrairement à une absence ou un manque d'engagement comme le supposait le modèle de Marcia (1966). Cette conception suppose alors qu'un individu, entrant dans la période de l'adolescence et des remaniements identitaires, a déjà exploré et pris des engagements, en lien avec la socialisation primaire et les

[6] "The comparison of present commitments with possible alternative commitments when one's existing commitments are no longer satisfactory." (TL)

influences reçues, dans les domaines de l'identité idéologique et interpersonnelle (Crocetti et al., 2012 ; Meeus, 2011 ; Meeus et al., 2010).

Enfin, bien que le concept d'identité ait pu être pensé selon les dichotomies exploration-engagement ou certitude-incertitude, ou encore selon l'approche des styles identitaires (Berzonsky et al., 2011) dont nous ne développerons pas le propos, il nous semblait pertinent de rendre compte des travaux de Tap (1991, 1988) concernant la construction de l'identité. En effet, selon son approche (psychosociale et socioconstructiviste), l'identité se traduit par l'interaction de la dialectique entre l'identité personnelle et l'identité sociale. Si cette dernière est à concevoir comme la résultante des interactions avec autrui, des multiples appartenances au sein des milieux et groupes sociaux (rappelant dès lors les écrits de Malrieu sur la formation de la personne), l'identité personnelle quant à elle correspond à la recherche d'une cohérence personnelle. Selon Tap et Lecomte (2016), l'identité personnelle est ce qui permet « de se réaliser soi-même et de devenir soi-même, dans une société et une culture donnée, et en relation avec les autres. » (2016, p. 46). Tap identifie six caractéristiques à l'œuvre dans le travail et les dynamiques identitaires : 1) *la continuité* soit le fait de rester le même au fil du temps ; 2) *la représentation* de soi-même et que les autres se font de soi (unité et cohérence du moi) ; 3) *l'unicité* soit le souhait d'être unique, de se sentir orignal et différent ; 4) *la diversité*, « qui correspond au fait que nous sommes plusieurs personnages en une même personne » (*op.cit*) : 5) *la réalisation* de soi par l'action et les actes et 6) *la vision positive* de soi (aussi appelée estime de soi). Si cette présentation peut sembler « idéale » ou « linéaire », Tap et Lecomte (2016) rappellent que ces caractéristiques sont soumises aux échecs, ruptures et jugements portés par les autres ou soi-même. Ils rappellent également que des aspects de l'identité peuvent entrer en opposition, générer certains clivages chez le sujet ou encore aspirer à des désirs contradictoires. L'identité est alors à concevoir comme un « effort constant pour générer de la continuité dans le changement » (*op.cit*, p. 47). Cette conception de l'identité est également celle revendiquée par Marc (2016) qui suggère que l'identité se veut paradoxale et se construit dans un double mouvement « d'assimilation et de différenciation, d'identification aux autres et de distinction par rapport à eux. » (2016, p. 29).

Durant la transition développementale et plus particulièrement à l'adolescence, les enjeux autour des questions identitaires occupent une place majeure. Si la famille a d'abord joué un rôle central dans les identifications et l'appropriation d'identités plurielles (Tap & Lecomte, 2016), le sujet se voit animé, à l'adolescence par le besoin accru de développer sa singularité, notamment son identité. Des enjeux de personnalisation sont à l'œuvre et se traduisent par

l'exploration du soi, des relations interpersonnelles, la multiplication des expériences et un jeu d'alternance entre l'univers de référence (la famille par exemple) et la découverte de nouveaux possibles. Selon un continuum, Tap évoque la notion d'*identisation* pour rappeler le caractère mouvant, dynamique et multiple de l'identité. Il rappelle ainsi que « la personne en devenir ne se limite pas à ses identités et celles-ci varient dans ses actes, dans ses phases de vie. » (2016, p. 48) et met en exergue l'idée selon laquelle des dynamiques parfois contradictoires, voire conflictuelles peuvent apparaitre chez le sujet, et ce tout au long de sa vie. L'identisation à laquelle il fait référence implique une multitude de processus psychologique (différenciation, affirmation, valorisation, *etc.*) qui induisent chez le sujet la construction progressive d'un système de référence et d'une « intériorité » (sens, valeur des autres, auto-identification).

Dans ce prolongement, nous pouvons citer les travaux de Schwarts et al. (2023) qui se sont intéressé·es plus particulièrement aux enjeux identitaires chez les adultes émergents. Les auteur·ices évoquent de multiples enjeux qui animent les jeunes au plan identitaire : l'entrée dans l'âge adulte est un temps d'expérimentation de différents modes de vie, carrières et idéologies avant de s'engager dans des choix plus pérennes. Cette expérimentation se caractérise par une quête de sens, une quête de soi et de son système de référence (*op.cit*). La structuration et l'établissement d'engagements identitaires, le travail de négociation entre les engagements passés et les aspirations présentes et futures ainsi que la critique des rôles et positions recherchées dans la société pour se définir constituent des étapes marquantes de la construction identitaire chez les adultes émergents (*op.cit*).

2.3. Quête d'autonomie et d'indépendance

La transition développementale entre l'adolescence et le début de l'âge adulte a trait à de nombreux remaniements. Qu'ils soient relatifs au développement d'un jugement moral et d'une réflexivité de plus en plus singulière, d'une affirmation identitaire ou encore caractérisée par des transformations au plan social et affectif, cette période se voit animée de manière transversale par une quête progressive d'autonomie (Bozon & Villeneuve-Gokalp, 1994 ; Delhaye et al., 2011) . La « quête » de l'autonomie qui se réalise selon un travail au long cours, est communément associée à une forme de maturité sociale (Auzoult, 2010) pour le sujet. La psychologie du développement s'est attachée à définir cette notion largement polysémique (*op.cit*) qu'est l'autonomie. Selon Doron et al. (2003) l'autonomie articule la capacité et le pouvoir pour le sujet de décider par lui-même de la direction à donner à son existence. Il s'agit pour lui d'assumer la pleine responsabilité de ses décisions. Cloutier (1996) parle en ce sens de l'autonomie comme la capacité pour le sujet à apprendre à vivre par soi-même. Dans sa

définition, il rapproche l'autonomie de la notion d'indépendance. Le sujet en quête d'autonomie fait l'acquisition, par le biais des autrui (parents, pairs, institutions), d'habiletés nécessaires pour vivre de manière indépendante (*op.cit*). Ramos (2016) souligne cependant l'idée que le gain d'autonomie ne signifie pas pour autant un abandon des milieux de socialisation primaire du sujet (ex : scolaires et familiaux). Il s'agit d'établir « un monde à soi » (Ramos, 2016, p. 209) où l'adolescent·e peut se définir de manière singulière, sans attaches ou statut d'appartenance particulier.

Des chercheur·ses comme Steinberg (2002), Beyers et al. (2003) ou Delhaye et al. (2011) ont étudié l'autonomie comme la capacité à penser, prendre et appliquer des décisions seul·e. Ces auteur·ices s'opposent ainsi à l'idée d'une dépendance à autrui (notamment aux parents, aux pairs, *etc.*) en rappelant que l'autonomie est consécutive d'une intériorisation des codes sociétaux et d'un « processus de négociation personnelle avec les divers systèmes normatifs d'interdépendance et de contraintes sociales » (Delhaye et al., 2011, p. 217). Enfin, dans des travaux plus contemporains, l'autonomie peut reposer également sur la théorie de l'autodétermination (Deci & Ryan, 2008) prenant cette fois en compte les motivations intrinsèques du sujet et les choix (volontés) qu'il opère par lui-même.

Ainsi, la quête vers une autonomisation du sujet recouvre l'un des défis majeurs de la transition développementale de l'adolescence et d'entrée dans l'âge adulte. Si nous nous intéressons de manière plus concrète aux différentes étapes qui caractérisent l'autonomisation du sujet durant sa transition développementale, nous pouvons les penser selon un continuum.

Le début de l'adolescence est marqué (avec l'apparition de la puberté) par un besoin de séparation et d'indépendance vis-à-vis des parents sans pour autant rompre ou se détacher complètement de ces derniers (Ricaud et al., 2019). Si d'anciens débats au sein de la psychologie du développement ont pu caractériser la prise d'autonomie parfois synonyme de séparation entre l'adolescent·e et les parents comme source de conflit et de rupture nécessaire, aujourd'hui le développement de l'autonomie n'implique pas nécessairement de conflit entre ces dernier·es. Au contraire, un climat bienveillant et des bonnes relations entre parents et adolescent·e permettraient une meilleure autonomie émotionnelle (Cloutier, 1996 ; Steinberg, 2002). Les mutations qui s'opèrent au niveau des relations familiales durant l'adolescence, mais aussi dans l'entrée dans l'âge adulte impliquent une renégociation des rôles au sein de la famille avec pour objectif la recherche d'égalité de statut entre le·la jeune et ses parents (Cicchelli, 2001). Selon De Geynst et al. (2014, p. 27), « le jeune passe ainsi du statut de dépendant affectivement et matériellement aux parents à une autre forme de dépendance plus symbolique,

qui confère une identité sociale d'adulte » qui se voit rappellent-elles, aujourd'hui, considérablement déstabilisée.

De manière parallèle, la quête d'autonomie de l'individu s'accompagne d'un choix des valeurs, du développement d'idées politiques (Adelson, 1975 ; Lehalle, 1991) ou encore d'un désir progressif d'affirmation de soi. Ainsi, les rapports asymétriques bien que toujours à l'œuvre dans les rapports entre adolescent·e et parents tendent à s'amenuir, au profit de relations basées sur la réciprocité et la coopération et ainsi s'ajuster à ces transformations psychosociales (Tap & Oubrayrie-Roussel, 2004).

Si le statut d'adulte est celui qui a acquis l'autonomie selon Weisbuch (2010), selon Boutinet (2012) la quête de l'autonomie reste synonyme de passage à l'âge adulte. Cette dernière se caractérise par la construction de projets afin de structurer son parcours et mener de manière progressive à l'autonomie. Aujourd'hui encore, malgré une transformation des étapes ritualisées de l'accès à l'âge adulte et une désynchronisation de ces seuils (Ramos, 2011), le départ du domicile familial, la fin de la scolarité et le début de la vie professionnelle ou encore l'entrée dans la vie conjugale restent des évènements qui marquent l'accès de l'âge adulte. Si celui-ci peut également rimer avec l'idée d'indépendance et d'autonomisation (Ramos, 2011), cette dernière est atteinte de manière progressive et rythmée par les projets qui jalonnent l'existence du sujet. Van de Velde (2008, 2015) rappelle que l'entrée dans l'âge adulte reste cependant dépendante des conditions matérielles à pouvoir quitter le domicile familial par exemple et à la capacité de négociation « à construire leur individualité au sein de cette appartenance familiale, par l'introduction progressive d'une réciprocité envers les parents et la préparation de leur propre installation (Gaviria, 2005) » (Van de Velde, 2015, p. 91). Enfin, Van de Velde (2008) et Ramos (2016) soulignent que des enjeux au plan identitaire sont à l'œuvre tant au niveau de l'autonomisation que dans l'entrée dans l'âge adulte. Selon Laurent (1993, p. 4), « le propre de l'individu humain est en effet de pouvoir se décider par lui-même à partir de représentations et de normes émanant de sa réflexion critique, qu'il est apte à traduire en stratégies et en actes. » (cité par Ramos, 2011, p. 11).

Pensées de manière interdépendante, construction et émancipation de la personne constituent des enjeux centraux de la transition développementale de l'adolescence et du début de l'âge adulte. La capacité à progressivement construire une autonomie émotionnelle, comportementale mais aussi idéologique et ainsi affirmer ses jugements et valeurs morales, idéologiques et politiques marque sensiblement le développement du sujet. Ces conceptions font écho dans les travaux canadiens notamment aux notions d'agentivité et de développement

du pouvoir d'agir. S'il reste encore parfois complexe de distinguer ces deux notions et si des confusions résident encore, même au sein de la communauté scientifique (É. Morin, 2021), l'agentivité peut se concevoir comme la capacité à développer et mettre en acte une pensée indépendante, résultante des choix et aspirations du sujet (Hayward, 2020). Si l'agentivité place le sujet comme *agent* et au cœur d'un contexte social et temporel spécifique (É. Morin, 2021), il se veut nécessairement intégré au sein d'une collectivité (Alkire, 2008) et suppose une dimension sociale et intersubjective (Samman & Santos, 2009).

2.4. Importance des pairs dans le développement psychosocial

Selon Chauchat et Durant-Delvigne (1999), le concept d'identité sociale permet de situer « le phénomène identitaire à l'endroit même du *lien social*, là où se noue le fonctionnement du sujet et celui du groupe » (p. 7). Il s'agit de penser la construction de l'identité du sujet, et plus largement selon les conceptions interactionnistes et socio-constructivistes (Tap, Malrieu, Wallon) la construction de la personne au sein même des contextes sociaux et des relations qui s'y établissent. Si comme nous l'avons évoqué, le sujet se construit de manière singulière, à la recherche d'une unicité par rapport aux autres, elle n'en constitue pas moins une manière d'exister dans l'environnement social, selon qu'elle constitue un rapport au monde (*op.cit*).

Si le concept d'identité sociale a pu être défini selon qu'il réfère aux représentations que le sujet se fait de son environnement social et des différents groupes qui le composent (Zavalloni & Louis-Guérin, 1984) ou encore de la connaissance qu'il a de ses groupes d'appartenance (Tajfel, 1972), nous nous appuyons ici sur la conception de Mead, Malrieu ou Tap selon laquelle l'identité sociale se veut multifactorielle et dépendante des interactions qui s'opèrent avec les différents groupes sociaux (d'appartenance ou non) du sujet. Notre intérêt se porte plus particulièrement durant l'adolescence et l'entrée dans l'âge adulte sur les transformations qui s'opèrent à la fois au plan social, relationnel et affectif du sujet.

Le développement socio-affectif à l'adolescence subit certains bouleversements conséquents avec entre autres, la modification du type de rapport que l'adolescent·e, puis le jeune adulte, entretient avec ses parents, mais surtout l'importance nouvelle accordée aux relations aux pairs avec le développement et l'investissement de relations plus proches et plus intimes que durant l'enfance.

En effet, les pairs occupent une place prépondérante dans la vie des adolescent·es et constituent une ressource précieuse pour le sujet en transition (Zittoun, 2012b). Constituant dès lors une nouvelle instance de socialisation, plus horizontale, les transformations qui s'opèrent dans le groupe de pairs qui se construit à l'adolescence, viennent offrir un contexte privilégié

d'expérimentations, propice au développement du sujet. En effet, la quête d'autonomie entamée par l'adolescence avec son détachement progressif vis-à-vis de la cellule familiale se voit amplifiée par le truchement des relations aux pairs. Ces relations contribuent à une réponse partielle pour satisfaire les nouveaux besoins développementaux (éducation, construction identitaire, soutien par les pairs, affirmation au sein d'un groupe, *etc.*) et habiletés que suppose l'entrée dans l'âge adulte (Poulin, 2014).

Durant cette transition développementale, les autrui significatifs se transforment : le groupe de pairs s'agrandit, se diversifie, et offre au sujet de nouveaux réseaux conférant ainsi un rôle de soutien affectif, social, mais aussi un espace où les jeunes favorisent un plus grand partage de l'intimité et de dévoilement du soi. Coslin (2007) compare le groupe des pairs à l'adolescence, à ce que Winnicott (1975) nomme comme l'objet transitionnel. Ce dernier assurerait la réactualisation des processus de séparation-individuation chez le sujet et constituerait dès lors un espace de sécurité narcissique (Chapelier, 2005). Coopman et Janssen (2010, p. 130) aiment à rappeler que « l'espace du groupe devient un espace transitionnel, au sens où Winnicott l'entendait, un espace qui se fait le lieu d'une expérimentation du lien à l'autre, de la possibilité même d'un lien à l'autre. ».

Selon Poulin (2014), ces nouveaux groupes de pairs, s'apparentent à des systèmes, au sein desquels s'exercent leurs propres règles de fonctionnement et dans lesquels les adolescent·es doivent se positionner et s'intégrer. Il s'agit cette fois de faire l'expérience d'un univers social qui se construit par l'adolescent·e lui·elle-même, contrairement à l'univers familial qui est imposé et pérenne. Les relations amicales sont choisies bien que potentiellement éphémères, elles organisent la vie quotidienne et donnent du sens à l'existence des adolescent·es occupant une place plus centrale encore que pendant l'enfance : il s'agit d'une co-construction, qui s'inscrit dans le temps et qui dépend de la réciprocité entre les partenaires. Le choix des amitiés aura une importance significative dans la vie du sujet, jouant le rôle de structure et lui permettant pour la première fois de participer activement à la constitution de son univers social (Claes, 2003), d'affirmer sa singularité au sein d'un groupe et de participer activement à son émancipation et son autonomisation.

Le choix de cet univers se base sur le partage mutuel des centres d'intérêts, loisirs, mais aussi un ensemble de valeurs, idéaux, voire utopies qui fédèrent le groupe. Il s'agit d'affirmer son identité au sein des relations interpersonnelles horizontales, devenues centrales et significatives pour l'adolescent·e. Socialisation et individuation sont intimement liées à l'adolescence (Claes, 2003), offrant dès lors un espace propice au soi pour s'élaborer dans les dynamiques interactionnelles (Bariaud et al., 1999).

Les travaux de Dunphy (1963), Claes et Poirier (1993) ou plus récemment Poulain (2014) ou Coslin (2019) qui se sont intéressés à l'importance et au rôle des pairs dans le développement et la socialisation distinguent différents groupes de pairs chez les adolescent·es. Les groupes primaires, où se construisent et s'expriment des amitiés proches et les groupes secondaires, constituant dès lors l'opportunité d'explorer et se confronter à certains rôles sociaux, notamment au travers des interdits. Ces groupes sont ainsi le lieu d'expériences, « une façon de faire du lien entre le sujet et l'autre et qui permettent au sujet de s'assurer de son existence » (Lachal, 2002, p. 31) . Selon Le Breton (2013a), qui s'est notamment intéressé aux conduites à risques chez les jeune, « la dynamique des groupes a un effet de renchérissement des positions personnelles à cause de la valorisation du risque dans nos sociétés et du fait d'être entre pairs » (p. 99). Si en effet, dans le groupe peuvent se jouer des rapports de pouvoir, des rites imposés et parfois subis pour mettre en avant sa singularité et défendre son originalité, l'importance et la valorisation du groupe n'en reste pas moins un enjeu central de la période développementale d'adolescence et d'entrée dans l'âge adulte.

Coopman et Janssen (2010), dans le sillon de V. de Gaulejac, considèrent le groupe comme

> la création d'un espace transitionnel au sein duquel peut se réaliser un travail de mise en liens intra- et intersubjectifs. Il est un lieu propice à la mise en perspective de son histoire et à un retour réflexif sur celle-ci. Plus encore, il permet une exploration de sa place en tant qu'individu dans la société. (2010, p. 130).

Ainsi, un autre fait central de cette période développementale tient en l'exploration et l'appropriation progressive des enjeux relatifs à la citoyenneté et à l'inscription, du sujet, au sein du lien social.

2.5. Enjeu de citoyenneté et construction du lien social

La transition développementale qui anime la jeunesse fait écho à des enjeux de citoyenneté. Si cette notion se veut polymorphe et source de nombreux débats au sein des SHS (Le Pors, 2011 ; Schnapper & Bachelier, 2000), la question de l'accès et de l'exercice d'une citoyenneté chez les adolescent·es et les jeunes adultes alimente également les débats sociétaux. Dans le champ des sciences politiques les travaux de Percheron (1974) font référence lorsqu'elle s'intéresse aux conditions d'éveil de la socialisation politique chez les enfants et préadolescent·es. Ces constats montrent entre autres que la politisation des enfants a pu prendre diverses formes et degrés d'expression selon les groupes d'appartenance de ces derniers. Elle défend aussi l'idée que l'âge constitue un facteur déterminant sur le plan de la socialisation politique : « On peut

penser que l'enfant acquiert aussi avec l'âge, une maîtrise plus grande de son monde. » (*op.cit*, p. 197).

Bien que la conception normative du « citoyen en devenir », comme référant à des sujets n'ayant pas encore toutes les capacités ou reçu les apprentissages nécessaires de la part des adultes pour pouvoir exercer une citoyenneté ne soit plus celle prônée, cette conception continue cependant d'alimenter l'actualité (Gaudet, 2018). En effet, si la reconnaissance du statut de l'enfant et de ses droits ne date que de 1989 avec La convention internationale des droits de l'enfant, Chombart de Lauwe (1990, p. 136) écrivait déjà :

> La citoyenneté est un état de fait et un processus dynamique. L'enfant est citoyen dès sa naissance […] La citoyenneté politique ne se limite pas au droit de vote, pensé d'ailleurs souvent comme la seule citoyenneté. Cette réduction justifie le désintérêt du champ d'action vaste que constitue l'organisation de la cité. Une telle attitude ne résulte-t-elle pas en partie des dix-huit ans passés avant la majorité légale, sans que soient conscientisés les autres aspects de la citoyenneté, sans que les enfants et les jeunes puissent s'exercer à la pratique de la démocratie ?

Ainsi l'accès et l'exercice d'une citoyenneté pleine semble débuter dans la connaissance et l'appropriation des droits et des possibles pour le sujet. Bien qu'aujourd'hui il existe une reconnaissance des enfants et des adolescent·es comme des acteur·ices sociaux·ales à part entière, ces dernier·es font les frais d'une conception encore trop étroite de la citoyenneté (qui renvoie au statut légal), les rendant dépendant·es des adultes et des modes de participations proposés par les institutions publiques (Becquet, 2012). C'est notamment le paradoxe que soulève Breviglieri (2014) avec le constat d'un élargissement « participatif » pour les enfants qui contribue de manière simultanée à appauvrir en un sens leur expérience sociale et citoyenne. L'accès au vote pour les mineur·es n'est pas possible, l'expression de diverses formes de citoyenneté ne doit pas s'y réduire. Au contraire, si le paradigme pour penser la citoyenneté des jeunes est en mouvance, la citoyenneté doit être considérée comme une « appartenance politique indépendamment de l'expression de cette citoyenneté par le vote » (Gaudet, 2018, p. 7). En ce sens, un vaste champ s'ouvre et continue de s'étendre concernant l'étude des pratiques et des formes de participations sociales, citoyennes et politiques chez les jeunes (Beaumatin et al., 2017 ; Becquet, 2021 ; Corbin et al., 2021 ; Demers et al., 2021 ; Fondeville et al., 2021 ; Huet-Gueye & Rouyer, 2017a, b ; Quéniart & Jacques, 2008 ; Rouyer et al., 2020).

Ce champ de recherche a notamment intéressé les sciences de l'éducation. En effet de nombreux travaux (Audigier, 2007 ; Demers & Bachand, 2019 ; Geboers et al., 2013, 2014 ; Westheimer & Kahne, 2004) ont cherché à comprendre et identifier les pratiques d'une telle citoyenneté

dans le cadre scolaire. Plus récemment, des travaux se sont particulièrement intéressés aux thématiques touchant à l'écocitoyenneté (Glomeron et al., 2017 ; Robert-Mazaye et al., 2017) et au développement du pouvoir d'agir chez les jeunes (Bois et al., 2021 ; É. Morin, 2021 ; É. Morin et al., 2019) dans la perspective d'un développement d'une citoyenneté tournée vers la justice sociale (Demers et al., 2021). Cependant, si l'éducation à la citoyenneté ambitionne de préserver et renforcer la communauté des citoyen·nes du délitement du lien social ou dans le cadre plus formel de l'institution scolaire de proposer un parcours éducatif et d'apprentissage de la citoyenneté qui se veut plus cohérent (Ministère de l'Education Nationale, 2024), certains écueils sont pour autant identifiés. Feyfant (2010) identifiait déjà l'instrumentalisation de l'éducation à la citoyenneté comme contre-productive, s'opposant aux objectifs d'autonomisation et de responsabilisation des élèves (Fourchard et al., 2017). En ce sens, Huet-Gueye et Rouyer (2017a) mentionnent plusieurs paradoxes concernant notamment les différentes conceptions de la citoyenneté, des logiques et visées concernant l'éducation à la citoyenneté qui se veulent parfois contradictoires avec les enjeux sociétaux liés à la jeunesse et à leur participation au sein de la Cité ou plus largement concernant la conception de l'enfant et des logiques éducatives qui y sont associées. C'est également le constat que fait Bachand (2021) selon lequel bien qu'il existe une multitude de modèles d'éducation à la citoyenneté permettant l'apprentissage des luttes sociales passées ou encore les droits et devoirs du·de la citoyen·ne, ces derniers se réduisent à cette fonction en omettant « de faire de ces luttes des exemples d'expériences démocratiques dont il serait possible de s'inspirer pour mener de nouvelles luttes ou pour ouvrir de nouveaux fronts pour une plus grande liberté (Éthier, 2000). » (Bachand, 2021, p. 25).

Si nous ne pouvons faire ici une revue de littérature exhaustive sur les différents modèles qui pensent la citoyenneté ou l'éducation à la citoyenneté, il nous semblait cependant pertinent d'évoquer les travaux de Westheimer et Kahne (2004). Ces auteurs défendent l'idée que selon ses ambitions et le type de méthode d'éducation employé, l'éducation à la citoyenneté favoriserait la formation de différents types de citoyen·nes. Ils proposent ainsi une catégorisation de types d'éducation à la citoyenneté et les types de citoyen·nes qui en résulterait en mettant en avant les différentes formes d'actions et de participation sociale que ces dernier·es seraient susceptibles de mettre en œuvre. De leurs travaux nous pouvons retenir l'identification de trois types de citoyen·nes : 1) le·la citoyen·ne à responsabilité individuelle (qui s'engage de manière individuelle dans la société et qui suit les règles, normes et conventions établies par cette dernière), 2) le·la citoyen·ne participatif·ve qui se veut être un·e acteur·ice de la vie sociale

et qui prend des engagements à la fois individuels et collectifs et valorise le régime démocratique, enfin 3) le·la citoyen·ne orienté·e vers la justice est quant à lui·elle engagé·e au sein d'actions protestataires et critiques envers les systèmes institutionnels et les rapports de pouvoir qui s'y jouent.

Bien que ce modèle se centre avant tout sur l'agentivité du·de la citoyen·ne et son pouvoir d'action, ce dernier se veut cependant limité dans son caractère normatif et les interprétations qu'il est possible d'en faire (Bachand, 2021). Plus récemment, les travaux de Éthier et Lefrançois (2007) et Bachand (2021) ont travaillé à enrichir la typologie de Westheimer et Kahne (2004). Selon un continuum, ils dégagent deux autres types de citoyen·nes pour encadrer les trois types déjà évoqués. Ainsi s'ajoute le·la citoyen·ne « aliéné, anomique ou non citoyen » qui se caractérise par l'intention de « profiter du système » en ne prenant pas en considération les normes et règles établies par les institutions. De manière opposée se trouve le·la citoyen·ne révolutionnaire qui cherche par le biais de ses actions (principalement collectives, revendicatrices et parfois en marge) à être acteur·ice du changement social et transformer l'ordre établit. Si cette typologie peut paraitre normative encore une fois et réductrice, Corbin et al. (2024a) rappellent que tout sujet peut naviguer au sein de ces types de citoyenneté, en dépréciant par exemple certaines formes d'actions du·de la citoyen·ne révolutionnaire tout en appréciant pour autant ses intentions de transformation sociale.

2.6. Développement moral et processus de valorisation

De manière conjointe, l'un des enjeux de construction de la personne réside dans la manière dont le sujet - particulièrement durant la période de transition développementale de l'adolescence et d'entrée dans l'âge adulte - établit son propre système de valeurs, traite les conflits qu'il vit, vis-à-vis des institutions dans lesquelles il évolue, et donc affine son raisonnement moral.

En effet, dans ses travaux Malrieu et al. (1973) font le constat qu'à cette période de la vie qu'est l'adolescence (et même dans le début de l'âge adulte), il y a une « imagination plus réfléchie, plus critique, soutenue par la conscience de l'insuffisance des créations adultes » (Malrieu et al., 1973, p. 400). Comme chez Wallon, les conflits qui jalonnent l'existence du sujet sont générateurs de développement. Les tentatives de traitement des conflits que le sujet vit, vis-à-vis des intuitions, d'autrui ou envers lui-même, vont l'aider à se construire en tant que personne singulière. Le sentiment de division qui peut s'exprimer durant les remaniements à l'œuvre dans les transitions s'il constitue une difficulté dans la façon d'être, source d'angoisses et de perte de repères, permet aussi d'être constructif et libérateur lorsqu'il est analysé et dépassé.

Pour Tap (1988, p. 53), le sujet qui se personnalise est un « sujet qui prend des initiatives, fait des choix, s'affirme [...] en réaction aux contradictions constatées entre les idéologies multiples auxquelles il est confronté ». Dans la quête de soi, des nouvelles valeurs et aspirations, le sujet va produire ses premiers positionnements politiques et ses premières critiques face à l'institué. Selon Tap (1988, p. 39), « chez l'adolescent apparaissent des projets de restructuration des institutions, sur le mode utopique et présenté souvent de façon rigide et passionnée, en relation ou non avec l'engagement dans une organisation ». Ainsi, le sujet adolescent doit situer ses choix personnels vis-à-vis des règles morales et des conventions (Lehalle, 2014) qu'impose la société. Il se verrait ainsi en capacité à défendre et justifier ses choix de vies, son engagement et leurs implications éthiques pour, dans une dimension plus large, prétendre à la compréhension du fonctionnement des sociétés (Lehalle, 2014).

Un des éléments qui semble saillant durant la période de l'adolescence est le rapport à l'autorité et plus spécifiquement l'opposition. En effet, si « en général, l'enfant accepte la règle, en vertu du respect qu'il éprouve pour l'adulte, mais il l'accepte souvent avant de la comprendre [...]. L'adolescent, au contraire, ne supporte pas une société fondée sur la contrainte » (Cannard, 2015, p. 125). C'est dans l'étude de ce rapport d'opposition à la société ou plus largement à l'institué que peut être pensée l'étude du développement moral, idéologique et axiologique chez l'adolescent·e et le jeune adulte.

Outre le besoin de s'individuer, c'est au travers de sa quête identitaire, à travers ses actes, parfois d'opposition que l'adolescent·e, et plus largement le sujet vient se construire et se définir. Il convient toutefois d'étudier les différentes raisons qui motivent le refus ou la contestation de ce qui est imposé par le sujet (Cifali, 1998). Cannard (2019) analyse à partir notamment des travaux de Cifali (1998), certaines raisons pour lesquelles les sujets entrent en opposition ou « désobéissent ». Nous pouvons y noter les besoins de repères, de reconnaissance, mais aussi de structure et d'organisation, ceux-ci pouvant s'étendre sur un continuum entre les actions seulement individuelles ou à visées collectives.

Si nous adoptons un point de vue différent, qui permet d'étudier non plus le sujet en fonction de son développement socio-cognitif, mais introduisant le paradigme de la personne il convient de se tourner vers les travaux socio-constructivistes de Wallon (1959a) ou encore de Malrieu. En effet, dans leurs approches, le développement de la personne s'étudie au regard du contexte dans lequel se développe le sujet. Dès lors pour Malrieu, l'adolescent·e se développe en tant que sujet singulier en construisant son propre système de valeurs et de normes, au travers des différents conflits qu'il vit, vis-à-vis des institutions dans lesquelles il existe. L'adolescence en

constitue une période charnière de par la conflictualité qui la caractérise. En effet, comme le développait déjà Wallon, le conflit, quelle qu'en soit sa nature, est générateur de développement et devient constructif pour le sujet. Il est la matérialisation d'une crise et vient ponctuer le développement du sujet : c'est par l'interrogation et le traitement des conflits (*via* les institutions, les pairs, soi-même) que le sujet va vivre, qu'il pourra se construire de manière singulière. Le sentiment de division à l'adolescence, bien qu'il soit à l'origine d'un morcellement chez l'adolescent·e, et source de nombreuses angoisses, devient constructif et émancipateur une fois qu'il est traité et dépassé. Il permet dès lors à l'adolescent·e de construire et affiner, en plus de sa personne, son raisonnement moral. Ce processus de dépassement fait référence dans les travaux de Malrieu à la personnalisation. Selon Tap (1988), le sujet qui se personnalise « prend des initiatives, fait des choix, s'affirme […] en réaction aux contractions constatées entre les idéologies multiples auxquelles il est confronté » (Tap, 1988, p. 53). Le sujet adolescent qui aspire à une autonomie morale et à sa construction personnelle et citoyenne commence ses premiers engagements, prend position face aux politiques et aux idéaux. Il entame l'analyse voire la critique de l'institué, où apparaissent chez certain·es adolescent·es des projets de restructuration des institutions, encore animés par des aspirations utopiques et passionnées, parfois à distance des institutions (Tap, 1988). Un des enjeux réside alors dans la construction des choix personnels, moraux et idéologiques de l'adolescent·e, face à sa société et ses aspirations personnelles, collectives et citoyennes.

Dans son travail, Bachand (2021) soutient un positionnement engagé et critique concernant les modèles théoriques pour penser le développement du sujet en tant que sujet citoyen, acteur des transformations sociales, selon lui :

> les modèles existants sont incomplets et inadéquats en ce sens qu'ils privent les citoyens des outils qui leur sont nécessaires, non pas pour simplement prendre leur place dans la société, mais pour savoir lutter pour une plus grande justice et une plus grande liberté, tout comme ils semblent les priver de la créativité nécessaire pour imaginer d'autres formes d'organisations collectives qui sauraient mieux répondre aux enjeux auxquelles les sociétés humaines sont et seront confrontées (2021, p. 26).

La partie suivante propose pour pallier cet écueil, un modèle théorique pour penser la dialectique du sujet et du social. Inspiré des travaux de la socialisation-personnalisation de Malrieu (1978), le modèle de l'interstructuration du sujet des institutions ambitionne de penser le développement de la personne comme la résultante de transformations conjointes entre les institutions et le sujet.

3. Construction du sens par l'expérience

3.1. La conflictualité comme un moteur de développement

Nous l'avions évoqué, Malrieu a dans ses travaux donné une place centrale aux processus psychosociaux à l'œuvre dans la construction de la personne. Il base son modèle de la socialisation-personnalisation sur l'articulation et la réalisation conjointe des activités d'acculturation et de personnalisation - cette dernière étant à considérer comme les tentatives de réponse du sujet pour faire face aux conflits qui jalonnent son existence.

Loin d'une conception figée ou linéaire, la construction du soi se veut mouvante, dynamique, multifactorielle et le lieu de négociations intimes (Le Breton, 2016). En effet, l'existence du sujet se caractérise par un effort constant d'unification de soi face à la pluralité des ancrages dans lequel le sujet s'inscrit. Si elle assure une diversité et la possibilité pour le sujet d'être à la fois soi tout en étant pluriel, cet ancrage plural est aussi la source de contradictions, voire de conflits. Le développement de la personne se fonde ainsi sur le dépassement de conflits normatifs (dont les sources peuvent être internes ou externes) auxquels le sujet fait face (Larroze-Marracq et al., 2013). À l'instar de Wallon (1941), la crise et le conflit sont à appréhender selon leur portée constructrice et développementale. Le conflit, s'il constitue la matérialisation ou l'expression concrète de la crise est à appréhender comme une période où les changements sont souhaités, les potentialités accrues et les remaniements tant psychologiques que sociaux sont à l'œuvre (*op.cit*). Intégré au sein d'un processus plus large de transition, le changement « ne peut se produire qu'à partir du blocage, de l'éclatement ou du remaniement des structures par actualisation de leurs contradictions » (Baubion-Broye et al., 1987, p. 435). Si comme le suppose Wallon (1941) ou encore Tap (1988), le conflit constitue une rupture dans l'existence du sujet, celui-ci permet de questionner la cohérence de soi jusqu'alors construite, les assises identitaires et axiologiques du sujet, ses croyances, ses opinions et ses expériences.

Bien que toute transition puisse être le lieu propice au développement de la conflictualité (Da Silva Correia, 2022) (par les crises et les ruptures qui la constitue), le sujet doit entreprendre un travail de totalisation (Tap, 1988) afin de ne pas laisser le conflit se cristalliser. Ce travail de totalisation ambitionne de comprendre les racines, les manifestations et la portée des conflits qui agissent chez lui. Il s'agit d'un travail d'objectivation, d'identification, de comparaison et d'anticipation de projet pour, dans cet effort, tenter de maintenir un soi unifié (*op.cit*). Il est ainsi question d'un travail de personnalisation au sens de Malrieu. Cependant, la grille de lecture qui est proposée ici peut paraître à certains égards, trop pragmatique. En effet, l'objectivation des conflits et la manière dont ils peuvent être dépassés peut, à tort, être pensée

comme allant de soi pour le sujet, résultat d'opérations mentales conscientes, dénuées de part affective.

Bien que Malrieu (1989) souligne la nature aliénante et angoissante des conflits, il omet cependant de décrire la manière dont les affects et le dépassement de tel conflits peuvent être vécus (Da Silva Correia, 2022). Tap (1988) souligne cependant que les dynamiques qui œuvrent dans le conflit (contradiction, opposition, division) ne sont pas toujours objectivables ou objectivées par le sujet. Le conflit, s'il peut s'exprimer selon différents niveaux (intrapsychique, interpersonnel, inter-institutionnel voir intergénérationnel) prend sa source selon qu'il s'agisse d'un conflit de décision, de communication ou de valeur (Malrieu, 1981). De manière conjointe, Tap (1988) propose de partir du caractère contradictoire et conflictuel des rapports au sein de la société et de penser les transformations et changements qui s'opèrent en son sein. Selon lui, les conflits s'expriment de manière schématique chez le sujet selon trois configurations possibles. Il différencie donc :

1) *les conflits entre désirs (ou besoins) et contraintes* qui sont des conflits qui ne doivent pas se réduire à l'opposition sujet-institution. Ils se situent entre le sujet qui « connaît des contraintes internes constituée au cours de sa propre histoire » (*op.cit*, p. 235) et l'environnement qui « n'est pas seulement répressif : il donne, rassure, facilite » (*op.cit*).

2) *les conflits entre désirs (ou besoins)* qui ne peuvent être dépassés que par un travail d'objectivation et de hiérarchisation des valeurs qui serviront à orienter le dépassement. Le sujet peut cependant « [l']esquiver en cloisonnant ses conduites, en refusant la nécessité du choix, avec un probable déplacement et rebondissement du conflit » (*op.cit*).

3) *les conflits entre contraintes* que les chercheur·ses de l'école de Palo Alto dont Bateson et al. (1977) ont appelé double contrainte (double blind) qui se caractérise par un insupportable blocage du soi et où le sujet qui choisit - qu'importe son choix entre deux désirs ou deux maux -, fini par perdre (*op.cit*). Face à cette situation de choix imposée au sujet, « l'aliénation est à son maximum » (*op.cit*).

En conclusion de son ouvrage, Tap (1988) aime à rappeler que les trois dynamiques de conflit dont nous avons fait état ci-dessus doivent être pensées en n'omettant pas les tensions et conflits qui sont à l'œuvre au sein des rapports sociaux, des institutions ou des conflits collectifs ou idéologiques.

Comment pouvons-nous penser les dynamiques qui œuvrent au sein de ces différentes instances (les institutions, le sujet, les rapports sociaux et interpersonnels) ? Comment réussir à penser le développement de la personne en laissant une place à la conflictualité et à son dépassement ? Nous tenterons d'apporter certains éléments de réponse avec le modèle de l'interstructuration du sujet et des institutions.

3.2. L'interstructuration du sujet et des institutions

La construction de la personne se réalise « dans un effort pour dépasser le morcellement des conduites, pour les inscrire en une perspective temporelle une » (Malrieu et al., 1973, p. 404) marquant dès lors un travail de totalisation chez le sujet (Tap, 1988). Ce que Malrieu nomme processus de *personnalisation*, « coïncide avec la construction du centre de perspectives d'où les institutions peuvent être jugées et en esprit reconstruites » (*op.cit*). Inspirés de ces travaux, Baubion-Broye et al. (1987) proposent un cadre conceptuel pour penser le développement de processus psychosociaux dans le cas d'une interstructuration du sujet et des institutions.

Leur modèle propose une réflexion théorique ainsi qu'une opérationnalisation des dynamiques de personnalisation à l'œuvre chez un sujet pris au sein si ce n'est de conflit ou de crise, mais de tensions induites par le remaniement de ses conduites, la division entre les institutions et la recherche d'une solution intégrative des éléments contradictoires (Baubion-Broye et al., 1987). En réponse, les auteurs identifient deux choix de conduites possibles : la soumission à l'ordre établit qui peut impliquer un refoulement du conflit, un clivage interne, ou encore des réactions de fuite, de révolte et un cloisonnement des conduites. Ou bien peuvent être mis en place des tentatives de dépassement dans la recherche d'une solution intégrative qui témoigne d'un effort d'unification et de coordination, de la tentative de réalisation d'une image de soi (processus d'identisation) et la recherche de signification, de valeurs et d'idéaux dans les conduites. Malrieu (1994b) parlera d'actes de personne.

Ce modèle s'intéresse donc aux conduites qui sont pensées comme « des processus régulateurs subjectifs, et des sollicitations et régulations émanées des œuvres et des institutions » (Baubion-Broye et al., 1987, p. 437) et comme une réponse potentielle à la quête d'image idéale de soi. Elles sont également pensées comme des restructurations des processus fondamentaux qui fondent ces mêmes conduites. Les auteurs proposent ainsi à partir de l'étude des transformations des conduites individuelles et des fonctions psychologiques qui les caractérisent, une opérationnalisation des processus psychosociaux de l'interstructuration.

Ainsi quatre phases sont identifiées :

1*) L'ancrage plural* : réfère aux différentes phases de l'existence où tout sujet s'insère dans différents milieux et institutions qui lui préexistent. Le sujet, « sous l'effet d'influences multiples, s'ancre dans des relations duelles ou plurielles, s'intègre dans les réseaux culturels et les rapports sociaux et construit ses propres réseaux, cognitifs, axiologiques et praxiques, par apprentissage social, par imitation, identification et intériorisation » (Tap, 1988, p. 65).
Cet ancrage multiple constitue ainsi une insertion progressive au sein de systèmes complexes de relation, la découverte et l'inscription au sein de groupes sociaux nouveaux ainsi que l'investissement du sujet dans des activités collectives orientées. Il s'apparente à l'*acculturation* et constitue dès lors un moyen pour le sujet de participer aux activités instituées (Baubion-Broye et al., 1987) tout en soutenant les processus de construction de la personne.

2) *La déprise conflictuelle* : est une phase de déséquilibre provoquée par « la contradiction dans et entre les institutions, et les clivages internes vécus par le sujet sur le mode de la frustration des désirs ou du blocage des visées » (Tap, 1988, p. 65). La déprise conflictuelle tient finalement à comprendre comment s'établissent, en raison de leur multiplicité, des incohérences entre les ancrages passés et nouveaux, des conflits. Plus encore, comprendre comment les sujets leur donnent des traductions et des significations (Baubion-Broye et al., 1987). C'est le temps d'identification des *contradictions historiques* (qui caractérisent les tensions dans et entre les institutions mais plus globalement dans l'évolution de la formation sociale), des *contradictions idéologiques* (entre les anciennes qui perdent du pouvoir et les nouvelles, en quête de transformations) et des *contradictions internes* au sujet. Celles-ci même, « enracinées dans les expériences qui jalonnent son histoire originale, qui altèrent ou déstabilisent les processus psychologiques mobilisés dans ses activités de personnalisation » (*op.cit*, p. 442). La déprise conflictuelle constitue un temps où l'individu se trouve « en position de crise, de désencrage, de déracinement, de désintégration du moi » (Tap, 1988, p. 65).

3) *La reprise mobilisatrice* : ou la tentative de traitement des conflits renvoie à la réorganisation des conduites personnelles, l'interrogation et la hiérarchisation des expériences vécues pour permettre un travail de signification de la part du sujet. Il vise ainsi la recherche de nouvelles représentations de soi, le choix entre des valeurs parfois antagonistes et à agir par le biais de ses actes (individuels et collectifs) pour œuvrer dans le dépassement des conflits qui l'animent (Baubion-Broye et al., 1987). Selon Tap (1988), plusieurs tentatives (simultanées ou successives) peuvent être mises en place par le sujet :

1) des tentatives « *non analysées* » de gestion des effets de la rupture qui se traduisent par la révolte, la marginalisation et la défense agressive ou par la fuite (traduisant le besoin de

défense et de sécurité). Da Silva Correia (2022) parlera de tentatives « réactives » mises en œuvre par le sujet.

2) des tentatives dites « *réflexives* » (Da Silva Correia, 2022) de gestion et d'analyse des causes du déséquilibre qui peuvent se traduire selon Tap (1988) par :

- objectivation critique ou clarification ;

- déplacements relationnels, affectifs, cognitifs qui par le biais des identifications, favorisent l'appropriation de potentialités, la quête de références et l'idéalisation de soi dans de nouvelles visées ;

- prospection pour permettre la confrontation et la définition de soi, des idées, des valeurs que l'on considère siennes et à défendre. Ce processus permet aussi de désigner des contre-identifications, des modèles auxquels le sujet s'oppose et celui qu'il considère « adversaire ».

Ces processus et tentatives, lorsqu'elles sont analysées se structurent autour d'un projet, « qui les précise, les unifie, les insère - à l'investigation du moi - dans un travail de reprise des contradictions et des conflits qui se trouvent à leur origine » (Baubion-Broye et al., 1987, p. 442).

Bien que le travail d'objectivation des sources de l'insatisfaction soit un indispensable de la fonction et conduite même de projet, celle-ci ne se révèle pas d'emblée au sujet. Elle suppose selon Baubion-Broye et al. (1987) la recherche de possibles personnels et sociaux à réaliser. Ces derniers se traduisent dans l'élaboration de nouvelles conduites permises par le déplacement des ancrages et des relations interpersonnelles antérieures. Leur déploiement participe dès lors à « la critique personnelle et collective des sources sociales de l'insatisfaction et de l'aliénation, à l'émergence, dans le sujet, d'attitudes cognitives nouvelles » (*op.cit*, p. 441), terrain propice pour la dernière phase de l'interstructuration, l'entreprise créatrice.

4) *L'entreprise créatrice* : se constitue de « moments de réalisation et d'invention, individuelles et / ou collectives » (Tap, 1988, p. 65) et où s'instaure des transformations des situations ayant pu être à l'origine des conflits. Pour être efficace, elle nécessite selon Tap (1988) :

- la cristallisation des aspirations en projet de conduites ;

- la mise en « œuvre », soit la réalisation créatrice des visées, de la conduite de projet ;

- la mise en route de nouveaux ancrages réalisés par le biais de la rééquilibration et l'émergence d'un nouvel institué.

Ainsi, il revient au sujet « d'imaginer et de choisir […] les transformations des institutions par la restructuration des rapports sociaux et des groupes aptes à reconnaître et à accueillir ses aspirations et ses désirs de personnalisation. » (Baubion-Broye et al., 1987, p. 442). Réel témoin de l'interstructuration qui s'opère entre l'histoire sociale, celle des institutions et l'histoire personnelle, celle du sujet, les transformations opérées par le sujet sont le résultat de ce qui s'apparente à une activité de socialisation plurielle, active, conflictuelle et prospective, tel que l'entendait Malrieu (2003). La réalisation de telle restructuration témoigne d'un travail critique, de positionnement de la part du sujet et en constitue dès lors un travail de personnalisation, « indispensable à un changement dans une institution [qui] participe [à] un mouvement social très large, dont l'acteur social qu'est le sujet ne perçoit que très partiellement l'ampleur ou l'enjeu » (Baubion-Broye et al., 1987, p. 445).

Ainsi, en réponse à l'insuffisance des modèles théoriques pour penser et soutenir le sujet dans ses activités citoyennes et le rôle qu'il a à jouer au sein de nos sociétés contemporaines que mentionnait Bachand (2021), le modèle de l'interstructuration, propose un cadre conceptuel pour penser le sujet comme acteur et auteur de conduites à visées transformatrices. Mais plus spécifiquement encore, il offre la possibilité d'étudier les processus psychosociaux mobilisés dans le travail de personnalisation et de dépassement des conflits. Si la mise en « œuvre » et la conduite de projet et d'innovation sociale (Baubion-Broye et al., 1987) est nécessaire pour voir aboutir le travail de rééquilibration chez le sujet, nous sommes en mesure de nous questionner sur la portée transformatrice de l'engagement politico-climatique (Corbin et al., 2021, 2024b). En effet, le chapitre suivant, nous invite à étudier comment, dans ce qui semble se caractériser comme une rencontre entre l'histoire personnelle d'un sujet et l'histoire sociale des institutions, l'engagement politico-climatique peut-il constituer, si ce n'est le lieu, l'outil, permettant l'existence de cette interstructuration ? Comment l'investissement pour un engagement social, ici de nature politico-climatique, peut-il mettre en jeu des processus psychosociaux et accompagner une transition développementale telle que l'adolescence et l'entrée dans l'âge adulte ?

Synthèse et conclusions du chapitre II

Ce deuxième chapitre a permis de préciser les différentes approches de la socialisation, notamment en sociologie et psychologie. Appuyée sur les conceptions interactionnistes de Mead (1934), la socialisation est pensée comme une activité où le sujet construit et s'approprie les rôles sociaux pour œuvrer au sein de la société. Malrieu (1996a) propose une vision complémentaire où la socialisation se traduit par la dialectique entre l'activité d'acculturation et de personnalisation et où conflits et processus de signification des expériences dans une perspective temporelle unifiée ont une place centrale. Plus spécifiquement, les travaux de Malrieu ont permis de définir la personnalisation comme une construction originale, innovante, pour faire face aux contradictions, conflits voire aliénations qui jalonnent l'existence de tout sujet. Dans le dépassement de ces derniers, Malrieu entend souligner la part active du sujet dans son développement mais plus encore en tant que personne qui se positionne face aux institutions dans l'espace social. Cette activité illustre à la fois les efforts de régulation des tensions et conflits qui ponctuent le développement du sujet au sein de l'interaction collective et met également en lumière la dynamique exploratoire et émancipatrice d'un sujet en quête d'affirmation du soi. Ce modèle de la socialisation plurielle, active, conflictuelle et prospective (Malrieu, 1996a, 2003), nous permet de porter une attention particulière aux périodes de transitions et de remaniements chez le sujet.

Si l'adolescence est pensée comme une période de développement intense aux nombreux remaniements, elle reste sujette à controverse notamment quant à sa temporalité ou à la manière d'être définie. D'autres notions (adultes émergents, jeunes adultes) viennent apporter de nouveaux éclairages pour englober les individus pris au sein de ce que Zittoun (2012a) caractérise comme transition développementale. Considérant les transitions comme des « dynamiques de réajustement qui font suite aux ruptures que vivent les personnes » (*op.cit*, p. 263), les transitions mobilisent selon Zittoun (2012a) des processus d'apprentissages, de transformation du soi et de signification de la rupture. Elles sont également des temps propices aux processus d'exploration, d'expérimentation et à l'ouverture vers de nouveaux possibles (Baubion-Broye & Hajjar, 1998). S'orienter vers la notion de transition développementale a également permis de penser de manière transversale plusieurs enjeux psychosociaux qui ponctuent le développement d'un sujet à la fois adolescent ou entrant dans l'âge adulte.

La seconde partie du chapitre s'applique justement à détailler plusieurs enjeux psychosociaux de la transition développementale de l'adolescence à l'entrée dans l'âge adulte. Si comme nous l'avons vu, la dialectique d'identification-différenciation constitue un point de départ dans la

construction du sujet, à l'adolescence ou encore dans l'entrée dans la vie adulte, les sphères de socialisation se différencient et laissent place à de nouveaux supports identificatoires pour construire l'identité du sujet (Chiarelli, 2016). Ainsi, des enjeux relatifs à la définition du soi, notamment autour de la question identitaire marquent un fait central de cette période de développement (Erikson, 1972 ; Tap & Lecomte, 2016). De manière conjointe la quête d'autonomie vient animer (Delhaye et al., 2011) l'existence des sujets. L'accès progressif à l'autonomie marque selon les auteur·ices un passage vers l'âge adulte (Boutinet, 2012), une quête progressive (Bozon & Villeneuve-Gokalp, 1994) ou encore l'acquisition du statut d'adulte une fois celle-ci atteinte (Weisbuch, 2010).

Un autre enjeu qui caractérise cette transition développementale tient à l'insertion progressive du sujet au sein de la société. Celle-ci se voit ainsi facilitée par les nouveaux groupes de socialisation et l'intensification du rôle accordé aux pairs dans la construction du Soi (Claes, 2003 ; Poulin, 2014). Les groupes auxquels le sujet s'affilie participent ainsi à la construction de nouveaux idéaux, la découverte de valeurs renouvelées et accompagnent ainsi le sujet dans la construction d'un système de référence en lien avec ses aspirations nouvelles (Coopman & Janssen, 2010).

En ce sens, le sujet s'autonomise de manière progressive et - au contact de nouveaux groupes sociaux - construit une nouvelle idéologie, développe un système de valeur et de référence qui lui est propre. Selon Tap (1988) de ce travail d'affirmation et de singularisation du sujet, émerge la prise d'initiatives nécessitant pour le sujet de se positionner et de s'affirmer en réaction aux contradictions et contraintes posées par les institutions. Si la période développementale que nous étudions est propice à l'appropriation et la signification du fonctionnement de nos sociétés (Lehalle, 2014 ; Tap, 1988) elle se caractérise également par les premiers engagements de la part du sujet, l'analyse voire la critique de l'institué pouvant chez certains sujets ouvrir sur des projets de restructuration des institutions (*op.cit*).

Ceci fait ainsi écho à la manière dont le sujet peut prendre part et s'inscrire au sein du lien social. Dans le prolongement de son inscription au sein de la société, participer et transformer le lien social fait directement écho aux enjeux relatifs à la citoyenneté. Bien que la notion de citoyenneté soit soumise à débats étant donné son caractère polymorphe et les difficultés pour s'accorder autour d'une définition qui lui soit propre, elle n'en constitue pas moins un objet d'intérêt majeur pour les recherches en SHS. Si la question de l'accès et de l'exercice de la citoyenneté chez les jeunes se heurte encore à des difficultés conceptuelles mais aussi pragmatiques (institutionnelles et politiques), les travaux de Westheimer et Kahne (2004) ou encore Bachand (2021) apportent néanmoins certains éclairages. Malgré des modèles pour

penser la citoyenneté incomplets ou inadéquats qui privent les sujets des « outils qui leur sont nécessaires […] pour savoir lutter pour une plus grande justice et une plus grande liberté » (Bachand, 2021, p. 26), la dernière partie du chapitre propose, pour tenter de pallier cet écueil, un modèle théorique qui pense de manière dialectique les dynamiques de transformations conjointes entre les intuitions et le sujet. C'est le modèle de l'interstructuration du sujet et des institutions proposé par Baubion-Broye et al. (1987).

Dans la volonté de comprendre et d'étudier les dynamiques de personnalisation à l'œuvre chez les sujets, Baubion-Broye et al. (1987) proposent ainsi le modèle cité ci-dessus. Leur opérationnalisation des processus psychosociaux mobilisés repose sur quatre phases : l'ancrage plural, la déprise conflictuelle, la reprise mobilisatrice où peuvent être mises en œuvre des tentatives non-analysées (réactives) ou analysées (réflexives) des sources du conflit et enfin une entreprise créatrice. Ce modèle théorique offre un cadre conceptuel pour penser le sujet comme acteur et auteur de conduites à visées transformatrices. Plus spécifiquement encore, il offre la possibilité d'étudier les processus psychosociaux mobilisés dans le travail de personnalisation et de dépassement des conflits.

La fin du chapitre ouvre sur des questionnements concernant la mise en « œuvre » et la conduite de projet et d'innovation sociale (Baubion-Broye et al., 1987), notamment par le biais de l'engagement (politico-climatique), engagement que nous allons reprendre et préciser dans le chapitre suivant.

Chapitre III : L'engagement politique et climatique : conceptualisations et spécificités psychosociales

Dans ce présent chapitre, nous définirons le terme d'engagement de manière générale, en spécifiant les mutations de cette notion tant sur le plan conceptuel que dans son expression concrète à travers le prisme des pratiques militantes. Dans un second temps, nous présenterons en adoptant une perspective psychosociale, quatre enjeux psychologiques majeurs de l'engagement : les enjeux intersubjectifs, symboliques, affectifs et autobiographiques. Nous nous attacherons par la suite à définir plus précisément ce que nous désignons comme engagement politico-climatique. Nous présenterons les spécificités de cet engagement tant sur le plan politique que sur sa visée première, celle de la lutte pour le climat. Enfin, nous proposerons un rapide constat des travaux contemporains, dans le champ des SHS, qui traitent de la question de l'engagement écologique chez les jeunes.

1. L'engagement : de la conception à la *praxis*

1.1. Un objet polysémique en SHS

L'engagement est un objet d'étude multiforme, largement étudié en SHS, à la fois complexe à saisir et à définir. Nous l'avons vu dans le chapitre précédent, en psychologie du développement, la notion d'engagement a pu être mobilisée pour comprendre la formation de l'identité d'un individu (Marcia, 1980). Si cette conception de l'engagement reste pertinente et apporte des éléments de compréhension concernant la construction des groupes d'appartenance et plus globalement concernant la formation de la personne, nous souhaitons faire un pas de côté. En effet, si étymologiquement, l'engagement réfère à un état où « l'on se lie » à quelque chose, sorte d'obligation informulée, l'engagement réfère aussi à l'action d'initier quelque chose - un acte - entre un·e acteur·ice, un objet ou une cause. Pour Bobineau (2010) la dualité et l'ambiguïté dans la définition de l'engagement se résume ainsi : « S'engager, c'est se contraindre *et* agir, c'est militer, se lier les mains *et* s'émanciper par l'action, c'est se heurter aux choses en reconnaissant leur force *et* servir en se dépassant. » (Bobineau, 2010, p. 13). L'engagement se définit aussi par son rapport au temps (promesse tournée vers l'avenir, implication dans le présent) ainsi que son rapport à l'action (manière d'agir, d'être, de se mettre en situation). Peut-on parler d'activité, de processus lorsque l'on parle d'engagement ?

Lorsque les chercheurs et chercheuses s'intéressent à l'engagement, l'intérêt est plus porté vers les raisons qui motivent et animent ce passage à l'acte, que vers l'acte en lui-même. Miginiac (2019) résume alors les deux approches de l'engagement comme éclairant les deux faces d'une

même dialectique : d'un côté du particulier vers le collectif (l'individu se tourne vers un collectif porteur de valeurs et idéaux qu'il partage et dont il souhaite vivre au travers) ; de l'autre, du collectif vers le particulier (l'appartenance collective nourrit alors les valeurs et représentations de l'individu).

En 1965, Olson propose d'étudier l'articulation entre les différentes manières de s'engager (individuelles et collectives) en combinant les intérêts et bénéfices qu'en retirent les acteurs. Selon ses recherches, l'action collective, bien qu'elle constitue le résultat d'intérêts communs et partagés ne peut s'expliquer par cette somme. En réponse, il mobilise plutôt une multitude de facteurs à prendre en compte et d'intérêts combinés pour expliquer une entreprise collective. Selon Olson (1978), les motifs de l'engagement et leur mise en acte se trouvent du côté des sujets, et plus particulièrement de leur histoire et motivations intrinsèques. Leur intérêt personnel serait aussi animé par les bénéfices tant matériels que symboliques promis par l'engagement collectif. La théorie de Olson est reprise plus tard par Gaxie (2005) qui s'intéresse également à la recherche d'intérêts des sujets lors de l'engagement dans une entreprise collective. La « cause » pour laquelle un sujet s'engage ne serait pas le facteur déterminant pour expliquer l'engagement mais devrait plutôt être pris en compte comme l'un des facteurs à considérer pour expliquer la dualité coûts - bénéfices de l'engagement. Miginiac (2019) résume cela en disant que « l'engagement est le fruit d'une configuration particulière dont l'équilibre précaire en explique la volatilité et dont les intérêts à agir constituent une part non négligeable, bien que non suffisante. » (Miginiac, 2019, p. 21).

Enfin, dans un article consacré à une revue de littérature de la notion d'engagement Miginiac (2019) fait référence aux travaux de O. Wieviorka (1998) qui a étudié l'engagement sous l'angle du rapport coût - bénéfice (prenant appui sur l'engagement durant la guerre). De ces travaux nous pouvons retenir qu'à la dialectique précédemment énoncée s'ajoute comme facteur principal d'engagement les ressources environnementales disponibles : le milieu de vie direct du sujet ainsi que le contexte d'expression de ce dernier. L'environnement jouerait alors un rôle déterminant dans les engagements, influençant alors de manière plus globale les intérêts et gains personnels du sujet. De plus, les travaux de Lagroye et al. (2002) et Passy (1998) montrent que les engagements sont si ce n'est initiés, relayés par les réseaux sociaux du sujet. Ainsi, ces réseaux - aussi par leur hétérogénéité - constituent une structure essentielle et dynamique pour les engagements du sujet. Ils permettent de combiner alors l'envie d'agir et les idéaux poursuivis tout en prenant appui sur une structure sociale et affective sécurisante.

Si nous recentrons notre propos sur l'activité d'engagement, une multitude de définition peuvent être utilisées pour la définir. Pour Becquet et Linarès (2005, p. 15), l'engagement « est associé à des formes organisées de participation comme le militantisme et le bénévolat, à un système de valeurs et à une éthique de la responsabilité qui en fait une activité sociale à part entière ».

Cette activité, renvoie plus fondamentalement à « un mode d'existence », une « conduite » (Ladrière et al., 2009) qui est sous-tendue par une implication et une (co)-dépendance (à la situation mais aussi à l'autre). Lorsque l'on se pose la question de qu'est-ce que l'engagement, les travaux de Prost (1998) éclairent ses caractéristiques. Selon lui, quatre caractéristiques peuvent être identifiées. L'engagement est à la fois *personnel et volontaire*, il s'inscrit dans une *temporalité* et suppose un « gage », une implication, voire une obligation implicite et enfin est *public* (par lui-même ou ses effets). Reprenant la définition que pose Ladrière et al. (2009) qui n'est pas sans rappeler la dépendance (voire l'alinéation) que suppose l'engagement, Chouvier (1982) ou Pesce et al. (2021a) tentent d'éclairer les liens possibles entre engagement et émancipation. Selon ces dernier·es, ces deux notions sont complémentaires : « l'engagement serait un moyen, voire une condition de l'émancipation. » (Pesce et al., 2021a, p. 33). Leur idée serait alors contraire aux propos de Ladrière et al. (2009) ou même Prost (1998) et de la notion de « mise en gage » évoquée précédemment. Celle-ci, pensée comme un don, une obligation permet d'interroger sa portée aliénante. Ceci réfère aux travaux de définition de Montaigne dès la fin du XVI^{e} siècle et plus récemment Perrot (1998). Il s'agit alors d'un jeu d'alternance entre le renoncement du sujet à sa volonté propre, la subordination à des puissances supérieures, le dévouement qui donne sens et l'autonomisation qu'il procure (Pesce et al., 2021a). Il s'agit d'un acte volontaire et personnel, d'un individu qui se lie à une cause, un idéal, un collectif. Lapeyronnie (2005) témoigne cependant d'une contradiction en s'intéressant aux travaux qui étudient l'engagement et la jeunesse. Si selon lui s'engager résulte d'un choix et d'un investissement profond dans celui-ci, il en exclu dès lors la découverte d'autres façons d'appréhender le monde, témoignant ainsi de sa portée aliénante. Or « la jeunesse est tout le contraire : il s'agit d'une période de flottement dans tous les domaines » (Lapeyronnie, 2005, p. 35). L'engagement apparait alors selon les auteur·ices comme une forme « radicale d'aliénation » (Pesce et al., 2021a, p. 34) ou au contraire comme un moyen d'émancipation et de développement des potentialités. Cependant, une nouvelle question se pose : quelle place reste-t-il pour la subjectivité du sujet ? L'émancipation par l'engagement devient-elle une visée, ou témoigne-t-elle seulement d'un processus qui fait lien entre l'individuel et le collectif ? C'est une des questions que se sont posés Pesce et al. (2021a).

1.2. Une activité en perpétuel renouvellement

Dans un travail d'analyse des mouvements sociaux en France, Tilly (1986) rend compte des transformations qui ont marqué les engagements du XVII^e^ siècle jusqu'à l'aune du XXI^e^ siècle. Il constate que l'engagement au sein des mouvements sociaux a subi des transformations importantes au cours des siècles. Là où il était question d'un engagement « total », où l'individu se voyait imposer les moyens d'action par le mouvement auquel il adhérait, laisse place aujourd'hui à une autonomie croissante de la part de l'individu et des registres et répertoires d'action qu'il souhaite mobiliser.

Ces transformations ont permis de créer un terreau fertile d'études dans le champ des Sciences Humaines et Sociales, particulièrement chez les sociologues. Les travaux de Ion (1997, 2001, 2005), de Touraine (1965, 2013), Prost (1998) ou encore Moscovici (1998) ont permis de mieux comprendre l'évolution des paradigmes de l'engagement. Deux postulats que défendent successivement Prost (1998) et Moscovici (1998) se confrontent. Si pour le premier, l'engagement doit s'inscrire dans une temporalité, aujourd'hui mise à mal par les rythmes de vies effrénés[7], ne laissant plus de place pour le développement des engagements pérennes, pour Moscovici au contraire l'ère des engagements n'est pas révolue. Il évoque l'idée de nouvelles formes d'engagement, délestées des « charges révolutionnaires » (1998, p. 89) du passé permettant aux jeunes, une exploration par les engagements. Ces deux définitions ne sont pas opposables en tout point, elles concernent des formes d'engagement différentes. La définition dont fait part Moscovici se rapproche ainsi des travaux de Ion (1997, 2001, 2005), qui étudie l'engagement militant, faisant l'apologie de nouvelles formes d'engagement « affranchies » permettant une certaine distance entre le sujet et son engagement.

La notion même de militantisme, dans cette recherche, est considérée comme une forme possible d'engagement, une déclinaison, une mise en pratique de celui-ci. Initialement enracinée dans le registre religieux, la notion de militantisme converge dans le domaine des pratiques de participation sociale et se laïcise durant le XX^e^ siècle. Le militantisme désigne « un activisme spécifique qui peut concerner toute activité sociale » (Fillieule & Pudal, 2010, p. 163). Cette pratique se caractérise par l'idée d'une lutte *active*, dont en découle des actions, non salariées et non orientées vers l'obtention de profits matériels (Lagroye et al., 2002). En 1997, Ion publie dans son ouvrage intitulé « La fin des militants ? » une analyse sur l'évolution du militantisme au cours du XX^e^ siècle. Il témoigne selon lui d'une « crise du militantisme » qui

[7] Idée également défendue par Bobineau (2010).

touche les structures organisationnelles et institutionnelles (telles que les partis politiques, les syndicats) ainsi que les militant·es eux·elles-mêmes. En effet, ces dernier·es se détacheraient de la forme traditionnelle du « militant total » et instaureraient une « distanciation au militantisme ». Une transformation du militantisme serait à l'œuvre, remplaçant les structures bureaucratiques et hiérarchisée (de manière verticale) aux profits de groupes « plus informels et décentralisés » (Fillieule & Pudal, 2010, p. 169).

Dans un ouvrage de référence sur le militantisme, Ion (1997) rend compte des transformations qui se sont opérées, passant d'un engagement « total » à un engagement aujourd'hui « post-it ». Bien que ces modèles d'analyse soient construits en opposition, mettant en avant les anciennes contre les nouvelles façons de s'engager, celles-ci ne sont en rien opposables. Au contraire, ces deux modèles doivent être pensés de manière complémentaire. La transformation des engagements au sein des mouvements sociaux abandonne l'idée selon laquelle le·la militant·e doit s'engager pour des causes aux idéaux parfois abstraits ou étant seulement le fait d'un héritage (Ion, 1997), mais cette fois, plutôt selon des idéaux et valeurs qu'il·elle aura pris le temps de choisir et d'explorer. Ainsi l'engagement contemporain vise justement la dés-aliénation anciennement associée au militantisme traditionnel, dans le but de permettre et favoriser une émancipation (Pesce et al., 2021a). « Les espaces de l'engagement sont ainsi ceux au sein desquels peuvent se déployer, être affirmées et reconnues des formes d'agir individuel qui sont émancipatrices dans leurs objectifs, selon des méthodes qui elles-mêmes s'émancipent de formes traditionnelles, considérées comme contraignantes » (Pesce et al., 2021a, p. 36). Si anciennement, le mouvement protestataire imposait dans une certaine mesure à l'individu des répertoires d'action (parfois limités), un fonctionnement « vertical » et une hiérarchie forte au profit d'un investissement intense et d'un attachement certain aux valeurs identitaires du mouvement de la part de l'individu, cette conception à fait naître chez les jeunes générations, des représentations contemporaines différentes.

L'engagement individuel serait alors moins intense ou du moins plus mesuré dans le but de prévenir le surengagement et l'épuisement militant (Cottin-Marx, 2023). Il laisserait également place à plus d'individualité et l'expression des potentialités. Malgré une prise de distance certaine relative au militantisme de l'époque, les problématiques d'épuisements militants (burn-out militant) n'ont pas disparues. Lors d'un précédent travail de recherche, mené dans le cadre du Master de recherche (Corbin et al., 2021), lorsque nous avions interrogés des militant·es adolescent·es, membres du collectif *Youth For Climate*, il est apparu dans les récits que malgré leur vigilance, certains membres ont vécu un épuisement, une lassitude et une perte de sens de

leur militantisme, dû à un investissement trop massif et énergivore. La conception d'un militantisme « distancé » qui serait aujourd'hui majoritaire fait également l'objet de certaines controverses. En effet, cette conception serait construite « en opposition au [militantisme] passé » (Fillieule & Pudal, 2010, p. 170), et aurait tendance à gommer la complexité de ce que pouvait être le militantisme : « elle met en avant un processus d'individuation qui n'explique pas grand-chose » (*op.cit*) et qui se focalise non plus sur les raisons qui ont animé le militantisme de l'époque que sur la réelle signification que les individus en font.

Pour tenter de comprendre également les mutations imputées au militantisme contemporain, Fillieule et Pudal (2010) questionnent ainsi la place du processus d'individuation. Ils mobilisent pour cela la notion de « carrières » militantes. Selon eux, les carrières offrent la possibilité d'étudier les processus et la dialectique qui se jouent entre l'histoire personnelle d'un sujet, ainsi que celle des institutions et ses contextes de réalisation (*op.cit*). S'appuyant sur les propos de Becker (1985), la carrière permet de mettre en évidence « une succession de phases, de changements de comportements et de perspectives de l'individu. » (*op.cit*, p. 46). Ainsi, il est possible de retracer le parcours et d'identifier les phases de transition, tels que l'entrée dans le militantisme, les différentes formes d'engagement mises en œuvre, l'investissement ou le retrait de l'individu dans ses engagements, ceci selon une perspective temporelle au long cours (Fillieule & Pudal, 2010). Plusieurs constats peuvent être alors établis. Le premier met en avant l'idée selon laquelle, l'engagement dans des activités militantes seraient le produit d'un ajustement entre offre et demande du militantisme (*op.cit*). Ce constat doit en effet se lire au regard du contexte historique, social et culturel dans lequel le sujet s'inscrit. Si aujourd'hui, une multitude de facteurs influencent sur l'entrée ou l'investissement dans une forme d'engagement et de militance, les auteurs témoignent de la flexibilité des logiques d'attachement et de désengagement au sein de celles-ci. Le militantisme d'aujourd'hui serait alors caractérisé par les « multi-inscriptions » et la pluralité des engagements, produisant alors un flux important d'investissement et de désinvestissement.

Plutôt que de parler de « crise de l'engagement » on observe ce que Fillieule (2005) appelle une « crise de la participation » et qui s'explique par plusieurs facteurs. Le premier serait dû à la valorisation que le groupe accorde à l'individu, soit la redistribution envers celui-ci pour les actions menées au sein du groupe. La recherche de reconnaissance personnelle de plus en plus accrue, caractérisée par une quête de soi, la prise d'initiatives ou encore d'autonomie personnelle (*op.cit*) participent à un désengagement des formes traditionnelles d'engagement. Ces idées font échos aux travaux de M. Wieviorka (1998, p. 39) qui conçoit l'engagement

comme permettant l'articulation de la sphère privée et du militantisme (*op.cit*), position dans laquelle le sujet ne se voit pas contraint de renoncer au soi pour la cause défendue. Le deuxième facteur identifié par Fillieule (2005) réside dans le déclin des croyances envers les idéaux du mouvement, entrainant un investissement moins intense de la part des individus, qui ne seraient pas prêt à « sacrifier » leur existence pour la lutte. Enfin, le dernier facteur tient en l'évolution des relations de sociabilité au sein des mouvement (*op.cit*), aujourd'hui caractérisées par une multiplication des réseaux sociaux, de pairs et d'expériences.

Si l'engagement pensé comme Moscovici (1998) ou encore Ion (2005) témoigne d'un affranchissement des appartenances, nous devons nuancer le propos en précisant qu'il y a certes un affranchissement des appartenances traditionnelles, étatiques, institutionnelles mais qu'elles se font en faveur des groupes, des collectifs plus identitaires, portant des revendications et les idéaux d'une cause précise.

En effet, dans le cas des jeunes pour le climat, malgré leur caractère intersectionnel, les luttes défendues sont spécifiques et témoignent par leurs membres d'une réelle appartenance, posant dès lors la question de l'identité que porte le collectif ou le mouvement comme c'est le cas pour « *Youth For Climate* » par exemple. La volonté d'un mouvement porté par les jeunes eux-mêmes, qui se différencie des autres mouvements en faveur de l'écologie ou du climat témoigne d'un affranchissement des codes traditionnels, mais sans pour autant abandonner l'affiliation collective et identitaire d'un mouvement militant traditionnel. Comme le défend Lardeux (2016), les collectifs contemporains s'établissent selon des modèles plus souples, avec des organisations en réseaux, où l'égalité des rôles et des statuts au sein du groupe est prônée (*op.cit*). En s'appuyant sur un répertoire de pratiques contestataires et de communication plus vastes (notamment avec l'utilisation des réseaux sociaux numériques), les nouveaux modèles d'engagement revendiquent une plus grande autonomie dans les modalités d'engagement possibles.

Or, une question demeure : comment caractériser les engagements contemporains ? Nous tenterons d'apporter des éléments de réponse à cette question dans la partie suivante.

1.3. Engagements contemporains : spécificités

Derrière l'idée d'un abandon de la sphère politique de la part des citoyen·nes communément diffusé dans la presse et plus particulièrement d'une prétendue dépolitisation de la part de la jeunesse, les chercheurs et chercheuses en SHS se rejoignent pour démontrer le contraire. En effet, depuis plus d'une quinzaine d'année, les recherches concernant les pratiques

d'engagement, notamment de la jeunesse se regroupent autour d'un même constat : non la jeunesse ne se désintéresse pas de la politique et de l'engagement, elle s'intéresse cependant à d'autres pratiques de participation sociale et citoyenne :

> s'ils ne veulent plus "entendre" le monde politique tel qu'il est, pour autant ils ne délaissent pas la scène politique. Ils en sont des acteurs à part entière. D'une autre façon, à leur façon certainement, ils sont politiquement dans le jeu. C'est la façon dont se noue aujourd'hui leur lien, sinon au politique, en tout cas au collectif (Muxel, 2001, p. 47).

En effet, les modalités d'engagement des jeunes ainsi que leur manière de penser la participation au lien social et leur rapport au politique ont évolué ces dernières années. Pour Roudet (2014, p. 94) il s'agissait d'une « recomposition du lien politique et des formes d'engagement, qui indiquerait moins un recul de la participation juvénile qu'un renouveau des formes et du sens de cette implication dans le contexte de régimes démocratiques marqués par la défiance ».

1.3.1. Investissements variables et répertoires d'action élargis

Plusieurs études empiriques ont étudié ces « nouvelles » formes d'engagement et de participation sociale afin d'en saisir les mutations effectuées au fil du temps. Pleyers (2014) ou encore Datchary et Pagis (2005) ont spécifiquement étudié le mouvement altermondialiste[8] et son fonctionnement afin de mieux comprendre les caractéristiques de ces mouvements sociaux alternatifs et leurs visées. Dans leur travail d'investigation, il apparait en premier lieu les raisons pour lesquelles, les altermondialistes - ce constat touche également les jeunes - ont abandonné, ou du moins se sont éloignés des formes traditionnelles d'engagement. La première critique qui est faite de la part des militant·es est celle d'une trop grande rigidité dans les formes et les pratiques traditionnelles d'engagement au sein des organisations politiques telles que les partis ou les syndicats (Datchary & Pagis, 2005). Selon elles·eux, leur structure trop rigide et trop hiérarchique (basée sur la verticalité), est considérée comme contraignante voire cloisonnante, à cela s'ajoute une multiplication des tâches administratives. Quéniart et Jacques (2008) qui interrogent les nouvelles pratiques d'engagement et de participation sociale des jeunes font un constat similaire. Selon elles, les jeunes auraient toujours à cœur de s'engager pour défendre des idées et causes qui leur sont chères, mais refuseraient cependant les étiquettes et affiliations politiques ou idéologiques (Borredon, 1997), investissant à la place un autre répertoire politique

[8] Mouvement social en opposition au modèle libéral de la mondialisation, qui revendique un mode développement plus respectueux de l'environnement et de la dimension humaine, par le biais d'un renouvellement des pratiques d'engagement. Leurs valeurs principales sont l'hétérogénéité des pratiques, la transparence, l'horizontalité, *etc*.

d'actions plus directes (Quéniart & Jacques, 2008). Ce constat était déjà présent selon Ion (2005) pour qui les évolutions des mobilisations sociales et politiques d'aujourd'hui se réalisent en partie hors des structures « encadrées » traditionnelles et visent également « le souci d'agir efficacement » (*op.cit*, p. 24).

Celle-ci s'exprime notamment au travers de l'investissement porté pour le collectif. Pour reprendre une comparaison dichotomique mais éclairante, le·la militant·e « total » garantissait un investissement intense et principalement orienté pour une seule cause à défendre, le·la militant·e « post-it » quant à lui·elle a un degré d'investissement et de participation au sein du mouvement plus variable et modulable (Lardeux, 2016). Ces engagements « à la carte » se traduisent par un répertoire d'actions et de pratiques plus vastes, choisies et interchangeables. Ainsi, à l'instar des engagements contemporains, le mouvement altermondialiste prône en ce sens de nouvelles conceptions de l'action politique par le biais d'un renouvellement et d'une hétérogénéité de pratiques. Il s'agit d'une idéologie selon laquelle les représentations des modes d'engagement sont jugés désirables et dont les valeurs et l'idéologie défendent des principes démocratiques, de transparence, d'horizontalité et d'intersectionnalité (pour n'en citer que quelques-uns).

Dans une étude menée au Canada chez les 22-29 ans, Milan (2005), montre que plus de la moitié des interrogé·es déclarent pratiquer au moins une autre forme d'action politique et sociale que le vote. En effet, ce constat fait sens, notamment si l'on s'intéresse aux jeunes n'ayant encore obtenus la majorité. Bien que le vote soit symboliquement un acte de participation politique fort, les autres moyens de participer à la vie sociale et politique existent. Une liste non exhaustive comprend par exemple la signature de pétition, la médiatisation d'une cause par la participation ou l'organisation à des actions symboliques telles que des manifestations, des marches, des sit-in, l'occupation de certains endroits ou encore la prise d'information et de diffusion, la sensibilisation, la rédaction d'information, le boycott, la consommation (éthique, raisonnée), les transformations dans le style de vie (devenir végétarien·ne, végan·e) ou dans les modes de transport (ne plus prendre l'avion[9], favoriser l'utilisation du train ou des mobilités douces). Ces constats convergent vers l'idée que l'engagement des jeunes (et leurs pratiques) serait alors « plus éclectique et bricolé, ancré plutôt dans le mouvement associatif ou dans des pratiques individuelles […] que dans les partis ou les syndicats. » (Quéniart & Jacques, 2008, p. 214). En ce sens, grâce à l'autonomisation de

[9] « Flygskam » ou la honte de prendre l'avion en suédois est un phénomène qui se repend en Europe et qui semble entrainer des conséquences sur le trafic aérien selon une enquête de l'Union des banques suisses (UBS), voir aussi Brunet (2021).

l'individu, les pratiques d'engagement peuvent être multiples. Les engagements contemporains sont ainsi caractérisés par l'abandon de la dichotomie sphère privée / sphère publique, alliant plutôt l'une et l'autre de sorte à former à présent une dialectique, où le sujet pourra s'investir selon ses besoins et ses ressources dans l'une de ses sphères de vie.

1.3.2. Temporalités modifiées et intersectionnalité des luttes

Si comme l'avait souligné Quéniart et Jacques (2008), les jeunes s'engagent pour des causes qui leur tiennent à cœur, elles sont cependant plurielles. En effet, l'une des caractéristiques des engagements contemporains et portés par la jeunesse est la multitude des causes défendues, sous-tendue par le principe d'intersectionnalité. Cette notion, qui naît dans les années 70 pour problématiser la simultanéité des différents systèmes d'oppression (de race, de genre, de classe, de sexualité) et de l'impossibilité à les hiérarchiser (Aubry, 2020) s'est vu prendre une place grandissante au sein des mouvements sociaux actuels. Selon Aubry (2020, p. 333),

> réfléchir en termes d'intersectionnalité pour penser les mobilisations collectives permet notamment d'appréhender les conflits et les rapports de domination au sein des mouvements sociaux de même que les enjeux stratégiques et identitaires des collectifs qui mobilisent les répertoires de l'intersectionnalité.

Laperrière et Lépinard (2016) ont notamment montré comment l'intersectionnalité pouvait être utilisée telle « un outil » pour les mouvement sociaux (tant sur le plan de l'inclusion individuelle des personnes que sur le plan politique dans le but de reconnaitre les conflits et remédier à leur sous-représentation) (Laperrière & Lépinard, 2016).

L'engagement devient en ce sens plus flexible, il ne se limite pas toujours à une seule cause défendue. Le constat parallèle qui est fait, est celui d'un engagement qui s'inscrit dans une temporalité moins figée - qui ne signifie plus nécessairement une inscription au long terme au sein d'un collectif (Ion, 2005). Au contraire, aujourd'hui, où le temps est à l'urgence (qu'il en soit dans un premier degré réellement le cas pour la cause climatique par exemple, ou de manière plus globale, dans les rythmes de vies des sociétés occidentales), l'engagement apparait comme une réponse évidente à la fatalité, « une manière d'agir rapidement quand il paraît impossible d'attendre » pouvant ainsi être qualifié d'« idéalisme pragmatique » (Ion, 2005, p. 24). Il s'agit pour le sujet, d'avoir une sorte d'emprise sur le réel et ainsi contrer les dangers et risques que présente l'inaction. Cette idée résonne avec l'abandon progressif de « tournants historiques » ou de « grandes victoires politiques » dans le militantisme, au profit d'actions plus directes et la recherche d'efficacité (Giddens, 1991). Les engagements contemporains sont plus ponctuels, plus circonscrits dans le temps pour gagner en efficience (Bobineau, 2010). Cette

transformation s'inscrit dans le courant d'une société en perpétuelle mouvance, où « le monde social est ressenti comme empli d'incertitudes » (Ion, 2005, p. 24) propice à l'instauration d'un « autre rapport au politique » (*op.cit*, p. 28). Bien que ces incertitudes soient caractéristiques du monde de demain, elles n'empêchent pas les militant·es contemporain·es d'user des récits et représentations utopiques pour guider leurs engagements. En effet, si les utopies subsistent, elles permettent par exemple aux altermondialistes de revendiquer un monde plus juste, où les inégalités n'auraient plus leur place. Cette conception de la militance est aussi revendiquée par Dion (2018), qui propose de laisser place aux récits, centrés sur la justice sociale, comme moteur d'évolution de nos sociétés, pour combattre la crise climatique et l'inaction collective.

1.3.3. Singularisation et développement des potentialités

Enfin l'une des caractéristiques dominantes des engagements contemporains s'illustre dans la mise en avant des individualités. En effet pour Ion (1997, 2005), l'individualisation qui caractérise la société contemporaine a permis l'essor d'engagements plus distancés. C'est le constat que font également Roudet et Tchernia (2001) pour qui la participation associative des jeunes est « centrée avant tout sur l'épanouissement personnel [en quoi] elle témoigne d'un mode d'être dans la société marqué par un renforcement de l'individualisation » (*op.cit*, p. 150). Par la suite, Roudet (2004) soulignera à nouveau ce constat avec cette fois l'idée que ce sont des activités récréatives plutôt que critiques et revendicatives qui prennent une place grandissante dans le milieu associatif. Selon lui il s'agit également de la recherche dans ces engagements d'une forme d'accomplissement personnel. En écho aux travaux de Fillieule (2005) les transformations dans les formes d'engagement sont également dépendantes de la manière dont le groupe valorise et reconnait l'individu selon les actions qu'il mène au nom de l'idéologie du collectif. Dans le jeu d'alternance entre l'investissement et les gratifications obtenues, le sujet entame un travail de réputation (Przygoda, 2024), et de valorisation de son individualité.

Comme le défendent Gagnon et al. (2004) l'engagement (dans leur cas bénévole) se veut le lieu de transformations conjointes entre l'individu et les institutions dans lesquelles il prend part. Soutenant cette quête du sens et de la définition de soi, les engagements contemporains tendent à accentuer ce phénomène. Selon Pesce et al. (2021a, p. 43) , « ne se pose plus la question d'une alternative entre engagement (derrière lequel s'effacerait l'individu) et affirmation individuelle (interdisant un engagement qui constituerait un renoncement) », les engagements contemporains laisseraient alors la place à l'expression de l'individualité dans son ensemble, soutenant dès lors l'individu dans le choix de ses trajectoires de vie et la reconnaissance de

celui-ci. Se revendique ainsi « la mise en conformité ou en compatibilité des orientations collectives de l'action et de la subjectivité personnelle » (M. Wieviorka & Laignel-Lavastine, 1998, p. 41). Cette idée est également celle défendue par Pleyers (2016b) et Pleyers et Capitaine (2016) lorsqu'ils étudient le mouvement alteractiviste chez les jeunes. Dans ce type d'engagement, c'est la relation à soi et le sens que le sujet accorde à celle-ci qui fonde et oriente l'engagement. Si l'engagement est « profondément imprégné d'individuation sans être individualiste » (Pleyers, 2004, p. 130), il nécessite cependant des ressources individuelles importantes notamment sur l'initiation de projets et la prise d'initiative (*op.cit*). Enfin, comme aime à le rappeler Quéniart et Jacques (2008, p. 231) à propos de l'engagement des jeunes, « l'engagement doit coïncider avec leurs aspirations les plus profondes, celles qui donnent sens à leur action, et il doit mobiliser leur identité personnelle ».

1.3.4. Contraintes et limites

Cependant, bien que l'engagement contemporain séduise de par sa forme distancée, sa flexibilité et la diversité des pratiques (permettant à chacun·ne de s'en saisir de manière singulière) certains écueils viennent contrebalancer cette description.

L'un des premiers éléments de controverse réside dans le fait de qualifier ces engagements de « nouveaux ». Selon Lardeux (2016), le changement de paradigme scientifique utilisé pour étudier les mouvements sociaux et l'engagement ainsi que la récente concentration des travaux scientifiques sur les luttes sociales plus récentes (aux structures plus mouvantes, moins verticales) et l'affaiblissement des organisations traditionnelles (de type syndicats ou partis politiques) (Labbé & Croisat, 1992) ont nourri des représentations autour de l'opposition nouveaux et anciens militantismes.

En effet, l'avènement du qualificatif « nouveau » pour évoquer ce qui ressemble plus à un renouvellement et une diversification des modes d'action parait inadéquat. Ion (2005) comme Bouneau et Callede (2015) souligne en effet cela en rappelant que de nombreux mouvements prennent appui ou exemple sur des anciens partis, syndicats pour coordonner leurs pratiques. De plus, il nuance le fait d'opposer les « nouveaux » et « anciens » mouvements mais d'en apprécier les différences, car rappelle-t-il le but est de permettre (grâce à la diversité des formes d'organisation et de fonctionnement) de toucher et réunir un public militant très diversifié. C'est aussi l'une des critiques qu'adresse Mathieu (2013) au modèle de Ion, en donnant à voir une représentation trop normative des manières de militer, qui contribuerait ainsi à l'opposition entre anciennes et nouvelles manières de militer. Si la multiplicité des pratiques et notamment la dialectique qui s'opère entre l'utilisation d'actions individuelles et groupales, ainsi que

l'effacement progressif de la sphère privée et publique apparait nouveau, les pratiques fondamentales ne le sont pas forcément.

De plus, Ion (2005) rappelle dans l'un de ses écrits le lien de cause à effet qu'une telle modification entraine. Il pointe notamment l'allègement des contraintes organisationnelles au sein des collectifs et constate que s'il permet à chacun·ne de « revendiquer sa propre part d'autonomie » (*op.cit*, p. 29) il induit en contrepartie un éloignement des pratiques d'affiliations entrainant une diminution du sentiment d'appartenance collective - celui d'appartenir « à un même "nous" ». (*op.cit*).

Une autre limite qui semble être caractéristique des mouvements tel que l'altermondialisme ou bien l'alteractivisme - de manière plus globale les engagements associatifs souvent portés par des jeunes (encore mineur·es) - réside dans la légitimité octroyée à leur lutte (Ion, 2005). Si nous ne remettons pas en cause leur légitimité en tant que lutte, il s'agit plutôt de souligner la (non) légitimité que leur confère autrui telles que les institutions (gouvernementales, scolaires, politiques) (Mathieu, 2011). Mathieu (2011) rappelle en effet, prenant exemple sur le mouvement alteractiviste le rapport de force qui s'instaure lors des négociations avec les acteur·ices politiques traditionnel·les. Il rappelle que même s'ils - les jeunes - ont une grande capacité pour mettre en place, conduire des mobilisations de grande ampleur, en peu de temps, ils restent « inaptes à les clore, puisqu'ils ne peuvent négocier et signer des accords de sortie de conflit et ne jouissent pas de la légitimité que fournissent les mécanismes d'élection et de représentation » (Mathieu, 2011, p. 40).

Enfin, dans une étude empirique réalisée entre 2002 et 2003, avec pour population trois collectifs de jeunes altermondialistes[10] Datchary et Pagis (2005) ont pu dégager certaines limites quant à l'organisation en réseau qui caractérise de plus en plus de mouvements sociaux. Le mouvement altermondialiste se regroupe grâce à la valorisation d'un même modèle de fonctionnement, celui de la forme en réseau. Opposé aux formes organisationnelles verticales (hiérarchie, adhésion, *etc*.), le primat est accordé à la multiplicité des engagements, l'horizontalité et la valorisation de la transparence (*op.cit*). Bien que la forme réseau présente de nombreux avantages et soit considérée comme un idéal de fonctionnement pour le mouvement altermondialiste, sa mise en pratique reste cependant confrontée aux fonctionnements organisationnels déjà existants et contraint les collectifs à « s'hybrider » avec les structures déjà existantes (*op.cit*, p. 224). De plus, Datchary et Pagis ont pu observer un

[10] Le mouvement altermondialiste conteste le modèle libéral de la mondialisation et revendique à la place un développement plus solidaire basé sur la démocratie, la protection des droits humains, la justice ou encore la défense de l'environnement

décalage entre les idéaux souhaités et les réalités de fonctionnement du réseau. En effet certaines résistances et écueils dans les schémas organisationnels persistent, malgré une volonté de les faire évoluer. Ce constat était également présent dans les recherches de Lachance et Przygoda (2021) qui, en étudiant le fonctionnement interne du mouvement de lutte pour le climat *Youth For Climate*, a mis en lumière le décalage qu'il pouvait y avoir entre les attendus et fonctionnement prônés par le collectif (notamment sur la question de l'horizontalité) et les pratiques effectives. Enfin, le constat d'une ressemblance entre les réseaux au sein de mouvement altermondialiste et les nouvelles formes de travail semblent prégnantes (flexibilité, temporalité réactive, élitisme, individuation des pratiques, *etc*.).

Nous l'avons vu, l'engagement est un concept multiforme, qui profite des différents regards des SHS. Empreint de nombreuses mutations et d'un réel renouvellement tant dans sa manière d'être pensé que pratiqué, il en fait un objet contemporain à étudier du point de vue de la psychologie.

2. L'engagement : une activité psychologique à part entière

L'engagement, s'il fait écho à de multiples conceptions - parfois au sein d'une même discipline - est une notion largement étudiée en psychologie. Si comme nous l'avons évoqué, en psychologie du développement, l'engagement a pu être mobilisé dans les travaux autour de la construction de l'identité à l'adolescence (Marcia, 1980, 1988) il a également fait l'objet de nombreuses recherches en psychologie sociale. Kiesler (1971) a été un des premiers à étudier l'engagement en portant sa focale sur la dimension comportementale, puis les travaux de Joule et Beauvois (1998) sont venus enrichir ces conceptualisations. Plus récemment, Girandola (2003, 2022) s'est intéressé à la dialectique engagement et persuasion et oriente ses recherches autour de la communication engageante afin de comprendre les possibles changements de comportements et d'opinions. Enfin, adoptant une perspective socio-cognitive cette fois, Ajzen et Fishbein (1980) développent la théorie de l'action raisonnée pour étudier l'engagement ici pensé comme la résultante d'une réflexion puis d'une décision délibérée. Si de nombreux regards se sont posés sur l'engagement, nous faisons le choix dans ce travail de le penser comme une activité proche du militantisme. La présente partie s'attache à dégager quatre enjeux psychologiques transversaux mis en jeu dans l'activité d'engagement.

Malgré un intérêt marqué pour l'étude de l'engagement comme activité psychologique, il ne semble pas y avoir de consensus au sein du monde scientifique pour une définition et une opérationnalisation claire des composantes de ce concept (Brault-Labbé & Dubé, 2009). Cette

difficulté peut notamment s'expliquer par les études déconnectées du fait qu'il existe une large palette de façon de s'engager (formes d'engagements) et de leurs contextes de réalisation (types d'engagements) (*op.cit*). En effet, la polysémie de ce terme et la multiplicité de ses formes, expressions et domaines de réalisation possibles viennent mettre à mal la possibilité d'étudier l'engagement de manière comparative ou encore selon une compréhension unifiée et exhaustive des processus psychologiques qu'il mobilise. Si certain·es auteur·ices (Barrett & Zani, 2014 ; Chevrier et al., 2020 ; Ekman & Amnå, 2012) ont proposé plusieurs typologies des formes d'expression de l'engagement civique et politique, en l'étudiant sous forme de participation (à la vie civile, politique, *etc*.) ou encore de non-participation et à dégager des « profils d'engagement civique et politique » (Chevrier et al., 2020, p. 295), cette conception basée sur des approches quantitatives ne renseigne que peu sur les différents enjeux et processus psychologiques à l'œuvre. Pour tenter de pallier cet écueil, Brault-Labbé et Dubé (2009) proposent une vision intégrative du processus d'engagement. Selon elles, l'engagement est un concept qui a trait à plusieurs dimensions dont les différences se situent dans le nombre et les combinaisons possibles des composantes impliquées (*op.cit*), les plus récurrentes étant les composantes cognitives, affectives, comportementales et motivationnelles. En réponse à ces insuffisances, Dubé et al. (1997) proposent un modèle tridimensionnel du processus d'engagement. Selon Brault-Labbé et Dubé (2009, p. 120) ce modèle défend l'idée « qu'il n'existe pas plusieurs, mais un seul type d'engagement, défini par certaines composantes spécifiques ». L'engagement est ainsi défini selon l'interaction dynamique entre une « force » affective (qui guide ou déclenche le processus d'engagement), une « force » comportementale (qui assure la mise en œuvre des actions et efforts nécessaires à la réalisation de l'engagement) et une « force » cognitive (qui assure le maintien de l'équilibre entre couts et bénéfices de l'engagement). Si les autrices soulignent le caractère dynamique que leur modèle permet dans l'étude de l'engagement et les « mesures » possibles notamment à propos des variations d'intensité ou encore des motivations de l'individu, il ne peut rendre compte des processus psychologiques sous-jacents à l'activité d'engagement. En effet ce modèle ambitionne d'être explicatif de certains « modes de fonctionnement » (Brault-Labbé & Dubé, 2009, p. 126) ou des diverses dynamiques au sein du processus d'engagement. Il laisse ainsi peu de place à une visée compréhensive de l'engagement et des mécanismes et processus psychologiques qui sous-tendent cette activité. S'inscrivant dans le sillon du courant positiviste en se focalisant sur des facteurs d'optimisation (en lien avec le bien-être, la réussite, *etc*.), leurs travaux visent plus le développement d'outils d'évaluation ou d'amélioration qu'une approche plus compréhensive,

centrée sur le sujet et son histoire personnelle. À l'instar de Boudon et Bourricaud (2000, cité par Gaxie, 2002, p. 146), une

> démarche compréhensive, située dans une problématique du sujet ou de l'acteur, qui pose que les hommes sont doués de conscience et accordent des significations à leurs actes, pour en déduire que toute conduite humaine présente une intelligibilité intrinsèque qu'il faut rendre intelligible en dégageant par reviviscence le motif auquel elle a obéi

semble plus correspondre à nos ambitions. Ainsi, nous proposons dans les sous-parties suivantes de parler d'enjeux relatifs à l'engagement, ici entendue au sens d'activité militante.

2.1. S'engager par et pour les autres : un enjeu intersubjectif

Le premier enjeu relatif à l'activité d'engagement que nous avons pu identifier se situe au plan intersubjectif. Il est ici question de montrer comment l'engagement mobilise des processus de partage, d'affiliation et de reliance entre les personnes qui s'engagent mais qui suppose réciproquement de se construire - aussi - en opposition à d'autres groupes sociaux.

Dubet (1994) affirmait que l'expérience, notamment d'action collective n'apparait réelle à l'individu, « que dans la mesure où elle est reconnue par d'autres, éventuellement partagée et confirmée par d'autres » (Dubet, 1994, p. 101). L'engagement ne peut devenir collectif que dans la mesure où il est partagé mais aussi reconnu par autrui. Se joue alors un croisement dans les subjectivités et le désir conjoint de s'engager vers un but commun. C'est également le propos défendu par Lapeyronnie (2005) selon lequel l'engagement se constitue nécessairement d'une relation aux autres. Bien que souvent associé à la volonté de se rendre utile aux autres, il y a selon lui une « morale de la proximité et de l'autre » (*op.cit*, p. 49) centrale dans l'engagement. Au-delà d'assurer des ressources (matérielles, politiques ou encore symboliques), les militant·es assurent des ressources « humaines » pour développer, renforcer ou diffuser leur cause. Malgré cet intérêt porté sur le rôle des réseaux sociaux dans le processus d'engagement, les recherches peinent à apporter des éclairages satisfaisants. En réponse, Passy (1998) propose en distinguant le rôle des réseaux formels et informels, trois fonctions jouées par le contexte relationnel dans le processus d'engagement individuel. L'autrice identifie un premier rôle de *socialisation* et de *définition des identités* qui conduirait à « un rapprochement idéologique entre l'individu et le mouvement » (*op.cit*, p. 63). En effet, grâce au travail de socialisation, qui induit une redéfinition des identités, des valeurs et des cadres possibles de leur expression par le biais notamment des interactions entre sujet et milieux (comprenant de fait les acteur·ices qui le constituent), les réseaux sociaux agissent ainsi sur la manière de percevoir et se représenter

le monde. Leur fonction détermine ainsi « les possibilités idéationnelles de joindre une action collective, autrement dit les conditions pour que s'établisse le processus cognitif de mobilisation entre l'individu et le mouvement social. » (*op.cit*, p. 64). Autrement dit, les réseaux sociaux jouent le rôle d'initiateur potentiel à l'engagement du sujet dans une activité collective. La deuxième fonction identifiée par Passy (1998) est une fonction de *recrutement*. En effet, les réseaux sociaux constituent un facteur déterminant de transmission des informations et de mise en contact des individus culturellement, idéologiquement ou politiquement proches. L'autrice souligne de plus que les personnes étant en contact avec une autre personne déjà mobilisée ont de plus fortes prédispositions à prendre part à l'action collective que ceux qui n'en connaissent pas (*op.cit*). Enfin, la troisième fonction est celle de *pivot*. Elle joue un rôle dans l'influence des intentions de l'acteur·ice, notamment au niveau de la prise de décision à s'engager et de l'intensité à y donner. Elle ajoutera plus tard à ses travaux, l'importance de la prise en compte des dimensions symboliques et narratives que peuvent jouer les réseaux sociaux dans l'engagement (Passy, 2005). En reprenant les propos de Harrison White (1992) elle rappelle qu'un réseau social est un réseau « de sens où les liens et les interactions sont porteurs de schémas narratifs qui constituent et élaborent sans cesse des constructions symboliques et interprétatives influençant l'action » (Passy, 2005, p. 113). Dans l'interprétation que le sujet fait de ces contextes et relations, s'élabore une structure de sens (*op.cit*) à la fois initiatrice et constitutive de l'engagement.

Dans une recherche sur les trajectoires et modèles d'engagement de jeunes militant·es du front national, Lafont (2001) pointe notamment le collectif ou groupe militant comme assurant au sujet un cadre dans lequel construire ses normes et une identité sociale forte. Elle mentionne par la suite l'importance de la structure des relations sociales qui caractérisent voire conditionnent les engagements militants. Selon elle, la nature et l'agencement de ces relations aux autres « porte les attaches affectives et solidifie les positions sociales, mais aussi parce qu'elle constitue un bon moyen d'identification et de démarcation du sujet. » (*op.cit*, p. 194). Si dans l'étude des cheminements d'engagement, elle identifie ce dernier comme étant avant tout une insertion au sein d'un groupe de pairs, d'ami·es avant d'être un projet politique en tant que tel, la construction du soi qui se réalise dans l'interaction avec les autres du groupe, « forcent et renforcent ainsi l'adoption des normes constitutives du "nous" d'autant plus cohérent qu'il est radicalement différent. » (*op.cit*, p. 194). C'est en effet le postulat que défendait Passy (2005) en affirmant que l'étude des dynamiques relationnelles permettait de comprendre ce qui mène à l'action protestataire, car dit-elle, ces réseaux,

> permettent aux individus non seulement de consolider des identités déterminantes pour leur engagement, mais aussi d'avoir des liens leur permettant de se connecter à une opportunité de mobilisation et, finalement, de façonner une structure de sens qui leur permet de croire en ce qu'ils font et de convertir ainsi une potentialité d'action en acte d'engagement (Passy, 2005, p. 114).

Enfin, plus récemment, dans une recherche-action sur le travail militant des femmes, Le Quentrec (2013) montre que malgré des contraintes et des difficultés (matérielles, charge de travail, appropriation du travail militant), de réels liens de solidarités spécifiques se créent au sein des syndicats. Le groupe a une réelle fonction relationnelle, qui renforce la cohésion et conforte les militantes dans leur activité (*op.cit*). Bien que des jeux de pouvoir, rivalités ou encore formes de domination soient à l'œuvre au sein du monde syndical, l'autrice rapporte qu'il existe des formes de solidarité spécifiques au sein des collectifs militants féminins. Construite socialement, la sororité prend des formes diverses (entraide, écoute, avouer ses craintes et insuffisances, *etc*.) qui permettent aux militantes d'activer « des processus de validation et d'inclusion » (*op.cit*, p. 65). Si le but n'est pas de remettre en cause la mixité des organisations syndicales ou militantes, l'autrice souligne toutefois l'importance de considérer pour ces femmes « l'importance de lieux où, dans un premier temps, [elles] peuvent se constituer en tant que sujet collectif, pour que, dans un second temps, cette mixité soit émancipatrice. » (*op.cit*).

Si en effet l'interaction avec autrui a pu favoriser ou maintenir un engagement dans une action protestataire (Passy, 2005), l'absence de liens entre les sphères de vie et les autrui rend plus instable le processus d'engagement. Sawicki et Siméant (2009) rappellent que malgré un intérêt récent accru pour les dynamiques individuelles de l'engagement (Fillieule & Mayer, 2001) il reste nécessaire d'avoir à l'esprit que ces mêmes logiques d'engagement « s'inscrivent bien souvent dans des trajectoires collectives et qu'elles adviennent rarement sans un travail de sollicitation émanant de groupes ou d'organisations déjà là. » (Sawicki & Siméant, 2009, p. 10).

L'engagement dès lors qu'il se réalise avec les autres sous-tend des processus d'identification, d'exploration, d'appropriation et de valorisation de nouvelles valeurs, de nouveaux liens sociaux, d'une idéologie à défendre au nom du collectif, *etc*. Réelle activité socialisante, l'engagement se veut nécessairement empli et générateur d'un ensemble d'émotions et de ressentis. La partie suivante propose d'explorer les enjeux affectifs de toute activité engageante et engagée pour le sujet.

2.2. Une activité engagée et engageante : un enjeu affectif

La question des affects et émotions occupe une place centrale tant dans les médias qu'au cœur des travaux académiques en SHS notamment (Mathieu, 2010 ; Sommier, 2010, 2015). Si l'émotion est communément acceptée dans son sens strict comme étant un « état affectif intense » qui se caractérise par des troubles divers (Le Robert, 2024) mais aussi quelque chose qui vient « ébranler », « mettre en mouvement » (Granarolo, 2020), elle revêt une composante psychologie et sociale (tant comme outil de communication que de mise en lien avec l'autre comme le montrait déjà Wallon (1941)). Pour Sommier (2015, p. 2), « l'émotion est fondamentalement sociale sous au moins deux aspects : d'une part, dans ses expressions et son acceptabilité sociale […] ; d'autre part, dans son ressort de réaction à autrui et d'adaptation du comportement à son égard ». À l'instar de Rimé (2009) les émotions jouent le rôle de partage et de façonnage du groupe social par les processus de fabrique, de maintien ou de mobilisation dans ceux-ci (Lefranc & Sommier, 2009). Si cette notion amène cependant de nombreux chercheurs et chercheuses à débat, les sociologues ont récemment porté un intérêt marqué pour l'étude des affects et émotions dans les activités protestataires et des mouvements sociaux.

En effet, Larzillière et al. (2021) résument dans un rapport de recherche sur la question des émotions et des diverses mobilisations, la manière dont deux courants principaux pour penser cette question se sont dégagés. Le premier courant résument-iels s'est principalement intéressé aux « sentiments moraux » comme source explicative des passages à l'acte, à l'engagement. S'ils constituent des déclencheurs par des émotions telle que l'injustice ou encore l'indignation, cette conception fait fi de la façon dont se sont établis ces mêmes sentiments. Adoptant ainsi une visée plus compréhensive et processuelle, le deuxième courant montre que « la notion de cadres d'injustices ou celle de dispositifs de sensibilisation, qui prend en considération un panel émotionnel plus large que celui des sentiments moraux » (*op.cit*, p. 7) semble être plus adapté pour étudier la part émotionnelle et affective dans le processus d'engagement. Dans un travail de définition de la notion même d'engagement, Ladrière et al. (2009) rappellent que l'engagement, dès qu'il est mutuel, met en jeu l'affectivité. Toujours selon elles·eux,

> l'affectivité donne à l'engagement ses assises ; elle ouvre les êtres l'un à l'autre, par une sorte de phénomène de résonance, les accorde à l'avance dans une corrélation qui est à la fois reconnaissance et pressentiment d'un accomplissement toujours à venir. (p. 15).

Dans un travail sur l'étude du rôle des émotions dans les processus de mobilisation protestataire, Mathieu (2010) tend à rappeler qu'à l'instar de Jasper (1997), bien que les individus se mobilisent lorsque leurs convictions morales se trouvent mises à mal, il est réducteur de ne

penser leur mobilisation simplement comme la légitimation de leur engagement ainsi que selon une réponse « spontanée et impulsive qui fait écran à tout ce que celui-ci doit à une socialisation particulière. » (Mathieu, 2010, p. 305). Mathieu (2010) aime à rappeler qu'une indignation si vive soit-elle peut rester silencieuse ou isolée si la maitrise des registres d'expressions (publique et collective) n'est pas assurée. L'étude des parcours militants qu'il a mené a permis de montrer notamment que la socialisation préalable à un engagement (protestataire) jouait un rôle central, en prédisposant dans une certaine mesure le sujet à s'émouvoir ou s'indigner de certains aspects de la réalité (Mathieu, 2010). Cette socialisation offre également les appétences et ou compétences au sujet pour se mobiliser dans une pratique militante. Pour autant, s'il souligne le caractère harmonieux d'un tel produit, il note l'importance de prendre en considération les motivations d'entrée et cheminements entre émotion et engagement. Selon lui, « les rapports entre émotions et militantisme apparaissent de ce point de vue ambivalents : positifs lorsque l'indignation débouche sur l'engagement, ils deviennent néfastes lorsqu'ils produisent un découragement qui ne peut être paré qu'au prix d'une sorte de travail d'insensibilisation » (*op.cit*, p. 315).

Dans une recherche plus récente sur les liens entre émotions et mobilisations dans le cas des victimes du Distilbène[11], Salaris (2017) réalise un double constat. À la question du pourquoi s'engage-t-on de manière collective, elle apporte des éléments de réponse, en montrant notamment que l'affiliation à un collectif (de lutte, de résistance, de victime dans son cas) est « souvent lié à une recherche d'explications de cette épreuve et donc à une prise en charge du nouvel ordre affectif qui en découle » (*op.cit*, p. 858). En écho au « choc moral » (Jasper, 1997) ressenti par les victimes et aux sentiments qui en découlent, celles-ci ne permettent pas d'expliquer de manière intégrale la mobilisation et l'engagement dans des mouvements contestataires ou collectifs. Salaris (2017) propose ainsi de s'intéresser une fois de plus à la construction de discours collectifs au niveau de la mobilisation en elle-même. Elle met ainsi en lumière la part d'émotions la fois « individuelles et collectives qui accompagnent les mobilisations » (*op.cit*) comme contribuant au processus de construction de la cause à défendre.

Dans une réflexion portée à partir des travaux de Dewey (2010), Petit (2021) interroge la place et le rôle des émotions pour penser la transformation sociale. Prenant appui sur la théorie relationnelle des émotions (Laflamme, 1995), qui conçoit l'émotion comme un moteur capable

[11] Nom courant donné à un médicament prescrit dès 1946 à des femmes enceintes présentant des risques d'avortements spontanés. Plusieurs études démontrent des effets délétères sur les enfants exposés in utéro du DES, mais il faut attendre 1977 pour qu'il soit interdit à la vente (Salaris, 2017).

de transformer les milieux et les individus qui le composent, Petit (2021) conçoit l'émotion comme pouvant agir « en tant que puissance de transformation des règles et des institutions, mais que cette dynamique agit à son tour en changeant les individus eux-mêmes. » (p. 191). Ainsi, la perspective d'une « transaction » développée par Dewey (2010), permet d'ouvrir un champ pour penser de manière triadique les dynamiques de transformations qui s'opèrent entre sujet - institution et émotion. Si le constat de Petit (2021) est qu'une émotion peut en effet guider le changement des habitudes ou des conduites, elle peut également figer le sujet « dans une posture qui empêche toute transformation » (*op.cit*, p. 203). Cette perspective ouvre la question de la place des émotions et de leur expression par le biais des expériences sur les transformations tant sociales que personnelles.

Si comme le souligne Montoni Rios (2017) l'engagement (protestataire et radical) est un lieu propice où les émotions « naissent, se déploient et se transforment » (p. 114), il est intéressant de tourner notre regard sur le vécu, de la part du sujet de l'activité d'engagement. C'est encore une fois dans les travaux en sociologie (politique) que nous pouvons trouver des éléments de réponse.

Dans un travail sur les affects et émotions dans l'engagement à haut risque[12] ou engagement radical, à partir de l'étude de récits de vie, Sommier (2015) met en avant l'idée que ce type d'engagement « constitue un cas pratique particulièrement saillant pour l'approche affectuelle en ce qu'il est doublement "affecté", de la part de la société dans son ensemble et de la part de l'individu qui l'embrasse » (p. 5). L'expression concrète de ce type d'engagement mobilise dans une part importante le sujet et peut avoir des répercussions notables. Sommier (2015) liste ainsi des effets possibles d'isolement social ou vis-à-vis de soi-même, de rupture avec des liens antérieurs ou de l'identité même du sujet ainsi qu'une dépendance (matérielle ou affective) au groupe protestataire. Peuvent également apparaitre des tensions affectives entre les membres du groupe qui se caractérisent par une hypervigilance (par rapport à l'apparition de conflits) ou une gestion même de ces derniers. Tout comme Mathieu (2010), Sommier (2015) souligne l'importance de la socialisation comme prédisposant à une certaine radicalité, mais plus encore, elle souligne les dynamiques affectives qui s'opèrent au sein de groupe. En effet, l'engagement s'entretient dans le rapport aux autres et plus particulièrement au sein des relations qui se nouent dans le groupe (Sommier, 2015).

[12] Qui se caractérise selon McAdam (1986) par des risques physiques (mort, emprisonnement), symboliques et moraux. Ces derniers sont susceptibles de susciter « l'opprobre et la condamnation de la majorité » en plus d'être « sans retour [soit] jusqu'à peser sur l'ensemble de leur vie ultérieure. » (Sommier, 2015, p. 2).

Ainsi, au regard des travaux, qui traitent de la part des émotions dans les processus d'engagement, il semble possible de conclure comme le suggère Salaris (2017) que les émotions jouent un rôle central pour penser la question de l'engagement. D'un point de vue individuel les émotions si elles peuvent jouer le rôle d'initiatrices (par indignation, colère, peur ou encore joie et motivation) et de déclencheurs dans le passage à l'acte, au plan collectif, elles permettraient de maintenir une cohésion entre les membres du groupe tout en assurant la fonction de partage et de soutien.

Si comme le souligne justement Rimé (2009, p. 110), « l'expérience émotionnelle s'accompagne d'une manière presque indissociable chez la personne qui l'a vécue d'une propension à traduire cette expérience en paroles et à la partager socialement » les travaux en sociologie ont porté leur focale sur le rôle et la place des émotions dans les mouvements sociaux, notamment au sein des processus militants. Tantôt identifiée comme « travail émotionnel » (Gould, 2002) pour expliquer le maintien d'un engagement militant ou d'un autre coté comme agissant sur les dynamiques d'engagement et de désengagement (Fillieule, 2005 ; Passy, 1998, 2005), les recherches ne tiennent (encore) que trop peu compte de la portée « positive » ou étayante des affects et émotions dans le cadre de l'activité d'engagement, la cantonnant encore trop souvent à une fonction réactive, excessive ou connotée de manière négative.

Gaxie (1977) en s'intéressant aux rétributions du militantisme pointait déjà certaines « satisfactions » que pouvait induire l'engagement dans une activité politique pour le sujet, notamment au plan affectif. Selon lui,

> la camaraderie, […] la solidarité, la cohésion, la communauté de goûts et de sentiments, l'identification à un groupe, les joies de la victoire, les réconforts mutuels dans la défaite ou dans les malheurs individuels, les risques et les épreuves affrontés en commun, les réunions où se retrouvent les vieux amis et où s'égrènent les souvenirs, les controverses passionnées, les longues discussions poursuivies au café, l'affection, la complicité, l'amitié des militants procurent des joies que l'on peut juger prosaïques ou accessoires, mais qui constituent pourtant un puissant moyen d'attachement

au groupe (Gaxie, 1977, p. 137). Selon Bantigny (2014) le même constat était également établi dans les travaux de Bensaïd (1976) qui énonçait de son coté des satisfactions à « voir se recomposer le puzzle de sa vie » (p. 414, cité par Bantigny, 2014, p. 152) se traduisant par le vécu de plaisir, fierté et le sursaut d'originalité face aux routines dominantes. Plus récemment, Bergman et Montgomery (2021) se sont intéressé·es à la question de la joie qui « accroit notre capacité à nous lier aux autres, à partager des expériences et à agir ensemble » (p. 33). Selon les auteur·ices, étudier le militantisme par le prisme de la joie offre la possibilité de comprendre

les dynamiques de maintien ou d'épuisement d'un mouvement rappelant que le militantisme au-delà d'un ensemble de pratiques, attitudes et stratégies pour une cause donnée, est toujours « lié aux questions d'affect : la façon dont les mouvements permettent aux personnes de développer leurs propres capacités et de se renouveler » (p. 205).

Si comme nous venons de le voir, l'engagement est nécessairement lié à la question des affects, ceux-ci trouvent un écho singulier chez chaque sujet qui s'engage. Jouant un rôle initiateur, d'étayage ou de lien fédérateur autour d'une expérience partagée avec autrui, la part émotionnelle de l'engagement se veut dynamique et transversale. Elle résonne ainsi avec les transformations et remaniements induits par ces activités collectives et de fait avec l'enjeu symbolique de l'engagement, enjeu que nous présentons dans la partie suivante.

2.3. Comprendre et se représenter le monde : un enjeu symbolique

L'engagement est une activité complexe, multiforme, qui sur le plan théorique mais aussi pratique, se réalise au travers de nombreuses déclinaisons. Les recherches menées dans le champ des SHS principalement démontrent, selon les appellations (participation sociale, expérience sociale, processus, trajectoire) que l'engagement, notamment militant, peut constituer une façon de prendre part, de manière individuelle et collective aux activités sociales. Pensé comme « une façon de se "relier " au monde » (Lapeyronnie, 2005, p. 47), l'engagement n'en constitue pas moins une expérience qui lorsqu'elle se situe du côté de l'action (Dubet, 1994) (potentiellement collective) devient aussi sociale.

Dans le sillon des pensées de Goffman (1991) ou encore Berger et Luckmann (1996), la participation sociale (ou expérience sociale) qui peut se traduire au travers de l'engagement n'en constitue pas moins une activité par laquelle le sujet interprète le monde, mais plus encore y prend part. Si au travers des diverses socialisations, s'actualise la société, elle se réalise en amont au travers des expériences de transformations tant individuelles que collectives.

A titre d'exemple nous pouvons citer le travail réalisé par Robineau (2018). En s'intéressant aux incidences biographiques chez des militant·es « autonomes » (marxistes et anarchistes) et aux incidences sociales de ce type d'engagement radical, Robineau (2018) constate que pour une partie de son échantillon, des ruptures au sein du parcours biographique sont apparues. Elles se caractérisent de telle manière que : « leurs pratiques et leurs représentations sont remodelées, l'ordre des priorités et le champ des possibles s'y trouvent bouleversés, leur style de vie, de l'habitat en passant par leur réseau de sociabilités […] profondément changés. » par leur engagement dans la cause marxiste (*op.cit*, p. 63). Les transformations qui marquent ces ruptures et le choix des pratiques d'engagement sont à appréhender comme une activité sociale

à part entière pour les sujets. Dans son travail, Robineau (2018) donne également l'exemple du squat comme pratique contestataire mobilisant selon Berger et Luckmann (1996) des processus de « re-socialisation » où le sujet ne peut être exempt d'un jeu d'apprentissage des règles et codes qui encadrent ce milieu autonome. Si le *modus operandi* du squat, qui s'inscrit en effet dans des pratiques radicales, offre un exemple « des processus d'incorportation/désincorportation » (Robineau, 2018, p. 62) au milieu, nous sommes en mesure de nous demander si ce processus est également à l'œuvre pour d'autres types de pratiques d'engagement collectif, dans la mesure où il suppose, l'insertion dans un groupe social restreint, aux revendications souvent contestataires vis-à-vis de l'institution. Dans des travaux s'intéressant à l'intégration des jeunes d'origine maghrébine en France par le biais du militantisme politique, Baillet (2001) montre que ce type d'engagement a permis aux jeunes, un processus d'entrée en communauté. En d'autres termes, l'engagement au sein d'organisation (sociétaires ou communalistes) a joué un rôle socialisateur pour le sujet, permettant de prendre part de manière active au tissu sociétal. L'engagement se veut comme un des moyens pour le sujet de s'insérer dans la vie sociale et politique, par le biais de la défense d'une cause le sujet s'inscrit dans le lien social.

A l'instar de Castoriadis (1975) qui conçoit le militantisme comme l'inspiration d'un imaginaire radical de transformation de la société, l'engagement ici entendu au sens de militantisme ou action communautaire est conçu selon Jetté (2017, p. 41) comme « une forme de praxis agissant à l'encontre de cette réification. Il se conjugue alors avec des pratiques de participation sociale, communautaire et citoyenne qui permettent de coconstruire de nouvelles entités institutionnelles (règles, politiques et programmes) dans divers champs d'intervention. ». Il précise les ambitions des pratiques militantes comme visant des objectifs éthiques en se basant sur les principes de justice sociale, de solidarité, d'autonomie et de démocratie. Jetté (2017) rappelle que s'il s'agit d'un objectif d'idéal à atteindre, de telles pratiques d'engagement s'articulent autour d'une « lutte pour la reconnaissance » (Honneth, 2008) et l'émancipation pour pouvoir prendre pleinement part à la vie démocratique. De par leur engagement (militant ou communautaire) les sujets œuvrent pour « la mise en tension d'une citoyenneté active et militante dans divers champs d'action, et de revendications à caractère social, économique et politique » (Jetté, 2017, p. 51). L'engagement met dès lors en jeu des processus de participation sociale qui visent des transformations profondes des systèmes de dominations ou d'inégalités. L'engagement militant semble de fait participer au processus de conscientisation du monde social et de son fonctionnement. Dans une « dynamique de collectivisation, d'expérimentation et de mise en solidarité [il] insuffle aux participants une nouvelle confiance en soi qui peut

trouver son expression bien au-delà des opérations militantes » (Jetté, 2017, p. 44). En plus d'agir au plan sociétal et collectif, l'engagement semble également jouer un rôle essentiel dans des transformations cette fois plus personnelles.

Ainsi, nous pouvons retenir que l'engagement, mobilise des processus d'accès au monde, de représentation de ce dernier, mais plus encore de signification et de transformation en son sein. Chez les jeunes en particulier, Lapeyronnie (2005) met en avant l'idée qu'il s'agit, par l'engagement, de donner un sens concret aux idées et aux aspirations morales. Selon lui, « aujourd'hui, il ne s'agit pas seulement d'obtenir un statut social, il s'agit bien de donner un sens à sa participation sociale » (Lapeyronnie, 2005, p. 41-42). Dans ses travaux, Joanny (2012) étudie le lieu comme « cadre » dans lequel l'expérience se construit, prend forme et y trouve un sens. Selon lui, le lieu constitue « une "porte d'entrée" vers le monde, permettant à l'individu de développer des savoirs, de faire l'apprentissage de la vie collective, et lui offre la possibilité de se construire une place dans le monde tout en "faisant ses preuves" dans un cadre "protégé". » (*op.cit*, p. 25). De cette conception du lieu il nous est possible de faire une comparaison à celle de l'engagement. En effet, si comme nous l'évoquions, l'engagement constitue une expérience du réel, qui articule le Soi et le social, il est aisé de le considérer comme un moyen d'entrer dans le monde. Plus encore, l'engagement et son expression au-delà des ambitions qu'il porte, au plan des transformations institutionnelles et de ses objectifs de restructuration portée par la cause en elle-même, soutient dès lors un processus d'insertion dans le monde. Pour reprendre le parallèle que Joanny (2012) développe dans son travail sur l'expérience du lieu, l'expérience d'engagement se voudrait également comme la tension entre un « institué et instituant » (*op.cit*, p. 26). Au-delà de la simple appréhension du monde par le biais de l'expérience, est mise en jeu « la façon d'y trouver sa place, et même d'agir sur lui. Cette action qualifie l'expérience en tant que sociale, notamment parce qu'elle ouvre la porte du collectif, et éventuellement du politique. » (*op.cit*, p. 193). S'il a trait à des enjeux symboliques de transformation de la société et du soi, l'engagement, s'inscrit incontestablement au sein d'un travail autobiographique. Nous proposons dans la partie qui suit d'explorer la manière dont l'engagement peut jouer un rôle dans la construction de nouvelle manière de se penser et se construire en tant que personne.

2.4. Se penser et se raconter soi : un enjeu autobiographique

Nombre de travaux ont montré l'importance des différentes socialisations (primaire, puis secondaire) et leurs incidences sur les trajectoires biographiques (Gaxie, 2002 ; Muxel, 2001). Nous l'avons vu, l'engagement (militant) mobilise selon les modèles et les théorisations des processus qui mettent en jeu les motivations de l'individu, le besoin et la volonté de participer

socialement au cours de l'histoire. Dans le contexte d'un regain d'études en sociologie notamment pour les [nouveaux] mouvements sociaux, la question de l'identité (collective et individuelle) mise en jeu dans l'activité d'engagement tient à être éclairée. À l'instar des travaux de McAdam (1986) ou Ion (2001, 2005), les mouvements sociaux sont pensés comme des lieux privilégiés de construction et d'expression de l'identité (Ward, 2012). C'est également le constat que partagent nombre de travaux (Leclercq, 2011 ; Neveu, 2019 ; Vermeersch, 2004).

Dans ses contributions Vermeersch (2004) s'intéresse aux processus d'individuation et de participation dans le cadre de l'engagement bénévole. En rappelant que l'identité personnelle se construit et se définit par la « confrontation sans cesse renouvelée aux conditions sociales de son émergence, institutions et rapports interpersonnels » (*op.cit*, p. 697), l'autrice tente de monter comment l'engagement (bénévole) tient lieu pour l'émergence de la subjectivité et d'expression du rapport à soi. Selon elle, l'engagement bénévole et les rétributions en termes de plaisir qu'il procure tient en l'expression d'une négociation identitaire (*op.cit*) : « En tant qu'espace d'exercice et de valorisation de l'autonomie, l'association [ou l'engagement] constitue ainsi potentiellement un lieu privilégié d'étayage de l'identité, dont le plaisir est l'expression ainsi que le support » (*op.cit*, p. 697). Selon Vermeersch (2004), l'engagement constitue une activité singulière où s'activent des processus de valorisation du soi, des idées, d'affirmation, de réalisation et d'émancipation. Au-delà d'une simple dimension individuelle, l'engagement collectif devient le lieu où se joue et se négocie avec les autres et selon un mode de « coproduction », les valeurs à donner à son engagement, mais plus encore le sens de cette expérience. Le rôle central de l'engagement dans les processus d'étayages identitaires s'explique en partie dans la confusion entre identité personnelle et « l'identité construite par l'action » (Vermeersch, 2004, p. 699). Cet étayage identitaire se réalise nécessairement par le biais d'une affiliation (groupale et collective) et nécessite d'interroger les dynamiques au sein d'identités plurielles qui se déploient dans le cadre de l'engagement militant.

En s'intéressant de manière plus spécifique aux processus à l'œuvre des formes d'activisme et de militantisme spécifique, Pleyers (2016b) s'est principalement penché sur le cas des jeunes alteractivistes. Pour comprendre les ressorts de ce type d'engagement, Pleyers insiste sur le besoin d'étudier le processus de subjectivation (Rochex, 2013). Ce dernier est entendu comme le processus de construction de soi, comme d'un être singulier animé par la volonté de construire sa propre existence, de penser et d'agir de manière autonome par rapport aux instances et normes dominantes et imposées par la société (Pleyers, 2016b). Ce processus s'exprime notamment au travers d'un travail de résistance et « d'affirmation de soi comme

principe de sens » (*op.cit*, p. 111). En s'intéressant plus particulièrement aux alteractivistes écologistes, Pleyers (2016b) entend pointer la mise en jeu de processus créatif et d'affirmation de la subjectivité dans leurs pratiques d'engagement. Pensé de manière intégrale, comme fusionné avec le Soi, l'engagement est ici une constituante pour se penser soi et se définir. Ses écrits montrent que chez les alteractivistes, un travail d'interrogation et d'ajustement du soi est perpétuellement à l'œuvre. Bien qu'il s'agisse d'un groupe de militant spécifique, l'engagement œuvre comme lieu et moyen de construire, réviser et affirmer sa subjectivé. Il devient dès lors le medium qui leur permet de « s'épanouir, d'expérimenter des formes concrètes de mise en pratique de leurs valeurs et de participer à un changement social. » (*op.cit*, p. 114). En psychanalyse certain·es auteur·ices se sont intéressé·es à la question de l'engagement militant et de ses incidences sur la psyché du sujet (Chouvier, 1982). Au travers de plusieurs études cliniques portant sur les trajectoires d'engagement, Chiarelli (2016) montre par exemple que le militantisme a pu contribuer au soutien et au renforcement du narcissisme chez l'une des adolescentes interrogées. Dans cette étude de cas, Chiarelli (2016) souligne l'importance de l'engagement pour se penser et se raconter soi. Selon elle, l'engagement assure « une certaine profondeur identitaire, en [lui] fournissant une sorte de carte d'identité : à ce jour, être militante est ce qui la définit. » (*op.cit*, p. 172). L'engagement met en jeu des processus d'identification, d'idéalisation nécessaires pour la construction de son identité et plus largement inscrits dans un travail psychique de définition de soi.

Dubar (1995) énonçait déjà que l'identité résultait d'un travail continu entre actes d'attribution et actes d'appartenance. L'engagement au sein d'actions protestataires, par le biais de l'investissement au sein de groupes et collectifs militants constitue un terrain propice au déploiement de ce travail identitaire (Neveu, 2019). En étudiant la construction des identités au sein des mouvements militants, Neveu (2019) relève plusieurs processus de construction mobilisés par l'individu. L'engagement militant met ainsi en jeu des processus de construction et de « réassurance » (*op.cit*, p. 78) d'une identité qui peut, de par la cause qu'elle tend à défendre, être valorisée et valorisante dans le processus biographique du·de la militant·e. Si les trajectoires individuelles sont identifiables, elles s'entrecroisent avec la construction d'une identité collective, liée à la cause défendue, aux appartenances de groupes et de l'idéologie qu'ils revendiquent. Dans les récits des militant·es interrogé·es, il observe un « processus clé de connexion entre le nous du mouvement et la définition du je » (*op.cit*). Le collectif rempli dès lors le rôle de lieu pour le déploiement du soi, de ses appartenances. Neveu (2019) souligne cependant certains écueils ou difficultés rencontrées lorsque à l'inverse, le sujet entend difficile

de se constituer une identité en lien avec le mouvement social et ainsi mettre à mal le développement des capacités d'action de ce dernier.

Si l'un des enjeux au plan collectif est l'affirmation ou la réaffirmation (Neveu, 2019) de l'identité que porte le groupe ou collectif militant, au plan individuel, il s'agit pour le sujet de pouvoir construire et étayer son identité, dans le jeu d'investissement et appropriation des possibles qu'offre le groupe. Neveu (2019) ou plus récemment Przygoda (2024) soulignent cependant le caractère stigmatisant auquel les collectifs militants peuvent se heurter. En effet, lorsqu'est revendiqué une identité forte, qui peut se caractériser par une nette position de contre face à l'institution, le sujet (mais plus globalement le groupe) s'expose à des risques réputationnels (Przygoda, 2024). Malgré ces risques, les militant·es, dans l'affirmation d'un nous collectif, se prémunissent, notamment par le biais de leur affiliation d'une partie de ces stigmatisations. L'identité peut alors être pensée comme une ressource capacitante (Neveu, 2019) à laquelle se joignent les forces d'actions et de soutien propre au collectif.

Si l'identité et plus globalement la construction du soi se veut mouvante, située et produit de socialisations successives (Dubar, 1994 ; Kaufmann, 2004) il est intéressant de s'intéresser aux incidences que ces va et vient entre le sujet et le groupe tendent à produire. L'identité se voit de manière continue, redéfinie au sein des interactions ou confrontations avec les groupes dans lesquels le sujet s'insère ou se détache (Chevallier, 1994). Ainsi, dans l'interstice qui se crée entre le groupe et soi émerge l'identité collective. Cette dernière se définie d'un côté par un travail de différenciation par rapport à « l'extérieur » et de l'autre, la convergence autour de traits communs au sein du groupe (*op.cit*). Les travaux de Touraine (1965) qui a notamment étudié les questions d'identité au sein des mouvements sociaux résonnent avec ces constats. Baugnet (1994) reprend les trois principes qui sont à appréhender pour caractériser les mouvements sociaux selon Touraine (1965). Le premier principe n'est autre que l'identité, là où le groupe, collectif, mouvement doit être en mesure de « construire ou reconstruire une identité collective pour sa base » (Baugnet, 1994, p. 66). Le principe d'opposition constitue le second principe chez Touraine. En effet, le mouvement social émerge des suites d'un rapport conflictuel lui permettant de valoriser et définir son identité face à un groupe opposé. Le troisième principe, de totalité permet au mouvement de revendiquer un projet de changement social généralisé qui permet « la redéfinition du système d'action historique de la société » (*op.cit*, p. 67). Si cette approche permet de penser les mouvements sociaux et les dynamiques qui s'y jouent en y intégrant la place du conflit, elle fait fi des processus de construction et d'émergence du mouvement. Pour contrebalancer cet écueil, Melucci (1989) s'intéresse aux

processus sociaux à l'œuvre dans la genèse des mouvements sociaux et plus particulièrement à la formation de l'identité collective. Celle-ci serait alors le produit de trois dimensions agissantes de manière conjointes : l'identification et la formulation de cadres cognitifs concernant les ambitions et visées du mouvement pour permettre le déploiement d'actions, l'activation des relations avec les autrui qui composent le groupe (solidarité) et enfin l'investissement émotionnel pour se lier aux membres du collectif. En d'autres termes, les individus qui se reconnaissent entre eux, partagent des valeurs et affects semblables et se mobilisent pour agir de manière conjointe, œuvrant dans la formation d'une identité collective (Melucci, 1989).

Touraine (1965), Melucci (1989) ou encore Chevallier (1994) parmi d'autres proposent ainsi de penser la place de la conflictualité au sein des mouvements sociaux. Melucci (1978) porte une attention particulière pour différencier action conflictuelle (lutte entre deux acteur·ices pour l'appropriation de valeurs et ressources sociales spécifiques), des mouvements sociaux qui en plus de ces visées, ont pour objectif de remettre en cause ou faire infléchir les normes dominantes et l'institué. Les individus s'engageraient alors pour la recherche ou le besoin d'un cadre permettant la mise en place d'actions et de conditions propices pour voir atteindre ces buts. Mais également dans la recherche de relations interpersonnelles et la reconnaissance individuelle que génèrent l'affiliation et l'appartenance à un groupe. Être reconnu comme membre du collectif ou sujet engagé renforcent les évaluations, sentiments d'appartenance et valorisation de soi et du groupe. Mêlé entre processus de subjectivation, de valorisation, de construction de la personne ou laissant place à la conflictualité (entre le « je » et le « nous », mais aussi dans l'opposition à l'institué) l'engagement se veut le produit d'un dialogue perpétuel entre le social et l'individuel, le collectif et le singulier.

L'engagement comme nous l'avons déjà mentionné constitue un vaste objet d'étude dans le champ des SHS. Après avoir présenté les caractéristiques des engagements contemporains mais aussi en quoi cette activité se voyait traversée par des enjeux d'ordre intersubjectif, affectif, symbolique et autobiographique, il convient à présent de présenter les spécificités de l'engagement politique et climatique, notre objet d'étude.

3. Engagement politique et climatique : un concept heuristique

3.1. Engagement politique et climatique : définitions

3.1.1. Origines et évolutions du mouvement écologiste

Le mouvement écologiste, dont l'engagement politico-climatique découle, prend source dans les années 70. Nourri d'une diversité d'aspirations (notamment issues du militantisme local), ce mouvement entend agir au-delà des activités électorales et politiques traditionnelles en pratiquant une écologie de terrain (Vrignon, 2022). Alliant les controverses et la pluralité des acteurs et actrices qui constituent le mouvement, l'écologisme tient pour objectif central la lutte contre la crise écologique, revendication qui s'appuie sur les données scientifiquement disponibles et prônant un autre mode de société (*op.cit*). Ainsi se constitue en France une « nébuleuse » des mouvements écologistes qui ouvre le dialogue entre histoire environnementale et les réflexions issues des sciences politiques. Ce mouvement connait un essor aux lendemains de mai 68 et ce jusque dans les années 90. Il apparait cependant un tournant durant les années 80 et une transformation du « discours militant » (Ollitrault, 2001, p. 51). Ce tournant se caractérise par l'adoption d'une certaine expertise au cœur du militantisme et la volonté de faire croitre le mouvement hors de la structure militante. Un point essentiel pour caractériser ce mouvement tient justement en la multitude d'identités militantes qu'il recouvre. En effet cette diversité d'acteurs et d'actrices appartenant au mouvement impacte directement la multiplication des définitions données au mouvement écologiste et dessert les stratégies destinées à promouvoir la défense de cette cause (Ollitrault, 2001, p. 106). Dans une étude portant sur les trajectoires au sein du mouvement écologiste, Ollitrault fait plusieurs constats qui, nous pouvons le supposer, viennent également impacter la définition de l'engagement politico-climatique. Selon elle, les définitions identitaires données au mouvement sont étroitement liées aux raisons qui ont animé les militant·es à s'y engager. En étudiant les trajectoires des acteur·ices, devenu·es « militant·es expert·es » et le phénomène de « professionnalisation du militantisme » le constat concernant l'inscription dans ce type de lutte est le suivant : en plus d'une socialisation primaire favorisant l'engagement (Muxel, 2007) et le choix d'un groupe écologiste, la socialisation secondaire - et particulièrement celle universitaire - favoriserait l'émergence d'un modèle généralisé de militant·es, « créateurs et applicateurs de nouvelles normes vertes » (Ollitrault, 2001, p. 107). En effet, dans son étude qui interroge les militant·es écologistes sur leur discours et leur identité militante, il apparait que ces dernier·es ont tendance à énoncer de manière spécifique leur interprétation de l'écologie et ainsi pouvoir en maitriser les perceptions sur leur propre organisation. Elle constate également que l'évocation du répertoire d'actions mobilisées et notamment des stratégies

utilisées pour qualifier l'identité du groupe est source de divergences : certain·es parlent de mouvement, d'autres de groupe de pression pour parler de leur collectif délaissant de fait la dimension globale du mouvement écologiste.

Ollitrault (2001) identifie cependant trois types de trajectoires identitaires jouant le rôle de nuancier dans l'interprétation du mouvement écologiste. Outre la trajectoire scientifique, deux autres trajectoires ont retenu notre attention. La trajectoire politique, caractérisée par des militant·es acteur·ices du champ politique qui aspirent à un changement de société et voient l'écologie comme une critique sociale. Ils·elles visent par le biais de leur militantisme, la transformation des rapports inter-individuels et une régulation socio-économique avec comme source de motivation la recherche d'un monde meilleur. L'autre trajectoire se caractérise par sa « dominante réactive ». Les militant·es se seraient engagé·es dans le mouvement écologiste suite à un évènement personnel marquant (ex : perte de qualité de vie, injustice vécue, *etc.*). Ils·elles seraient conciliant·es avec le champ politique en utilisant le parti politique auxquels ils·elles s'affilient (dans ce cas-ci *Les Verts*) comme relais d'expression et d'amplification de leurs demandes, et par conséquent de leur cause (Ollitrault, 2001). Leur militantisme vise l'intérêt commun et la défense de leur mode de vie, ceci en opposition aux autorités et leurs prises de décisions jugées irrationnelles. Ils·elles gardent une certaine distance par rapport au jeu politique et ne se déclarent pas écologistes politiques. Leur engagement est qualifié de « mesuré ». Les points communs entre ces deux types de trajectoires partagent des représentations communes dans chacun de leur groupe ainsi que des similarités biographiques entre les individus leur permettant de s'identifier aux buts de l'organisation. Enfin, l'autrice rappelle la part des influences subies et des expériences personnelles vécues dans la trajectoire individuelle choisie.

Si la question de l'identité (militante) reste importante, elle vient également influencer sur le choix de dénomination du type d'engagement dont il est question dans cette recherche. En étudiant la littérature scientifique sur les différents types de lutte pour le climat, il apparait une diversité de termes et appellations pour parler de l'engagement pour le climat. Dans un récent travail de thèse, Dilé-Toustou (2023) met en avant le fait que depuis la naissance de l'écologie et des luttes qui en découlent, le discours écologiste s'est vu nourri d'apports divers et variés. La multiplicité des acteurs et actrices qui composent ces mouvements, leurs orientations politiques éparses et une diversification des formes organisationnelles ont favorisé l'émergence de diverses stratégies de déploiement de ces mêmes discours et mouvement écologistes.

Si ces facteurs-là peuvent constituer des contraintes impactant la structuration des mouvements écologistes, Ollitrault et Villalba (2014) mentionnent aussi un ensemble foisonnant de causes

et propositions défendues ainsi qu'un rapport ambivalent entretenu avec les institutions politiques comme ayant un rôle dans celle-ci.

Ainsi, malgré des difficultés organisationnelles et des divergences au sein du mouvement écologiste, ce dernier n'en reste pas moins mobilisé et présent tant au plan local (lutte du Larzac, ZAD de Notre Dame des Landes, *etc*.) que sur la scène internationale (Conférence des Parties, multiples sommets internationaux). Cependant, selon Hayes et Ollitrault (2024a) depuis la Conférence de Copenhague sur les changements climatiques de 2009 (COP15), les mobilisations écologistes ont été sujettes à de réelles « stagnations de la prise en compte des préoccupations environnementales, et ce, malgré la mobilisation des populations » (*op.cit*, p. 100). Entre 2010 et 2020, le contexte social et les recompositions géopolitiques entrainent des transformations au sein des mouvements écologistes. L'urgence de plus en plus croissante de la crise, un espace démocratique mis à mal, une précarisation des jeunes générations ou encore une crise sociale de plus en plus palpable qui exacerbe le sentiment d'invisibilisation des populations (*op.cit*) ont permis au mouvement écologiste de devenir une « modalité de contestation sociale qui, lorsqu'elle est incarnée par une jeune Greta Thunberg, construit un cadrage entre une génération et ses prédécesseurs. » (*op.cit*).

Ainsi, si comme le rappellent justement Ollitrault et Hayes (2024a) la question écologique n'est pas nouvelle, celle d'une réactualisation des discours du mouvement écologiste (teinté de colère, d'urgence et de culpabilité envers les générations passées), portée cette fois par la nouvelle génération le devient. Ce contexte de recomposition devient le terrain fertile pour l'émergence de nouveaux mouvements et collectifs militants qui convergent vers la défense de la cause climatique. Ce « renouvellement du champ organisationnel écologiste » (*op.cit*, p. 103) qui se caractérise parfois par l'apanage de l'utilisation de la désobéissance civile, se trouve également porté par des collectifs de plus en plus jeunes, indépendants, apartisans, intersectionnels et horizontaux. Emergent ainsi des collectifs tel qu'*Alternatiba* (mouvement militant qui prône la diffusion de solutions « alternatives » pour faire face à la crise climatique et qui les diffuse notamment par des Tours Alternatiba, tours à vélo dans différentes villes de France ainsi qu'au sein de camps climats), *ANV-COP21* (groupe d'Action non-violente né lors de la COP21 de Paris qui pratique la désobéissance civile non violente), les *Fridays For Future* ou *Youth For Climate* en France (sont des groupes de jeunes, souvent lycéens et lycéennes, pratiquant les grèves scolaires pour le climat initiées par la suédoise Greta Thunberg) ou encore des collectifs basés principalement sur l'utilisation de la désobéissance civile en lien avec le climat tels qu'*Extinction Rébellion* ou *Dernière Rénovation* (tous deux adeptes de l'utilisation

d'actions spectaculaires radicales visant à dénoncer les effets tant sociaux que politiques de la crise climatique en cours et qui revendiquent un dialogue plus démocratique et citoyen pour accompagner une transition écologique et sociale plus juste).

Ainsi, face à cette actualisation des modes d'actions et de l'identité que peut incarner le mouvement écologiste, il nous revient de spécifier ce que peut recouvrir, selon nous, l'engagement politico-climatique.

3.1.2. Un engagement pour le climat et pour la justice sociale

Afin de souligner la spécificité de ce type d'engagement, il convient de faire un rapide détour autour de sa terminologie. À l'instar des mouvements écologistes des années 70, les Sciences Humaines et Sociales ont commencé à s'intéresser aux rapports humain-nature-environnement, notamment en termes d'attitudes et de conduites associées (Fleury-Bahi, 2010). Le constat est celui d'une multitude de concepts et termes utilisés pour évoquer ces rapports. Ainsi, certains auteurs utilisent des termes comme « conscience environnementale (environmental concern) » (Fransson & Gärling, 1999), et la définissent comme « l'attitude développée à l'égard des faits et des conduites (les siennes et celles d'autrui) susceptibles d'avoir des conséquences au niveau environnemental. » (Fleury-Bahi, 2010, p. 81) ou bien « croyances environnementales (environmental beliefs) » qui selon Bechtel et al. (2006) serait « la façon dont les gens conçoivent les relations entre l'homme et la nature » (Bechtel et al., 2006 cité par Fleury-Bahi, 2010, p. 23) pour parler de leurs préoccupations pour le climat. Ici le terme d'« environnement / environnemental » paraît trop large et ambigu à la fois pour nommer le type d'engagement sur lequel nous portons notre intérêt. Aujourd'hui également, le terme d'écologie parait désuet pour parler de la cause climatique, il s'avère pourtant pertinent sémantiquement parlant. L'écologie renvoie en effet à la science qui étudie le vivant et les rapports entre les organismes et le milieu. De manière plus spécifique, elle tente d'interpréter les systèmes qu'elle étudie et la manière dont ils interagissent entre eux selon une perspective temporelle. « L'écologie pourrait alors être définie comme l'étude des interactions déterminant la distribution et l'abondance des êtres vivants dans la biosphère. » (Blandin et al., 2009, p. 5). Cependant le terme d'« écologie » peut aujourd'hui sembler « réducteur », dans le sens où il ne met pas assez en avant l'idée de *changement* du climat et des écosystèmes, prônant plutôt l'étude, la préservation et la conservation des milieux naturels. Si ce terme est pourtant plus précis et englobe l'ensemble des systèmes de vie et leur (inter)dépendance (Sauvé, 2017)[13], pourquoi est-ce la notion de

[13] Pour aller plus loin, nous renvoyons le lecteur aux travaux de Sauvé (2017), Robert-Mazaye et al. (2021) ou encore Étienne (2023).

climat[ique] qui a retenu notre attention et celle des jeunes pour qualifier leurs engagements et la dénomination de leur mouvement ?

Si un élément de réponse peut s'expliquer par l'évolution des formes d'engagement et un supposé renouveau dans les représentations des luttes sociales, il ne peut être le seul facteur. C'est en revenant au constat d'un contexte sociétal de crise que se trouve selon nous une deuxième partie de la réponse. En appui sur les constats de Klein et Stefoff (2021) certains éléments de réponse se trouvent peut-être dans l'avènement des expressions « crise climatique » ou encore « changement climatique ». S'il ne peut s'agir là que d'éléments partiels, d'autres explications se situent possiblement chez les jeunes eux-mêmes. En 2018, Greta Thunberg, jeune suédoise, se met en grève scolaire pour le « climat ». Le terme qu'elle choisit pour qualifier sa grève à selon nous toute son importance car il sera repris par une partie de la jeunesse. Ce terme est celui qu'on trouve le plus communément pour rassembler ce dont traite l'écologie mais vient, dans une grande majorité des cas, s'ajouter à des qualificatifs faisant écho à son dérèglement, aux perturbations, aux modifications. Dans les discours, sont grandement employés les termes de crise, dérèglement, perturbation, conséquence, modification, termes qui se juxtaposent au terme de climat. Ainsi cette notion se voit généralisée pour évoquer un ensemble d'objets et de préoccupations que portaient originairement les luttes écologistes.

A titre d'exemple - ici non exhaustives - en voici quelques-unes : le réchauffement du climat, la diminution de la couche d'ozone, la fonte des glaces, les gaz à effets de serre, l'extinction des espèces et les menaces sur la biodiversité, les dérèglements météorologiques et des écosystèmes, la pollution, la consommation d'énergie ainsi que les conséquences directes de ces bouleversements. Ce terme de climat devient ainsi un nom générique pour parler d'écologie. Il est d'ailleurs employé plusieurs fois comme nom de collectif de lutte et pour qualifier certains nouveaux mouvements de lutte (ex : *Youth For Climate, Mouvement de la jeunesse pour le climat, Collectif Marche pour le Climat, Résistance climatique, Little Citizens For Climate*, *etc*.) ou de manière plus simple pour évoquer leurs revendications et qualifier leur lutte (ex : Climate crisis, Climate change, Justice climatique, État d'Urgence Climatique, « En lutte contre l'effondrement écologique et le dérèglement climatique », *etc*.). C'est en ce sens que le terme de climat nous est apparu comme le plus pertinent pour rendre compte des luttes auxquelles nous faisons référence lorsque nous étudions l'engagement politico-climatique des jeunes.

Si nous ne pouvons réaliser un travail de description de chacune des spécificités des différents mouvements, terminologies employées ou spécificités dans les manières d'appréhender l'engagement en faveur du climat, dans son acception stricte, ce dernier recouvre selon nous les

formes de participation collective en faveur du climat et de sa protection. Ainsi, lorsque nous évoquons la dimension climatique de l'engagement, cette dernière est à entendre comme toute action individuelle et collective en faveur de la défense du climat. En d'autres termes toute action et stratégie qui vise la lutte contre les changements climatiques et les conséquences des dérèglements climatiques.

Cependant, il est selon nous nécessaire de préciser un point sémantique auquel nos précédents travaux nous ont confrontés (Corbin et al., 2021, 2024b). Si l'appellation d'engagement « climatique » fait sens chez les sujets que nous avons rencontrés durant nos travaux et de manière plus généralisée dans la communauté scientifique et tout venante, il convient de spécifier ce que sous-entend, de manière parfois implicite l'utilisation du qualificatif « climatique » pour évoquer le type d'engagement que nous étudions. En effet, en écho aux transformations des mouvements militants et faisant le constat d'un engagement renouvelé (Roudet, 2014) tant dans ses formes que dans le fond des questions qu'il traite, cet engagement, au-delà de la cause purement « climatique » met également en jeu une dimension réellement sociale. Nous l'évoquions déjà préalablement dans le premier chapitre pour rendre compte du contexte généralisé de crise qui traverse nos sociétés, il en va de même pour caractériser la lutte autour des questions climatiques. Si en effet le climat reste le premier objet de lutte, nous retrouvons dans les discours des militant·es, dans les lettres d'intention des collectifs ou plus largement en toile de fond, l'idée de justice sociale. Nous évoquions plus tôt des exemples de préoccupations qu'incarne la lutte climatique, mais il s'agit d'une lutte également sociale, dont le but est de défendre et prôner la justice sociale. Si l'articulation « entre le social et l'environnement est plus complexe que l'on ne l'imagine » (Laigle, 2019, p. 6), les questions touchant à la lutte de la (dé)croissance, à l'anticapitalisme, aux conditions des êtres humains, notamment autour du féminisme, de la lutte contre le patriarcat, les injustices sociales, l'égalité, la liberté méritent d'être pensées. Autant de questions sociales qui font de ces engagements non plus des luttes écologiques, mais des luttes pour le climat et la justice sociale. C'est également dans ce lien entre climat et justice sociale que s'incarne dans la dimension politique de cet engagement.

3.1.3. Un engagement politique visant des transformations

À ce propos, Charles et Le Treut (2006, p. 17) écrivent :

> Nous utilisons le terme d'engagement pour traduire le fait que la question du changement climatique ne s'inscrit pas dans une logique déjà tracée ou établie, mais implique au contraire un décalage, une bifurcation, une révision des modes d'action, à travers une prise en compte progressive de critères nouveaux. Il

> correspond à la nécessité d'anticiper un risque sans précédent par son ampleur et par la diversité de ses manifestations et de ses effets.

Ils déclarent également à propos de cet engagement que c'est au niveau des « dynamiques collectives que le problème du changement climatique nous confronte aux questions les plus nombreuses et les plus difficiles. » (Charles & Le Treut, 2006, p. 17). Les auteurs décrivent l'engagement climatique comme quelque chose de dynamique, relevant d'un niveau collectif, pour être efficace et étendu. En 2006, comme aujourd'hui, les réponses trouvées pour faire face à la problématique environnementale ne cessent de soulever de nouvelles questions quant à l'avenir de notre planète. « Le changement climatique ne peut s'envisager comme une question à laquelle il s'agirait de proposer une réponse pertinente, mais plutôt comme une dynamique nécessitant une appréciation et une appropriation renouvelées du devenir collectif. » (Charles & Le Treut, 2006, p. 18). Dans cette perspective, le but est de rendre compte de l'implication (nécessaire) de tous·toutes, afin de créer un mouvement, une dynamique collective, dont les individus vont petit à petit se saisir au cours de leur engagement. Selon Sauvé et van Steenberghe (2015), « en lien avec la dimension politique de l'identité écologique (Mitchell Thomashow, 1995, p. 103-139), l'engagement écologique implique également une composante politique ». Cette composante *politique* vient compléter le propos et insérer l'idée d'engagement citoyen, un engagement tourné à la fois vers les autres, la société dont ils dépendent et leur environnement. Nous pouvons comprendre dans cette première citation que la médiation d'un rapport au monde et la construction d'une identité écologique - orientée vers les luttes contre les changements climatiques - passe par l'engagement du sujet, en tant que citoyen·ne, acteur·ice de la société et du lien social. Plus loin dans leur article, les auteur·ices suggèrent également que

> au-delà de la citoyenneté, l'idée d'écocitoyenneté mène à un engagement plus intégral. [...] L'écocitoyenneté va au-delà de l'écocivisme, qui fait référence à l'adoption de gestes individuels en réponse à des consignes favorisant le vivre ensemble dans cette « maison » commune. Menant à un autre niveau éthique (bien au-delà d'un code moral), elle se caractérise par sa dimension collective, critique et politique, par sa capacité de créer du lien social et d'inscrire celui-ci dans la trame d'un milieu vivant. (Sauvé & van Steenberghe, 2015, p. 3).

Suivant cette idée, l'engagement en faveur de la cause climatique témoignerait d'un engagement a minima citoyen, voire politique.

Des parallèles peuvent aisément être réalisés entre la notion d'écocitoyenneté défendue par Naoufal (2016) ou encore Sauvé (2017). La définition que donne le Larousse de l'écocitoyenneté, à savoir celle faisant référence au « comportement individuel ou collectif consistant à observer les principes et les règles destinés à préserver l'environnement. »

(Larousse, 2022) ou encore celle de Romma (2010, p. 22) qui consiste à « prendre en compte les conséquences environnementales de ses actes quotidiens et chercher à limiter les effets nuisibles de ces actes sur l'environnement, adopter une démarche de vie respectant la nature, préserver la planète pour les générations à venir » s'avèrent insatisfaisantes selon nous pour penser l'engagement politico-climatique. En effet dans ces définitions, apparaissent insuffisantes voire réductrices, la part active et politique que peut revêtir le sujet. Autrement dit, trop peu d'attention est portée sur les effets que le déploiement d'une telle forme de citoyenneté peut engendrer sur le lien social ou plus largement sur la société. Pour pallier à de tels manquements, les éléments de définition que propose Naoufal (2016) s'avèrent plus satisfaisants. Selon elle, l'écocitoyenneté renvoie à une forme de citoyenneté tournée vers la protection de l'environnement dans son ensemble. Elle ne se réduit pas à un ensemble de comportements ou attitudes mais englobe plus largement un ensemble de valeurs, identités individuelles et collectives construites autour d'une « visée politique et éthique de l'éducation relative à l'environnement » (*op.cit*, p. 20). L'écocitoyenneté mobilise des processus de construction identitaire, de socialisation et d'intériorisation d'un ensemble de normes, règles et valeurs (Martinez & Chamboredon, 2011) qui s'exprime dans les sphères tant privées que publiques (Dobson, 2007). Elle se traduit notamment par un ensemble de pratiques démocratiques (directes et participatives) qui visent la transformation des représentations et pratiques en lien avec l'environnement mais aussi de « participer activement aux processus décisionnels en matière d'affaires publiques et à l'évaluation de leurs conséquences pour l'environnement et pour la société » (Naoufal, 2016, p. 21). L'écocitoyenneté selon Naoufal (2012, 2016) se construit de manière complexe et non linéaire, elle dépend d'une multitude de facteurs ainsi que de la pluralité des institutions, contextes et autrui qui viennent alimenter ce cheminement. Reprenant la typologie de la citoyenneté de Westheimer et Kahne (2004), Naoufal (2016) propose une typologie de l'écocitoyenneté en différenciant *l'écocitoyen·ne participant·e* (au sein de sa communauté, par le biais d'actions collectives et au sein de programmes éducatifs), *l'écocitoyen·ne critique* qui s'intéresse quant à lui·elle principalement aux causes des problèmes environnementaux et sociaux et *l'écocitoyen·ne à la fois critique et participant·e* qui réussirait à allier les deux premières formes. Ce type d'écocitoyen·ne « s'investit dans sa communauté, tout en déconstruisant les causes des problématiques qu'il s'efforce de résoudre. » (*op.cit*, p. 23). Si l'autrice aime à rappeler que l'école joue un rôle essentiel en matière d'éducation à l'écocitoyenneté, selon Verdier Martinez (2010) elle ne suffit pas. Se pose alors la question et la place de l'éducation non formelle ou informelle (au travers des engagements au sein de collectifs de lutte, dans ce cas en faveur du climat). Selon Naoufal

(2016), de telles expériences et contextes de réalisation, notamment de par leur diversité, joueraient un rôle essentiel dans le développement de l'écocitoyenneté et permettrait de « contribuer à la force de celle-ci et à ses dimensions participative et critique. » (*op.cit*, p. 22). Ainsi, l'engagement politico-climatique semble plus se nourrir et découler d'une telle conception de l'écocitoyenneté que d'une branche ou forme de participation en opposition ou déconnectée de cette dernière. L'écocitoyenneté pensée selon Naoufal (2016), ou Sauvé (2017) se conçoit ainsi plus comme un chapeau englobant qui nous permet de penser l'engagement comme l'un des possibles à investir, de la part du sujet pour participer, de manière active, délibérative et critique, au devenir du monde. Bien qu'il s'agisse de la population cible de cette recherche, l'engagement politico-climatique ne se réduit pas à la jeunesse. Cependant dans le cas des jeunes engagés pour le climat, leurs revendications et leurs identités sont claires : la jeunesse engagée pour *la justice climatique et sociale* (*Youth For Climate France*). C'est en partie dans la recherche et la mobilisation pour la « justice sociale » qu'est incarné le versant politique de l'engagement. Il s'agit d'agir pour la société dans laquelle ces individus évoluent. Leur engagement témoigne de leur volonté de changer les choses et de faire évoluer la société. C'est dans leurs actes et leurs pratiques militantes (manifestation, vote, sensibilisation, désobéissance civile, *etc*.), quotidiennes (consommation, gestes éco-responsables, *etc*.), qu'elles soient individuelles ou collectives, que les individus expriment leur citoyenneté. Et en ce sens, la Fondation Roi Baudouin définit l'*activité citoyenne* par son intention de

> contribuer au bien-être d'autres individus ou de la collectivité dans son ensemble. Elle ressort d'une dynamique de la société civile, qui n'est ni commerciale, ni partisane. [...] l'activité citoyenne répond essentiellement à une éthique de la participation. Peu importe qu'elle soit bénévole, défrayée ou indirectement rémunérée dans le cadre d'un emploi (Dieu, 2011, p. 2).

En interpellant le gouvernement et en faisant part de leurs préoccupations concernant l'avenir de la société, voire même de l'Humanité, ils deviennent acteurs et actrices et transforment le politique. Ainsi l'engagement politique et climatique œuvre dans le sens d'un contrat social qui implique et lie les individus entre eux, au-delà même des lieux physiques et d'appartenances. S'il peut néanmoins se singulariser au sein des divers collectifs de lutte, l'engagement n'en constitue pas moins une activité qui crée, maintient et agit sur le lien social lui-même. Il constituerait dès lors un moyen de le questionner et le mettre à l'épreuve en rassemblant les individus autour de la cause climatique et de la justice sociale. Ainsi, c'est toute la dimension politique de cet engagement qui s'exprime dans « la prise en charge collective, démocratique » (Sauvé, 2017, p. 56) et l'interrogation des liens entre les individus du groupe rassemblés sous

la bannière du climat et de sa protection, car nous l'avons montré, l'écologie et le climat sont éminemment politiques. Il y a en effet l'idée d'un changement, de participer à une transition qui soit à la fois idéologique mais qui aujourd'hui, au regard de l'urgence qui caractérise leur lutte, doit aussi être concrète. La dimension politique de cet engagement vient répondre aux insuffisances que pose le système. L'engagement peut être qualifié d'engagement actif, critique, citoyen et politique et implique l'individu et sa subjectivité dans le souci du bien commun et de l'avenir de l'Humanité.

3.1.4. Un engagement traduisant des *actes de personne*

Pleyers et al. (2016) rappellent un élément important, qu'il est possible d'appliquer à l'engagement politico-climatique. Selon eux,

> la construction de soi comme principe de sens et l'expérience ne se produisent pas dans un vide social, mais dans les conditions concrètes de la vie et dans une interdépendance étroite entre le sens, les pratiques et l'action. Placer la relation à soi-même et la subjectivation au centre de l'analyse des mouvements contemporains ne doit pas conduire à nier l'importance des enjeux sociaux, qui restent au cœur de nombreux mouvements et de l'expérience quotidienne de la plupart des acteurs (p. 16).

L'objet d'étude qui nous intéresse articule ainsi comme nous avons tenté de le souligner deux dimensions concomitantes. La dimension climatique entend défendre et faire porter la voix d'un combat contre les changements climatiques et leurs conséquences dévastatrices, déjà en cours, sur notre monde. Si la lutte pour le climat constitue l'objet premier de ce type d'engagement, il mobilise nécessairement une dimension sociale. Celle-ci s'incarne comme nous l'avons vu dans le caractère intersectionnel de cette lutte, mais plus encore selon une dimension politique de l'engagement.

L'engagement politique et climatique - qu'importe son intensité et la manière dont il s'exprime - témoigne d'une rupture intentionnelle, délibérée, rationalisée, avec le modèle de société dominant actuellement et ses aliénations. Ainsi, le sujet qui reconsidère ses modèles, représentations et qui débute par le biais de l'engagement politique et climatique, l'affiliation à un nouveau groupe social, vient restructurer son système de référence dans un effort pour le mettre en adéquation avec ses nouvelles volontés d'existence. En cela il revendique une nouvelle position idéologique, axiologique, identitaire et sociale auxquelles il s'affilie. Il y a un déplacement complexe du sujet vers des nouvelles identifications et oppositions (Malrieu, 1979a) dans lesquelles il tente de trouver sa place. Dans ce qui s'apparente à l'activité de personnalisation que revendiquait Malrieu (1995) dans ses travaux, l'engagement politico-

climatique devient « construction originale » qui permettrait au sujet de redonner sens à sa personne et son existence.

Pour terminer ce temps de définition, nous pouvons évoquer certains liens sur la manière dont, par leurs actes engagés en faveur de la cause climatique, les adolescent·es arrivent à se construire et se penser comme *personnes* singulières.

La crise climatique apparaît en tout point de vue comme une crise sociétale, une crise où notre existence est remise en question. L'ampleur des mobilisations pour combattre cette crise, n'est alors possible que par la prise de conscience du rôle (citoyen) que peuvent déjà jouer les adolescent·es et jeunes adultes. L'engagement politico-climatique constitue en ce sens un moyen d'être actif·ves et acteur·ices à la fois de la lutte contre la crise climatique, de la lutte pour une justice sociale, ainsi qu'acteur·ices de leur propre existence. Confronté·es aux contradictions et possibles aliénations (familiales, sociétales, institutionnelles, *etc*.) la transition développementale signe une période propice aux révoltes et aux dépassements. Le « moi » du sujet mal assuré est mis à mal, c'est « un terrain de jeu idéal pour que les conflits qui traversent la société s'y développent dans toute leur ampleur » (Malrieu, 1979a, p. 120). Ainsi, le contexte et les conditions d'existence qu'impose la crise climatique pour le devenir de ces jeunes poussent certain·es d'entre elles·eux à repenser leurs perspectives d'existence et remettre en question les schèmes jusqu'alors suivis. Par le biais de l'engagement politico-climatique, le sujet entend se défendre des assujettissements sociaux et du sentiment de division qui l'emplit. C'est animé par la quête d'une vie et d'un mode de vie plus porteurs de sens que le sujet entame sa lutte. La crise qui le traverse l'invite à questionner la manière dont il agit dans le monde social et l'invite dès lors à prendre place en tant qu'acteur·ice, qui plus est, acteur·ice engagé·e.

L'activité d'engagement, quels qu'en soient la temporalité, l'intensité ou l'objet sur lequel elle porte, exprime selon nous un acte non plus seulement de sujet mais de *personne* (Malrieu, 1988). Selon Malrieu (1994a), la *personne* doit faire référence à

> l'interrogation sur le *sens* des conduites : non pas qu'est-ce qui est le plus avantageux, mais qu'est-ce qui légitime notre intention ? Par exemple, agir selon les habitudes, les coutumes, a-t-il un sens alors que se manifestent des changements profonds dans notre situation d'homme : *réflexion de conversion*. Ou encore : ma vie singulière, mes découvertes successives du réel ne m'appellent-elles pas à les inscrire dans la réalité, par des inventions, des réformes, par la recherche d'un sens nouveau à nos actions : *pratiques de la création*. (*op.cit*, p. 47).

Il souligne le rôle des communications qui permettent, de sympathiser autant que de se distinguer des autres, de se diviser afin de permettre à l'individu de trouver et d'affirmer son identité (*op.cit*). C'est dans l'édification d'un « modèle de soi » que l'individu se confronte à la question du choix et du sens : animé par les crises personnelles et sociales, l'individu se voit contraint de questionner et reconsidérer ses engagements ainsi que le sens qu'il souhaite donner à ses actes. C'est en prenant conscience et en investiguant les possibles qui s'offrent à lui·elle qu'opère l'activité de personnalisation. Prenant appui sur les dires de Marinette Dambuyant[14], Malrieu (2003) propose ainsi cinq types d'actes pour appréhender la construction de la personne, insistant également sur le caractère non exhaustif de cette liste et les transformations constantes que subit la « nature humaine ». Pris dans un travail de « recomposition de soi » s'enchainent dans une relative succession : 1) la recherche de soi en l'autre ; 2) l'arbitrage et la mise en œuvre d'une critique pour « construire une hiérarchie des valeurs dans le concret » (*op.cit*, p. 15) et qui suppose la confrontation, la hiérarchisation et l'évaluation des expériences. 3) l'identification des choix et orientation possibles en vue, 4) d'un travail d'unification du moi, entre l'être psychique et la représentation que le sujet a de son idéal du moi pour permettre 5) une auto-orientation dans le temps chez le sujet. Celle-ci témoigne d'une prise de conscience de « la dépendance de l'avenir à l'égard du présent que le sujet se donne, ce qui est impossible sans la conscience mémorielle du chemin parcouru » (*op.cit*, p. 15).

Ainsi, Malrieu (2003) énumère de manière synthétique des éléments essentiels pour « se situer en face du problème de la personne ». C'est à partir d'un drame et des contradictions entre les différentes « *directions de vie* » possibles que débute cette activité de construction de la personne. Conscientisé au travers des *communications* et interactions avec autrui et induisant un déplacement sur les autres, le sujet entame un travail réflexif sur soi. Selon Malrieu (2003), peut alors s'instaurer la création d'un système de valeurs nouvelles, « un projet du soi ». Ce dernier, suivant des *idéologies*, parfois imposées puis « reprises, réévaluées au contact des expériences » (*op.cit*, p. 16) intègre enfin une dimension collective, nécessaire à sa réalisation et permet dès lors la possible *conscience d'un avenir*.

La mise en acte de l'engagement politique et climatique par les adolescent·es et jeunes adultes peut rendre compte de la prise de conscience du rôle que l'individu peut jouer en tournant son esprit et ses modes d'action vers le collectif. Ces précédents propos illustrent la pensée de Malrieu lorsqu'il écrit : « La personne enfin peut être définie par l'ensemble des activités par lesquelles le sujet met en relation sa situation dans le réseau des institutions et celle qu'il occupe

[14] Professeure de philosophie, psychologue formée par Meyerson, qui fut déportée en Allemagne durant la Seconde Guerre Mondiale.

vis-à-vis des autres, celle du socius et celle de l'alter-égo. » (Malrieu, 1979b, p. 7). L'engagement politico-climatique résonne comme la recherche d'un monde plus juste, idéal utopique pour certain·es, mais sans lequel l'avenir des humains est grandement menacé. Ce regard porté de manière collective par la jeunesse vers leur futur témoigne à notre sens de choix identitaires et idéologiques traduisant une quête du sens dans l'existence du sujet et qui le conduisent à se personnaliser.

Si les luttes et l'engagement en lien avec la cause écologique ne sont pas récents ils constituent cependant, lorsqu'ils sont portés par la jeunesse, un objet d'étude contemporain et cœur des travaux actuels en Sciences Humaines et Sociales. La partie suivante propose un rapide état des lieux des recherches s'intéressant aux jeunes s'engageant pour le climat et la justice sociale.

3.2. L'engagement politique et climatique chez les jeunes : un nouveau champ d'études

Depuis quelques années, de plus en plus de travaux en SHS notamment se penchent sur la manière dont les jeunes se saisissent des problématiques climatiques. De la notion d'écocitoyenneté principalement étudiée dans le domaine de l'éducation ou dans l'étude des engagements militants chez les jeunes, les recherches actuelles permettent de porter un regard nouveau sur cette thématique en plein essor.

Au cours du travail de revue de littérature, le constat reste celui d'un manque de littérature du point de vue de la psychologie concernant l'engagement des jeunes concernant la cause climatique. Si cet écueil s'explique par l'intérêt encore récent pour cette thématique, plusieurs travaux exploratoires de recherche menés dans le cadre de mémoires de recherche, notamment au Canada émergent. Nous pouvons citer en ce sens les écrits de Labelle Verronneau (2022) qui a étudié les récits d'engagement de huit jeunes femmes dans les mouvements de justice climatique, ceux de Charbonneau (2023) qui étudie l'utilisation de la désobéissance civile des jeunes du Québec dans la lutte pour la justice climatique ou nos propres travaux à propos de cette thématique ont fait l'objet de deux mémoires de recherche (en 2020 puis 2021) ainsi que l'objet de plusieurs publications (2024 ; 2021). De manière parallèle, différents rapports de recherche voient également le jour. Ducol et al. (2022) s'intéressent par exemple à la manière dont les jeunes âgés entre 15 et 24 ans envisagent leur avenir en lien direct avec la perception des changements climatiques. Conjointement, des écrits voient le jour pour décrire les parcours et portraits de militants et militantes engagé·es au sein de collectifs pour la cause climatique (Scappaticci-Martin, 2019), les projets mis en place pour accompagner les collectifs tel que les Jeunes pour le climat et les défis auxquels ils font face (Chaillou & Monti-Lalaubie, 2020).

Dans le champ de l'éducation, l'intérêt non plus n'est pas en reste. Dupuis-Déri (2020) dans une étude exploratoire s'intéresse aux grèves scolaires pour le climat et les actions « vertes » menées dans des écoles au Québec. Son travail défend et revendique l'idée que l'école constitue « un lieu de luttes politiques et de rapports de force entre les élèves et les adultes, mais aussi entre diverses tendances d'élèves qui s'opposent au sujet du climat et de l'environnement » (p. 321). Dupuis-Déri (2020) met en avant l'idée selon laquelle l'école doit permettre d'accompagner les jeunes dans la construction d'une citoyenneté active, démocratique et participative en reconnaissant les grèves scolaire (pour le climat) comme « une expérience existentielle et politique très forte » (p. 320) qu'il faut accompagner et soutenir bien qu'elles tendent aujourd'hui à être mises à la marge.

Au Canada toujours, le Centre de recherche en éducation et formation relatives à l'environnement et à l'écocitoyenneté (Centr'Ere) mène des travaux depuis plus d'une dizaine d'années notamment sur la dimension écocitoyenne du rapport à l'environnement tant dans les milieux d'éducation formelle que les contextes informels. Au-delà d'un travail fondamental de définition de la notion même d'écocitoyenneté, d'éducation relative à l'environnement et de l'explication des cadres possibles pour penser ces derniers, nous nous sommes intéressés principalement aux travaux menés par É. Morin et al. (2021 ; 2019, 2022). Centrés sur le développement du pouvoir d'agir chez des élèves du secondaire, É. Morin (2021) souligne le rôle et la responsabilité qu'il incombe à l'école dans l'accompagnement des jeunes et le développement de leur pouvoir d'agir. Bien que celui-ci comporte de nombreux défis (complexité de la thématique, « distance » temporelle des effets, difficultés à se penser acteur·ice des solutions, *etc*.), É. Morin et al. (2022) identifient une série de préconisations que l'école devrait mettre en œuvre pour permettre aux jeunes de développer leur pouvoir d'agir. Parmi celles-ci, la mise en œuvre de cours dédiés à l'environnement, la création d'« opportunités d'actions environnementales, des projets significatifs, des ressources, du support à leurs initiatives et que les diverses instances scolaires posent des actions cohérentes et écoresponsables pour le bien-être de la communauté » (*op.cit*, p. 12) sont notamment réclamées par les élèves eux-mêmes. La reconnaissance de l'engagement des jeunes quelle qu'en soit la forme contribuerait également au développement de leur pouvoir d'agir. Les autrices ajoutent également que l'accompagnement dans des projets « qui lui tiennent à cœur devraient pouvoir être réalisés en groupe pour lui permettre de discuter, de faire des choix, d'anticiper les résultats et, ultimement, de vivre des réussites. Ils pourraient aussi permettre de prendre conscience d'autres opportunités d'action face aux changements climatiques. » (*op.cit*, p. 13).

Dans une étude exploratoire concernant les attitudes des jeunes et leur participation dans des mouvements de protestation contre les changements climatiques (notamment les grèves scolaires pour le climat entre 2018 et 2019), Prendergast et al. (2021) ont réalisé des comparaisons entre plusieurs villes du monde. Leurs principaux résultats montrent que dans tous les échantillons des villes, la disponibilité structurelle soit les compétences civiques et les appartenances à une organisation, prédisposent les sujets à participer à une grève. Cependant elles ne sont pas gage d'engagement politique. Cette étude identifie surtout des facteurs favorisant la participation à des grèves contre les changements climatiques (importance accordée à la nature, gravité associée aux changements climatiques ou encore présence d'ami·es susceptibles de les accompagner lors des protestations). Ces auteur·ices rappellent qu'il s'agit d'une étude exploratoire et qu'il apparait nécessaire de mener des recherches plus approfondies sur la diversité des formes de participation possibles concernant la cause climatique chez les jeunes (Prendergast et al., 2021).

Dans une enquête menée auprès de 970 jeunes en Australie, Harris et al. (2010) se sont intéressés aux formes contemporaines de participation que la jeunesse investie. Les auteur·ices soulignent la complexité d'un « remodelage de la participation » (p. 9) des jeunes face aux périodes de crise et de changement social, plus spécifiquement encore pour une partie des jeunes qui ne peut se définir comme apathique face à la politique, mais non plus engagés dans des formes conventionnelles ou non. Haris et al. (2010) suggèrent par leur recherche que pour une partie des jeunes, bien qu'ils restent intéressés par les questions sociales et la politique, les institutions et structures politiques traditionnelles ne répondent pas à leurs besoins et leurs intérêts, notamment concernant la prise en compte de leur parole. Les chercheur·ses montrent que de manière conjointe, les pratiques participatives de ces mêmes jeunes ne se traduisent pas par la participation aux « cultures militantes et protestataires émergeantes, mais optent pour des moyens plus ordinaires d'agir sur leurs préoccupations politiques et sociales »[15] (p. 28), notamment par des pratiques quotidiennes et individualisées.

Si l'engagement politico-climatique entend être l'expression d'une forme actualisée par rapport aux formes d'engagements traditionnels, c'est notamment de par la grande flexibilité et l'éventail possible de ses manifestations concrètes. En effet en s'intéressant à la manière dont peut s'exprimer concrètement l'engagement politico-climatique, nous pouvons relever une grande diversité de pratiques. La désobéissance civile s'avère être une pratique de plus en plus

[15] "emergent activist and protest cultures, but opt for more ordinary ways to act on their political and social concerns." (TL)

prisée par une partie des collectifs de lutte pour le climat. Dans un travail journalistique, Scappaticci-Martin (2019) interroge des jeunes âgés entre 16 et 19 ans engagés pour le climat. En questionnant leurs motivations et leur parcours au sein des différentes organisations dans lesquelles ils·elles sont engagé·es, Scappaticci-Martin (2019) souligne notamment le choix autour de modes d'action non-violents de la part des jeunes militant·es. Si l'autrice reste prudente en rappelant que la perception de ce que peut constituer la violence reste source de divergence, « tous et toutes sont unanimes sur le respect de l'intégrité des personnes, les atteintes aux biens, le recours au sabotage par exemple, font débat. » (2019, p. 6)

Si Quéniart et Jacques (2008) évoquaient un renouvellement des registres d'action et de pratiques dans le cadre des engagements contemporains, la jeunesse plus particulièrement investie dans le cadre de l'engagement en faveur du climat, témoigne d'une diversité de pratiques. Cela passe notamment par l'investissement des espaces numériques, là où une partie de la jeunesse n'arrive à se saisir et investir les dispositifs publics d'engagement (Becquet, 2014). En enrichissant les répertoires et stratégies d'actions (Rodriguez, 2016), l'utilisation des réseaux sociaux numériques ont permis de donner « voix » aux citoyen·nes qui « n'en avaient que peu dans l'espace public et ont permis d'intensifier les actions de la société civile que ce soit à titre individuel ou dans le cadre de la vie associative » (Vieira, 2015, p. 134). Plus récemment les travaux menés par Przygoda (2024) apportent certaines nuances en soulignant que bien que les jeunes qui s'engagent en faveur du climat utilisent les réseaux sociaux numériques et plus largement les Tics pour faire vivre leur engagement, ils s'exposent à des risques réputationnels. En effet, selon Przygoda (2024) un travail de mise en cohérence de soi reste nécessaire pour le sujet, tant au niveau des rôles et statuts individuels qu'ils·elles occupent, mais plus largement au niveau collectif.

Dans un travail consacré à l'engagement des jeunes à propos des changements climatiques, O'Brien et al. (2018) proposent une typologie pour tenter de rendre compte des diverses formes d'activisme climatique possibles et de leurs impacts et répercussions. Les autrices distinguent ainsi la *dissidence consciencieuse* (*dutiful dissent*), la *dissidence perturbatrice* (*disruptive dissent*) et la *dissidence dangereuse* (*dangerous dissent*) que nous pouvons décrire ci-dessous. La *dissidence consciencieuse* se caractérise par l'expression, de la part des jeunes, de leurs préoccupations au sein des cadres institutionnels (déjà existants ou nouveaux) concernant les changements climatiques. Elle se traduit notamment par une remise en question ou une évaluation des pratiques institutionnelles en lien avec les changements climatiques et comprend donc par exemple « l'activisme climatique dans les partis et les processus politiques, ainsi que

dans les organisations non gouvernementales (ONG) qui soutiennent une variété d'approches et d'actions visant à réduire les émissions de gaz à effet de serre ou à faciliter l'adaptation. »[16] (p. 5). La dissidence consciencieuse constitue ainsi une réponse alternative au sein même de l'institution qui ne remet pas en cause de manière profonde les pratiques institutionnelles formelles qui les compose et continue d'adhérer au « script » des institutions tout en affirmant une forme de résistance face au *statut quo* (O'Brien et al., 2018).

Le deuxième type de dissidence à savoir la *dissidence perturbatrice* vise quant à elle la modification, le changement des structures politiques et économiques déjà existantes (*op.cit*). Les jeunes cherchent par le biais de leur engagement à remettre en question de manière explicite les relations de pouvoir et les acteur·ices (institutionnels, politiques, étatiques, *etc*.) qui les alimentent, en proposant, par le biais d'actions protestataires (parfois collectives) une critique et une remise en question du système actuel plutôt que de consentir à œuvrer en son sein. Si la mise en acte d'un tel activisme vise à agir sur des normes traditionnelles insuffisantes aux yeux des jeunes, elles apparaissent méprisées, dévalorisées et rejetées par le politique allant parfois jusqu'à être criminalisées (*op.cit*). Les autrices soulignent également le fait que la politisation du changement climatique, par le biais d'une critique du *statut quo* peut soit « ouvrir des espaces à de nouveaux acteurs, mais elle peut aussi contribuer à un discours antagoniste et polarisant qui peut limiter la mobilisation et inhiber de nouvelles visions et alternatives pour l'avenir. »[17] (O'Brien et al., 2018, p. 7).

Enfin, la *dissidence dangereuse* quant à elle implique un engagement politique qui remet en cause le *statut quo* par le biais d'alternatives transformatrices sur le long terme (O'Brien et al., 2018). Remettant en cause le caractère immuable des institutions politiques et sociales, la dissidence dangereuse se traduit par une large palette d'actions et de pratiques permettant de remettre en cause « les élites » au pouvoir, mais plus encore ce type de dissidence génère « des systèmes nouveaux et alternatifs, de nouvelles façons de faire, de nouveaux types de relations économiques et de nouveaux modes d'organisation de la société. »[18] (p. 7). Les autrices qui proposent leur typologie en lien avec l'activisme climatique pointent le fait que ce type de dissidence peut s'exprimer de manière subversive et bien que certaines mises en acte puissent être « dangereuses », elles n'impliquent pas toujours une critique ouverte des systèmes et

[16] "climate activism in political parties and processes, as well as in nongovernmental organizations (NGOs) that support a variety of approaches and actions for reducing greenhouse gases emissions or facilitating adaptation" (TL)

[17] "open up spaces for new actors, but it may also contribute to an antagonistic and polarizing discourse that can limit mobilization and inhibit new visions and alternatives for the future" (TL)

[18] "new and alternative systems, new ways of doing things, new types of economic relationships, and new ways of organizing society" (TL)

structures responsables des changements climatiques (*op.cit*). O'Brien et al. (2018) soulignent aussi le fait que ce type de dissidence semble prendre forme lorsqu'une insatisfaction, des contradictions et des conflits apparaissent entre les valeurs et visions du monde qu'ont les jeunes et celles prônées par les personnes au pouvoir. La dissidence dangereuse se voit ainsi valorisée et d'autant plus encouragée lorsque selon O'Brien et al. (2018, p. 8),

> les jeunes activistes apprennent à soutenir ces nouvelles valeurs et actions, en acquérant non seulement un sentiment de transcendance personnelle qui peut soutenir l'activisme face à des déceptions répétées […] mais aussi de nouvelles solidarités avec d'autres groupes qui enrichissent et redynamisent le processus de mise en œuvre du changement souhaité [19].

Enfin, si les autrices rappellent que la dissidence dangereuse ne se résume pas à un retrait du système ou à des actions dangereuses (émeutes, attaques extrémistes, *etc*.), elle consiste plutôt à créer des alternatives, qui, sur le long terme pourrait mettre à mal le système actuellement en place (*op.cit*).

Ainsi, la typologie qu'elles proposent leur permet de reconnaitre de manière explicite les jeunes comme des agent·es politiques à part entière. Les autrices soulignent (à raison) que les jeunes ne sont pas des « acteurs en devenir » mais bel et bien des citoyen·nes doté·es d'un pouvoir d'action pour la société. O'Brien et al. (2018) reconnaissent ainsi l'engagement dissident comme quelque chose de « fluide et évolutif, et que certains jeunes et mouvements peuvent s'engager dans tous les types de dissidence, de manière séquentielle ou simultanée. »[20] (p. 5). Elles rappellent aussi que leur travail ne vise pas de préconisation concernant le type de dissidence à valoriser ou soutenir mais que toutes les formes de dissidence jouent un rôle essentiel et complémentaire dans l'engagement des jeunes contre les changements climatiques. Plus encore, les autrices soulignent l'importance d'identifier, nommer et valoriser des futurs alternatifs (voire radicaux) concernant les questions sociales et environnementales, par le biais ici des multiples façons dont les jeunes expriment leur pouvoir citoyen (dans et hors des instances politiques traditionnelles). Enfin, O'Brien et al. (2018) rappellent que toutes les formes de dissidences et les types d'engagements qui en découlent concernant la cause climatique ne permettent pas tous une critique et une remise en cause du système actuel, ni une interprétation en positif. Selon elles, le dissidence (quelle qu'en soit sa forme) peut être « le

[19] "when young activists learn how to sustain these new values and actions, gaining not only a sense of self transcendence that can support activism in the face of repeated disappointment […] but also new solidarities with other groups that enrich and reenergize the process of effecting desired change" (TL)

[20] "fluid and evolving, and that some youth and movements may engage with all types of dissent, either sequentially or simultaneously." (TL)

résultat d'attentes déçues et d'une frustration face à l'absence d'alternatives ou d'un manque de voix et d'accès aux processus démocratiques (Herman et Chomsky 2008). »[21] (p. 9) et conduire s'il n'y a pas de résultat constructif vers un risque de retrait, d'inaction ou de violence (*op.cit*). Ainsi, partageant le point de vue des autrices, il apparait nécessaire de soutenir et d'accompagner les jeunes dans ce processus d'expression politique, car comme elles le rappellent, ces derniers seront les mieux placés pour « réclamer, recadrer et transformer leur avenir dans un climat changeant grâce à une réflexion critique et à une combinaison de dissidence consciencieuse, perturbatrice et dangereuse »[22] (O'Brien et al., 2018, p. 10).

Il convient à présent de se demander, comment dans un contexte de crise climatique, crise aussi sociale et politique, l'engagement politico-climatique peut-il être mobilisé et investi par les jeunes. Jeunes qui eux-mêmes sont en prise au sein d'une transition développementale, qui suppose des enjeux transversaux, animés par le désir de trouver leur place dans la société, être reconnu comme individu singulier, acteur et auteur de (leur) histoire.

[21] "a result of failed expectations and frustration with the lack of alternatives or as a result of a lack of voice and access to democratic processes (Herman and Chomsky 2008)." (TL)

[22] "to reclaim, reframe, and transform their future in a changing climate through critical reflection and a combination of dutiful, disruptive, and dangerous dissent." (TL)

Synthèse et conclusions du chapitre III

Ce chapitre visait à clarifier les enjeux de définition propres à la notion d'engagement ainsi qu'à préciser les processus psychologiques qu'une telle activité sous-tend. Nous avons également proposé une définition pour qualifier de manière plus précise l'engagement politico-climatique et les formes que celui-ci peut prendre pour une partie de la jeunesse contemporaine.

Nous avons pu voir comment la notion d'engagement se veut complexe, polysémique et malgré d'importants travaux en SHS reste difficile à définir. L'engagement peut désigner une forme organisée de participation sociale (Becquet & Linarès, 2005) ou un mode d'existence (Ladrière et al., 2009) que le sujet choisi, agissant chez ce dernier comme source d'émancipation (Pesce et al., 2021a) ou d'aliénation (Chouvier, 1982 ; Lapeyronnie, 2005 ; Pesce et al., 2021b).
L'engagement entendu au sens de militantisme a subi ces dernières années de nombreuses mutations. Des travaux, comme ceux de Ion (1997, 2005), Touraine (1965) ou Moscovici (1998), nous retiendrons principalement qu'il s'agit plus d'une réactualisation des modes et façons de s'engager, cette fois affranchis des « charges révolutionnaires » (*op.cit*) que d'un réel « renouveau » de l'engagement. Comme le souligne Mathieu (2013) ces engagements ont certaines limites. Il serait ainsi réducteur de les penser comme « nouveaux », en opposition aux anciennes formes de participation. En réponse à l'allègement des contraintes organisationnelles les auteur·ices constatent aussi un éloignement des pratiques d'affiliations et une diminution du sentiment d'appartenance. Enfin, Mathieu (2011, 2013) souligne le manque de légitimité octroyée aux luttes portées par les jeunes de la part des institutions et leurs difficultés à trouver des issues favorables aux mouvements de grande ampleur. Les engagements contemporains, en abandonnant certains codes traditionnels (verticalité, répertoire d'action limité, adhésion totale - voire unique - à la cause, *etc*.) se caractérisent tout de même par la recherche de plus d'horizontalité, une plus grande exploration des possibles et un investissement variable de la part du sujet (Lardeux, 2016). Ils cherchent ainsi à valoriser l'autonomisation, l'émancipation et la mise en avant des subjectivités des militant·es. Chez les jeunes notamment il s'agit de repenser les pratiques et façons de s'engager pour répondre à des besoins actualisés (articulation sphère privée/publique (M. Wieviorka, 1998), refus des affiliations ou « étiquettes », recherche de valeurs démocratiques, transparence, intersectionnalité, *etc*. (Quéniart & Jacques, 2008)). De plus, ces engagements se caractérisent par des actions plus directes (*op.cit*), la recherche de plus d'efficacité (Ion, 2005) et l'abandon progressif des « grandes victoires politiques » dans le militantisme. Enfin, les engagements contemporains se caractérisent par une importance marquée pour la relation à soi et le sens accordé à son engagement (Pleyers, 2016b).

La seconde partie du chapitre a permis de souligner les difficultés qui résident en psychologie pour proposer une opérationnalisation claire des composantes de l'engagement. Celles-ci s'expliquent notamment par les multiples façons de s'engager et les différents contextes de réalisation possibles (Brault-Labbé & Dubé, 2009 ; Dubé et al., 1997). Si certains modèles théoriques adoptent une vision unique de l'engagement (*op.cit*), composé de dimensions centrales (vision intégrative de l'engagement), ils minimisent un ensemble de processus psychologiques sous-jacents à l'activité d'engagement. Pour y faire face, nous avons préféré présenter quatre enjeux psychologiques pouvant relever de l'engagement :

1. *Intersubjectif* : Nous avons pu mettre en avant le fait que l'engagement se constitue nécessairement dans une relation aux autres (Lapeyronnie, 2005) en jouant un rôle socialisateur (Baillet, 2001). Plus spécifiquement, le contexte relationnel joue trois fonctions de socialisation (Passy, 1998) : d'initiateur à l'engagement collectif et de définition des identités sociales ; de recrutement (transmission des informations, mise en lien des personnes idéologiquement, politiquement proches, *etc*.) ; de pivot (influence les intentions de l'acteur·ice et l'intensité à donner à l'engagement). Il offre ainsi un cadre pour re-construire ses normes et une identité sociale (Lafont, 2001) et participe aux processus de signification qui permettrait de mettre une potentialité en action (Passy, 2005). Enfin, la dimension intersubjective s'exprime au travers des processus d'opposition ou d'exclusion vis-à-vis d'autres groupes sociaux mais aussi de validation et d'inclusion (Le Quentrec, 2013) entre les membres d'un même collectif militant, constituant ainsi une réelle source de reliance.

2. *Affectif* : L'engagement mobilise, comme toute activité, une part affective dès lors qu'il mobilise soi et les autres (Ladrière et al., 2009). Celle-ci ne se réduit pas seulement à des convictions morales mises à mal (Mathieu, 2010) mais englobe plus largement l'ensemble des prédispositions à s'émouvoir ou à s'indigner pour une cause ou des suites d'un évènement spécifique. C'est aussi le constat que réalise Salaris (2017) qui montre comment l'engagement peut constituer un moyen de prise en charge d'un nouvel ordre affectif. Elle met ainsi en lumière la part d'émotions à la fois individuelles et collectives générées par l'engagement. Mathieu (2010) ou encore Petit (2021) rappellent cependant que des rapports ambivalents existent entre engagement et émotions : initiatrices, mobilisatrices et sources de transformations (personnelles et sociales) et d'étayages (camaraderie, solidarité, cohésion, *etc*.) (Bergman & Montgomery, 2021 ; Gaxie, 1977) mais aussi comme potentiellement aliénantes pouvant induire isolement, repli sur soi et autres sources de tensions (Sommier, 2015). L'engagement n'en constitue pas moins un lieu où les émotions « naissent, se déploient et se transforment » (Montoni Rios, 2017, p. 114).

3. *Symbolique* : Il s'agit d'une « façon de se "relier" au monde » (Lapeyronnie, 2005, p. 47), en prenant part aux activités sociales (Dubet, 1994), par le biais des pratiques, l'engagement peut venir « remodeler » les représentations (Robineau, 2018) du sujet mais plus encore il devient un outil par lequel la société peut être transformée (Jetté, 2017). L'engagement mobilise dès lors des processus de représentation, de compréhension, de transformation et signification du fonctionnement de soi, du monde et du rôle que le sujet peut y jouer (Joanny, 2012 ; Lapeyronnie, 2005).

4. *Autobiographique* : Enfin, l'engagement et sa mise en acte constituent un moyen d'expression, de négociation et de construction de l'identité (Marcia, 1980 ; Neveu, 2019 ; Vermeersch, 2004 ; Ward, 2012). Pensé comme une activité singulière (Vermeersch, 2004) et étayante au plan identitaire, l'engagement mobilise un ensemble de processus participant à la définition du Soi (valorisation du Soi, des idées, affirmation, réalisation, émancipation, *etc*.). Selon Pleyers (2016a) l'engagement met aussi en jeu des processus de subjectivation qui permettent au sujet de donner sens à son expérience et d'affirmer sa subjectivité. Il s'agit d'une activité dynamique et constituante pour se penser et se définir comme sujet (Chiarelli, 2016). Lorsque l'engagement se réalise de manière collective, au sein de groupes d'appartenance divers, il constitue un terrain propice pour le déploiement identitaire (Melucci, 1989 ; Neveu, 2019) et mobilise de fait des processus d'identification-différenciation et d'affiliation.

Enfin, la dernière partie du chapitre s'est attachée à proposer des éléments de définition de l'engagement politico-climatique. Inspiré des conceptions de l'écocitoyenneté développées par Naoufal (2016) ou encore Sauvé (2017), l'engagement politico-climatique est à concevoir comme un moyen possible de participer de manière active, délibérative et critique, au devenir du monde. Prenant appui sur les revendications des mouvements écologistes il recouvre l'ensemble des comportements et des conduites en faveur du climat et d'une justice sociale (Caron, 2018 ; Klein & Stefoff, 2021). Mobilisant une part individuelle mais aussi collective cet engagement tente de participer à une transition qui soit à la fois idéologique et pragmatique. Il constitue un outil pour penser et œuvrer à la transformation des institutions et du système sociétal actuellement insatisfaisant. Proposant un parallèle avec l'activité de personnalisation de Malrieu (2003), l'engagement politico-climatique pourrait constituer une « construction originale » par laquelle le sujet tente de faire face aux conflits et contradictions qui jalonnent son existence. Témoin du rôle et de la part active qu'il joue sur le devenir du monde, mais plus encore sur son développement, l'engagement témoigne à notre sens de choix identitaires et idéologiques singuliers mobilisés dans une quête de sens dans l'existence du sujet.

Enfin, nous avons rendu compte de certains travaux scientifiques qui ont vu le jour autour de cette thématique. Principalement développés au Canada, notamment dans le champ de l'éducation (É. Morin et al., 2019 ; Robert-Mazaye et al., 2017 ; Sauvé, 2017), certains travaux se sont penchés sur les formes de participation de la jeunesse (Harris et al., 2010 ; Prendergast et al., 2021) concernant la cause climatique notamment. Nous pouvons retenir l'intérêt des travaux d'O'Brien et al. (2018) qui proposent une typologie des formes de dissidence (consciencieuse, perturbatrice et dangereuse) de la jeunesse face aux problématiques climatiques. Leurs travaux permettent de reconnaitre les jeunes comme des agents politiques pouvant jouer un rôle essentiel dans l'engagement contre les changements climatiques. Les autrices soulignent ainsi l'importance de valoriser les multiples façons dont les jeunes se saisissent des questions sociales et environnementales et expriment leur pouvoir citoyen, qu'il soit réalisé dans ou hors des instances politiques traditionnelles.

Problématique

Ce travail de recherche est animé par un questionnement sur le sens de l'engagement politico-climatique chez les jeunes et plus spécifiquement sur les fonctions psychologiques que ces expériences d'engagement peuvent revêtir chez des sujets vivant une transition développementale majeure. Cette question est sous-tendue par notre intérêt pour le rôle des expériences de socialisation dans la rencontre entre un contexte de crises climatique et sociétale et une transition développementale qui anime le sujet.

Contextualisation de l'engagement politico-climatique et psychologie du développement

La crise climatique apparait comme l'un des enjeux centraux du XXI^{e} siècle (Durand, 2020 ; Maréchal, 2009) tant par ses portées historique, sociale et politique, que par les échos qu'elle trouve au plan psychique chez une partie de la population.

Ce contexte, nous l'avons vu, offre un terrain d'étude propice du point de vue de la psychologie du développement. Si la transition développementale (Zittoun, 2012a) de l'adolescence et d'entrée dans l'âge adulte - telle que nous la concevons - constitue un temps de remaniements intenses pour le sujet, où s'ouvrent et s'explorent les potentialités (Erikson, 1972 ; Larroze-Marracq et al., 2013), la crise climatique quant à elle vient constituer des entraves supplémentaires dans le développement de certains jeunes. La spécificité même de cette crise - et par conséquent de la lutte qui en découle - se trouve dans la possibilité de « vivre une vie humaine » (Frioux, 2019, p. 33) pour les générations à venir. Outre l'urgence d'agir, l'idée d'un futur plus qu'incertain vient exacerber les angoisses existentielles liées à l'adolescence (Robin, 2021). Il apparait alors pertinent pour nous d'étudier cette rencontre, pensée à la fois comme contexte dans lequel s'inscrit la recherche que comme le creuset de la transition développementale pour le sujet adolescent ou jeune adulte.

Nous avons montré, dans la revue de littérature, la manière dont le contexte dans lequel s'inscrit cette recherche se veut complexe. La crise climatique est aussi une crise sociale, politique qui peut trouver des échos certains chez une partie de la jeunesse. L'augmentation des inquiétudes liées à la crise climatique, voire de l'éco-anxiété, souligne à quel point les jeunes sont et seront de plus en plus exposés aux conséquences de la crise climatique. Aux plans clinique et développemental les travaux de Robin (2021) notamment montrent comment l'avènement de cette crise résonne particulièrement chez une partie des adolescent·es. Héritiere des excès de la génération passée et supposée endosser les responsabilités des « adultes » de demain, la jeunesse se voit confrontée à des entraves développementales supplémentaires. Comme

Desveaux (2020) le souligne plusieurs stratégies peuvent être mise en œuvre par le sujet pour y faire face. Dans certains cas, l'évitement ou l'abattement maintiennent les sujets dans une forme de passivité. Mais parfois, pour d'autres, ces stratégies laissent place à la mobilisation. Celle-ci peut dès lors s'incarner dans les différents engagements, notamment ceux en lien avec la cause climatique. En effet, c'est en se tournant vers l'action, et plus particulièrement dans l'engagement et le militantisme, que s'investit une partie de la jeunesse.

Ce travail de recherche est ainsi pour nous l'occasion d'étudier du point de vue de la psychologie du développement, les spécificités que constituent la mobilisation et la mise en acte de l'engagement politico-climatique des sujets pour faire face à ce contexte de crises.
Nous l'avons vu, l'engagement militant implique dans ses formes et expressions la mise en discussion - si ce n'est la remise en question - de l'institué. Il s'agit de manière générale de faire face aux insuffisances et manquements du système, de faire entendre des revendications nouvelles et innovantes pour la société. En d'autres termes, il s'agit pour le sujet de se rendre acteur ou actrice de cette participation au lien social. L'engagement militant, alors devenu activité sociale à part entière (Robineau, 2018), ambitionne de fait une restructuration des systèmes de fonctionnement de la société, qui lorsqu'il prend forme et se situe du côté de l'action (Dubet, 1994) témoigne d'une façon possible de se relier au monde (Lapeyronnie, 2005). Dans ce travail de recherche, nous concevons l'engagement non pas comme une simple position de contre et d'opposition à l'ordre établi, mais comme un questionnement sur la manière dont le politique se saisit des enjeux que pose la crise climatique. Il s'agit pour nous de valoriser une approche psychologique du militantisme, celui-ci restant encore souvent réservé à une approche sociologique ou socio-politique. L'objectif de l'approche psychologique du militantisme que nous proposons est d'étudier les processus psychologiques à l'œuvre chez les jeunes engagés. Par ailleurs, nous souhaitons faire un pas de côté et sortir du discours commun selon lequel la jeunesse ne serait pas mobilisée - voire même désintéressée - par le fonctionnement de notre monde. Il en est en réalité tout autre. Comme exposé dans la revue de la littérature, depuis les travaux pionniers de Percheron (1974), puis de ceux de Muxel (2001, 2015) les recherches en sciences politiques et sociologie tentent de comprendre l'évolution des modèles de politisation des jeunes et d'expliquer leurs rapports à la politique (Becquet, 2021 ; Ion, 2005 ; Roudet, 2014). De nombreuses entrées sont possibles pour appréhender la question du politique, notamment si l'on considère selon une perspective développementale que la socialisation politique ne se limite pas au « monde de l'enfant et de l'adolescence » (Bargel & Darmon, 2017, p. 15). Si le rôle que joue la famille dans ce type de socialisation a déjà été

plusieurs fois démontré (Muxel, 2001, 2007), la socialisation (primaire) ne se réduit pas à celui-ci. Les travaux de Michon (2008) ou Muxel (2021) permettent de poser un autre regard sur la jeunesse. Celle-ci se voit prise au sein d'une double injonction : s'identifier aux ainés et expérimenter. Or si l'identification aux ainés renvoie à leur insuffisance en matière d'action et d'engagement pour le climat (Robin, 2021), l'expérimentation quant à elle offre un vaste champ de potentialités pour la jeunesse. Bien que les travaux en sciences politiques et en sociologie nous renseignent sur les manières dont les jeunes appréhendent le politique et le mettent en acte, ceux-ci ne permettent pas de saisir finement ce qui se joue, au plan psychique, chez les jeunes. Notre ambition, du fait de notre ancrage disciplinaire, vise justement à dépasser ces limites en adoptant un regard centré sur l'histoire personnelle du sujet et des processus psychologiques à l'œuvre dans son engagement politique et climatique.

Appréhender les fonctions psychologiques de l'engagement politique et climatique

Si l'engagement - ici entendu au sens de militantisme - a été étudié en psychologie, il reste source de divergences dans les manières d'être pensé. Certain·es auteur·ices (Chevrier et al., 2020) ont tenté de proposer une typologie des formes d'expression de l'engagement civique et politique, en l'étudiant sous forme de participation (à la vie civile, politique, *etc*.) (Barrett & Zani, 2014 ; Ekman & Amnå, 2012) ou d'absence de participation voire de désengagement (Fillieule, 2005, 2020 ; Passy, 2005) et ce, selon différentes dimensions (cognitive, affective, comportementale) (Brault-Labbé & Dubé, 2009 ; Dubé et al., 1997). Si ces conceptions de l'engagement permettent de rendre compte d'une pluralité de manières d'appréhender l'engagement et ses formes d'expression, elles ne peuvent se suffire à elles-mêmes. En effet, ces conceptions se limitent à une dimension individuelle de l'engagement, se heurtant à la difficulté de penser des formes plus contemporaines et réactualisées de l'engagement qui ne se centrent pas seulement sur la seule participation sociale (telles que le vote, l'adhésion à un syndicat ou un parti politique, *etc*.). Nous nous inscrivons dans le sillon des travaux de Pesce et al. (2021a), Vermeersch (2004) et Sauvé et van Steenberghe (2015) pour penser l'engagement de manière *intégrale* selon ses dimensions collective, critique, politique et sa capacité à créer et transformer du lien social (Corbin et al., 2021). Ainsi, nous partons d'une conception sociologique de l'engagement, où celui-ci est pensé au sens d'un *mode d'existence*, d'une *conduite* (Ladrière et al., 2009) qui induit au niveau collectif de se détacher des formes de reproductions et déterminismes sociaux pour faire émerger des formes d'émancipation des rapports sociaux et des dominations sociales. Conception à laquelle nous choisissons d'articuler des visées d'*émancipation* de la personne (Malrieu, 2003 ; Pesce et al., 2021a), d'*appréhension*

du monde (Lapeyronnie, 2005) ou de *subjectivation* (Pleyers, 2016a ; Pleyers et al., 2016 ; Rochex, 2013) qui renvoient à des dimensions plus psychologiques. La revue de littérature a permis en ce sens de mettre en avant une pluralité d'enjeux psychosociaux (intersubjectifs, affectifs, symboliques et autobiographiques) pour appréhender l'engagement. En effet, pour saisir au mieux l'expérience d'engagement politique et climatique nous devons différencier les usages et formes d'engagement possibles de ses fonctions. Les usages renvoient à la façon dont vont être mises en actes, par le biais des pratiques, les différentes formes d'engagement possibles. La littérature a permis d'identifier notamment un ensemble de mutations concernant les caractéristiques des engagements contemporains (temporalités et investissements variables, répertoires d'actions élargis notamment grâce aux réseaux sociaux, *etc*.). Ces derniers, s'ils traduisent un renouvellement et une complémentarité entre anciennes et nouvelles façons de militer par les jeunes notamment, se différencient de leurs fonctions. Les fonctions recouvrent quant à elles les raisons et motivations qui animent le sujet au plan psychique dans le choix de l'engagement. Mais au-delà de ces dernières, l'approche psychosociale et développementale qui est la nôtre cherche à étudier la manière dont le sujet intériorise et signifie le choix et la mise en acte de cet engagement pour répondre à ses besoins au cours de son développement.

Bien que dans les champs des sciences de l'éducation ou de la psychoéducation, l'éducation à la citoyenneté ou l'écocitoyenneté connaissent un intérêt croissant, finalement peu de travaux en psychologie du développement s'intéressent pour l'instant à la question de l'engagement militant pour le climat chez les jeunes. Bien que leurs apports permettent d'éclairer la construction et l'expression des formes de citoyenneté (Beaumatin et al., 2017 ; Demers et al., 2021 ; Gaudet, 2018 ; Huet-Gueye & Rouyer, 2017a ; Rouyer et al., 2020) ou encore soutiennent le développement du pouvoir d'agir chez les jeunes (É. Morin, 2021 ; É. Morin et al., 2019) les travaux actuellement disponibles pour étudier l'engagement des jeunes concernant la cause climatique, selon une approche psycho-développementale et centrée sur le sens accordé aux expériences de ces-derniers restent encore en marge. Il nous semblait de fait nécessaire d'alimenter cette perspective.

Le choix d'étudier l'engagement politique et climatique et de penser son expression non pas seulement comme une forme d'écocitoyenneté a, selon nous, toute son importance. L'écocitoyenneté se voit, selon les conceptions, réduite à l'expression d'écogestes, à l'écocivisme ou encore à l'expression de formes individuelles et ou institutionnelles d'engagement en faveur de la cause écologique (Romma, 2010). Ces positionnements ne permettent pas de prendre en compte les diverses formes et expressions notamment collectives,

revendicatrices voire protestataires que recouvre le militantisme. Si la définition de Sauvé et van Steenberghe (2015) à propos de l'écocitoyenneté permet quant à elle d'allier les dimensions collectives, politiques, critiques et la visée transformatrice de l'engagement, nous faisons le choix de nous en inspirer pour tenter de définir l'engagement politico-climatique. Nous pouvons en ce sens le définir comme étant la prise de décision, l'orientation des comportements et des conduites en faveur du climat et de la justice sociale. Nous employons cette terminologie pour pouvoir penser dans un premier temps l'ensemble des objets et causes défendues par les luttes écologistes, et qui sont notamment en lien avec l'idée de justice sociale chez les jeunes. Elle nous permet également d'englober le caractère urgent de cette lutte et la nécessité de mettre en place des actes à la symbolique parfois forte, ayant une portée politique. La dimension politique nous permet ainsi de mettre en exergue l'idée d'une volonté de changement de société, par le bais de l'inscription et de la participation du sujet au lien social. Cet engagement recouvre ainsi l'ensemble des pratiques individuelles mais surtout collectives que le sujet met en œuvre pour lutter contre les changements climatiques. Il est selon nous l'expression d'une forme de citoyenneté, des préoccupations du sujet pour son devenir, mais plus largement encore pour l'avenir collectif, celui de l'Humanité.

Nous devons cependant rappeler qu'un des objectifs de cette thèse tient justement en un travail de définition et d'opérationnalisation de l'engagement politico-climatique. Si les précédents travaux que nous avons pu mener (Corbin et al., 2021) ont permis de dessiner une esquisse de définition à l'engagement politico-climatique, cette notion reste cependant dépendante et mouvante en fonction du matériel recueilli sur le terrain. Dans une visée exploratoire sa définition pourra ainsi être étayée par les résultats de cette recherche et ses perspectives.

C'est dans la critique et la remise en question de l'institué concernant le devenir de nos sociétés contemporaines, mais plus largement dans le devenir du vivant, que l'articulation des termes politique et climatique s'exprime pleinement. Les travaux de O'Brien et al. (2018) ou Hayward (2020) qui explorent en ce sens l'activisme des jeunes contre les changements climatiques ont proposé une typologie intéressante pour comprendre et spécifier ce qu'elles nomment « *youth dissent* » en différenciant les différents types d'activisme. Là où d'autres se concentrent sur l'expression de l'engagement en l'étudiant sous la forme de participation à (ou non-participation) (Barrett & Zani, 2014 ; Ekman & Amnå, 2012), cette typologie quant à elle articule des visées de transformations sociales et d'émancipation vis-à-vis d'un système institutionnel insatisfaisant. Ces autrices distinguent en ce sens la dissidence consciencieuse, la dissidence perturbatrice et la dissidence dangereuse comme des façons de percevoir la jeunesse

qui s'engage mais surtout comme un moyen pour ces derniers d'entrer « implicitement ou explicitement dans des débats qui impliquent une dissidence par rapport aux normes, croyances et pratiques dominantes, y compris les normes économiques et sociales […] et l'utilisation injuste du pouvoir dans la prise de décision »[23] (O'Brien et al., 2018, p. 3). L'engagement politico-climatique apparait dès lors comme un moyen de questionner ce qui relie l'individu et la société, de le mettre à l'épreuve, de le transformer, mais aussi un moyen de se battre pour s'unir autour des questions climatiques et de justice sociale. Ainsi, il s'agirait de (re)penser de manière collective et démocratique le devenir de l'Humanité afin de participer à une transition qui soit à la fois idéologique mais qui aujourd'hui, au regard de l'urgence qui la caractérise, doit aussi être concrète.

Cependant, nous ne pouvons mettre de côté certains écueils que constitue une telle conception de l'engagement politique et climatique. Comme le rappellent O'Brien et al. (2018), certaines formes de « dissidence » et d'engagement ne parviennent pas à remettre en question le système dominant en place, voire n'ont pas cet objectif de remise en question. Ces formes d'engagement peuvent être les résultantes « d'attentes déçues » et de « frustration face au manque d'alternatives » offertes à la jeunesse (O'Brien et al., 2018, p. 9) ou même d'un manque d'accès aux processus démocratiques (Herman et al., 2002). Il convient dès à présent de préciser les ancrages théoriques sur lesquels nous choisissions de nous appuyer pour appréhender l'engagement politico-climatique en lien avec le développement psychologique de la personne.

Ce travail de recherche qui s'inscrit dans le champ de la psychologie du développement s'inspire pour concevoir et penser le développement de la personne, des théories interactionnistes (notamment de G.H. Mead) et socioconstructivistes (Wallon, Malrieu). En ce sens, nous prenons appui sur les travaux de la psychologie historique de Meyerson (1948) selon lesquels l'étude des conduites humaines se veut complexe et située dans le temps et dans l'espace. En s'intéressant aux *œuvres* (au sens de création ou de conduites innovantes) et à la manière dont elles prennent forme dans l'Histoire pour étudier le développement de la personne, Meyerson propose de se centrer sur le travail de symbolisation qui s'opère. Ce dernier n'apparait possible que par la médiation des rapports avec autrui, la société et la culture dans laquelle il s'inscrit. Si cette conception ne peut se suffire à elle-même l'approche socioconstructiviste de Wallon entend souligner l'importance des relations que le sujet entretient avec ses milieux et les acteur·ices qui le composent, mais plus encore, la manière

[23] "implicitly or explicitly entering into debates that involve dissenting from prevailing norms, beliefs, and practices, including economic and social norms […] and the unjust use of power in decision making." (TL)

dont celui-ci vit et interprète les expériences réalisées en son sein. C'est au cœur des réalités singulières et subjectives que se jouent les processus de construction de la personne. Malrieu (1988, 1996b) suivant de telles influences propose ainsi un modèle théorique de la socialisation - plurielle, active, conflictuelle et prospective - pour penser le développement de la personne.
Si le modèle théorique proposé par Malrieu se veut complexe c'est qu'il a pour ambition de concevoir le développement de la personne comme une dialectique entre le social et le psychisme. Au travers des activités d'acculturation et de personnalisation le sujet fait face à la conflictualité des milieux d'appartenance, révise son système de références, s'affilie à de nouveaux groupes d'appartenance, se construit de manière singulière, dans le but d'un dépassement des contradictions et dans un effort d'unification. Engagé dans un travail de subjectivation pour se construire un modèle de référence, un modèle de Soi, le sujet, dans et par ses interactions aux autres et l'ajustement réciproque qui s'opère entre eux, se construit de manière singulière. En dépassant la simple adhésion et le conformisme aux valeurs normatives de sa société et sa culture, le sujet est considéré comme un acteur de ses conduites et choix d'existence. Plus spécifiquement, l'adolescence et l'entrée dans l'âge adulte sont considérées comme des périodes de *transitions développementales* (Baubion-Broye, 1998) qui offrent l'opportunité au sujet de nouvelles manières d'être au monde. Ces transitions sont alors pensées comme des tentatives de réajustement des suites de ruptures ou d'évènements de vie qui font irruption dans le parcours de tout sujet. Elles sont caractérisées par la conflictualité et peuvent être sources de crises (Baubion-Broye & Hajjar, 1998). Les transitions sont néanmoins des périodes dynamiques, propices au changement et à l'innovation en mobilisant des processus d'apprentissage, de transformation identitaire et de signification s'inscrivant de manière plus globale dans un travail de *personnalisation* (Baubion-Broye & Hajjar, 1998 ; Malrieu, 2003 ; Malrieu et al., 1973). Notre souhait est de pouvoir étudier les fonctions de l'engagement politico-climatique pour des sujets pris au sein de transitions psycho-développementales. Cela revient finalement à se questionner sur la manière dont l'engagement politico-climatique peut constituer un étayage pour la personne, voire constituer une conduite personnalisante.
Ainsi nos questionnements portent sur l'articulation entre 1) la transition développementale que les sujets traversent, à savoir celle de l'adolescence à l'âge adulte, dans un contexte sociétal spécifique, celui de crise climatique et 2) l'investissement dans des pratiques liées à l'engagement politico-climatique.

Dans le sillon de Dupuy (1998) ou encore Baubion-Broye et Hajjar (1998) qui considèrent que s'intéresser aux processus transitionnels renvoie à étudier la manière dont le sujet se confronte

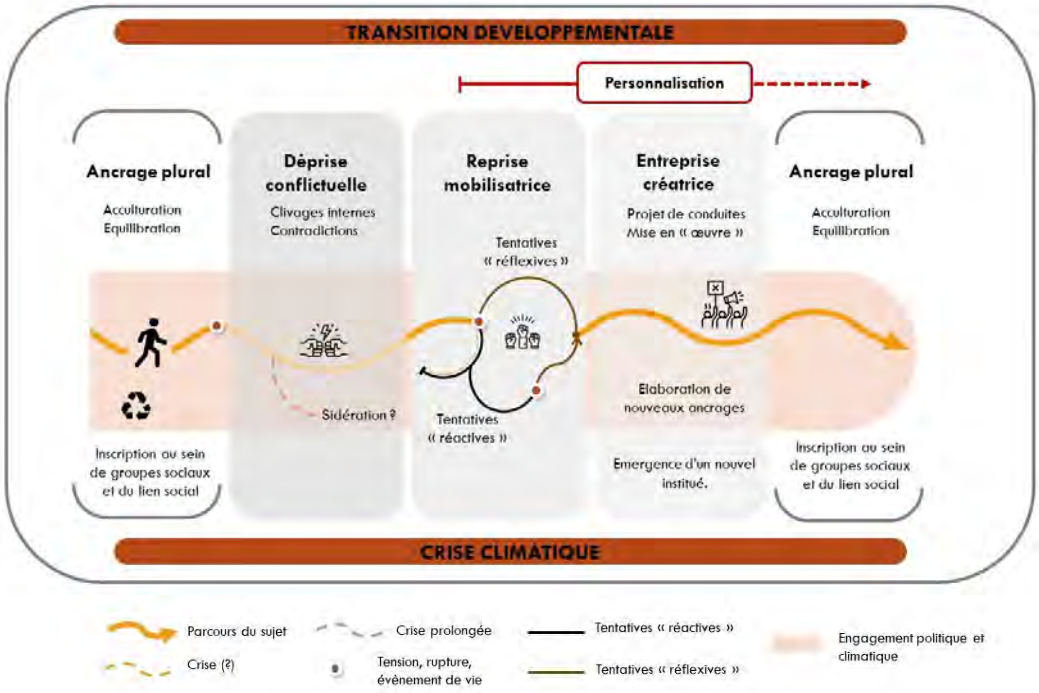
et tente de dépasser les conflits (intrapsychiques, interpersonnels, intergroupes) qui émanent des institutions, il est nécessaire de penser les transitions comme lieu de rencontre entre le sujet et le social. Afin de nous permettre, selon une approche psychosociale du développement de concevoir les échanges réciproques entre la personne et les institutions, nous nous appuierons sur le modèle de *l'interstructuration du sujet et des institutions* développé par Baubion-Broye et al. (1987). Celui-ci nous permet alors de penser les liens qui peuvent s'instaurer entre conflictualité, transition et personnalisation.

Ce modèle vient prolonger la conception de la socialisation proposée par Malrieu. Bien « qu'illusoirement perçues comme une totalité homogène » (Baubion-Broye et al., 1987, p. 436) société et culture servent dans leur pluralité à soutenir le processus de subjectivation du sujet. Cependant, le rapport que ce dernier entretient avec elles se voit traversé de délibérations critiques et de restructurations dans le cas où elles entreraient en contradictions avec ses aspirations et projets personnels. Pour y faire face, le sujet pourrait soit se soumettre à l'ordre établi ou réagir par le biais de conduites de fuite, de révolte voire de cloisonnement menant dans certains cas à l'aliénation ; ou tenter le dépassement de cette dernière par « la recherche d'une solution intégrative » (*op.cit*, p. 437). Celle-ci se caractérisant par une mobilisation active de la part du sujet et la mise en place de conduites qui sous-tendent des enjeux identitaires majeurs. Les conduites de dépassement seraient alors une réponse à la quête d'une image idéale de soi dans le but d'une restructuration de la personne et des institutions. Les dynamiques de restructuration réciproque induisent un positionnement idéologique et politique de la part du sujet par rapport à un système de valeurs qu'il construit conjointement avec sa personne. Des suites des déprises conflictuelles, le sujet entame un travail de reprise mobilisatrice qui peut osciller entre 1) des tentatives de résolution du conflit non-analysées ou « réactives » ou bien 2) des tentatives dites « réflexives » qui cherchent l'origine et la signification du conflit. Si une telle dichotomie reste à nuancer, il convient d'étudier au sein des dynamiques de changements qui s'opèrent dans les transitions, comment sont mobilisées et mises en œuvre les reprises mobilisatrices. Comme le souligne justement Da Silva Correia (2022), un point d'ombre persiste néanmoins dans le modèle proposé par Baubion-Broye et al. (1987). Qu'advient-il lorsqu'un sujet se mue de manière prolongée dans des tentatives réactionnelles supposément aliénantes ? Comment le sujet pris dans un état de crise prolongé proche de l'aliénation voire d'états de sidération fait-il face ? Comme le suggérait déjà Malrieu (1995) ou plus récemment Hugon et al. (2013), la personnalisation renvoie aux tentatives d'objectivation et de critique des identifications devenues insatisfaisantes, un « travail de signification des contradictions » (Malrieu, 1995, p. 14) qui ouvre sur la reprise mobilisatrice et qui correspond à la réalisation

de déplacements relationnels et de prospections qui rendent le sujet acteur et actif de ces entreprises, nous considérons que peut s'entamer un travail de personnalisation dès lors que le sujet entame la phase de reprise mobilisatrice (Da Silva Correia, 2022). Bien que nous nous appuyions sur les écrits de Baubion-Broye et al. (1987) ou encore Tap (1988) pour penser cette articulation, leurs travaux laissent cependant un flou concernant la temporalité effective du début ou de la fin de l'activité de personnalisation. S'il apparait en effet nécessaire que débutent des tentatives de reprise mobilisatrice pour pouvoir parler d'entame de travail de personnalisation, celui-ci se réduit-il à l'atteinte de l'entreprise créatrice ? Nous pensons à l'instar de Da Silva Correia (2022) que la personnalisation « suppose à minima que la phase de reprise mobilisatrice ne se restreigne pas à des tentatives réactionnelles et que la personne puisse partiellement ou totalement adopter une position réflexive pour peut-être s'engager dans une entreprise créative » (*op.cit*, p. 151) sans pour autant que celle-ci soit nécessaire à l'atteinte d'un ancrage plural, signe d'un nouvel- équilibre pour le sujet. De même il est légitime de questionner la manière dont des sujets plongés dans des tentatives réactionnelles ou pris au sein d'une crise prolongée peuvent (re)mobiliser un travail réflexif, d'analyse des causes et origines du conflit et pouvoir retrouver une attitude prospective ? De telles questions méritent d'être investiguées, notamment dans le cas où, le contexte sociétal caractérisé par la crise climatique entrave grandement les perspectives d'avenir des sujets.

Figure 1

Proposition de schématisation du modèle de l'interstructuration mobilisé dans le cas de l'engagement politique et climatique (adapté de Da Silva Correia, 2022)



Appuyé sur les modèles théoriques de Malrieu (2003) et de Baubion-Broye et al. (1987) présentés précédemment, nous cherchons à étudier les fonctions potentiellement personnalisantes de l'engagement politico-climatique pour le sujet pris au sein de ce qui nous apparait être la rencontre entre un contexte de crise (climatique, mais plus largement sociétale et politique) et une transition développementale.

S'il apparait difficile de rendre compte de manière exhaustive de l'ensemble des processus psychologiques qui entrent en jeu dans l'activité de socialisation en lien avec l'engagement politico-climatique, du fait de leur multitude et de leur complexité, nous défendons l'idée qu'ils s'incarnent et font référence à différents enjeux et fonctions psychologiques. Le travail de revue de littérature nous a alors permis d'appréhender l'engagement comment référant à des fonctions psychologiques qui sont :

1) *Intersubjective* dans et par la rencontre avec le *collectif*, où sont à l'œuvre les processus d'affiliation, de reliance sociale et d'identification au groupe et aux pairs. Se joue également des processus de construction en opposition à d'autres groupes sociaux et la revendication d'une idéologie singulière ;

2) *Affective* qui se traduit par un large ensemble d'affects et d'émotions. Elle permet aussi l'expression et la mise en œuvre de processus mobilisateurs, d'étayage, de soutien issus des expériences de socialisation que vivent les sujets engagés au sein des collectifs ;

3) *Symbolique* où il est question de compréhension et de représentation du monde mais aussi de processus de transformation et de remaniements des valeurs et représentations ;

4) *Autobiographique* qui renvoie à la narration de soi, aux enjeux subjectifs de la personne et qui sous-tend la construction progressive de nouvelles manières de se penser et se construire (notamment au plan identitaire).

En appui sur ces quatre dimensions, l'une des ambitions de cette recherche est donc de pouvoir dégager une approche psychologique de l'engagement politico-climatique des jeunes. Si nous avons en effet déjà pu dessiner les contours d'une définition à donner à l'engagement politico-climatique, la question de ses enjeux et dimensions psychologiques reste encore largement inexplorée.

Plus encore, en nous appuyant sur les modèles théoriques précédemment énoncés, nous cherchons à étudier la portée personnalisante d'un tel engagement pour le sujet. En effet, dans ce qui s'apparente être une expérience de socialisation singulière (Corbin et al., 2021, 2024b), comment par le biais de son engagement, le sujet peut-il signifier cette expérience, mais également œuvrer pour le dépassement des crises et conflits qui l'animent ? C'est ici, dans la rencontre entre les processus psychologiques et les crises (climatique, existentielle) que notre regard de chercheur·se se pose. Cette interstructuration peut chez certains et certaines être sources d'entraves et de conflits mais aussi de potentialités. En ce sens, il nous incombe d'étudier la manière dont l'engagement politico-climatique, pensé comme œuvre au sens de Meyerson (1948) ou conduite innovante, participe au processus de personnalisation du sujet. Cela nous revient à questionner la manière dont le sujet prend position, au travers *d'actes de personne*, tant sur le plan personnel que social. En ce sens, le cœur de cette recherche tient à éclairer et conceptualiser la manière dont s'opèrent les dynamiques de transformations réciproques, à la fois personnelle et sociale, politique et historique, par lesquelles le sujet devient personne.

Le sujet qui entame un travail de personnalisation amorce dès lors des révolutions intérieures mais plus largement collectives lorsqu'il s'engage pour participer à transformer le lien social. Ce positionnement reste un objet de questionnement pour tout sujet (Malrieu, 2003) car lorsqu'il s'inscrit dans une visée contestataire ce travail de personnalisation peut le placer dans une position de vulnérabilité en le confrontant à la violence institutionnelle qui cherche à maintenir les rapports de domination sociale. Adopter une posture en marge de ce qui se réalise dans la société témoigne d'une visée émancipatrice (au plan personnel et social) où le dépassement est « dramatique, parce qu'il exige de briser avec les autorités des groupes de vie,

mais aussi parce qu'il exige une critique de soi par les autres, des autres par soi, une activité intellectuelle à multiples versants » (Malrieu, 2003, p. 132). Guidé par des idéaux de combat des injustices sociales, de la liberté face aux oppressions ou encore de la défense de la liberté de l'humain et de son pouvoir de décision sur le fonctionnement et le devenir de la société, le positionnement idéologique et politique dont le sujet fait preuve devient source de personnalisation selon Malrieu. Il pousse le sujet à « la recherche du sens à donner à ses conduites dans la cité, à sa situation active dans l'histoire » (*op.cit*, p. 139). Ainsi l'engagement et l'action politique permettent au sujet de se réaliser et de marquer l'Histoire de l'Humanité de manière singulière.

Pour autant qu'il puisse constituer une perspective d'exploration et d'expérimentation, l'engagement peut aussi développer une portée aliénante qui n'est pas à exclure (Larroze-Marracq & Mieyaa, 2018 ; Malrieu, 2003).

C'est précisément un écueil des modèles théoriques sur lesquels nous prenons appui. Ces derniers et leurs conceptualisations de l'action politique par le sujet se situent dans un contexte historique et politique particulier. En effet, elles suivent le courant des protestations et mobilisations sociales d'après-guerre (libération, puis Mai 68) particulièrement intenses. Il nous incombe de rester prudent·es quant à la capacité des sujets à entreprendre de telles mobilisations ou de tomber dans une comparaison trop hâtive. Si aujourd'hui le contexte social et politique, en France, est marqué par de nombreuses formes de protestations, elles n'en restent pas moins fortement stigmatisées et/ou réprimées au plan démocratique. Nous devons dès lors rester rigoureux·ses dans l'utilisation d'un tel modèle quant à la capacité de désaliénation et de mobilisation créative de la part des sujets de notre recherche.

En effet certains travaux (Chouvier, 1982) en psychologie ont montré la part conflictuelle voire aliénante que peut revêtir l'engagement militant. L'engagement s'apparenterait dans certains cas à une activité nécessaire menant le sujet à une forme de dépendance. Si comme le conçoit Malrieu (1973) le sujet aliéné ne peut pas faire sans l'objet ou la conduite, celle-ci devient forme d'obligation dans le rapport à soi. Elle vient rigidifier la vision du monde, de l'engagement lui-même jusqu'à restreindre le sujet dans l'exploration des possibles, voire *bloquer le développement*. Cette portée aliénante fait écho aux conduites réactives ou tentatives non analysées que le sujet met en place pour faire face à la conflictualité parfois inconsciente qui l'anime. En opposition avec l'ouverture des possibles permise par la personnalisation, l'aliénation entend mettre à mal l'autonomie et le dépassement des conflits par le sujet. Celle-

ci ne peut-être omise et sera à considérer dans l'analyse des entretiens du recueil mené auprès de jeunes engagés dans la lutte politico-climatique.

Objectifs de la recherche

Ainsi, nous souhaitons étudier en quoi l'engagement politico-climatique trouve-t-il une place singulière dans la période de transition à la fois sociale et historique que suppose la crise climatique mais aussi développementale que vivent les sujets. Comment cet engagement politico-climatique, par les représentations que les sujets en construisent et sa mise en acte peuvent être signifiés par les jeunes ? Enfin nous souhaitons appréhender comment l'engagement politico-climatique qui recouvre différentes fonctions psychosociales, peut être soutenant pour le développement de la personne et vecteur du processus de personnalisation chez les jeunes engagés pour le climat ?

Notre but est ici de rendre compte de la part active des sujets dans leur choix d'engagement, mais plus largement, dans le dépassement des crises qu'ils rencontrent au fil de leur développement en tant que personne.

En ce sens, nous proposons une étude compréhensive de notre objet de recherche, laissant de côté les volontés de mesurer ou expliquer un phénomène, mais plutôt de l'appréhender selon les significations que font les sujets de leurs expériences et les liens qui s'établissent entre socialisation et engagement politico-climatique.

La question générale de recherche qui guide ce travail est la suivante : Quelles significations l'engagement politico-climatique, pensé comme une activité de socialisation singulière dans la construction de la *personne*, revêt-il chez des sujets, pris au sein d'une transition développementale telle que l'adolescence ou l'entrée dans la vie adulte et ce, dans un contexte global, de crise climatique ?

Plusieurs autres questions sous-tendent ainsi la recherche. Nous les avons organisées autour d'axes de questionnements, allant dans le sens d'une démarche exploratoire et compréhensive, en nous intéressant plus spécifiquement à la construction du sens chez le sujet, plutôt que d'être guidé par la vérification d'hypothèses opérationnelles et la recherche d'un résultat à confirmer. Ainsi, quatre axes de questionnements structurent la partie empirique, mettant en relief les différents niveaux d'interrogation qui ont été dégagés :

1) Comment est perçue et vécue la rencontre entre le contexte de crise climatique et la transition développementale des sujets ?

Nous questionnons ici la manière dont est perçue la crise climatique par les sujets de la recherche en nous intéressant au versant proprement « climatique » mais également au versant « social et politique » de la crise. Nous cherchons aussi à recueillir des éléments de réponse concernant la manière dont est vécue la crise climatique en cours et cherchons à dégager les échos que celle-ci peut avoir chez le sujet en développement. Nous identifions les entraves et potentialités psychiques que ce contexte de crise peut offrir aux adolescent·es et jeunes adultes de la recherche.

2) Quelles sont les spécificités des expériences d'engagement politico-climatique ?

Nous tenons également à éclairer les spécificités de ces expériences, les raisons pour lesquelles l'engagement politico-climatique en collectif est mobilisé par les sujets et la manière dont celui-ci se réalise. Il nous intéresse donc à partir des différentes mises en acte, de la diversité des pratiques qui le composent et de ses contextes de réalisation, de dégager les principales significations de l'engagement politico-climatique.

3) Quelles fonctions psychologiques assure l'engagement politico-climatique lorsqu'il est mobilisé ?

Afin de saisir les différentes fonctions psychosociales que ce type d'engagement peut venir remplir ainsi que mettre au jour un ensemble de processus psychologiques qui sous-tendent cette expérience nous nous appuyons sur les quatre enjeux psychologiques suivants : *intersubjectif*, *affectif*, *symbolique* et *autobiographique*.

4) Quelles portées personnalisantes possibles et significations sont accordées à l'engagement politico-climatique par les sujets ?

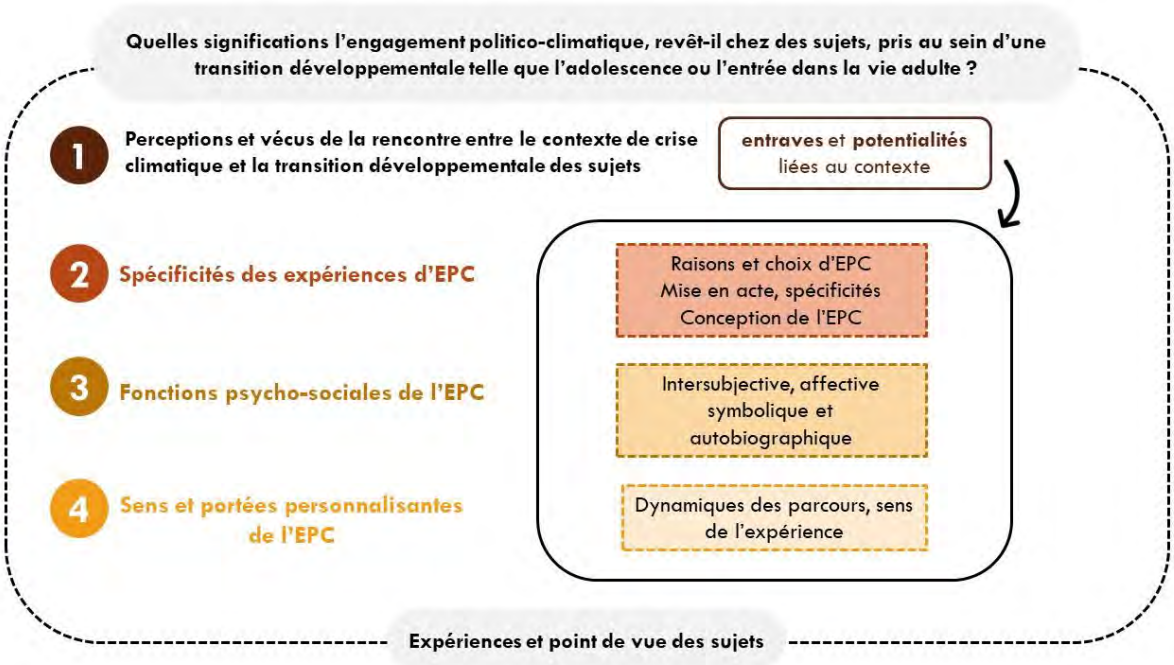
Enfin nous souhaitons apporter des éléments de réponse concernant le sens accordé, par les sujets adolescent·es et jeunes adultes, à leur parcours d'engagement. Plus spécifiquement nous cherchons à étudier les différentes dynamiques qui peuvent caractériser certains parcours (*rupture*, *transition*, *conflit*) et portons notre focale sur les potentielles portées personnalisantes de ces expériences singulières. Nous mettrons pour cela à l'épreuve le modèle de *l'interstructuration du sujet et des institutions* (Baubion-Broye et al., 1987) en illustrant les différentes étapes et transitions par lesquelles passent les sujets durant leurs parcours.

Pour répondre à ces axes de questionnement, nous nous focaliserons sur les récits de vie de jeunes engagés et porterons une attention toute particulière au sens de ces expériences de

socialisation. Cette recherche ambitionne de donner voix aux jeunes et de dépasser certains manquements concernant leurs expériences citoyennes (Fourchard & Corbin, 2025). Plus encore elle vise pour faire face aux tensions théoriques qui caractérisent cette période de la vie et les expériences citoyennes, politiques qui s'y jouent, de redonner une place centrale au sens que les sujets associent à ces expériences. Dans le sens des théories critiques (Demers & Bachand, 2019 ; Fox et al., 2008 ; Ingram, 1990) qui émergent encore timidement dans le champ des recherches en psychologie et pour parer aux attentes parfois normatives de notre discipline, nous portons une attention particulière pour les conduites originales, souvent en marge des normes établies, mais qui visent la recherche d'un monde plus juste. Inspirés des perspectives critiques nous pensons la présente recherche de manière qualitative et compréhensive. Nous avons en ce sens construit une méthodologie dont le but est de répondre à ces précédents objectifs.

Figure 2

Proposition de schématisation des axes de questionnements



DEUXIÈME PARTIE

Recherche empirique

Chapitre IV : Dispositif de la recherche

Ce chapitre a pour but de présenter l'ensemble de la démarche méthodologique utilisée pour mener cette recherche. Nous développerons comme suit notre positionnement épistémologique et notre démarche de recherche. Puis nous présenterons notre échantillon et l'outil de recueil de données. Enfin, nous détaillerons le déroulé des passations d'entretiens et les méthodes d'analyses choisies.

1. Positionnement épistémologique

1.1. Positionnement épistémologique

Cette recherche prend racine au sein des théories socio-constructivistes (Malrieu, 1996a) et de la psychologie historique et culturelle développée par Meyerson (1948) ou Vygotski (1927). Nous nous appuyons en ce sens sur une conception interactionniste du développement de la personne (Mead, 1934 ; Wallon, 1941) dans le but de produire une recherche qui se veut qualitative et compréhensive. Ce type d'approche nécessite de considérer « les phénomènes sociaux sous l'angle du lien social » (Schurmans, 2003, p. 56) en portant un intérêt spécifique sur la manière dont va être signifié, transformé et renégocié *ce qui lie* les individus entre elles et eux. En effet, notre intérêt se porte sur le sens donné aux expériences par le sujet lui-même, mettant en lumière sa part subjective dans l'interprétation de ses expériences sociales. En ce sens, nous nous inscrivons dans le sillon de la démarche compréhensive qui place sa focale sur le sens : « si les déterminismes existent […] ils ne suffisent pas à la saisie des phénomènes sociohumains. Car ils ne permettent pas d'aborder le travail constant de production de sens qui caractérise notre humanité. L'approche compréhensive se focalisera donc sur le sens » (Schurmans, 2003, p. 57).

Nous considérons de fait notre paradigme de recherche comme subjectiviste. La réalité est envisagée comme *mouvante*, *multiple* et *située* ; elle prend forme grâce aux éléments sociaux, culturels, politiques, biographiques, *etc*. (Santiago-Delefosse, 2007). Nous n'avons pas la prétention de décrire la vérité des sujets que nous rencontrons, mais plutôt une interprétation qui est la nôtre et qui se veut subjective et propre à une certaine temporalité. En ce sens, notre recherche ne vise pas la vérification ou la justification d'une théorie ou d'hypothèses, mais plutôt une compréhension et une tentative d'interprétation du récit des sujets. Nous pouvons ainsi parler de co-construction entre le·la chercheur·se et les sujets rencontrés. Ce positionnement fait référence aux théories critiques (Fox et al., 2008 ; Santiago-Delefosse, 2008) qui visent la reconnaissance des préoccupations humaines prépondérantes telle que la

justice et la liberté. Ces théories visent à montrer qu'il s'agit de constructions sociales issues des rapports intersubjectifs de l'ensemble des acteur·ices de la société (Demers & Bachand, 2019). Le paradigme critique soutient l'idée qu'une « science sociale émancipatrice cherche à produire une connaissance scientifique en rapport avec un projet collectif contestant les différentes formes d'oppression humaine. » (Wright et al., 2017, p. 29). Ainsi, toute recherche menée ne peut se réaliser selon un principe même d'objectivité ou de neutralité : elle se veut située et influencée par nos propres représentations du monde. Si nous ne pouvons, en tant que chercheur·se, nous affranchir totalement des questions et du contenu scientifique qui guident notre recherche, il est pour autant nécessaire, de pouvoir se détacher de ce contenu pour recevoir de manière la plus authentique qui soit la subjectivité des participant·es à la recherche. En outre, si la pensée critique avance l'idée que les acteur·ices sociaux disposent des outils nécessaires pour s'émanciper et pouvoir agir sur le monde, ces derniers ne demeurent pas toujours accessibles ou objectivés. Selon Delory-Momberger (2019), l'intérêt des approches biographiques réside dans la médiation du récit par le·la narrateur·ice lui·elle-même, où ce·cette-dernier·e est ainsi amené·e à « tenter de comprendre comment dans le récit le narrateur à la fois produit et donne à voir la construction singulière qu'il fait d'une existence et d'une expérience elles aussi singulières, qui intègrent et s'approprient, qui biographient ces éléments collectifs. » (*op.cit*, p. 343). Il s'agit alors d'une « construction partagée » (*op.cit*) pouvant dès lors constituer des outils d'objectivation pour le sujet et ouvrir la voie de l'émancipation.
De fait, nous avons dans ce travail pensé la recherche de manière à alimenter l'exploration d'une thématique : celle de l'engagement politico-climatique et de ses fonctions psychosociales chez le sujet.

1.2. Positionnement du·de la chercheur·se pour une recherche engagée

Une recherche engagée se veut-elle pour autant engageante pour le chercheur ou la chercheuse qui la réalise ? Plusieurs questions d'ordre méthodologique et épistémologique se sont posées dans le cadre de cette présente thèse dont nous tenterons d'apporter quelques éclairages[24].

Le premier niveau de questionnement dont nous pouvons faire part se situe au niveau de la posture revendiquée et assumée durant ce travail. Dans le sens d'une démarche réflexive et critique, je me suis interrogée sur la « *juste* » posture à adopter vis-à-vis des acteurs et actrices

[24] Les questionnements et réflexions dont il est question ici et tout au long du document découlent d'une co-élaboration, or cette partie est rédigée à la première personne car l'expérience dont elle découle reste elle individuelle.

rencontré·es dans le cadre du recueil de données, mais aussi sur ma propre posture, celle de « chercheuse en psychologie ».

L'intérêt pour un objet de recherche et plus fondamentalement le recueil de données est une rencontre qui croise les singularités : celle du chercheur ou de la chercheuse et celles des participant·es. Cette expérience a pu être source de questionnements et de transformations dont nous tenions à rendre compte dans le cadre des approches que nous mobilisons : les approches qualitatives et compréhensives. Les premières questions apparues furent de me demander : comment se situer et trouver la « bonne distance » avec les personnes que j'allais rencontrer, mais aussi entre soi et son objet de recherche ?

Si cette étude ne s'apparente point à une recherche-intervention ou à une recherche clinique, il fut essentiel pour moi de trouver la juste distance vis-à-vis des personnes rencontrées lors de cette étude (notamment du fait de notre proximité d'âge, mais surtout de notre intérêt commun pour l'objet de recherche traité). Ainsi un travail de questionnement quant au mode de relation et de dialogue que je souhaitais instaurer avec les participant·es de la recherche mais également sur les échos que trouvaient en moi la question de l'engagement (politique et climatique) a été nécessaire pour appréhender le terrain. Bien que n'étant engagée dans aucun collectif militant écologiste de Toulouse[25], il a été nécessaire durant le temps de cette thèse de mettre à distance mes envies de rejoindre ces collectifs ou de m'y impliquer personnellement. Le travail de présentation de la recherche a également joué un rôle clé pour définir ma posture et les objectifs que je poursuivais.

Finalement, lors des entretiens mes inquiétudes concernant la « juste posture » à adopter ont pu être mises à l'épreuve. Ce fut un travail de « *positionnement* » constant avec le souhait d'accueillir, valoriser, redonner voix aux sujets, sans pour autant me laisser submerger par mes propres valeurs, opinions, idées ou subjectivité. Cet exercice difficile a pu m'amener à endosser le rôle de « porte-voix, de porte-parole » (Lhuilier, 2018, p. 119) pour ces jeunes parfois en manque d'écoute et de considération.

Le deuxième niveau de questionnement peut en revanche se situer au plan épistémologique. Réaliser une recherche sur un sujet engagé (ou à minima sur l'engagement), nécessite-t-il de fait l'engagement du chercheur ou de la chercheuse ?

Cela revient à s'interroger une fois de plus sur la distance à trouver vis-à-vis de son objet de recherche. Voilà une question qui a traversé les différents moments de réflexion, de conception, de recueil et d'écriture de cette thèse.

[25] Excepté l'Atécopol (voir encadré 1 sur le point de vue situé)

Premièrement il convient de rappeler que cette recherche débute par un intérêt singulier, le mien, concernant cette thématique de recherche. Animée par une curiosité intellectuelle et la ferme volonté d'alimenter une thématique actuelle mais aussi socialement vive, cette recherche a pu être guidée au-delà de ses aspirations heuristiques, par un ensemble d'affects. Se croisent alors un intérêt professionnel et une sensibilité personnelle dont il est nécessaire de prendre conscience. Dans le sillon des réflexions d'Edgar Morin (1976), cela m'a amené à reconnaitre et considérer ma propre subjectivité dans la quête d'une vérité « objective » en partant du postulat qu'un engagement - même scientifique - dont découle un savoir réflexif s'avère d'autant plus important lorsqu'il est question d'un objet aussi « existentiel » que celui de l'écologie et plus largement de la lutte pour celle-ci (Eriksson, 2022). Ainsi trouver un équilibre dans une posture où la neutralité n'est plus possible (Coulbaut-Lazzarini & Couston, 2021), face à l'urgence climatique en cours nécessitait « d'affirmer des valeurs tout en gardant un positionnement différent du militantisme » (*op.cit*, p. 9).

Il s'agit également d'un propos défendu par Morelle et Ripoll (2009) pour qui l'interrogation du rapport entre « chercheur - objet de recherche - implication » met nécessairement à l'épreuve l'impératif de scientificité du·de la chercheur·se, « mais aussi son sens de la justice » (*op.cit*, p. 157). Selon elles, c'est dans le passage entre l'objet et le terrain que la question de « l'engagement » du·de la chercheur·se ne devient plus seulement théorique et abstraite mais « s'impose pratiquement » (*op.cit*, p. 159). Si en effet et j'ai eu à cœur de le montrer dans ce travail, les formes d'engagement sont plurielles, la prise de conscience du regard que porte tout chercheur et chercheuse sur le monde social qu'il·elle étudie ne suffit pas à dégager la portée sociale de son discours (*op.cit*, p. 165) : l'engagement se traduit à minima par le choix d'une posture. Sans se porter juge de la bonne posture ou distance à avoir, je me considère dans cette recherche comme prise au sein de tensions entre un contexte social, politique, climatique, des aspirations et injonctions académiques ainsi que mon histoire personnelle emplie de valeurs, de subjectivité et de représentations, qui constituent un ensemble de facteurs contribuant à m'éloigner de toute neutralité.

Plutôt que de chercher à réfréner cette posture, je souhaite la prendre en compte, car à l'instar de Cloke et al. (2000), je considère la recherche comme une expérience, « un processus plutôt que comme un simple produit » (*op.cit*, p. 136), qui ne peut être dénuée de subjectivité.

Enfin, un dernier niveau de questionnement qui émane depuis peu chez moi aborde la production de savoir en contexte de crise climatique. Celui-ci fait écho au travail de Dupont et al. (2024) sur la nécessité toujours plus pressante d'accroitre le nombre de connaissances

scientifiques dans le contexte de crise climatique actuel et plus globalement à propos des réflexions portées par le collectif de l'Atécopol sur l'impact de la recherche scientifique. Si mes considérations sur ce propos ne sont qu'à leurs balbutiements, Dupont et al. (2024) tentent de dessiner les limites de l'accumulation des connaissances scientifiques aujourd'hui mais surtout d'identifier des entraves potentielles au non-engagement des chercheurs et chercheuses pourtant les plus averti·es de l'état actuel de la crise écologique en cours.

Si comme le soulignait Morelle et Ripoll (2009), l'engagement n'est plus un choix car il témoigne nécessairement d'une posture, qu'en est-il dans notre cas ? Cette question en soulève davantage qu'elle n'obtient de réponses. Je souhaite par ce présent travail alimenter scientifiquement une thématique de recherche actuelle et encore trop peu explorée du point de vue de la psychologie du développement. Si l'impact de cette recherche n'est pas une donnée à négliger (notamment dû aux stages doctoraux réalisés à l'étranger et aux différents congrès, colloques et séminaires où j'ai pu présenter l'avancée de mon travail), il est essentiel pour moi de produire une recherche qui soit à la fois la plus éthique, intègre et écologique possible. Encore une fois, si la « mise en voix » des propos portés par un échantillon de notre population incarne un positionnement engagé, celui-ci doit s'accompagner et être compris dans une démarche plus grande de questionnement, de transformation du monde académique et de la recherche concernant l'impact écologique et social de nos recherches.

1.3. Approche utilisée

Au-delà même des enjeux épistémologiques de la recherche, ce travail porte en son sein une utilité sociale et ambitionne d'aller plus loin qu'une explicitation théorique d'un phénomène. Il soutient l'idée d'une science engagée, émancipatrice à visée transformatrice pour les sujets, mais plus largement pour les acteurs et actrices du milieu politique, éducatif et social dans le but d'un changement social (Fox et al., 2008). Une recherche (exploratoire) nécessite de fait de nombreux allers-retours entre la partie théorique et le recueil de données de terrain. Ainsi, la mise en œuvre d'une méthodologie souple, qui impose peu de règles au sujet, leur laissant libre cours à la créativité et à l'expression de leur subjectivité dans le récit de leur parcours de vie, soutient une démarche avec peu de catégories d'analyses préconstruites ou d'hypothèses à vérifier. Telle est la démarche heuristique choisie pour cette recherche.

En nous inscrivant dans une perspective de développement au long cours, nous portons un intérêt particulier pour les parcours de vie. Si ces derniers sont à considérer comme mouvants et issus d'un processus dynamique (Longo, 2016), réussir à en saisir les singularités et leur agencement dans l'histoire de vie du sujet requière selon nous un outil précis. Nous avons choisi

de nous tourner vers les méthodes biographiques. Selon Giraud et al. (2014), ces méthodes constituent des manières d'appréhender la réalité sociale des sujets et plus particulièrement la genèse de celles-ci. Les méthodes biographiques ambitionnent alors de porter attention à la chronologie et à façon dont les « expériences se sont sédimentées en l'individu sous la forme de dispositions, et de mettre au jour des traits structurants définissant un individu socialisé. » (*op.cit*, p. 4). Notre intérêt porte spécifiquement sur la manière dont le sujet donne sens à cette succession d'expériences dans un constant travail d'interprétation et d'agencement de son histoire (Delory-Momberger, 2022). Elles peuvent alors se matérialiser dans des récits de soi, en constructions individuelles et représentations subjectives des parcours de vie. Si selon Bruner (2002, p. 83), « se raconter [soi] c'est en quelque sorte bâtir une histoire qui dirait qui nous sommes, ce que nous sommes, ce qui s'est passé, et pourquoi nous faisons ce que nous faisons », le processus de biographisation qui en découle semble être une manière privilégiée d'accéder à la réalité que se construisent les sujets, leur permettant de s'inscrire dans des temporalités et des espaces sociaux spécifiques. Il constitue un lieu de transaction et de négociation entre le vécu et les modèles induits par le contexte (Delory-Momberger, 2022). Nous devons tout de même souligner le principal écueil qui réside dans l'utilisation de ce type de méthode. Les sujets se voient aujourd'hui trop souvent contraints à un impératif moral et social de « faire histoire de sa vie » (*op.cit*, p. 45) afin de « produire individuellement le sens de l'expérience ». Ainsi, le·la chercheur·se peut se voir porteur·se de cette injonction et doit ainsi veiller à accompagner ce travail personnel et réflexif.

Cependant, bien qu'une souplesse soit laissée dans la manière dont les données sont appréhendées par le·la chercheur·se, cela suppose une rigueur certaine dans la manière de penser et organiser la recherche.

2. Démarche de recherche

2.1. Echantillon de la population étudiée

2.1.1. Critères d'inclusion

Pour constituer notre échantillon nous avons retenu deux critères d'inclusion : un premier critère renvoie à l'âge des sujets, un second critère relève de leur affiliation effective à un collectif de lutte pour le climat. Nous argumentons ces choix ci-après.

Dans le but de saisir au mieux les enjeux développementaux de notre population, nous avons choisi d'inclure dans cette dernière des sujets étant âgés entre 15 et 25 ans révolus. Si un empan d'âge aussi large est questionnable et peut être source de certains écueils, il se justifie

néanmoins par la volonté d'apprécier les différents enjeux relatifs à la transition développementale des participant·es. En effet, notre choix pour interroger des jeunes adultes ainsi que des adolescent·es nous a permis d'apprécier les spécificités relatives aux différents enjeux qui animent le développement de la personne. Ainsi, le choix d'un empan d'âge large nous permet d'apprécier de manière transversale les différents enjeux et processus psychosociaux qui animent les adolescent·es et jeunes adultes pour éventuellement établir, si les données émanant du terrain nous y incitent, des comparaisons interindividuelles au sein de notre échantillon.

Un second critère d'inclusion était l'affiliation à un collectif de lutte pour le climat[26]. Ainsi, afin d'apprécier pleinement l'expérience d'engagement politique et climatique des participant·es de l'étude, nous avons fait le choix d'exclure les participant·es n'étant pas engagé·es au sein de collectif de lutte pour le climat. En effet, pour nous permettre d'étudier les rôles et fonctions du collectif dans l'engagement mais plus largement dans le développement du sujet, nous avons choisi de ne sélectionner que des participant·es étant affilié·es à un collectif de lutte pour le climat. En d'autres termes, nous demandions à nos participant·es, en plus d'être engagé·es au sein d'un collectif de lutte[27], de se considérer, se qualifier ou se définir comme engagé·es pour le climat. Le choix de n'étudier les parcours d'engagement politique et climatique que chez des personnes inscrites au sein de tels collectifs nous a permis d'apprécier des pratiques militantes qui s'inscrivent au-delà d'une démarche que nous pourrions qualifier d'éco-civisme (Sauvé & Villemagne, 2005) qui se limite souvent à des actions individuelles telles que les « petits gestes » (recyclage, effort sur la consommation de viande, de biens matériels, adaptation des modes de déplacements, *etc*.), mais qui s'étend à une visée plus large d'écocitoyenneté telle que l'entend Sauvé (2016), où la mobilisation et l'engagement dans et par un groupe pour « la création de projets structurants a une signification politique gravitant autour de la reconstructions de liens entre nature et société » (*op.cit*, p. 19).

Une autre question importante pour la constitution de l'échantillon a été le choix des collectifs contactés. Dans un souci de rendre compte de la pluralité des pratiques militantes et des spécificités des collectifs qui luttent pour le climat (Ollitrault, 2008 ; Ollitrault & Villalba,

[26] Cette recherche, il importe de le rappeler, s'inscrit dans la continuité d'une première réflexion entamée lors du parcours de Master Recherche où nous avions mené une recherche autour de la même thématique. Nous avions étudié les parcours d'engagement de jeunes âgés entre 16 et 21 ans engagés au sein du collectif *Youth For Climate*. Ce premier travail a permis de souligner l'importance des autrui qui s'engagent aux côtés du sujet et a fait émerger chez nous le désir d'étudier plus finement les dynamiques d'affiliation groupale qui pouvaient être à l'œuvre au sein du parcours militant.

[27] Dans le cas de participant·es étant engagé·es au sein de plusieurs collectifs militants, nous avons considéré le fait de s'affilier à au moins un collectif en lien avec le climat comme suffisant. Nous avons par la suite apprécié le collectif qui était le plus mentionné dans le parcours du sujet comme étant le collectif principal d'engagement.

2014), nous nous sommes tournés vers un grand nombre d'associations, mouvements ou groupes militants. Bien que chaque collectif qui a été sollicité pour participer à la recherche soit engagé pour la cause climatique, nous souhaitions pouvoir rendre compte de la diversité des manières d'incarner cette lutte et cet engagement tant dans les spécificités organisationnelles (collectifs locaux ou nationaux) que dans la mise en actes et les différentes pratiques de leurs membres. Nous souhaitions pouvoir apprécier la diversité des idéaux, valeurs et principes (non-violence, revendication de l'utilisation de la désobéissance civile, *etc*.) qui animent ces collectifs ainsi qu'étudier la manière dont se déploient, se revendiquent et s'incarnent ces diverses identités. Pour cela, nous avons fait appel aux principaux collectifs de jeunes pour la lutte climatique. Nous présentons ci-dessous la procédure de recrutement des participant·es ainsi que les collectifs représentés dans notre échantillon.

2.1.2. Recrutement des participant·es

Nous avons, concernant le recrutement des participant·es, priorisé la prise de contact *via* les collectifs militants directement. Si, de manière générale, nous pouvions constater un certain engouement peu de temps après nos sollicitations, parfois nous n'obtenions pas de réponse du tout. Le manque de membres actifs au sein des collectifs peut en partie expliquer cela.

Suite à la construction d'un appel à participation (*cf*. Annexe 1), nous avons pris contact avec différents collectifs de luttes pour le climat. L'appel était dans un premier temps envoyé par mail à l'adresse de contact du collectif, puis transféré par les responsables « presse » aux membres directement ou sur des plateformes de communication (*Discord*, *Mattermost*). Nous avons également pu constater un effet « boule de neige » où une fois que l'entretien eut été réalisé, le ou la participant·e envoyait l'appel à témoignage à l'un·e de ses camarades.

Nous avons contacté près de 250 collectifs issus des principaux mouvements de lutte pour le climat, dont *Youth For Climate* (national et l'ensemble de leurs groupes locaux), *Extinction Rébellion* (idem), *Greenpeace* (contact de différents groupe locaux), *Alternatiba* (groupes locaux), le collectif *Stop Eacop*, le mouvement *On est prêt*, les *Amis de la Terre* et *Dernière Rénovation*.

Une fois les participant·es intéressé·es pour participer à la recherche, nous échangions sur les formalités administratives (notice d'information recueil des consentements libres et éclairés (*cf*. Annexe 2), explicitation du déroulé de l'entretien, réponse aux questions, *etc*.) par mail ou téléphone. Ce temps d'échange était à notre sens nécessaire pour recueillir ces informations et nous assurer de la tranche d'âge des participant·es. En effet, certaines personnes intéressées par

l'étude étaient finalement trop âgées au moment de l'entretien (mauvaise lecture de l'appel à témoignage, de la fiche de consentement libre et éclairé et / ou de la notice d'information).

Au total nous avons réalisé 20 entretiens recrutés dans toute la France. Nous ne pouvons pas détailler la manière dont ceux-ci se répartissent par région car ce n'était pas une donnée nécessaire selon nous. Bien que certain·es des participant·es l'évoquaient de manière spontanée, d'autres ont préféré seulement donner le nom de leur collectif sans préciser leur localisation.

2.1.3. Caractéristiques des participant·e de l'échantillon

Les 20 participant·es qui constituent l'échantillon se divisent en 10 femmes et 10 hommes âgé·es entre 15 et 24 ans (M = 19,7 ans, ET = 3.1)[28] et sont répartis comme suit :

Tableau 1

Répartition de l'échantillon de la population

Prénom[29]	Genre	Âge	Collectif militant
Romane	F	15	Youth For Climate
Louise	F	16	Youth For Climate
Cléo	F	16	Youth For Climate
Romain	M	17	Youth For Climate
Vincent	M	17	Youth For Climate
Arthur	M	18	Youth For Climate
Emma	F	20	Youth For Climate
Maya	F	20	Youth For Climate
Nino	M	17	Extinction Rébellion
Adèle	F	18	Extinction Rébellion
Ariane	F	20	Extinction Rébellion
Camille	F	22	Extinction Rébellion
Antoine	M	23	Extinction Rébellion
Olivia	F	23	Extinction Rébellion
Morgan	M	24	Extinction Rébellion

[28] Moyenne d'âge par collectif : YFC = 17.3 ; XR = 21.3 ; FDC = 22 ; ALT = 16 ; DR = 24.

[29] Les prénoms ont subi un processus de pseudonymisation en accord avec la DPO de l'Université de Toulouse Jean-Jaurès.

Tom	M	24	Extinction Rébellion
Elsa	F	20	Fresque Du Climat
Simon	M	24	Fresque Du Climat
Sélim	M	16	Alternatiba
Hugo	M	24	Dernière Rénovation

2.1.4. Caractéristiques des collectifs de lutte de l'échantillon

Nous présentons ci-dessous les spécificités et caractéristiques (revendications principales, modes d'action, historique, *etc*.) des différents collectifs de lutte pour le climat dont sont issus les participant·es de la recherche :

2.1.4.1. *Youth For Climate*

Créé en janvier 2019 et suivant le mouvement *Fridays For Future*, *Youth for Climate* (YFC) est un mouvement de jeunes pour le climat qui œuvre en France et à l'international pour la protection de l'environnement et la justice sociale. Ils se revendiquent « indépendants et apartisans » par rapport à toute organisation ou partis politiques et se basent sur la Charte de Lausanne pour appuyer leurs valeurs et revendications. Les principes phares de cette charte visent l'atteinte des objectifs des accords de Paris (2015). Pour ce faire, *Youth For Climate* prône la fin des activités à impacts négatifs ou pouvant enrayer l'atteinte des dits-objectifs de changement de système actuel pour converger vers des alternatives visant un monde « plus juste, équitable et impliquant chacun·e dans les décisions communes ». Divisés en plus d'une centaine de groupes locaux, ils encouragent la pluralité des formes d'actions (marches pour le climat, sensibilisation, *etc*.) non-violentes et en accord avec les valeurs du mouvement. Ces dernières reposent sur les principes de démocratie et d'horizontalité, d'inclusivité et plus largement de lutte contre toutes les formes de discriminations. Leur spécificité réside dans le fait qu'il s'agit d'un mouvement qui repose sur la jeunesse, « autogéré » par et pour les jeunes.

2..1.4.2. *Extinction Rébellion*

Extinction Rébellion est un « mouvement international de désobéissance civile en lutte contre l'effondrement écologique et le

dérèglement climatique ». Fondé en 2018 au Royaume-Uni, ce mouvement s'appuie sur les revendications suivantes : 1) la reconnaissance de la gravité et de l'urgence des crises écologiques en cours ; 2) une réduction massive et immédiate des émissions de gaz à effet de serre ; 3) l'arrêt de tout projet climaticide qui détruit les écosystèmes et à l'origine d'une extinction massive du monde vivant ; 4) la création d'une assemblée citoyenne décisionnaire de différentes mesures à mettre en place pour permettre une transition juste et équitable.

En France le mouvement se décline en un groupe national et différents groupes locaux. Si ces derniers sont indépendants dans leur fonctionnement et les actions qu'ils mettent en œuvre (souvent basées sur la désobéissance civile), ils partagent cependant les principes suivants : avoir une vision du changement adaptée aux générations présentes et futures, création d'une culture régénératrice, remise en question du système « toxique » pour devenir acteur·ices du changement, prôner et valoriser les réflexions et apprentissages, *etc*.

De plus comme de nombreux collectifs qui luttent pour la justice climatique et sociale, *Extinction Rébellion* se veut le plus inclusif, horizontal, non-violent et tolérant possible. Il revendique le caractère systémique de la société actuelle et ne tient pas de discours moralisateur ou culpabilisateur envers les individus de la société. Enfin, le mouvement est fondé sur des principes d'autonomie et de décentralisation du pouvoir.

2.1.4.3. *La Fresque Du Climat*

Créée en 2018 par Cédric Ringenbach, *La Fresque du Climat* est une association qui vise la diffusion de l'outil pédagogique du même nom dans le but « d'accélérer la compréhension des enjeux climatiques au niveau mondial » et impulser un déclanchement - rapide - des bascules nécessaires vers un monde bas carbone, pour la préservation du vivant. Afin de permettre la diffusion de l'outil *Fresque du Climat*, l'association vise la formation d'animatrices et animateurs appelés Fresqueuses et Fresqueurs dans le monde entier. L'association s'appuie sur un fonctionnement décentralisé, participatif (« doocratie ») qui prône le droit à l'erreur, la transparence et la duplication des initiatives.

La Fresque du Climat est un atelier d'intelligence collective où les participant·es sont invité·es à reconstituer les liens de cause à effets des changements climatiques. Accompagné·es par un·e animateur·ice, ils et elles explorent aussi les actions à entreprendre

pour y faire face. *La Fresque du Climat* compte aujourd'hui plus d'1.6 million de participant·es au sein de 161 pays.

2.1.4.4. *Alternatiba*

Alternatiba est un mouvement citoyen pour le climat et la justice sociale créé en 2013. Empreint d'une forte identité locale (plus de 110 groupes locaux), ils visent le recensement et la diffusion d'alternatives concrètes pour lutter contre le dérèglement climatique adaptées au territoire.

Appuyé sur les valeurs démocratiques, solidaires, de partage et d'entraide, le mouvement milite pour une « société écologiquement soutenable, socialement juste ». Opposés à toutes formes d'oppression et de discriminations, ils combattent les « fausses solutions » et se mobilisent pour diffuser de manière massive les alternatives pour permettre un changement « radical » des modes de production, consommation, aménagement du territoire, *etc*. Ils luttent en ce sens pour la sortie du système capitaliste, néolibéral, patriarcal et productiviste. Si *Alternatiba* rassemble des milliers de citoyen·nes en France, ils luttent par le biais du mouvement ANV COP21 (Action Non-Violente COP21) contre des projets ou initiatives jugés climaticides en utilisant la résistance et la désobéissance civile. Proposant des Tours Alternatiba sur tout le territoire français, ils organisent également des marches pour le climat et différentes campagnes auprès des acteurs et actrices locaux du territoire. De plus, ils sont à l'origine de nombreux Camps Climat (depuis 2016) et Villages des alternatives.

2.1.4.5. *Dernière Rénovation*

Dernière Rénovation est une « campagne de résistance civile » française (d'avril 2022 à décembre 2023) qui porte pour revendication principale la « rénovation thermique des bâtiments » dans le but de répondre à l'urgence de la crise climatique et sociale en cours. Ce mouvement fait partie du réseau international A22 de résistance civile qui milite pour le climat comme au Royaume-Uni (projet *Stop Oil*), en Allemagne (alliance Last génération), *etc*.

Face à l'inaction du gouvernement français (voir L'Affaire du Siècle, 2021), Dernière Rénovation fait appel aux citoyen·nes ordinaires pour « faire appliquer les engagements

auxquels l'Etat refuse de se plier ». Leur stratégie se base sur l'utilisation du cadre législatif en revendiquant une mesure spécifique, ici la rénovation énergétique des bâtiments. Regrettant l'insuffisance des autres formes d'engagement (marches, actions en justice, alerte des scientifiques, *etc*.) ils prônent l'état de nécessité et l'utilisation de la résistance civile non-violente. Celle-ci se traduit par des actions « spectaculaires » (interruption d'évènements sportifs, blocages de routes, asperger de peinture orange certains bâtiments, *etc*.). Aujourd'hui dissoute, la nouvelle campagne de résistance se nomme *Riposte Alimentaire* et vise la mise en place d'une sécurité sociale de l'alimentation durable.

2.2. Outil et procédure de recueil des données

Avant de débuter la collecte de données, nous avons soumis notre plan de recherche ainsi que nos outils au Comité d'Ethique de la Recherche (CER) de l'Université Fédérale de Toulouse Midi-Pyrénées afin de s'assurer de la déontologie des protocoles de recherche impliquant toute personne humaine (*cf*. Annexe 3). Conjointement à cette démarche, nous avons réalisé avec le service des Délégués à la Protection des Données (DPO) de l'Université Toulouse - Jean Jaurès une étude d'impact sur la vie privée (EIPV) qui a rendu un avis favorable (Avis n°202301101026) en conformité avec le RGPD (*cf*. Annexe 4).

2.2.1. Outil

Si comme le dit da Cunha (2021, p. 80), « aucun être humain ne produit, à lui seul, l'intégralité de son existence, individuelle et sociale. », c'est dans et par le dialogue avec l'autre que s'opèrent des transformations intrapsychiques chez la personne. Il rappelle la complexité avec laquelle ce processus de construction de l'être résulte de la disposition, chez le sujet, à « partager avec d'autres les expériences conservées dans la mémoire et les valeurs, les pratiques de soi, les identités personnelles et sociales qu'elles ont contribué à ériger. » (*op.cit*, p. 80). Ainsi, nous pouvons admettre que le recueil biographique résulte d'une co-construction entre la personne qui recueille la parole et celui·celle qui transmet son histoire. Bien que ce type de recueil offre une richesse et une très grande hétérogénéité dans les parcours de vie, nous avons construit un guide d'entretien (*cf*. Annexe 5) pour pouvoir appuyer ou relancer certains thèmes qu'il nous tenait à cœur d'explorer avec les militant·es.

Ainsi, nous l'avons construit autour de grands thèmes principaux, eux-mêmes constitués de sous-thèmes plus précis et de questions ou relances. Le guide permettant d'accompagner l'entretien, l'ordre des questions et des thèmes à aborder restent souples et s'adaptent au

discours du participant ou de la participante. Même si figurent sur ce guide, de nombreuses questions de relance, très peu d'entre elles ont été posées en réalité. Ce guide a été construit et affiné à partir des travaux réalisés durant le master où un travail d'exploration avait été entrepris ainsi que par le travail de veille scientifique réalisé durant la première année de thèse.

Bien que le récit des sujets puisse être mouvant et que les différentes thématiques que nous souhaitions appréhender puissent être transversales il était important pour nous de pouvoir organiser et faire apparaitre dans notre guide les quatre grandes thématiques principales relatives à l'entretien.

La première thématique centrée sur la *genèse de l'engagement* nous a permis d'appréhender l'apparition des préoccupations écologiques de dresser un état des connaissances et des différentes enjeux soulevés par la crise climatique selon le·la participant·e. Ce premier temps étant aussi dédié à établir une temporalité concernant l'entrée dans le militantisme - et dans notre cas l'entrée en collectif militant - ainsi que les raisons qui ont poussé le sujet à s'engager. Nous pouvions par exemple poser des questions telles que « *Quand et comment sont apparues tes préoccupations pour le climat ?* » ; « *Qu'est-ce qui a fait que tu as décidé de t'engager ?* ».

La deuxième thématique s'intéressait principalement à la description de *l'engagement politico-climatique*. Le ou la participant·e était invité·e à raconter ses pratiques d'engagement (dans et hors collectif), les contextes et les personnes avec qui elles se réalisaient. Nous poursuivions l'objectif de dégager les spécificités relatives à cet engagement politique et climatique en collectif. En ce sens nous pouvions poser la question de savoir : « *Qu'est-ce qu'il apporte de particulier cet espace au sein du collectif ?* » ou encore « *Pourquoi rejoindre le collectif ? Qu'est-ce que permet en plus l'engagement collectif ?* ». Nous questionnons également les dimensions spécifiquement politiques et citoyennes d'un tel engagement, nous permettant de faire le lien avec la thématique suivante.

La troisième thématique abordait les *significations de l'engagement* pour le sujet. Il était ici question d'interroger le sens que le sujet pouvait attribuer de manière personnelle à son engagement (« *Quel sens tout ça a pour toi ?* ; *Qu'est-ce-que ça t'apporte l'engagement ?* »). Nous cherchions à recueillir les différents vécus et significations attribuées à cette expérience à la fois personnelle et collective ainsi qu'à faire le lien avec la transition développementale des sujets de la recherche. L'objectif ici étant de pouvoir évoquer les enjeux relatifs à l'engagement et les fonctions que celui-ci pouvait recouvrir chez cette population.

Enfin la dernière thématique traitait la question des *perspectives d'avenir*. Nous invitions le·la participant·e à prendre un temp de recul pour évoquer certaines limites et adopter un regard critique sur leur propre engagement. Nous abordions dans les derniers moments de l'entretien

la manière dont le·la participant·e arrivait (ou non) à se projeter dans l'avenir. Nous pouvions demander par exemple « *Est-ce que tu arrives à te construire, à t'imaginer un avenir avec ces préoccupations ?* » ou bien la place qu'occuperait l'engagement du ou de la participant·e dans le futur.

Un dernier temps était réservé à l'évocation de thèmes non abordés, d'ajouts ou de rectifications de la part des participant·es. Une fois l'entretien clôturé nous restions à disposition pour échanger autour du ressenti de l'entretien, des objectifs, avancées de la thèse ou autres questions des participant·es.

2.2.2. Procédure et conditions de passation

Nous présentons ici la procédure et les conditions de passation des entretiens de la recherche.

2.2.2.1. Procédure

Chaque entretien était précédé d'un temps d'échange (mail ou téléphone) où nous nous présentions en tant que chercheuse ainsi que les objectifs de la recherche. Nous prenions le temps de répondre aux éventuelles questions et nous transmettions les notices d'informations et fiches de consentement. Une fois celles-ci retournées, nous fixions un rendez-vous pour l'entretien et nous invitions le ou la participant·e à réfléchir à son parcours d'engagement (pratiques, moments clés, sens de son engagement, *etc*.). Si cette consigne a pu avoir une influence non négligeable sur le déroulé des entretiens par la suite, elle a cependant permis à notre sens une meilleure restitution du parcours chez les participant·es ainsi qu'une élaboration plus fluide du discours.

Le recueil des données s'est déroulé sur une période d'une année entière. Il a débuté en janvier 2023 et s'est terminé en janvier 2024. Si ce temps peut paraitre long, il peut en partie s'expliquer par les contraintes personnelles des participant·es (le plus souvent disponibles le soir ou le week-end) du fait de leur études ou scolarité ainsi que de par leur activité militante. De plus, un empan de recueil si large s'explique aussi par la « pause » estivale où les collectifs sont moins actifs avant la reprise suivant la rentrée scolaire. Chaque entretien était réalisé moins de 10 jours après le retour des formulaires de consentement.

20 entretiens ont été réalisés au total. Trois ont pu se dérouler en présentiel (dans un café, chez le participant, dans un bureau de l'Université), les 17 autres en visioconférence *via* le logiciel *Zoom* (avec l'option « cryptage de bout-en-bout » qui permet de chiffrer les données). Tous les entretiens ont été enregistrés à l'aide d'un dictaphone. Un double enregistrement était réalisé pour les entretiens en distanciel grâce au logiciel *OBS Studio* (uniquement l'audio).

2.2.2.2. Conditions de passation

Les entretiens ont une durée moyenne de 55 minutes (*ET* = 18,66) avec 30 minutes pour le plus court et 1h37 pour le plus long. Tous les participant·es sauf un (car non fonctionnelle) ont accepté d'allumer leur caméra lorsque l'entretien n'était pas en présentiel. Certain·es d'entre eux·elles affichaient directement leur pseudo militant alors que d'autres utilisaient leur nom.

Afin de limiter le biais de désirabilité sociale (Bergen & Labonté, 2020) un temps d'échange en amont de l'enregistrement était pris. Nous prenions le temps de nous présenter ainsi que de décrire le déroulé de l'entrevue. Nous évoquions de nouveau la question de la confidentialité des propos ainsi que de l'anonymisation. Ces rappels ont été nécessaires, notamment pour une participante relativement inquiète par rapport à la diffusion et à la sécurisation de ses données personnelles. Nous précisions aussi qu'il n'y avait pas de bonne ou de mauvaise réponse et que nous nous adapterions à leur discours.

Nous nous assurions que le ou la participant·e n'avait pas de question relative à l'entretien et nous lui redemandions son accord oral concernant l'enregistrement de ses propos et sa participation à l'étude. Aussi nous avons demandé la permission à tous les participant·es de pouvoir les tutoyer (toutes et tous ont accepté) et nous les invitions à en faire de même. Ce temps d'échange a permis de rendre l'entretien plus chaleureux et fluide en mettant en confiance les participant·es. Enfin, avant de démarrer l'enregistrement nous remercions encore une fois la personne d'être présente et de nous accorder son temps et son histoire.

Il est important de souligner que durant l'entretien lorsque nous évoquions le vécu de l'engagement et qu'étaient abordées des sujets comme l'éco-anxiété, la répression militante (ex : Sainte-Soline) ou d'autres sujets susceptibles de rendre vulnérable le ou la participant·e, nous nous efforcions d'adopter une position compréhensive et soutenante. Nous pouvions proposer des ressources psychologiques (contact de psychologues) si nous le jugions pertinent ou nécessaire à la fin de l'entretien. En ce sens, nous avons aussi rappelé à chaque participant·e qu'il était possible d'arrêter à tout moment l'entretien et que nous pourrions effacer certains de ses propos s'il ou elle le souhaitait.

A la fin des entretiens, nous demandions toujours à la personne si elle souhaitait ajouter des éléments ou discuter d'un thème qui n'avait pas été évoqué pendant l'entretien. Nous prenions le temps de répondre aux questions (objectifs de la thèse, prochaines étapes, état d'avancement, *etc*.) ainsi que de discuter de manière plus informelle parfois avec les participant·es. Une grande

partie d'entre eux nous ont dit avoir apprécié l'entretien et furent reconnaissant que nous ayons ouvert un espace dédié au recueil de leur parole (notamment en tant que jeunes).

2.3. Techniques d'analyse des données

Afin de pouvoir exploiter les données recueillies, un travail préalable de retranscription a été nécessaire (assisté par le logiciel *Noota*). Nous avons conjointement pseudonymisé les entretiens en retirant certains éléments tels que les prénoms, les noms de lieu, *etc*. Ce premier travail nous a permis de constituer un corpus d'un total de 428 pages (*cf*. Annexes volume II). Une « fiche participant·e » (*cf*. Annexe 6 à 25) a également été réalisée pour chaque participant·e. Elle synthétise sur une page recto-verso les éléments saillants de l'entretien de chaque sujet. Ce travail a permis de mettre en exergue les différents parcours de vie et éléments marquants pour chacun d'eux·elles.

Dans la poursuite d'un travail rigoureux nous faisons le choix de procéder à une triangulation des modes d'analyses (Garric & Capdevielle-Mougnibas, 2009) et de croiser des analyses de types « papier-crayons » à des analyses informatisées. En ce sens nos analyses s'appuient sur une approche lexicométrique et une approche thématique à laquelle nous avons également joint quatre études de cas. Le croisement de ces types d'analyse nous aura permis de répondre à nos questions de recherche de manière approfondie, mais plus encore, de confronter et penser nos résultats et interprétations de manière transversale. Nous détaillerons ci-dessous le déroulé et objectifs de chacune d'elles.

2.3.1. Analyse lexicométrique *via* Iramuteq

L'analyse lexicométrique mobilise des méthodes de comparaisons de segments de textes en s'intéressant au vocabulaire spécifiquement employé dans un corpus en produisant des sorties quantifiées (Garric & Capdevielle-Mougnibas, 2009). Les procédures lexicométriques permettent ainsi une « mise en discours du matériau » (*op.cit*, p. 113) grâce à l'obtention de segments utilisés pour analyser le contenu d'un ensemble de texte (Marghobi, 2019).

Nous avons pour cela utilisé le logiciel d'analyse IRaMuTeQ[30] (Ratinaud, 2014) libre d'accès qui s'appuie sur le logiciel de statistiques R. Ce logiciel propose « un ensemble de traitements et d'outils pour l'aide à la description et à l'analyse de corpus textuels et de matrices de type individus/caractères » (Ratinaud & Loubère, 2014, p. 4). L'utilisation d'IRaMuTeQ s'appuie ainsi sur des opérations dites de Classification Hiérarchique Descendantes (CHD) initialement

[30] Interface de R pour les analyses Multidimensionnelles de Textes et de Questionnaires

développées par Reinert (1983) dans le but de faire apparaitre des thèmes principaux présents dans le corpus. Après un nettoyage du corpus, nous avons procédé à ce type d'analyse dans le but de comparer l'ensemble des segments de textes qui composent le corpus et d'étudier leurs regroupements en fonction des ressemblances ou différences. À partir des « classes » obtenues par le logiciel, le chercheur ou la chercheuse peut étudier les mots surreprésentés dans les différents segments, la répétition des segments ainsi que les anti-profils. Nous avons dans le cadre de cette analyse lexicométrique simplement procédé à un travail d'interprétation des différentes classes et thèmes obtenus. Par celui-ci nous avons tenté de dégager du sens autour des mots et expressions caractérisant une même classe et ainsi permettre une première exploration « globale » des discours autour de l'engagement.

2.3.2. Analyse de contenu thématique *via* NVivo

Ce type d'analyse de contenu thématique nous permet d'appréhender le sens donné aux expériences par le sujet. Utilisant une méthode de classification, cette analyse vise « la transposition d'un corpus donné en un certain nombre de thèmes représentatifs du contenu analysé et ce, en rapport avec l'orientation de recherche » (Paillé & Mucchielli, 2016, p. 236). Cette analyse suit le cheminement suivant : préanalyse, exploitation du matériel et traitement des résultats (Bardin, 2013). Après avoir déterminé les règles de codage et de catégorisation nous avons codé et catégorisé tous nos entretiens au cas par cas. Suivant la méthode « entonnoir » nous avons construit premièrement des grands thèmes généraux, eux-mêmes sous découpés en sous-catégories, elles-mêmes constituées de catégories encore plus précises. Notre classification repose sur une catégorisation sémantique qui s'appuie à la fois sur les thèmes déterminés par le guide d'entretiens mais aussi par de nouveaux thèmes apparus au cours de la classification. Nous nous sommes appuyés sur le logiciel NVivo (version 14.23.3) qui nous a permis d'assister, de manière informatique, des analyses de type « papier-crayon ». Si l'utilisation de ce logiciel ne réalise pas le travail de codage à la place du·de la chercheur·se, il permet cependant d'assister et rendre plus ergonomique la gestion du codage. Après avoir créé un « fichier » par entretien, il a été possible grâce au logiciel de créer plusieurs « cas » auxquels sont affiliés différents arbres thématiques. Ainsi lorsque le·la chercheur·se souhaite coder un segment de texte, il lui faut donc faire glisser celui-ci au sein d'un arbre thématique, lui-même composé de différentes catégories (nœuds), qui peuvent à leur tour se diviser en sous catégories (nœuds parents et nœuds enfants). Ainsi, NVivo peut comptabiliser le nombre de fichier (personnes) classés dans chaque nœud ainsi que le nombre de référence associées à ce nœud.

La conduite de ces différentes analyses sur un même corpus permet si ce n'est une comparaison totale des résultats, de les mettre en discussion pour en assoir les interprétations. Si nous ne pouvons aspirer à une pleine objectivité, la méthode de triangulation des données peut permettre de réduire la part de subjectivité du·de la chercheur·se et rendre plus aisée l'interprétation des données.

2.3.3. Etudes de cas

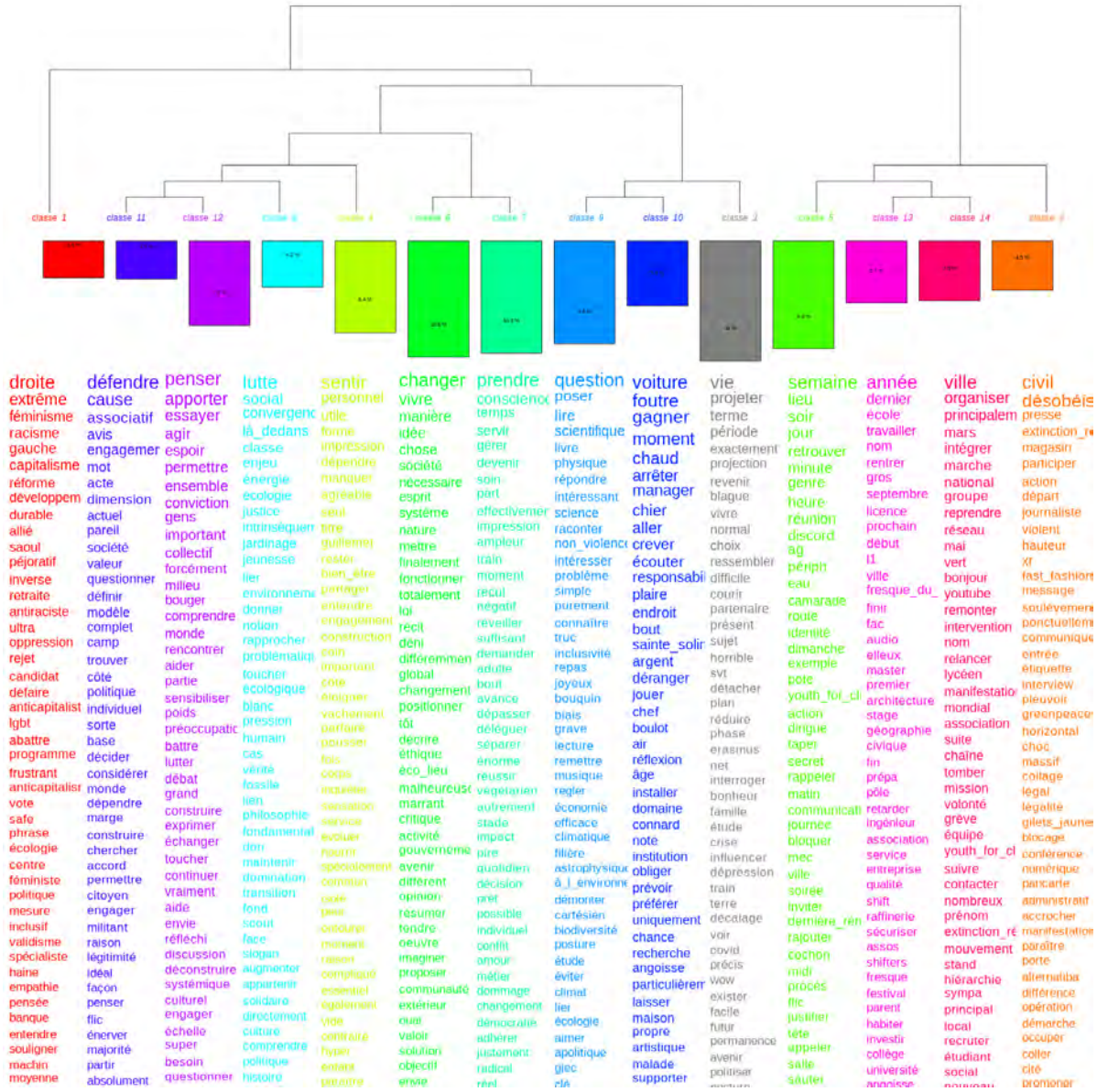
Enfin, après avoir appréhendé de manière globale l'ensemble des parcours et récits de chaque sujet de notre échantillon par le biais de l'analyse de contenu thématique, il était pour nous souhaitable de rendre compte du caractère processuel et dynamique des enjeux psychosociaux à l'œuvre chez les sujets. Ainsi ayant pour ambition de mettre au jour les transitions et périodes de changements dans le parcours d'un sujet et de rendre compte des évènements de vie qui ont pu jalonner ce parcours, nous avons fait le choix de réaliser des études de cas pour quatre participant·es de la recherche. Nous nous sommes pour cela inspiré de la phénoménologie qui a pour spécificité le fait « qu'elle concerne nommément l'expérience du monde à partir de l'expérience qu'en font les sujets » (Paillé & Mucchielli, 2021, p. 185) et la constitution de récits phénoménologiques. Selon Paillé et Mucchielli (2021), le récit phénoménologique « reproduit la ligne le long de laquelle se construit le sens vécu et s'articule le cas. Il est en soi un résultat de recherche dans la mesure où il donne à voir dans son intégrité une portion d'expérience. » (p. 194).

En ce sens, nous avons dans la dernière phase d'analyse des résultats, choisi de réaliser les portraits de quatre participant·es sous formes d'analyse de cas. Ceux-ci ont été choisis pour leur caractère illustratif des phases du modèle de l'interstructuration (Baubion-Broye et al., 1987). Bien qu'ils soient partiels et portent en eux notre interprétation de l'histoire des sujets, ce type d'analyse nous a permis de mettre à l'épreuve le modèle théorique que nous mobilisons, tout en lui offrant pour matière, un corpus dense et riche de sens. Ainsi, l'examen phénoménologique « est en même temps le réservoir auquel puise l'écriture dans son souci de rendre le mieux possible le tissu dont est fabriquée la situation étudiée. » (Paillé & Mucchielli, 2021, p. 189). En plus de rendre compte des ajustements, ruptures et « bricolages » opérés dans l'effort de biographisation (Delory-Momberger, 2022), l'étude approfondie de ces quatre récits nous a également permis, comme nous venons de l'indiquer, de mettre à l'épreuve et d'illustrer les étapes du modèle de l'interstructuration.

Ainsi, l'analyse lexocimétrique permet une **introduction des résultats**. S'organisent ensuite comme suit : le **premier chapitre** traite de la rencontre entre crise climatique et transition développementale, en portant notre focale sur la question des perceptions et des vécus. Le **chapitre 2** s'attache à dégager une conception de l'engagement politico-climatique ainsi que les contextes et raisons de sa mobilisation par les sujets. Le **chapitre 3** portera sur les fonctions et enjeux de socialisation relatifs à cet engagement. Enfin, le **chapitre 4** proposera, à partir des études de cas, une analyse dynamique des processus psychosociaux à l'œuvre en écho au modèle de l'interstructuration du sujet et des institutions.

Introduction des résultats

Figure 3
Dendrogramme Classification Hiérarchique Descendante



Nous avons dans un premier temps débuté l'analyse des résultats par une analyse lexicométrique réalisée à l'aide du logiciel Iramuteq. Pour cela, après avoir procédé au « nettoyage » du corpus, nous avons regroupé l'ensemble des verbatims obtenus lors des entretiens et demandé une Classification Hiérarchique Descendante qui a découpé en 14 classes notre corpus. Si ce travail n'a pas pour visée première l'interprétation du sens qui est donné par les sujets dans leur parcours d'engagement, il renseigne cependant sur le contenu généralisé des discours. Ainsi cette analyse a été pensée de manière exploratoire et complémentaire à l'analyse de contenu thématique qui elle offre un autre regard sur le corpus. Nous présentons ci-dessous

chaque classe ou regroupement de classes en y associant les thèmes saillants qui les caractérisent.

La première branche, constituée des classes 5, 13, 14 et 2, qui se détache des autres branches et sous branches regroupe un ensemble d'éléments factuels et contextuels notamment basés à la fois sur les différentes temporalités ainsi que sur les modalités d'actions des différents collectifs. On y retrouve ainsi les mots « *semaine* », « *année* », « *jour* », « *soir* », *etc*. Cette branche se constitue également d'un ensemble d'éléments pragmatiques en lien avec le déroulé des actions ainsi que diverses missions ou pratiques relatives à l'engagement militant. En plus des noms des différents collectifs, nous trouvons les mots « *action* », « *bloquer* », « *communiqué* », « *grève* », « *intervention* », *etc*.

Une autre classe (1) relativement bien identifiable rassemble un ensemble de vocabulaire lié aux idéologies politiques qui caractérisent la lutte. Nous retrouvons dans cette classe des mots tels que « *extrême* », « *féminisme* », « *gauche* », « *capitalisme* », « *oppression* », *etc*. Cette classe rend ainsi compte du caractère intersectionnel et d'un ensemble de valeurs et de principes à soutenir ou contre lesquels peuvent se positionner les sujets.

Une autre branche constituée cette fois des classes 9 et 10 et de la classe 3 rend compte d'une pensée réflexive (« *question* », « *poser* », « *répondre* », *etc*.), de la construction de savoirs (« *écouter* », « *livre* », « *intéressant* », « *connaitre* ») et de connaissances en lien avec la « *science* » (« *scientifique* », « *physique* », « *problème* », « *responsabilité* », *etc*.). La classe 10 principalement donne aussi à voir de certains jugements qui semblent être liés au mode de vie occidental ou polluant (« *voiture* », « *foutre* », « *arrêter* », « *chier* », « *crever* »). Enfin, la classe 3 quant à elle rassemble un vocabulaire propre aux réflexions et aux projections. Les termes « *projeter* », « *projection* », « *revenir* », « *vivre* », « *choix* » sont des exemples qui incarnent des perspectives temporelles (de vie).

Les classes 6 et 7 témoignent selon nous d'une prise de conscience et d'une analyse critique du « *système* » actuel en identifiant ce qu'il faudrait être amener à « *changer* », « *prendre - conscience* », faire « *devenir* ». Le vocabulaire qui caractérise ces classes rend aussi compte d'alternatives et d'engagements individuels pour y faire face (« *végétarien* », « *recul* », « *éthique* », « *récit* », « *soin* », *etc*.).

De l'autre côté, la classe 4 concentre quant à elle un ensemble de termes faisant référence aux sentiments personnels (*agréable, utile, personnel, isolé, seul, peur, etc*.). Nous retrouvons dans

cette classe des éléments relevant du soi, des ressentis, des besoins qui ont pu être exprimés par les sujets de la recherche : *sentir, dépendre, bien-être, partager, inquiéter, sensation, etc*.

Enfin, les classes 11, 12 et 8 sont associées au thème de la transformation sociale. Nous retrouvons par exemple un ensemble de verbes et de mots relatifs à l'engagement et au fait de militer (*défendre, agir, permettre, engagement, espoir, etc*.), principalement dans les classes 11 et 12. Sont également présents différents mots permettant de caractériser la lutte comme collective (*ensemble, gens, collectif*). Se traduisent alors les différents objectifs et valeurs que sous-tend l'engagement dont il est question dans cette recherche : un engagement « *politique* », qui prône des valeurs de « *justice* » mais aussi « *écologique* », « *social* » incarné par une partie de la « *jeunesse* ».

En plus de l'analyse réalisée à partir de la Classification Hiérarchique Descendante présentée ci-dessus, nous avions au préalable renseigné certaines caractéristiques (genre des participant·es et collectif dans lequel ils·elles sont inscrit·es) propres à notre échantillon par le biais des lignes étoilées[31]. Cependant, ces comparaisons n'ont pas dégagé d'éléments saillants, nous avons donc décidé de ne pas les inclure au présent travail.

Ce premier niveau d'analyse nous a permis d'adopter une vision globale sur les discours recueillis et ainsi pouvoir nous distancier par rapport à notre propre subjectivité. Elle a notamment permis de mettre en reliefs les premières dimensions que nous avons retrouvé dans l'analyse de contenu thématique telles que l'importance de la temporalité, le caractère intersectionnel de l'engagement politico-climatique, l'importance de l'agir ou encore le développement d'une réflexivité autour des enjeux autobiographique et sur les valeurs. L'analyse lexicométrique comporte tout de même certaines limites. En effet, dans le souci de mener une analyse qualitative et compréhensive, plus fine des dires des sujets, nous nous sommes concentrés sur de l'analyse de contenu thématique. Cette dernière nous a permis, de pouvoir appréhender les différentes dynamiques qui animent les parcours de vie des sujets et ainsi saisir les processus psychologiques mis en jeu.

Les chapitres suivants s'attachent ainsi à traiter des résultats obtenus à partir de l'analyse de contenu thématique[32]. Le chapitre 5 porte son regard sur la rencontre entre le contexte de crise climatique et la transition développementale chez le sujet. Les chapitres 6 et 7 s'intéresseront

[31] Nous renvoyons le lecteur ou la lectrice vers Ratinaud et Loubère (2014)

[32] La présentation des résultats obtenus grâce à l'analyse catégorielle thématique suit l'ordre d'occurrence des sous-thèmes dans les discours (*cf.* tableaux d'analyse). Cependant nous avons choisi de présenter certains résultats en suivant la logique discursive des sujets lorsque cela nous semblait plus pertinent.

aux perceptions de l'engagement politico-climatique et ses enjeux. Enfin le dernier chapitre de résultat (chapitre 8) étudie les dynamiques et processus psychosociaux à l'œuvre dans l'engagement.

Chapitre V : Rencontre entre crise climatique et transition développementale

Dans le but de répondre à l'un de nos questionnements, à savoir *comment est perçue et vécue la crise climatique par les sujets* et étudier *la manière dont celle-ci peut résonner avec la transition développementale de l'adolescence et de l'entrée dans l'âge adulte*, nous proposons dans ce chapitre, à partir de l'étude des dires des sujets, une analyse de contenu thématique permettant de mieux appréhender ce premier axe de questionnements.

Nous nous intéresserons dans un premier temps à la manière dont est perçue, puis vécue la crise climatique par les 20 jeunes que nous avons interrogés. Puis dans un second temps, nous tenterons à partir de ces premiers éléments de résultats, d'analyser les liens qui peuvent être tissés entre crise climatique et transition développementale.

1. Perceptions de la crise climatique par les sujets

L'analyse de contenu thématique nous a permis de mieux comprendre *comment est perçue la crise climatique par les sujets.* Nous avons pu dégager trois grandes dimensions afin de traiter les perceptions que les sujets peuvent avoir de la crise climatique. Nous avons tout d'abord catégorisé les « sources » par lesquelles les sujets ont eu conscience ou ont évoqué leur perception de la crise climatique, parmi notre échantillon 15 sujets ont évoqué cette dimension. Par ailleurs, une dimension « perception de la crise climatique » qui renvoie aux caractéristiques et conséquences directement liées au « *climat* » et ses dérèglements a été évoquée par 19 sujets. Enfin, une dimension « systémique » que nous avons sous-divisée pour évoquer d'un côté ce qui nous paraissait renvoyer à un versant plus *social* de la crise climatique (n = 17), et de l'autre un versant politique où il était cette fois-ci fait mention de la manière dont est régie cette crise et ses implications politiques (n = 20).

1.1. Sources d'exploration et de compréhension de la crise climatique

Comme énoncé précédemment, nous avons lors de notre analyse thématique de contenu décidé de catégoriser les différentes sources qui ont joué un rôle dans la compréhension et l'exploration de la crise climatique.

Tableau 2
Sources d'exploration et de compréhension de la crise climatique

Dimension	Sous-dimensions	Nombre de sujets n = x	
Sources d'exploration et de compréhension de la crise climatique	Les médias socioculturels	12	15
	Les expériences dans les divers milieux de vie	12	
	Le caractère intrinsèque	2	

1.1.1. Le caractère intrinsèque

Si pour certain·es (n = 2) aucune source n'est réellement identifiable et s'attribuent à eux·elles-mêmes, de manière intrinsèque, leur perception et compréhension de la crise climatique (« *c'est quelque chose qui a toujours été prégnant chez moi, de vouloir défendre cette écologie du respect de l'environnement* » (Tom, 24 ans, XR), la plupart des sujets évoquent quant à eux des sources bien précises et identifiées.

1.1.2. Les médias socioculturels

Premièrement il convient de décrire ce que nous avons classé comme faisant référence aux *médias sociocultrels* et principalement *le rôle* qu'ils ont pu jouer dans les perceptions de la crise climatique. 12 des 20 sujets interrogés évoquent les « *médias* » comme ayant joué un rôle dans leurs perceptions de la crise climatique. Ces derniers ont eu un rôle de sensibilisateur (« *j'ai découvert le média de [nom de média 1] qui est un média qui faisait pas mal d'articles sur tout ce qui est environnement* », Simon, 24 ans, FDC) et une manière de s'informer ou d'approfondir leurs connaissances sur ce sujet.

Nous avons pu identifier dans les discours de multiples *sources médiatiques* ayant influencé les perceptions de la crise climatique. Nous retrouvons par exemple les *lectures, les podcasts* ou le visionnage de certains *films* ou *vidéos*. S'il est ici mentionné des ouvrages de vulgarisation et destinés au grand public, nous notons également que les sujets s'appuient sur la *science* et des travaux actuellement disponibles tels le rapport Meadows ou encore la lecture de rapports du GIEC. Nous pouvons préciser que la période du COVID a été source pour plusieurs sujets d'un temps propice à la prise d'informations et de sensibilisation sur la crise climatique. Arthur (18 ans, YFC) nous dit avec humour : « *j'ai commencé à lire le GIEC en profondeur, sérieusement en entier, ce qui était jamais le cas avant. Et sinon, c'est on oublie de les lire en entier (rires) et j'ai vraiment essayé de tout comprendre profondément* ». Nous pouvons aussi relever chez

plusieurs sujets le besoin de comprendre de manière précise et profonde les différents enjeux soulevés par la crise climatique. D'un autre côté, certains des sujets (n = 3) déplorent cependant le rôle crucial que ces sources peuvent jouer dans le traitement médiatique et politique de la crise climatique. En effet, s'ils peuvent être des sources importantes pour diffuser massivement des connaissances et savoirs relatifs à la crise, ils sont également à l'origine d'une diffusion sélective de certaines informations. Vincent (17 ans, YFC) déplore par exemple le manque de profondeur de la part des médias concernant les politiques, il dit : « *on entend les médias pour les campagnes politiques, ça parle très peu des programmes, des gens. Quand y'a un candidat, il est associé avec sa mesure phare, on ne parle pas du reste* ».

Un autre constat que nous pouvons faire concernant le rôle des médias est leur utilisation, de la part des membres de certains collectifs (notamment chez *Youth For Climate*), pour développer et médiatiser leur lutte. Outre l'utilisation des réseaux sociaux pour leur communication, les médias - et notamment les journaux nationaux et divers communiqués de presse - sont pour eux un moyen privilégié pour faire connaitre et rendre visible leur lutte. Nous notons cependant, le caractère polémique et parfois source de tensions que constituent les médias, tant dans la manière de médiatiser le combat écologiste que dans la façon dont ces derniers sont utilisés.

1.1.3. Les expériences dans les divers milieux de vie

La seconde source que nous avons pu identifier comme ayant eu un rôle dans les perceptions de la crise climatique est constituée par les diverses expériences vécues au sein des différents milieux de vie des sujets (n = 12). Inspirés par « *les autres personnes engagées* » ou des expériences collectives telles que le *scoutisme* ou la participation à des *premières manifestations*, nous pouvons constater le rôle qu'ont joué ces expériences sociales dans la compréhension de la crise en cours. Le rôle des autrui est venu conforter le sentiment pour certain·es d'avoir toujours vécu avec une certaine sensibilisation à la crise climatique : « *dès tout petit, on m'a toujours dit qu'il avait un problème au niveau de ça »* déclare Vincent (17 ans, YFC). Bien que cela n'apparaisse pas comme l'élément principal, nous pouvons également souligner l'importance qu'a pu avoir le milieu familial dans la sensibilisation et la considération des enjeux de la crise climatique comme c'est le cas chez Sélim (16 ans, ALT) ou encore Arthur, 18 ans, militant à *Youth For Climate* : *« mon père refusait qu'on utilise du Nutella à la maison et je comprenais pas pourquoi. C'est en grandissant petit à petit que j'ai commencé à comprendre, pourquoi est-ce qu'il boycottait »*.

Il est également apparu que l'engagement politique et climatique, notamment lorsqu'il est réalisé en collectif a permis aux sujets d'approfondir leurs connaissances relatives à la crise

climatique comme en témoigne Vincent (17 ans, YFC) : « *Plus on prenait part au mouvement, plus on s'intéressait, plus on s'informait, et plus on se radicalisait puisque plus on prenait conscience, en fait de la profondeur du problème* ».

Parallèlement à cela, la sphère *scolaire* semble également avoir joué un rôle important dans la sensibilisation et les perceptions de la crise climatique chez six sujets. Si le discours reste cependant nuancé quant à son rôle - tantôt réducteur et en marge des enjeux de la crise : « *le cours en SVT sur le climat* […] *c'est "existe-il un réchauffement climatique"* ? » (Vincent, 17 ans, YFC) ; tantôt sensibilisateur et instructeur : « *j'ai vu ça en SVT, on est dans la 6ème crise écologique* » (Romane, 15 ans, YFC), la sphère scolaire ouvre un espace de débat et de premier lieu de politisation pour certain·es. C'est le cas pour Romain (17 ans, YFC) qui a fréquenté un collège privé où il dit à son propos : « *un collège avec une autre pédagogie que ce qu'on a dans le public et ça m'a vraiment permis de réfléchir, que ce soit sur l'écologie ou sur justement le sens de la démocratie, le sens de chaque vote et de nos actions* ».

1.2. Définition des caractéristiques et effets directs de la crise climatique

La première dimension qui est apparue lorsque nous avons cherché à appréhender la manière dont était perçue la crise climatique par les sujets est son énonciation selon ses principales caractéristiques et ses effets directs, soit la manière dont elle se traduit et se manifeste du point de vue des sujets.

Tableau 3

Définition de la crise climatique : caractéristiques et effets directs

Dimension	Sous-dimensions	Thèmes	Nombre de sujets n = x	
Définition de la crise climatique selon ses…	Principales caractéristiques	Globalité	13	19
		Urgence	9	
		Ampleur, gravité	8	
		Distance	5	
		Anthropique	2	
	Effets directs	A échelle locale	4	12

1.2.1. Ses principales caractéristiques

Pour 9 des 20 sujets interrogés c'est le caractère *urgent* de cette crise qui est évoqué. Ils·elles décrivent tour à tour l'urgence et la proximité ressentie vis-à-vis de celle-ci : *« c'est une crise qui est là et qui est urgente* » déclare Nino (17 ans, XR). Ce caractère urgent se traduit dans

leurs dires par la nécessité d'une prise de conscience massive, rapide, des enjeux que la crise soulève, dans le but de pouvoir agir pour y faire face en apportant des solutions concrètes (souvent déjà identifiées). Cette caractéristique de la crise se couple avec *la gravité* et *l'ampleur* de celle-ci. Le discours d'Olivia (23 ans, XR) est teinté de gravité lorsqu'elle évoque ses perceptions de la crise : « *c'est grave* », « *c'est toujours pire* », « *à chaque fois que je me mets à creuser un sujet, je découvre l'ampleur des dégâts et l'horreur que c'est* ». Si la crise climatique est perçue à juste titre comme une crise d'une gravité sans pareille, c'est aussi de par l'ampleur que celle-ci représente. Pour Vincent (17 ans, YFC) la compréhension des enjeux que la crise climatique soulève s'apparente à un processus long et réflexif : « *on prend conscience de l'ampleur du défi qui est à relever* ». Son discours témoigne enfin du caractère *anthropique* de cette crise : celle-ci est due aux activités humaines et nécessite un « *changement de mentalités* » pour y faire face.

Si une partie des caractéristiques semblent relativement bien identifiées, nous avons pu remarquer qu'une partie de l'échantillon témoigne d'une *distance* quant aux perceptions de la crise climatique en cours. En effet, cinq sujets évoquent la crise climatique comme une crise parfois « *extérieure* », qui reste encore « *assez confortable en ce moment* » ou même « *comme si c'était quelque chose d'intellectuel, de justement, "scientifique", où on raisonnait, on faisait des calculs* ». Cette distance psychologique a pu renvoyer chez Louise (16 ans, YFC) l'idée « *qu'y avait le temps, qu'il y avait pas forcément besoin d'agir maintenant* » tout en nourrissant un sentiment d'incertitude quant à l'avenir et les conséquences observables et réelles de cette crise : « *on ne sait pas comment ça va arriver, donc les changements climatiques, ce qui va vraiment arriver, si on va réussir ou pas* ». Enfin, la crise climatique se réfère aussi à son caractère *global*. Pour plus de la moitié de l'échantillon (n = 13), celle-ci est perçue comme un « *ensemble* », un « *tout* » qui nécessite d'adopter « *une vision globale des choses* » (Nino, 17 ans, XR). Si cette crise est aussi « *généralisée à plein de niveaux* » (Elsa, 20 ans, FDC) c'est selon Simon (24 ans, FDC) dû au fait « *qu'il y a plein de choses qui sont interconnectées* ». Alertés sur le fait qu'il existe des « *liens* » étroits entre crise climatique et crise sociale, certains sujets mentionnent les relations de causes et conséquences que génère la systémie de cette problématique. Pour Vincent (17 ans, YFC), « *quand on s'intéresse en fait aux conséquences et aux causes, ça nous ramène en fait pas à des questions scientifiques, de sciences, de la vie, etc. Ça va nous ramener à chaque fois à des questions politiques et sociétales* ».

1.2.2. Ses effets directs

Si sont peu évoqués de manière scientifique les phénomènes qui peuvent expliquer les changements climatiques et la crise, les sujets évoquent cependant les *effets directs* et observables sur le monde qui nous entoure pour décrire cette crise. Ils peuvent mentionner - avec une certaine distance - l'augmentation des émissions carbone de manière globale et généralisée. Cependant certain·es (Antoine ou Adèle) évoquent avec nuance ce qui est de l'ordre du visible et observable de ce qui ne l'est pas. S'ils·elles décrivent avec facilité certaines conséquences déjà observables des changements climatiques telles que les catastrophes naturelles en cours dans le reste du monde (incendies massifs en Australie et au Canada, fonte de la banquise, sècheresse et canicules, *etc*.) leur discours s'inscrit aussi dans ce qu'ils·elles parviennent à observer au sein de leur propre territoire (échelle locale). Sélim (16 ans, ALT) témoigne par exemple de la montée des eaux proche de chez lui : « *si ça continue en 2050 on est sous l'eau* » ou encore lorsque Antoine (23 ans, XR) s'inquiète de la sécheresse en cours en lien avec son métier de maraîcher. Les sujets mentionnent une accentuation et une amplification de ces catastrophes naturelles, conséquences de la crise climatique en cours.

1.3. Appréhension des enjeux systémiques de la crise climatique

Au-delà d'une approche centrée sur les enjeux environnementaux le discours des jeunes rendent compte d'une perception plus globale et systémique de la crise. Nous avons fait le choix de rassembler sous la dimension *sociale et politique* les éléments du discours qui pouvaient renvoyer à la manière dont cette dimension joue un rôle dans l'alimentation de la crise ou encore ses conséquences au plan social selon les sujets.

Tableau 4
Appréhension des enjeux systémiques de la crise climatique

Dimension	Sous-dimensions	Thèmes	Nombre de sujets n = x	
Appréhension des enjeux systémiques de la crise climatique	Au niveau politique	Mode d'exercice du pouvoir	14	20
		Modèle sociétal dominant	11	
	Au niveau social	Morale et responsabilité	12	
		Justice sociale	9	
		Intersectionnalité	9	
		Intergénérationnel	4	

1.3.1. Au niveau politique

Concernant la sous dimension **politique**, la totalité des sujets (n = 20) évoquent le politique et ses idéologies comme apparentés à la crise climatique. Ce thème est très marqué notamment dans le discours de Simon (24 ans, FDC). Selon lui, plusieurs éléments clés viennent expliquer les liens étroits qui se tissent entre crise climatique et crise politique. Le premier s'explique par « *un déplacement de la fenêtre d'Overton* » auquel se couple un « *problème d'imaginaire* » où le politique serait absent ou du moins défaillant pour répondre aux questions que soulève cette crise. Il décrit dans sa manière de percevoir la crise, la nécessité de repenser - au sens politique - le fonctionnement du monde et les solutions possibles pour faire face à la crise. Il fait appel à une réappropriation citoyenne : « *Il faut que ce soit une remise en contexte de la citoyenneté, une réappropriation du politique par les citoyens* » pour permettre à la fois une prise de conscience de la problématique climatique, mais surtout ouvrir le monde des possibles pour y répondre : « *avant de se demander comment on fait pour avoir un monde décarboné, il faut se demander, qu'est-ce qu'on veut comme monde demain en fait ? Qu'est-ce qu'on veut comme société, qu'est-ce qu'on veut comme monde ?* ». Pour le reste des sujets qui évoquent le politique, il s'agit surtout de ne pas dissocier cette composante du problème climatique. Selon Emma (20 ans, YFC) la crise climatique est nourrie par « *une vision du monde qui est politique* ».

○ Modèle sociétal dominant

S'il est parfois difficile pour les sujets d'identifier le rôle et l'impact du politique sur la crise climatique actuelle, cinq d'entre eux·elles mentionnent la société comme jouant un rôle dans celle-ci. Ils·elles dénoncent par exemple *le modèle sociétal* et occidental dans lequel ils·elles se

développent comme favorisant le maintien du *statu quo* de cette crise et déplorent en ce sens l'impuissance parfois subie de la part de la société, souvent démunie de pouvoir décisionnel pour faire face à la crise, la montée de l'individualisme ou l'apolitisation d'une partie de la société : « *la majorité de la société, je pense que c'est un mot qui leur hérisse le poil et qu'à partir du moment où on dit "politique" ils sont là : oulala non mais moi non je donne pas mon avis* » (Olivia, 23 ans, XR).

Si comme nous l'évoquions le modèle sociétal actuel ne favorise pas le ralentissement de la crise climatique, une partie de l'échantillon (n = 5) identifie *le capitalisme* comme une entrave supplémentaire. Dans ce qui s'apparente à un lapsus, Antoine (23 ans, XR) dit : « *pour moi le capitalisme est au sens, au centre du problème* ». Si elle n'est pas toujours nommée en tant que telle, l'idéologie politique et son fonctionnement économique sont identifiés comme centraux dans cette crise. Elle devient également un objet contre lequel lutter et face auquel les sujets doivent se positionner.

○ Modes d'exercice du pouvoir

Enfin, il apparait nécessaire de rendre compte de la présence dans les discours des sujets (n = 14) de ce que nous avons nommé « modes d'exercice du pouvoir ». Bien qu'il puisse apparaitre périlleux de pointer les défaillances des institutions étatiques face à une crise d'une telle ampleur, certains sujets (n = 8) dénoncent frontalement le rôle que peut jouer l'Etat dans leur perception de la crise climatique comme c'est le cas pour Camille (22 ans, XR) : *« l'action des gouvernements, par exemple, elle n'est pas juste parce qu'elle nous permet pas de continuer à vivre dans un monde vivable tout simplement »*. Offrant des clés de compréhension pour saisir la dimension politique de la crise climatique, la mise en réflexion des modes d'exercices du pouvoir de la part de l'Etat et des gouvernements dans la gestion de cette crise permet aussi pour certain·es une prise de recul sur la manière dont fonctionne le monde. Hugo, 24 ans, militant à *Dernière Rénovation* apporte un regard nuancé en évoquant « *l'échec de la société dans laquelle on vit, ou du moins de la politique de comment fonctionne la société* ». Ses réflexions sont proches de celles de Morgan (24 ans, XR) qui questionne la manière dont peuvent être gérées les crises, en prenant pour exemple la gestion du COVID.

Cette dimension nous a amené à identifier dans les discours des sujets les différentes *actions et inactions* évoquées dans leur perception de la crise climatique. Là encore sont pointés les échecs des dirigeant·es pour faire face aux enjeux que la crise soulève avec pour exemple concret la convention citoyenne pour le climat. Leurs discours, souvent nuancés quant à la mise en œuvre d'actions destructrices du climat et des conditions de vies sur Terre, plaident surtout en faveur

d'un manque de volonté à agir de la part du politique et d'une perte d'espoir dans leur capacité à se mobiliser (« *j'ai plutôt perdu espoir dans le fait que nos politiques agissent* », Cléo, 16 ans, YFC). Enfin, s'il n'est pas question d'inaction de la part de la société ou des gouvernements, trois sujets soulignent le caractère *inapproprié* des mesures mises en œuvre. Pour Arthur (18 ans, YFC), *« il y a quand même une inaction climatique qui est phénoménale* » où les actions pour y faire face apparaissent « *ridicules* » (Olivia, 23 ans, XR).

Enfin l'analyse des discours a également permis de mettre en lumière des façons d'exercer le pouvoir de la part des institutions faisant référence à la *répression* et la *stigmatisation* subie par les jeunes militant·es. Avoir conscience de la problématique climatique renvoie à la catégorisation « *d'écolo* » (Romane, 15 ans, YFC) et un certain isolement de la part des institutions. Les perceptions de la crise climatique sont aussi teintées par la répression qui sévit autour des mouvements écologistes. Hugo, 24 ans (DR) explique que conjointement à son intérêt pour la cause climatique, ses perceptions se sont accompagnées de la répression à l'œuvre contre ce mouvement en faveur de l'écologie : « *j'ai un peu découvert ce que c'était le, bah genre la répression ou ce que pouvait, comment la police pouvait blesser finalement aussi les manifestants »*.

1.3.2. Au niveau social

Comme évoqué précédemment nous avons pu constater une sous-dimension « ***sociale*** » aux perceptions liées à la crise climatique par les sujets.

○ Justice sociale

Le premier thème évoqué par 9 des 20 sujets de la recherche renvoie à la notion de *justice sociale*. En effet, ils·elles y font référence lorsqu'ils·elles mentionnent les enjeux sociaux soulevés par cette crise. Si une partie d'entre elles et eux (n = 6) l'évoquent par le biais de la lutte, la composante justice sociale fait partie intégrante de leur perception de la crise climatique (« *j'arrivais pas à distinguer lutte climatique ou écologique et lutte sociale »* Nino, 17 ans, XR). Cette composante sociale - parfois venue dans un second temps (« *même si je suis arrivée par le biais du climat* […] *le côté social il est aussi important pour moi* », Camille, 22 ans, XR) - offre des clés de compréhension à la fois de la situation de crise climatique, mais plus globalement, du fonctionnement du monde. Associé à un « *tout* » commun, l'idée de justice sociale - et plus globalement de lutte sociale - a permis chez certain·es, la sensibilisation et la découverte de la diversité des mouvements sociaux qui se ramifient autour de la lutte contre la crise climatique. La mise en réflexion de la dimension sociale de cette crise ouvre chez Elsa (20

ans, FDC) une vision humaniste et critique des systèmes de fonctionnement sociétaux actuels : « *comment on limite, idéalement on supprime, toutes les dominations enfin racistes, sexistes, LGBTphobes* ».

○ Intersectionnalité

Si nous regardons plus finement la manière dont est évoquée la notion de justice sociale dans le discours des sujets, nous pouvons constater une évolution dans les perceptions de la crise climatique. En effet, la prise de conscience des enjeux sociaux de cette dernière a permis une ouverture progressive vers les luttes sociales et soulève la question de *l'intersectionnalité*. Si cette composante réfère plus à l'idée de lutte et non seulement de ce que peut représenter la crise climatique pour les sujets, il transparait dans leurs discours la volonté de mettre en avant son caractère intersectionnel. Premièrement sensibilisé aux injustices climatiques, une partie des sujets interrogés évoquent une ouverture progressive vers les autres « *injustices* » comme c'est le cas de Camille (22 ans, XR) : « *c'est ça qui m'a amené aussi sur les questions d'injustice pas que climatique mais plus globale* ». Dans leurs discours, les sujets mentionnent tour à tour l'idée d'une convergence des luttes telles que : *l'inclusivité*, les différents *systèmes de domination* et d'*exploitation* (de la nature, du peuple « *ouighour* », la *hiérarchisation de vies humaines*, le *féminisme*, *l'antiracisme*, *etc*.). Selon Cléo (16 ans, YFC), « c*'est tout un système qui finalement arrive à ses limites et que finalement, si on change, on arrive à avoir quelque chose de plus vertueux en termes d'écologie, mais aussi social et tous les problèmes comme ça* ».

○ Morale et responsabilité

Le précédent verbatim renvoie à ce que nous avons identifié à travers l'idée de *morale* et de *responsabilité*. Nous avons en effet identifié dans les dires des sujets l'évocation d'une dimension morale où les sujets évoquent le besoin de replacer une certaine justice et moralité au sein de cette crise (« *Il va falloir arrêter de voir la nature comme une propriété de domination* », Simon, 24 ans, FDC). Cette évocation d'un principe moral laisse parfois place à l'idée d'une transcendance de la nature, voire l'existence d'une force supérieure : « *y a des choses qui nous dépassent quoi. Ne serait-ce que les forces de la nature qui sont plus grandes que nous et qui peuvent nous ravager demain si elles veulent quoi »* (Elsa, 20 ans, FDC). De manière conjointe, la perception de la crise climatique est évoquée en termes de responsabilité à agir, mais surtout renvoie à l'injonction (subie ou choisie) de lutter. Pour Maya (20 ans, YFC) : « *tout le monde n'a pas ces préoccupations. Et si ceux qui les ont n'agissent pas, qui va*

agir ? ». Ne pouvant laisser la responsabilité d'une inaction climatique à l'Etat seulement, les sujets mentionnent également le déni massif ou l'indifférence de la *population générale*. Ariane (20 ans, XR) témoigne avec colère de cela : « *on se rend compte à quel point les gens sont pas prêts à changer leurs habitudes et leur position. Et oui, leur vie habituelle en fait. Genre ils sont pas prêts, ils sont pas prêts à sacrifier leur liberté, peu importe la situation et surtout pas sortir du déni en fait* ». Ne pouvant rejeter la faute de manière individuelle, celle-ci se généralise à l'ensemble de la société. La crise climatique se perçoit ainsi pour certain·es comme un devoir d'agir face aux conséquences dévastatrices. Selon Simon (24 ans, FDC) « *tout le monde va s'y coller et que nous on va le faire parce qu'on a pas le choix* ».

En écho au sentiment d'inaction généralisé ou au déni « massif » qui traverse la société, la crise climatique se perçoit également sous l'angle de *la technique et des solutions* qui peuvent être mises en place pour y faire face. Au-delà des « *petits gestes* » et actions individuelles (dès lors identifiées comme insuffisantes - « *on voit tout le temps les petits trucs, les petits machins, mais en fait, on parle tout le temps d'un problème qui est énorme* », Olivia, 23 ans, XR), une partie des sujets déplore la minimisation de la problématique climatique par leur entourage ou la population générale. Ainsi, nous constatons qu'est évoqué dans un second temps une critique du technosolutionnisme. Pour Vincent (17 ans, YFC) nous pouvons noter une évolution dans sa perception des « *solutions* » pour répondre aux enjeux de la crise climatique : « *au début on pourrait penser que le réchauffement climatique, donc il est dû aux émissions de gaz à effet de serre, ça c'est vraiment une question qui peut ben pour moi en tout cas c'est l'avis que j'avais, c'est quelque chose, une question vraiment scientifique qui va être réglée par les sciences* ». Cet avis est partagé par Simon (24 ans, FDC) qui propose avec une prise de recul un regard critique sur le discours généraliste qui peut être diffusé : « *On a tendance à nous vendre aussi toute cette technologie, cette avancée, ce progrès… Cette notion de progrès qui est à revoir derrière, qui serait censé nous sauver un petit peu du climat alors qu'en fait bah c'est ça qui a mené et que le progrès est ce que c'est vraiment avoir toujours plus de technologie… ?* ».

○ Intergénérationnel

Enfin, le dernier thème qui renvoie à la sous-dimension sociale de cette crise climatique est celui de l'*intergénérationnel*. Il ne s'agit pas ici de discuter de l'implication dans les luttes, mais plutôt de rendre compte dans les perceptions des sujets des différences intergénérationnelles dans les manières de percevoir la crise. Ici, nous assistons à une hétérogénéité de point de vue. Simon (24 ans, FDC) dénote les écarts générationnels qui résident, notamment sur le plan économique et dans le monde du travail. Il souligne une certaine prise de conscience de la part

des jeunes concernant les conditions de travail ou encore les attentes et injonctions qui pèsent sur sa génération : « *t'es un esclave et on a normalisé ça et du coup on veut que les jeunes ils fassent la même chose alors qu'on se rend compte juste en ce moment qu'on a tous des problèmes de santé mentale, de burn out et tout* ». Pour Nino (17 ans, XR), certaines explications se trouvent dans le modèle sociétal et historique qui était celui des précédentes générations : « *une personne de 60 ans, 70 ans, toute sa vie, on lui a enseigné des valeurs occidentales* […] *où dedans il y a des inégalités de genre, d'âge, il y a plein d'inégalités aussi sur les origines. Et ben moi, forcément tous ces à priori je les ai beaucoup moins pratiqués parce que je suis plus jeune »*. Romain (17 ans, YFC) souligne ce qui apparait comme un autre écart générationnel et pointe le fait que lui, en tant que jeune, a toujours vécu avec la crise climatique, celle-ci apparait comme une composante de son existence, contrairement aux autres générations qui avant lui n'étaient pas sensibilisées de la même manière : « *les vieux, si on peut les appeler comme ça, ça fait depuis le sommet de la terre de Rio en 92 qu'ils sont interpellés voire plus, depuis le rapport du club de Rome en 1974.* […] *Pour moi, ça a un peu fait partie de mon éducation, donc c'est normal et je pense que les jeunes sont plus affectés par ça* ».

Ainsi, si la crise climatique a pu être appréhendée par un ensemble de sources (notamment les médias et les expériences vécues avec autrui dans des contextes variés), nous retrouvons dans les discours des sujets un ensemble de caractéristiques et conséquences propres à la crise climatique. Ainsi celle-ci se voit de fait indissociable de son caractère systémique, où sont appréhendées les dimensions sociales et politiques qu'une telle crise mobilise.

2. Vécus de la crise climatique par les sujets

Après nous être intéressé à la manière dont pouvait être perçue la crise climatique par les sujets, nous pouvons à présent appréhender la manière dont celle-ci est vécue, à l'expérience de vie qu'en font nos sujets. Lorsque nous avons questionné les sujets de la recherche sur la manière dont était vécue la crise climatique actuelle nous avons pu classer leurs expériences de la situation de crise selon une première dimension « *douloureuse »* et une seconde dimension *plus « ambivalente ».*

2.1. Un vécu douloureux de la crise climatique

Si l'on s'intéresse plus spécifiquement à la dimension dite « négative » du vécu de la crise, nous constatons une très grande diversité d'affects et de ressentis vis-à-vis de cette période. Nous

avons pu regrouper en sous-dimensions les différentes façons dont peut être vécue la crise climatique selon les sujets.

Tableau 5
Vécu « douloureux » de la crise climatique

Dimension	Sous-dimensions	Nombre de sujets n = x	
Vécu douloureux	Dépression et isolement	17	18
	Omniprésence des préoccupations	13	
	Banalisation et sentiment d'impuissance	10	
	Incertitudes et difficultés de projection	10	

2.1.1. Omniprésence des préoccupations

Si le vécu de la crise climatique ne peut se qualifier d'obsession ou d'indifférence, il s'apparente chez certains sujets (n = 13) à des préoccupations. Selon Tom (24 ans, XR), la question du climat reste une « *préoccupation* » constante qui accompagne chacun de ses choix de vie. Il en est de même pour Olivia (23, XR) ou Cléo (16 ans, YFC) dont le discours est ponctué par des préoccupations relatives à la crise climatique. Selon ces militantes, malgré la distance psychologique qui peut être associée à la crise climatique en cours, cette dernière reste source de questionnements concernant leur existence. Nous remarquons dans les discours de trois sujets l'*omniprésence* de la crise. Si celle-ci n'est pas toujours évoquée comme telle, le discours de Romain (18 ans, YFC) en est un exemple. Selon lui, il n'est plus question de prendre l'avion, il visualise avec minutie chaque impact en termes de « *bilan carbone* » qu'engendrent ses actions ou celles des autres (« *j'ai toujours un retour sur ce qui se passe actuellement en termes purement comptables, sur combien ça a coûté à la planète ?* »). Selon lui, l'omniprésence de ces préoccupations est due à la normalité du contexte dans lequel il a grandi jusqu'à présent. Elle se trouve accentuée par le flot continu et permanent d'informations concernant l'état du monde. Enfin, s'ils n'évoquent pas directement l'éco-anxiété par eux-mêmes, les sujets parlent cependant de *préoccupations*, d'*inquiétude* ou de *peur* concernant la crise climatique. Le discours de Camille (22 ans, XR) est éclairant à ce sujet car il traduit une évolution progressive de ses peurs suite à la prise de conscience des conséquences liées aux changements climatique. Si au début elle se disait « *inquiète on va dire, mais sans plus* », les problématiques liées à la crise climatique « [ont] *commencé à être vraiment une grosse préoccupation »* avant de devenir *« une grosse angoisse* ». Cinq autres sujets évoquent avoir ressenti de la « *peur* » face à cette crise. Pour Emma (20 ans, YFC), la crise climatique a généré « *beaucoup de peurs* » elle

poursuit en disant : « *Ça m'arrivait vraiment d'avoir tout juste des moments où j'étais toute seule chez moi et juste vraiment énormément... Enfin, en fait de l'éco-anxiété au final* ».

2.1.2. Banalisation et sentiment d'impuissance

Nous constatons pour un nombre important de sujet (n = 10) une *résignation* voire une *banalisation* et un *sentiment d'impuissance* face à la crise climatique en cours. Confrontés aux informations et sensibilisés depuis un certain temps déjà aux enjeux et conséquences que la crise climatique génère, les jeunes adoptent parfois malgré eux des stratégies de banalisation. Devenu·es « insensibles » ou hermétiques au flot d'informations et images choquantes des catastrophes climatiques, ils·elles sont plusieurs à s'être résigné·es face à cette situation. C'est le cas par exemple d'Arthur (18 ans, YFC) : « *Je pense que j'ai un peu banalisé la chose* », en évoquant par exemple des conséquences sur l'environnement irréversibles (ex : la neige en hiver) ou encore le fait d'avoir toujours connu cette période de crise climatique (« *J'ai pas connu de période où on était insouciant* », Romain, 17 ans, YFC). De manière parfois surprenante, nous pouvons constater chez certains sujets (n = 2) des stratégies d'*évitement* ou de *déni*. C'est le cas d'Arthur (18 ans, YFC) qui évoque avec une forme de détachement l'impact des changements climatiques sur les températures et la météo « *le changement climatique, c'est ptetre pas si mal* ». S'il nuance rapidement son propos et cherche plutôt à dénoncer les biais de compréhension dans lesquels il peut être tenté de tomber, Hugo (24 ans, DR) quant à lui dénonce un déni généralisé dans lequel lui-même et le reste des « *gens* » sont ou ont pu être. Face à un fort sentiment d'impuissance (« *Je pense que c'est ça, c'était ce sentiment d'impuissance que j'avais à me dire comment est-ce que je peux le surmonter ?* », Cléo, 16 ans, YFC), certains sujets évoquent aussi avoir ressenti du découragement : « *il y a des moments où on en arrive à se dire en fait, ça sert plus à rien* » face aux conséquences parfois désastreuses (« *c'est très facile de tomber dans une vraie dépression* », Sélim, 16 ans, ALT).

Enfin, nous avons également pu relever une certaine *désillusion* lorsqu'eu été constaté par Maya (20 ans, YFC) le maintien du *statu quo* depuis son enfance concernant la mise en place de solutions pour enrayer la crise climatique. Ce dernier sentiment cohabite chez la jeune femme avec un sentiment de *culpabilité* quant à la difficulté de faire face à la crise climatique : « *ça me pesait énormément. Les changements climatiques et tout, et pourtant bah je faisais juste les petites actions du quotidien, et je vois bien que ça avait pas beaucoup d'impact* ».

2.1.3. Incertitudes et difficultés de projection

Plusieurs sujets (n = 10) mentionnent le climat *incertain* de ce dernier. En évoquant des conséquences concrètes, ancrées et déjà observables sur le territoire et leur impact futur (« *on a un hiver hyper sec. Nous sur la ferme on sait pas trop comment ça va se passer cet été* », Antoine, 23 ans, XR), les sujets témoignent d'une *incertitude* présente ou projetée. Malgré des prédictions issues de travaux scientifiques ou d'entreprises du domaine énergétique par exemple, il reste très difficile pour Sélim ou Maya de s'imaginer le monde futur empreint d'incertitudes. La jeune militante mentionne des *difficultés de projection* et la violence qui les caractérisent : « *je trouve ça assez violent de pas avoir cette projection sur l'avenir* ». Si cette perte de sens constitue un élément alarmant quant à l'état psychique de certain·es jeunes face à la crise climatique, il s'accompagne aussi du constat de la dégradation des conditions d'habitabilité de la Terre et des changements irréversibles liés aux conséquences de celle-ci. Les sujets mentionnent le fait que les choses ne seront « *plus comme avant* » (Adèle, 18 ans, XR) ou encore la proximité des catastrophes naturelles et leur impact sur leurs proches. Pour Ariane (20 ans, XR), l'accumulation des constats et l'impuissance face à laquelle elle se trouve semblent générer une réelle panique chez elle : « *tu supportes plus de parler, tu supportes plus d'en parler uniquement à ta famille, qui du coup ne change rien mais panique avec toi* ».

Lorsque nous avons questionné les sujets sur la manière dont était vécue cette crise chez eux, un nombre important de sujets ont évoqué *la peur*. L'analyse thématique de contenu nous a permis de dégager différents thèmes relatifs à celle-ci. Il était important alors pour nous de spécifier ce que les sujets évoquent par eux-mêmes comme *éco-anxiété*. S'ils n'évoquent pas toutes et tous directement le terme d'éco-anxiété, 17 des 20 sujets mentionnent avoir vécu des manifestations anxieuses liées à l'écologie. Nous avons choisi ici de regrouper les différentes manifestations d'éco-anxiété possibles par sous-thèmes, en faisant apparaitre des éléments de discours pour illustrer les ressentis des sujets.

2.1.4. Dépression et isolement

Nous constatons pour 17 des 20 sujets l'évocation de manifestations anxieuses, de mal-être voire de symptômes liés à la dépression. En effet, de nombreux sujets témoignent des difficultés et conséquences qu'ont pu générer au plan psychique la confrontation à la crise climatique. Qualifiant le climat actuel « *d'assez* » à « *hyper* » anxiogène, ce-dernier se traduit chez Adèle (20 ans, XR) par un profond mal-être : « *J'étais pas bien et j'étais pas bien du tout. Du coup j'ai fait une grosse crise d'éco-anxiété* ». C'est également le cas de Hugo (24 ans, DR) qui suite aux

canicules de l'été évoque avoir vécu une « *grosse crise d'anxiété* ». Il témoigne de l'état dans lequel cette situation l'a plongé : « *c'était vraiment horrible, enfin, c'était très difficile »* et détaille durant l'entretien les difficultés qu'il éprouve encore aujourd'hui à parler de ces thématiques avec d'autres personnes : « *J'ai toujours du mal de parler de ça, du climat, de tout ça parce que je me rends compte de tout le temps la détresse dans laquelle je suis et j'aime pas parler de ça aux gens, parce que ben je me dis j'ai pas envie que les gens soient, enfin ressentent ce que je ressens »*. Enfin, Emma (20 ans, YFC) évoque avoir vécu un épisode dépressif grandement lié au vécu de la crise climatique : « *j'ai passé 2 ans en dépression d'en fait le monde va vraiment trop mal. Je vais jamais m'en sortir, ça a plus de sens, rien n'a de sens* ».

Malgré l'acceptation de la situation ou au moins ce sentiment de résignation face à la crise, certains sujets (n = 5) font référence à un état de *sidération* et à la *gravité* de la crise vécue. Sélim (16 ans, ALT) compare celle-ci à celle d'un gouffre : « *on est au bord du vide, on voit pas le fond* » ce qui génère chez lui un sentiment de peur. Les sujets évoquent successivement la gravité et le mal-être dans lequel se trouve le monde mais aussi eux-mêmes. Si pour certains sujets (Elsa et Olivia) cette prise de conscience de la gravité de la crise semble s'être faite de manière brutale, elle reste plus diffuse pour les autres.

Face à la manière dont chacun des sujets perçoit et vit cette crise au quotidien, les discours des jeunes interviewés dans la recherche montrent également la mise en place de stratégies ou de ce que nous avons identifié comme du *repli sur soi*. En effet, nous avons pu constater chez certains sujets (n = 3) un sentiment de *solitude*, voire de *désespoir*. Les sujets évoquent par exemple le fait de s'être retrouvés seul·es, démuni·es face à l'ampleur de la situation ou lorsqu'aucune personne de leur entourage ne semble concernée. La prise de conscience du problème engendre par exemple chez Olivia (23, XR) une marginalisation et un *isolement* vis-à-vis des autres personnes (« *on vit pas dans le même monde quoi.* […] *je me sens en décalage complet »*) ainsi qu'un sentiment d'*impuissance* dans la mise en place d'actions quotidiennes.

Enfin, certains sujets (n = 5) évoquent, en lien direct avec l'éco-anxiété, avoir ressenti un profond sentiment de tristesse et de colère. Selon Adèle (18 ans, XR) son anxiété génère chez elle « *un peu de la tristesse quoi et de la colère* ». Ces ressentis font écho à ceux d'Elsa (20 ans, FDC) qui raconte ainsi : « *Ça m'attriste mais à un point énorme quoi* […] *je ressens une énorme tristesse* ».

2.2. Un vécu ambivalent de la crise climatique

Bien que le vécu de la crise climatique génère un ensemble d'affects dits « négatifs » se caractérisant par une pluralité d'effets au quotidien allant parfois jusqu'à la manifestation d'un

large spectre de troubles anxieux, pour une partie de l'échantillon, vivre en contexte de crise climatique peut aussi constituer une forme d'intérêt et être marqué d'ambivalence.

Tableau 6
Vécu « ambivalent » de la crise climatique

Dimension	Sous-dimensions	Nombre de sujets n = x	
Vécu ambivalent	Perspectives et envie d'agir	7	8
	Intérêt et paradoxe	5	

2.2.1. Intérêt et paradoxe

La première sous-dimension que nous choisissons de présenter qui renvoie au vécu ambivalent de la crise climatique a été nommée « intérêt et paradoxe ». En effet plusieurs sujets (n = 5) témoignent un certain *intérêt* pour le contexte actuel et un vécu teinté d'ambivalence. Dans leurs discours les sujets mentionnent à plusieurs reprises l'association d'un aspect « négatif » et « positif » dans le but de contrebalancer les effets de l'un par l'autre. C'est le cas de Maya (20 ans, YFC) qui dit : « *je m'étais dit mais waouh, ça va super mal, mais en même temps, comme c'était le thème de développement durable, y avait pas mal de solutions* ». C'est également le cas de Arthur (18 ans, YFC) qui soulève le paradoxe dans lequel il se trouve lorsqu'il évoque son vécu de la crise climatique : « *je le vis étonnamment pas si mal, la question du réchauffement climatique. Mais dès que je suis au téléphone avec des amis dans des endroits du monde où ils sont pas forcément, enfin où là eux, ils vont être confrontés à ça, ça me ramène à la réalité* ».

2.2.2. Perspectives et envie d'agir

Cependant même si le vécu de la crise climatique laisse place à une large palette de ressentis « douloureux », certains sujets (n = 7) semblent y trouver une valence « positive » qui dépasse cette première connotation. Nous avons constaté dans leurs dires l'envie et le besoin d'agir face à cette crise. Ici encore, cette sous-dimension nécessite un regard spécifique dans le sens où elle est évoquée par les sujets directement *via* le besoin d'agir face au vécu de la crise climatique. Elle a nécessité pour certains et certaines d'entre eux·elles une prise de recul et un travail réflexif (parfois long) pour identifier ce besoin-là. Pour Cléo (16 ans, YFC), l'omniprésence de la crise a fait office de déclic. Elle dit en ce sens : « *C'est le fait d'être, d'avoir ça en permanence, qui au bout d'un moment, forcément… Je cherche à faire quelque chose* ». Le constat des effets du réchauffement climatique, le sentiment d'injustice et d'indignation face aux « *écocides* » génère chez une partie des sujets de la recherche le premier motif

d'engagement et l'envie de s'impliquer dans la lutte pour le climat : « *en grandissant, en voyant surtout les effets du réchauffement climatique, tout ça, ça mobilise encore plus quoi, ça donne envie de s'engager* » (Adèle, 18 ans, XR).

3. Résonnances avec la transition développementale chez les sujets

Dans la dernière partie de ce chapitre, nous proposons une autre analyse des résultats présentés ci-dessus. Après avoir étudié la manière dont pouvait être perçue et vécue la crise climatique par notre échantillon de population, nous proposons ici une analyse plus interprétative de ces résultats. Nous avons fait le choix d'appréhender ces données selon qu'elles pouvaient constituer des *entraves* - qui viendraient mettre à mal, voir bloquer le développement du sujet - ou des *potentialités* - sources d'éveil, de questionnements et propices à de nouvelles expériences. Nous souhaitons préciser dès lors qu'il s'agit de pistes interprétatives et qu'elles se traduisent de manière singulière et selon des temporalités différentes pour chaque sujet interrogé. Enfin, nous proposerons une conclusion sur la manière dont crise climatique et transition développementale peuvent se faire l'écho l'une de l'autre.

3.1. Des entraves pour le développement du sujet

3.1.1. Mise à mal des ancrages et renoncements

Lorsque nous avions étudié la manière dont était vécue la crise climatique, nous avons notamment fait référence à l'éco-anxiété et plus généralement à des troubles anxieux. Si ses manifestations concrètes ont pu être évoquées précédemment, il convient à présent de présenter, ses conséquences sur le sujet, au plan psychologique. Le premier élément qui ressort des discours des sujets interrogés renvoie au *renoncement* et la *résignation* - subie - d'une certaine *stabilité du monde* « d'avant ». En effet, lorsque Adèle (18 ans, YFC) évoque la disparition de la neige dans l'environnement où elle a grandi, son discours s'oriente par la suite vers le constat et surtout l'impuissance face à laquelle elle se trouve : « *on peut juste voir un truc s'aggraver*. […] *on est en train de détruire ce qui nous permet de vivre et quoi qu'on fasse on pourra pas revenir en arrière* ». Consciente de la destruction des conditions de vie sur Terre, nous pouvons faire le parallèle avec le constat de Robin (2021) sur cette génération qui est amenée à connaitre des « angoisses de perte et de dislocation de cette nature, car ici elle concerne le vivant » (p. 28). Nous remarquons un discours similaire chez Emma (20 ans, YFC) pour qui le constat de l'inaction devient « *vertigineux* ». Elle alerte sur la gravité de la situation et l'amplification des conséquences que la crise suppose : « *à quel point c'est grave et à quel point en fait, il y a*

comment ça va tellement s'empirer de plus en plus, il va se passer des trucs ultra graves ». Ici nous pouvons déduire que *les ancrages de l'enfance*, supposément stables, sécuritaires et assurant pour le sujet un développement harmonieux se voient mis à mal.

3.1.2. Développement précipité

Une autre conséquence au plan développemental et psychologique concerne *le développement précipité* auquel certains sujets ont à faire face. En effet, parfois loin de « l'insouciance » associée à la jeunesse, une partie des jeunes de la recherche se voit confrontée - de manière volontaire ou non - à des préoccupations « adultes ». En effet, si ce discours peut paraitre réducteur, le cas de Romane (15 ans, YFC) peut éclairer notre propos. Elle raconte notamment comment des journalistes lors d'interviews s'étonnent de son jeune âge et de son implication politique. Si elle en parle avec amusement, pour certains sujets, il s'agit là d'assumer certaines responsabilités là où d'autres ont échoué. Pour Maya (20 ans, YFC) le choix d'agir ne semble pas réellement en constituer un : « *tout le monde n'a pas ces préoccupations. Et si ceux qui les ont n'agissent pas, qui va agir ?* ». La question de la responsabilité que nous avons évoquée plus tôt soulève également l'idée d'une certaine injonction à agir. Si elle n'est pas présente dans tous les discours, cela a pu être le cas pour Tom (24 ans, XR) : « *Moi j'ai l'impression qu'on fait beaucoup reposer le poids sur la génération des 18-20 ans pour insuffler le mouvement parce qu'ils sont pas emprisonnés dans quelque chose* ». Parfois pris au sein de ce que nous pourrions nommer un effet de génération, où les mythes et discours tantôt qualifiant la jeunesse comme la dernière génération à pouvoir agir, celle qui doit porter la responsabilité de celles qui lui ont précédé ou tantôt comme celle d'une génération désintéressée et incapable, sont sans cesse renvoyés à une partie de la jeunesse et semblent constituer une entrave supplémentaire pour leur développement et leur épanouissement.

Enfin, il convient de souligner lorsque nous évoquons le développement précipité auquel les jeunes peuvent être soumis, l'idée d'une marge d'action, un délai pour agir et tenter d'enrayer les conséquences du changement climatique et certains de ses effets parfois irréversibles, qui se réduit drastiquement. Selon Sélim (16 ans, ALT) : « *C'est assez difficile parce qu'en fait, plus on avance et plus les délais rétrécissent. Et en fait cette temporalité est tellement importante que la moindre chose qui vient se poser sur la balance l'a fait énormément bouger* ».

3.1.3. Mal-être et perte de sens

En lien avec le vécu et les manifestations d'éco-anxiété, nous avons pu constater chez une partie de l'échantillon un *mal-être* profond en lien avec la crise climatique. Si la durée et l'intensité de ces épisodes varient d'un sujet à l'autre, il semble important de souligner la gravité et les conséquences psychologiques qui en émanent. Face à la destruction du vivant et des pertes (au niveau de la biosphère notamment), certains sujets évoquent des états de mal-être profond : (« *il y a eu 2 semaines où bah où j'étais vraiment pas bien* », Hugo, 24 ans, DR) allant parfois jusqu'à des états dépressifs : « *j'ai passé 2 ans en dépression d'en fait le monde va vraiment trop mal. Je vais jamais m'en sortir, ça a plus de sens, rien n'a de sens* » (Elsa, 20 ans, FDC). On constate dans son discours une *perte de sens et de repères* face à la crise climatique en cours. Cet état de mal-être auquel une partie des jeunes est confrontée peut s'apparenter à un état de crise - nommé comme tel ou pas - où l'éco-anxiété prend une place centrale : « *quand on le ressent, bah en fait le terme éco-anxieux prend tout son sens* » (Sélim, 16 ans, ALT) ; « *Je me sens en éco-anxiété. Je me sens éco-furieux etc., mais c'est pas forcément une crise, c'est plutôt juste un état qu'il faut accepter. Au bout d'un moment. Et lutter aussi envers soi-même pour justement surmonter cet état-là »* (Romain, 17 ans, YFC).

3.1.4. Mise à mal des projections et immobilité

Un autre élément saillant qu'il nous paraissait entrer en contradiction avec l'idée d'un développement de la personne, durant la transition de l'adolescence et de l'âge adulte n'est autre que *l'immobilité*. En effet, au fil des discours, nous constatons pour une partie de l'échantillon le vécu de l'éco-anxiété et la confrontation avec la crise climatique comme totalement ou partiellement immobilisant. C'est le cas notamment de Hugo (24 ans, DR) qui s'est dit *« incapable de faire quoi que ce soit, vraiment pas bien chez moi »* suite aux canicules de l'été. Pour Cléo (16 ans, YFC), si l'engagement a pu être libérateur à un certain moment, elle décrit comme suit : « *Il y a vraiment un moment avant de m'engager, justement où je savais plus quoi faire et là j'étais en peu... Je pense en détresse de pas savoir quoi faire* ». Nous faisons ici le constat et l'interprétation d'un développement - au plan psychologique - bloqué et mis à mal. Nous faisons le parallèle avec la perte de repère et de sens dûe à l'éco-anxiété et à la crise climatique. Comment s'imaginer vivre dans un monde marqué par les bouleversements constants ? Comment se penser soi lorsque les catastrophes climatiques n'assurent plus des conditions propices à la vie sur Terre ?

Enfin, une dernière entrave que nous avons pu identifier en lien avec le vécu de la crise climatique chez les sujets de la recherche concerne la *projection dans l'avenir* qui se voit

entravée. En effet bien que le fait de se projeter ou non dans l'avenir puisse largement être discuté dans le cas du vécu de la crise climatique, nous choisissons ici de ne présenter que les éléments les plus significatifs. Bien que la période développementale soit propice aux aspirations nouvelles et à l'imagination de futurs possibles, nous notons dans leurs discours certaines réserves comme c'est le cas pour Romain (17 ans, YFC) : « *Je préfère honnêtement pas trop y réfléchir par peur d'être déçu* » ou encore des stratégies d'évitement - allant à l'encontre du discours majoritaire de l'échantillon - : « *Je pense qu'aujourd'hui je me projette, mais sans vraiment prendre en compte l'urgence climatique* » (Cléo, 16 ans, YFC). Enfin pour Maya, le discours est teinté d'une plus grande gravité. Elle dénonce avec regret et difficulté une forme de renoncement à certains projets de vie : « *Je trouve ça assez violent de pas avoir cette projection sur l'avenir. De pas pouvoir se dire : Oui, quand je serai grande, j'achèterai une maison, je vivrai avec ma famille, heureuse…* ».

Nous venons de le voir, le contexte de crise climatique au sein duquel les sujets de la recherche vivent leur transition développementale peut constituer des entraves de taille. Renoncer à vivre une adolescence « normale » ou à certains projets de vie, se développer de manière précipitée ou subir tant au plan physique que psychique les conséquences de tels bouleversements sont autant de facteurs qui viennent mettre à mal et parfois bloquer le développement du sujet. Cependant, certains sujets arrivent néanmoins à se saisir de ce contexte pour faire valoir un ensemble de potentialités propices à leur développement psychosocial.

3.2. Des potentialités pour le développement du sujet

La crise climatique telle que nous l'avons montré fait écho à des enjeux développementaux majeurs chez les sujets. Même si cette transition développementale reste moins manifeste dans les dires, certains éléments du discours permettent de rendre compte des tensions psychiques auxquelles les jeunes font face, cette fois-ci appréhendée sous la perspective des potentialités.

3.2.1. Ouvertures réflexives sur le monde

Le premier élément que nous avons pu identifier témoigne d'un *intérêt particulier*, nourri de curiosité et l'envie de *comprendre les enjeux* que cette crise soulève (« *l'enjeu, c'est vraiment comprendre ce qui nous attend* », Sélim, 16 ans, ALT). Elle amène chez Camille (22 ans, XR) le profond besoin de s'informer dans le but d'atteindre une certaine maîtrise de la problématique climatique : « *il fallait que je lise pleins de livres, que j'écoute pleins de trucs et tout pour en savoir le plus possible* ». Comprendre les enjeux que cette crise soulève s'apparente également

à la *construction* et un *cheminement réflexif* vis-à-vis du monde actuel. Si en effet la problématique des changements climatiques ne se veut pas réjouissante en tout point, elle s'inscrit cependant au cœur des enjeux sociétaux actuels.

Pour certains jeunes l'adolescence et le passage à l'âge adulte induisent un gain de maturité et de réflexivité permettant des remaniements intenses sur la manière dont ils·elles perçoivent le monde et se situent en son sein. Pour Vincent (17 ans, YFC), il s'agit d'une réelle étape développementale marquée par une prise de conscience des problématiques sociétales : « *Effectivement je deviens adulte.* […] *pourquoi est-ce que je me posais pas ces questions-là ? Je comprends pas pourquoi est-ce qu'avant je m'étais pas intéressé aux questions politiques ? De comment marchait notre monde, notre société* ». La construction d'un rapport au politique (« *je me suis intéressé de plus en plus aux questions politiques, mais c'est vraiment à la base, né du problème écologique que je suis rentré, que j'ai eu des convictions politiques* », Vincent, 17 ans, YFC) et plus globalement d'un rapport au monde semble permis par l'intérêt porté aux questions sociétales. Appréhender le monde et mieux le comprendre semblent ainsi intimement liés aux changements personnels de l'adolescence et d'entrée dans l'âge adulte. Le discours de Sélim (16 ans, ALT) est très instructif quant à cette imbrication du social et du psychologique : « *Il y'a ce côté d'aller chercher aussi, trouver des choses à l'intérieur de soi-même et se construire.* […] *avoir un autre angle de vue, un autre point de vue sur le monde. Donc ça construit aussi notre réflexion et notre pensée* ».

3.2.2. Emancipation des ancrages de l'enfance

Le second élément qu'il nous semble pertinent de mettre en relief témoigne d'une *émancipation* vis-à-vis des ancrages culturels et idéologiques de l'enfance : « *Peut-être que c'est ma crise d'adolescence qui a permis plus facilement que je prenne des décisions qui vont à l'encontre de ce qu'on a essayé de m'inculquer* » (Nino, 17 ans, XR). Il s'agit d'un temps de remise en question et de valorisation de nouvelles aspirations et projets de vie originaux pour la société, où est mis à distance l'ensemble des normes, valeurs, systèmes de pensées jusqu'alors reçus. Celle-ci se réalise parfois conjointement avec une *affirmation de soi* : « *j'ai commencé à plus m'affirmer, notamment quand y a eu les incendies d'Australie, ça fait partie, je pense d'un point clé* » déclare Arthur (18 ans, YFC).

3.2.3. Se tourner vers l'agir

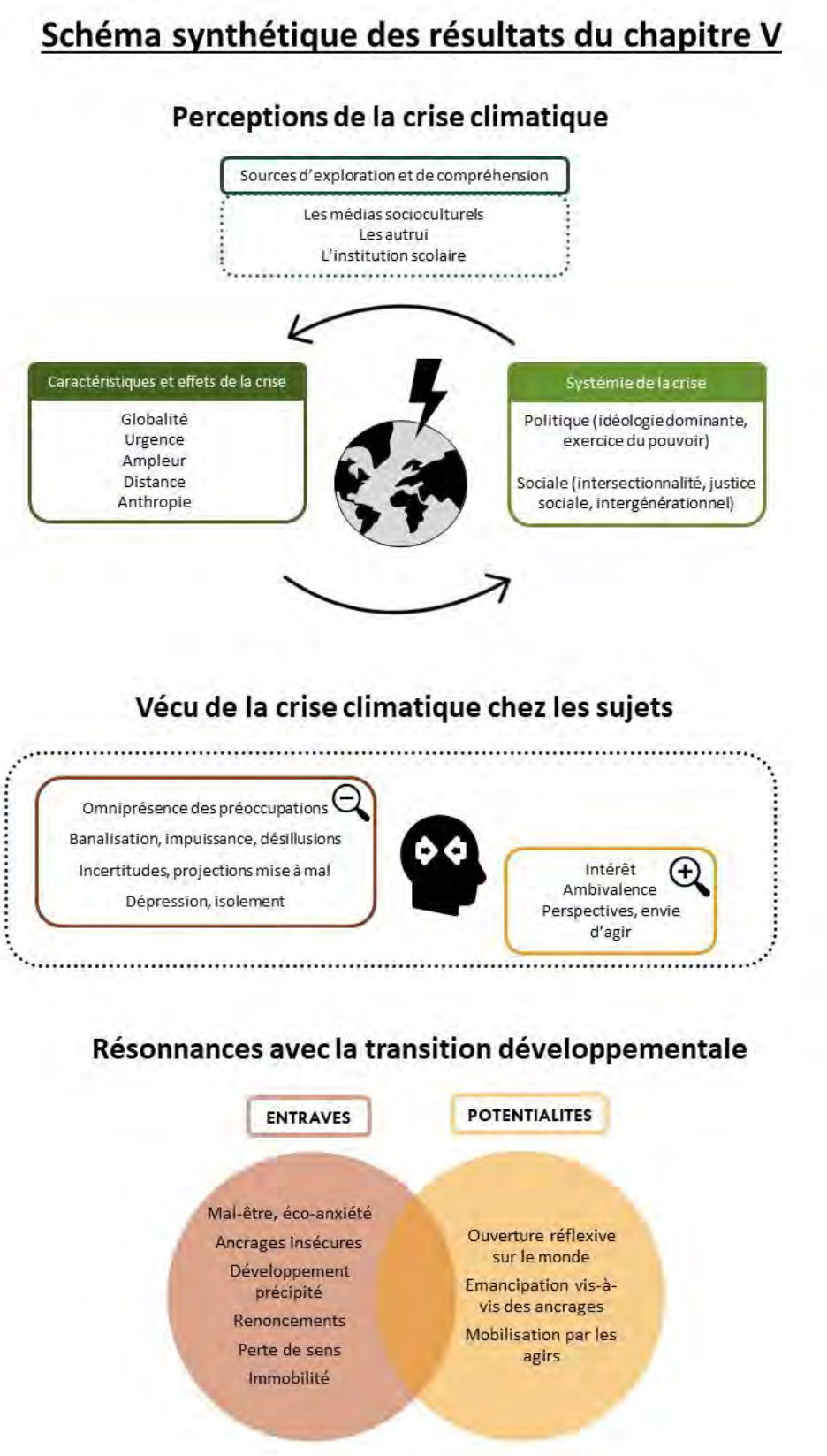
Enfin, si nous pouvons considérer la crise climatique comme offrant un espace potentiel de réflexion durant l'adolescence et l'âge adulte, cette dernière se traduit de manière interrogative

chez Vincent (17 ans, YFC). Il évoque un temps réflexif après avoir pris conscience des enjeux climatiques : « *Je suis conscient de ça, qu'est-ce que je fais ?* » avant d'identifier la perspective de l'agir et de l'engagement militant : « *c'est ça donc qui m'a emmené à Youth For Climate* ». Dans le prolongement de l'intérêt qu'a pu susciter chez certain·es un vécu ambivalent de la crise climatique, l'envie et le besoin d'agir constituent des opportunités développementales intéressantes. Il s'agit alors d'ouvrir vers de nouvelles perspectives d'existences et de trouver - par le biais de l'engagement notamment - des manières de faire face aux entraves de la crise climatique.

Si comme nous l'avons vu, la crise climatique peut-être source d'entraves mais aussi de potentialités pour le sujet pris au sein d'une transition développementale, c'est notamment car elle fait directement écho aux changements personnels et psychologiques à l'œuvre chez ces jeunes. Nous avons pu identifier qu'il s'agissait selon des temporalités et des intensités différentes, d'un ensemble d'éléments qui nous permettent de dire que crise climatique et transition développementale s'entremêlent. Si ce n'est pas le cas de tous les sujets de l'échantillon, une majeure partie s'est orientée vers l'action et l'agir pour faire face aux entraves que supposent au plan développemental et psychique, la confrontation et le vécu de la crise climatique.

Nous proposons à présent d'orienter notre travail vers les raisons et temporalités qui ont amené les jeunes de la recherche à se tourner vers l'engagement politico-climatique.

Figure 4
Schéma synthétique des résultats du chapitre V



Chapitre VI : Conceptions et mises en acte de l'engagement politico-climatique

Le but de ce chapitre est de pouvoir répondre à l'un de nos premiers objectifs, à savoir : dégager les représentations de l'engagement politico-climatique (EPC). Pour cela nous tenterons de comprendre, par le biais d'une analyse de contenu thématique des discours, les raisons et motivations des sujets à s'engager au sein d'un collectif de lutte. Nous appréhenderons la manière dont est mis en acte l'engagement politico-climatique par les jeunes en étudiant leurs pratiques militantes mais aussi leurs contextes de réalisation. Enfin nous proposerons un regard sur les perceptions que peuvent avoir les jeunes de l'engagement et de ses portées (sociétales et personnelles).

1. Les motivations de l'engagement politico-climatique

Pour appréhender les raisons et motivations qui ont permis aux jeunes de faire le pas de l'engagement politico-climatique nous avons fait le choix de nous intéresser tout d'abord à la temporalité de cet engagement, soit quand est-ce que le sujet s'engage et comment cela s'inscrit-il dans le temps ? Dans un second temps, nous nous sommes intéressés aux raisons qui ont amené les jeunes à faire le pas de l'engagement collectif, répondant ainsi à la question du pourquoi s'engage-t-on ?

1.1. S'engager selon des temporalités différentes

Comme énoncé précédemment, nous avons lors de notre analyse thématique de contenu décidé de catégoriser la manière dont les sujets se sont engagés selon différentes temporalités. Nous présentons ici deux temporalités principales que nous avons pu identifier : l'engagement progressif ou l'engagement par « déclic ».

Tableau 7
S'engager selon des temporalités différentes

Dimension	Sous-dimensions	Thèmes	Nombre de sujets n = x	
S'engager…	Selon un processus long	Prolongement des formes d'engagement	7	18
		Construction d'une légitimité	5	
		Au fil des rencontres	4	
	Suite à un déclic	Transition ou évènement dans le parcours de vie	11	
		Expérience ou action liées au militantisme	9	

1.1.1. Selon un processus long

Premièrement il convient de décrire ce que nous avons catégorisé comme référant à la catégorie « progressif ». En effet, nous avons pu constater dans les discours des sujets au-delà d'une absence d'évènement spécifique, deux dimensions principales pour définir le caractère progressif de cet engagement. Si certains sujets (n = 3) n'évoquent pas d'évènement spécifique (« *y'a pas vraiment eu de déclenchement précis* », Camille, 22 ans, XR) ou même de forme d'évolution de leurs pratiques d'engagement, comme c'est le cas de Romain (17 ans, YFC), sensibilisé à la cause climatique depuis l'enfance (« *j'ai pas eu forcément de déclic* »), d'autres cependant identifient plus clairement l'inscription de cet engagement dans un temps long.

○ Prolongement des formes d'engagement

Il convient de présenter ce que nous avons nommé le prolongement d'autres formes d'engagement. En effet, pour une partie des sujets (n = 7), l'engagement au sein d'un collectif militant constitue un prolongement d'autres formes d'engagement - souvent individuelles -. Pour Nino (17 ans, XR) c'est suite à l'influence d'un activisme collectif constaté sur les réseaux sociaux et ce qu'il nomme comme un premier « *activisme individuel* » qu'il décide de « *prendre part à cette lutte* ». Arthur (18 ans, YFC) mentionne également cette diversité d'engagement qu'il pratique depuis tout jeune : « *ça fait très longtemps depuis que je suis très jeune, que je multiplie les différents engagements, que ce soit pour l'écologie, le social, tout ça par diverses manières* ». Ce processus long et progressif se caractérise aussi par le besoin de la part de plusieurs sujets de s'engager soi-même et prendre part intégrante au mouvement ou au collectif.

Sélim (16 ans, ALT) qui dans un premier temps participait à l'engagement au sein d'*Alternatiba* avec sa mère, décide finalement d'intégrer pleinement l'association.
Nous remarquons également pour trois sujets, qu'une sensibilisation - souvent permise par la vulgarisation d'articles scientifiques - a pu jouer un rôle dans leur désir d'engagement collectif. Pour Tom (24 ans, XR) le désir de se former en tant qu'animateur à différents ateliers de sensibilisation à la crise climatique a accentué son souhait de s'engager plus tard en collectif.

○ Construction d'une légitimité

Nous remarquons dans le même ordre d'idée, le besoin d'acquérir et se constituer une certaine « légitimité », parfois condition préalable, pour le sujet avant d'intégrer le collectif. Le discours d'Olivia (23 ans, XR) est éclairant à ce propos. Elle dit : « *j'étais très là-dedans d'il faut absolument que j'ai tout compris que je puisse expliquer mon propos nickel chrome avec tous les arguments machins pour pouvoir m'investir dans la cause* ».

○ Au fil des rencontres

Enfin, quatre sujets évoquent les pairs comme ayant joué un rôle significatif dans leur entrée dans le collectif militant. Lorsque nous analysons plus spécifiquement le rôle que les autrui ont joué, nous constatons qu'ils·elles ont principalement joué le rôle d'incitateur·rices : « *j'ai rencontré une personne là-bas qui était à Youth For Climate et c'est comme ça. On a sympathisé et c'est lui qui m'a fait venir un peu à Youth For Climate* » (Romane, 15 ans, YFC) mais également comme personne aidant par la suite dans l'intégration au sein du collectif.

1.1.2. Suite à un déclic

Nous avons pu constater lors de notre analyse de contenu thématique, différentes modalités et conditions propices au déclic de l'engagement. Parfois marqué par des moments clés qui constituent autant de bascules et moteurs de l'engagement, nous avons rassemblé autour de deux autres sous-dimensions ces dires.

○ Transition ou évènement dans le parcours de vie

Le premier thème que nous avons pu identifier renvoie à des déclics liés à des transitions. Nous avons pu identifier des transitions de deux natures - parfois liées entre elles -. La première renvoie à une transition géographique, souvent liée à un « déménagement » pour le sujet. En effet, pour Sélim (16 ans, ALT) le fait d'arriver dans une nouvelle ville apparait comme un déclic dans son processus d'engagement. Pour Tom (24 ans, XR) ou encore Olivia (23 ans, XR)

le fait de se stabiliser dans une ville de manière plutôt pérenne a permis de créer un ancrage où l'engagement militant au sein d'un collectif devient possible. Pour Tom, « *c'est principalement le fait de me stabiliser quelque part.* […] *je suis allé voir XR et Greenpeace, pour voir ce qui s'organisait, voir comment je pouvais les rejoindre. Et c'est quelque chose auquel j'avais pas tant pensé que ça avant en fait* ». Enfin, nous constatons dans le discours d'Adèle (18 ans, XR) que le fait de vivre à présent en « *ville* », a permis une ouverture vers différents collectifs. Cette transition se couple avec celle de la scolarité. En effet, son passage vers le lycée lui a permis de pouvoir s'engager auprès de *Youth For Climate* (« *quand j'ai été au lycée vu que j'ai pu aller en ville. C'est à ce moment-là où j'ai pu du coup être plus engagée à rentrer dans Youth For Climate* »). Elle explique plus tard, lors de son arrivée à l'Université avoir pu renforcer son engagement au sein du collectif, puis avoir disposé d'une plus grand liberté et diversité pour choisir un nouveau collectif militant. La transition liée à la scolarité constitue pour trois autres jeunes une ouverture vers l'engagement militant en collectif. En effet, que celle-ci soit liée à l'entrée en école d'ingénieur (Simon, 24 ans, FDC) ou à l'entrée au lycée (Romain, 17 ans, YFC ; Vincent, 17 ans, YFC), cette étape transitoire dans le parcours des sujets résonne avec l'entrée en collectif militant. Pour Tom (24 ans, XR) c'est au contraire la sortie de son école vers le monde professionnel qui a joué le rôle de bifurcation : « *depuis que je suis sorti de l'école en fait, que j'ai vraiment pris un chemin, plus engagé à pouvoir m'engager dans des associations, à animer ces ateliers* ».

○ Divers évènements de vie

Nous avons également pu identifier des évènements de vie plus spécifiques chez quatre sujets. En effet, une prise de conscience - parfois soudaine - liée à la crise climatique et ses conséquences comme c'est le cas pour trois sujets, notamment Ariane (20 ans, XR) : « *j'ai commencé à militer, c'était surtout genre à partir d'octobre parce qu'il s'est mis tout d'un coup à faire 25° et j'étais pas bien du tout* » ou encore Hugo (24 ans, DR) : « *ce qui fait que quand je suis arrivé à Dernière Rénovation, donc comme je disais dans le même jour quoi j'étais là chez moi il faisait chaud et tout, je tape "Comment s'engager ?". Je regarde la vidéo tac tac tac je m'inscris* » ont joué un rôle clé dans l'envie de s'engager. Cette prise de conscience est aussi advenue pour Camille (22 ans, XR) suite à un voyage humanitaire au Togo. Témoin directe des ravages de la crise climatique, son retour en France marque l'envie de s'engager, c'est alors qu'elle se tourne vers *Extinction Rébellion*.

○ Expérience ou action liées au militantisme

Le deuxième thème que nous avons pu identifier comme constituant une forme de déclic pour l'engagement militant réfère à des actions et expériences en lien plus ou moins direct avec l'engagement et les luttes (climatiques, sociales).

Le premier élément qui constitue ce thème renvoie aux actions militantes telles que les marches et manifestations en lien avec les grèves scolaires pour le climat. En effet, pour une partie des jeunes de *Youth For Climate* (n = 4) ces actions ont eu un rôle déterminant dans leur entrée au sein du collectif. Pour Maya (20 ans, YFC) : « *je m'étais un peu rapprochée des Youth pour leur première marche* » ou Vincent (17 ans, YFC) : « *j'étais même pas conscient que y'avait, que ça existait Youth For Climate. Et c'est en allant là-bas où j'ai découvert ça et en fait, quand j'ai vu ça, c'est tout naturellement, je me suis dit mais moi aussi, je veux faire ça, moi aussi je veux agir en fait »*, ce sont les célèbres marches pour le climat en lien avec les grèves scolaires initiées par Greta Thunberg qui ont eu un rôle déclencheur pour faire connaitre puis rejoindre le collectif. Ces événements protestataires ont également eu des incidences chez d'autres jeunes comme c'est le cas pour Olivia (23 ans, XR) : « *les marches pour le climat, ça a aussi été un moyen de m'engager* ».

Si les actions militantes n'ont pas toujours été en lien avec la cause « climat », les résonnances de cette dernière avec d'autres luttes sociales (ex : protestations lycéennes) ont également joué ce rôle déclencheur chez une partie de l'échantillon. Ce deuxième élément s'illustre dans le discours de Romain (17 ans, YFC) quand il évoque « *l'opération Bac Noir* » ou encore pour Morgan (24 ans, XR) quand il raconte l'influence qu'a pu avoir le mouvement « *Nuit Debout* » ou encore la couverture médiatique des actions d'*Extinction Rébellion* : « *je lisais le Guardian aussi qui parlait et qui couvrait pas mal XR à ce moment-là qui démarrait au Royaume-Uni, que je me suis dit : OK, y'a peut-être quelque chose à faire de ce côté-là* ».

Enfin, le dernier élément qui renvoie à la sous-dimension des expériences liées à l'engagement est la participation pour deux sujets (tous les deux engagés à la *Fresque Du Climat*) à des ateliers de sensibilisation tel que *l'Atelier 2 Tonnes* ou encore la *Fresque du Climat* (« *j'ai commencé à faire une Fresque du Climat. J'ai fait " Effectivement c'est génial ce truc ", donc je suis devenu animateur »*, Simon, 24 ans, FDC).

Si comme nous l'avons montré, l'engagement militant s'inscrit tantôt comme le prolongement d'autres formes d'engagement (souvent individuelles) ou au contraire comme une réponse qui survient face à un « déclic », nous verrons dans la partie suivante les raisons ou différents besoins qui ont pu mener les sujets vers l'engagement politico-climatique.

1.2. S'engager pour répondre à différents besoins

Tableau 8
S'engager pour répondre à différents besoins

Dimension	Sous-dimension		Total des sujets N = X
S'engager pour répondre à différents besoins	Agir avec les autres face à l'urgence	19	20
	Trouver du sens	10	
	Contrer l'éco-anxiété	7	
	Diversifier les engagements	4	
	S'émanciper et s'autonomiser	2	
	Hasard	1	

Lorsque nous nous sommes intéressés aux raisons et motivations qui ont amené les jeunes de la recherche à rejoindre un collectif militant, il est apparu pertinent - après avoir étudié leur inscription dans une temporalité - de nous intéresser aux motivations de cet engagement au sein d'un collectif. Si seulement une seule participante (Louise, 16 ans, YFC) mentionne avoir rejoint le mouvement « *par hasard* » en trouvant le lien du serveur Discord du collectif *Youth For Climate*, pour les autres (n = 19) cet engagement répond à des besoins spécifiques.

○ Agir avec les autres face à l'urgence

Le premier besoin que nous ayons identifié constitue le besoin d'agir (n = 19). En effet, si cette catégorie semble très large et peut recouvrir différentes façons d'agir, nous pouvons dans un premier temps identifier le besoin d'agir associé à un sentiment d'autoresponsabilité. Celui-ci se traduit de différentes manières selon les sujets. Antoine (23 ans, XR) et Arthur (18 ans, YFC) l'évoquent en lien avec leurs privilèges : « *je suis un mec blanc hétéro donc j'ai pas les problématiques qu'ont d'autres personnes mais par contre le climat, comme il touche tout le monde, bah il va me toucher aussi* » ; « *je me suis toujours dit que dans ma vie, de toute manière, je ferai en sorte d'aider ceux qui n'ont pas eu la même chance que moi* ». Agir en s'attribuant la responsabilité de « *sauver* » le monde transparait cette fois dans le discours de Sélim (16 ans, ALT) et d'Hugo (24 ans, DR) : « *y'a aussi ce côté de d'essayer de je vais dire d'être du bon côté de l'histoire quoi*. […] *les choses m'impactent de manière différente que la plupart des gens et qui m'obligent d'une certaine manière à faire des choses, à faire des actions, à m'engager* ».

Au-delà de l'autoresponsabilité, s'engager traduit également le besoin de se sentir utile. Le discours de Sélim (16 ans, ALT) est éclairant à ce propos, il dit s'engager pour en premier lieu « *se sentir utile à ce qu'on aime* » qui constitue alors « *un bien-être personnel* ». Pour Cléo (16 ans, YFC) il s'agit également de jouer un rôle dans la lutte, parfois celui d'apaisement moral : « *j'ai vraiment cherché à m'investir au maximum, à me dire que je faisais tous les efforts possibles. Et donc c'est pour ça que je me suis engagée* ». Bien consciente qu'elle ne pourra pas *« arrêter le changement* » malgré ses actions, elle maintient tout de même l'envie « *d'être impliquée au maximum* ». Pour Arthur et Victor (18 et 17 ans, tous deux à YFC), c'est le besoin d'agir comme d'autres avant eux suite à cette prise de conscience du problème climatique. Arthur décrit avec enthousiasme l'identification ressentie envers Greta Thunberg lors des marches pour le climat : « *je l'ai vraiment vécu comme ça, comme identification de wow, mais elle a, je sais pas, 2 ans de plus que moi, 3 ans plus que moi, elle fait des choses incroyables, c'est pas normal que moi je ne fasse pas autant qu'elle* ».

En effet, si c'est poussé par le besoin d'agir pour faire face à l'inaction ou encore en réponse à l'urgence de la situation (« *je crois que l'urgence que je ressens le plus fort au fond de moi, c'est celle-ci* », Antoine, 23 ans, XR), c'est pour 15 sujets de l'échantillon, l'envie et le besoin d'agir auprès des autres qui ressort de façon explicite. Plusieurs éléments viennent étayer ce besoin. Agir non plus seulement de manière individuelle, mais cette fois en collectif permet selon Antoine (23 ans, XR) « *de passer à un stade supérieur* ». Pour lui, l'objectif de son engagement politico-climatique passe nécessairement « *par du collectif* ». C'est également le cas d'Emma (20 ans, YFC) chez qui émerge le désir d'engagement collectif (« *j'ai commencé à avoir l'envie de m'engager avec d'autres personnes* »).

Agir en collectif renvoie également à l'idée d'un discours commun, partagé à plusieurs et selon des valeurs communes. Le discours de Camille (22 ans, XR) est percutant, selon elle, le fait de rejoindre le collectif a eu un effet salvateur : « *d'un seul coup je me sentais plus folle et j'étais entourée de gens qui pensaient comme moi et c'était ça m'a fait très bizarre, mais c'était agréable du coup* ». Ce sentiment de partage et de compréhension mutuelle pour prendre part à la lutte est également présent chez Elsa (20 ans, FDC) : « *je me sentais comprise par les gens* ». Il s'agit par ailleurs pour certains des sujets, notamment ceux de *Youth For Climate*, d'agir avec d'autres jeunes, similaires à elles·eux. Pour Romain (17 ans, YFC), le choix de rejoindre ce collectif s'explique en partie par le besoin de militer auprès d'autres jeunes *(« je voulais pas me retrouver en pleine réunion des Amis de la Terre, avec que des retraités devant moi et être le seul jeune de la réu', tu vois ?* »). C'est également le cas d'autres militant·es de ce collectif (n = 4) comme Maya (20 ans, YFC) qui semble avoir trouvé un mouvement collectif

qui fait sens pour elle : *« j'ai directement cherché à rentrer en contact avec un mouvement militant et les Youth c'était pas mal pour moi. Pour le niveau d'âge et leurs actions et tout* ».

○ Trouver du sens

Le deuxième besoin que nous ayons pu identifier renvoie au besoin de *trouver du sens* (n = 10). Ici, le discours d'Antoine (23 ans, XR) est très représentatif. Il raconte l'évolution de ses comportements militants (devenir végétarien notamment) qui se sont conscientisés et amplifiés au fur et à mesure du temps. Rejoindre un collectif pour agir face à la crise climatique devient alors central pour lui. Si le besoin de trouver du sens par l'engagement collectif militant transparait dans plusieurs discours, nous notons cependant qu'il peut être source de questionnements personnels tant sur le plan du devenir professionnel et des choix de vie, que dans la cohérence et la mise en acte des pratiques quotidiennes. Pour Sélim (16 ans, ALT) faire le pas du militantisme collectif renvoie au besoin de cohérence entre ses actes et ses aspirations personnelles (« *c'est aussi pour soi-même, pour se sentir bien dans sa tête qu'il n'y ait pas une complète contrariété entre nos idées et nos actes, pour être en accord avec ce qu'on pense* »). Il s'agit également pour Romane (15 ans, YFC) et Elsa (20 ans, FDC) de mettre en pratique certaines préoccupations et envie d'agir.

De manière continue, nous avons pu repérer dans les discours de quatre sujets de l'échantillon ce qui s'apparente à un conflit de valeurs. En effet, l'engagement en collectif militant semble apporter une tentative de réponse face au vécu de ce type de conflit. Pour Ariane (20 ans, XR), c'est la profonde envie d'avoir des enfants et le renoncement potentiel à ce désir qui l'ont poussé à s'engager et militer (« *c'est aussi la raison pour laquelle je me suis mise à militer. C'est que je veux avoir des enfants, genre je veux réellement avoir des enfants. Et que là, du coup, je considère que je vais devoir y renoncer* »). Si certains sujets évoquent avoir débuté par le boycott de certaines marques ou produits avant de rejoindre le collectif ou en réponse à un sentiment de colère profond, pour Camille (22 ans, XR), l'engagement militant apparait comme un moment clé dans son parcours. Selon elle, avant l'engagement, « *j'ai l'impression que je vivais pas vraiment avant, enfin que j'étais vraiment dans le système, un peu d'une manière aveugle. Enfin, un peu comme si j'avais des œillères et qu'oui maintenant. Enfin, oui, c'est vraiment ce sentiment de s'être réveillé en fait* ».

○ Contrer l'éco-anxiété

Un autre élément significatif qui puisse expliquer le choix d'un engagement collectif se trouve dans le besoin de « contrer » une forme d'(éco)-anxiété. En effet nous avons relevé que pour

sept sujets de l'échantillon, le besoin d'agir et de s'engager au sein d'un collectif militant pouvait s'apparenter à une forme de réponse face aux angoisses que génère la crise climatique en cours. Plusieurs sujets mentionnent explicitement avoir vécu des angoisses et épisodes d'anxiété liés aux conséquences des dérèglements climatiques (« *j'avais des angoisses de sécheresse, de ce genre de choses et j'avais besoin de passer par l'action* », Antoine, 23 ans, XR) ; « *il y avait des grosses canicules et donc vraiment, c'était. Enfin, c'était vraiment angoissant cette période pour moi et donc c'est pour ça que je me suis dit que ben j'avais vraiment besoin de faire quelque chose, d'agir* », Camille, 22 ans, XR). Certains sujets évoquent seulement une réponse face à l'inquiétude grandissante de la crise comme c'est le cas de Louise (16 ans, YFC) (« *j'ai commencé à m'inquiéter, vraiment, de commencer à aller.... Et c'est comme ça que je suis restée dans le mouvement* ») alors que pour d'autres il s'agit d'une forme de « *nécessité* » (Maya, 20 ans, YFC) pour faire face à cette situation « *critique* » (Hugo, 24 ans, DR) ou comme l'exprime Ariane (20 ans, XR) : « *plutôt que de rester en boule dans mon lit et attendre la mort j'allais voir des gens qui vivent* ».

○ Diversifier ses engagements

Enfin, les deux derniers éléments que nous pouvons identifier comme significatifs des besoins renvoient en premier au besoin d'autres formes d'engagement. Si nous l'avions évoqué plus tôt, cette catégorie qui peut faire écho à la temporalité est aussi marquée dans le discours par un besoin d'aller au-delà des actions individuelles : « *la raison pour laquelle je voulais participer à un collectif comme ça, c'est parce que je pense que les actions individuelles, même si elles sont nécessaires, elles sont pas suffisantes* » (Camille, 22 ans, XR). Réel témoin du besoin d'intensification des pratiques d'engagement, celle-ci traduit également une évolution dans les formes que peut prendre l'engagement : « *mon engagement qui a pris des formes différentes et qui va en grandissant* » (Tom, 24 ans, XR) par le biais de l'engagement collectif.

○ S'émanciper et s'autonomiser

Enfin, le dernier élément qu'il nous apparait pertinent de souligner est le besoin chez deux sujets d'une certaine émancipation et autonomisation. Dans le cas de Sélim (16 ans, ALT), il s'agit de prendre part de lui-même au collectif et non plus seulement accompagné de sa mère. Pour Arthur (18 ans, YFC) quant à lui, rejoindre un collectif militant c'est aussi une ouverture des possibles qui s'offre à lui : « *aller en manifestation sans l'accord de mes parents et tout ça pour commencer, ça a été vraiment ce qui me fait dire que je pouvais rejoindre des mouvements tout ça* ».

2. Mises en acte de l'engagement politico-climatique

Cette sous-partie s'attache à présent à décrire la manière dont peut être caractérisé l'engagement politico-climatique et comment il se traduit en actes. Nous nous intéresserons dans un premier temps à la description que les sujets font de leurs pratiques selon leurs différentes caractéristiques. Dans un second temps, nous nous attacherons à décrire la diversité de pratiques d'engagement possibles : individuelles, puis réalisées en collectif. Enfin, nous évoquerons le but général de cette mise en acte et certaines limites identifiées par les sujets.

2.1. Les caractéristiques de l'engagement politico-climatique

Lorsque nous avons questionné lors des entretiens les sujets sur leurs pratiques d'engagement, nous avons pu identifier certaines caractéristiques récurrentes pour évoquer celles-ci.

Tableau 9

Caractéristiques des pratiques de l'engagement politique et climatique

Dimension	Sous-dimensions	Nombre de sujets n = x	
Caractéristiques des pratiques	Echelles et niveaux d'action	5	10
	Violence et non-violence	4	
	Risques juridiques et sécurité	3	
	Rythmes et investissements	3	

2.1.1. Echelles et niveaux d'action

La première caractéristique qui est évoquée dans le discours de cinq sujets est la différence des niveaux d'action et d'investissements possibles au sein des collectifs. En effet, nous pouvons différencier dans les dires des sujets une échelle dite « locale » qui s'inscrit comme c'est le cas pour Sélim (16 ans) avec *Alternatiba* au sein d'un territoire donné. Cette différence d'échelle est très présente chez les collectifs tels que *Youth For Climate*, *Extinction Rébellion* ou encore *Dernière Rénovation*. Pour Louise (16 ans, YFC) c'est en premier lieu des actions « *au niveau local* » qui caractérisent ses pratiques d'engagement. Elle nous dit par la suite : « *je peux toujours aider au national* ». Nous constatons une distinction dans les échelles là où l'échelle « locale » s'inscrit dans une ville, un territoire proche et donné, le niveau « national » quant à lui rassemble l'ensemble des groupes locaux pour des actions à rayonnement plus international.

2.1.2. Violence et non-violence

Nous identifions par la suite que chez trois militant·es d'*Extinction Rébellion* et une militante de *Youth For Climate* est évoqué le principe de non-violence. Même si cette caractéristique est parfois implicite dans le discours des autres militant·es, trois mentionnent la non-violence pour décrire leurs pratiques. Souvent associée à la pratique de désobéissance civile, Adèle (18 ans, XR) précise à son propos : « *c'est de la non-violence, on agit pas sur les personnes physiquement* ». Pour Camille (22 ans, XR) c'est justement cet « *aspect* » là de la lutte qui l'a initialement intéressée et poussée à rejoindre le collectif d'*Extinction Rébellion*. Elle nuance cependant son propos en disant qu'aujourd'hui son « *point de vue là-dessus a changé* ». En parallèle de cela, Nino (17 ans) lui aussi militant à *Extinction Rébellion*, défend au contraire l'utilisation d'une forme de violence associée à la désobéissance civile. Selon lui, si les revendications qui sont portées par le mouvement se veulent les plus impactantes possibles, leur transmission « *passe par la violence. Alors la violence ça dépend ce qu'on entend par violence, mais ça passe par une désobéissance et qui se fait hors de la loi et mais qui est contrôlée* ».

2.1.3. Risques juridiques et sécurité

Si une partie de l'échantillon use de la désobéissance civile de manière « violente » ou « non-violente », leurs pratiques d'engagement sont également évoquées selon qu'elles représentent ou non certains risques juridiques (n = 3). Les « *actions* » menées dans le cadre de *Youth For Climate* sont selon Romane (15 ans, YFC) toujours proches de « *l'illégalité* ». Elle nuance avec humour (« *On braque pas des banques hein* ») mais précise tout de même à propos des militant·es du collectif qui pratiquent la désobéissance civile, « *on préfère ne pas dévoiler entièrement notre identité* ». Bien consciente des risques juridiques possibles, les actions de désobéissance civile réalisées dans le cadre de *Youth For Climate* restent relativement « *safe* » selon Maya (20 ans, YFC). Enfin c'est aussi le constat que fait Camille (22 ans, XR) lorsqu'elle évoque « *le plus petit type d'action* » réalisé avec son collectif.

2.1.4. Rythmes et investissements

Enfin, nous avons pu repérer que les pratiques d'engagement sont certes diverses, mais également qu'elles s'inscrivent dans un rythme et une certaine récurrence. Trois sujets évoquent les actions (quelles qu'elles soient) comme « ponctuelles » et variables au niveau de leur intensité. Cependant, même si les actions restent éparses ou ponctuelles, elles demandent selon

Camille (22 ans, XR) « *énormément de travail et de temps investi derrière* » devenant de fait parfois (trop) énergivores et chronophages.

Après avoir décrit les caractéristiques des pratiques de l'engagement politique et climatique des sujets, nous pouvons présenter la diversité de leur mise en acte tant au niveau individuel que collectif.

2.2. Les pratiques de l'engagement politico-climatique

Quand nous avons cherché à appréhender les pratiques d'engagement des sujets, il est apparu dans leurs discours une grande diversité de pratiques. S'il semble complexe de dichotomiser les pratiques individuelles et personnelles de celles réalisées avec le collectif - car souvent conjointes - nous avons choisis de présenter dans un premier temps les pratiques dites « individuelles » qui renvoient principalement aux écogestes (transport, alimentation, consommation, *etc*.) et ne relevant pas du cadre militant dans lesquels les sujets sont affiliés. Dans un second temps, nous nous focaliserons sur les pratiques réalisées au sein du collectif de lutte dans lesquels sont engagés les sujets.

2.2.1. Les pratiques individuelles

Lorsque nous nous intéressons plus particulièrement aux pratiques individuelles réalisées en dehors du cadre du collectif militant, nous pouvons constater une large palette d'actions, de comportements que les sujets mettent en place au plan personnel et qui s'apparentent à des formes d'engagement.

Tableau 10
Les pratiques d'engagement individuelles

Dimension	Sous-dimensions	Thèmes	Nombre de sujets n = x	
Les pratiques d'engagement individuelles	Travail de sensibilisation personnel	Eco-délégué	9	17
	Adaptation du régime alimentaire		7	
	Mise en place de petits gestes	Consommation Boycott	6	
	Choix d'orientation		2	

○ Travail de sensibilisation personnel

Le premier élément présent chez neuf sujets fait écho à un travail de sensibilisation, à la fois pour soi et pour certains autrui. En effet, il était important pour Camille (22 ans, XR) de s'informer par le biais des lectures sur la thématique large des changements climatiques et de leurs conséquences. C'est aussi le cas de Romain (17 ans) ou Louise (16 ans) tous deux militant·es à *Youth For Climate* : « *tous les jours même je fais du militantisme parce que je lis des choses* ».

Il s'agit également pour certains et certaines de communiquer et de sensibiliser dans le cadre scolaire lors de débats en classe (Nino, 17 ans, XR), grâce à la mise en œuvre de cours sur le climat (Simon, 24 ans, FDC), la création d'une association au sein de l'école (Olivia, 23 ans, XR), par le biais des missions d' « *éco-délégués* » (Adèle 18 ans, XR ; Romain, 17 ans, YFC) et au sein des instances décisionnelles de l'établissement (Romane, 15 ans, YFC) ou encore des échanges informels avec les camarades (Antoine, 23 ans, XR).

○ Adaptation du régime alimentaire

Le deuxième élément qui s'inscrit dans le registre des pratiques individuelles est relatif à une transformation du rapport à l'alimentation. En effet, 7 sur les 20 sujets évoquent avoir à minima réduit leur consommation de viande, voir être devenu·e végétarien·ne comme l'une des premières pratiques individuelles. Cette transformation au niveau des comportements alimentaires a pu être progressive (« *j'ai clairement réduit ma consommation de viande »*, Hugo, 24 ans, DR) ou soudaine : « *je suis devenu végétarien du jour au lendemain. Je suis pas passé par la case réduction de viande* » comme en témoigne Nino, 17 ans, militant chez *Extinction Rébellion*. L'adoption de ce type de régime qui s'explique en partie par les impacts bénéfiques sur le bilan carbone s'accompagne aussi chez certain·e par la volonté de « *manger que du bio* » (Antoine, 23 ans, XR) ou local et « *de saison* ».

○ Mise en place de petits gestes

Une petite partie de l'échantillon (n = 6) évoque quant à elle « les petits gestes » du quotidien comme des actions mises en place et qui traduisent un engagement individuel tel que « *faire attention à l'utilisation de l'eau, à l'électricité, d'acheter local* » (Cléo, 16 ans, YFC) ou encore le symbolique « recyclage » qu'évoque Nino (17 ans, XR) avec une forme de désabusement : « *j'ai recyclé mes déchets en pensant qu'ils étaient recyclés* ». Ces petits gestes se traduisent également dans l'utilisation des transports et les moyens de se déplacer. Le vélo et le train deviennent alors privilégiés pour cela. Un autre comportement qui est apparu dans le discours

de trois sujets renvoie à la pratique du boycott. En effet, pour Louise (16 ans, YFC) il s'agit de refuser l'achat auprès de marques qui « *utilisent l'exploitation des ouïghours* » ou encore « *toutes les marques nulles pour le climat* ». À la place sont préférées les friperies et achats de seconde main. De plus, l'analyse des discours des sujets témoigne de certains comportements individuels tels que la création de ressources naturelles (source d'eau, plantation d'arbres, jardinage, *etc*.) pour prévenir l'avenir incertain. Enfin Elsa (20 ans, FDC) témoigne d'un besoin de reconnexion à son corps par le biais de différentes activités (danse, yoga, promenades, randonnées) dans le but de s'épanouir lors de la mise en acte de son engagement.

○ Choix d'orientation

Que ce soit Olivia (23 ans, XR) ou Arthur (18 ans, YFC) tous deux témoignent d'un certain engagement personnel dans leurs choix scolaires et d'orientation. Si pour Olivia ceux-ci se traduisent par des projets tels que les TPE[33] autour de la question écologique, Arthur lui décide de prendre l'option « droit » au lycée afin de faire du lien avec son militantisme. Il explique ce choix ainsi : « *comprendre un peu plus en profondeur les articles que je lisais par exemple pour une occupation de lieu tout ça. Bah ça m'a appris à rédiger comme un journaliste quand on fait des communiqués de presse, enfin, c'est en fait une multitude de compétences* ».

[33] Travaux Personnels Encadrés

2.2.2. Les pratiques collectives

A présent nous pouvons nous focaliser sur les pratiques d'engagement politico-climatiques réalisées dans le cadre du collectif militant.

Tableau 11
Les pratiques d'engagement collectives

Dimension	Sous-dimensions	Thèmes	Nombre de sujets n = x	
Les pratiques d'engagement collectives	Travail de sensibilisation collectif		16	20
	Réunions et organisations au sein du mouvement		14	
	Marches et manifestations pour le climat		11	
	Travail de communication autour de la lutte		10	
	La désobéissance civile	Blocages et occupations	9	
		Anti-pub et collages	9	
		Light off	7	
		Etiquettes	5	
		Sabotages	3	

○ Travail de sensibilisation collectif

Nous l'évoquions déjà lors des pratiques individuelles, cependant, le travail de sensibilisation reste majoritaire dans les pratiques d'engagement au sein de collectif de lutte pour le climat (n = 16). Sélim (16 ans, ALT) nous raconte ainsi cette activité : « *on discute avec les gens, on les interpelle, on leur on leur donne des clés pour en fait surtout les clés pour réfléchir, pour arriver à penser* […] *à ces problématiques et à ces sujets* ». Grandement associé au « *tractage* » et à la distribution de « *flyers* », la tenue de « *stand* » lors de festivals ou d'évènements grand public ou encore à de « *l'agit'pop* » (agitation populaire) les sujets jouent tour à tour le rôle de sensibilisateur·ices aux conséquences de la crise climatique. Si la sensibilisation réalisée de manière individuelle avait pour public cible l'entourage ou le cadre scolaire principalement, il s'agit ici en revanche d'interpeller les gens et la société. Pour Romane (15 ans, YFC) un réel travail d'explication est à l'œuvre : « *il faut leur expliquer mais sans les infantiliser non plus.*

Moi je leur ai expliqué, je leur ai pas dit fais-le ». Ce type de pratique comporte également l'avantage d'un « *risque juridique très faible* » (Hugo, 24 ans, DR) qui permet de déconstruire et d'échanger autour des problématiques climatiques. Pour Romain (17 ans, YFC) c'est une caractéristique essentielle qui peut prendre des formes très variées. Adèle (18 ans, YFC) raconte notamment des « *cours alternatifs* » proposés pour comprendre l'histoire des luttes sociales ou encore l'organisation de ciné-débats sur des projets climaticides tels que le projet *Eacoop* de Total Energie.

Certains sujets évoquent à leur tour l'utilisation de pratiques artistiques tel que « *l'artivisme* » (se déguiser lors d'évènement de sensibilisation ou d'action de type occupation), des pratiques de médiateurs et médiatrices ou facilitateurs et facilitatrices lors des actions militantes. Enfin, avant d'évoquer les pratiques liées à l'utilisation de désobéissance civile, il est apparu au cours des entretiens, d'autres pratiques et évènements pour diversifier leur engagement militant. Emma (20 ans, YFC) et Arthur (18 ans, YFC) évoquent successivement l'organisation d'un « *festival* ». Si la militante ne donne que peu de détails quant à ce dernier, Arthur évoque un gros projet en partenariat avec la région et la métropole de sa ville. Ce festival centré sur la mode « *responsable* » a pour but « *de mettre en avant toute la mode qu'on considère éthique et écologique* » et s'inscrit avec des acteur·ices locaux·les du territoire : « *en parallèle, présenter l'économie circulaire comme quelque chose peut-être... Je dirai pas une solution, mais un passage à un système qui est préférable. À court terme »*.

○ Réunions et organisation au sein du mouvement

Pour 14 sujets également, le travail organisationnel et la multitude de réunions font partie des pratiques militantes qui font vivre le collectif. Nécessaires au fonctionnement du collectif, Camille (22 ans, XR) raconte : « *on a des réunions mensuelles, enfin, même bimensuelles maintenant, qui visent à organiser les actions, l'organisation du groupe parce qu'on a un groupe qui grossit énormément donc je me retrouve facilement avec une réunion par semaine* ». Les sujets distinguent parfois les réunions d'accueil pour les nouveaux membres entrants (« *on répond aux questions, on intègre des nouveaux* », Romane, 15 ans, YFC) des réunions d'organisation interne, souvent en lien avec les actions à venir. En effet, ce type de pratique qui peut parfois être très chronophage et énergivore permet une gestion logistique pour les actions à venir, notamment lors d'actions aux risques juridiques élevés comme le raconte Hugo (24 ans, DR) lors de la préparation d'un blocage de route : « *on s'est retrouvé à la MJC, une MJC dans [ville 1] avec on était bien une quinzaine et ben on nous a appris... On nous a fait poser réflexion sur qu'est-ce que c'était la non-violence ? Qu'est-ce que c'était la non-violence pour*

Dernière Rénovation ? Comment est-ce qu'on se plaçait par rapport à ça ? Et quel comportement finalement ils attendaient de nous ? Et ensuite bah comment ça se passait un blocage de route ? Comment réagir face à la police ? Comment se passait une garde à vue ? Comment toutes ces choses-là et aussi bah tout l'aspect juridique : quelles sont les conséquences de ce qu'on va faire ? ». Son discours se poursuit lorsqu'il décrit l'ampleur du travail organisationnel réalisé en amont d'une action : « *des réunions tous les jours pour bah si on compte organiser des choses, bah ça on se retrouve à avoir des horaires pas possibles. À faire des réunions jusqu'à point d'heure, devoir aller faire des repérages dans la nuit, enfin, c'est des trucs, un peu des trucs de fou* ». Si tous les sujets n'ont pas le même investissement, participer de manière régulière aux réunions de fonctionnement et de coordination reste un moyen de « *contribuer* » et d'être présent·e. Nous remarquons également qu'une grande partie du fonctionnement des collectifs se réalise par le biais des réseaux sociaux et de manière virtuelle : « *je regarde mes messages par rapport au militantisme* » (Romane, 15 ans, YFC) ; « *il y avait un peu de communication qui se passait sur Mattermost. Du coup enfin, c'était assez facile pour moi de suivre l'ensemble du truc* » (Morgan, 24 ans, XR).

Certaines réunions permettent aussi de tisser des liens avec d'autres collectifs de lutte (« *j'ai organisé des rencontres genre par exemple entre Extinction Rébellion, avec Dernière Rénovation, avec certaines personnes des Soulèvements, avec tout un tas de choses »*, Ariane, 20 ans, XR), principalement lors de projets d'actions à ampleur nationale (« *co-organiser une action où il y avait des gens de toute la France qui venaient, donc c'était un assez gros truc ouvert au public auquel j'ai participé »*, Emma, 20 ans, YFC).

○ Travail de communication autour de la lutte

Vient ensuite tout un travail de communication dans les pratiques de l'engagement en collectif. En effet si ce travail renvoie plutôt à une tâche individuelle, elle se réalise néanmoins pour rendre visible le mouvement auquel ces jeunes appartiennent. Pour une partie de l'échantillon (n = 10) dont les pratiques d'engagement politico-climatique se caractérisent par un travail de communication, sont évoqués plusieurs aspects. Le premier aspect, aussi caractéristique des mouvements de lutte actuels n'est autre que la gestion des réseaux sociaux ou des boites mails. Véritable façade pour le grand public, Sélim (16 ans, ALT) mentionne son jeune âge comme un net avantage dans ce travail-là (« *j'ai apporté le renouveau du ben typiquement le compte Instagram. J'ai refait le site internet* »). Il en est de même pour Nino (17 ans, XR) qui a vu ici le moyen de s'intégrer et de participer au fonctionnement du collectif : « *les réseaux sociaux, c'est quelque chose que je connais et donc c'était assez simple* ».

Ce travail esthétique lié à l'image renvoyée par le collectif passe également par le travail autour des infographies et du « *visuel* » comme le mentionne Maya (20 ans, YFC) : « *j'ai fait des visuels pour la communication et même ça je me sens quand même un minimum utile dans certaines actions où j'ai pas forcément le temps de participer en grand* ».

Il s'agit aussi - principalement évoqué par les militant·es de *Youth For Climate* - de répondre « *à des demandes de presses* » diverses (médias et journaux nationaux, recherche scientifique, conférences, *etc*.). Ce travail de représentation du mouvement est essentiel à leur pérennité, selon Arthur (18 ans, YFC) le but est le suivant : « *parler à la presse, aux médias, en conférence, tout ça, parler avec les jeunes, tout simplement pour expliquer comment est-ce qu'on fait pour rejoindre le mouvement, comment est-ce qu'on fait tout ça* ».

○ Marches et manifestations pour le climat

Si nous nous intéressons maintenant aux marches et manifestations pour le climat, 11 sujets de l'échantillon les évoquent pour parler de leur engagement. Pratique emblématique de la lutte pour le climat, les marches et manifestations sont constituantes des collectifs de lutte. C'est notamment par ce biais là que s'est fait connaitre le collectif *Youth For Climate*. En réponse à l'appel international de Greta Thunberg, de nombreux collectifs nationaux se sont créés et ont organisé leurs premières marches : « *Youth For Climate s'est surtout fait connaître par les marches, en 2018-2019. Les grosses marches climat qui ont été organisées. On continue de faire des marches* » raconte Louise (16 ans) militante de ce collectif. Chez une partie de l'échantillon c'est en participant à leurs premières marches puis lors de l'organisation des suivantes qu'ils et elles ont pu prendre part au collectif : « *les premières ça été les marches pour le climat, ça a aussi été un moyen de m'engager* » témoigne Olivia (23 ans, XR). Souvent associées à des évènements avec peu « *de risque de se faire arrêter* » et festifs, les manifestations sont aussi le lieu propice aux débats et échanges entre manifestant·es (« *en marge de manif, et c'est aussi ça qui est important à la manif, c'est le côté discussion* », Romain, 17 ans, YFC).

Pour un sujet (Nino, 17 ans, XR) cependant, les manifestations ne font pas partie de son répertoire, il dit ainsi : « *les manifestations, je les dénigre pas ou quoi enfin c'est bien peut être que j'y participerai un jour pourquoi pas* ».

2.2.3. La désobéissance civile : une pratique spécifique

La désobéissance civile aussi appelée résistance civile fait partie des pratiques de 17 sujets de la recherche. Nous le verrons, la désobéissance civile peut se conjuguer selon différentes

pratiques, ces pratiques se distinguent tant sur les risques encourus juridiquement que sur leur statut d'illégalité. En introduction à cette sous-partie, il nous semblait important de souligner un point récurent dans le discours des jeunes pour évoquer la désobéissance civile. Parfois nommée comme telle, certains sujets cependant utilisent le terme « *d'action* » (n = 5) pour parler de ce type de pratique. Cette terminologie est largement présente dans le discours de Hugo, militant de 24 ans pour *Dernière Rénovation* : « *on me propose une autre action* », « *j'ai refait une 3ème action* », « *d'autres actions où là c'était avec un niveau de sécurité beaucoup plus élevé* », *etc*. L'emploi du mot « *action* » est également présent dans le discours de Louise (16 ans, YFC) ou Romane (15 ans, YFC) pour qualifier les différentes pratiques de désobéissance civile : « *j'utilise le mot action parce que bah il y a manifestation, action de désobéissance civile, des actions légales mais en fait on va dire qu'avec Youth For Climate, on frôle toujours l'illégalité. Après je pèse mes mots parce que c'est quand même c'est de l'illégalité…* ». Si l'emploi de cette terminologie reste parfois flou, les sujets cependant décrivent durant l'entretien, une diversité de pratiques qui s'apparente à de la désobéissance civile comme nous allons le voir.

○ Etiquettes

Un premier type d'action privilégié notamment par les militant·es du collectif *Youth For Climate* de par la facilité logistique et le risque juridique peu élevé sont les actions « étiquette » (n = 5). Adèle (18 ans, XR) explique : « *on a fait des actions par exemple dans les magasins, sensibiliser à la consommation en faisant des actions "étiquettes" » par exemple, en faisant des fausses étiquettes de réduction, avec par exemple le moins 50 % sur la vie d'un ouighour »*. Si les entreprises de fast fashion sont des cibles privilégiées, Vincent (17 ans, YFC) détaille aussi : « *Aller dans un supermarché et mettre des étiquettes sur les packs d'eau pour, dire aux gens de boire l'eau du robinet, puis pour stopper la surproduction de plastique* ». Le but de telles actions est de pouvoir sensibiliser le consommateur aux conséquences de ses achats.

○ Antipub et collages

Les pratiques dites « *antipub* » sont aussi utilisées par une partie de l'échantillon (n = 9) de la recherche. Elles peuvent se traduire par une sensibilisation *via* tractage ou étiquetage de boites aux lettres par exemple mais renvoie majoritairement au fait de « débrancher » ou « ouvrir » les panneaux publicitaires. Emma (20 ans, YFC) résume cela : « *donc ouvrir les panneaux de pub, enlever les pubs et refermer les panneaux de pub* ». Vincent (17 ans, YFC) raconte le caractère ambigu quant à la légalité de ce type de pratique. Selon lui « *retirer les affiches de*

pub, c'est pas vraiment puni, mais c'est pas vraiment autorisé… ». En réponse, quatre militant·es évoquent succinctement avoir réalisé des sessions collage, « *on fait du collage la nuit ou des choses comme ça, c'est pas des grosses formes de désobéissance civile, mais ça permet une petite entrée dans ce milieu aussi* » (Maya, 20 ans, YFC).

○ *Light off*

Ce type d'action se couple souvent avec ce qui est nommé par les jeunes militant·es comme des actions de « *light off* ». Il s'agit ici « *d'éteindre des panneaux* » (Antoine, 23 ans, XR) souvent publicitaires ou d'enseigne de magasins. Aussi appelées « *opérations lucioles* », elles visent à sensibiliser à la surconsommation et les effets de la « *pollution lumineuse* ».

Si ces deux types d'actions (anti-pub et light off) se réalisent la nuit et nécessitent parfois une formation d'escaladeur·se[34], pour certain·es jeunes militant·es, elles ne font pas partie de leur répertoire d'action comme c'est le cas chez Romane (15 ans, YFC) : « *je fais des actions désobéissance civile mais pas par exemple des lights off où c'est aller éteindre des lumières le soir ou aller faire des anti-pubs* ».

○ Blocages et occupations

Les types de pratiques les plus évoquées concernant l'utilisation de la désobéissance civile sont les actions de blocage et d'occupation. En effet neuf sujets évoquent tour à tour le blocage ou l'occupation de certains lieux stratégiques. Nous remarquons dans les discours que les militant·es de *Youth For Climate* semblent plus enclins à occuper des lieux tels que les magasins de fast fashion, en utilisant la méthode du « *sit-in* ». Arthur (18 ans, YFC) et Romane (15 ans, YFC) racontent successivement : « *il y a un pop store Shein, bah on les avait bloqués. Par exemple on fait des sit-in* » ; « *c'était pas légal, on n'a pas le droit de se mettre devant [magasin fast fashion 1] et à avoir des pancartes qui disent ce que c'est la Fast Fashion* ». Bien conscient·es du caractère illégal de cette pratique, elle s'utilise également chez *Alternatiba* (« *Alternatiba a pris ses vélos et a pédalé jusqu'à la raffinerie pour faire un die-in devant à l'entrée de la raffinerie* », Sélim, 16 ans) et *Extinction Rébellion*. Quatre sujets évoquent l'occupation de lieux souvent symboliques pour leur lutte. Sont notamment ciblées les « *banques* », les sièges d'entreprises comme « *le siège de Total* » ou encore un « *golf* », une « *raffinerie* » et un « *entrepôt Amazon* ». Si le but de ces actions « spectaculaires » est de

[34] L'escaladeur·se peut par exemple grimper pour afficher des banderoles en hauteur, éteindre des enseignes publicitaires en hauteur, escalader pour participer à une action de désobéissance civile sur un pont ou dans des endroits peu accessibles.

médiatiser le mouvement et la lutte climatique, ce type de pratique est caractéristique du collectif *Dernière Rénovation*. Durant l'entretien, Hugo (24 ans, DR) raconte avec minutie le blocage d'une route sur le périphérique : « *On était 10, 15 gilets jaunes, grande banderole, les voitures presque arrêtées, on s'avance et puis on s'assoit et hop, voilà quoi, on a bloqué la route* ».

○ Sabotages

En écho aux pratiques d'occupation ou de blocage, certain·es militant·es (n = 3) témoignent de pratiques de « *sabotage* ». Hugo (24 ans, DR) raconte comment, dans le cadre d'une action coordonnée dans plusieurs villes de France avec *Dernière Rénovation*, il a « *balancé de la peinture sur la préfecture* ». En réponse à la sortie du dernier rapport du GIEC, ce type d'action spectaculaire a pour but d'interpeller les politiques et les instances gouvernementales sur l'inaction en cours. Morgan (24 ans, XR) évoque lui aussi une action similaire où l'objectif était de « *repeindre la vitrine* » de la *Société Générale*, considérée comme une entreprise responsable de l'aggravation des changements climatiques. Enfin, d'autres pratiques de sabotage comme « *dégonfler des SUV* » (Simon, 24 ans, FDC) ou encore la dégradation matérielle (sabotage de camions toupies sur un chantier ; « *on allait je veux dire casser des trucs* », Hugo, 24 ans, DR) sont prônées par les militant·es.

○ L'exemple de Sainte-Soline

Nous venons de le voir, les pratiques liées à la désobéissance civile sont multiples et suggèrent des degrés d'implication, de risques et de radicalités différents. Néanmoins, cette diversité des modes d'actions - qui ne doit être pensée de manière hiérarchisée - peut être illustrée par le cas des mobilisations à Sainte-Soline comme l'évoquent trois sujets. S'ils restent très vagues (notamment pour des raisons de sécurité ou encore de stress post-traumatique) sur le déroulé de cet évènement, celui-ci fait office de figure emblématique dans les luttes locales, en France, concernant les mobilisations écologistes. Ce lieu de mobilisation où les militant·es s'exposent à des risques tant physiques que psychologiques marque pour certain·es un réel tournant dans la manière de concevoir leur engagement et surtout les conséquences auxquelles ces dernier·es s'exposent de par leur mobilisation dans de telles luttes.

3. Evolution des perceptions de l'engagement politico-climatique

Enfin, après avoir étudié les raisons et motivations qui ont amené les jeunes de la recherche à s'engager au sein d'un collectif, ainsi que la manière dont cela se traduisait en termes de pratiques concrètes, nous proposons à présent d'offrir un regard général sur les perceptions de cet engagement (politique et climatique) par les sujets. Lorsque nous les avons questionnés sur ce que représentait pour eux l'engagement, nous avons pu grâce à l'analyse de contenu thématique, dégager plusieurs aspects de ce dernier. En effet, l'engagement (politico-climatique) qui peut renvoyer à des perceptions multiformes est aussi évoqué dans les discours selon sa portée sociétale ou encore selon sa portée personnelle (en lien direct avec le sujet lui-même) comme nous le verrons.

3.1. Perceptions de l'engagement au plan conceptuel

Comme nous l'évoquions précédemment, l'engagement peut être perçu selon son aspect « multiforme ». Il est apparu dans les discours des sujets que l'engagement pouvait être perçu, au plan conceptuel comme une activité pouvant « *prendre pleins de formes* » (n = 3). Pour Tom (24 ans, XR), c'est le constat d'une évolution dans sa manière d'appréhender la notion même d'engagement qu'il évoque en premier lieu : « l*a manière dont je l'entends beaucoup parler d'engagement. Ben, c'est peut-être plus dans les relations amoureuses. Ou ouais dans la vie de couple. Et en fait, moi j'ai l'impression, mon ressenti, c'est que c'est beaucoup sur la durée... De se dire, on va s'engager pour une longue durée et pour moi ça fait pas du tout de sens de me dire je vais m'engager pour X temps.* […] *je m'engage pas pour dire je m'engage 5 ans, enfin ça beaucoup moins de valeur pour moi, de dire je m'engage une durée précise plutôt que de dire je m'engage parce que c'est juste ça répond à ce dont j'ai besoin »*. Ce pas de côté vis-à-vis des discours qui peuvent être usuels pour parler d'engagement et ses différentes formes ne se traduisent pas seulement par le biais du militantisme. En effet, l'engagement peut être évoqué selon ses divers investissements et désinvestissements. Sélim (16 ans, ATL) mentionne justement cela dans son discours : « *on peut s'engager sans être tout le temps, forcément à fond dans notre cause parce que ben avant de préserver les autres aussi, il faut aussi se préserver soi-même. Donc forcément, il y a des périodes où on est moins engagé que d'autres »*. Eloigné du discours propre à la pureté militante, Elsa (20 ans, FDC) caractérise l'engagement par deux versants : « *le visible* » et « *l'invisible* ». Selon elle « *on a surtout besoin de gens qui sont bien là où ils sont et qui font des choses qui leur plaisent, parce qu'aussi enfin, il y a le visible et tout ce qu'on va créer. Et puis y a l'invisible et les énergies qu'on va dégager »*. Dans ses dires, nous

remarquons que l'engagement représente aussi ce que ses actions vont générer chez les personnes autour d'elle. Elle évoque le besoin de cette diversité d'engagement qui ne se résume pas toujours à ce que nous pourrions qualifier d'activisme de terrain. Un autre élément qui selon nous a trait au plan conceptuel de l'engagement est la dichotomie faite par certains sujets pour évoquer un engagement « *réflexif* » de celui tourné vers « *l'action* ». Romane (15 ans, YFC) mentionne cette dualité là en ces termes : « *ce que j'aime bien dans l'engagement, c'est qu'y a l'engagement de la pensée et l'engagement du militantisme et de l'action »*. Elle raconte comment l'engagement notamment au sein de *Youth For Climate* lui a permis une mise en acte de ses pensées et réflexions.

Le deuxième aspect que nous avons pu relever concernant les perceptions de l'engagement témoigne sans surprise d'une réelle « *façon d'agir* ». En effet, en évoquant l'engagement, les sujets mentionnent le besoin d'être actif, de « *se dire qu'on agit* ». Cet engagement recouvre une dimension « *pragmatique* » selon Antoine (23 ans, XR), en réponse à un besoin : « *il y a des problèmes, y'a des solutions. Let's go allons faire quelque chose quoi »*. Si l'engagement se caractérise par différentes façons d'agir, c'est aussi en vue d'un but commun et partagé. Pour Morgan (24 ans, XR) l'engagement c'est aussi « *l'impression de faire un travail ensemble, de contribuer à faire avancer les choses, de pas laisser le monde dans le même état qu'on l'a trouvé »*. Désireux de participer au devenir du monde, c'est également la résultante d'un travail collectif qui précède le sujet selon lui (« *c'est parce qu'il y a eu plein de gens avant qui ont fait des petits trucs qui ont permis à ce truc d'advenir* »). Pour Emma (20 ans, YFC) quant à elle, l'engagement représente également « *l'impression de retrouver un peu de pouvoir* » dont elle se sentait démunie en tant que citoyenne avant de s'engager.

3.2. Perceptions de l'engagement à travers sa portée sociétale

En écho à cette perception de l'engagement comme une forme de pouvoir dans le devenir du monde, nous pouvons à présent évoquer les perceptions de l'engagement selon leurs portées sociétales.

En effet, l'engagement est aussi une façon de participer à la vie sociale. Il s'agit de lutter pour une « *cause juste* » quelles qu'en soient les manifestations concrètes. Pour Morgan (24 ans, XR) l'engagement ne rime pas nécessairement avec « *engagement politique* » mais peut prendre des formes variées, complémentaires qui témoignent de « *l'insertion dans une communauté* ». Cette dernière résonne aussi avec l'idée de participation - parfois teintée d'un désir de changer le système actuel -. Le discours de Nino (17 ans, XR) reflète cet état d'esprit : « *il faut qu'on change le système profondément.* […] *pour souhaiter ce changement et ben il*

faut s'engager ». Dans ses perceptions, ce jeune militant évoque le fait de faire « *partie de ceux qui commencent à faire bouger les choses* ».

Enfin, les perceptions de l'engagement sont aussi évoquées sous les termes de « *mode de vie citoyen* » (Adèle, 18 ans, XR) qui renvoie dès lors au « *devoir* » et l'idée d'une responsabilité à assumer, pour celles et ceux qui ne s'engagent pas. Comme le dit clairement Sélim (16 ans, ALT), « *s'engager, c'est aussi montrer aux autres que c'est le moment et avoir une certaine légitimité d'aller enrôler, enfin, engager les autres dans cette cause »*.

3.3. Perceptions de l'engagement à travers sa portée personnelle

Si nous appréhendons maintenant les perceptions de l'engagement selon leurs portées personnelles, nous pouvons dégager trois éléments principaux.

Le premier renvoie à l'idée d'un accomplissement : savoir que l'on agit à notre échelle et qu'on fait notre possible pour prendre part aux changements dans le monde représente aussi un engagement. Pour Vincent (17 ans, YFC) l'engagement c'est aussi « *sentir que j'ai accompli quelque chose* ».

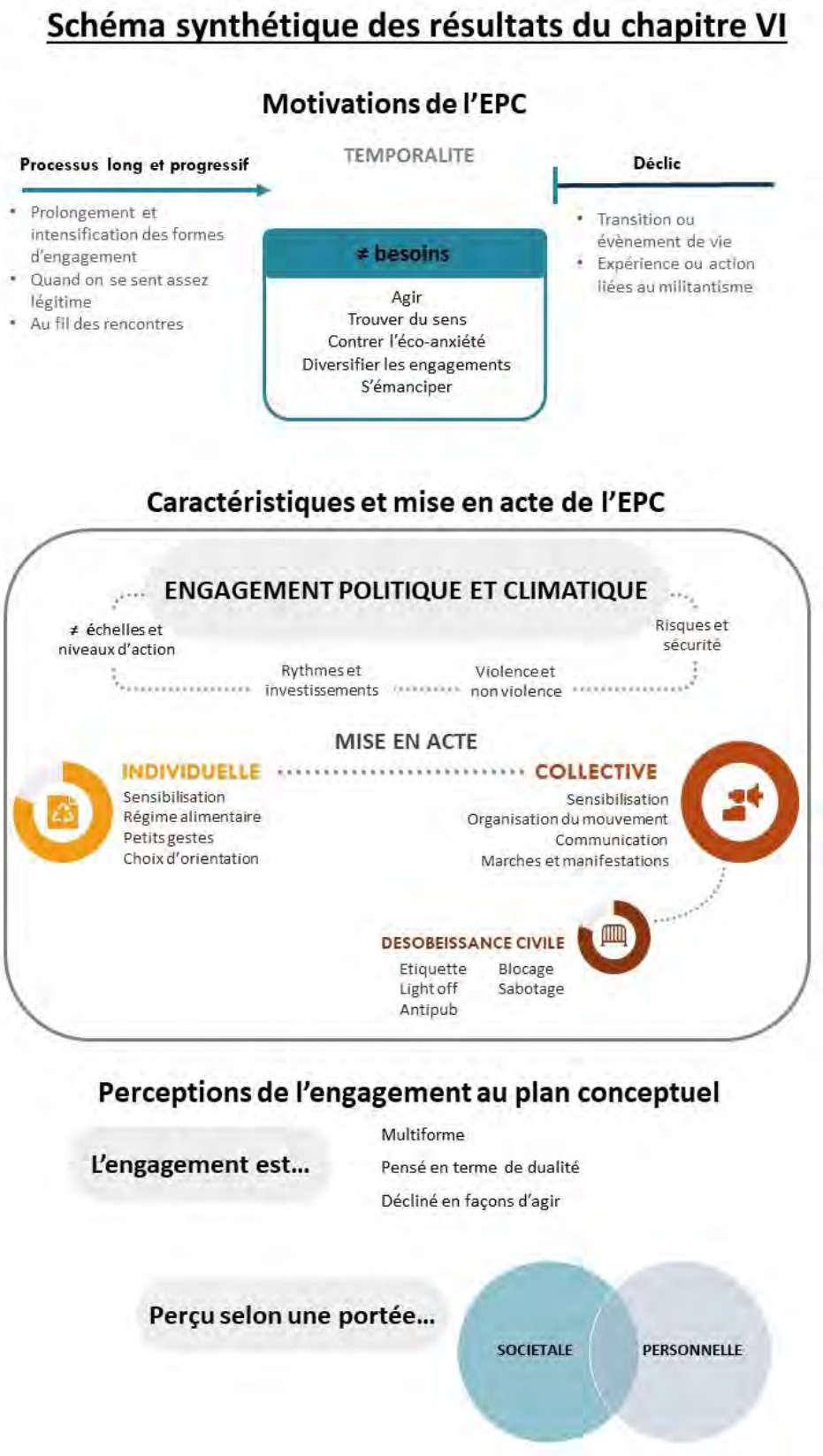
Un deuxième élément que nous avons identifié lorsqu'est évoquée la portée personnelle de cet engagement chez les jeunes (n = 5) s'apparente à une composante indissociable du soi. Tour à tour les jeunes évoquent : « *ça fait intégralement partie de ma vie* », « *j'ai toujours été engagée* », « *ça a une place hyper importante dans ma vie et qu'en fait c'était assez fondamental pour moi de militer* ». Pour ce qui s'apparente à une forme de « *nécessité* », (« *pour moi, l'engagement, il est nécessaire* », Tom, 24 ans, XR) chez certain·es, il occupe une place centrale dans l'existence des sujets (« *moi c'est ma vie c'est un peu tout en fait* », Olivia, 23 ans, XR). Deux sujets quant à eux évoquent le « *trou* » ou le « *vide* » que l'absence d'engagement représente pour elles et eux. Antoine, 23 ans (XR) déclare : « *Une vie sans engagement c'est super vide* ». Si nous constatons dans les perceptions des sujets une forme de « fusion » entre l'engagement et le Soi, Adèle, militante de 18 ans à *Extinction Rébellion* précise tout de même qu'il « *faut que ça vienne quand même de soi* ». Elle est rejointe par Sélim (16 ans, ALT) qui précise à son tour qu'il est important de « *s'engager dans les causes qui nous tiennent à cœur* ».

Enfin, le dernier élément que les sujets mentionnent dans cette sous-dimension est celle qui leur permet de trouver du sens. En écho à ce que nous présentions plus tôt, les perceptions de l'engagement s'apparentent à la recherche de sens et de cohérence. Pour Tom (24 ans, XR) ce sont les raisons qui priment et qui sont évoquées. Selon lui l'engagement « *c'est prégnant* » et c'est notamment « *parce que je sens que c'est juste* ». Tout comme lui, Antoine (23 ans, XR) partage cette vision, selon lui l'engagement c'est aussi savoir et sentir « *que ce que je fais ça a*

du sens ». Trouver du sens par le biais de l'engagement c'est aussi répondre à un besoin de cohérence et d'alignement avec les valeurs. Selon Hugo (24 ans, DR), l'engagement est « *un choix de vie* » qui résonne dans le discours de Tom (24 ans, XR) avec l'idée d'une activité qui est « *juste* » qui « *répond à ce dont j'ai besoin* ». Pensé comme un moyen et « *un lieu fondamental »* où peuvent être évacuées *« beaucoup de choses »* (Emma, 20 ans, YFC), cet espace assure un rôle essentiel dans la régulation des émotions et vécus : « *C'est une manière de régler des problèmes avec moi-même* » déclare Antoine (23 ans, XR).

Comme nous avons pu le constater durant ce chapitre, l'engagement politico-climatique peut-être mobilisé selon des raisons, des temporalités et de moyens différents par les sujets. Il se constitue d'une large palette de pratiques (individuelles mais aussi collectives) qui représente une activité souvent riche de sens pour le sujet. Il convient à présent, dans le chapitre à venir, d'étudier les fonctions et enjeux de socialisation dans l'engagement politico-climatique.

Figure 5
Schéma synthétique des résultats du chapitre VI



Chapitre VII : Les fonctions psychosociales de l'engagement politico-climatique

Le but de ce chapitre est de rendre compte des principales fonctions psychosociales que peut remplir l'engagement politico-climatique pour les jeunes militant·es que nous avons rencontré·es. En référence à l'opérationnalisation de notre objet de recherche nous avons pu dégager de notre analyse de contenu thématique quatre fonctions principales : 1) Intersubjective (qui inscrit le sujet dans différentes formes de lien social), 2) Affective (qui permet l'expression et la mobilise un large panel d'émotions), 3) Symbolique (qui permet de développer des nouveaux registres de compréhension et de transformation du monde) et 4) Autobiographique (qui mobilise des processus de subjectivation et de mise en récit de soi). Nous appréhenderons dans ce chapitre la manière dont l'engagement politico-climatique mobilise ces différents enjeux et s'apparente à une activité socialisatrice à part entière.

1. Fonction intersubjective de l'engagement politico-climatique

Cette partie traite à présent de la dimension intersubjective en lien avec l'engagement politico-climatique. À partir d'une analyse de contenu thématique, nous avons pu appréhender les spécificités - selon les sujets - qui relèvent de l'engagement politique et climatique au sein d'un collectif. Nous présenterons ainsi comment cet engagement, par la création de nouveaux liens sociaux, s'apparente à l'idée de *faire* collectif, ce qu'il permet au sujet ainsi que la fonction qu'il vient remplir au plan relationnel. Nous terminerons cette partie en présentant quelques limites que nous avons pu identifier dans les discours des sujets.

1.1. L'engagement politico-climatique pour construire des liens sociaux

L'un des aspects qu'il nous tenait à cœur d'investiguer lorsque nous avons étudié l'engagement politico-climatique est le fait que ce dernier soit réalisé *en collectif*. Nous présentons ici les spécificités que nous avons pu identifier à ce sujet.

Tableau 12
Construction des liens sociaux

Dimension	Sous-dimensions	Thèmes	Nombre de sujets n = x	
Construction des liens sociaux	Créer des liens intersubjectifs	Affiliation à de nouveaux autrui	10	16
		Ami·es	8	
		Vie de - en communauté	6	
	Partager une vision, pensée commune			13
	Des gens comme moi			9
	Être ensemble			8
	Se sentir à sa place			3

1.1.1. Créer des liens intersubjectifs

Le premier élément que nous pouvons présenter témoigne d'une envie - ou d'un besoin - de créer des liens affectifs ou du moins une forme de relationnel avec autrui par le biais de l'engagement politico-climatique. Dans les dires de 16 sujets nous faisons le constat d'un engagement qui s'éloigne de toute forme de matérialité pour se tourner vers la création de liens. Olivia (23 ans, XR) évoque en ce sens la réciprocité qui s'opère entre les personnes engagées au sein du collectif et la manière dont l'engagement vient teinter les relations (« *je suis en train du coup de me rapprocher des personnes de XR du coup et on est en train de devenir amis et je sens que c'est assez réciproque. On a envie de passer de plus de temps ensemble* »). Le discours d'Hugo (24 ans, DR) est éclairant à ce propos. Il raconte l'impact qu'a pu avoir son expérience militante sur sa manière de construire des relations interpersonnelles : « *ces personnes-là étaient militantes, où ça se passe différemment parce que du coup dans ma politisation, je relationne aussi complètement différemment avec les gens et ça change mes choix* ».

Au-delà de ces éléments contextuels, nous pouvons présenter les trois éléments principaux qui renvoient à la création de liens intersubjectifs dans le cadre de l'engagement militant en collectif.

○ Affiliation à de nouveaux autrui

Le premier élément que nous avons identifié dans les dires des sujets (n = 10) est *l'ouverture vers les autres* que l'engagement politico-climatique leur a permis. Pour Vincent (17 ans, YFC) un des objectifs du travail de sensibilisation réalisé avec le collectif est de pouvoir toucher des personnes extérieures à la lutte et créer un lien relationnel (par le biais des rencontres, des échanges, *etc.*) avec les gens. Cette ouverture aux autres semble faire partie intégrante du travail militant et apporter une forme de bien-être à certain·es : « *je suis contente aussi donc quand je rencontre des nouvelles personnes, que j'arrive à les sensibiliser à cet aspect climatique et à ce qu'il faille agir maintenant. Donc ben je suis contente de ce que je fais et ça me procure du réconfort »* raconte Louise (16 ans, YFC).

Plus spécifiquement, les sujets mentionnent un ensemble de « *rencontres* ». Si elles sont l'étape préalable à la création de liens plus pérennes tel que la camaraderie voire l'amitié (sous ses différentes formes), au sein du collectif, les sujets mentionnent à plusieurs reprises les rencontres effectuées grâce à leur engagement militant : « *le militantisme, cela permet vraiment de rencontrer des gens » ; « On rencontre pleins de personnes* » ; « *ça m'a permis de me faire des contacts* », *etc.* Si l'énonciation des multiples rencontres réalisées dans le cadre de l'engagement restent parfois vagues, elles ont permis aux sujets qui les mentionnent une ouverture vers de nouvelles personnes, notamment nécessaire dans le cas d'une transition au cours du parcours de vie comme c'est le cas chez Tom (24 ans, XR) lors de son arrivée dans une nouvelle ville : « *j'ai ce groupe qui est proche, qui a des affinités avec moi bah ça apporte aussi pas mal de rencontres et de la discussion »*.

○ Ami·es

Pour une partie de l'échantillon (n = 8), rejoindre le collectif militant a permis la rencontre de nouvelles personnes et la création de nouveaux liens amicaux. Mentionnées comme telles, ces nouvelles affinités se construisent pour la plupart en dehors des cercles traditionnels de socialisation tel que la sphère scolaire / professionnelle ou familiale-amicale proche. C'est notamment le cas de Morgan (24 ans, XR) qui dit : *« ça m'apporte déjà des amis en fait concrètement.* […] *Des amis en plus qui sont un peu plus différents que ce qu'on peut rencontrer au taf où au bout d'un moment on fait tous la même chose* ». Pour Romain (17 ans, YFC) les liens amicaux tissés à *Youth For Climate* viennent combler une absence de liens amicaux antérieure au militantisme. Il évoque durant l'entretien avec un peu de retenue cette fonction relationnelle et de création de liens de sociabilité que peut jouer l'engagement politico-climatique et le collectif : « *j'ai pas vraiment expérimenté ce cadre de camaraderie, je préférais*

être tout seul dans mon coin... Alors, je suis toujours tout seul dans mon coin, y'a pas de souci, mais tout seul dans mon coin avec les autres ». Pour Romane (15 ans, YFC) si on ne peut noter l'absence d'ami·es, la jeune militante évoque cependant les nouvelles amitiés réalisées par le biais du collectif. Elle mentionne le caractère « *politisé* » de leurs relations (« *c'est vraiment des rapports où on est très politisé, très militant* ») et plaisante de certaines spécificités. Elle explique par exemple la sphère très intime dans laquelle les militant·es du collectif établissent des relations : « *on n'a pas l'intimité*[35] *du prénom mais enfin on a plein d'informations sur la vie des personnes* ». Si comme en témoigne Arthur (18 ans, YFC) le militantisme a pu être l'occasion de se regrouper entre camarades, pour tisser des liens amicaux étroits (« *c'était mes camarades du lycée et tout et je les ai entraînés dans ça et aujourd'hui c'est mes meilleurs amis »*), le relationnel établi dans le cadre militant semble parfois dépasser ce dernier. Hugo (24 ans, DR) raconte comment les personnes avec qui il partage son engagement militant ont pu devenir des personnes essentielles à son existence : « *je me suis lié avec certaines personnes dans ce groupe-là, des personnes avec qui bah finalement je ne me vois pas vivre, je me je me projette pas dans le futur, sans eux* ».

○ Vie de - en communauté

Un autre élément que nous avons identifié renvoie à ce que nous avons nommé *la vie de et en communauté*. Comme évoqué ci-dessus, les moments partagés entre les membres du collectif peuvent parfois sortir de cette sphère-ci. Camille (22 ans, XR) et cinq autres sujets mentionnent la vie et la socialisation privilégiée qui semble s'être constituée en dehors de l'activité militante : *« en dehors des réunions, c'est aussi ce qu'on appelle nous, des moments régés du coup des moments plus conviviaux on va dire. Où par exemple, on va voir un film ensemble ou on va boire un verre ensemble »*. Ces moments semblent également chers à Hugo (24 ans, DR) pour qui il s'agit de réellement vivre en communauté : « *en parallèle de ça, il y avait aussi toute la vie de communauté que je me créais et c'était surtout ça finalement qui m'a le plus apporté* ». Nous remarquons chez les militant·es de *Youth For Climate* l'évocation de ce dernier comme une communauté à part entière - celle des jeunes qui militent pour le climat en France -. Arthur (18 ans, YFC) raconte avec enthousiasme cet aspect-là : « *ce que j'adore avec Youth For Climate c'est que c'est un mouvement mondial et que peu importe où qu'on aille, dans n'importe quelle grande ville, on va retrouver des camarades »*.

[35] Romane expliquera durant l'entretien que les membres du collectif *Youth For Climate* dont elle fait partie peuvent nouer des liens de sociabilité très forts et intimes sans pour autant partager leurs réels prénoms et préférant à la place user de pseudonymes.

1.1.2. Partager une vision, une pensée commune

La deuxième caractéristique que nous retrouvons dans les discours souligne l'importance de partager une vision et une pensée commune, et ce pour 13 sujets. En effet, cinq sujets mentionnent explicitement le fait de se retrouver avec des « *personnes qui pensent comme moi* » ou encore qui vivent les mêmes choses (liées à l'adolescence, au vécu de la crise climatique, *etc.*) comme c'est le cas chez Hugo (24 ans, DR) ou Romain (17 ans) qui a orienté son choix pour le collectif *Youth For Climate* dans ce sens.

Nous retrouvons dans les discours des sujets différentes terminologies pour évoquer le partage d'une pensée commune. Pour certain·es il s'agit de partager les mêmes « *idées* », « *sensibilités* », « *convictions* », « *buts communs* » ou encore la même « *perception du monde* ». Bien conscient·es de leurs différences possibles d'opinions et des nuances que chaque singularité peut témoigner concernant la manière de concevoir la situation actuelle (climatique et sociétale), il apparait important pour 13 des sujets de la recherche de partager des conceptions proches et qui permettent de se rassembler. Il s'agit également d'un moyen pour elles et eux de créer du contact facilement : « *au fur et à mesure c'était plus simple de rencontrer des gens qui partageaient déjà mes convictions* » (Elsa, 20 ans, FDC) et de pouvoir s'identifier tout comme étant identifié·e (« *le collectif m'a apporté ça* […] *des gens qui étaient d'accord avec moi et on voulait aller dans la même direction donc voilà ça c'était hyper fort* », Olivia, 23 ans, XR).

1.1.3. Des gens comme moi

Une autre sous-dimension que nous avons pu mettre au jour témoigne du besoin, notamment chez certains sujets de *Youth For Climate*, ou chez les sujets les plus « jeunes » de la recherche, de se retrouver avec des personnes d'âges similaires. Le discours de Vincent (17 ans, YFC) est éclairant à ce propos : « *on est à une période de vie un peu commune, c'est quelque chose qu'on peut plus facilement appréhender collectivement que parler à quelqu'un qui est plus âgé et qui du coup n'aura pas forcément les mêmes préoccupations que nous* ». Il s'agit d'être « *compris* » par ses camarades et de partager les mêmes ressentis, vécus ou les mêmes « *anxiétés* ». Ces éléments semblent jouer un rôle central dans le choix du collectif et le désir de s'engager à plusieurs pour neuf sujets. Toutefois, pour Romane (15 ans, YFC) (la plus jeune de notre échantillon, pour qui le jeune âge de son engagement et son HPI sont des éléments centraux du discours et plus largement de son identité de militante), nous constatons que c'est le désir inverse qui s'exprime dans ses dires : « *j'ai du mal avec les gens de mon âge et que bah là je trouve des gens qui sont un peu plus grands mais qui restent quand même un peu ados et du*

coup bah j'aime bien ». Nous pouvons supposer que son besoin de se retrouver avec des « *plus grands* » s'explique par le décalage dut à sa précocité intellectuelle.
Si pour Camille (22 ans, XR) le collectif représente le fait d'être « *avec des gens qui sont comme moi* », il permet également de se retrouver avec des personnes qui partagent une même « *vision de la vie* » et certains projets futurs. C'est le cas notamment pour Olivia (23 ans, XR) ou Hugo (24 ans, DR) pour lesquel·les il s'agit de projeter ou d'incarner un « *projet de société* » commun.

1.1.4. Être ensemble

Au cœur de la dimension *Être ensemble*, nous avons pu appréhender dans les discours des sujets, le besoin prégnant de s'engager avec les autres. Simon (24 ans, FDC) résume cela en évoquant l'engagement collectif : « *Il est important de pas le faire tout seul en fait, c'est justement ça qu'il faut changer, d'arrêter cet individualisme et de s'engager avec les autres »*. Pour huit des sujets, l'objectif est d'être « *ensemble* », de « *se retrouver* » et « *se regrouper* » dans cet engagement politique et climatique comme en témoignent les dires de Maya (20 ans, YFC) : *« ça a énormément de sens de s'engager mais ce qui a le plus de sens pour moi, je pense, c'est de se regrouper dans cet engagement, d'être en communauté* ». Selon Emma (20 ans, YFC) il s'agit de réellement *« faire groupe* » pour pouvoir agir et atteindre des buts communs. Nous notons ainsi le besoin d'*affiliation groupale* (vers de nouveaux groupes et collectifs) de la part de certains sujets. Se retrouver avec des personnes semblables et partager l'expérience de l'engagement en groupe semble être un élément central dans le choix de l'engagement politico-climatique en collectif et se trouve parfois à dépasser ce cadre militant : « *on s'investit beaucoup et du coup il y a la vie de communauté et on passe plus de temps pratiquement à vivre en communauté qu'à finalement faire fonctionner le mouvement* » (Hugo, 24 ans, DR).

1.1.5. Se sentir à sa place

Enfin, la dernière sous-dimension que nous avons pu identifier illustre le fait de se sentir à sa place, au sein de ce qui semble constituer un espace privilégié pour le sujet. Bien que seulement trois sujets l'évoquent en ces termes il nous semblait important de souligner cet aspect-là de leurs discours. Même s'il occupe une fonction majeure au plan relationnel, le collectif semble jouer un rôle particulier pour ces trois militantes. Camille (22 ans, XR) évoque l'apaisement qu'elle a ressenti après avoir rejoint le collectif de lutte. Elle dont la famille se trouve aux antipodes du monde militant ou de la cause écologique raconte : « *je me sens quand même beaucoup mieux avec les gens d'Extinction Rébellion par exemple, où je me sens beaucoup plus*

à ma place ». Cet espace que nous pouvons qualifier d'ancrage ou d'étayage sécuritaire se manifeste également chez Olivia (23 ans, XR) et Romane (15 ans, YFC) toutes deux neurotypiques (Haut Potentiel Intellectuel). Si elles ne l'évoquent pas aussi frontalement, leurs discours traduisent l'importance que peut jouer le collectif de manière quotidienne : « *je me sentais ok de pouvoir parler de tel ou tel sujet, de faire telle ou telle blague et de pas être dans une forme de contrôle de ce que je vais dire en permanence »* raconte Olivia. Son discours est similaire à celui de la jeune militante de *Youth For Climate* : « *j'arrive comme j'ai envie d'arriver quoi, et j'ai pas de pression sociale, c'est vraiment ça. Il y a pas de pression de tu dois être comme ça ou tu dois faire ça pour que les autres te comprennent »*. Evoquant un « *safe place* », le collectif s'apparente à un espace privilégié pour être soi-même et s'épanouir en son sein.

A présent, nous pouvons présenter ce que permet l'engagement politique et climatique, tant sur le plan des divers « *apprentissages* » et de la force d'action qu'il représente que sur la constitution de lien affectifs et sociaux particuliers.

1.2. L'engagement politico-climatique vers une ouverture des possibles et du pouvoir d'agir

Lorsque nous nous sommes intéressés aux fonctions que l'engagement politico-climatique pouvait jouer pour les sujets, nous avons pu identifier au sein de leurs dires, différents possibles et agirs permis par le collectif ou mouvement de lutte que nous présenterons dans un premier temps. Il s'agira dans un second temps de montrer pour nous les spécificités des apprentissages permis par l'engagement politique et climatique réalisé en collectif (le fait de coconstruire, ouverture d'esprit, confrontations, débats, *etc*.).

Tableau 13
L'engagement politico-climatique vers une ouverture des possibles

Dimension	Sous-dimensions	Thèmes	Nombre de sujets n = x	
Ouverture des possibles	Agir à plusieurs	La force du collectif	11	18
		Alternatives et potentialités	6	
		Inscription dans le lien social	6	
		Ressources pratiques et symboliques	5	
	Apprendre aux côtés des autres	Expérience coconstruite avec et par les autres	13	16
		Confrontation, débat, discussion	11	
		Ouverture d'esprit	6	

1.2.1. Agir à plusieurs

Afin d'appréhender les fonctions que peut recouvrir l'engagement politico-climatique, il est apparu central le fait de s'engager et d'agir à plusieurs. Nous pouvons porter notre regard sur les spécificités de l'action collective et voir comment le collectif peut représenter une force pour avoir un plus grand impact dans la mise en acte de l'engagement, mais aussi constituer une ressource tant pratique que symbolique pour le sujet. Enfin, nous verrons comment l'engagement politico-climatique réalisé en collectif peut être source de potentialités et offrir des alternatives au fonctionnement sociétal actuel.

○ La force du collectif

Le premier élément que nous pouvons mettre en avant dans le discours de 11 sujets concerne le fait d'agir et de s'engager en collectif se caractérisant par la force et le poids que représente l'association de plusieurs personnes dans la lutte - ici climatique -. Pour Adèle (18 ans, XR), « *il y a vraiment ce besoin d'être plusieurs pour avoir plus de poids et plus de force* ». Elle témoigne d'un désir de porter et mettre en œuvre des actions plus massives, cherchant un impact plus conséquent, seulement possible en collectif. S'engager de manière collective semble être une condition nécessaire « *pour faire bouger les choses* ». S'il est évoqué avec humour le célèbre chiffre des « *3,5 % de la population* » pour pourvoir « *arriver à un changement* », les

sujets témoignent avec ferveur du besoin d'être nombreuses et nombreux dans la lutte pour espérer voir se mettre en place des changements (institutionnels, politiques, climatiques). Elsa (20 ans, FDC) évoque à son tour le soutien et la motivation qui résulte de l'engagement politico-climatique collectif. Selon elle, le collectif permet de contrebalancer les périodes plus ou moins actives de chacun·ne et de penser de manière plus large les projets et actions d'engagement (« *on continue et on a plus d'idées ensemble et enfin on peut construire des choses plus grandes parce qu'on est tous ensemble aussi* »). Maya (20 ans, YFC) souligne quant à elle un autre élément pertinent. Pour elle, il y a un réel message à transmettre dans le fait de s'engager de manière collective : « *c'est vraiment politique pour nous de se regrouper et d'être ensemble* […] *ça nous donne une force pour pouvoir se lever et s'adresser aux personnes qui ont un impact beaucoup plus important que nous. Mais je trouve qu'il y a vraiment un sens dans le fait de se regrouper* ». Son discours témoigne de ce qu'elle nomme « *une forme de force et de contre-pouvoir* » auxquels elle attache une importance particulière. Le collectif de lutte et ses actions apparaissent dès lors comme un moyen de faire face aux puissances et la domination qu'elles imposent.

○ Alternatives et potentialités

Si agir à plusieurs procure un sentiment de force et semble accroitre l'impact des actions réalisées, l'engagement en collectif renvoie dans le discours de six sujets à une ouverture des possibles quant à l'avenir et au fonctionnement du monde. En effet, Simon (24 ans, FDC) insiste sur le besoin d'un engagement collectif et d'une mobilisation massive de la part de la société pour pouvoir « *prendre des décisions* » concernant le monde futur. Conjointement à cette pensée, certains sujets évoquent des projets de société « *alternatifs* », « *différents* » qui vont au-delà des projets et ambitions personnelles. Pour Sélim (16 ans, ALT) il s'agit de replacer du politique et une forme de démocratie dans les processus décisionnels pour le monde à venir : « *cet avenir collectif, il faut le décider ensemble, de manière citoyenne* ». Ce positionnement alternatif s'incarne dans l'engagement d'Hugo (24 ans, DR) au sein même du collectif dans lequel il milite. Pour lui, il s'agit de « *lutter dans la société* » qui s'exprime de manière quotidienne dans ses pratiques et son existence : « *on va se mettre entre nous et on va finalement un peu naturellement sans forcément le marquer sur du papier ou se dire on va faire un projet de société différent. Bah finalement on vit nous-même notre projet de société* ».

Nous avons pu remarquer les liens étroits qui peuvent être tissés entre les opportunités collectives et les projets de vie personnels. Ces liens se traduisent notamment chez Camille (22 ans, XR) par le désir de s'installer en exploitation agricole, plus tard, avec des ami·es du

collectif auquel elle appartient. Si l'articulation entre les alternatives au modèle sociétal que produit le collectif et les projets personnels du sujet se veut parfois rêvée, désirée ou fantasmée, elle reste prégnante dans le discours de certain·es des militant·es les plus âgé·es que nous avons interrogé·es. Pour Olivia (23 ans, XR), cette articulation s'inscrit dans une dynamique transitoire : « *mon projet c'est, projet de l'été et l'année prochaine c'est en fait de vivre quasiment plus qu'avec des gens comme ça* […] *je sens quand même que je suis amenée à transitionner* ». Elle partage ce désir et ces projections avec Hugo (24 ans, DR) : « *je me suis lié avec certaines personnes dans ce groupe-là, des personnes avec qui bah finalement je ne me vois pas vivre, je me projette pas dans le futur, sans eux ça c'est voilà un moment, je sais que je serai, je ferai un écolieu avec eux. Et puis ce sera comme ça* ».

○ Inscription du sujet dans le lien social

Bien que cette dimension traverse l'ensemble des catégories précédemment analysées, nous pouvons présenter à présent une autre spécificité évoquée par six sujets de la recherche. Il s'agit de l'inscription du sujet au sein de la société, et plus particulièrement le fait de tisser, par le biais du collectif, du lien social. Nous remarquons ici la volonté d'être utile à la société par le biais de l'engagement politique et climatique. Olivia, 23 ans, militante à *Extinction Rébellion* évoque le besoin de « *servir à quelque chose* » et pouvoir être utile aux autres. Le caractère désintéressé de cet engagement est aussi mentionné par Nino (17 ans, XR) (« *c'est entretenu par juste des personnes qui font ça sur leur temps libre et qui se mettent en contact les unes les autres sur un réseau social, il y a pas de hiérarchie, ils font tous ça en autonomie* »). Nous retrouvons dans les discours des sujets la volonté de se tourner vers autrui qui passe notamment par l'inscription de la lutte dans un réseau de tissu militant local, un « *tissu humain* » (Hugo, 24 ans, DR) par lequel l'engagement prend forme. Au-delà de la volonté parfois utopique de vouloir « *changer une société* », ce sont les liens et l'impact des rencontres avec les gens de la société qui sont privilégiés pour Vincent (17 ans, YFC). Il évoque avec fierté et joie les retours qui lui sont fait après certains échanges : « *On ne peut pas changer une société, mais on fait changer quelques personnes qui elles-mêmes peuvent faire changer quelques personnes et on a le sentiment de faire partie de quelque chose de plus grand que nous quoi* ».

○ Ressources pratiques et symboliques

En plus des éléments déjà présentés au préalable, nous avons pu identifier dans le discours des sujets (n = 5), que le collectif pouvait constituer une « *ressource* » tant pratique que symbolique. En effet, Antoine (23 ans, XR) raconte avec pragmatisme, l'aide précieuse que constitue le

collectif lors de la réalisation d'une action - notamment dans le cadre de désobéissance civile (« *t'es 2 ou 3, ben c'est pas mal parce que t'es plus efficace, c'est plus safe parce que t'en as un qui surveille qu'y a pas des gens qui viennent t'embêter... Enfin voilà c'est rien que ça aussi ça aide »*). Hugo (24 ans, DR) ou encore Arthur (18 ans, YFC) évoquent tour à tour l'aide précieuse sur les plans logistiques ou encore sur la quantité de travail nécessaire pour remonter un collectif de zéro. L'engagement politique et climatique apparait aussi comme une ressource au plan symbolique cette fois en permettant, notamment lors d'actions violentes (tel que Sainte-Soline, ou différentes manifestations, occupations illégales de lieux), de jouer le rôle de « *garde-fou* » ou au contraire d'inhiber une forme de contrôle comme en témoigne Antoine (23 ans, XR) : « *on fait des trucs qui nous dépassent un peu parce qu'on est dans le collectif, dans la folie du mouvement, la folie du moment* » ; *« on se met dans des situations dangereuses* […] *d'autres personnes à côté vont nous permettre de nous dire, bah attends, si tu fais ça, il y a telle autre chose qui peut se passer. Enfin y a, le collectif là-dessus aussi est hyper important et il est utile* ». Enfin nous pouvons noter la part de créativité qui est mise en avant lors d'actions réalisées en collectif, le partage de « *nouvelles idées* » ainsi que le « *potentiel énorme de choses qu'on peut développer ensemble* […] *et tout ce qu'on va créer* » qui semble être déterminant dans l'engagement d'Elsa (20 ans, FDC).

1.2.2. Apprendre aux côtés des autres

A présent nous pouvons porter notre regard sur la diversité et la richesse des apprentissages que le sujet a pu réaliser grâce à son engagement politique et climatique auprès du collectif.

○ Expériences coconstruites avec les autres

Pour une majeure partie de l'échantillon (n = 13), l'engagement politico-climatique se réalise avec et par les autres. Si d'apparence, ce thème semble aller de soi, nous pouvons y déceler certaines nuances et spécificités.

Le premier élément qui semble important de souligner renvoie à l'identification et la reconnaissance de luttes et combats antérieurs à ceux réalisés par les sujets. Constituant parfois un socle de référence sur lequel peut prendre racine l'engagement des sujets, l'engagement politique et climatique semble permettre la rencontre entre ces différentes expériences d'engagements passées (et souvent encore actuelles). Pour Antoine (23 ans, XR) qui se qualifie de « *bébé militant* », le collectif d'*Extinction Rébellion* se constitue de « *gens qui sont qui sont activistes depuis 5, 10 ans et eux même, plus des gens que j'ai rencontrés. Enfin voilà et eux, ils connaissent plein de trucs, donc déjà rien que ça c'est énorme »*. À sa volonté d'apprendre

auprès de celles et ceux qui ont lutté avant lui, s'ajoute dans le cas de Sélim (16 ans, ALT) de reconnaitre le travail mené par ces personnes (« *j'ai pas envie de profiter du fait qu'y a des personnes qui se sont engagées, qui ont passé leur vie, qui des fois ont même détruit leur vie à s'engager dans ça, tout ça pour que moi je vive à peu près bien* »).

Le deuxième élément que nous avons pu mettre au jour renvoie au partage d'expériences militantes et de différents savoirs et compétences. Qu'il s'agisse d'évoquer les actions réalisées de manières conjointes ou de transmettre des compétences apprises au fil des années, le collectif semble constituer une réelle ressource pour le sujet et s'apparente à un vaste réseau de mise en commun des compétences : « *tu rencontres à XR, mais les gens ils sont pas que à XR. Ils sont un peu partout, ils font des trucs, ils construisent des trucs à côté. Et construire des trucs à côté, c'est surtout un grand réseau qui peut, qui permet d'avoir pleins de liens* ». Témoignant de l'alternance entre les rôles d'apprenant et de pédagogue (« *le collectif, quand j'apprends des choses tout ça, c'est vraiment quelqu'un qui m'apprend quelque chose. Avant, c'était ces bases-là, c'était moi* », Arthur, 18 ans, YFC), cet échange réciproque entre les militant·es illustre une réelle co-construction de l'expérience d'engagement.

Cette dernière constitue le troisième élément que nous avons pu identifier. Le partage de l'expérience se traduit notamment par une réelle co-construction entre les militant·es du collectif. Au-delà du constat qu'ils·elles forment une masse commune de personnes concernées et engagées pour une même lutte, certains sujets (n = 4) évoquent les transformations conjointes et l'articulation qui se réalise entre leur individualité et le collectif. Pour Louise, 16 ans (YFC), « *il faut agir collectivement parce que c'est ça vraiment qui va changer. Mais quand t'agis collectivement, c'est aussi... Même parfois sans s'en rendre compte, on change automatiquement aussi la façon de vivre individuelle* ». Témoignant de l'action réciproque qui semble opérer entre le collectif et la singularité du sujet, Simon (24 ans, FDC) raconte de manière éclairante cette dynamique à l'œuvre : « *c'est justement à travers ces changements là que moi je me construis et que j'arrive à aider les autres à se construire aussi. C'est en fait une co-construction. C'est les autres m'apportent beaucoup et donc ils me changent. Et à travers ça, je me construis en réflexion par rapport à ce que les autres me rapportent aussi* ».

○ Confrontation, débat, discussion

Le second élément renvoie aux divers échanges réalisés au sein du collectif. Pouvant prendre la forme de discussions, de confrontations de points de vue, d'idées ou de débats, 11 sujets mentionnent l'importance de ces échanges dans leurs dires. Souvent convergent vers les mêmes centres d'intérêts ou de discussions, les espaces de discussions permis par le collectif sont aussi

l'occasion de confronter ses idées comme le raconte Antoine (23 ans, XR) : « *C'est confronter des points de vue aussi parce que c'est dans des milieux où les gens ont des convictions qui sont très fortes et qui peuvent parfois ne pas être d'accord et c'est intéressant toujours* ». La « *rencontre* » avec « *d'autres manières de penser* » peut être caractérisée comme une expérience « *riche* » qui permet au sujet de « *s'éduquer* » sur différents sujets. En effet, ces espaces de discussions et de débats permettent l'accompagnement et le cheminement d'une pensée qui se construit conjointement au militantisme en lien avec la lutte climatique. Selon Olivia (23 ans, XR), les discussions réalisées dans le cadre de son engagement politico-climatique l'ont « *fait évoluer énormément sur* [sa] *compréhension* » des enjeux de cette crise. Elle partage ce point de vue avec Emma (20 ans, YFC) qui raconte : « *en discutant avec des gens, en échangeant aussi des points de vue, je pense que je suis devenue beaucoup plus éduquée sur plein de sujets* ».

○ Ouverture d'esprit

Pour six sujets de la recherche, les échanges réalisés au sein du collectif ont pu avoir une portée plus globale sur leur compréhension des enjeux de la crise ainsi qu'accroitre leur sensibilisation à ces mêmes enjeux. Nous remarquons qu'elle s'accompagne souvent d'une ouverture d'esprit de la part des sujets. Pouvant être assimilée à plus de tolérance vis-à-vis des opinions divergentes ou à la prise de distance vis-à-vis de certains « *préjugés* », nous notons cependant que l'ouverture d'esprit qui caractérise un pan des fonctions d'apprentissage du collectif traduit surtout une vision plus large et complexe des enjeux de la crise climatique. Pour Nino (17 ans, XR), « *rejoindre Extinction Rébellion c'est aussi pour moi une manière de voir différemment le rapport avec les autres. C'est accepter tout type de personne, quelle qu'elle soit* » et évoque par la suite l'idée d'adhérer à ce qui est « *moralement acceptable* ». Certains sujets font référence à une ouverture et une compréhension teintée par l'entrée dans le collectif militant. Pour Emma (20 ans, YFC), il s'agit de poser un regard spécifique sur le monde après ses expériences d'engagement : « *j'utilise aussi ça, c'est aussi - mais entre guillemets - mes lunettes pour voir le monde, de on va dire d'en fait tout ce que j'apprends, tout ce que je partage là-bas* ». Cette ouverture d'esprit se caractérise ainsi par une ouverture des « *perspectives* » et un « *éveil* » vers les causes sociales ou encore politiques.

1.3. Limites de la fonction intersubjective de l'engagement politico-climatique

Nous avons pu, durant l'analyse des dires autour des fonctions intersubjectives que pouvait jouer l'engagement politico-climatique chez le sujet, déceler certaines limites évoquées par ces derniers.

La première se constitue dans l'inertie que génère la gestion et la mise en acte d'un collectif (quelle que soit sa taille) et l'illusion dans laquelle parfois peuvent tomber certain·es militant·es (« *ça peut avoir l'effet inverse et avoir l'impression que tout le monde est super à fond alors que c'est absolument pas le cas* », Antoine, 23 ans, XR). Le fonctionnement collectif peut s'avérer également source de tensions, notamment dans la gestion du « *pouvoir* » et des manières de diriger le groupe. Si l'horizontalité est prônée chez la plupart des collectifs, comme c'est le cas à *Youth For Climate*, Arthur (18 ans, YFC) raconte : « *au sein de Youth For Climate National c'est... Beaucoup de disputes chez les 4… Enfin, ceux que j'appelle 4, c'est les plus actifs et les gens qui sont les têtes de Youth For Climate malgré eux. C'est beaucoup de disputes constantes sur différents sujets et j'avoue que ça commence à me gaver (rires) »*. Faisant le constat des difficultés que peut poser le fait de fonctionner de manière démocratique et collective, Arthur questionne de nouvelles formes que son engagement pourrait prendre à l'avenir : « *j'ai des fois l'impression qu'être seul, ça permet… Seul - bien évidemment entouré de personnes proches - ça me permettrait d'être beaucoup plus efficace dans mon travail que à Youth For Climate »*.

À un autre niveau, Hugo (24 ans, DR) évoque l'impact qu'a pu avoir son engagement sur le plan relationnel, notamment dans son entourage et sa famille. Il décrit comment l'intensification de son engagement a pu impacter sa précédente relation amoureuse. Malgré leurs affinités politiques et un mode de vie partagé, il raconte avoir ressenti « *un gros décalage au niveau de l'engagement et de la prise de conscience* » et des conséquences ensuite rencontrées : « *il y a des choix de vie, des décisions qui me seront peut-être imposées aussi. Je veux dire, si demain je me fais perquisitionner ou si demain j'ai des problèmes avec la justice, bah je sais pas comment je vais réagir. Je sais pas ce que je vais devoir faire et des choix de vie aussi que je vais faire »*.

Ainsi, nous l'avons présenté, l'engagement politico-climatique met en jeu dans et par la rencontre avec le *collectif* mais aussi les autrui qui gravitent autour de cette activité d'engagement, une dimension intersubjective. Cet enjeu de reliance qui traduit un besoin d'affiliation pour faire collectif a permis une ouverture des possibles dans le partage avec

l'autre. La création de liens spécifiques permis par l'engagement politico-climatique mobilise dès lors une dimension affective prégnante. Nous la présentons dans la partie suivante.

2. Fonction affective de l'engagement politico-climatique

L'engagement politico-climatique, comme toute activité socialisatrice mobilise de fait, un ensemble d'affects. Cette partie propose d'appréhender au-delà de la diversité d'affects, émotions et ressentis issus de cette activité, les effets de ces derniers chez le sujet. Nous débuterons par présenter l'ambivalence et la complexité que peut recouvrir au plan affectif l'engagement politico-climatique, puis nous présenterons en quoi ces expériences affectives peuvent avoir des effets à la fois délétères mais aussi vertueux pour le développement de la personne.

2.1. Des expériences affectives contrastées

Tableau 14

Des expériences affectives contrastées

Dimension	Sous-dimensions	Nombre de sujets n = x
Expériences affectives contrastés	Entre sarcasme et désillusion	10
	Entre aliénation et mobilisation	6
	Entre résistance et révolte	6

2.1.1. Entre sarcasme et désillusion

En étudiant de manière approfondie les discours recueillis, nous avons pu constater un ensemble d'éléments ambivalents oscillant entre sarcasme et désillusion (n = 10). En effet nous remarquons l'utilisation de sarcasme de la part de plusieurs sujets. Utilisé pour faire part de leur indignation, d'un sentiment de révolte ou encore de découragement face à une situation spécifique vécue, l'utilisation du sarcasme pourrait traduire une stratégie de défense ou de mise à distance de la part des sujets. Bien consciente des réelles conséquences de la crise climatique, Romane (15 ans, YFC) reste optimiste lorsqu'elle décrit la manière dont elle veut « *se battre* » pour faire face à « *comment la Terre va cramer* ».

Les autres éléments que nous avons pu remarquer sont assez isolés. Deux sujets mentionnent d'un côté la grande intensité que requiert la mise en œuvre d'actions (de désobéissance civile par exemple), faisant émerger des réflexions quant à leur réelle utilité, d'un autre côté est évoqué l'engagement comme une forme de « *déculpabilisation* » servant à composer, apaiser,

le manque d'intensité dans l'engagement ou le souhait de s'engager pour celles et ceux qui ne le peuvent pas.

Parmi l'ensemble de ces sujets, cinq évoquent diverses formes de « frustration ». En effet si les raisons pour lesquelles ces sentiments apparaissent similaires à celles qui génèrent chez d'autres de la colère voire de l'indignation, nous constatons que la manière dont est vécue et interprétée une même cause diffère chez les militant·es. Pour Camille, 22 ans militante à *Extinction Rébellion* c'est encore une fois les répressions policières qui sont dénoncées : « *j'ai l'impression qu'on vit même plus en démocratie et puis avec la violence policière etc. C'est frustrant »*. Ce sentiment de frustration est partagé entre Adèle et Ariane toutes deux militantes à *Extinction Rébellion*, concernant le peu d'intérêt porté à la cause qu'elles défendent. À ce sentiment s'ajoute celui de la désillusion quant à l'impact réel des actions menées (« *on se fait vraiment réprimer par le gouvernement alors qu'ils feraient mieux de mettre leur argent dans des causes justement qui permettraient d'améliorer l'environnement et on a l'impression qu'ils font tout l'inverse quoi* »). Pour Hugo (24 ans, DR) cependant la désillusion et le sentiment d'injustice concerne l'écart qui réside entre les intentions et ambitions des valeurs prônées par un collectif et la réalité vécue. Ne correspondant plus à ses désirs et aspirations il dit en ce sens : « *C'était dur par rapport au temps investi. Et ça fait que j'ai beaucoup perdu confiance aussi, un peu dans le mouvement et dans la manière dont c'était organisé, parce que c'est très vertical »*.

Enfin, il nous semblait important de relever que pour un seul sujet (Antoine, 23 ans, XR), le vécu d'émotion durant la mise en acte de l'engagement n'est venu qu'à postériori de cette dernière. Il évoque les questionnements liés à ce ressenti : « *un truc qui m'a vachement posé question c'est que sur le moment de l'action j'avais l'impression d'absolument rien ressentir, de ne pas ressentir d'émotions, j'avais pas de peur, j'avais pas de stress, j'avais pas d'enfin voilà et c'est des choses qui sont venues plus tard. Les émotions sont arrivées après »*.

Appréhender la complexité des fonctions affectives de l'engagement politique et climatique sans tomber dans une dichotomie réductrice n'est pas aisé. Afin de rendre compte de la manière dont une même émotion peut revêtir des fonctions ambivalentes et contrastées, nous nous sommes plus particulièrement intéressés à la colère, émotion à la fois aliénante et mobilisatrice selon les sujets.

2.1.2. Entre aliénation et mobilisation

La colère est une émotion ressentie et évoquée par six sujets de la recherche. Si elle trouve ses sources de manières différentes pour les sujets, nous pouvons relever chez Adèle (18 ans, XR)

ou Emma (20 ans, YFC) une colère marquée par l'inaction généralisée. Malgré leur engagement, les deux jeunes femmes témoignent d'une amertume contre l'inertie qui englobe la cause climatique : « *c'est beaucoup de colère en fait aussi de voir tous les gens qui en ont rien à faire et alors que toi tu bats de ton côté…* ». Ce sentiment semble cependant avoir suivi une évolution et s'être apaisé chez Emma (« *y a des moments quand même, je peux pas m'empêcher d'en vouloir aux gens, mais en même temps, de plus en plus, j'arrive à prendre un peu plus de recul par rapport à ça* »). C'est aussi le cas pour Elsa (20 ans, FDC) lorsqu'elle évoque un conflit générationnel : « *j'ai ressenti pendant longtemps de la colère envers les générations plus âgées, de me dire : Ah c'est vous qui nous avez vraiment mis mal et qui avez exploité toutes les ressources de la Terre etc. »*. Si l'engagement a permis d'apaiser une partie de ce ressentiment, le discours d'Ariane (20 ans, XR) quant à lui reste teinté de cette émotion. Durant la majeure partie de l'entretien, la jeune femme évoque à de multiples reprises son énervement et ses frustrations : « *ça m'énerve* », « *ça me rend en colère mais sauf que je suis en colère contre à peu près contre à peu près tout le monde* », « *j'ai dit à tout le monde que je voulais tout casser* », *etc.* Elle évoque notamment avec frustration le constat des mobilisations massives dans le cas des réformes pour les retraites, mais déplore ce manque d'intérêt pour la cause climatique. Dans le même ordre d'idée, nous notons l'évocation d'un sentiment de colère (et de déception) chez Nino (17 ans, XR) face à la répression militante lors d'actions d'occupation (« *des flics qui étaient payés par... Enfin, qui étaient clairement en train de défendre les multinationales qui s'en prenaient même aux journalistes et des militants qui en fait aussi se battaient pour leurs enfants, donc. Ouais, là je me suis vraiment senti énervé et déçu »*), il partage ce point de vue avec Adèle (18 ans, XR) qui raconte comment le fait d'être « *fichée* » suite à des actions de désobéissance civile, la motive encore plus à agir autant qu'il décourage.

Cette première partie d'analyse nous a permis d'appréhender les principales entraves et difficultés issues de l'engagement politico-climatique mais aussi la complexité que peut recouvrir une même émotion. Il est d'autant plus important de s'intéresser à la manière dont celle-ci pouvait être signifiée par le sujet. En ce sens, nous pouvons à présent nous intéresser à la manière dont l'engagement politico-climatique peut générer un ensemble d'affects aux effets réactionnels et mobilisateurs chez les militant·es.

2.1.3. Entre résistance et révolte

Sous un autre angle de vue, nous avons pu rassembler les vécus et émotions contrastés qui se situent entre résistance et révolte, exprimant un positionnement de la part du sujet. Qu'il s'agisse d'opposer une forme de résistance vis-à-vis de « *l'ordre actuel* », de la « *répression* » subie ou simplement de surmonter les appréhensions face à une situation qui puisse mettre en danger le sujet, nous constatons dans les dires certaines formes de résistance. Il ne s'agit pas de fermer toute forme de dialogue mais au contraire de rendre ce positionnement nuancé, voire générateur de comportements positifs et potentiels pour le développement du sujet. Pour Emma (20 ans, YFC), résister, c'est transformer un vécu premièrement négatif en quelque chose de vertueux : « *j'évacue ma colère et ma tristesse, ça veut pas dire que je vais là-bas pour pleurer et m'énerver avec eux. C'est vraiment j'utilise ces émotions là pour après faire des actions, pour aller manifester contre la réforme des retraites, pour aller en faire plein de choses, faire des blocages ou quoi. Et c'est ça. Enfin, c'est plutôt les utiliser à bon escient plutôt que de les avoir juste pour moi chez moi* ».

Si tous les sujets ne partagent pas toujours cette lucidité ou ne se préoccupent pas du « *rayonnement* » de leur état affectif, nous avons pu relever chez cinq sujets des sentiments de révolte et d'indignation. Si ceux-ci ne sont pas à l'origine en lien avec l'engagement politico-climatique et sa mise en acte, ces sentiments résultent plutôt de conséquences de situations vécues dans ce cadre-là. Pour autant cela peut être le cas, par exemple Adèle (18 ans, XR) évoque la « *rage* » qui la gagne lors des répressions policières suite aux actions de désobéissance civile. Elle indique ensuite les conséquences de telles situations où la violence s'impose comme une issue inévitable : « *ça donne encore plus la rage et mais après du coup ça attire vers la violence du coup ce qui est un peu dommage mais en même temps on a l'impression que c'est la seule issue qui commence à devenir possible* ». Pour Camille (22 ans) et Nino (17 ans) tous deux militant·es à *XR*, le sentiment de révolte est né face au constat de plus en plus poussé de l'ampleur de la crise climatique et de la répression qui entoure ce militantisme. Selon la militante : « *la majorité de mon indignation, elle vient juste des journaux en fait de lire que ce soit les articles sur les violences policières, les articles sur les écocides, ce genre de choses. Ça fait un sentiment de... Révolte* ».

Si comme nous venons de le voir les expériences affectives en lien avec l'engagement politico-climatique peuvent être contrastées et trouvent un écho singulier chez les militant·es, l'analyse de contenu nous a néanmoins permis d'identifier des effets délétères dans cette activité.

2.2. Des expériences affectives pernicieuses

La dimension affective en jeu dans l'engagement politico-climatique peut-être catégorisée selon les différentes difficultés et conséquences que ce dernier génère. Nous présentons ci-dessous comment cette activité a pu être source de découragement et de démobilisation, induire une mise en retrait chez le sujet ou encore s'apparenter à des formes d'aliénation et devenir une source d'anxiété.

Tableau 15
Des expériences affectives pernicieuses

Dimension	Sous-dimensions	Nombre de sujets n = x	
Expériences affectives pernicieuses	Des différentes formes d'anxiété à l'aliénation	13	12
	De l'accumulation de difficultés au mal-être	10	
	Du découragement à la démobilisation	5	

2.2.1. Du découragement à la démobilisation

Le premier élément qui apparait dans les dires des sujets (n = 5) témoigne selon nous d'une forme de découragement. En effet, nous notons l'évocation de sentiments d'inutilité de la part de Camille (22 ans, XR) (« *on sert pas à grand-chose concrètement* ») ou encore d'impuissance comme c'est le cas chez Cléo, militante de 16 ans à *Youth For Climate* : « *le fait de se sentir impuissante par rapport à la cause. Je pense que c'est ça, c'était ce sentiment d'impuissance que j'avais, me dire comment est-ce que je peux le surmonter ?* ». Si elle semble avoir trouvé une tentative de réponse dans l'engagement militant, Cléo évoque une période d'immobilité et détresse avant celui-ci. Nous faisons le constat de différents sentiments tel que le pessimisme (« *je suis assez pessimiste sur l'impact que ça a* »), du découragement pouvant aller jusque du fatalisme. Dans leurs discours, les militant·es soulignent l'écart de taille qui réside entre les actions qu'ils·elles peuvent proposer face à la puissance des institutions et les conséquences de l'exercice de leur pouvoir. Le discours d'Adèle (18 ans, XR) est teinté par ce ressenti : « *le gouvernement fait passer ses lois que voilà, s'ils veulent faire des trucs, ils sont plus forts que nous, donc que c'est démobilisant* ». Elle mentionne de manière conjointe un découragement face à la violence subie et la répression démocratique à l'œuvre chez les militant·es pour le climat : « *C'est vraiment la répression du gouvernement qui me vient et qui est vraiment… Ou enfin qui... ça décourage enfin parce que du coup on a pas forcément envie d'aller sur ces*

grosses actions. Si c'est pour se faire taper dessus et tout ça ». Elle déplore les proportions et conséquences juridiques encourues lors des actions. Nous pouvons constater dans ses dires comme dans ceux de trois autres militantes une forme de désabusement face à l'impuissance de ces situations : « *je me sens souvent désabusée* » (Camille, 22 ans, XR).

2.2.2. De l'accumulation de difficultés au mal-être

Un autre élément qui a pu être identifié dans le discours de 12 sujets témoigne d'un mal-être en lien avec cette expérience. Qu'il soit ressenti avant l'engagement politico-climatique (« *j'allais pas bien du tout et j'avais très souvent besoin de beaucoup parler* ») ou même une fois le pas de celui-ci franchi (« *faut pas non plus tout idéaliser, ça apporte aussi beaucoup de mal-être* »), nous constatons des effets délétères quant au fait de s'engager. En effet si certain·es déplorent l'énergie et les efforts personnels (investissement, assiduité, chronophagie, *etc.*) que requiert l'engagement militant en collectif, d'autres comme Olivia (23 ans, XR) évoque l'idée d'une pureté militante et une vision « *pessimiste* » de l'engagement militant : « *j'avais un regard à l'engagement beaucoup plus conflictuel. Et assez pessimiste, qui m'a fait beaucoup de mal* ». Dans le cas d'Hugo (24 ans, DR) cependant, c'est le constat d'un monde qui ne change pas, guidé par une forme de « *déni le plus complet* » qui est source de mal-être. Malgré son engagement, le militant de *Dernière Rénovation* déplore ses ressentis vis-à-vis de l'état sociétal actuel : « *je sors plus le week-end en ville parce que de voir les gens, je veux dire vivre et puis je vais pas dire consommer, mais voilà, vivre de manière complètement inconsciente et dans le déni le plus complet. Ben moi ça me, ça me fait du mal quoi* ».

Dans le prolongement de ce constat, nous pouvons mettre en lumière l'accumulation de plusieurs difficultés qu'ont pu rencontrer certains sujets de la recherche (n = 6). Qu'il s'agisse de difficultés pour « *trouver sa place* » en dehors ou dans le mouvement ou encore concernant le fait de mener une lutte aussi vaste et complexe que celle pour la défense du climat, les sujets évoquent des entraves et difficultés propres à leur expérience d'engagement. Sélim (16 ans, ALT) évoque justement ces dernières : « *on a tous des fois des petites faiblesses, des craquages* […] *on va souvent être soumis à des défaites et des déceptions* ». Témoignant des difficultés que suppose l'engagement militant, Hugo (24 ans, DR) évoque de son côté la violence que renvoie cette crise climatique et le « *décalage* » qu'il perçoit face au reste de la société après des intenses périodes d'action : « *y'a un peu ce décalage à chaque fois qui fait pas du bien.* […] *même si on vit dans le collectif et qu'on fait des choses pour le collectif, c'est difficile de revenir dans la réalité et de revoir un peu tout ce qui se passe* ». C'est également un ressenti exprimé par Vincent (17 ans, YFC) lorsqu'il revendique le fait d'adhérer à une pensée

en marge de celle partagée majoritairement dans la société. Il évoque le sentiment d'exclusion voire de marginalisation dont il peut être victime : *« au bout d'un moment ça peut être lourd comme qu'on nous fasse une pensée qui n'est pas du tout celle des gens qui… De la plupart des gens qui sont autour de nous. On se sent exclut, entre guillemets »*.

2.2.3. Des différentes formes d'anxiété à l'aliénation

Enfin, une partie de l'échantillon (n = 13) évoque la peur comme une émotion présente durant leur parcours d'engagement. Qu'elle soit relative aux « *chemins* » et directions que le monde tend majoritairement à emprunter ou vis-à-vis de la situation actuelle comme l'évoque métaphoriquement Sélim (16 ans, ALT) (« *le mur est vraiment à 10 mètres de nous et personne ne s'affole. Et ça, ça peut faire peur. Et pourtant tout le monde l'annonce, il y a des gens qui sont là à crier sur le toit de la voiture, il y a le mur devant nous à 10 mètres ça a l'air d'inquiéter personne. Et ça fait peur »*), nous constatons également des manifestations anxieuses liées à la violence rencontrée ou projetée vis-à-vis de la lutte que les sujets sont en train de mener. Olivia (23 ans, XR) ou Hugo (24 ans, DR) évoquent à tour de rôle la peur « *de l'extrême droite* » mais aussi l'appréhension « *de violence de la part de la police durant les prochaines, les actions qu'il y a eu ensuite. Durant les du moins les grandes manifestations »*. Si ces peurs-là sont fondées, c'est aussi car elles renvoient pour certain·es au vécu d'expériences violentes voire traumatisantes (syndrome post traumatique) en lien avec la lutte politique et climatique.

Si la terminologie renvoie directement au champ de la psychopathologie et peut paraitre extrême, c'est pourtant celle-ci qui est employée par les sujets de la recherche. Antoine (23 ans, XR) évoque « *des expériences qui sont traumatisantes* » pour évoquer les évènements de Sainte-Soline. C'est également ce qu'a ressenti Hugo (24 ans, DR), lui qui se définit comme « *spectateur* » lors de cette mobilisation raconte les conséquences survenues à la suite de celle-ci : « *Ça a eu plein de conséquences sur moi. De syndrome post traumatique, des choses comme ça* […] *j'avais vraiment une attitude à pas réussir à me projeter dans le futur, à avoir des idées noires, à être très négatif tout le temps et ça c'était des symptômes qu'on avait décrits dans après des événements traumatisants* ». Il relate par la suite des épisodes ponctués de « *stress* » chronique ou encore l'appréhension de réaliser certaines actions militantes. Ces évènements ne sont pas anodins et semblent avoir un effet sur le long terme. Dans la suite de l'entretien, Hugo raconte le vécu d'épisodes dépressifs : « *je me retrouve parfois à errer en ville presque en pleurant, parce que j'ai dû sortir et puis je vois les gens comme ça et ça me… J'ai, y'a des moments où j'ai envie de crier quoi, genre juste j'ai envie de sortir dehors, crier et puis. C'est ouais, c'est compliqué quoi »*. Enfin, le dernier élément que nous avons pu identifier et qui

renvoie aux conséquences - subies - de l'engagement politico-climatique témoigne d'une forme d'aliénation à cette activité. Que cet engagement s'apparente à un « *besoin* » pour certain·es, nous constatons un continuum allant jusqu'à « *l'obligation* » pour d'autres. Cette évolution et intensification traduit selon nous toute l'ambivalence de cette activité à la fois choisie mais exigeante. Elle occupe dans le cas de certains sujets (par exemple Emma, 20 ans, YFC) une place centrale où le militantisme ne semble plus pouvoir se retirer. Pour deux sujets (Ariane, 20 ans, XR et Hugo, 24 ans, DR), l'engagement politico-climatique a pu constituer une dépendance menant à des burn-out militants. Dans son discours, Ariane mentionne ceci : « *si je fais plus de militantisme écologique, ça veut globalement dire que je fais une dépression dans mon coin, en disant que je vois plus trop pourquoi je vais faire tout ce que je vais faire* ». Elle poursuit en disant : « *Je vois pas trop comment arrêter ça parce que je l'envisage, je l'envisage juste pas en fait. Parce que sinon non, mais parce que sinon rien ne sert à rien »*. Cet extrait illustre selon nous une réelle dépendance à l'activité militante chez la jeune femme. Envisagée comme une composante essentielle de son existence, la perte d'une telle activité - ici qui semble inconcevable - témoigne d'une forme d'aliénation. Nous l'évoquons au sens d'une nécessité à, d'un besoin qu'il faut satisfaire, pouvant aller jusqu'à bloquer le développement et les potentialités du sujet. Elle évoque durant l'entretien avoir vécu un *burn-out* militant et raconte un épisode de violence envers un camarade militant. Selon elle, l'investissement massif pour la lutte a eu un effet délétère, notamment dans son relationnel avec certaines personnes. Pour Hugo, militant de 24 ans à *Dernière Rénovation*, c'est une période « *assez courte* » mais très « *intense* » (avec la succession d'actions de désobéissance civile) qui l'ont mené jusqu'à l'épuisement. Il dit avoir vécu « *presque un burn-out* » et décrit après un temps de prise de recul ses symptômes : *« je suis tellement fatigué, faible et tout, mais je commence à tomber malade à répétition et tout et que ça me force à arrêter des choses et qu'après y'a un moment où quand je vais un peu mieux, ben je me rends compte que peut être que je passais un peu trop de temps à faire des trucs c'est... Tu t'engages dans trop de choses et ça te lessive quoi »*. Pris dans une dynamique aliénante d'investissement et de désinvestissement, il dit avoir vécu des moments « *compliqués* » et ressentir le « *besoin de d'arrêter tout ça et genre de rien faire. Et d'être pas bien tout ça »*.

2.3. Des expériences affectives vertueuses

Malgré des effets contrastés ou pernicieux, l'engagement politico-climatique et les expériences qui en découlent ont pu être appréhendés selon leurs portées mobilisatrice et cathartique ainsi que par leurs effets d'apaisement et d'épanouissement qu'elles procurent aux militant·es.

Tableau 16
Des expériences affectives vertueuses

Dimension	Sous-dimensions	Thèmes	Nombre de sujets n = x	
Expériences affectives vertueuses	Portées cathartique et mobilisatrice	Des espoirs pour motiver l'action	16	18
		Un exutoire pour réguler les affects	15	
	Sources d'apaisement et d'épanouissement	Dans le fait d'être ensemble	11	15
		Dans le fait de se sentir en cohérence et utile	11	
		Dans le fait de se comprendre	8	
		Dans le fait de trouver une « *safe place* »	7	

2.3.1. Portées cathartique et mobilisatrice

A présent, nous présentons en quoi l'engagement politico-climatique, s'il peut recouvrir une dimension cathartique chez certains sujets, assure aussi des fonctions mobilisatrices.

○ Un exutoire pour réguler les affects

Le premier élément qui constitue cette sous-dimension est le fait que l'engagement politico-climatique s'apparente à un « *exutoire* ». Mentionné tel quel dans le discours de Romane (15 ans, YFC), il permet pour certain·es militant·es (n = 7) d'exprimer et de partager de manière collective des expériences libératrices : « *ça fait un bien fou* » (Nino, 17 ans, XR) ; *« vraiment ça représente un lieu où je peux évacuer beaucoup de choses qui me font, enfin beaucoup de colère et de peur, etc., en faisant des choses »* (Emma, 20 ans, YFC).

L'engagement politico-climatique devient pour 11 sujets, une réelle activité permettant la décharge de stress et le soulagement. Comme en témoigne Antoine (23 ans, XR) ou Camille (22 ans, XR), l'engagement n'est autre qu'un moyen « *de régler des problèmes avec moi-même de type anxiété* » et « *réduire l'anxiété* ». Aussi évoqué comme « *un médicament* » ou une sorte de « *thérapie* », l'engagement politico-climatique contribue en un sens à la gestion d'une partie des émotions des sujets. Pour Emma (20 ans, YFC) ou Sélim (16 ans, ALT), l'engagement dans et avec le collectif constitue un « *lieu pour évacuer* » des affects tels que la tristesse,

l'impuissance ou la colère. Il semble jouer un rôle régulateur dans la gestion du stress comme c'est le cas chez Louise (16 ans, YFC) : « *ça me permet de déstresser* » ou Morgan (24 ans, XR) : « *C'était vraiment un moment de décharge de stress quoi, genre on se sentait vivant* ».
Conjointement à cela, nous pouvons souligner le sentiment de puissance qui semble animer une partie des sujets lorsqu'ils·elles évoquent les expériences d'engagement vécues avec le collectif. Pour Cléo (16 ans, YFC), s'engager auprès des autres lui apporte la force de « *ne pas être submergé par l'impuissance. Au contraire, c'est plutôt de l'oublier et de faire face à ça sans problème quoi. Ça donne une sorte de force* ». Elle partage ce ressenti avec Vincent (17 ans, YFC) qui dit après une action : « *quand je rentre de là après je me sens puissant quoi* ».

○ Des espoirs pour motiver l'action

De manière continue, nous pouvons souligner la motivation et l'enthousiasme généré par l'engagement politico-climatique chez 12 sujets de la recherche. Nous avons en ce sens identifié des motivations concernant la lutte et plus spécifiquement la lutte avec autrui. Si pour Tom (24 ans, XR) l'engagement en collectif « *donne envie d'agir* » et qu'il constitue une raison de persévérer chez Adèle (18 ans, XR) *(« C'est en persévérant qu'on peut arriver à faire changer les choses et ça serait dommage de s'arrêter maintenant quoi, alors que le combat fait que commencer, ou en tout cas est pas prêt de s'arrêter* »), pour Nino (17 ans, XR) c'est le fait d'appartenir à celles·ceux qui se mobilisent pour un changement qui procure cette motivation et cet enthousiasme : « *On fait partie de ceux qui commencent à faire bouger les choses, donc ça aussi c'est motivant »*. Si cette motivation à agir peut-être identifiée comme tournée vers autrui et vers l'action en elle-même, dans les discours de Sélim (16 ans, ALT) et Elsa (20 ans, FDC), il s'agit d'une motivation plus intrinsèque qui est exprimée (« *j'ai très envie de prendre soin mais de moi* » ; « *C'est cette envie de se sentir déjà, de se sentir utile à ce qu'on aime »*).
Cet engagement qui semble être vecteur d'une grande motivation chez les sujets tant nourrie par les aspirations à agir qu'une fois la mise en acte réalisée se caractérise également par son caractère joyeux, convivial et plaisant. Tom, militant de 24 ans à *Extinction Rébellion* qualifie son engagement comme suit : « *mon engagement il a de bon qu'il est très joyeux, enthousiaste* ». Associé à un « *rayonnement positif* », c'est aussi pour Elsa (20 ans, FDC) dans « *la joie* » qu'elle souhaite voir se réaliser son engagement. Les participant·es de la recherche évoquent tour à tour l'excitation (« *tout de suite j'étais à fond* »), l'admiration, la satisfaction voire l'exaltation face aux actions à venir ou réalisées (« *c'était assez dingue* », « *on était trop contents* », « *j'adore ça* » *etc.*) ainsi qu'un sentiment de puissance qui en résulte. Le discours d'Antoine, militant à *Extinction Rébellion* de 23 ans, est éclairant à ce propos : « *quand on voit*

une foule, bah comme encore une fois je reviens à Sainte-Soline, mais moi ça m'a fait un effet. Enfin ça donne du enfin, ça donne de l'énergie à fond de voir qu'y a 20 000, 30 000 personnes qui se bougent et qui sont là. On se dit qu'on est pas tout seul quoi. Et ça, c'est un effet fort qu'on retrouve en manif, on retrouve, mais du coup qu'on retrouve aussi à l'échelle d'un collectif comme ça ». Associé à l'idée de constituer « *quelque chose de solide* », avec « *légitimité et force* », l'engagement politico-climatique en collectif semble diffuser au-delà de l'espoir et de la motivation, un sentiment de puissance chez ces militant·es.

Nous constatons enfin l'évocation de deux autres caractéristiques qui se trouvent un peu plus éloignées de celles évoquées précédemment. La première est l'espoir, que génère l'engagement politico-climatique pour les sujets. En effet, plusieurs (n = 6) témoignent de leur insertion dans le mouvement de la sorte : « *ça m'a donné déjà espoir globalement de m'engager dans un mouvement comme ça* » indique Tom (24 ans, XR). Animé par le constat des conséquences vertueuses que peut réaliser la mobilisation, Nino (17 ans, XR) raconte : « *si on voit en plus en prime que ça paye, que nos actions payent donc bah ça donne aussi beaucoup d'espoir* ». Elsa (20 ans, FDC) évoque à son tour comment l'engagement politico-climatique lui permet de compenser les périodes durant lesquelles elle rencontre des difficultés à se mobiliser ou lors de période de retrait. L'espoir que génère l'engagement chez les sujets touche également à la manière de faire face et d'appréhender le monde à venir. Pour Cléo (16 ans, YFC), c'est ce « *qui me permet oui, de pouvoir continuer à vivre sans être forcément, sans voir les choses que négativement sur ce sujet-là ».*

2.3.2. Sources d'apaisement et d'épanouissement

○ Dans le fait d'être ensemble

L'élément partagé par plus de la moitié de l'échantillon (n = 14) renvoie au besoin de se sentir ensemble. Si celui-ci fait directement écho au besoin d'affiliation groupale et touche aux fonctions intersubjectives et relationnelles, nous avons pu voir dans le chapitre précédent comment l'engagement politico-climatique avait pour caractéristique le fait de partager une expérience émotionnelle avec autrui. Cette dernière se retrouve dans les dires des sujets lorsque nous les questionnons sur la fonction que recouvre leur engagement. « *Se retrouver* », « *se rassembler* » autour de buts communs constitue ce qu'Emma (20 ans, YFC) appelle « *une dimension de vie sociale* » chère à ses yeux. Elle témoigne avec enthousiasme ainsi : « *on se porte les uns les autres* », et partage ce sentiment avec Arthur (18 ans, YFC) selon qui : « *C'est exceptionnel, ça, c'est un sentiment qui est trop cool, c'est cette non solitude face à l'effort ».* En effet, le fait de se sentir « *moins seul·e* » face aux « *préoccupations* » que la crise engendre,

mais aussi de « *se sentir moins seule dans la lutte* » (Adèle, 18 ans, XR) est un élément central des discours. Les sujets mentionnent ainsi le fait de pouvoir se regrouper pour faire « *avancer* » les choses, joindre leurs forces et leur désir d'agir. L'engagement politico-climatique permet alors d'éloigner ou d'atténuer ce sentiment de solitude et vient dans un même ordre d'idée apporter du réconfort face aux différentes expériences vécues. Ce réconfort se trouve également dans les moments conviviaux partagés entre les membres du collectif mais peut aussi être évoqué de telle sorte : « *j'avais certains moments où j'avais besoin d'être entourée* » (Ariane, 20 ans, XR).

○ Dans le fait de se comprendre

Un élément central important à mettre en lumière et qui peut caractériser l'engagement politico-climatique en collectif est le besoin de soutien et de compréhension mutuelle. Se sentir « *compris par les gens* » et partager les mêmes vécus constitue une composante essentielle au plan affectif chez 14 sujets. Aussi associé au « *care* » (le fait de prendre soin), nous remarquons dans le discours des militant·es, le besoin et la recherche de personnes ayant vécu des expériences similaires (« *pouvoir parler de ce qu'on ressent, de savoir qu'on est pas tout seul* »). Le cas d'Antoine (23 ans, XR) est particulièrement éclairant : « *si t'as une question si t'as des doutes, ben tu peux les partager* », il poursuit en évoquant le rôle essentiel de soutien et de compréhension qu'ont pu jouer les membres du collectif avec qui il était parti à Sainte-Soline : « *si j'avais dû rentrer et être tout seul et pas pouvoir en parler avec des gens avec qui j'ai partagé ça, je pense que ça aurait été chaud. Enfin, c'est des expériences qui sont traumatisantes* ». Le collectif œuvre également en soutien face aux « *angoisses* » et à l'adversité de la lutte que ces jeunes mènent. Pour Olivia (23 ans, XR), le collectif permet de soulager certaines peurs et appréhensions (« *Je me sens comme si y avait un peu moins de poids sur les épaules. Ok maintenant on est ensemble, on est plusieurs à porter ce poids quoi »*). Le fait de « *pourvoir parler de ce que l'on ressent* » (Hugo, 24 ans, DR) et se sentir compris constitue également une composante essentielle de ce qui permet de faire collectif. Réelle « *force* » associée à son collectif (*Youth For Climate*), pour Arthur (18 ans) « *cette compréhension-là vis-à-vis d'autrui, sans le verbaliser, c'est hyper agréable parce qu'on se sent tellement incompris »*. Ce besoin de compréhension mutuelle joue selon nous un rôle essentiel dans le fait de rejoindre et appartenir à un collectif militant.

○ Dans le fait de trouver une « *safe place* »

Une autre composante qui semble être récurrente dans les discours des sujets - principalement chez les militant·es de *Youth For Climate* - est l'évocation du collectif et l'expérience vécue en son sein, comme celle d'une « *safe place* ». En effet, l'engagement vécu conjointement avec les membres du collectif et l'espace que ce dernier offre, semble sécuritaire et privilégié (« *je me sens en sécurité pour parler de ça et je me sens bien quoi* », Olivia, 23 ans, XR). Il s'agit d'une sphère où peuvent être vécues, exprimées et partagées, toutes les expériences - en lien ou non avec le militantisme - sans jugement, ni craintes. Selon Arthur (18 ans, YFC), « *C'est juste des choses de la vie et il y aura forcément quelqu'un pour aider autrui alors qu'on ne se connaît pas, c'est super* ».

L'espace privilégié que constitue le collectif et l'engagement qui en découle a permis à une partie de l'échantillon (n = 3) de trouver et se sentir à sa place. Qu'il s'agisse en effet de trouver sa juste place au sein de l'action et de son impact (« *je suis au bon endroit, je vibre, je rayonne et j'en donne aux autres et je donne l'envie aux autres de trouver leur truc qui leur fait vibrer à eux* ») ou de manière plus globale au sein du groupe et du collectif (« *j'ai vraiment trouvé une forme de place* », Ariane, 20 ans, XR), l'engagement politico-climatique accompagne la quête de cet équilibre.

○ Dans le fait de se sentir en cohérence et utile

Nous avons pu le constater, l'engagement politico-climatique constitue au plan affectif un rôle d'apaisement chez 10 sujets. Evoqué chez Olivia (23 ans, XR) comme une « *soupape de survie* », la mise en action de l'engagement politico-climatique joue un rôle essentiel pour « *soulager* » les angoisses en lien avec la crise climatique telle que l'éco-anxiété. Ayant une réelle fonction apaisante (« *ça m'apaise* », « *ça m'aide* », « *ça m'apporte une forme de baume au cœur* ») l'engagement constitue pour une partie de l'échantillon un moyen de se réconforter et se sentir mieux (« *je me sens mieux après avoir réalisé telle ou telle action* », Vincent, 17 ans, YFC). En écho à ce sentiment d'apaisement, nous relevons que pour 10 sujets de l'échantillon, un sentiment de bien-être résulte de l'engagement politico-climatique : « *J'adore ça et je trouve que c'est vraiment bien* », « *C'est aussi un bien-être personnel* », *« c'est des choses qui me qui me font du bien* » sont quelques-unes des façons qu'ont trouvé les sujets pour définir l'apport, au plan affectif, de leur engagement. Pour Maya (20 ans, YFC), l'engagement c'est aussi un moyen d'apporter « *une forme de bien-être en plus* ». Encore une fois associé aux différents moments et expériences partagées entre les membres du collectif (échanges, débats, moments conviviaux, actions, *etc.*) ces derniers semblent générer un climat propice aux

expériences positives : « *ça me met en joie de faire ça avec des gens avec qui je me retrouve* » raconte Elsa (20 ans, FDC). Dans le potentiel créatif et convivial qu'offre l'engagement collectif aux sujets, nous pouvons souligner l'apaisement et le bonheur que ceux-ci génèrent (*« c'est ça me rend carrément heureuse* » (Camille, 22 ans, XR) ; « *ça fait du bien d'être en collectif »* (Maya, 20 ans, YFC)).

À ce sentiment de bien-être, nous constatons chez certain·es une forme de plénitude et de satisfaction dans le fait d'agir (par le biais de l'engagement) mais aussi plus globalement dans le fait de prendre part à la lutte, faire partie d'un collectif engagé. Hugo (24 ans, DR) décrit notamment « *ce sentiment un peu de satisfaction d'avoir participé à tout ça* ». Cette satisfaction ressentie à l'égard de l'engagement se traduit aussi par un sentiment d'accomplissement et de fierté à agir (« *il y a une forme de fierté. Oui, quand j'arrive à sensibiliser des personnes, que j'arrive à les faire rejoindre un collectif, à leur faire prendre conscience de l'urgence »*, Louise, 16 ans, YFC) et à représenter le mouvement (« *je représente le mouvement donc ça m'apporte pas mal de fierté »*, Maya, 20 ans, YFC). Cela s'accompagne chez Olivia (23 ans, XR) d'un réel sentiment d'utilité et un gain d'assurance. À la fin de l'entretien, la militante décrit son expérience militante actuelle comme une réelle source d'assurance : « *Je me sens armée. En plus avec des outils en fait. Et je me sens capable* ». Elle partage ce sentiment avec Romane (15 ans, YFC) : « *Je me sens utile* ».

Enfin, nous remarquons que pour quatre sujets, l'engagement s'apparente à la recherche de cohérence entre les aspirations et les comportements. Chez Vincent (17 ans) militant à *Youth For Climate*, cela renvoie à l'idée d'une justification vis-à-vis de lui-même. Il explique ainsi : « *de savoir qu'il y a un problème et qu'en fait ça nous quelque part, ça on se, on se justifie par rapport à notre conscience. On a essayé, on a tenté, on a fait ce qu'on a pu et on se sent bien après en fait »*.

Cette partie du chapitre a permis d'appréhender l'engagement politico-climatique selon ses différentes fonctions au plan affectif. Si cette expérience peut être la source d'anxiété conduisant parfois le sujet à l'aliénation ou à adopter des positions d'opposition marquées, il recouvre aussi un versant plus ambivalent en permettant aux militant·es de se mobiliser en se tournant vers l'action. Cet engagement a ainsi permis d'assurer des fonctions de réassurance, mobilisatrices voire cathartiques et être source de bien-être et d'apaisement. Cet ensemble d'affects et leurs fonctions induisent, nous le verrons dans la partie suivante, des transformations du Soi.

3. Fonction symbolique de l'engagement politico-climatique

Si comme nous l'avons vu l'engagement politico-climatique a pu être appréhendé selon ses enjeux intersubjectifs et affectifs, nous pouvons dès lors l'étudier selon sa dimension symbolique. En effet, cette expérience de socialisation induit de fait des remaniements et des transformations de soi, de ses valeurs et de représentations du monde. En écho au premier chapitre de résultats, nous présentons dans un premier temps en quoi l'engagement politico-climatique peut constituer un prisme pour penser et comprendre le monde cette fois à un niveau plus macrologique, en s'appuyant notamment sur l'histoire des luttes sociales et leur versant politique. Puis, dans un second temps comment l'engagement politico-climatique permet au sujet, en articulant les dimensions sociétales / personnelles, collectives / individuelles, de s'inscrire et participer au changement social.

3.1. Penser le monde

Tableau 17
L'engagement politico-climatique pour penser le monde

Dimension	Sous-dimensions	Thèmes	Nombre de sujets n = x	
L'engagement politico-climatique penser le monde	Percevoir les enjeux systémiques de la crise	Caractère global et urgent	14	18
		Dimension politique	14	
	Comprendre le fonctionnement sociétal		12	
	Se situer dans l'histoire		8	

3.1.1. Comprendre le fonctionnement sociétal

Un des éléments majeurs présent au plan symbolique, que nous retrouvons dans le discours des sujets (n = 12), suppose que l'expérience militante (mise en acte de l'engagement, vie en collectif, échanges interpersonnels en lien avec cette expérience, *etc.*) constitue une clé de compréhension singulière pour penser le fonctionnement sociétal.

Le discours d'Emma (20 ans, YFC) illustre parfaitement cette idée : « *c'est aussi - mais entre guillemets - mes lunettes pour voir le monde, de on va dire d'en fait tout ce que j'apprends, tout ce que je partage là-bas.* […] *En fait de choses que je voyais pas forcément avant, je trouve*

aussi. Et enfin d'injustice ou quoi et que maintenant, j'en suis beaucoup plus consciente ». Favorisée par l'accès aux réseaux sociaux et aux informations disponibles de manière quasi illimitée la prise de conscience, puis la compréhension des enjeux et de la crise climatique apparait plus accessible pour les militant·es de l'échantillon. L'engagement politico-climatique semble dès lors constituer un puit de ressources et de « *connaissances* » propice à la curiosité et l'ouverture d'esprit sur l'histoire des luttes sociales notamment. Pour Hugo (24 ans, DR), les échanges et expériences interpersonnelles vécues dans le cadre du collectif militant lui ont permis de poser un regard nouveau sur le fonctionnement du monde. Il évoque notamment « *notre rapport à la nature, notre rapport aux autres espèces, notre rapport aux autres sexes à tout ça. Voilà. Au-delà de juste voir ça comme des discriminations et des oppressions dans la société, bah essayer de même de sortir de tout ça »*.

En effet l'engagement politico-climatique réalisé dans le cadre du collectif de lutte renvoie dans le discours de Tom (24 ans, XR) à une réelle prise de conscience des enjeux que la crise climatique suppose d'une part, mais constitue plus largement une expérience *transformatrice* (« *j'en suis ressorti vraiment, déjà avec des clés de compréhension. Et de propositions pour accélérer la transition »*). Constituante d'une base de ressources où se mêlent clés de compréhension et solutions, alternatives pour répondre au plan humain à la crise climatique, l'engagement se veut un outil d'appréhension du monde pour le sujet qui s'engage.

Enfin, un dernier élément semble avoir joué un rôle spécifique chez le sujet. Il s'agit de l'identification à des figures de lutte et leur discours. Arthur, 18 ans (YFC), évoque notamment à propos de Greta Thunberg : « *ça a marché, parce que tout de suite on s'est senti concerné, parce qu'on voyait quelqu'un qui avait notre âge, parce qu'on voyait quelqu'un qui disait une forme de vérité et qui était en fait sanglante presque, qui faisait peur et qui nous touchait directement. Et donc c'était un pilier pour comprendre l'écologie et la lutte de l'écologie »*.

3.1.2. Percevoir les enjeux systémiques de la crise

○ Saisir le caractère global et urgent

L'engagement politico-climatique se veut constituant d'une compréhension précise et spécifique du monde et de son fonctionnement. Nous nous intéressons plus particulièrement ici aux aspects qui composent la crise et son caractère systémique. Pour une partie des sujets de la recherche (n = 14), cette prise de conscience a permis de franchir le pas de l'engagement. Camille (22 ans, XR) évoque : « *je pense qu'il faut faire bouger les choses d'un point de vue systémique et c'est pour ça que j'ai rejoint Extinction Rébellion* ». Perçue comme « *une urgence climatique, environnementale, humaine* », la crise climatique est largement identifiée comme

un « *tout* », un « *ensemble* » où les enjeux dépassent l'action individuelle. Caractérisé par son urgence (« *c'est une crise qui est là et qui est urgente* ») et la manière dont elle est ancrée dans le quotidien de ces militant·es, l'appel à changer les choses et à se mobiliser devient prégnant (« *C'est urgent de bouger les choses* »). Nécessitant la mise en place de solutions collectives, généralisées, qui supposent de repenser les stratégies pour y faire face et l'imaginaire futur dans lequel elles s'inscrivent, il est important de saisir la dimension politique qui anime cette crise. Selon Simon (24 ans, FDC), « *on se rend bien compte qu'il y a un problème d'imaginaire et que si politiquement, si d'un point de vue climatique etc., on veut changer les choses, en fait y a pas que de la technique. Il y a aussi de la socio qui va devoir intervenir, mais il y a aussi du politique. Il y a aussi de comprendre où on en est aujourd'hui et remettre du politique au cœur du quotidien* ».

○ Comprendre la dimension politique

Si la compréhension des enjeux systémiques, généralisés et le caractère urgent de cette crise ont été plusieurs fois présentés, il ressort au plan symbolique, une meilleure compréhension du caractère politique de la crise, par le biais de l'engagement politique et climatique. Déjà conscient·es des différentes inégalités, de la répression militante qui entoure le mouvement de lutte pour le climat ou encore d'une société fonctionnant selon l'idéologie capitaliste couplée à l'inaction gouvernementale (« *les lois du gouvernement et l'inaction des gouvernements qui ne prennent absolument pas en compte les dimensions environnementales* »), l'engagement politico-climatique se veut lui aussi clé de compréhension de la dimension politique de la crise. 14 sujets évoquent cela dans leurs dires comme c'est le cas d'Emma (20 ans, YFC) : « *c'est intrinsèquement politique parce que c'est à l'échelle politique que les choses doivent se faire.* […] *C'est une vision politique, c'est une vision du monde et c'est, oui, l'écologie c'est politique* ». Nous constatons dans les discours la conscientisation de la manière dont « *le politique* » s'impose à la crise climatique mais aussi à la lutte qui est menée (« *le politique s'impose dans la problématique* »). Pour Adèle (18 ans, XR), malgré la volonté de faire changer les choses et d'agir « *en tant que citoyen* », le politique semble constituer une entrave supplémentaire, caractérisée par son inertie et la rétention du pouvoir décisionnel par une poignée de personnes (« *ça va être toujours les mêmes qui vont organiser* »). Cette idée s'exprime également dans le discours d'Elsa (20 ans, FDC), qui se dit « *dépossédée* » de cette dimension politique : « *J'ai l'impression que c'est associé à une élite sociale qui est formée, qui prend les décisions à notre place, qui pense à notre place, etc.* ».

Malgré cela, le politique, qui semble indissociable pour penser la crise et la lutte climatique, traduit une évolution de perception dans le discours de Nino (17 ans, XR) : « *Je suis obligé maintenant de passer par le politique. C'est à dire que, en fait, je m'intéresse à la politique, mais d'un point de vue climatique.* […] *C'est ces questions-là qui m'ont permis en fait de toucher à la politique et de voir en fait qu'y a rien qui va dans la politique et qu'y a tout à refaire. Mais c'est aussi quelque chose qui est, la politique, qui est nécessaire si on veut changer les choses. La politique, c'est ce qui organise la société. Donc si y a pas de société, enfin si y a pas de politique, y a pas de société donc voilà. Donc oui forcément c'est nécessaire la politique, même si la politique actuelle je suis pas du tout enfin c'est eux quoi les problèmes* ». L'engagement politico-climatique semble être un moyen de questionner ce et cette politique ici considérés comme défaillants pour lutter contre la crise climatique et suppose un positionnement de la part du sujet dans l'Histoire.

3.1.3. Se situer dans l'Histoire

Enfin, nous avons pu identifier dans le discours de huit sujets, un élément important : l'engagement politico-climatique a permis de se situer dans l'Histoire. Réel outil de compréhension comme nous avons pu le voir, l'engagement témoigne aussi d'un positionnement au sein de la société actuelle. Pour Simon, militant de 24 ans à la *Fresque Du Climat*, nous sommes à présent « *à un tournant de l'histoire où les gens peuvent se dire j'ai participé à ça et on a des choses qui sont complètement énormes à reconstruire, à rebâtir, à dire. On change totalement la société, on fait des grands plans* ». Animé par la volonté de repenser le monde et le fonctionnement de ce dernier (parfois de manière utopique), l'engagement politico-climatique apparait comme un moyen de se situer aussi au sein d'une génération d'acteurs et d'actrices pour les sujets : « *en se regroupant, même entre jeunes, y a moyen de faire des choses assez importantes afin d'organiser des marches, d'essayer de faire entendre notre voix* » (Maya, 20 ans, YFC). Pour Elsa (20 ans, FDC), le constat est le suivant : « *je me sens appartenir à la jeunesse, la génération qui est menacée directement et la première qui est la plus menacée par les enjeux écologiques. Et être la dernière à pouvoir changer les choses aussi* ». Au-delà des liens tissés par l'engagement politico-climatique entre les militant·es du collectif, cette identification à la jeunesse dépasse ces dernier·es : « *je me sens en empathie, en solidarité avec la génération mondiale quoi. Et plus largement à l'humanité entière parce qu'en fait, même si on a 80 ans, ben on vit les canicules et les sécheresses tous les ans depuis quelques années.* […] *en fait ça aussi c'est une communauté quoi. Et voilà. Et les citoyens et citoyennes de France, d'Europe, du monde. En fait juste parce que j'habite sur*

cette planète, je fais partie de cette grande famille quoi ». Bien conscientes et conscients de la situation d'urgence, de crise et des actions à mener pour tenter d'enrayer les impacts des changements climatiques sur leur existence, le fait de se situer dans le monde par le biais de l'engagement politico-climatique témoigne d'un positionnement et d'une compréhension du devenir du monde comme le rappelle Romane (15 ans, YFC) : « *je suis d'accord que ça peut choquer des gens parce que c'est pas très agréable qu'on dise à des personnes que leur enfant ne vivra pas jusqu'à 60 ans »*. Si son discours peut être heurtant à première lecture, elle ne fait qu'énoncer la réalité dans laquelle elle est amenée à se développer et grandir. Ainsi, pour y faire face l'engagement politico-climatique, semble constituer un outil pour participer à la transformation du monde et de son devenir.

3.2. Participer au changement social

Tableau 18
Participer au changement social

Dimension	Sous-dimensions	Nombre de sujets n = x	
Participer au changement social	S'inscrire dans le lien social	13	17
	Se positionner en résistance	10	
	Proposer des alternatives	7	

3.2.1. S'inscrire dans le lien social

Le premier élément qui témoigne de l'inscription du sujet dans le lien social et le devenir de la société n'est autre que le besoin et l'envie d'être acteur et actrice de ce dernier. En effet, Sélim (16 ans, ALT) use de la métaphore de la pièce de théâtre pour l'évoquer : « *c'est vraiment passer de l'autre côté de la scène. C'est-à-dire qu'on a un spectacle qui se déroule. Et soit on décide d'être spectateur et d'attendre la fin du spectacle, sans savoir si elle sera heureuse ou pas, soit on décide de passer sur la scène et d'être acteur de ce spectacle »*. Conjointement à cette idée, il apparait dans les discours de 13 sujets, l'envie de prendre part à ce « *spectacle* ». Être acteur·ice en prenant part à la lutte climatique traduit le besoin d'agir et l'envie de porter une action sur la société, comme Maya (20 ans, YFC) avant lui, Vincent (17 ans, YFC) évoque l'enthousiasme qui l'anime : « *je me suis dit mais moi aussi, je veux faire ça, moi aussi je veux agir* ». Il s'agit également de pouvoir (ré)exprimer une forme de citoyenneté, par d'autres moyens que les formes traditionnelles de participation politique.

L'inscription dans le lien social se traduit chez une partie des sujets (n = 9) au plan symbolique dans le souhait de participer à la transformation de celui-ci. Nous entendons ici plusieurs composantes.

La première est le fait de penser, concevoir l'idée même de transformation : « *on peut tester des trucs, on n'est pas en danger* […] *on peut prendre un peu de risques et quitter son boulot chez Total pour aller tester complètement autre chose pendant un an ou deux.* […] *C'est de montrer qu'on n'a pas un changement, enfin, ce qui nous semble être un changement radical n'est pas du tout un changement radical et un vrai changement radical, on le verra quand, y aura des gens qui commenceront à faire des vrais changements radicaux de façon vraiment ouverte »* évoque Simon (24 ans, FDC). Animé par le besoin de transformer les normes et référentiels sociétaux, son discours appelle à l'expérimentation et l'agir. Cette idée est aussi exprimée dans le discours de Nino (17 ans, XR) : « *on n'a pas encore la solution c'est à dire qu'il y a des choses qui ont été testées, il y a des formes de systèmes qui ont été testées, il y a des formes de politique. Mais pour l'instant, je pense que la solution, on l'a pas encore, mais elle arrive et il faut tester des choses pour arriver à trouver quelque chose qui tienne la route »*. Est encore une fois prônée l'action pour faire une différence, les sujets sont amenés à « *la création d'un nouveau récit et donc la mise vraiment en mouvement* » de la société, par le biais d'actions locales, inscrites sur un territoire donné notamment. Ce souhait d'agir de manière ciblée constitue aussi une caractéristique de la lutte menée. Pour Tom (24 ans, XR), « *les engagements que je prends, c'était dans des communautés locales où, vraiment, à l'échelle d'une ville. Et les formes que je vois et qui m'attirent le plus, c'est des engagements qui restent à l'échelle d'un territoire, qui essaient pas de globaliser, de grandir mais de faire ce qui est pertinent à l'endroit où l'engagement est pris et au moment où l'engagement est pris* ». Il s'agit ainsi de « *pouvoir agir sur la société* » et sur le lien social, où l'engagement politico-climatique devient un réel médiateur pour penser cette transformation : « *on aide les gens qui pourraient s'orienter dans la mauvaise direction à suivre, à se réorienter »* (Morgan, 24 ans, XR).

3.2.2. Se positionner en résistance

« *Qu'est-ce qui s'est passé pour qu'on en arrive là ? Quelles sont les étapes pour se mettre concrètement dans la chose ?* » demande Tom militant de 24 ans à *Extinction Rébellion*. Il apparait ainsi central de se demander quel regard les sujets posent sur ce système, jugé complexe, puissant ou insatisfaisant.

Les premiers éléments que nous avons identifiés relèvent d'un positionnement en contre, de la part de huit sujets de la recherche. S'il ne s'agit pas seulement ici de s'opposer ou de dénoncer

les abus du système actuellement à l'œuvre dans nos sociétés contemporaines, nous avons pu remarquer une part réflexive et critique vis-à-vis de ce dernier. Si en effet comprendre les enjeux qui sont soulevés dans cette crise est nécessaire, celle-ci peut chez certains sujets passer par l'identification de « *cibles* » contre lesquelles lutter. Comme le dit Antoine (23 ans, XR) « *le capitalisme c'est pas un objet, c'est pas une personne qu'on pourrait abattre et qui réglera nos problèmes* », il est nécessaire de pouvoir identifier des choses contre lesquelles lutter. Il dénonce ainsi une stratégie où « *toutes les représentations du capitalisme peuvent être des cibles et c'est pour ça qu'il y a de plus en plus de banques qui sont visées, pour ça, que les assurances enfin ce genre de choses »*. Tour à tour, les militant·es mentionnent leur identification des éléments pouvant nuire à un système plus vertueux et en lien avec les idéaux portés par leur lutte (« *viser les entreprises et quoi plutôt que les individus* »), bien qu'il apparaisse parfois difficile de pointer de manière précise des « *ennemis* » tant les enjeux sont systémiques et globalisés : « *j'ai très envie qu'on me désigne un ennemi, juste à détruire, et c'est pour ça aussi, c'est c'était compliqué »* raconte Ariane (20 ans, XR).

Cette position en contre se traduit également chez cette jeune militante par une colère envers le système, elle raconte comment la symbolisation des forces de l'ordre a pu avoir un effet chez elle : « *je me suis retrouvée dans des manifs sauvages, du coup où j'avais vraiment envie, j'avais quelque chose de cathartique dans le sens où j'avais vraiment envie de casser la gueule aux flics* ». Si elle raconte avoir fait mûrir ses représentations et adoucit ses ressentiments, d'autres militant·es évoquent la nécessité de désobéir en usant de la désobéissance civile : « *il est juste de désobéir* », « *on est obligé de désobéir* ». Cette dernière peut notamment passer par la revendication de l'utilisation de formes de violence : « *quand on fait de la désobéissance, on n'est plus du tout dans le système en fait. On est entre nous, on est entre nous dans un mouvement qui essaie de repenser le système déjà, en commençant par le dénoncer. Mais dans ce mouvement, on n'est pas "violence incontrôlée". Si on utilise de la violence, elle est contrôlée, on n'a pas envie de fonder un nouveau système sur une violence totalement incontrôlée, avec des armes ou des trucs comme ça* » (Nino, 17 ans, XR).

De manière continue, nous remarquons également chez une petite partie de l'échantillon (n = 5), une posture qui s'apparente à une forme de résistance. Premièrement une résistance face à la répression subie : « *ils veulent nous intimider en faisant ça et faut pas, faut pas se laisser avoir »* selon Adèle (18 ans, XR). Malgré les conséquences et « *risques juridiques* » encourus, s'engager s'apparente à une posture de résistance qui peut également se traduire dans l'adhésion et la revendication d'une « *pensée* » qui ne se veut pas majoritairement admise et dominante : « *Le fait qu'on va à contresens de ce qui se fait aujourd'hui. À contresens de la pensée des*

personnes, de la philosophie des personnes ou de ce que les personnes ont en tête, du système, des valeurs du système » (Nino, 17 ans, XR). Enfin est évoqué par Hugo (24 ans, DR), l'idée d'une révolution (quelque peu fantasmée) pour faire acte de résistance : « *le souci c'est que ça, bah du coup il faut soit genre une révolution et le peuple se soulève. On envahit Versailles et puis bah voilà, c'est un truc de dingue mais une vraie révolution parce que pour l'instant il y a eu des manifestations mais c'est des manifestations. Les manifestants ne sont jamais descendus avec des armes dans la rue, il y a pas eu d'assaut du Capitole en France quoi et... »*. Si son discours peut paraitre extrême, il s'agit d'un positionnement face à un système défaillant, où les alternatives pour y faire face ne manquent pas.

3.2.3. Proposer des alternatives

Enfin, nous avons pu mettre au jour dans l'analyse des dires, plusieurs alternatives - rêvées, souhaitées, déjà à l'œuvre - de la part des militant·es pour faire face au système et ainsi s'inscrire dans une transformation du monde.

Le premier élément que nous pouvons présenter fait référence au besoin de transformer le relationnel qui anime les personnes. En effet, bien que nous puissions trouver cette idée à la marge des alternatives à proposer pour changer le système, dans le discours de Tom (24 ans, XR), la transformation des liens sociaux occupe une place centrale : « *L'engagement en général, c'est quelque chose d'assez personnel, humain, c'est peu tourné vers le matériel et c'est forcément créateur de plus de liens, de plus d'échanges et de discussions. Et à mon avis, c'est nécessaire d'aller vers ça, vers augmenter la qualité de nos liens plutôt qu'augmenter la quantité de nos biens* ». Conjointement à cette idée est évoqué le refus d'un système basé sur la marchandisation et la mondialisation. Tourné vers un objectif de « *sobriété* », ce jeune militant est animé par le désir de « *de prendre son temps et ça va aussi dans un sens de sortir de la mondialisation, de la globalisation et de revenir à ce qui existe* ». Si certain·es comme Antoine (23 ans, XR) évoquent le désir « *d'arrêter le système* » d'autres invitent à repenser celui-ci qualifié d'« *ultra violent* » par le biais de l'engagement politico-climatique. Selon Morgan (24 ans, XR), « *ça peut être l'occasion de faire pleins de trucs, de décentraliser, de ramener les industries. Enfin, les industries, de réduire les industries et de ramener ce qui reste près des gens pour avoir moins de transport et tout et d'avoir... Alors, c'est l'occasion de repenser intégralement notre mode de fonctionnement et ça serait extrêmement bête de rater cette occasion et de juste laisser les bourgeois décider de tout »*. L'idée d'une transformation sociétale passe aussi par la manière de faire et penser les rapports humains en société. Le discours d'Hugo (24 ans, XR) que nous avons présenté plus tôt invite à ce décloisonnement des

imaginaires. Le but est alors de proposer un récit qui se veut alternatif, avec la nécessité « *de créer cette version résilience pour avoir des points sur lesquels s'ancrer. Parce que si on propose juste d'arrêter le système sans avoir ces alternatives et ses points forts sur les lesquels s'ancrer, bah ça fonctionne pas »* (Tom, 24 ans, XR).

Ainsi comme nous l'avons montré durant cette première partie de chapitre, l'engagement revêt une portée symbolique et transformatrice forte. Ces transformations, si elles concernent la société peuvent aussi toucher le Soi. Nous proposons ici deux illustrations de l'action réciproque qui peut s'opérer entre le sujet et son engagement.

Transformations réciproques entre l'engagement politico-climatique et le sujet

Le premier cas renvoie à la manière dont le Soi peut être transformé, repensé lorsqu'il prend la direction de l'engagement politico-climatique. Sélim, jeune militant de 16 ans à *Alternatiba* évoque : « *cet engagement permet aussi d'aller chercher au plus profond ce qui nous anime* […] *il faut aller chercher au fond tout ce qui nous lie à cette cause et tout ce qui nous anime, qui nous engage à la défendre* ». Utilisant une nouvelle fois une métaphore, il dit : « *l'engagement c'est vraiment faire ce saut dans le vide. Et une fois qu'on l'a fait, c'est facile. Mais le plus difficile c'est de rentrer dans cet engagement, de faire ce saut dans le vide où on voit pas le fond parce qu'on sait pas à quoi il ressemble. C'est impossible de savoir et donc il faut trouver au fond de nous ce qui nous pousse à faire ce saut et au fur à mesure qu'on tombe, forcément on voit le les contours se dessiner ».* Réel travail d'introspection et de prise de risque, l'engagement se veut comme le résultat d'une transformation du soi et de la direction de vie dans laquelle s'oriente le sujet.

De manière réciproque, Simon (24 ans, FDC) raconte la manière dont, une fois le pas de l'engagement franchi, s'opère en lui des remises en question et transformations du Soi progressives : « *y a un moment donné, il faut prendre cette décision là et ça prend du temps et c'est OK de pas le faire tout de suite. C'est OK d'avoir besoin de temps, c'est OK aussi de regarder par rapport à ses moyens* ». Evoquant la manière dont il a pu « *bifurquer* », il poursuit : « *je suis passé par là au début, je suis passé par toutes les phases du déni, etc., de me dire : Ah bah c'est bon, on a trouvé une solution. En fait, il faut arriver à être plus malin que ça et à toujours se remettre en question. Toujours se questionner sur OK ma position elle est arrêtée là, est-ce que je suis conscient des enjeux, est-ce que je suis conscient de ce que ça implique ? Si oui, est-ce que moralement, ma morale, enfin mon éthique a changé ? Est-ce qu'avec les nouvelles informations que j'ai, je remets un peu à jour tout ça et comment je vois différemment les choses. De considérer qu'on n'a pas une réponse unique,*

que c'est pas nous qui détenons la vérité mais que l'ensemble du groupe va aussi pouvoir ramener plein de choses ». Réelle illustration des liens étroits qui peuvent être tissés entre un travail réflexif sur soi et sur les apports de l'engagement politico-climatique, cet extrait nous invite à penser l'engagement et sa portée symbolique comme conjointe, inscrite au sein de rapport sociaux et un contexte sociétal, climatique spécifique.

Enfin, nous pouvons à présent tourner notre regard vers les enjeux autobiographiques, partie intégrante de l'engagement politico-climatique.

4. Fonction autobiographique de l'engagement politico-climatique

Cette partie propose finalement d'étudier, selon les enjeux autobiographiques de l'engagement politico-climatique, les différents processus psychologiques et sociaux à l'œuvre chez le sujet. Nous présenterons dans un premier temps en quoi l'engagement peut permettre une ouverture des possibles chez le sujet notamment grâce à un travail de questionnement et de réflexion. Dans un second temps nous regarderons plus finement comment ce dernier a permis la découverte et l'appropriation d'un nouveau système de référence accompagnant ainsi le sujet dans une quête de sens et de réalisation de soi, dans et par l'engagement politico-climatique que nous présenterons dans un troisième temps.

4.1. Une ouverture vers des remises en question

Tableau 19
Ouverture vers des remises en question

Dimension	Sous-dimensions	Thèmes		Nombre de sujets n = x
Remises en question de…	Du rapport à soi	Qui suis-je ?	12	15
		Quelles valeurs ?	6	
		Quel·le militant·e en devenir ?	6	
	Des conduites et des comportements	D'engagement	9	13
		Au quotidien	6	
		Articulation engagement et vie personnelle	3	
	Du système			8

4.1.1. Du rapport à soi

La première sous-dimension que nous avons pu mettre au jour concernant le processus de remise en question concerne le rapport à soi. Plusieurs éléments en témoignent. En premier, il convient de présenter l'identification de questionnements divers qui ont émergé chez une partie des participant·es (n = 15). Si la nature de ces derniers n'est pas toujours mentionnée, l'expérience qu'offre l'engagement politico-climatique semble être source de remises en question de la part des militant·es. Nous avons pu identifier grâce à l'analyse de contenu thématique, plusieurs axes de questionnements récurrents.

○ Qui suis-je ?

Le premier concerne la dimension personnelle du rapport à soi. En effet, chez Nino, militant de 17 ans à *Extinction Rébellion*, l'engagement politico-climatique est générateur d'interrogation sur la manière de se penser soi en lien avec la lutte qu'il a choisi de mener : « *je me pose la question si ça se trouve, c'est pas du tout dans ma nature, ou ça se trouve, c'est pas du tout... Ou je me trompe complètement. Si ça se trouve je suis une personne complètement différente. Si ça se trouve, je me suis trompé d'extrême ou un truc comme ça... Je me remets souvent en question là-dessus, c'est-à-dire qu'est-ce que c'est vraiment une lutte qui me convient ?* ». Associé à un processus réflexif constant, il semble par ailleurs se conforter dans ce choix d'engagement (« *après si j'en suis arrivé là et ça me fait du bien et je vois que je me bats pour*

quelque chose qui est beau, donc je me dis là que ça me rassure et je me suis pas trompé. Et puis j'ai ce recul sur le monde maintenant qui fait que voilà je peux pas revenir en arrière »). La question du qui suis-je et que suis-je devenu·e dans et par cette expérience militante est aussi présente chez d'autres militant·es de l'échantillon. Sélim (16 ans, ALT) témoigne d'une maturité et d'une prise de recul concernant ces questions. Selon lui, l'engagement est une partie intégrante du soi et la défense d'un idéal prôné ne peut se faire que par une certaine connaissance de soi (« *il faut ressentir ce qu'on a à défendre et pour défendre, il faut se connaître aussi* »). Il poursuit son analyse en évoquant un travail réflexif sur soi que suppose l'engagement militant : « *Mais il y'a ce côté d'aller chercher aussi, se retrouver des choses, trouver des choses à l'intérieur de soi-même et se construire* ».

Si l'engagement politico-climatique nécessite selon certain·es de questionner le rapport que l'on entretient au Soi, c'est tout un pan de l'identité militante qui est alors à questionner. En effet, nous faisons face ici à une remise en question processuelle de l'identité du sujet. Romain (17 ans, YFC) en témoigne lorsqu'il dit : « *je suis militant, certes, parce que je vais discuter, je vais faire des choses.* […] *mais je me considère pas vraiment comme un activiste parce qu'honnêtement moi, qu'est-ce que j'ai fait dans mon engagement ?* ». Nous constatons ici les interrogations quant à l'appropriation du rôle et de l'identité militante. Pour Cléo (16 ans, YFC), ces questionnements se traduisent par le fait de trouver sa place au sein du collectif et réussir à trouver le juste équilibre entre le fait d'incarner le mouvement, sans pour autant fusionner avec lui (« *je vais jamais parler en tant que Youth For Climate ou en tant que membre de Youth For Climate, mais enfin en tant que moi-même* »).

○ Quelles valeurs ?

La seconde sous-dimension qui apparait dans les dires des sujets renvoie à la remise en question des valeurs du sujet (n = 6). En effet, si nous ne pouvons pas prétendre à une transformation totale ou radicale de l'ensemble des valeurs du sujet par l'engagement, nous constatons cependant leur questionnement.

Ce travail prend racine pour une partie de l'échantillon au sein même de l'expérience militante. Pour Adèle (18 ans, XR) ou encore Olivia (23 ans, XR) il s'agit d'un réel travail de « *déconstruction* ». Il est important de retenir ici la part développementale que suppose ce travail de remise en question des valeurs et idéaux du sujet. En effet, pour Olivia, faire le pas de l'engagement politique et climatique a été une réelle étape de prise de conscience et de nouvelle appréhension du monde. Elle évoque notamment dans son discours son évolution quant à la perception des « *opposants* » premièrement identifiés comme les « *blocs* »

(blackblocs) et les « *casseurs* », puis l'adhésion à une partie de leur discours. Ici est remis en question l'idéologie et sa vision de ce que pouvait être la lutte et la manière de l'incarner. Ce travail de questionnement sur l'idéologie et les valeurs propres à l'engagement politico-climatique constitue aussi une étape pour Elsa (20 ans, FDC). Elle dit avoir « *vraiment vécu un virage dans* [son] *militantisme,* [sa] *manière de considérer* [ses] *convictions écologiques* ». Cette évolution se traduit notamment chez Nino (17 ans, XR) par le souhait de s'orienter et participer à « *ce qui est juste* ». La remise en question des valeurs et idéaux jusqu'alors suivis par le sujet semble au cœur du processus réflexif chez Hugo (24 ans, DR). Pour ce militant, il s'agit de questionner les valeurs qui animent le mouvement de manière conjointe aux siennes. S'il décide d'abandonner son parcours et la vie « *mainstream* » de « *mec de base comme les autres qui vivait dans la société, qui se projetait dans un job bien payé* » (aussi similaire au parcours de Simon, 24 ans, FDC), il justifie ce choix ainsi : « *ça m'insupportait et que je ne pouvais, je ne peux pas revenir dans ce que pourrait être une forme de vie normale* ». Selon lui, l'engagement politico-climatique a permis un travail réflexif et la construction progressive d'une « *éthique personnelle* » qui nécessite la confrontation et l'application de ces valeurs en conduites (« *il faut vivre un peu les choses et puis se confronter pour que ça t'influe réellement sur ton éthique* »).

○ Quel·le militant·e en devenir ?

Enfin, chez Arthur (18 ans) et Vincent (17 ans) tous deux militants à *Youth For Climate*, la remise en question du rapport à soi passe notamment par un travail d'introspection quant au devenir et à la radicalité de leur engagement. Le discours de Vincent est saisissant concernant ce travail et cette évolution. Il dit : « *si la personne que j'étais il y a 3-4 ans discuterait avec moi maintenant... Elle me traiterait d'extrémiste au sens péjoratif du terme. Vraiment »*. Il poursuit son discours en racontant le temps nécessaire à l'adhésion d'une pensée en marge de la société, plus radicale et conclut en disant : « *je me dis, mais comment est-ce qu'avant, pourquoi est-ce que je me posais pas ces questions-là ? Pourquoi est-ce que je réfléchissais pas à ça ?* ». Si la remise en question du Soi induit un questionnement sur la manière dont peut être pensé le monde dans lequel le sujet se développe, l'engagement politique et climatique joue de manière globale, le rôle de critique et d'interrogation quant aux actes, valeurs et conduites du sujet. Romane (15 ans, YFC) l'évoque ainsi : « *j'essaie de faire souvent cet exercice pour un peu moi-même, me remettre en question et donc en fait mon engagement, ça a été une perpétuelle, je pense remise en question parce que je suis jamais sûre de moi à 100 % »*.

L'engagement semble avoir joué un rôle majeur dans la remise en question du rapport à soi. Si nous avons pu évoquer certains aspects relatifs au soi, nous pouvons à présent présenter la manière dont peuvent être remises en question les valeurs et conduites du sujet.

4.1.2. Des conduites et des comportements

La remise en question des comportements et conduites du sujet fait partie intégrante de la dimension autobiographique de l'engagement politico-climatique. Si elles font directement écho aux raisons et aux conduites même d'engagement politico-climatique, nous pouvons souligner certains aspects récurrents chez une partie de l'échantillon (n = 13).

○ D'engagement

Le premier élément qui s'apparente aux remises en question des comportements relève des pratiques même d'engagement. En effet, l'expérience militante se veut évolutive et mouvante chez neuf sujets de la recherche. En lien direct avec la mise en acte de ce dit engagement, cinq sujets évoquent le souhait ou des réflexions en lien avec une intensification de leur pratique militante. Certain·es évoquent l'attrait vers les pratiques de désobéissance civile et une forme de radicalisation dans leur engagement (« *la désobéissance civile, je veux le faire parce que déjà j'aime enfin, j'estime qu'il faut le faire* » ; « *j'ai jamais été amené à faire aucun acte violent matériel ou quoi, mais je sens par rapport à mes engagements et ma vision de la stratégie militante que ça évolue, que je me ferme aucune porte quoi* »), pour d'autres, il s'agit de questionner le sens même de ces actes. Les réflexions quant aux pratiques militantes et leur mise en acte sont prégnantes dans le discours d'Antoine (23 ans, XR). Il raconte après sa mobilisation lors de l'évènement de Sainte-Soline les processus réflexifs auxquels il s'est prêté : « *on se pose à chaque début d'action aussi, surtout si on est avec des nouvelles personnes de savoir : ben toi, qu'est-ce que tu comptes faire, qu'est-ce que tu es prêt à faire jusqu'où t'es prêt à aller ?* […] *Est-ce qu'on se dit qu'on fait des tas de cailloux pour aider les autres qui vont jeter des cailloux, ou est-ce que nous-mêmes on va jeter des cailloux ? Est-ce que voilà à quel point c'est cautionner le truc ou pas ? Est-ce qu'on est d'accord voilà donc c'est toutes des questions qui sont intéressantes et qui permettent d'aussi poser ses propres limites à ce qu'on peut faire et à quel moment ça rentre en conflit avec nos valeurs, à quel moment ça le ne rentre pas ?* ». Ce travail réflexif sur les conséquences de ses pratiques et les conflits potentiels avec ses propres valeurs sont intéressants au plan psychologique. Nous faisons le constat ici d'un travail d'objectivation de la part du sujet dans le but de maintenir ou transformer ses conduites. De telles réflexions sont aussi à l'œuvre chez Sélim (16 ans, ALT). Pour ce jeune militant, il

s'agit de chercher un équilibre dans l'investissement de son activité militante avec le reste de sa vie : *« chacun a sa façon de militer. Et c'est vrai que mais moi je sais qu'encore une fois, ça peut paraître pour certaines personnes égoïstes, j'ai besoin de faire pencher la balance, c'est-à-dire que des fois j'ai ces faiblesses, ben j'ai besoin après de mettre quelque chose de l'autre côté de la balance pour équilibrer mon ressenti par rapport à mes idées »*. Cet extrait de discours renvoie également au fait de trouver ses propres limites.

En effet pour cinq sujets également, la recherche de ses propres limites en lien avec la mise en acte de l'engagement politico-climatique constitue un enjeu personnel. Pour Elsa (20 ans, FDC) ou encore Olivia (23 ans, XR) il s'agit d'un réel travail sur soi que d'identifier (et expérimenter) les conduites qui seront mises en place dans le cadre de leur activité militante. Olivia raconte comment « *il y a encore plein de choses auxquelles je suis pas prête. Dans mes engagements, je sais que je suis en train de prendre une voie effectivement très radicale et hors système. J'en ai conscience, mais je suis pas encore prête à accepter certaines choses, de me dire voilà, ça c'est non quoi. Euh ça tu pourras, ça tu peux plus faire ou c'est un peu en fait la jauge qui je pense que mais qui est difficile »*.

○ Au quotidien

Le second élément qui constitue la remise en question des comportements et des conduites concerne les pratiques quotidiennes. Quelles soient liées à la façon de penser le voyage (« *maintenant je me dis que non, c'est peut-être pas forcément bien de voyager, vu les tonnes de CO2 que ça a mis, qu'on peut se contenter de voyager pas très loin en train* », Louise, 16 ans, YFC), de s'alimenter ou de consommer au quotidien (« *ça remet en cause aussi mon comportement individuel, ma consommation. Je fais attention à ce que je consomme, à ce que j'achète »*, « *je me sentirais trop mal d'acheter des tonnes de plastique », « aller bouffer McDo, acheter un SUV et me poser aucune question, je pourrais pas en fait !* », *etc.*) elles sont des façons de repenser les comportements en lien avec la découverte de nouvelles valeurs et idéologies des sujets. Pour Hugo (24 ans, DR), la remise en question de ses pratiques traduit dans ses dires une évolution en lien avec la remise en question de ses choix de vie : « *c'est même pas un problème parce que c'est des choses auxquelles je suis complètement détaché. Maintenant je m'en fiche de pas voyager, je m'en fiche de pas traverser le monde ou de pas m'acheter des trucs parce que j'en ai pas besoin »*.

○ Articulation engagement et vie personnelle

Il apparait enfin pour trois sujets de la recherche, que la remise en question des actes et de l'engagement politico-climatique en lui-même s'articule autour de la vie personnelle. Témoin du temps investi et de l'aspect chronophage de l'engagement, Olivia (23 ans, XR) ou encore Morgan (24 ans, XR) évoquent les questionnements qui ont pu être à l'œuvre chez elles·eux. Ce dernier témoigne de cela en disant : « *Comme si c'était devenu tellement problématique d'y penser que j'essayais de plus y penser du tout. Et que du coup, je vais fonctionner en me disant : bon, je vais essayer de remplir mes objectifs là, maintenant et après vers le futur.* […] *Il y a un peu aussi de juste, j'ai peut-être plus de choses à faire qu'avant en termes d'occupation et du coup j'ai moins d'enfin... En tout cas, le militantisme dans le temps qu'il me reste, il m'en reste pas forcément beaucoup »*. Dans le cas d'Hugo (24 ans, DR) l'articulation entre son engagement politico-climatique et sa vie personnelle se répercute au niveau de ses relations interpersonnelles et plus particulièrement au sein de la sphère intime. Il décrit notamment le « *gros décalage* » ressenti avec la personne qui partageait sa vie lorsqu'il a décidé de s'engager en collectif. Il raconte notamment : « *même si la personne m'a soutenue complètement* […] *elle comprenait pourquoi je faisais ça* » et poursuit « *on s'est séparé en bons termes mais il y a un peu genre, hop, les virages différents qu'on va prendre* ». Réel témoin de l'articulation parfois complexe entre l'activité d'engagement politico-climatique et les autres sphères d'activités personnelles, ce choix induit un travail de remise en question des conduites et de leur place dans l'existence du sujet.

4.1.3. Du « *système* »

Enfin la dernière sous-dimension relative au travail réflexif et d'interrogation concerne la remise en question du « *système* ». Si ce dernier est en effet multiforme et peut renvoyer à bien des conceptions selon les sujets, nous avons tenté de dégager les éléments principaux qui étaient évoqués par les militant·es (n = 8).

Le premier élément concerne la manière de percevoir le monde et la remise en question de modèles jusqu'alors suivis. Si elle utilise des mots qui peuvent sembler enfantins, Olivia (23 ans, XR) évoque une remise en question de ses perceptions concernant les « *gentils* » et les « *méchants* » : « *qu'y a ce truc-là de me dire bah en fait je suis plus trop dans le système, je pense plus comme tout le monde. Enfin, je fais plus partie des gens "gentils" du coup, je sais pas comment on pourrait le dire mais... Dans le système quoi, qui pensent comme tout le monde, mainstream »*. Faisant de manière implicite référence au partage d'une pensée dichotomique

entre ce qui serait moralement accepté ou au contraire réprimé, il s'agit ici également de l'entame d'un travail de politisation et d'identification des limites de ce même système. Hugo (24 ans, DR) pour qui l'entrée dans un collectif militant a servi de première politisation (au niveau de ses valeurs), la mise en acte de son engagement, à travers la désobéissance civile, semble avoir joué un rôle clé pour comprendre et remettre en question le système : « *Je me suis jamais engagé dans un mouvement politique et au contraire la désobéissance civile, c'est plutôt se rendre compte que la politique a ses limites »*. Nous observons des réflexions similaires chez Romane (15 ans, YFC) lorsqu'elle dénonce, malgré son engagement, les jeux de pouvoirs et de domination à l'œuvre dans le système sociétal actuel : «*je suis quand même assez des fois désarmées à me dire, en fait, ça sert à rien ce qu'on fait, parce qu'ils passeront tout en 49.3 et qu'y aura… Enfin des fois, c'est un peu déprimant parce que je me dis mais putain, mais en fait tout ce qu'on fait, en fait on a aucun pouvoir ! Et nous dire oui, vous avez du pouvoir… Non mais on a pas de pouvoir alors c'est faux de dire ça »*. Face à ce constat, la question des moyens et comportements à mettre en œuvre pour lutter se pose. La désobéissance (civile) semble être un moyen privilégié pour y faire face, selon Adèle (18 ans, XR), la remise en question du système implique « *de désobéir* ».

Si comme nous venons de le voir, l'engagement politico-climatique peut entrainer chez le sujet une large remise en question du soi, des valeurs, des conduites, celles-ci se réalisent au profit d'un travail d'appropriation d'un nouveau système de référence comme nous allons le voir.

4.2. Un travail d'appropriation d'un nouveau système de référence

Tableau 20
Travail d'appropriation d'un nouveau système de référence

Dimension	Sous-dimensions	Thèmes	Nombre de sujets n = x	
Appropriation nouveau système de référence	Identitaire	Être et devenir militant·e	17	18
		Être acteur·ice	9	
	Axiologique	Nouvelle idéologie	11	14
		Positionnement politique	10	
		Valeurs et système de référence	10	
	Comportemental	Au quotidien	7	9
		En lien avec l'engagement	6	

4.2.1. Au plan axiologique

○ Nouvelle idéologie

Le premier élément concernant les transformations opérantes chez le sujet se trouvent au plan axiologique et plus particulièrement concernant l'idéologie qui anime celui-ci. Si le terme d'idéologie peut renvoyer à de nombreux concepts nous entendons ici la manière de percevoir le monde, mais plus spécifiquement une forme de philosophie de vie qui y serait associée. Elle recouvre en ce sens les différentes opinions, manières de penser et concevoir le fonctionnement sociétal. Pour Louise, 16 ans, militante à *Youth For Climate*, l'engagement au sein du collectif a eu un réel effet transformateur. Elle dit en ce sens : « *mon idéologie, elle a changé a... Ben même après quelques temps, juste après avoir rejoint Youth For Climate j'ai pas la même idéologie que maintenant, j'ai pas les mêmes opinions parce que depuis j'ai de nouveau appris des choses, j'ai fait des actions donc j'ai plus d'expérience* ». Si la transformation de l'idéologie se veut plus ou moins marquée selon les sujets, elle constitue pour certain·e un enrichissement quant aux problématiques sociales. En écho avec nos propos concernant la dimension symbolique de l'engagement politico-climatique, l'appropriation d'une nouvelle manière de penser et voir le monde se traduit au plan personnel par la manière de penser son inclusion dans la société, et ce par le biais de l'engagement. Réel exemple où « *la convergence des luttes* » est prônée, il s'agit selon Olivia (23 ans, XR) de faire vivre l'idéologie du mouvement à travers ses actes : « *on essaie de lutter contre les rapports de pouvoir et de faire en sorte de trouver des modes démocratiques politiques, des prises de décision, tout ça sans, qui ne génère pas des abus de pouvoir et une hiérarchie. Et ça c'est quelque chose qui me tient particulièrement à cœur* ».

Dans son discours est aussi présent un élément singulier : celui de faire partie de quelque chose de « *nouveau* ». Romane (15 ans, YFC) évoque le besoin de faire partie d'une minorité active qui se sont battu·es pour l'écologie et le climat, elle ne semble pas évoquer une radicalisation de sa pensée comme cela semble être le cas chez Nino (17 ans, XR) ou encore Vincent (17 ans, YFC). Ce dernier témoigne de l'évolution et la radicalisation de son idéologie en lien avec son activité militante : « *ce qui fait que ça a été un processus plus long, j'ai envie de dire, où j'ai été au début, un peu surpris que ce discours-là puisse être dans un mouvement qui œuvre pour le climat.* […] *ça a pris un peu plus de temps à me faire adhérer à cette pensée-là* ». Pour Nino quant à lui c'est le fait de pouvoir s'identifier à des « *rebelles* » qui semble jouer un rôle satisfaisant. Selon lui, l'idéologie du mouvement - devenue en partie la sienne - s'exprime de la sorte : « *Le fait qu'on va à contresens de ce qui se fait aujourd'hui.* À *contresens de la pensée des personnes, de la philosophie des personnes ou de ce que les personnes ont en tête, du*

système, des valeurs du système. Et puis aussi c'est ouais, c'est quand même aussi... C'est inspirant et puis c'est beau ».

○ Positionnement politique

Cette transformation au niveau de l'idéologie des militant·es se traduit également par une transformation au niveau du positionnement politique des sujets. Comme nous allons le voir, nous avons pu identifier dans leurs dires un réel travail de politisation - au sens de positionnement citoyen, politique -.

Là encore plusieurs éléments en témoignent. En effet, l'expérience qu'offre l'engagement politico-climatique semble avoir joué un rôle déterminent chez 10 sujets. Que ce soit dans le discours de Romain (17 ans, YFC) (« *je me suis beaucoup plus politisé. Je suis beaucoup plus politisé qu'il y a un an et demi c'est clair et net »*) ou d'Hugo (24 ans, DR) (« *ça m'a un peu influencé, je veux dire politiquement, où j'ai commencé un peu à me enfin me politiser »*) le militantisme semble avoir joué un rôle significatif dans la politisation de ces militant·es. Ce travail réflexif autour de la posture politique, semble se construire au gré de l'activité militante. C'est le cas notamment chez Morgan (24 ans, XR) pour lequel l'engagement est aussi un moyen de se positionner : « *je défends les gens qui sont hors du cadre »*. Même si cette politisation et appropriation d'une idéologie politique particulière semble plus présente chez les militant·es les plus âgé·es, elle se trouve également chez une partie des « plus jeunes ». Nino (17 ans, XR) évoque à ce propos : « *Si je regarde le parcours que j'ai pu faire, dans ce milieu-là, c'est vraiment quelque chose d'impressionnant quand je vois mes convictions que j'ai et celles que j'avais il y a 3-4 ans. Puisque quand on est encore enfant, adolescent, j'ai envie de dire, on n'a pas conscience, confiance de ça, hein. C'est la politique »*. C'est aussi le cas chez Romane (15 ans, YFC) qui semble user du militantisme de terrain pour mettre en pratique ses idéaux et convictions tandis que chez Arthur (18 ans, YFC) l'expérience militante lui a permis de construire une posture plus nuancée, étayée par les expériences passées : « *la politique, j'ai vraiment essayé de d'arrêter d'être juste dans le noir ou blanc, essayer plutôt de nuancer, essayer de comprendre ce que proposaient vraiment les différents gouvernements. Pourquoi est-ce que c'était pas aussi efficace que ce que vous pensez en un gouvernement ? Finalement, pourquoi est-ce que les décideurs politiques ou les entreprises ne pouvaient pas faire un changement aussi brutal qu'on le souhaitait et au contraire, pourquoi est-ce qu'il pouvait le faire et comment est-ce que moi, en tant que lycéen, à ce moment-là, je pouvais faire pour essayer de changer un minimum les choses à mon échelle ?* ». Nous constatons également pour une partie des militant·es qu'un travail de politisation semble œuvrer et de positionnement en

contre face au système actuel. En écho avec les éléments que nous présentions lors des enjeux symboliques, souvent en lien avec la répression subie dans le cadre de l'activité militante, les sujets témoignent dans et par leur engagement politico-climatique et leurs pratiques d'une réelle idéologie et manière d'incarner celle-ci. Olivia (23 ans, XR) indique l'ambiguïté et la complexité que cette prise de position suppose chez elle : « *là je me retrouve maintenant si je veux pouvoir défendre des valeurs, un modèle de société, ben en fait, je me retrouve à être du camp des méchants. Et ça, c'est un nouveau monde complet. C'était une grosse nouveauté là, très récemment. Enfin du coup moi dans ma vie, tout ça et ça change énormément et je le place aussi en parallèle* ».

Enfin, nous avons pu constater dans les dires de certains sujets, un discours plus nuancé. Si la position ne se veut pas en contre au système actuellement en place, il s'agit pour une partie d'incarner au plan citoyen une idéologie. Associé à l'idée de « *devoir* », où l'engagement représente « *un mode de vie citoyen* », il s'agit pour Romane (15 ans, YFC) de pouvoir exercer sa citoyenneté, par le biais de l'engagement et sa mise en acte, de se rendre actrice du devenir de la société.

○ Valeurs et système de référence

Comme nous l'avons évoqué précédemment, le travail de remise en question et de déconstruction vis-à-vis des normes, valeurs ou encore de l'idéologie qui était celle du sujet profite à présent d'une découverte et appropriation d'un nouveau système de référence. Il s'agit pour la moitié de l'échantillon d'une transformation marquée du système de valeurs et de référence des sujets.

Le premier élément qu'il convient de mettre en avant est la manière dont sont découvertes puis appropriées et signifiées les valeurs du collectif de lutte : horizontalité, démocratie, tolérance, anticapitalisme, rejet des formes de pouvoir et de domination, *etc.* L'engagement en collectif, au-delà de la découverte de ces valeurs, constitue un espace pour les exprimer et les incarner. Hugo (24 ans, DR) raconte comment pour lui il s'agit « *d'incarner des valeurs* » et ainsi lui permettre de se dire « *militant à temps plein* ». Il poursuit en disant : « *D'être avec des gens qui sont globalement très bienveillants et du coup bah ça fait du bien. Et aussi de l'influence que ça peut avoir d'essayer en fait d'arriver à un peu intellectualiser des valeurs et de se pousser à changer dans une certaine direction* ».

Associée à la construction d'une nouvelle « *philosophie de vie* » et d'une « *façon* » de vivre, l'appropriation des valeurs et idéaux que porte le mouvement se caractérise de manière processuelle, ponctuée par la mise à l'épreuve de ces dernières par l'expérience. Pour Adèle

(18 ans, XR) ce système de référence prend forme au gré de ses expériences militantes et de toute l'activité de socialisation qui s'apparente à ces dernières : « *Ça se fait au fur et à mesure de notre évolution mentale, enfin de notre façon de voir le climat et de voir aussi le militantisme et des rencontres qu'on peut faire, des actions qu'on peut faire. Ouais, voilà, c'est au fur et à mesure, on met petit, pas par petit* ». Ce travail d'appropriation s'apparente aussi pour d'autres à la recherche d'un certain équilibre entre les convictions et la mise en acte de ces dernières. Il ne semble être possible que par l'entame d'un travail d'objectivation et de hiérarchisation dans les valeurs et expériences passées. Si nous pouvons supposer l'entame d'un travail de *personnalisation*, il s'accompagne d'un travail réflexif du Soi. Pour Louise (16 ans, YFC) la finalité de ce travail réflexif peut se résumer de la sorte : « *ça change mon mode de vie, ma vision sur le monde, donc ma façon d'agir »*.

Nous pouvons à présent nous intéresser à la manière dont peuvent être appropriées de nouvelles conduites et comportements chez le sujet, en lien avec leur engagement politico-climatique, et comment cette appropriation peut contribuer à une transformation des conduites de la personne.

4.2.2. Au plan comportemental

Si comme nous l'avons vu, l'engagement politico-climatique induit au plan axiologique des transformations chez le sujet, il en résulte de même au plan comportemental. Dans un souci de synthétisation, nous ne présenterons ici que les éléments les plus saillants, partant du principe que l'entrée dans l'engagement militant constitue en elle-même une transformation chez le sujet. Ainsi suite au travail d'analyse thématique, nous avons identifié deux éléments principaux pouvant caractériser les transformations des comportements et conduites du sujet : au quotidien et en lien avec l'engagement politico-climatique.

○ Au quotidien

Concernant les transformations des comportements au quotidien, les éléments les plus saillants renvoient à la manière dont les sujets ont repensé, adapté et mis en œuvre de nouvelles conduites concernant leurs manières de consommer (n = 7). Si s'apparente derrière ce terme beaucoup de comportements, nous pouvons citer une adaptation dans les manières de se déplacer, et plus particulièrement de penser le voyage, de s'alimenter ou encore de conscientiser les achats (fast fashion, zéro déchet, *etc.*). Il nous semble cependant important de souligner la dimension processuelle et réflexive de la mise en place de tel comportements. Chez Romain (17 ans, YFC), cette dernière semble prendre une place constante et antérieure à toute action. Il dit en ce sens :

« *j'ai toujours un retour sur ce qui se passe actuellement en termes purement comptables, sur combien ça a coûté à la planète ?* ». Dans les dires d'Hugo (24 ans, DR) nous constatons une transformation des comportements suite à l'intériorisation des valeurs et d'une idéologie partagée dans le mouvement (« *de voir quelqu'un recevoir une injure raciste, ben je pense que je réagirais différemment de simplement outré ou de simplement de dire c'est pas bien ou de juste être observateur quoi »*). Nous constatons une recherche de cohérence entre les aspirations et valeurs qui animent présentement les sujets avec les conduites de ces derniers. Pour Maya (20 ans, YFC), l'engagement politico-climatique s'il a permis une transformation des comportements est aussi un moyen de mettre en œuvre les valeurs qui l'animent à présent : « *ça me permet d'être en cohérence avec ces convictions et de me dire qu'oui, juste enfin… Je mets, j'essaie de mettre des moyens pour faire en sorte de réaliser ces convictions »*.

○ En lien avec l'engagement

Le deuxième constat que nous avons pu établir relève de transformations en lien direct avec l'activité militante (n = 6). Si la prise de recul par rapport à la mise en acte de cette activité n'est pas toujours évidente ou prégnante dans les dires des sujets, nous avons pu relever deux éléments saillants concernant les pratiques militantes. Le premier concerne les questionnements autour de l'intensification, la radicalisation des pratiques avec pour exemple l'évocation, au plan pratique, de la mise en œuvre de comportements « *violents* ». Pour Camille, 22 ans, militante à *Extinction Rébellion*, le choix d'user de telles pratiques dans son engagement ouvre un espace réflexif au sein du collectif : « *je me pose la question aussi parce qu'on en débat beaucoup avec mes amis, de savoir bah justement, qu'est-ce enfin est ce qu'il faut vraiment être non-violent ? Qu'est-ce que la violence, qu'est-ce que la non-violence, à quel moment on emploie la violence etc »*. Elle partage ces interrogations avec Elsa (20 ans, FDC) qui elle ne souhaite pas user de la violence dans ses pratiques (« *je me rends compte que les formes d'engagement qui me conviennent, c'est pas celles où y a de la violence ou de la peur »*).

Le deuxième élément qui est à souligner est l'idée d'une évolution dans la pratique d'engagement. Le cas d'Olivia (23 ans, XR) offre un exemple pour illustrer l'évolution de sa place et son rôle au sein du collectif de lutte. Elle raconte ainsi : « *je me rends compte que l'énergie en termes d'énergie, si mon énergie, comment c'est réparti, en fait l'énergie, il est dans le collectif et dans les liens entre les personnes. Et je pense que j'ai des compétences là-dedans. Enfin, moi je suis souvent au pôle soin, quoi. Inclusivité ou même en fait, comment est-ce qu'on prend soin des personnes ? Comment est-ce qu'on fait médiateurice dans certains cas, facilitateurice en fonction des situations ?* ». Passant d'un activisme plus direct ou frontal à des

positions plus en retrait - mais non moins importantes - de soin et de lien avec les personnes, cette transformation des pratiques au sein même de l'engagement politico-climatique témoigne d'une expérimentation et un choix de la part du sujet, pour s'affirmer, en tant que militant ou militante.

Nous pouvons à présent voir comment l'engagement politico-climatique participe au plan identitaire à des transformations chez le sujet.

4.2.3. Au plan identitaire

Enfin, nous constatons une transformation centrale chez le sujet : celle de son identité. Si comme nous l'avons vu l'engagement politico-climatique engendre au sein de notre échantillon des transformations concernant le Soi, au niveau des valeurs, de l'idéologie qui entraine tant une politisation qu'une évolution des conduites et comportements, il s'agit à présent de présenter comment cette activité transforme également la part la plus intime du sujet : l'identité. Plusieurs éléments ont été dégagés par le biais de l'analyse thématique. Nous les présentons ci-dessous.

○ Être et devenir militant·e pour le climat

Le premier élément que nous pouvons présenter renvoie à l'acquisition progressive d'une identité militante. Pour une très grande majorité de l'échantillon (n = 17), être et devenir militant·e relève d'un réel exercice et d'une transformation de soi. S'étalant durant une temporalité qui est propre au sujet (parfois débutant dès l'enfance ou sans que cela soit directement conscientisé : « *je suis devenu végétarien et je pense que c'était en partie militant. Enfin c'est forcément un peu militant tout ça. Même si je le voyais pas comme ça à ce moment-là* », Antoine, 23 ans, XR), devenir militant·e se réalise et s'exprime de manière différente chez chacun·e des sujets. Qu'il se heurte aux difficultés que suppose l'engagement en collectif et les contraintes (de temps, d'investissement, intra collectif, *etc.*) qui en résulte ou au contraire qu'il se fortifie et se consolide avec le temps, le statut ou l'identité de militant·e suit un processus d'appropriation de la part de ces dernier·es. Leurs discours traduisent cela de manière diversifiée : « *j'étais complètement primo militant* », « *je me considérais comme trop jeune* […] *avec le temps, notamment en 2020 j'ai commencé à plus m'affirmer* » ; « *Je suis un jeune entre guillemets, qu'on peut qualifier d'engagé, peut-être* », *etc.* Si ces dires traduisent une certaine hésitation ou un manque d'assurance dans la manière de se définir en tant que militant et militante (pour le climat), cette construction résonne aussi avec la transition que suppose l'âge

adulte. C'est le cas chez Vincent, 17 ans, militant à *Youth For Climate*. Selon lui : « *le fait que ce soit la période où on arrive au stade adulte, ça renforce cette idée. Au sens je deviens adulte, je deviens pleinement citoyen, entre guillemets. Je vais pouvoir voter, etc. Et du coup le fait d'avoir un engagement qui prend vraiment forme, ou au moins, où on devient adulte, ça renforce ça »*. Accompagnant une posture de citoyen·ne - à part entière - l'engagement se veut composante de ce processus de transformation du soi. C'est aussi le cas chez Romane (15 ans, YFC) : « *ça a été tout un chamboulement. Et ça me construit évidemment et en même temps… Oui, ça en fait, ça me construit en tant que citoyenne et du coup, en tant qu'individu »*.

Nous constatons au sein de leurs discours la manière dont l'engagement et l'identité qui en résulte fait partie intégrante du soi. Utilisée premièrement pour se décrire : « *je milite du coup pour l'écologie* » ; « *je suis activiste pour le climat* » ; « *je suis une militante »*, *etc.* l'engagement en lien avec la cause climatique est aussi associé pour certain·e à une stigmatisation (plus ou moins bien vécue) par les sujets. Cette étiquette « *d'écolo de service* » allant parfois jusqu'à celle de « *l'écolo gaucho écoterroriste* » est pourtant mise au second plan. En effet, il semble ressortir pour une partie de l'échantillon une réelle fierté et revendication de leur activité militante. Associée à une composante essentielle de l'existence et du soi, l'engagement et l'identité militante qui en découlent tendent à prendre une place majeure pour se penser soi. Pour Vincent (17 ans, YFC), l'engagement qui n'était encore il y a quelques années pas constituant de sa vie, y trouve aujourd'hui une place privilégiée : « *Quand je vois la place que ça a actuellement, effectivement, ça a vraiment marqué ma vie »*. Romane (15 ans, YFC) quant à elle témoigne de l'omniprésence de son engagement : « *c'est ça fait intégralement partie de ma vie. J'ai enfin, j'ai toujours été engagée* ». Réelle composante d'une identité qui se construit ou se prolonge, le cas d'Arthur est intéressant pour illustrer l'ambivalence et la confusion qui peut parfois s'opérer.

Ambivalence, confusion dans l'identité

S'il dit dans un premier temps : « *Je suis tellement reconnaissant de Youth For Climate, parce que c'est des apports personnels au final »*, Arthur raconte ensuite un évènement regrettable en lien avec son identité de militant : « *j'ai reçu des menaces de mort par message et tout ça sur les réseaux sociaux alors que mon compte est privé et qu'il y a que mes amis qui ont accès. Tout ça mais ça m'a mis une petite claque. Je me suis dit : ah OK d'accord donc je suis pas que* [prénom 1] *lycéen, en fait je suis aussi d'autres choses pour certaines personnes. Et ça, c'est à ce moment-là que j'ai pris conscience que ça m'avait défini par la force des choses »*. Illustrant la fusion - et confusion - qui peut s'opérer entre l'identité

personnelle et militante, nous retrouvons un exemple quelque peu similaire chez Romane (15 ans, YFC). La jeune militante qui se définit lors de l'entretien par son pseudo militant, raconte la complexité qui œuvre dans le fait de « *jongler* » entre son identité militante et personnelle : « *C'est assez chaotique. J'ai du mal à le gérer, parce qu'en fait, c'est à dire qu'y a* [prénom 1]*, elle est à l'école et en famille, mais vraiment le reste du temps* […] *c'est compliqué à jongler et même des fois j'ai des trucs trop bizarres où je ne réponds pas au nom de* [prénom 1] *mais au nom de* [prénom 2] *ou je réponds au nom de* [prénom 2] *et pas au nom de* [prénom 1] *quoi pour si des fois j'ai du mal à jongler mon cerveau, il a du mal à bien acter les temps on va dire »*. Nous constatons ici une perméabilité entre les sphères de vie et d'expériences du sujet, où l'identité semble s'étirer et se confondre.

Si l'engagement militant est une composante essentielle pour se penser et se raconter soi, il témoigne aussi du besoin d'être acteur et actrice de la part des sujets dans ce processus de subjectivation.

○ Être acteur·ice

Il nous semblait important de souligner la part active, qu'une partie des sujets témoignent dans leurs dires. En effet, faisant directement écho aux conceptions développementales que propose le modèle de la socialisation de Malrieu, nous soulignons ici le rôle et l'envie à l'œuvre chez les sujets, pour devenir acteur et actrice de leur engagement - et plus largement de leur développement.

Associé chez certain·e comme c'est le cas pour Antoine (23 ans, XR) à une forme de contrôle sur le monde et sa compréhension (« *en étant actif comme ça, je me renseigne beaucoup plus sur ce qui se passe donc ça me permet aussi une meilleure compréhension du monde qui nous entoure* » ; « *j'ai pu questionner ces choses-là parce que j'en étais acteur »*) ou résultante du processus même d'engagement, nous constatons une posture à la fois critique et active de la part des sujets dans le devenir de leur engagement mais aussi de leur identité. Couplée à l'idée de capabilité et de pouvoir d'agir, les sujets témoignent par le biais de leur engagement et de sa mise en acte, le besoin d'agir et de conscientiser leurs actions. Pour Vincent (17 ans, XR), l'identité militante se couple au fait de « *sentir que j'ai accompli quelque chose »*, là où pour Cléo (16 ans, YFC), l'engagement politico-climatique constitue ce avec quoi elle a « *le plus de capacité d'agir* ».

Si comme nous l'avons vu, l'engagement politico-climatique renvoie au plan autobiographique à la manière dont les sujets transforment, prolongent et coconstruisent, par le biais de

l'expérience mais aussi des différentes sphères de vie, une identité nouvelle, celle de militant et militante engagé·es pour le climat, il convient à présent de présenter la manière, dont celle-ci s'accompagne d'une quête de sens et de réalisation de soi.

4.3. Une quête de sens et réalisation de soi

Tableau 21
Quête de sens et réalisation de soi

Dimension	Sous-dimensions	Nombre de sujets n = x
Quête de sens et réalisation de soi	Nécessité	17
	Cohérence	16
	Identité	12
	Introspection	11

4.3.1. Une nécessité pour soi

La première sous-dimension que nous avons pu identifier qui renvoie à la réalisation de soi et à la quête de sens dans et par l'engagement politico-climatique n'est autre que la nécessité que constitue ce même engagement. En effet, pour 17 sujets, celle-ci est évoquée dans leurs discours. Occupant une place centrale dans l'existence (« *c'est hyper important à mes yeux* » ; « *ça a une place hyper importante dans ma vie* »), l'engagement politico-climatique apparait chez ces militant·es comme une activité (plus que) nécessaire. Pour Camille (22 ans, XR) qui déclare « *je me vois pas ne pas le faire* » à propos de son engagement, ce dernier s'apparente à une certaine obligation, de soi à soi : « *C'est comme si c'était obligatoire* ». Nous retrouvons cette même idée chez plusieurs sujets de l'échantillon et constatons dans leurs propos différentes manières de l'exprimer comme en témoignent ces extraits : « *si je le fais pas, je vais m'en vouloir* » ; « *c'est quelque chose que je me suis imposé* » ; « *ça vient comme une obligation* » ; « *Je pense que c'est pas indispensable mais par rapport à moi-même* », *etc.* Cette obligation se traduit aussi chez d'autres par le besoin d'agir *« envers ceux qui ne le peuvent pas ou envers ceux qui ne sont pas assez écoutés pour* » (Romain, 17 ans, YFC) ou simplement par la nécessité en tant qu'habitant·e de cette planète (Hugo, 24 ans, DR).

Le caractère nécessaire de l'engagement chez le sujet tend aussi à répondre à un besoin d'accomplissement ou au moins la nécessité d'agir pour combler un sentiment « *d'inutilité* ». C'est ce qu'a pu ressentir Arthur (18 ans, YFC) : « *Au début c'était ce côté ouais, il faut faire des choses pour la planète et tout, il faut agir et également nous donner l'impression d'être utile*

dans la société et donc peut-être de pallier ce côté que je pouvais avoir, d'inutilité. […] *ça m'a rendu utile à mon sens. À mes yeux en tout cas, ça m'a rendu utile, même si c'est un degré minime ».* Réalisé en collectif, l'engagement politico-climatique est nécessaire pour « *faire bouger les choses* ». Pour Nino (17 ans, YFC), il y a au-delà de la nécessité d'agir, une réelle « *légitimité* » qui s'accompagne à cet engagement. Enfin, il apparait encore une fois nécessaire pour le sujet de donner un sens à son engagement. Selon Sélim (16 ans, ALT), « *pour vraiment se sentir engagé, il faut donner du sens à son engagement* », il poursuit en évoquant ses propres raisons de s'engager : « *ce qui me pousse à m'engager, ce que j'ai trouvé comme raison, pour l'instant, c'est surtout ce côté de l'urgence. Et de l'avenir, de qu'est-ce que je veux, moi au fond ? Et y a ce côté du ben encore une fois je peux pas prétendre vouloir quelque chose si je fais pas tout pour l'avoir. Donc je ne peux pas prétendre d'avoir un monde meilleur de ce point de vue, si je m'engage pas pour que ce soit possible ».* Ce dernier extrait traduit selon nous le besoin et la recherche de cohérence de la part du sujet, entre ses désirs et aspirations et les conduites qu'il propose pour les atteindre.

4.3.2. Un besoin de cohérence

La deuxième sous-dimension que nous avons réussi à identifier renvoie au besoin de cohérence de la part de 16 sujets de la recherche. Le premier élément qui est identifiable et témoigne de ce besoin n'est autre que l'envie d'agir. Prendre part à cette lutte, essayer et agir, quels qu'en soient les résultats constitue un objectif pour une partie d'entre elles et eux. Sélim (16 ans, ALT) utilise la métaphore d'une voiture fonçant à toute allure contre un mur pour représenter l'urgence de la crise climatique en cours : « *c'est vraiment cette impression qu'on est en train de foncer dans le mur. Et j'ai besoin d'avoir l'impression d'appuyer sur le frein même si ça se trouve le frein est cassé, il sert à rien. Et ben je veux pas me dire que j'ai pas essayé d'appuyer sur le frein à un moment ».* En écho à la nécessité d'agir, Romane, militante de 15 ans à *Youth For Climate* déclare : *« c'est ce genre d'action, personne n'oblige à le faire, mais moi j'ai envie de le faire et j'estime que moi, je me serais battue pour le climat* ». Faire partie d'un combat qui est « *juste* », de « *ceux qui font le bien* » et ainsi « *faire partie de la solution plutôt que du problème* » témoigne aussi du besoin de cohérence chez les sujets. Dans cette quête de mise en pratique des valeurs personnelles (en lien direct ou indirect avec l'engagement), la recherche de cohérence apparait fortement liée à a quête de soi.

Nous pouvons à présent étudier la manière dont le besoin de cohérence et la nécessité de prendre part à l'engagement politico-climatique accompagne une quête identitaire chez le sujet.

4.3.3. Une définition de son identité

« *C'est venu consolider cette chose qui était en moi et... Mais sur lesquelles j'avais pas encore forcément mis des mots. En fait, je pense, chacun de mes engagements, globalement, ils ont permis de concrétiser, de mettre des mots et des actes sur quelque chose qui me constituait.* […] *je sens qu'y a des choses qui s'éveillent aussi déjà en moi »* déclare Tom, militant de 24 ans chez *Extinction Rébellion*. Cette citation peut être le point de départ de notre analyse autour de la dimension identitaire et plus précisément de la quête qui en découle. En effet, pour plus de la moitié de l'échantillon (n = 12), l'engagement politico-climatique a permis la définition de soi chez le sujet. S'il ne s'agit pas d'un processus figé mais nécessairement mouvant, évolutif, la définition de soi passe dans le cas de Sélim (16 ans, ALT) par le fait « *d'aller chercher au plus profond ce qui nous anime* », « *ça permet aussi de se trouver en quelque sorte* […] *il y'a ce côté d'aller chercher aussi, se retrouver des choses, trouver des choses à l'intérieur de soi-même et se construire aussi* ». Propice à une quête du sens et de ce qui permet de définir le Soi, nous constatons dans les discours des sujets qui se définissent par leur manière de militer ou la radicalité vers laquelle ils·elles tendent, comment l'engagement semble partie constituante du soi et de l'identité. Arthur (18 ans, YFC) dit en ce sens : « *c'est le sens de mon engagement. Ça a été la définition de moi-même ».*

Nous avons également fait le constat d'une construction identitaire soutenue et permise par le collectif en tant que tel. Dans le cas de Romane (15 ans), le collectif de *Youth For Climate* constitue un réel « *pilier* » dans son existence. Si son engagement a permis de la définir en tant que militante, le collectif joue également un rôle majeur dans la construction de sa personne et plus particulièrement en tant que femme. Elle dit à ce propos : « *Youth For Climate, c'est vraiment un pilier. Je pense que dans ma construction de femmes au final, ça sera vraiment un pilier ».* Elle insiste sur la nécessité d'avoir un espace singulier, propre à elle pour pouvoir se construire de manière autonome : « *c'est vraiment MOI. Juste moi et je pense que c'est ça, je suis l'enfant de personne, je suis l'amie de personne, je suis juste moi et je crois que c'est vraiment ça qui font enfin, moi qui m'aide à me construire ».*

Nous remarquons enfin que malgré l'impact avéré de l'engagement sur la construction identitaire de certains sujets (« *Je saurais actuellement pas quantifier comment mais oui j'en suis sûr, c'est évident »* nous répond Romain (17 ans, YFC) à la question « *Est-ce que ça a pu avoir une certaine influence ? Ce militantisme sur toi, ta personne ?* »), la prise de recul vis-à-vis de son impact et son influence sur la construction de la personne reste encore complexe. Tom (24 ans, XR) explique avec maturité : « *l'engagement chez Extinction Rébellion, pour*

l'instant, il est encore un peu trop neuf je pense pour pouvoir voir comment il construit ma personne. Mais je vois que dans cet engagement il y a des parties de moi qui s'expriment ».

4.3.4 Un travail d'introspection

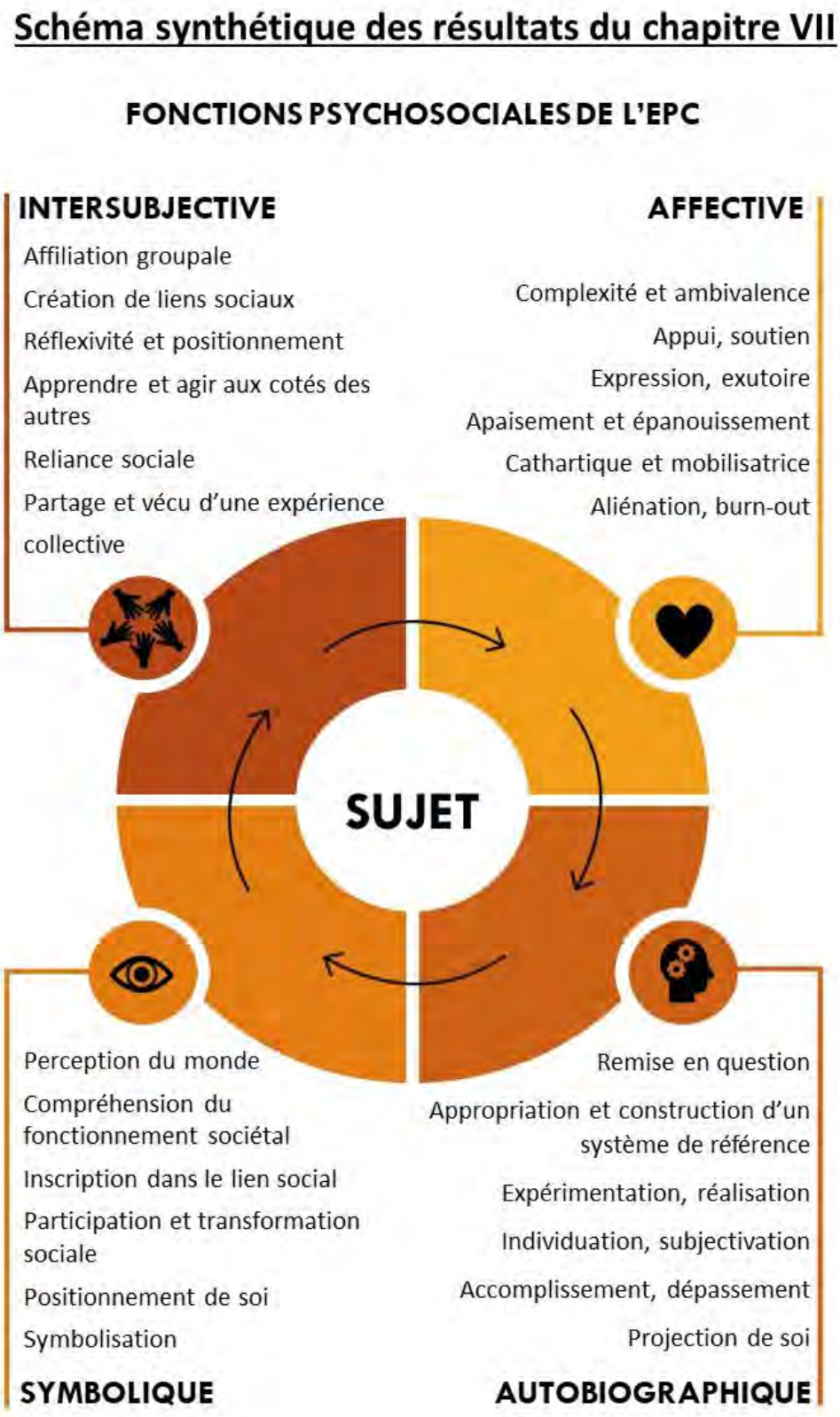
La dernière sous-dimension qui nous semblait important de mettre au jour renvoie à la prise de recul, parfois consciente de la part des sujets quant à leur engagement politico-climatique. Si ce travail d'introspection n'est pas toujours possible ou réalisé de la part des militant·es, nous avons pu identifier chez plus de la moitié de l'échantillon (n = 11) des éléments y faisant référence.

Le premier élément que nous pouvons mettre en avant est la possibilité, par le biais de l'activité militante et d'une certaine prise de recul, de l'identification de ses propres limites. En effet, si l'engagement permet un travail d'introspection et de remise en question (du monde, des valeurs, de l'identité), il permet de fait d'apprendre à se connaitre soi. Pour Antoine (23 ans, XR), l'engagement « *Ça permet aussi de mieux me connaître, de mieux savoir quelles sont mes limites* ». Nous retrouvons une pensée similaire dans le cas de Sélim, militant à *Alternatiba*. Selon lui l'engagement est ponctué de « *faiblesses* » et de « *craquages* ». Il évoque deux facettes de l'engagement. La première qui témoigne du besoin de s'engager pour une cause qui tient à cœur, à laquelle est porté un intérêt certain. La deuxième quant à elle relève de la sphère intime. Selon lui, « *Il y a ce sens de donner du sens personnellement à ce que je fais. Donc il y a ce côté vraiment personnel de l'engagement. Ben donc ce que je disais se sentir... En fait des fois je m'engage pas pour la cause forcément, mais ça m'arrive des fois de m'engager parce que j'ai besoin personnellement de me sentir engagé pour aller mieux* ».

L'identification du besoin d'engagement renvoie également au fait de questionner la place que prend l'engagement dans l'existence. Faisant référence aux questions de sécurité (lié au militantisme) ou de la recherche d'équilibre dans l'engagement (« *un rare truc auquel je trouve du sens mais c'est vrai qu'enfin il y a... Oui, ça oui, ça prend le pas, mais j'essaie de faire en sorte que ça prenne pas trop le pas* », Ariane, 20 ans, XR), la prise de recul s'apparente à un travail à fois réflexif mais aux portées développementales et objectivantes. Pour Elsa (20 ans, FDC), cette prise de recul vis-à-vis de l'engagement s'exprime également dans la manière de se penser soi en identifiant la période transitoire dans laquelle elle se trouve : « *je change. Enfin, j'évolue beaucoup et aussi parce que c'est dans ces années où on se construit quoi. Et donc comment est-ce que je peux choisir de quelque chose maintenant quoi à 18 ans, ça me paraît fou ! Et en fait j'ai l'impression que j'ai de moins en moins besoin et envie de me projeter dans aussi longtemps à l'avance* ».

Ce chapitre nous a permis de rendre compte, à partir des enjeux intersubjectif, affectif, symbolique et autobiographique de l'engagement politico-climatique, d'un ensemble de fonctions et processus psychologiques sous-tendus par cette activité socialisatrice. Nous proposons dans le chapitre suivant, à partir de 4 études de cas et des étapes du modèle de l'interstructuration du sujet et des institutions (Baubion-Broye et al., 1987), d'étudier les dynamiques et processus psycho-sociaux à l'œuvre dans l'engagement politico-climatique chez le sujet.

Figure 6
Schéma synthétique des résultats du chapitre VII



Chapitre VIII : Les étapes de l'interstructuration dans l'engagement politico-climatique

Nous proposons dans ce chapitre, une étude des dynamiques de changement à l'œuvre chez le sujet et des processus psychosociaux dans l'engagement politico-climatique. Ce chapitre tend à répondre à la question en quoi et comment, l'engagement politico-climatique peut-il s'apparenter à une activité de personnalisation chez le sujet pris au sein d'une transition développementale. Nous souhaitons pour cela mettre à l'épreuve les différentes étapes du modèle de l'interstructuration du sujet et des institutions (Baubion-Broye et al., 1987) à partir de quatre études de cas issues de notre recherche. Nous avons en ce sens sélectionné les parcours d'engagement[36] nous paraissant les plus représentatifs de ces transitions globales. Allant dans le sens de la phénoménologie, nous avons cherché, en prenant appui sur les dires des sujets, à rendre compte des significations possibles de leurs expériences et plus globalement de l'articulation entre l'expression d'un vécu et un ensemble de processus psychosociaux relatifs à l'interstructuration du sujet et des institutions.

Nous proposons ainsi de rendre compte 1) des aspects pluriels de la socialisation par l'ancrage plural du sujet grâce au récit de Romane, 15 ans, engagée au sein de *Youth For Climate*. 2) De l'émergence des conflits et du travail de déprise à partir des dires d'Ariane, 20 ans, militante engagée à *Extinction Rébellion*. Nous illustrerons ensuite, 3) la reprise mobilisatrice : projet et tentative de traitement du conflit par le biais des expériences d'Hugo (24 ans), engagé à *Dernière Rénovation* et enfin comment 4) l'entreprise créatrice peut être source de personnalisation et d'innovation sociale, selon Tom, 24 ans (*Extinction Rébellion*).

1. La diversité des milieux de vie comme ancrage plural

La première phase dans le développement des processus psychosociaux de l'interstructuration du sujet et des institutions est la phase *d'ancrage plural*. Elle renvoie aux processus d'*appropriation* et d'*équilibration* du sujet, soumis aux influences multiples de ses différents réseaux (interpersonnels, sociaux, culturels) et des milieux dans lesquels ils sont à l'œuvre. Nous verrons dans cette partie, en nous appuyant sur le cas de Romane, militante de 15 ans engagée à *Youth For Climate* (*cf.* Annexe 6), comment se réalise l'inscription du sujet dans ces

[36] Nous tenions à rappeler à la lectrice ou au lecteur de ce chapitre que l'ensemble des sujets de la recherche aurait pu prétendre à être présenté dans ce chapitre. Nous avons fait le choix de sélectionner quatre parcours qui nous semblaient être les plus représentatifs de chacune des phases de l'interstructuration. Aussi nous rappelons qu'il ne s'agissait pas non plus pour nous d'effectuer de comparaison en termes d'âge et ou de genre.

différents réseaux et comment leur pluralité assure au sujet des ancrages multiples (pouvant être à leur tour source de conflit) pour se développer et se socialiser.

Lorsque nous rencontrons Romane, celle-ci se présente premièrement avec son prénom puis avec le pseudo qu'elle utilise au sein de *Youth For Climate* (un autre prénom). Elle nous raconte comment elle « *jongle* » entre ces deux identités dans ce qui semble être ses sphères de vie principales : *Youth For Climate* et sa scolarité. Durant son parcours, Romane nous explique avoir eu une sensibilité et une curiosité précoce pour la politique et le féminisme. Dès l'âge de 9 ans, elle commence un travail de sensibilisation et d'information et rejoint, une fois arrivée en classe de 3eme, le *NPA*[37], puis la France Insoumise et enfin la *NUPES*[38]. Aujourd'hui elle dit « *ne plus trop* [être] *dans les partis politiques* » au profit à présent d'un investissement au sein du collectif militant *Youth For Climate*. Nous constatons qu'après une exploration de divers groupes socialisateurs (militants et politisés), Romane évoque son insertion progressive dans le collectif des jeunes qui luttent pour le climat. Elle dit avoir premièrement suivi leurs échanges *via* le groupe Discord, puis suite à un « *clean walk* » organisé par le collectif, avoir décidé de les rejoindre pleinement. La raison pour laquelle elle semble avoir opéré un retrait vis-à-vis des anciens groupes et réseaux « idéologiques » des partis politiques est notamment dûe au décalage ressenti avec les personnes qui composaient ces groupes : « *Le NPA j'étais avec des trentenaires. J'avais 13, 14 ans donc c'était compliqué* » ; « *on va dire que dans les autres partis politiques c'était compliqué* […] *ils ne comprenaient pas souvent que j'étais aussi jeune* ». Si l'on peut ici faire le constat d'une objectivation partielle des insuffisances que les partis politiques et les personnes qui y sont engagées offrent à la jeune militante, elle poursuivra plus tard en pointant un conflit axiologique quant à l'idéologie du NPA par exemple : « *au NPA je l'avais pas trouvé forcément ça* [une compréhension mutuelle] *parce qu'ils étaient anticapitalistes mais j'avais du mal avec… Je trouvais qu'ils… Ils étaient pas alliés dans d'autres formes d'oppression* ».

Si en effet un travail de conscientisation des conflits inhérents à ces sphères de socialisation est mis au jour, nous constatons une ambivalence et l'apparition d'une forme de clivage chez Romane. Comme le suppose la première phase de l'interstructuration, les diverses *organisations sociales instituées* (ici le parti politique par exemple) œuvrent dans un travail de *régulation idéologique* et *culturel*, l'ancrage au sein d'un tel réseau induit chez la jeune femme l'émergence de contradictions et d'identifications contradictoires. Elle dit : « *en même temps je*

[37] Nouveau Parti Anticapitaliste
[38] Nouvelle Union Populaire Écologique et Sociale

trouvais ça bien enfin voilà, j'étais vraiment tiraillée, je savais pas trop et surtout j'avais pas de repères de mon âge, de personnes enfin le mec, un de mes potes au NPA il avait 30 ans. Bon voilà quoi, genre il était compliqué d'enfin, on avait pas aussi les mêmes sujets de conversation sur la politique, enfin on avait pas la même vision des choses parce qu'on avait pas du tout le même parcours de vie aussi donc… ». Confrontée à un décalage et face à une situation où les sujets « voient limités leurs moyens d'action, contestés leur capacité de personnalisation et leurs idéaux, et où ils échouent à devenir eux-mêmes » (Baubion-Broye et al., 1987, p. 438), Romane opère un déplacement vers un autre groupe social - militant - : *Youth For Climate*.

Avant de présenter la manière dont celui-ci constitue un lieu d'ancrage stable et sécurisant pour le développement de la jeune militante, il convient également de revenir sur les différents ancrages (au sein des institutions) et sous-systèmes sociaux dans lesquels le sujet s'insère durant son développement. Si nous ne reviendrons pas sur la manière dont se sont développés ces ancrages durant l'enfance, nous proposons un regard, appuyé avec le cas de Romane, sur la manière dont à l'adolescence, le sujet peut s'inscrire dans ces différents réseaux et sous-systèmes et coconstruit ses propres *conduites* et *systèmes d'évaluation*.

Si en effet, le travail d'ancrage initial au sein des sphères familiale, scolaire et amicale a permis au sujet de trouver et s'approprier des « instruments affectifs, cognitifs et pratiques, lui permettant de construire une personnalité sociale » (*op.cit*, p. 438), cette insertion progressive en leur sein a également permis la construction d'une image du soi socialement valorisée et valorisante, caractéristique du processus d'*identisation* et d'une « quête continuelle marquée par une succession d'identifications et d'étayages » (*op.cit*, p. 439). Cette suite de mécanismes et processus psychologiques renvoie de fait à l'activité d'*acculturation*. En effet, le sujet s'approprie dans les identifications réciproques et expériences partagées avec autrui les normes, valeurs, représentations de ce qui constituera par la suite son système de référence. Dans le cas de Romane, l'expérience militante de ses parents (tous deux militant·es à *Extinction Rébellion*), leur « *conscience politique* » et la valorisation de ses expériences militantes (« *Ils sont très fiers de moi que je fasse ça* ») a permis d'accompagner sa propre politisation et construction personnelle. Elle évoque également accorder une place centrale aux nombreuses lectures et aux Sciences Humaines et Sociales pour se construire (« *la lecture ou la sociologie vraiment ça, c'est vraiment ma passion* » ; « *je me construis aussi grâce aux livres* »).

Il y a dans ce travail d'unification et de constitution du soi des régulations qui s'opèrent entre les « identifications contradictoires », « les incitations socio-culturelles » (op.cit, p. 438) et les désirs du sujet, d'aspirer à une autonomie et se défaire de l'image et des attentes que les autres

lui renvoient. Dans le cas de Romane, nous constatons un réel décalage avec les autrui de son âge. Celui-ci peut notamment s'expliquer par sa neuroatypie (HPI). Elle mentionne par exemple « *l'impression d'être toujours un peu plus... Je sais pas comment expliquer… Un peu différente avec les gens de mon âge et du coup je me sens…* […] *mais vraiment de l'école, on va dire que l'école, j'ai… En fait comme j'ai dit tout à l'heure, j'ai beaucoup de mal avec les gens de mon âge* ». Elle déplore par la suite les difficultés qu'elle rencontre au sein de son lycée « *privé* » où elle se sent « *infantilisée* » et dit être avec des personnes qui ne partagent pas ses centres d'intérêts.

Nous faisons ainsi l'hypothèse que les sphères socialisatrices supposées assurer des ancrages stables et des assises pour la construction de la personnalité du sujet se trouvent ici source d'insatisfaction voire de conflit chez Romane. Nous allons voir à présent comment l'engagement politico-climatique et surtout le collectif de *Youth For Climate*, offre chez la jeune femme un lieu propice à son inscription dans des réseaux d'autrui, mais plus largement interpersonnels, sociaux et culturels.

En effet, nous le mentionnons en introduction de cette partie, l'engagement politico-climatique au sein du collectif est une étape marquante dans le parcours de Romane. Après plusieurs tentatives montrant leurs insuffisances, elle s'oriente par le biais d'un ami à elle vers le collectif *Youth For Climate*. Réelle bascule dans son parcours, elle évoque : « *c'est à Youth For Climate que j'ai trouvé le compromis parce qu'on est on est déjà jeune* […] *je me suis fait beaucoup d'amis là-bas et surtout enfin moi ce que ça m'apporte personnellement c'est que bah j'ai du mal avec les gens de mon âge et que bah là je trouve des gens qui sont un peu plus grands mais qui restent quand même un peu ados et du coup bah j'aime bien* ». Elle poursuivra en mentionnant la naissance de relations interpersonnelles spécifiques (politisées et qui ne partagent pas l'intimité du prénom par exemple) où elle semble trouver des figures identificatoires et de compréhension mutuelle. Réel lieu d'objectivation des insuffisances et sentiments d'insatisfaction des ancrages passés, le collectif et les membres qui le constituent semblent jouer un rôle structurant, propice au développement et à l'affirmation de la singularité (Tap & Lecomte, 2016) de Romane : « *aller à Youth For Climate, vraiment, j'arrive comme j'ai envie d'arriver quoi, et j'ai pas de pression sociale, c'est vraiment ça. Il y a pas de pression de tu dois être comme ça ou tu dois faire ça pour que les autres te comprennent. Parce qu'aussi Youth For Climate, y a beaucoup de gens qui ont des neuroatypies, donc ouais, je pense que vous connaissez et donc bah des fois on se sent un peu, on est entre nous. C'est un peu ces termes et on est entre neuro-atypiques ou entre personnes qui s'adaptent, on s'adapte pas mais*

c'est les autres qui s'adaptent on va dire ». Nous pouvons identifier la mise au jour de processus d'identification aux autrui et d'identisation (*op.cit*) permettant ainsi au sujet de « valoriser son Moi actuel » (Baubion-Broye et al., 1987, p. 439).

De plus, le collectif joue un rôle essentiel dans l'appropriation d'une idéologie et de valeurs (déjà présentes chez Romane). Elle mentionne notamment la manière dont l'engagement politico-climatique a permis la mise en application, par le biais des actes, de ces dernières : « *j'arrivais pas à les verbaliser, j'arrivais pas à expliquer pourquoi je pensais ça, en tout cas pas pour tout et surtout je savais pas s'il y avait d'autres gens qui pensaient comme moi »*. Nous constatons tout au long de son discours la manière dont le collectif a pu participer et favoriser le travail d'*appropriation*, de *valorisation* et *d'étayage de nouvelles conduites*, représentations et manières de percevoir le monde. Il donne dès lors lieu à la *hiérarchisation des expériences antérieures*, à la *signification des situations nouvelles* et la construction de conduites à venir. Cet extrait de *verbatim* l'illustre ainsi : « *Youth For Climate ça me met vraiment dans l'action et alors que l'engagement que j'avais avant c'était vraiment des réflexions que j'avais par des livres ou par des podcasts, des documentaires.* […] *l'engagement de Youth For Climate, ça me remet aussi un peu les pieds sur terre, dans le sens, c'est plus concret, on va dire »*.

Selon Romane, l'espace offert par le collectif lui permet de « *montrer la partie de moi que j'ai envie de montrer…* ». Réel « *pilier* » de sa construction identitaire, Romane insiste sur le besoin d'avoir un espace propre à elle, satisfaisant une *quête d'autonomie* et d'*émancipation* : « *juste j'ai dit enfin surtout que ça aide à me construire. Parce que là, dans ce mouvement, il y a pas mes parents, il y a pas mes amis, y'a vraiment personne que je connais, donc c'est vraiment MOI. Juste moi et je pense que c'est ça, je suis l'enfant de personne, je suis l'amie de personne, je suis juste moi et je crois que c'est vraiment ça qui font enfin, moi qui m'aide à me construire »*. L'émergence de sa personnalité et la construction du soi se couple dans le cas de Romane avec l'apprentissage d'un nouveau rôle social. Si elle désire pleinement prendre part au devenir de la société et du monde (« *j'ai envie de le faire* […] *c'est aujourd'hui, si je me bats et au moins si un jour il y a un réveil écologique et bien je serai la première à être là* »), l'engagement au sein de *Youth For Climate* accompagne chez elle ce désir de participer à la transformation des rapports sociaux. Bien qu'elle ne soit pas « *sûre de rester à Youth For Climate autant de temps* », Romane semble avoir trouvé dans l'insertion au sein du collectif militant et plus largement au sein de divers réseaux, un ancrage sécurisant et permettant l'émergence de possibles futurs à la fois personnels et collectifs.

Elle mentionnera cependant lors de l'entretien plusieurs limites et éprouve en elle-même les contradictions qui la conduiront potentiellement à une seconde phase du processus de personnalisation comme ça a été le cas pour Ariane que nous allons présenter ci-après. « L'inadéquation de certaines conduites parmi les siennes ou celles d'autrui, aux situations nouvelles » (*op.cit*, p.439), pouvant de fait s'apparenter à des tentatives (parfois infructueuses) d'harmonisation entre le Soi et les sous-systèmes sociaux qui l'entourent. Les périodes de crise qui peuvent se manifester lors de transitions développementales sont des temps propices à « l'émergence de la phase de déséquilibration, de conflit, de déprise, moment capital dans l'interstructuration du sujet et des institutions » (*op.cit*, p. 439).

2. L'émergence et l'objectivation des conflits comme travail de déprise

La deuxième phase que suppose l'opérationnalisation du modèle de l'interstructuration du sujet et des institutions (Baubion-Broye et al., 1987) est *la déprise conflictuelle*. L'objectif ici est de comprendre la manière dont s'établissent les conflits et les contradictions « *dans, et entre* » les institutions et son intériorisation chez le sujet. Nous verrons également comment est mis à mal *l'ancrage plural* qui assurait le sentiment d'unité et l'équilibre du sujet, pris ainsi au sein de tensions, conflits et situations contradictoires. Pour cela, nous nous appuierons sur le cas d'Ariane, militante de 20 ans à *Extinction Rébellion* (*cf*. Annexe 16) prise dans une situation de crise et exposée à différentes ruptures, propice au « *désencrage* », « *déracinement* » du Moi, où l'engagement politico-climatique revêt une portée aliénante.

L'une des conditions préalables pour comprendre la manière dont peuvent être surmontés les conflits et contradictions qui jalonnent l'existence du sujet réside dans l'étude de leur émergence et leur inscription dans la réalité sociale des individus.

Lorsque nous rencontrons Ariane, elle décrit son parcours d'engagement encore récent. En train de terminer son année d'études en philosophie, elle a décidé de prendre une année sabbatique pour débuter un projet de service civique dans l'année à venir. Si elle n'évoque pas directement les raisons qui l'ont poussée à entamer une transition scolaire et professionnelle, elle mentionne cependant différentes difficultés et ce que nous avons identifié comme s'apparentant à des ruptures au sein de son parcours. La première que nous venons d'indiquer s'accompagne d'une période de crise en lien avec la crise climatique en cours. Elle évoque en effet un épisode de canicule au mois d'octobre ayant généré des angoisses et « *une grosse crise d'éco-anxiété* ». Cette période de crise caractérisée par un immobilisme tant physique que psychique où elle semblait « *attendre la mort* » constitue une rupture principale dans son parcours.

Suite à cet épisode, elle décide de s'engager dans un collectif de lutte pour le climat (*Extinction Rébellion*). Elle évoque un sentiment de stigmatisation et de conflit vis-à-vis de l'image qui lui est retournée par les personnes extérieures au collectif : « *quand je me retrouve face à une nouvelle personne, je me trouve très souvent, soit à parler d'écologie, soit philosophie, dans les deux cas je suis un peu bizarre »*. Ariane décrit par la suite une nouvelle rupture entre le monde militant qu'elle vient d'intégrer et le reste de la société. Ce « *grand fossé* » semble renforcer son sentiment d'isolement et la stigmatisation qu'elle pouvait ressentir. Elle déplore alors le manque de compréhension de la part de sa famille et de l'insuffisance de leurs efforts pour adhérer à ses nouvelles aspirations en lien avec la lutte contre les changements climatiques. Ce sentiment est également présent lors de son entrée dans le collectif. Elle raconte les difficultés qu'elle a éprouvées à se sentir pleinement intégrée dans *Extinction Rébellion* qui ne semblait pas répondre avec ses attentes : « *je me sentais pas très utile* […] *ça m'a un peu énervée de voir que tout le monde se mobilisait contre ça* [la réforme des retraites]*, alors que du coup je voyais personne, ça ne marche pas pour le climat. Alors qu'il faisait 25 °C en octobre. Et du coup ça m'énerve et ça a commencé par m'énerver* ». Eprise d'une forme de fatalisme face à cette situation, son discours témoigne du décalage entre les attentes placées dans l'engagement politico-climatique pour tenter de répondre à ses angoisses (et conflits) et la réalité à laquelle elle se voit confrontée.

Elle décrira plus tard avoir trouvé sa place dans la mise en lien entre différents collectifs et le rôle de médiatrice qu'elle a pu jouer. Selon Ariane, l'engagement politico-climatique assure une fonction existentielle, d'apaisement et de mise en sens. Réel objet de reconnaissance sociale où elle a pu exister et trouver sa place dans et par le collectif, Ariane évoque ce sentiment ressenti vis-à-vis de son activité militante : « *je me suis retrouvée à être importante au niveau des liens et de la communication* ».

Malgré l'apport réconfortant et le côté « *valorisant* » de ce nouveau rôle au sein du collectif, Ariane mentionne les débuts d'une rupture caractérisée par la perte de sens progressive dans les autres sphères de sa vie : « *au bout d'un moment t'es en mode étant donné que tu trouves plus de sens dans aucune autre activité, là c'est très compliqué de se dire que qu'on doit continuer ses études, que juste qu'on va regarder un film ou juste qu'on va avoir envie juste d'aller voir une amie qu'on connaît depuis longtemps et qui est fan de moto ou des choses comme ça »*. Contraire à ses aspirations nouvelles, les ancrages antérieurs à son activité militante constituent à présent des sources de conflits et de contradictions. Nous pouvons faire l'interprétation qu'une telle dépendance à l'engagement politico-climatique l'oriente vers de nouveaux ancrages, ceux-

ci prenant la direction d'une marginalisation ou en tout cas d'une opposition avec ceux au préalablement construits. En effet, nous pouvons également faire l'hypothèse que les conduites de retrait observées chez Ariane induisent un repli vers le nouveau groupe d'appartenance qu'est *Extinction Rébellion*. Réel lieu qui lui assure « un accueil sécurisant, loin des personnes et des lieux supposés responsables de ses conflits et de ses angoisses » (*op.cit*, p. 440), la militante se voit de nouveau placée dans une situation d'aliénation, où est remis en question l'équilibre et la constituante de soi tel que *l'identité* et *l'autonomie*.

Ici, les entraves qu'impose l'activité militante constituent de nouveaux conflits pour la militante. Le temps nécessaire investi dans le collectif, la confrontation avec des idées divergentes des siennes peuvent par exemple constituer de nouvelles contradictions et difficultés chez la jeune femme. Elle décrit ce qui s'apparente à de l'aliénation concernant l'activité militante qu'elle pratique : « *ça me prend beaucoup de temps et ça empiète sur le fait d'essayer d'avoir ma licence. Du coup, c'est mais, c'est aussi genre là, du coup, je suis rentrée chez moi parce qu'en fait, quand j'étais, je suis rentrée chez moi chez mes parents. Parce que quand j'étais là-bas, j'arrivais pas à m'arrêter* ». Elle dit avoir vécu un *burn-out* militant après avoir passé un mois à militer de manière intensive. Si l'objectivation et l'identification de ses propres limites semblent entravées par le besoin que représente cette activité, cette dernière a nécessité une rupture dans son parcours militant caractérisée par une mise en retrait de la part du sujet.

Une autre illustration de la « *révolte désintégratrice* » (*op.cit*, p.439) qu'a pu constituer l'activité militante d'Ariane se caractérise par un repli vers le groupe militant d'*Extinction Rébellion*. En effet, la jeune femme qui se considère comme « *pas du tout quelqu'un de sociable* » se voit contrainte (de façon probablement inconsciente) à surinvestir le collectif et les relations interpersonnelles au sein de son nouveau groupe d'appartenance. Elle raconte ainsi : « *au bout d'un moment je supportais plus les gens. Au bout d'un moment, quand il y a un mec mais un mec de la Fresque avec qui je m'entendais très bien, qui est venu me voir et a voulu me parler et j'ai répondu ta gueule parce que j'en pouvais plus de voir des gens.... C'est compliqué* ».

Malgré une période de retrait, nous constatons une objectivation seulement partielle des causes et des conflits présents chez Ariane. Lorsque nous questionnons le sens que cette dernière associe à l'engagement politico-climatique, elle revendique la nécessité de militer : « *si je fais plus de militantisme écologique, ça veut globalement dire que je fais une dépression dans mon coin, en disant que je vois plus trop pourquoi je vais faire tout ce que je vais faire donc. Du*

coup, on va dire, je vois pas trop comment arrêter ça parce que je l'envisage, je l'envisage juste pas en fait. Parce que sinon non, mais parce que sinon rien ne sert à rien ». Si l'engagement reste une manière de se confronter aux conflits qu'impose l'institution et la crise sociétale et climatique en cours, il reste un objet aliénant pour elle. Même si elle évoque avec fatalisme les limites de son engagement, Ariane reste pourtant attachée à cette activé. Nous faisons ici l'interprétation d'une *fusion symbolique* avec cette pratique sociale. En effet, si l'engagement peut être qualifié pour sa portée cathartique et l'exutoire qu'il constitue pour la militante, il n'en représente pas moins un objet source de confusion et d'aliénation (« *je pourrais pas faire autrement, je pourrais pas faire autrement »*).

Si nous reprenons les constituantes de *la déprise conflictuelle* du modèle de l'interstructuration, l'engagement d'Ariane se rapproche de ce que les auteurs qualifient de conduites « réactionnelles » ou « rétractives ». Si elle ne se revendique pas antisystème ou en opposition totale à ce dernier, Ariane dit ne pas croire en la « *stabilité* » du système et déplore le renoncement à son souhait d'avoir des enfants à cause des conséquences des changements climatiques. Bien que l'engagement politico-climatique constitue une manière de se confronter à ce type de conflit intrapsychique (« *c'est aussi la raison pour laquelle je me suis mise à militer. C'est que je veux avoir des enfants, genre je veux réellement avoir des enfants. Et que là, du coup, je considère que je vais devoir y renoncer. Mais du coup, ça c'est un des trucs, où j'ai, avec lequel j'ai plus de mal à vivre on va dire »*), il s'apparente selon nous à une réponse de fuite en avant. Pouvant constituer une « tentative ratée » où la rupture et les conflits entravent « la capacité à être, faire ou avoir », nous constatons qu'Ariane s'oriente vers la mise en œuvre de conduites d'opposition « agressive et systématique envers des personnes comme des institutions, formulées en révoltes, agrémentées ou non, d'actes délictueux » (*op.cit*, p. 439) : « *je suis en colère contre à peu près contre à peu près tout le monde. Du coup je suis en colère. Contre les gens, contre les gens qui refusent, qui sont dans le déni, les gens qui refusent de changer, contre les dirigeants, contre les gens qui considèrent que c'est uniquement la faute des dirigeants, contre les gens qui...* […] *tu peux être en colère contre absolument tout le monde. Ne serait-ce que contraindre tes potes, mes potes écolos qui ont pris l'avion une fois dans sa vie pour aller faire 3 mois en Afrique ? Bah oui bah t'es en colère aussi contre eux du coup »*.

La mise en œuvre de telles conduites se caractérise par leur penchant « syncrétique » et entravent *l'objectivation des conflits*. La jeune militante semble prise au sein d'une crise, où les potentialités ne sont que peu libératrices.

> Déstabilisé, déraciné, désocialisé, rejeté et méconnu, nié dans son identité, l'individu n'a plus d'autre mode de communication, et d'autre langage, possibles que ceux de la violence, dans la mesure où les causes du conflit actuel ne sont pas élucidées, et où les moyens pour les dépasser sont absents (*op.cit*, p. 439)

mentionnent les auteurs. Une partie du discours d'Ariane offre une illustration de ces processus : « *quand je suis arrivée à XR, à ma première perm', j'ai dit à tout le monde que je voulais tout casser.* […] *j'ai très envie qu'on me désigne un ennemi, juste à détruire, et c'est pour ça aussi, c'est c'était compliqué*. […] *je me suis retrouvé dans des manifs sauvages, du coup où j'avais vraiment envie, j'avais quelque chose de cathartique dans le sens où j'avais vraiment envie de casser la gueule aux flics alors que ça allait strictement rien changer. Et du coup ça m'a un peu énervé. Et de voir qu'on se construisait tous dans la haine des flics alors que ça change rien. Je veux dire, je dis oui ils sont cons, mais on est tous cons, c'est tout. Vraiment, on est tous vraiment des imbéciles et du coup a pas tellement… Je me rends compte que je pouvais m'énerver contre personne. Ben ça ne m'a pas beaucoup apaisé »*. L'engagement politico-climatique qui se veut comme une tentative de réponse partielle, n'offre cependant pas la pleine possibilité de résolution et prépose certaines contradictions pouvant être dues à des pertes de « pouvoir de légitimation » ou de « régulation des idéologies anciennes en face des conduites sociales que réclament les transformations des institutions » (*op.cit*, p. 440). Ariane indique que l'engagement n'a « *pas beaucoup apaisé* [ce sentiment] *mais je considère que j'ai aucune raison de m'énerver contre qui que ce soit en fait. Ça veut dire que du coup de temps en temps je pète des câbles contre des militants qui essaient de bien faire. Ou alors contre des gentilles mères de famille qui se donnent juste du mal mais qui ont pas une vision globale de la situation ou des tout ça, mais parce que... Ça dépend, mais ce qu'on t'a dit ça, genre, c'est le problème, c'est de diriger sa colère »*.

Réellement prise au sein d'une période de crise et de « déséquilibre », le travail d'objectivation des conflits inhérents à cette situation ne semble que parcellaire. Il n'en constitue pas moins des tentatives de confrontation (réactionnelles) face aux conflits qui ponctuent l'existence du sujet. Selon Baubion-Broye et al. (1987), l'objectivation de telles situations et de leurs résultantes sur l'activité de personnalisation ne peut se suffire. Un travail de conscientisation des « déséquilibres personnels » et des significations que ces derniers prennent dans les conduites du sujet et « dans les visées construites par lui pour les surmonter » sont nécessaires à un travail de reprise mobilisatrice, comme nous allons le voir maintenant avec le parcours d'Hugo.

3. Le projet comme tentative de résolution des conflits

Hugo est un militant de 24 ans ayant été dans deux collectifs de lutte différents (*Dernière Rénovation* et *Extinction Rébellion*) (*cf.* Annexe 25). Son parcours est marqué par différentes ruptures et différents conflits dont nous ferons état. L'illustration que nous proposons ici est celle d'un sujet pris au sein d'une période de crise qui a pu mobiliser une *reprise* premièrement *syncrétique*, puis dans un second temps une *reprise mobilisatrice réflexive* marquée par le désir et *l'élaboration d'un projet sociétal* et personnel alternatif.

Comme nous l'évoquions, le parcours d'Hugo est marqué par plusieurs ruptures intervenant en amont de son engagement politico-climatique et au sein même de son parcours militant. La première rupture se caractérise par une succession d'évènements (parfois sources de conflits) concernant les changements climatiques. En effet, les prises de conscience successives ont joué le rôle de « bascules » dans le parcours du jeune homme. Il raconte comment ces dernières, combinées à de multiples conflits interpersonnels (avec sa famille et ses proches) et intrapersonnels, l'ont plongé dans une période de crise intense, caractérisée par un état d'immobilisme et de profond mal-être : « *pendant 2 semaines ça fait long mais genre j'étais incapable de faire quoi que ce soit, vraiment pas bien chez moi* ». Si cet état ne dure pas, c'est car il décide de rejoindre le collectif *Dernière Rénovation* après avoir regardé un documentaire sur leurs actions. L'engagement peut ici jouer en partie le rôle de projet, mobilisateur, nous verrons par la suite comment ce dernier évolue au fil du temps dans le parcours d'Hugo. Opérant un travail d'*objectivation* par la découverte des conséquences de la crise sociétale et climatique en cours, Hugo parvient à mettre au jour certaines contradictions, des valeurs antagonistes ou contraires aux siennes, desquelles nait un sentiment d'insatisfaction envers les ancrages passés : « *j'ai arrêté de manger de la viande et c'était trop honteux quoi. Une semaine de barbecue c'était trop. Et à la suite de ça bah il y a eu deux semaines où bah où j'étais vraiment pas bien. Où je cherchais des, de l'aide un peu autour de moi et je voyais rien du tout quoi. Mes parents étaient absolument pas concernés. Mes proches autour de moi étaient pas concernés non plus. Enfin les amis que je pouvais avoir qui du coup étaient dans des études dans l'informatique bah ils, c'étaient même des sujets dont ils s'en fichaient presque. Et voilà y a eu 2 semaines où bah ça m'est monté dans la tête et y a un moment où je me suis engagé* ». Pour y faire face, l'engagement semble pouvoir jouer le rôle d'ouverture des « *possibles personnels et sociaux* » (Baubion-Broye et al., 1987, p. 441) par la mise en œuvre de nouvelles conduites et de projets, cette fois innovants et permettant l'entame d'une *reprise mobilisatrice*.

Les premières étapes de ce travail accentuent la prise de conscience et l'identification des contradictions, aliénations et sources d'insatisfactions de la part du sujet. Réel outil de conscientisation de « l'ampleur du problème » et source de questionnements, l'entrée dans le collectif signe chez Hugo, un premier temps de *déprise conflictuelle*. Identifier (même de manière parcellaire) les sources et la nature des conflits qui l'animent est l'étape préalable à l'élaboration et au déploiement des conduites novatrices. En effet les premiers temps de son engagement en collectif sont marqués par des désillusions face au « *déni* » massif qui l'entoure et entoure la société et une interrogation des *malaises* que provoquent en lui cette confrontation avec ses aliénations (« *c'est que ce qui m'avait beaucoup touché, c'est le fait qu'on est dans une situation de déni* […] *ce que je vois autour de moi, le fait que les gens sont dans le déni. Et que on est tous dans le déni... À des moments différents, à des sur des temps différents. Et ça m'a vraiment pris aux tripes quoi. Parce que j'étais pas bien et j'avais besoin de parler à des gens et j'ai des personnes qui m'accueillent avec bienveillance honnêtement quoi. Mais qui me mettent face à des choses encore plus choquantes finalement. Et c'était très violent et donc ça déstabilise énormément* »). Si ce travail ne se veut pas linéaire, Hugo se voit cependant contraint de mettre en balance et « réorganiser » ses conduites personnelles : « *ça m'a un peu bousculé je me suis posé pas mal de questions* ». Il suit conjointement une formation de désobéissance civile et réalise successivement plusieurs « *actions* » d'occupation, des blocages de routes ou autres pratiques militantes de désobéissance civile. Hugo prend le soin de raconter avec minutie les détails de ces différentes actions. Après leur étude, nous pouvons associer ces tentatives de confrontation aux conflits comme une réponse violente, frontale qui s'apparente plus à une réponse réactive que réflexive. Bien qu'il mentionne plusieurs questionnements relatifs à l'utilisation de la non-violence et la manière dont le collectif et le groupe pouvait se situer vis-à-vis de celle-ci, notre hypothèse reste qu'il s'agisse d'une tentative de réponse partielle et insatisfaisante.

En effet, comme évoqué dans le chapitre précédent, la mise en œuvre de conduites d'opposition répétées et inscrites dans un temps court constitue des tentatives « ratées » de déprise à l'égard des ancrages conflictuels et subis de la part du sujet. Ces *conduites d'opposition* qui passent par le biais d'actions de désobéissance civile poussées traduisent selon nous des « *ruptures à l'égard des règles et des normes institutionnelles* » (*op.cit*, p. 439). Elles se couplent au second plan à des ruptures interpersonnelles et relationnelles qui viennent perturber l'équilibre interne d'Hugo. En effet ce dernier mentionne plus tard dans l'entretien avoir décidé de quitter son travail et la vie « normée » qu'il occupait. Mis face à un entourage et les autrui de ses sphères

socialisatrices passées inaptes à comprendre ses angoisses, Hugo opère une rupture et un retrait progressif vis-à-vis de ses ancrages passés.

Nous devons cependant apporter une certaine nuance quant à la catégorisation de ce type de tentative de conduites en « réactionnelle ». En effet, nous le mentionnons plus tôt, la mise en œuvre de ce type de conduite s'est accompagnée d'une réelle interrogation des significations de ses actes et des buts poursuivis. Le jeune militant énonce une réelle stratégie de « *procès* » revendiquée par son collectif militant (*Dernière Rénovation*) pour justifier sa première arrestation et le procès qui a découlé de sa dernière action. Pris au sein de sentiments ambivalents quant à l'utilité et le besoin de mener ce type d'action et les conséquences psychologiques qu'elles ont pu avoir sur lui (« *c'était quand même des expériences assez stressantes.* […] *tous les jours je passais au-dessus du périph et j'avais le cœur qui se serrait quand le matin je passais au-dessus du périph qui était embouteillé. Ouha, c'était compliqué* ») nous identifions l'apparition d'une nouvelle rupture chez Hugo. Celle-ci se situant à présent au niveau de son parcours militant : il raconte après un épisode *burn-out* et d'épuisement s'être progressivement détaché du collectif de *Dernière Rénovation*.

La remise en question de son appartenance groupale tient en partie du fait des conséquences financières de ses actions de désobéissance civile mais surtout concerne un travail « *d'objectivation des conditions de l'insatisfaction* » (*op.cit*, p. 441) au sein même de son groupe militant. En effet, Hugo entame un travail de hiérarchisation au plan axiologique, comportemental et relationnel vis-à-vis des expériences vécues avec *Dernière Rénovation* au profit d'un nouveau collectif militant : *Extinction Rébellion*.

Nous allons le voir, cette transition vers un nouveau collectif militant se veut constituant d'une suite de processus interdépendants. En accord avec les processus évoqués par Baubion-Broye et al. (1987), le parcours d'Hugo s'illustre par des *échanges* et des *communications* nouvelles, rejetant des « relations insignifiantes » ou ayant montré certaines insuffisances. En effet, il évoque en ce sens un sentiment d'insatisfaction vis-à-vis des valeurs portées par *Dernière Rénovation* au profit de celles présentes chez *Extinction Rébellion* : « *je me retrouvais avec un autre groupe à côté qui était Extinction Rébellion, qui là à* [ville 1] *fonctionne de manière complètement horizontale, complètement décentralisée de toute autorité ou autre chose comme ça. Et avec un cadre, beaucoup plus bienveillant, je trouvais sur ce qu'on peut appeler la culture régénératrice. Le fait, d'essayer de prendre soin les uns des autres »*. S'en suit alors un « choix d'alliance avec des partenaires tournés vers l'atteinte de buts proches » (*op.cit*, p. 441) et mettant en jeu des processus d'ordre *affectifs* : « [*Extinction Rébellion*] *avait un cadre qui était*

beaucoup plus défini, beaucoup plus... Enfin mieux fait quoi. On se, je me suis beaucoup, senti beaucoup mieux chez Extinction Rébellion ». Hugo raconte par la suite avoir participé à la mobilisation de Sainte-Soline avec des camarades d'*Extinction Rébellion*. S'il dit y avoir été en simple « *spectateur* », ce militant revient de cette expérience avec des conséquences psychologiques graves. Il évoque avoir vécu un « *truc horrible* » où la présence de « *cercles de paroles* » organisés par le collectif dont il fait partie ont été nécessaires pour surmonter ces évènements traumatiques : « *J'avais vraiment une attitude à pas réussir à me projeter dans le futur, à avoir des idées noires, à être très négatif tout le temps et ça c'était des symptômes qu'on avait décrits dans après des événements traumatisants, enfin... Et donc j'ai pu travailler sur ça, maintenant ça va mieux. Et puis une vraie appréhension aussi de violence de la part de la police durant les prochaines, les actions qu'il y a eu ensuite. Durant les du moins les grandes manifestations »*. De cette expérience partagée avec les autres militant·es, Hugo souligne différents processus *intellectuels* et *cognitifs* ayant permis un travail d'analyse des sources multiples de l'insatisfaction. Si ce travail s'étale sur un temps long et se veut ponctué d'illusions ou de périodes de découragements, il constitue néanmoins un examen (plus ou moins poussé) des conduites qu'il aspire à mettre en place et des fins qu'il souhaite atteindre.

Mobilisé dans l'analyse des « ressources » disponibles dans et par le collectif pour faire émerger un projet - personnel et collectif - par l'identification des possibles, Hugo entame un réel travail réflexif et mobilisateur. Ce dernier s'accompagne de processus de *temporalisation* comme mentionné dans l'opérationnalisation de Baubion-Broye et al. (1987). En effet, nous constatons de manière grandissante dans le discours d'Hugo une réelle volonté de faire vivre le collectif dans un premier temps, par la mise en place de conduites innovantes, elles-mêmes constituantes d'un projet de société alternatif, pour participer à la remise en question des institutions : « *à XR il y a des gens qui se battent pour plein de choses quoi. C'est pas que l'environnement c'est aussi un projet de société quoi. C'est aussi essayer de pousser dans cette communauté-là, essayer de vivre un peu une société vers laquelle on aimerait tendre »*. Ces processus de temporalisation se caractérisent dans un second temps par la volonté de vivre dans et pour le collectif, animé par la nécessité de penser au plan individuel, la manière dont ce projet se traduit en possibles. Il évoque comment, avec un groupe proche de militants et militantes ils·elles décident d'incarner, de manière quotidienne ce projet de société : « *de se dire de sortir un peu des normes dans lesquelles on a vécu et de se dire en fait par rapport à mes valeurs, par rapport à vers où j'aimerais aller, de se dire ça c'est ce dont vers enfin c'est ce à quoi j'aimerais tendre »*.

L'interdépendance de ces processus et leur réalisation conjointe œuvrent dans des *dynamiques de changement* et pour un travail de *personnalisation* chez le sujet. Les expériences interpersonnelles vécues dans le cadre militant semblent offrir des opportunités de déplacement du sujet vers de nouveaux pôles de comparaison et de différenciation. S'appuyant sur la conception de Wallon (1959b) selon laquelle le sujet se construit comme un être social et dans le double jeu de l'identification et l'assimilation à autrui, le sujet s'inscrit dans les nouveaux groupes affiliatifs permettant cette activité. L'actualisation et le positionnement du sujet, comme c'est le cas chez Hugo, vers de nouvelles valeurs et le désir de mener à bien un projet transformateur de soi et des institutions participent à l'étayage et la mise en avant de potentialités nouvelles pour construire le Soi.

Nous ne sommes pas sans rappeler le travail long que suppose la personnalisation. En effet si est à l'œuvre une reprise mobilisatrice cette fois *réflexive*, c'est car elle se caractérise par une réelle critique des expériences vécues antérieurement, la mise en discussion des apports et lacunes des *socialisations antérieures* constituant dès lors un *débat interne* chez le sujet. Dans le cas d'Hugo, l'engagement politico-climatique et son expression au sein d'un collectif a également œuvré dans la manière de repenser ses relations interpersonnelles et spécifiquement amoureuses. Dans l'analyse et la critique des fonctionnements psychiques, affectifs et relationnels dont il était l'acteur jadis au profit de nouvelles conduites, en accord avec les nouveaux ancrages et le capital culturel, idéologique et praxéologique propres à ceux-ci, Hugo témoigne d'un travail de transformation de soi.

Ainsi, en lien avec cette *conduite de projet* (à la fois pour soi, mais plus largement sociétal), nous faisons l'interprétation qu'il s'agisse ici d'un « travail de reprise et de dépassement » des conflits et contradictions dont pouvait être victime Hugo. Il s'agit également selon nous, d'une ouverture des possibles pour penser une transformation des institutions, signant dès lors la part active dans le processus de participation sociale du sujet. S'ouvre ainsi la possibilité de choisir et se positionner pour faire opérer des restructurations des rapports sociaux de la part du sujet, porté à présent par un groupe capable de reconnaitre et soutenir « ses aspirations et ses désirs de personnalisation » (*op.cit*, p. 442) et de fait « *remettre en cause des choses dans la société* ». La concrétisation de ces remaniements et restructurations est particulièrement observable dans le cas de Tom (24 ans, XR) que nous allons dès à présent illustrer.

4. L'innovation sociale comme entreprise créatrice et acte de personnalisation

Enfin, la dernière étape présentée dans le modèle de l'interstructuration (Baubion-Broye et al., 1987) est celle de *l'entreprise créatrice*. Il s'agit ici de voir comment la mobilisation et la *cristallisation des conduites* de projet, œuvrent dans le sens de *réalisations* et *d'inventions* collectives et personnelles permettant ensuite de « nouveaux ancrages par la rééquilibration, et l'émergence d'un nouvel institué » (*op.cit*, p. 437).

Pour cela, nous nous sommes appuyés sur le cas de Tom, militant de 24 ans engagé au sein d'*Extinction Rébellion* (*cf.* Annexe 21). Son parcours est notamment marqué par sa dimension transitoire : après un parcours en école d'ingénieur et avoir exercé 5 mois, Tom décide d'arrêter cette activité et part faire du *woofing* en itinérance à vélo. Cette rupture choisie marque le début d'une remise en question des expériences passées et des aspirations futures chez lui : « *C'était génial, ça m'a fait vraiment du bien de sortir du monde de l'école d'ingénieur, du moule et de la logique un peu cartésienne, scientifique aussi »*. Tom entame par la suite un service civique au sein d'un tiers lieu culturel où il désire favoriser l'accès à la culture et aux savoirs pour toutes et tous. En parallèle de cela, il suit des formations pour pouvoir animer des ateliers de sensibilisation à la transition écologique et au dérèglement climatique. Né du désir d'animer et de laisser s'exprimer une « *fibre artistique* » prégnante chez lui, Tom a trouvé dans ce type d'atelier la manière de faire concorder ses aspirations et valeurs avec sa nouvelle pratique professionnelle. Le choix de se tourner vers ce type d'atelier s'explique en partie dans ce qu'il appelle la défense et le « *respect de l'environnement, mais qui est aussi très liée pour moi au respect de ma personne et au respect des autres personnes* ». Il évoque par la suite un projet innovant dans lequel se situer et développer son activité : celui d'une caravane pour pouvoir réaliser des ateliers de sensibilisation de manière itinérante.

Pris au sein de ce qui s'apparente à des *entreprises* et *expérimentations* du projet, ses aspirations restent néanmoins des « affrontements réel des problèmes, inventions, restructuration du "donné" social ou culturel » (*op.cit*, p. 442) et constituent l'entame d'une *restructuration des institutions* et *rapports sociaux*. Il dit en ce sens : « *l'engagement dans la vie professionnelle il est intrinsèquement lié aux enjeux de la transition. Et j'ai envie de pouvoir dessiner des nouveaux chemins ou aider les personnes, en tout cas, à emprunter des chemins qui seront sains pour tout le monde. Et pour tout l'environnement »*.

En effet la scission effectuée vis-à-vis des anciens ancrages et le sentiment d'insatisfaction par rapport à la direction donnée à son existence passée (travail d'ingénieur) s'inscrivent plus

largement au sein d'une double crise. La première climatique et sociale a mené le sujet à s'interroger sur la manière d'agir, face à l'urgence et les conséquences que les changements climatiques imposent, mais aussi au plan relationnel et social : « *il y a une urgence climatique, environnementale, humaine.* […] *quand je me balade dans la rue et je vois que les gens ils se regardent pas, ils s'évitent, ils se parlent pas, il n'y a aucune considération des humains envers les autres humains. Enfin c'est ouais, des choses qui sont prégnantes émotionnellement et factuellement qui me font me dire c'est maintenant qu'il faut agir. Le plus tôt possible et à chaque instant. Donc elle est là, la nécessité* ». La seconde crise se place au niveau individuel et personnel : comment surmonter les conflits occasionnés par les « passages préalablement "codés" des individus dans les institutions et les milieux (successifs et sécants) de leur socialisation » (*op.cit*, p. 442) ? Ici en l'occurrence son ancien travail d'ingénieur et ainsi comment (re)trouver du sens suite à une rupture qui occasionne toujours des conflits ou des contradictions : « *Là je réfléchis beaucoup à qu'est-ce qui va se passer après, notamment sur des questions d'engagement, de toujours pas mal bouger, de me fixer à un endroit. Et donc je me demande est-ce que je peux arriver à développer des projets, des relations en étant tout le temps dans le mouvement, mais en même temps, c'est quelque chose qui me plaît, d'être dans le mouvement. Donc voilà j'ai pas mal de réflexions à ce niveau-là en ce moment* ». L'engagement politico-climatique et la réalisation d'*œuvres* (ici entendues au sens de projet innovant pour le sujet et les institutions) peuvent constituer des tentatives de résolution.

La reconsidération (toujours constante) des projets et des temps de crises du sujet constitue selon Baubion-Broye et al. (1987, p. 443) des

> objets d'interrogations et de doutes dans ces différents rapports où le sujet a été - demeure - exposé aux conflits et où il est conduit aussi bien à l'acceptation douloureuse de ses divisions et de ses manques qu'à la découverte (hésitante) de ses aliénations - éveillé au désir de les surmonter.

Le cas de Tom, illustre selon nous cette supposition.

En effet, le jeune militant évoque par le biais de son engagement politico-climatique, une *reprise mobilisatrice* que nous pouvons qualifier de *réflexive*. Tournée vers la constitution d'un projet de société alternatif, où sont repensés les rapports sociaux, l'activité militante de Tom lui aura permis de repenser ses conduites et comportements individuels mais dans une visée plus large et de manière collective. Attaché à « *l'importance du récit* », il prend conscience de leur portée transformatrice : « *en construisant des nouveaux récits, on peut faire évoluer les mentalités, et accélérer la transition encore plus. Et donc ça c'est vraiment des choses dont je prends conscience, bah là, depuis un an et demi, 2 ans et que j'ai envie de mettre en œuvre à*

fond pour avoir de l'impact ». Nous constatons dans son discours l'interdépendance qui se joue entre le désir et l'accès à de nouveaux possibles pour mener à bien ce projet de restructuration et la manière dont - par son histoire personnelle - ce dernier se voit influencé. Ainsi dans la mise en œuvre des conduites novatrices et par l'engagement, le sujet entame un projet de *transformation des institutions*.

Cette dernière se caractérise notamment par une succession de tentatives et de confrontation aux assujettissements que pose le système. Il apparait dans le discours de Tom que ces tentatives ne restent pas sans entraves, il mentionne d'ailleurs à propos des buts et finalités de son engagement : « *on prend des engagements dans des luttes contre des systèmes qui sont vraiment globaux et à l'échelle de la planète, et donc de voir quel pouvoir d'action local on a là-dessus... Et en même temps, peut-être quel pouvoir d'action global aussi* […] *c'est pas toujours évident de se positionner par rapport à ça. Je veux créer du lien au niveau local et en même temps je me bats contre des projets qui sont qui sont globaux. Et pourtant, je pense que c'est nécessaire de recréer ce lien et cette cohésion, cette interrelation au niveau local, pour pouvoir résister ou rebondir en tout cas, quand le système global commencera à faiblir ou il ira vers autre chose »*.

La suite du discours illustre de manière éclairante le processus d'*information* et d'*expérimentation* dans et par le collectif. Il constitue un travail réciproque d'ajustements entre les conduites et aspirations pour répondre aux exigences de son projet. Le collectif et groupe de militant·es dans lequel Tom est engagé assure une fonction régulatrice : « *le fait de prendre des engagements, ça m'aura aussi pas mal permis de nous redire : bon bah je peux me concentrer sur une tâche et une chose maintenant. Et en fait, faut que j'essaye d'emmener le plus de monde possible à faire ça* ». Ces temps d'interrogation sont autant de confrontations nécessaires avec le réel et ses contradictions, pour permettre à l'analyse de « sa situation ».

Si la mise en place de conduites innovantes et la réalisation du projet visent l'innovation sociale, cette dernière nécessite selon Baubion-Broye et al. (1987, p. 444) « un *travail de repersonnalisation* continu, renouvelé, à chacune de ses étapes ».

Nous faisons l'hypothèse que ce processus est à l'œuvre chez Tom lorsqu'il évoque les fonctions du collectif : « *ma place dans le collectif elle m'a amené à pas mal m'interroger »*. Ces interrogations si elles concernent premièrement les comportements et les représentations du sujet, lui auront également permis « *de réinventer un peu la manière dont je fonctionnais* » nous dit Tom. En effet, nous constatons qu'au-delà des comportements individuels, une réelle interrogation des manières d'établir des relations et de penser l'engagement de chacun pour la société est à l'œuvre. S'imprégnant de certains principes du nouveau groupe affiliatif où il

construit ses nouveaux ancrages (« *j'aime beaucoup l'approche d'XR, qui est très liée au vivant. En fait, il y a pas mal cette idée que chaque personne doit s'engager à la hauteur de ce qu'elle peut* »), l'engagement politico-climatique a également permis au sujet de situer, par le biais des échanges interpersonnels et de l'image qui lui est renvoyée par autrui, de se situer dans l'Histoire collective : « *j'ai l'impression qu'on fait beaucoup reposer le poids sur la génération des 18-20 ans pour insuffler le mouvement parce qu'ils sont pas emprisonnés dans quelque chose mais en fait. Là y'avait des gens, y'a des gens en 40, 50, 60 ans et j'ai trouvé ça vraiment génial. Enfin, ça m'a donné déjà espoir globalement de m'engager dans un mouvement comme ça, dans un collectif, ça me donne envie d'agir* ». Pour Tom, la mise en acte de l'engagement politico-climatique si elle a d'abord permis de « *poser des pierres concrètes aussi dans mon engagement, de mener des actions et de pas rester juste avec mes idées et mes envies pour le monde* », viendra par la suite « *les cristalliser* » pour les ancrer dans le réel.

La cristallisation des conduites de projet se réalise de manière parallèle chez le jeune militant à un travail de *signification* de ces dernières. S'il se dit pris au sein de « *questionnements* » vis-à-vis du sens de son engagement, ce dernier n'en constitue pas moins un engagement « *qui répond à* [son] *besoin d'être aligné, de faire ce qui* [lui] *semble juste »*. Il dit plus tôt chercher par ce biais à « *enrichir les réflexions personnelles et* [ses] *recherches personnelles* » tout en suivant ses propres valeurs. Ce travail d'ancrage concernant le projet et sa mise en œuvre ne peut se réaliser que s'il s'inscrit au cœur d'un groupe porteur de cette lutte qui aide le sujet dans la définition des possibles et choix pour les voir se réaliser. Tom nous dit ainsi à propos d'*Extinction Rébellion* : « *Ça me permet d'avoir un groupe qui est proche de mes valeurs. Et du coup de me sentir compris, et accompagné dans le chemin que j'emprunte. Ça me permet de pouvoir faire concrètement, fin' de pouvoir sortir ouais, de la réflexion et de passer à de l'action et de faire des choses concrètes.* […] *ça me donne conscience du pouvoir d'action que j'ai. Et puis ça vient confirmer en fait mes réponses »*.

La restructuration des conduites que le sujet tente d'atteindre se réalise dans le désir de surmonter les incompatibilités dans lesquelles le sujet pouvait auparavant être inscrit ou que lui offre la société (« *j'ai beaucoup été dans l'intellectuel, dans le penser les choses et essayer de comprendre les choses. Et c'est toujours quelque chose qui me passionne, mais* […] *c'est plus suffisant* »). Nous faisons l'hypothèse, si elle est atteinte, qu'elle mobilise des processus de *réalisation de soi* et *signification* pour le sujet. Dans son discours, Tom évoque à propos de son engagement politico-climatique : « *c'est venu bah pareil, consolider cette chose qui était en moi et... Mais sur lesquelles j'avais pas encore forcément mis des mots. En fait, je pense, chacun de mes engagements, globalement, ils ont permis de concrétiser, de mettre des mots et des actes*

sur quelque chose qui me constituait ». Au cœur de ce que nous choisissons de nommer comme une activité de *personnalisation*, l'engagement politico-climatique œuvre vers une *rééquilibration* du sujet et dans le *dépassement des conflits* (« *je sens qu'y a des choses qui s'éveillent aussi déjà en moi »*) permettant au sujet de se penser selon une dimension prospective.

Si la restructuration des conduites se veut comme « l'effet d'une dialectique » entre les expériences constituantes d'une aptitude sociale et la mise au jour des contradiction sociales qui empêchent l'expression des potentialités qui se révèlent au sujet (Baubion-Broye et al., 1987), la réalisation par les *œuvres* dont le sujet fait l'expérience constitue des faits de l'Histoire. Elle se veut également constituante d'une entame de travail de personnalisation nécessaire au développement du sujet, mais plus largement à la transformation des institutions. Le sujet qui se voit acteur de ces remaniements sociaux et personnels participe dès lors au travail d'écriture de l'Histoire.

Le discours de Tom illustre encore une fois la complexité qui réside dans la double transformation des institutions et du soi : « *je me questionne toujours sur est-ce que je m'engage vraiment parce que je le veux, ou parce que je sens juste qu'y en a besoin pour la société ? Mais au final, s'il y en a besoin pour la société, je me dis que c'est aussi ce que je veux faire, des choses dont la société a besoin »*.

Discussion

L'objectif de cette thèse est de comprendre le rôle des expériences de socialisation en lien avec l'engagement politico-climatique chez des jeunes pris au sein de la transition psycho-développementale de l'adolescence et de l'entrée dans l'âge adulte. Plus spécifiquement ce travail de recherche étudie comment et en quoi l'engagement politico-climatique et les représentations que les sujets en construisent peuvent être soutenant pour le développement de la personne, selon leurs différentes mises en acte et les significations que les sujets en font. L'objectif de ce travail *in fine* est de mettre à jour les différentes fonctions et possibles portées personnalisantes de l'engagement politico-climatique dans le développement du sujet.

À partir des récits de parcours de jeunes militant·es engagé·es pour le climat au sein de divers collectifs de lutte, nous avons proposé d'investir quatre axes de questionnements à savoir :

1) Comment est perçue et vécue la rencontre entre le contexte de crise climatique et la transition développementale des sujets ? ; 2) Quelles sont les spécificités des expériences d'engagement politico-climatique ? ; 3) Quelles fonctions psychologiques assure l'engagement politico-climatique lorsqu'il est mobilisé ? et enfin 4) Quelles portées personnalisantes possibles de l'engagement politico-climatique pour les sujets ?

L'objectif de ce chapitre est de pouvoir discuter des résultats les plus saillants en confrontant les travaux présentés en partie théorique et les résultats obtenus par les différentes analyses de la recherche empirique.

1. L'expérience de la rencontre entre un contexte de crise et une transition développementale

1.1. Perceptions de la crise climatique par les sujets

En nous intéressant à la manière dont pouvait être perçue la crise climatique de la part des sujets, sont apparues deux dimensions principales. Au-delà d'un ensemble de sources et d'acteur·ices, parmi lesquelles la famille semble peu présente, allant dans le sens d'un traitement médiatique complexe (Comby, 2015), les sujets de la recherche tendent à concevoir la crise climatique selon ses caractéristiques et conséquences dites « climatiques » ainsi que par sa dimension « sociale » et « systémique ».

En effet, les résultats montrent comment dans un premier temps la crise climatique peut-être perçue selon ses caractéristiques purement « climatiques » et les conséquences dévastatrices qu'elle génère au niveau des écosystèmes et sur le climat. Si les sujets ne mentionnent que peu ou pas les objets de polémiques tels que le climatoscepticisme ou la collapsologie, leur

perception de la crise s'appuie tout de même sur un ensemble de connaissances accumulées grâce aux différents rapports, documentations ou autres ressources scientifiques et de vulgarisation disponibles. Décrite par son ampleur, l'urgence et la gravité qui la caractérise ou de manière plus surprenante par la distance (spatiale et temporelle) perçue de cette crise (Auzoult & Demarque, 2022 ; Langlais et al., 2022), nous retrouvons aussi le caractère anthropique de la crise (Doussin et al., 2022) au centre des discours.

De manière conjointe, les résultats montrent que les perceptions de la crise climatique sont aussi caractérisées par ses dimensions sociales et politiques lui conférant une dimension plus globale et systémique (GIEC, 2024). Si en effet cette crise exacerbe et augmente les risques environnementaux et les inégalités sociales (Emelianoff, 2008 ; Larrère et al., 2017) finalement seulement une faible partie de l'échantillon a pris la mesure de cet enjeu social ou ne le mentionne dans leurs descriptions. De plus, si les sujets ne mentionnent pas explicitement les termes d'occidentalocène ou de capitalocène (Bonneuil, 2017 ; Hickel et al., 2022), l'idéologie capitaliste, ses conséquences sur le climat ainsi que les défaillances de la part des institutions (répression, inaction, *etc*.) sont quant à elles manifestes dans les discours des sujets. Ces constats sont en accord avec les travaux du GIEC (2024) ou encore Renardy et al. (2020) selon lesquels le politique ne semble pas à la hauteur de l'urgence que requière le contexte de crise climatique. Enfin, si nous reprenons les caractéristiques du *temps des crises* que mentionnait Dubar (2011), les résultats vont dans le sens de perceptions d'une crise historique, propice aux bascules, changements et transformations collectives.

1.2. Vécus de la crise climatique par les sujets

Nous avions également pour ambition d'étudier la manière dont un tel contexte de crise (climatique mais aussi sociale et politique) pouvait être vécu par les sujets. Les résultats concernant cet objectif ont été très riches. Comme nous nous y attendions, vivre et se développer en contexte de crise climatique s'apparente pour une très large partie de l'échantillon à une expérience qualifiée de douloureuse. Elle se traduit notamment par de nombreuses manifestations anxieuses pouvant aller de l'omniprésence des préoccupations en lien avec la crise climatique jusqu'à des sentiments de culpabilité et des difficultés de projection dans le monde à venir (Clayton, 2020 ; Coffey et al., 2021 ; Weiss, 2022). Les résultats ont, en accord avec la littérature existante, montré que l'éco-anxiété et les inquiétudes en lien avec les conséquences des dérèglements du climat occupent une place grandissante chez les jeunes (Marks et al., 2021 ; Swim et al., 2022). L'analyse des discours a pu montrer que 17 sujets mentionnent des manifestations éco-anxieuses durant leur parcours, allant parfois jusqu'à des

périodes de dépression et d'angoisses aigües. Si l'éco-anxiété est bien identifiée chez certains sujets, d'autres évoquent seulement des manifestations qui s'en approchent sans pour autant y associer ce terme. Au plan conceptuel, les manifestations éco-anxieuses trouvent une place entre les définitions proposées par Albrecht et al. (2007) et Desbiolles (2020). En effet si la solastalgie renvoie aux temporalités du passé ou du présent et l'éco-anxiété à une inquiétude anticipatoire, les sujets dans leurs dires mêlent ces différentes temporalités. Ces vécus vont également dans le sens de la définition donnée par Clayton (2020) où le fait de ne pas avoir subi de manière directe les conséquences de la crise climatique ne constitue pas une condition pour pouvoir en ressentir les effets. Enfin, si parmi les composantes de l'éco-anxiété dégagées par Coffey et al. (2021) nous ne retrouvons que peu l'empathie (*cf*. discours d'Elsa), les autres composantes (remise en question des choix de vie, stress intense à l'évocation de la crise et évolution dans les relations interpersonnelles) identifiées par Jalin et al. (2024) ressortent quant à elles dans les discours (*cf*. discours d'Hugo). Malgré cette dimension « anxiogène » les résultats de la recherche mettent en lumière la manière dont ce contexte de crise (climatique) a pu générer chez certains sujets une expérience plus ambivalente teintée par plus d'aspects positifs. En effet, si leur vécu s'est vu mouvant et évolutif, ce contexte a pu être toutefois source de prises de recul, l'opportunité pour le sujet d'entamer un travail réflexif à propos des solutions et possibles pour dépasser le sentiment d'impuissance ou d'immobilisme dans lesquels certain·es ont pu se trouver.

1.3. Echos entre crise climatique et transition développementale

Aussi nous avions dans nos résultats proposé une analyse plus transversale et interprétative de la rencontre entre le contexte de crise climatique et la transition développementale des sujets. S'il a été difficile pour nous d'aller saisir dans leurs dires la manière dont pouvait se traduire et être vécue la période de développement dans laquelle sont pris les sujets (l'adolescence ou l'entrée dans l'âge adulte), c'est notamment car elle se fond avec le contexte sociétal, politique et climatique dans lesquels ces sujets se développement. Si ce contexte a pu s'apparenter à une forme de « normalité » chez certain·es (*cf*. discours de Romain) ou s'exprime comme un *allant de soi*, d'autres composent de manière plus ambivalente avec ce dernier. En effet, nous avons identifié dans cette rencontre entre crise (climatique) et transition le fait qu'elle pouvait constituer des entraves au développement ou au contraire des potentialités pour le sujet. Nos résultats alimentent le constat réalisé par Robin (2021). La question de l'héritage générationnel pouvant être périlleuse, nos résultats montrent cependant « l'insuffisance adulte » (*op.cit*, p. 19) dont ont pu être victimes les sujets. Là où les ancrages et repères de l'enfance supposés

sécuritaires, « contenants », deviennent défaillants pour répondre de manière adaptée ou à hauteur des enjeux que la crise climatique soulève, ils traduisent autant de déceptions (Desveaux, 2020 ; Joubert, 2020) qu'ils constituent une entrave supplémentaire au développement du sujet. Si certain·es voient alors leurs perspectives d'avenir totalement obstruées et ne suivant pas le cheminement d'un processus de « vieillissement ordinaire » (Desveaux, 2020), les résultats alimentent le constat déjà posé par Stiegler (2020) d'une inversion des rapports générationnels et des responsabilités. S'il reste encore difficile de décrier ou affirmer que cette transition développementale mise à mal s'apparente à une période de crise (où le développement serait bloqué, les projets futurs incertains voire impossibles) elle se caractérise cependant par des entraves majeures au plan développemental (Desveaux, 2020 ; Robin, 2021).

Malgré l'ensemble d'entraves que cette crise climatique constitue, certains sujets y voient au contraire, l'opportunité de « donner sens » à leur vie (Erikson, 1968). Pensée cette fois sous l'angle des potentialités, la crise climatique, malgré les conséquences avérées sur la psyché, amène les sujets à innover et à se mobiliser. Si l'agir peut s'apparenter à des formes d'adaptation psychologique (Clayton & Karazsia, 2020 ; Hogg et al., 2021, 2023) notamment par la mise en place d'actions individuelles et collectives (Desveaux, 2020), le contexte ne serait alors pour certain·es plus seulement une entrave supplémentaire au développement psychosocial, mais source d'opportunité. Serait alors préféré l'agir (Jourdan-Peyrony & Pommier, 2021) à l'immobilité. Cette perspective nous l'avons vu dans les résultats devient propice à l'établissement d'un temps réflexif, une prise de recul pour penser la systémie de la crise (Macy, 2023) ainsi que le rôle que le sujet peut venir y jouer. Propice aux remaniements et à l'émancipation des ancrages de l'enfance jugés insatisfaisants à présent (*cf*. discours de Nino), la crise climatique mise en perspective avec la transition développementale (Zittoun, 2012a) que traversent les sujets n'implique pas nécessairement d'empêchement dans le développement de soi mais offre plutôt des « motifs d'invention de nouvelles conduites, de nouveaux projets et valeurs » (Baubion-Broye & Hajjar, 1998, p. 17) qui se traduisent dans et par les agirs, en vue de transformer ce contexte de menaces et d'incertitudes en potentialités pour le développement.

2. Conceptions et spécificités des expériences d'engagement politico-climatique

Un autre objectif que nous avions déterminé durant ce travail de thèse avait pour but d'alimenter une conception et les spécificités propres à l'engagement politico-climatique. Nous tenons également à éclairer les raisons pour lesquelles cet engagement est mobilisé par les sujets et la manière dont celui-ci se réalise. Il nous intéresse donc à partir des différentes mises en acte, de la diversité des pratiques qui le composent et de ses contextes de réalisation, de dégager les principales conceptions de l'engagement politico-climatique.

2.1. Diversité de conceptions et de mises en acte de l'engagement politico-climatique

Afin de proposer une conception plus fine de ce à quoi pouvait faire référence l'engagement politico-climatique, nous avons fait le choix d'étudier les parcours de militant·es engagé·es au sein de collectif de lutte pour la préservation du vivant. Pour cela, nous avons premièrement étudié leurs perceptions générales de l'engagement. Pensé comme une activité multiforme (Olson, 1978), évolutive (Fillieule & Pudal, 2010 ; Ion, 2005 ; Prost, 1998) qui s'inscrit dans une certaine temporalité (Bobineau, 2010 ; Moscovici, 1998 ; Prost, 1998) dont quelques sujets tentent parfois de se distancer (*cf*. discours de Tom), les conceptions de l'engagement rejoignent les mutations imputées au militantisme contemporain (Ion, 2001 ; Lardeux, 2016 ; Touraine, 2013). Plus distancé, permettant l'articulation des sphères publiques et personnelles (Quéniart & Jacques, 2008 ; Wieviorka & Laignel-Lavastine, 1998), forme d'engagement « à la carte », l'engagement politique et climatique des sujets que nous avons interrogés semble aller dans le sens de la littérature disponible. Aussi caractérisé par son versant « réflexif » et par sa mise en « acte », l'engagement permet de prendre part à une cause, agir en sa faveur et pouvoir poser une action sur le monde (Becquet & Linarès, 2005 ; Lapeyronnie, 2005). Parfois animé par la quête du pouvoir (citoyen, reconnaissance par autrui et la société, sentiment d'accomplissement) l'engagement tient en premier lieu d'un désir d'agir pour faire « bouger » le système et remettre en question un ensemble d'institutions jugées insatisfaisantes pour le sujet (Bachand, 2021 ; O'Brien et al., 2018 ; Westheimer & Kahne, 2004), c'est bien la question du changement social qui se niche derrière les objectifs de l'engagement politico-climatique. Si nous constatons en effet un renouveau dans les pratiques d'engagement et une distanciation vis-à-vis du militantisme syndical, notamment auprès des jeunes, nos résultats témoignent de certaines divergences vis-à-vis des travaux présentés en revue de littérature. Il est juste de considérer que certaines contraintes organisationnelles ont en effet disparu au profit d'une plus

grande liberté d'investissements et de désinvestissements possibles (Datchary & Pagis, 2005 ; Lardeux, 2016), cependant nous avons pu dégager grâce à nos analyses une prégnance des pratiques d'affiliation et du sentiment d'appartenance au collectif. Cette controverse (Ion, 2005) tient peut-être en l'interprétation faite de ces derniers éléments. En effet nos résultats suggèrent au contraire que les pratiques d'affiliation et le sentiment d'appartenance au collectif sont plus ou moins marqués chez les sujets en fonction de leurs collectifs. Si nous prenons l'exemple des *Youth For Climate* (bien que nous ne cherchions pas à réaliser de comparatif), l'appartenance au collectif constitue une réelle fierté, souvent revendiquée pour se définir (Neveu, 2019) et se démarquer des autres, les processus d'identification et d'affiliation sont également renforcés selon nous par la spécificité du collectif, à savoir réunir *les jeunes* qui luttent pour le climat.
Toujours dans le sens d'une mise en acte qui se veut singulière nos résultats mettent en avant une très grande diversité de pratiques mêlant pratiques individuelles et collectives. Si leur distinction reste parfois floue car elles s'alimentent de manière mutuelle, la mise en acte de l'engagement vise la recherche d'actions directes et efficaces (Quéniart & Jacques, 2008). Si ce n'est d'un « abandon » des grandes victoires politiques comme le suggérait Ion (2005) il s'agit plutôt d'une forme de résignation ou d'un constat de victoires bien trop rares dans le combat écologiste. La mise en acte de l'engagement politico-climatique traduit également un ensemble de pratiques dont l'utilisation (revendiquée chez certain·es) de la désobéissance civile (Charbonneau, 2023 ; Hayes & Ollitrault, 2024b) et qui questionne le rapport à la violence (O'Brien et al., 2018 ; Scappaticci-Martin, 2019). Nos résultats témoignent cependant d'un travail important de sensibilisation là où les actions de désobéissance se veulent plus ponctuelles et difficiles à mettre en œuvre. Nos résultats ne montrent pas une pratique privilégiée ni spécifique à l'engagement politico-climatique, cependant la totalité de l'échantillon mentionne l'importance des pratiques collectives pour mener à bien leur engagement (Charles & Le Treut, 2006 ; Sauvé, 2017). Nous avons en ce sens cherché à comprendre pourquoi l'engagement politico-climatique était réalisé au sein d'un collectif et à quels besoins venait-il répondre.

2.2. Des parcours d'engagement singuliers

En nous intéressant aux temporalités relatives aux parcours d'engagement, nous avons pu repérer deux principales manières de s'engager (sous forme de « déclic » ou dans le prolongement d'autres formes d'engagement) et identifier, que pour la totalité des sujets de la recherche, l'engagement politico-climatique tend à répondre à certains besoins spécifiques. Bien qu'il n'existe pas de hiérarchie entre les besoins, le besoin d'agir, avec les autres, face à

l'urgence est évoqué par 19 sujets. Si les théories de l'engagement basées sur la motivation (Brault-Labbé & Dubé, 2009 ; Mathieu, 2010) ou sur les formes de participation à et d'expression de l'engagement (Chevrier et al., 2020 ; Ekman & Amnå, 2012) pourraient apporter des éléments théoriques intéressants nous préférons discuter de la recherche de sens évoquée par la moitié de l'échantillon. Grandement associé à un besoin de cohérence chez le sujet (Przygoda, 2024 ; Tap & Lecomte, 2016), l'engagement peut ici s'apparenter à ce qu'Erikson identifiait comme une « opportunité de donner un sens à sa vie » (1968, p. 15). Réel temps d'exploration et de réflexion sur les valeurs, conduites et les aspirations qui constituent le sujet, l'engagement tend à entrainer le sujet dans un travail psychologique intense. Ce constat résonne naturellement avec la période développementale (Zittoun, 2012a) que ces jeunes sont en train de traverser. Propices aux remaniements, l'engagement assure selon nos résultats un ensemble de fonctions psychosociales que nous pouvons présenter en suivant.

3. Fonctions psychosociales de l'engagement politico-climatique

3.1. Les principales fonctions psychosociales de l'engagement politico-climatique

Appréhender l'engagement selon ses fonctions psychosociales et les processus psychologiques sous-jacents était également l'un des objectifs de ce travail de recherche.

Face aux difficultés d'opérationnalisation de l'engagement en psychologie et ne trouvant pas de modèle théorique remplissant pleinement nos attentes, nous avons fait le choix d'appréhender l'engagement comme un processus (Ladrière et al., 2009 ; Passy, 1998), qui s'inscrit au sein d'une histoire personnelle et collective (Malrieu, 2003 ; Meyerson, 1948). Nous nous sommes appuyés sur quatre enjeux psychologiques (intersubjectif, affectif, symbolique et autobiographique) mis en jeu dans cette activité et expérience de socialisation. Ce choix était, selon nous, l'entrée la plus complète pour rendre compte, grâce à l'analyse de contenu thématique, d'un ensemble de fonctions et processus psychologiques mis en jeu dans l'engagement politique et climatique.

En écho aux besoins que nous avons identifiés et mis en discussion précédemment, l'engagement politico-climatique est notamment mobilisé pour ses fonctions de reliance sociale (G. H. Mead, 1934). En effet, nos analyses mettent en avant la recherche d'affiliation groupale et d'identification ou d'opposition aux autres (Wallon, 1959a) comme un élément prégnant des résultats. Allant dans le sens des travaux de Lapeyronnie (2005), Dubet (1994) ou Lafont (2001), l'engagement se réalise nécessairement dans la relation à l'autre, il se construit et se nourrit en réponse à un cadre donné par le groupe dans lequel les sujets tendent à s'inscrire.

Nous avons pu mettre en évidence de manière empirique, l'envie voire le besoin, pour les sujets de se retrouver pour faire collectif, autour d'une même cause à défendre, d'une même idéologie et de valeurs communes.

Il est intéressant de mettre en lien nos résultats avec les fonctions jouées par le contexte relationnel dans le processus d'engagement identifié par Passy (1998). Nos résultats suggèrent en effet que les autrui ont participé au *recrutement* et joué le rôle d'initiateur·ices à l'engagement politico-climatique en collectif. Une autre fonction décrite par Passy (1998) tient au rôle socialisateur et de définition des identités. Si là cette fonction semble plus diffuse et moins cantonnée aux « réseaux sociaux » proches du sujet et en lien avec le collectif militant, les autrui semblent cependant constituer une « ressource » pour partager et « coconstruire » l'expérience d'engagement (Passy, 2005). Propice à la remise en question des idéologies ou façons de penser le monde ou même se penser soi, l'engagement politico-climatique et ses enjeux intersubjectifs entendent assurer cette fonction. Soulignant de fait les processus d'*affiliation* et d'*identification* à une identité collective (Baugnet, 1994 ; Chevallier, 1994 ; Melucci, 1989), construite dans le sillon d'autres groupes militants lui préexistant (Sawicki & Siméant, 2009) ou au contraire mettant en avant la volonté de se singulariser, voire de se penser en opposition à certain, l'engagement politico-climatique assure des fonctions de reliance sociale mais aussi de régulation entre les différents groupes sociaux.

Un autre résultat que nous souhaitions mettre en avant dans cette discussion tient au rôle que peut jouer l'engagement politico-climatique dans la façon de revendiquer, contester ou encore soutenir ce qui permet de *faire* collectif. En effet dans un environnement souvent délité, à travers la revendication de valeurs communes, la défense de certaines idéologies, la mise en discussion collective de stratégies de lutte ou même la mise en commun de savoirs, l'engagement politico-climatique, parce qu'il est réalisé en collectif permet d'entreprendre une action et participer au devenir de la société (Berger & Luckmann, 1996 ; Jetté, 2017). Il peut tout aussi bien permettre d'adopter des postures d'opposition, de critique et de réflexion autour de l'ordre établi et du fonctionnement sociétal (O'Brien et al., 2018 ; Westheimer & Kahne, 2004). Cette même idée se trouvait déjà dans les propos de Malrieu (1973, p. 404) lorsqu'il évoquait « l'insuffisance des modèles sociaux » proposés au sujet et la capacité de ce dernier à les mettre en question. Ainsi, si « la personnalisation […] coïncide avec la construction du centre de perspectives d'où les institutions peuvent être jugées et en esprit reconstruites » (*op.cit*, p. 405) alors l'engagement politico-climatique revêt, lorsque ces conditions sont assurées, une portée personnalisante. Plus finement encore, l'engagement peut alors constituer

un moyen d'objectivation des *contradictions idéologiques* et entamer un travail de restructuration, des institutions, par la mise en œuvre de projets innovants (Baubion-Broye et al., 1987).

L'engagement politico-climatique entend alors rassembler les sujets autour d'une expérience singulière, émotionnelle et partagée. En effet, si l'indignation ou la sensibilité ressentie vis-à-vis de la crise climatique en cours se traduit de manière singulière et individuelle, elle n'en reste pas moins une expérience collective (Rimé, 2009). Qu'elle joue le rôle d'initiatrice et pousse à faire le pas de l'engagement, qu'elle soit génératrice d'un ensemble d'émotions mobilisatrices (Salaris, 2017), l'expérience d'engagement met nécessairement en jeu la question de l'affectif. Si un seul participant évoque n'avoir ressenti qu'à postériori ses « émotions » en lien avec l'engagement politico-climatique, ces dernières restent néanmoins centrales dans cette activité. Nos résultats ont mis en exergue l'importance de trouver dans et par le collectif un espace où peuvent être vécus, exprimés et partagés certains affects en lien avec leur expérience d'engagement (Montoni Rios, 2017). Pensé comme une réponse adaptative (Sommier, 2015) face au contexte de crise, mais également résultat d'une « décharge émotionnelle » des suites des actions entreprises de manière collective, l'engagement politico-climatique mobilise des enjeux affectifs forts. La question des affects si elle se veut transversale, parfois contrastée mais commune à toute activité, met ici en jeu des processus de dépassement, d'apaisement mais aussi d'une forme de solidarité et de compréhension mutuelle chère aux sujets de la recherche.

Un point qu'il nous paraissait intéressant de mettre en discussion est le fait que si nous retrouvons des éléments de discours permettant d'affirmer certaines ruptures avec des liens antérieurs ou avec l'identité du sujet au profit du groupe protestataire, ceux-ci ne semblent pas aller dans le sens d'un isolement social comme pouvaient le montrer les travaux de Sommier (2015). Bien que des tensions au sein du collectif soient en effet notables, ces dernières ne semblent pas aller, dans notre échantillon excepté pour un sujet (*cf.* cas d'Ariane), jusqu'à l'apparition de tensions affectives et relationnelles prépondérantes. Néanmoins, l'engagement politique et climatique a pu s'apparenter chez certains sujets à une « dépendance affective » tant vis-à-vis de l'activité en elle-même qu'au groupe militant qui l'encadre. Ces résultats, s'ils fluctuent au cours du temps sont tout de même à prendre en compte de manière contextuelle. En effet, il est intéressant de regarder avec précision les répercussions d'une telle « dépendance » chez le sujet : se veut-elle source de mobilisation et d'émancipation ou au contraire se traduit-elle sous forme de fuite, de révolte voire d'une activité qui submerge le sujet et peut prendre la forme d'aliénations ? Plus encore, un résultat qu'il nous apparaissait important de discuter tient en la difficulté de mise en sens chez une partie des sujets de cet

engagement. Réel moyen pour s'accomplir et dépasser certains conflits, l'engagement peut cependant constituer une ressource plus aliénante pour d'autres. En écho aux travaux de Chouvier (1982), l'engagement peut devenir malgré lui « objet d'idéalisation » (*op.cit*, p. 149) où lorsque s'opère un surinvestissement de la part du sujet, celui-ci peut mener à des impasses allant jusqu'à la perte des fonctions de réassurance psychique et l'épuisement des processus de signification (*op.cit*).

Si la question des affects est partie prenante de toute expérience de socialisation que vivent les sujets dans ces collectifs, elle induit de manière réciproque des ajustements et des transformations sur le plan symbolique. Un autre enjeu central réside donc dans l'important travail de symbolisation qui participe aux remaniements permis grâce à l'engagement politico-climatique. Bien qu'il ne soit pas toujours conscientisé comme une façon de « se relier au monde » (Lapeyronnie, 2005, p. 47), l'engagement n'en constitue pas moins une façon de prendre part aux activités sociales (Dubet, 1994). En effet, nos résultats mettent en avant la manière dont l'engagement politico-climatique a permis, en plus de constituer des clés de compréhension supplémentaires par le biais du collectif et des expériences qui en découlent, de prendre part active au cours de l'Histoire (Malrieu, 2003). Nos résultats témoignent d'une réelle participation au lien social par l'engagement qui se traduit notamment par la prise de position, de manière individuelle et collective, face au système de normes et de valeurs qui prévaut dans la société actuelle (Tap, 1988). Animés par le souhait de transformer un système (Jetté, 2017) à l'idéologie capitaliste et qui agit en contradiction face aux enjeux que suppose la crise climatique, les sujets induisent par le biais de leur engagement politique et climatique un ensemble de transformations aux nombreuses portées sociétales et personnelles (Petit, 2021). Si les processus de valorisation et de signification sont quant à eux plus diffus et transversaux, ils témoignent cependant de l'entame d'un travail réflexif, autobiographique et des multiples ajustements qui s'opèrent chez le sujet.

En effet, nous avons tenté de le montrer, les transformations ne se situent pas simplement au niveau de l'identité du sujet, nos résultats mettent en avant une bien plus grande complexité et richesse d'éléments. Quelles qu'en soient les motivations, l'engagement de la part du sujet apporte des clés de compréhension centrales de la formation de la personne (Malrieu, 1979b). Réel travail d'exploration, de négociation et d'affirmation d'un ensemble de valeurs, d'une idéologie et parfois déterminant partiel de l'identité (Marcia, 1980 ; Neveu, 2019), l'engagement mobilise un ensemble de processus psychologiques relatifs au rapport à soi et aux autres. Nos résultats ont permis de mettre en lumière un important travail réflexif de la part des

sujets tant au niveau de leur système de références que de leur mise en acte (conduites et comportements). Négocié par la mise en œuvre de processus de hiérarchisation, de valorisation, d'objectivation, d'identification et d'individuation, l'engagement a permis chez les sujets, un étayage au plan autobiographique. Si nous ne pouvons mettre de côté la complexité et la diversité des influences (d'acteur·ices, de milieux, d'expériences, *etc*.) ayant participé à la définition du Soi, l'engagement y occupe une place centrale. Perçu comme une nécessité et une composante essentielle pour se penser et se raconter soi, l'engagement politico-climatique se voit aussi mobilisé dans l'échantillon pour répondre au besoin identitaire caractéristique de cette période de développement (Crocetti et al., 2012 ; Schwartz et al., 2023).

3.2. Pistes d'articulation entre les fonctions et les processus psychologiques de l'engagement politique et climatique

Si comme nous l'avons vu l'engagement est une activité complexe, multidimensionnelle et mettant en tension plusieurs fonctions et enjeux psychosociaux (Berger & Luckmann, 1996 ; Marcia, 1988 ; Neveu, 2019 ; Passy, 1998 ; Sommier, 2010), il nous apparaissait important de mettre en discussion les liens étroits qui peuvent être tissés entre les quatre enjeux que nous avons identifiés. En effet, si le travail de revue de littérature et de problématisation nous a conduit à catégoriser et appréhender l'engagement politico-climatique selon ces quatre enjeux, cette démarche doit être discutée. Nous nous sommes attachés durant le travail d'analyse à distinguer et renseigner avec la plus grande précision possible la diversité des mobilisations et pratiques relevant de l'engagement (individuel et collectif) ainsi que les besoins et motivations qui ont mené les sujets à prendre part à la lutte pour le climat en collectif afin d'en dégager des fonctions psychosociales. Celles-ci nous ont donc permis de mettre en lumière un ensemble de processus psychologiques et sociaux sous-jacents aux enjeux sur lesquels nous avions décidé de prendre appui. La difficulté que nous avons rencontrée tient finalement à rendre compte de la multi-factorialité et de la complexité des fonctions qui sont à l'œuvre dans la mobilisation de l'engagement politico-climatique. Dans un souci d'exhaustivité et car nous souhaitions mener une étude exploratoire, il est apparu nécessaire de souligner les liens étroits et la manière dont les différents enjeux se recouvraient et étaient dépendants les uns des autres. Si l'engagement (militant) peut facilement être réduit à sa simple fonction réactionnelle et à sa portée émotionnelle (colère, indignation, révolte) (Jasper, 1997 ; Larzillière et al., 2021), les résultats de notre recherche vont dans le sens des écrits scientifiques et montrent que l'enjeu affectif relatif à l'engagement va au-delà de sa portée revendicative (Bantigny, 2014 ; Gaxie, 1977 ; Rimé, 2009). La question de la signification de cette mise en acte mérite ainsi toute notre

attention, notamment en psychologie. Si la catégorisation des enjeux nous a permis au plan empirique d'organiser nos résultats, elle ne rend que trop peu compte des liens étroits et de la complexité de l'imbrication qui réside dans les différentes fonctions permises par l'engagement. La singularité de cette articulation s'est vue dépendante des besoins (conscientisés ou non) pour lesquels les sujets mobilisaient l'engagement (Miginiac, 2019 ; Ollitrault, 2001 ; Olson, 1978). Le travail de mise en sens et l'appropriation subjective (Faurie, 2025) de l'expérience d'engagement politico-climatique facilités ou rendus possibles par le récit autobiographique (Delory-Momberger, 2019 ; Malrieu, 2003) a permis de rendre compte des singularités et des spécificités de chaque parcours militant. Si le contexte auquel les sujets font face et la transition développementale qu'ils traversent leur est aussi commune, la manière dont celle-ci est objectivée et signifiée par l'expérience d'engagement leur est propre. Ce n'est que par une analyse qualitative, compréhensive et individuelle de leurs parcours qu'il nous a été possible de mettre au jour une part des significations et des fonctions possibles de cet engagement politique et climatique (Malrieu, 1994 ; Pleyers, 2016b). Si dans l'étude de leurs pratiques nous avons pu établir des convergences dans les dynamiques des parcours ou dans les besoins spécifiques à cet échantillon, le travail d'analyse de cas a permis de souligner la complexité et la transversalité des processus mobilisés par l'engagement.

L'étude approfondie des discours nous a permis de déceler les imbrications et échos que l'engagement politico-climatique a pu trouver, de manière cette fois plus inconsciente sur l'accompagnement du sujet dans une période de développement empreinte de remaniements intenses (Corbin et al., 2024b ; Desveaux, 2020 ; Malrieu, 2003). Si le travail que nous avons mené ne nous a pas conduit à déterminer les fonctions principales évoquées ou signifiées par les sujets, ni les manières dont elles se combinent chez tous les sujets pour répondre à leurs besoins, notre travail a permis de souligner l'interdépendance et l'interstructuration de ces mêmes fonctions chez le sujet. Ce constat ouvre selon nous des perspectives de recherches autour des fonctions majeures que peut recouvrir l'engagement, notamment étudiées du point de vue de la psychologie du développement. L'identification de ces besoins et leur résolution (même partielle) par l'engagement est-il significatif d'un travail de personnalisation ? Si la mise en sens et la conscientisation des objectifs poursuivis par le sujet apparaissent de manière différée à sa mobilisation, relèvent-t-elles toujours du processus de personnalisation ? Telles sont des questions qui méritent selon nous d'être approfondies par un plus grand nombre de travaux.

4. Engagement politico-climatique et activité de personnalisation

Enfin, dans cette dernière partie de la discussion nous proposons d'évoquer les liens entre engagement et activité de personnalisation. L'analyse des dynamiques au sein des parcours d'engagement politico-climatique et sa mise en lien avec le modèle de l'interstructuration (chapitre 8) ont permis d'étudier plus finement le maillage existant entre engagement et personnalisation. Nos résultats mettent en avant l'idée qu'il s'agit d'un processus long, complexe et discontinu. En effet, le travail d'étude de cas a permis de mettre en lumière que malgré le souhait de s'engager de manière collective, pour faire face au contexte de crise climatique, sa réalisation ne constitue pas toujours un moyen suffisant, adéquat pour faire face aux conflits et tensions qui animent le sujet. De manière inverse, face aux entraves violentes et une mise à mal pour le développement harmonieux du sujet qu'implique le contexte de crise, l'engagement politico-climatique, s'est avéré propice à la confrontation et au dépassement des aliénations.

Le dernier chapitre de résultats que nous avons présenté a tenté, en s'appuyant sur des études de parcours approfondies, de mettre à l'épreuve le modèle de l'interstructuration du sujet et des institutions (Baubion-Broye et al., 1987) et de mettre en lumière les processus et dynamiques psychologiques à l'œuvre dans l'engagement politico-climatique. Ce travail nous a permis de montrer dans quelle mesure, l'engagement politico-climatique soutient un processus de personnalisation de manière conjointe aux transitions et crises vécues par les sujets. En effet, l'entrée et la mobilisation au sein d'un collectif de lutte peut avoir des implications dans l'engagement du sujet selon les différentes phases de l'interstructuration. Nous tenons à souligner un élément important, si la présentation que les auteurs (Baubion-Broye et al., 1987) ont fait des phases de l'interstructuration semble linéaire ou *a minima* se succéder dans un ordre donné, le recueil et les analyses que nous avons effectués invitent à remettre en question cela. Bien que nous n'ayons choisi que quatre parcours de sujets pour illustrer les phases de l'interstructuration, car ces derniers nous semblaient les plus éclairants et illustratifs, nous constatons que chaque sujet tend à s'inscrire, selon des temporalités différentes dans une ou plusieurs phases de l'interstructuration. Nous pouvons souligner le caractère discontinu et les mouvements qui s'opèrent dans les différentes phases. Si l'opérationnalisation proposée par Baubion-Broye et al. (1987) a permis de poser les jalons du modèle de l'interstructuration, elle questionne notamment la concomitance des différentes étapes au sein même d'une phase ainsi que des phases entre elles. Un sujet peut-il s'engager conjointement au sein d'une reprise mobilisatrice - en analysant les sources des insatisfactions et des conflits sous-jacents - tout en

maintenant certaines conduites réactives ? Un sujet qui ne surmonte que partiellement certaines tensions ou contradictions mais qui tend vers la mise en œuvre d'un projet alternatif pour soi et la société est-il gage de personnalisation ? De même un sujet qui ne réussit pas à faire aboutir ses projets de restructuration (de manière volontaire ou non) témoigne-t-il pour autant d'une reprise mobilisatrice effective et efficace pour le dépassement des aliénations ? Nos résultats s'ils apportent certains éléments de réponse, ne nous permettent pas de répondre à toutes ces questions. Nous souhaiterons investir de manière plus approfondie ces thématiques.

Nous constatons tout de même que si le travail d'acculturation et d'ancrage plural a pu être ravivé par l'intérêt (nouveau) porté à la cause climatique et les bouleversements qu'elle engendre, l'entrée en collectif plus que l'engagement lui-même participe à cette première étape. Elle se traduit notamment par la manière dont le sujet va investir le cadre institutionnel et développer en son sein des processus d'appartenance, de sécurisation, d'identification et d'étayage (Marcia, 1980 ; Melucci, 1978 ; Passy, 1998). Cette phase fait largement écho aux travaux qui ont pu être réalisés par G.H. Mead (1934) et l'importance pour le sujet de s'inscrire dans réseaux interpersonnels et sociaux variés. Il est intéressant de voir comment l'engagement politique et climatique lorsqu'il se réalise au sein d'un collectif de lutte institué, offre au sujet un lieu d'appropriation et de valorisation d'un soi actualisé. Le travail de symbolisation et d'affirmation au sein de ces nouveaux ancrages ne reste pas sans conséquences pour le sujet (parfois victime de stigmatisation ou d'exclusion (*cf*. cas de Romane ou Camille) ou son entourage (*cf*. cas d'Hugo)). Cette première étape de l'interstructuration renvoie aux processus d'inter-signification des milieux de vie du sujet, menant parfois à des tensions et conflits trop importants.

Durant la phase de déprise conflictuelle l'enjeu réside finalement dans les ressources psychiques que le sujet parvient à mobiliser pour entamer ce travail de distanciation et d'objectivation. Dans le cas d'une déprise mise à mal ou prolongée, nous nous questionnons sur la portée personnalisante de l'engagement. Le sujet pris au sein d'une crise prolongée est-il plongé dans un état tel d'aliénation qui mène à des postures de repli sur soi importantes pouvant aller jusqu'au sentiment de sidération ? Nos résultats ne permettent pas d'alimenter cette question. Cependant il apparait que le travail de déprise peut s'avérer difficile lorsque le sujet peine à mettre en œuvre un travail d'objectivation (*cf*. cas d'Ariane). L'engagement politique et climatique s'il peut s'avérer protecteur et contenant dans un premier temps, peut devenir à son tour source de conflit et d'aliénation lorsqu'il est mobilisé seulement sur le mode réactionnel, « l'appropriation peut-même ici se retourner "contre-soi" lorsque l'expérience de

l'engagement va à l'encontre des valeurs de la personne, se fait au détriment d'autres activités, voire à l'encontre de l'essence même de ce qu'est la personne ou le collectif » (Faurie, 2025, p. 31) ou que l'engagement se fait à l'encontre de ce qui avait motivé l'engagement au départ. Ce constat fait écho à la typologie proposée par O'Brien et al. (2018) et Hayward (2020) à propos des formes de dissidence dans l'activisme des jeunes contre les changements climatiques. En effet lorsqu'un type de dissidence (notamment ancré autour des pratiques violentes ou avec peu d'opportunités et d'accès aux processus démocratiques) ne parvient que peu ou pas à remettre en cause le système de domination, elle mérite une attention particulière concernant les motivations et conflits sous-jacents chez le sujet. Si nos résultats ne renseignent que peu la nature et les niveaux de conflits qui opèrent chez le sujet, il est intéressant de voir les alternances et la succession des types de dissidences utilisées pour questionner et prendre part à la transformation du système dominant. L'engagement peut alors être partiellement soutenant pour contrer les sentiments d'impuissance, de perte de sens, de déracinement et de dé-signification (Tap, 1988) et préparer à l'entame d'un travail de reprise mobilisatrice. En effet, lorsque le sujet est amené à mettre en place des tentatives de reprises mobilisatrices pour dépasser les contradictions ou l'insuffisance des modèles sociétaux jusqu'alors suivis (Malrieu et al., 1973), une exploration des stratégies peut opérer. Nos analyses tendent à montrer qu'il ne s'agit pas d'un travail dichotomique et unidirectionnel, mais plutôt d'une alternance et d'un travail exploratoire, pour que le sujet lui-même et avec autrui trouve les voies de sorties du conflit (Hajjar, 1995 ; Malrieu, 1994).

L'existence dans les discours de certains sujets d'une forme de dépendance à l'engagement mérite aussi d'être questionnée. Si pour la majorité de l'échantillon, l'engagement apparait comme nécessaire au bien-être et semble apaiser l'existence, le temps de prise de recul que nous avons proposé durant les entretiens a mis en exergue si ce n'est une méfiance mais une certaine réserve de la part de quelques sujets vis-à-vis de leur engagement. Dans cette relation parfois fantasmée, idéalisée (Chouvier, 1982) ou au contraire mise à distance dans certains moments de l'existence, l'attitude des sujets au sein de cette « relation » est teintée d'ambivalence. Si elle semble soutenir un processus d'émancipation (Pesce et al., 2021a) et de déprise, les travaux de Malrieu ou Baubion-Broye et al. (1987) ne rendent pas suffisamment compte des moments où les « œuvres » jusqu'alors pensées comme des outils d'objectivation et de personnalisation puissent devenir à leur tour source d'aliénation. Illustré dans le cas d'Ariane où l'engagement mène à l'apparition de nouveaux conflits et ne permet qu'une déprise partielle ou dans les cas d'un surinvestissement de l'objet et de la relation à l'engagement (comme cela peut-être le cas

chez Hugo), se pose ainsi la question d'une fusion entre le sujet et l'engagement et la portée créative d'un tel investissement. Une autre question sous-tend ce constat, il s'agit de situer le début mais surtout la fin de la personnalisation. L'alternance ou l'exploration du sujet entre des tentatives réactives ou réflexives suffisent-elles à affirmer qu'un travail de personnalisation est à l'œuvre chez le sujet ? Plus encore, la succession et l'installation dans le temps de tentatives réactives sont-elles gage de l'entame d'un travail de personnalisation qui n'aboutit pas à la sortie du conflit ou bien même à l'aperçu d'une issue favorable ? Ces questions dont nous ne pouvons apporter que des réponses partielles nécessitent d'être approfondies par des travaux futurs.

A l'inverse, chez le sujet engagé dans un travail réflexif, l'engagement politico-climatique constitue un moyen de dépasser les tensions qui jalonnent son existence et ainsi permettre un travail d'objectivation et de prospection. Nos résultats suggèrent que chez certains sujets de la recherche, l'engagement politico-climatique a mené vers une entreprise créatrice et la mise en œuvre d'un projet social et personnel actualisé. En échos aux travaux menés par Pleyers (2016a, b) l'engagement politique et climatique suppose des processus de subjectivation, où le sujet s'affirme et se revendique au travers des positions (de résistance) qu'il occupe en société, face aux idéaux imposés. Dans ce cas-là, l'engagement politique et climatique ouvre les voies vers une (ré)appropriation du pouvoir d'agir (É. Morin et al., 2019, 2022) potentiellement bloqué ou réprimé chez le sujet. Plus encore, il converge dans le sens d'un « processus d'expérimentation créatif » (Pleyers, 2014, p. 53) où s'exprime la subjectivité du sujet et qui lui permet de prendre part active au changement social (Pleyers, 2016b) comme le propose le modèle de l'interstructuration. La mise en acte et la mobilisation collective que suppose l'engagement politique et climatique a aussi permis un travail de mise en sens et de projection dans l'avenir. De nouvelles questions théoriques se posent ainsi. La construction d'un projet social original et le retour à un ancrage plural signifie-t-il pour autant que le sujet ait dépassé l'état de crise et les conflits la caractérisant ? Cette question a d'autant plus d'importance qu'elle se voit mobilisée dans le cadre d'un contexte de crise climatique avec peu d'issues favorables possibles. Bien que le sujet (*cf*. cas de Tom) réussisse à trouver une issue favorable et à vivre de manière créative, le contexte social, politique et climatique lui, continuera d'être marqué par des bouleversements intenses et une accélération des conséquences relatives à cette crise. Une des interprétations possibles tient au fait qu'il s'agisse d'un projet actuellement soutenant pour le sujet mais que ce dernier pourra se voir ajusté en fonction des évènements contextuels,

politiques, sociaux et personnels, de l'Histoire du sujet et plus largement de l'Histoire sociale à laquelle il contribue par ses œuvres et son engagement politico-climatique.

Conclusion

L'objectif de cette recherche en psychologie du développement est d'étudier les fonctions psychosociales et les significations associées à l'engagement politique et climatique. Nous avons choisi d'étudier cette question chez des sujets pris au sein d'une transition développementale telle que la période de l'adolescence et de l'entrée dans la vie adulte. Ce choix prend sens en fonction des enjeux à la fois psychologiques et sociaux que traverse cette population dans un contexte largement marqué par une situation de crise climatique. Nous avons pour cela précisé plusieurs axes de questionnements, à savoir : 1) Comment est perçue et vécue la rencontre entre le contexte de crise climatique et la transition développementale des sujets ? 2) Quelles sont les spécificités des expériences d'engagement politico-climatique ? 3) Quelles fonctions psychologiques assure l'engagement politico-climatique lorsqu'il est mobilisé ? 4) Quelles portées personnalisantes possibles de l'engagement politico-climatique pour les sujets ?

Pour y répondre et saisir au plus près le sens que les sujets accordent à leurs expériences d'engagement politico-climatique, nous avons mis en œuvre une approche qualitative et compréhensive qui s'articule à une conception interactionniste, sociale et historique du développement qui place le sujet comme un acteur de sa construction psychique et des transformations sociales qui l'entourent.

Les résultats obtenus à partir des différentes analyses que nous avons menées (lexicométriques, de contenu thématique et transversales) ont ainsi permis de souligner les fonctions de l'engagement politique et climatique dans la construction de la personne, à travers ses implications tant personnelles que sociales, chez des sujets se trouvant à la croisée d'un contexte de crise climatique et d'une transition développementale. Les résultats de notre recherche montrent que l'engagement politique et climatique leur a permis de faire face à un contexte développemental souvent mis à mal par les perspectives environnementales et socio-politiques, de construire du sens par le biais de l'expérience collective ainsi que de pouvoir prendre part aux transformations sociales et politiques. Constituant un lieu privilégié de socialisation, l'engagement au sein des collectifs a également accompagné un ensemble de remaniements tant aux plans identitaires, axiologiques et idéologiques chez les sujets qui relève d'un véritable travail de personnalisation (Malrieu, 1995, 2003). En effet, nous avons montré comment ces parcours d'engagement sont notamment propices au développement de nouveaux ancrages et contribuent à un travail psychique qui inscrit le sujet dans les différentes étapes (ancrage plural,

déprise conflictuelle, reprise mobilisatrice, entreprise créatrice) de l'interstructuration du sujet et des institutions (Baubion-Broye et al., 1987).

Pour conclure ce travail nous allons maintenant reprendre en guise de synthèse un ensemble d'apports, qu'ils se situent aux plans théorique, méthodologique ou empirique, ainsi que l'ouverture que cette recherche propose vers des perspectives tant pratiques que réflexives. Mais, comme tout travail de recherche, il comporte certains écueils et certaines limites dont nous allons faire également part dans cette partie.

1. Apports sur les plans théoriques et méthodologiques

L'objectif n'était pas de mener une étude comparative entre les personnes engagées (dans et hors collectif) ou non engagées, ou entre les adolescent·es et les jeunes adultes, ni de s'intéresser seulement aux motivations ou raisons qui poussent les jeunes à se mobiliser, mais de porter une attention toute particulière à la manière dont le choix de l'engagement politique et climatique a pu être signifié et à la façon dont celui-ci constitue une expérience socialisatrice spécifique. Le but de cette recherche tient également à rendre compte de l'hétérogénéité des parcours d'engagement et de leur mise en acte par les sujets, grâce à l'étude de leurs pratiques mais aussi des significations accordées à cette expérience.

Cette thèse contribue ainsi à l'état des connaissances en psychologie du développement de l'adolescent·e et du jeune adulte car elle nourrit les connaissances autour des processus de socialisation de cette population. Plus encore, elle traite de manière novatrice une thématique centrale vécue par une population encore trop peu étudiée : les jeunes qui s'engagent pour le climat. Ce travail permet d'apporter un regard encore trop souvent réservé à la sociologie ou aux sciences politiques sur la manière dont les jeunes, peuvent se saisir du politique et prendre part à la vie sociale. En reconnaissant le rôle et la place qu'ils·elles occupent au sein de la société, par la mobilisation et l'utilisation des formes d'engagement dans et hors des institutions, nous apportons des éléments de compréhension quant à la construction du sujet en tant que personne et des enjeux socio-politiques et psychiques conséquents qui l'entourent. Bien que cette mobilisation puisse être ponctuelle, transitoire ou amenée à disparaitre chez certain·es, les 20 sujets que nous avons rencontrés semblent accorder une importance significative à l'engagement pour se penser et se construire.

Cette thèse de Doctorat nous a ainsi conduit à étudier les fonctions et les processus psychosociaux à l'œuvre dans l'engagement politique et climatique.

Au plan théorique, nous soulignerons tout d'abord que ce travail de recherche a permis d'explorer la notion d'engagement politique et climatique tant au niveau conceptuel que dans sa *praxis* et ainsi enrichir le cadre définitionnel de cette notion encore trop peu étudiée en SHS. Si les questions d'engagement ont fait l'objet de nombreux travaux en SHS et ont été largement reprises par la psychologie (Ajzen & Fishbein, 1980 ; Brault-Labbé & Dubé, 2009 ; Girandola, 2003 ; Joule & Beauvois, 1998), finalement l'engagement politico-climatique en ce qu'il a de spécifique n'avait jusqu'alors été que trop peu étudié en psychologie du développement. Appuyé sur la perspective de développement au long cours et selon une approche historico-culturelle, nos résultats montrent l'intérêt d'interroger les dynamiques et processus développementaux à l'œuvre dans et par l'engagement politico-climatique. En effet, ce travail, bien qu'exploratoire, nous a permis de proposer du point de vue de la psychologie, une opérationnalisation de l'engagement politique et climatique au travers de plusieurs enjeux. Nous avons considéré les modèles actuellement disponibles en psychologie (centré notamment sur l'optimisation, les motivations ou la dimension cognitive) ou issus de la sociologie comme insatisfaisants pour penser cette activité selon une perspective développementale au long cours. De plus, ces modèles ne nous permettaient pas de rendre compte des dynamiques intra et interindividuelles qui se jouent dans le maillage entre ce qu'il nous apparait être la rencontre entre une histoire singulière, de sujet, et le devenir de l'Histoire sociale.

Ce travail de thèse s'est par ailleurs penché sur les échos au plan psychique entre le contexte de crise climatique et la transition développementale de l'adolescence et de l'entrée dans l'âge adulte. En effet, l'étude du contexte de crise climatique, du point de vue des sujets, couplé à celui de la transition développementale nous a permis de rendre compte de la variabilité des vécus possibles tout en soulignant un ensemble conséquent d'entraves et de potentialités pour le développement qui trouvent des échos chez chacun des sujets de l'échantillon. Ce croisement entre crise et transition souligne des spécificités, notamment dans la possible finitude de l'existence, une inversion des rôles et responsabilités générationnelles, et trouve des échos en termes de perspectives d'existence et de moyens qui s'offrent à cette population pour y faire face.

En s'intéressant plus spécifiquement au contexte de mobilisation de l'engagement politique et climatique, là encore une pluralité d'éléments sont venus nourrir nos questionnements : les raisons et la nécessité à s'engager, la manière dont l'immobilité collective a pu laisser place au besoin d'agir, pour explorer et construire le Soi et repenser la société, *etc*. Ceux-ci nous ont amenés à considérer la manière dont les sujets ont pu mettre en avant leur singularité et leur

façon de s'approprier l'engagement politique et climatique. Si notre échantillon se traduit par des collectifs, manières de s'engager et des parcours divers il est intéressant de souligner que notre regard issu de la psychologie développementale a permis de pointer un ensemble de composantes et de dimensions s'exprimant de manière transversale. En effet, l'engagement politique et climatique nécessite chez les sujets un travail de réflexion, d'élaboration, d'expérimentation et de signification du soi. Les modèles théoriques que nous avons mobilisés nous ont permis de souligner la part active du sujet dans son développement et ainsi mettre en lumière la manière dont il·elle devient acteur·ice de ce processus. Cela a notamment été le cas pour rendre compte de la manière dont le sujet a pu construire et défendre un positionnement vis-à-vis de l'institué, de la société, des autrui voire face aux autres générations. Les résultats soulignent aussi l'importance accordée par les sujets au fait de s'engager en collectif (apprendre et agir de manière collective, partager une vision commune, créer des liens spécifiques, *etc.*) et la manière dont celle-ci devient une constituante essentielle à leur engagement. Si en effet les diverses mises en œuvre de l'engagement politico-climatique s'apparentent pour le sujet à des formes actualisées de militantisme, où sa subjectivité et son individualité sont appréciées, c'est avant tout la place et le sens accordés à ces expériences qui nous ont semblé centraux d'étudier. En s'intéressant à l'engagement comme un processus dynamique, réellement mouvant, en perpétuelle construction et ponctué de conflits mais aussi de dépassements, l'engagement politico-climatique apparait à tour de rôle comme un objet, une pratique, un mode de vie à investir pour se confronter et tenter de dépasser les conflits qui jalonnent l'existence. L'opérationnalisation telle que nous l'avons pensée a permis de rendre compte de l'ampleur des processus psychologiques qui sous-tendent cette expérience. En accord avec le modèle de l'interstructuration du sujet et des institutions, l'engagement politique et climatique recouvre et constitue une ressource personnalisante, dès lors qu'elle mobilise des processus réflexifs, que le sujet s'en saisit pour se positionner face à l'institué ou encore lorsqu'ils lui permettent de mettre en œuvre des remaniements identitaires et des projets de restructuration de ces institutions.

Au plan méthodologique, le dispositif de recherche que nous avons mis en place est en cohérence avec la posture épistémologique que nous défendons. Si l'engagement, notamment pour la cause climatique peut être source de controverses, notamment du fait de son traitement médiatique et du climat de répression qui entoure ce mouvement, il était essentiel pour nous de valoriser la parole de jeunes militant·es et saisir comment ils·elles se construisent au travers de leur engagement. L'approche qualitative et compréhensive que nous avons déployée a permis

d'apprécier les singularités et spécificités de chaque parcours de sujet. L'analyse de contenu thématique a en effet permis de dégager des points de convergence (besoin d'agir, réponse à l'éco-anxiété, inscription dans la société, rôle actif du sujet, *etc*.) ainsi que de souligner les expériences propres à chaque sujet, là où l'analyse transversale et interprétative des dynamiques d'engagement nous a permis de mettre en lumière plus finement le sens attribué à cette expérience et les processus psychologiques et sociaux mis en jeu. Par ailleurs, les études de cas présentées dans le dernier chapitre de la partie des résultats nous ont permis de mettre à l'épreuve du terrain le modèle de l'interstructuration du sujet et des institutions, en montrant comment les parcours des personnes interrogées s'articulent et s'inscrivent dans les différentes phases décrites par Baubion-Broye et ses collaborateurs en 1987.

Nous avons mis en œuvre un outil et un cadre méthodologique qui ont permis la valorisation et la mise en lumière de la parole du sujet adolescent ou jeune adulte. D'autant plus, nous avons offert un regard du point de vue de la psychologie du développement, à propos d'une thématique encore largement inexplorée. Ainsi nous revendiquons l'utilisation des théories critiques pour traiter de ces questions, mais plus largement la production d'une recherche engagée socialement et politiquement.

2. Limites sur les plans théoriques et méthodologiques

Au plan théorique, nous avons choisi d'appréhender l'engagement politico-climatique selon quatre enjeux principaux (intersubjectif, affectif, symbolique et autobiographique) tout en prenant en compte les raisons et motivations qui ont conduit ces jeunes à investir ce type d'engagement en collectif. L'étude des discours des participant·es de la recherche tend à montrer comment chaque sphère de vie et les autrui qui les constituent influencent la manière dont est investi et signifié l'engagement politico-climatique. Nous avons toutefois mis de côté l'analyse approfondie des types et de la nature de conflits qui ont amené ou ont émergé de cette activité militante. Pour autant cette perspective serait d'autant plus intéressante et pertinente dans le cadre du modèle théorique de la socialisation de Malrieu et du développement de la personne selon Wallon.

Aussi un travail plus approfondi autour des raisons et des processus psychologiques que sous-tend, au plan clinique, l'activité même d'engagement serait opportun. En effet, les travaux de Chouvier (1982) ou plus récemment Jourdan-Peyrony et Pommier (2021) ou Robin (2021) tendent à explorer de manière plus profonde les échos possibles de l'engagement militant et de

la crise climatique, au plan clinique en abordant plus spécifiquement les notions de solastalgie et d'éco-anxiété.

Au **plan méthodologique** un des écueils pourrait concerner la taille de notre échantillon mais surtout la répartition de nos sujets au sein de celui-ci. En effet, nous aurions pu agrandir notre échantillon et tenter d'équilibrer la représentativité des différents collectifs de lutte pour le climat. Une plus grande variété de collectif ou une répartition plus équitable entre les différents âges et collectifs nous aurait peut-être permis d'apprécier des différences ou des spécificités liées au genre, à l'âge ou au type de pratiques et de collectifs des sujets de la recherche.
Par ailleurs, notre grille d'entretien bien qu'exploratoire et utilisée avec précaution pour éviter toute forme de directivité a tout de même pu influencer ou peut-être forcer certaines réponses des participant·es. Nous pensons notamment à l'entretien de prise de contact qui, s'il a permis une meilleure élaboration du discours et du parcours d'engagement des participant·es, a peut-être renforcé le biais de désirabilité sociale.
Nous pouvons également souligner que nous avons réalisé la majorité des entretiens en distanciel. La période du confinement relative au COVID étant terminée au moment de la passation, l'utilisation de la visioconférence s'est déroulée pour la plupart des entretiens sans encombre. Cependant certains désagréments ont pu venir altérer la qualité des enregistrements (micro fonctionnant mal, mauvaise connexion, *etc*.). Si de prime abord cela ne semble pas avoir gêné le déroulé des entretiens, il reste difficile d'évaluer la portée de ces conditions de passation sur le déroulé de la recherche et sur la fiabilité des données récoltées. Enfin, des analyses lexicales complémentaires et plus approfondies, auraient permis d'étudier de manière plus fine les spécificités des discours des sujets de la recherche et permettre une meilleure triangulation des données.

3. Perspectives sur les plans théoriques et méthodologiques

Les limites précédemment énoncées nous permettent de proposer premièrement des **perspectives théoriques** de recherche. La première perspective que nous avons pu identifier tient à s'intéresser plus finement aux natures des conflits qui ponctuent l'existence mais plus encore les parcours d'engagement des sujets. Si nous n'avons pas questionné spécifiquement cet aspect de l'engagement, l'étude des différentes sources et natures des conflits vécus dans le cadre de l'engagement politique et climatique des sujets reste néanmoins un matériel précieux à étudier pour comprendre les dynamiques conflictuelles et développementales qui se jouent

chez les sujets. La deuxième perspective que nous avons simplement évoquée mais qui constitue une thématique fertile dans le champ de la psychologie du développement tient en l'étude des perspectives temporelles chez les jeunes. Si comme le montrent les entretiens et certains de nos résultats l'engagement dans des perspectives futures à plus ou moins long terme est (ou n'est pas) envisagé par les sujets, étudier la formation de cette dimension prospective du développement semble pertinent et totalement en accord avec le modèle théorique que nous avons mobilisé.

Au **plan méthodologique**, plusieurs perspectives ont également émergé.

Si la littérature a montré que les institutions ne semblent pas adaptées pour répondre aux besoins des jeunes concernant leur participation sociale et citoyenne (Becquet, 2012 ; Huet-Gueye & Rouyer, 2017b), une première piste serait d'aller questionner le point de vue des jeunes qui s'engagent pourtant au sein de ces institutions (éco-délégué·es, conseils municipaux d'élèves, *etc*.). Par ailleurs, nous avons tenté, grâce à notre recueil, de montrer la diversité des parcours d'engagement possibles, en collectif. Il pourrait être d'autant plus pertinent d'étudier la manière dont ceux-ci s'inscrivent sur un temps plus long, en réalisant une étude longitudinale. En effet, si l'engagement est vu comme un outil, une façon d'être au monde mouvante, amenée à évoluer dans le temps et qui subit des jeux d'investissement et de désinvestissement intenses, alors une étude longitudinale permettrait de suivre les sujets durant la fin de leur adolescence jusqu'à leur début dans la vie dite adulte. Cela nous permettrait ainsi d'apprécier ce qui se joue une fois la transition développementale traversée et d'observer tant au niveau de leur mise en acte de l'engagement, que de l'idéologie qui les anime comment peut être signifiée cette expérience. Si le type de dispositif est couteux en temps, il offre cependant un regard précieux sur les évolutions du sujet au cours du développement.

Une autre perspective intéressante serait d'aller interroger un plus grand nombre de militant·es ainsi qu'apprécier la diversité des luttes menées par une partie de la jeunesse. Bien que nous ayons porté notre regard de manière spécifique sur l'engagement politico-climatique, il pourrait être intéressant d'étudier les spécificités qu'offrent des collectifs féministes, antiracistes ou sur d'autres thématiques très spécifiques afin de repérer et analyser ce qu'il y a de commun pour les jeunesses contemporaines dans leurs engagements associatifs et politiques. Il nous semblerait pertinent également dans le cadre des engagements politico-climatique d'aller questionner des formes plus radicales d'engagement, telles que menées au sein d'une ZAD par exemple, sans cadre militant institué et dans des contextes qui engagent les militant·es dans une occupation où s'intersignifie les diverses facettes de leur vie quotidienne, parfois sur des mois

et années, ou encore les campagnes de résistance civile menées lors des regroupements des Soulèvements de la Terre.

Ce travail de thèse m'a enfin permis de développer un début d'expertise autour du concept d'engagement politico-climatique et de ses fonctions psychosociales. Le travail entrepris autour de la notion de socialisation et des liens qui se tissent entre engagement politico-climatique et personnalisation offre un éclairage renouvelé sur le modèle de l'interstructuration du sujet et des institutions (Baubion-Broye et al., 1987) développé au sein de notre laboratoire. Mener cette recherche doctorale a conforté mon envie d'enrichir et contribuer à la diffusion de travaux qui pensent la place et rôle du sujet comme centraux dans son développement, tout en s'articulant avec des problématiques sociales contemporaines.

4. Quels enjeux pour les pratiques de terrain ?

Des suites de ce travail académique découlent des apports pour le champ de la pratique. Elles s'incarnent notamment dans l'alimentation de pistes concernant la compréhension du vécu et des situations de détresse dans lesquelles peuvent être les jeunes militant·es engagé·es pour le climat. Cette thèse nous renseigne également sur les fonctions et étayages permis par ce même engagement. Elle peut ainsi apporter pour les personnes qui accompagnent cette population, des éléments de compréhension sur ce que vivent et les besoins auxquels ils·elles sont confronté·es. Le contexte de crise climatique n'étant pas nouveau, les conséquences psychiques que de tels bouleversements induisent, prennent une place grandissante au sein de nos sociétés et plus particulièrement chez les jeunes. La crise climatique alimente de fait des problématiques sociales, psychologiques et cliniques nouvelles auxquelles les professionnel·les seront de plus en plus confronté·es. Dans leur souci de proposer un accompagnement adéquat et dans celui de pouvoir penser la complémentarité entre les travaux académiques et la réalité des terrains qui est la leur, nous espérons avoir renseigné et complété les études déjà existantes sur ces thématiques.

Dans le registre cette fois plus spécifique au militantisme c'est toute la question du soin militant qui se pose. Comment prendre soin dans une société marquée par de tels bouleversements et une si forte répression ? Si des collectifs de soin et d'écoute active voient le jour pour accompagner les personnes qui s'engagent, notamment via des formes d'engagement extrêmes ou radicales (par exposition du corps, de mise en danger du soi, impliquant des menaces juridiques et psychologiques parfois graves), ils ne peuvent suffire à accompagner ces sujets. Volontairement constitués hors des structures institutionnelles pour permettre de faire naitre

une reconnaissance mutuelle entre militant·es, ces dispositifs d'écoute sont pourtant essentiels à l'accompagnement des personnes engagées dans les luttes écologistes. Lorsque l'engagement et sa mise en acte au sein de la lutte deviennent des manières de prendre part active à la société, en raison du lien social qui s'y crée, des projets de restructuration et gouvernance qui s'y imaginent ou encore des liens affectifs qui s'y tissent, penser le soin de ces personnes souvent déjà fragilisées, qui se retrouvent parfois déracinées, sans travail de symbolisation ou de réalisation possible une fois la lutte terminée constitue un enjeu central tant pour le monde académique que les professionnel·les de l'accompagnement. Enfin au niveau des perspectives pratiques qui s'ouvrent des suites de cette recherche, il pourrait être pertinent de proposer une recherche-intervention et se concentrer sur la question du soin militant. En écho aux éléments cités ci-dessus et face à l'augmentation de la violence et de la répression qui encadrent les mouvements militants écologistes, il serait opportun d'aller investir ces espaces où les dispositifs institutionnels sont absents pour accueillir et prendre soin de ce public fragilisé. Face à cette demande et les questions éthiques qu'elle soulève, les chercheurs et chercheuses en SHS ont des rôles à jouer tant sur le plan heuristique que sur le plan praxéologique.

Aussi, au regard des fonctions intersubjectives, affectives, symboliques et encore autobiographiques que vient jouer l'engagement politique et climatique chez des sujets pris au sein d'une transition développementale (adolescence ou entrée dans l'âge adulte) et le contexte de crises tel que nous le connaissons, il serait opportun de réfléchir à des dispositifs d'accompagnement de ces populations. Un réel travail de mise en récit de soi et de visibilisation de la parole des jeunes au sein de l'espace social pourrait permettre de rendre compte du rôle et de la place que ceux-ci occupent et ont à occuper pour transformer la société. Notre recherche nous conduit à penser que l'engagement politique et climatique, lorsqu'il relève d'un choix et d'un investissement de la part du sujet, constitue un acte de personne, pour prendre part à l'écriture de l'Histoire.

Bibliographie

Abric, J.-C. (2005). La recherche du noyau central et de la zone muette des représentations sociales. In *Méthodes d'étude des représentations sociales* (pp. 59-80). Ères. https://doi.org/10.3917/eres.abric.2003.01.0059

Adelson, J. (1975). The development of ideology in adolescence. In S. E. Dragastin & G. H. Elder (Eds.), *Adolescence in the life cycle* (pp. 63-78). Wiley.

Ágoston, C., Csaba, B., Nagy, B., Kőváry, Z., Dúll, A., Rácz, J., & Demetrovics, Z. (2022). Identifying types of eco-anxiety, eco-guilt, eco-grief, and eco-coping in a climate-sensitive population : A qualitative study. *International Journal of Environmental Research and Public Health, 19*(4), Article 4. https://doi.org/10.3390/ijerph19042461

Ajzen, I., & Fishbein, M. (1980). *Understanding attitudes and predicting social behavior*. Prentice-Hall.

Alsaker, F. (2014). La puberté : étapes du développement pubertaire et incidence psychologique. In M. Claes & L. Lannegrand-Willems (Eds.), *La psychologie de l'adolescence* (pp. 17-43). Presses de l'Université de Montréal.

Albrecht, G. (2011). Chronic environmental change : Emerging 'psychoterratic' syndromes. In I. Weissbecker (Ed.), *Climate change and human well-being : Global challenges and opportunities* (pp. 43-56). Springer. https://doi.org/10.1007/978-1-4419-9742-5_3

Albrecht, G., Sartore, G.-M., Connor, L., Higginbotham, N., Freeman, S., Kelly, B., Stain, H., Tonna, A., & Pollard, G. (2007). Solastalgia : The distress caused by environmental change. *Australasian Psychiatry, 15*(1_suppl), S95-S98. https://doi.org/10.1080/10398560701701288

Alkire, S. (2008). *Concepts and measures of agency*. Oxford Poverty & Human Development Initiative. https://ora.ox.ac.uk/objects/uuid:cdecbaca-447c-43b7-8e3f-851517b5ff97

Amsellem-Mainguy, Y. (2016). L'accès à l'âge adulte pour les jeunes en France. *Informations sociales, 195*(4), 9-13. https://doi.org/10.3917/inso.195.0009

Anatrella, T. (1988). *Interminables adolescences, les 12-30 ans*. CERF & CUJAS.

Anatrella, T. (2003). Les « adulescents ». *Études, 399*(7), 37-47. https://doi.org/10.3917/etu.991.0037

Arnett, J. J. (2000). Emerging adulthood : A theory of development from the late teens through the twenties. *American Psychologist, 55*(5), 469-480. https://doi.org/10.1037/0003-066X.55.5.469

Arnett, J. J. (2006). Emerging adulthood in Europe : A response to Bynner. *Journal of Youth Studies, 9*(1), 111-123. https://doi.org/10.1080/13676260500523671

Arnett, J. J. (2013). *Adolescence and emerging adulthood : A cultural approach* (5th ed.). Pearson.

Aubry, A. (2020). Intersectionnalité et mouvements sociaux. *In* O. Fillieule, L. Mathieu, & C. Péchu (Éds.), *Dictionnaire des mouvements sociaux* (2e éd., pp. 333-338). Presses de Sciences Po. https://doi.org/10.3917/scpo.filli.2020.01.0333

Audigier, F. (2007). L'éducation à la citoyenneté dans ses contradictions. *Revue internationale d'éducation de Sèvres, 44*, 45-56. https://doi.org/10.4000/ries.125

Aumercier, S. (2020). Psychanalyse et environnement. *Le Coq-héron, 242*(3), 23-32. https://doi.org/10.3917/cohe.242.0023

Auzoult, L. (2010). Validation d'une échelle de mesure de la situnomie-autonomie. *L'orientation scolaire et professionnelle, 39*(2), 167-186. https://doi.org/10.4000/osp.2526

Auzoult, L., & Demarque, C. (2022). *Anticipation psychologique et représentations de l'avenir : enjeux théoriques, méthodologiques et pratiques.* Mardaga. https://univ-scholarvox-com.gorgone.univ-toulouse.fr/book/88935670

Aykut, S. C., & Dahan, A. (2011). Dossier « Adaptation aux changements climatiques » - Le régime climatique avant et après Copenhague : sciences, politiques et l'objectif des deux degrés. *Natures Sciences Sociétés, 19*(2), 144-157. https://shs.cairn.info/revue-natures-sciences-societes-2011-2-page-144?lang=fr.

Baber, L. D. (2018). "Living in the Along" : Validating experiences among urban community college students in a college transition program. *Community College Review, 46*(3), 316-340. https://doi.org/10.1177/0091552118775813

Bachand, C.-A. (2021). *Pour un modèle d'éducation à la citoyenneté émancipatrice : les six vertus démocratiques du citoyen de liberté sociale* [Thèse de doctorat, Université de Montréal]. https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/25517

Baillet, D. (2001). Intégration et militantisme politique : le cas des jeunes d'origine maghrébine en France. *Confluences Méditerranée, 37*(2), 183-196. https://doi.org/10.3917/come.037.0183

Baltes, P. B. (1987). Theoretical propositions of life-span developmental psychology : On the dynamics between growth and decline. *Developmental Psychology, 23*(5), 611.

Bantigny, L. (2014). Affects et émotions dans l'engagement révolutionnaire post-1968. In A. Muxel (Ed.), *La vie privée des convictions* (pp. 135-154). Presses de Sciences Po. https://doi.org/10.3917/scpo.muxel.2014.01.0135

Bardin, L. (2013). *L'analyse de contenu* (2e éd.). Presses Universitaires de France.

Bargel, L., & Darmon, M. (2017). Socialisation politique (pp. 1-25). HAL Archives ouvertes. https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01576832

Bariaud, F., Rodriguez-Tomé, H., Cohen-Zardi, M. R., Delmas, C., & Jeanvoine, B. (1999). Effets de la puberté sur l'image de soi des adolescents. *Archives de Pédiatrie, 6*(9), 952-957. https://doi.org/10.1016/S0929-693X(99)80587-9

Barrett, M., & Zani, B. (2014). *Political and civic engagement : Multidisciplinary perspectives*. Routledge.

Bateson, G., Drosso, F., Lot, L., Simion, E., & Cler, C. (1977). *Vers une écologie de l'esprit* (Vol. 1). Seuil.

Baubion-Broye, A. (1998). *Événements de vie, transitions et construction de la personne*. Ères.

Baubion-Broye, A., & Hajjar, V. (1998). Transitions psychosociales et activités de personnalisation. In A. Baubion-Broye (Ed.), *Événements de vie, transitions et construction de la personne* (pp. 17-43). Ères. https://doi.org/10.3917/eres.broye.1998.01.0017

Baubion-Broye, A., Malrieu, P., & Tap, P. (1987). L'interstructuration du sujet et des institutions. *Bulletin de psychologie, 40*(379), 435-447.

Baudelot, C. (2008). Devenir adulte en Europe. *La Vie des idées*. https://laviedesidees.fr/Devenir-adulte-en-Europe

Baugnet, L. (1994). Problématiques relatives à l'identité politique des jeunes. In CURAPP (Éd.), *L'identité politique* (pp. 61-69). Presses Universitaires de France.

Bautier, É., & Rochex, J.-Y. (1999). *Henri Wallon : l'enfant et ses milieux.* Hachette éducation.

Beaumatin, A. (2013). Milieux de socialisation et subjectivation du jeune enfant. In *Penser la socialisation en psychologie* (pp. 229-241). Ères. https://doi.org/10.3917/eres.prete.2013.01.0229

Beaumatin, A., Fourchard, F., Mieyaa, Y., Huet-Gueye, M., & Larroze-Marracq, H. (2017). L'éducation familiale à la citoyenneté : qu'en disent les adolescents ? *Revue internationale de l'éducation familiale, 41*(1), 45-68. https://doi.org/10.3917/rief.041.0045

Bechtel, R. B., Corral-Verdugo, V., Asai, M., & Riesle, A. G. (2006). A cross-cultural study of environmental belief structures in USA, Japan, Mexico, and Peru. *International Journal of Psychology, 41*(2), 145-151. https://doi.org/10.1080/00207590500345401

Becker, H. S. (1985). *Outsiders : étudesde sociologie de la déviance* (J.-P. Briand & J.-M. Chapoulie, Trad.). Éditions Métailié. (Ouvrage original publié en 1963)

Becquet, V. (2012). Politiques de citoyenneté : constats, finalités et outils. In *Politiques de jeunesse : le grand malentendu* (pp. 165-186). Champ social. https://doi.org/10.3917/chaso.becqu.2012.01.0165

Becquet, V. (2014). *Jeunesses engagées*. Syllepse.

Becquet, V. (2021). *(S)'éduquer par l'engagement*. Centre international d'études pédagogiques.

Becquet, V., & de Linarès, C. (2005). *Quand les jeunes s'engagent : entre expérimentations et constructions identitaires.* L'Harmattan.

Becquet, V., & Stuppia, P. (2021). *Géopolitique de la jeunesse. Engagement et (dé)mobilisations.* Le Cavalier Bleu. https://doi.org/10.3917/lcb.becqu.2021.01

Bédard, R. (1983). Crise et transition chez l'adulte dans les recherches de Daniel Levinson et de Bernice Neugarten. *Revue des sciences de l'éducation, 9*(1), 107-126. https://doi.org/10.7202/900401ar

Bensaïd, D. (1976). *La Révolution et le pouvoir*. Stock.

Bergen, N., & Labonté, R. (2020). "Everything Is Perfect, and We Have No Problems" : Detecting and limiting social desirability bias in qualitative research. *Qualitative Health Research, 30*(5), 783-792. https://doi.org/10.1177/1049732319889354

Berger, P. L., & Luckmann, T. (1996). *La construction sociale de la réalité* (2e éd.). Armand Colin.

Bergman, C., & Montgomery, N. (2021). *Joie militante : construire des luttes en prise avec leurs mondes.* Éditions du commun.

Berque, A. (2004). Ce qui fonde l'éthique environnementale. *Diogène, 207*(3), 3-14. https://doi.org/10.3917/dio.207.0003

Bertoldo, R. (2022). Changement climatique. In *Psychologie environnementale : 100 notions clés* (pp. 41-44). Dunod. https://doi.org/10.3917/dunod.march.2022.01.0041

Berzonsky, M. D., Cieciuch, J., Duriez, B., & Soenens, B. (2011). The how and what of identity formation : Associations between identity styles and value orientations. *Personality and Individual Differences, 50*(2), 295-299. https://doi.org/10.1016/j.paid.2010.10.007

Beyers, W., Goossens, L., Vansant, I., & Moors, E. (2003). A structural model of autonomy in middle and late adolescence : Connectedness, separation, detachment, and agency. *Journal of Youth and Adolescence, 32*(5), 351-365. https://doi.org/10.1023/A:1024922031510

Bidart, C. (2005). Les temps de la vie et les cheminements vers l'âge adulte. *Lien social et Politiques, 54*, 51-63. https://doi.org/10.7202/012859ar

Blandin, P., Couvet, D., Lamotte, M., & Sacchi, C. F. (2009). Écologie. In *Encyclopædia Universalis*. http://www-universalis-edu.com.gorgone.univ-toulouse.fr/encyclopedie/ecologie/

Bloch, H., Chemama, R., & Gallo, A. (1991). *Grand dictionnaire de la psychologie.* Larousse.

Bobineau, O. (2010). *Les formes élémentaires de l'engagement : une anthropologie du sens*. Temps présent.

Bois, E., Hugon, M., Glomeron, F., & Feinard-Duranceau, M. (2021). Engagement des éco-délégués en collège et lycée : quel pouvoir d'agir ? *Tréma, 56*. https://doi.org/10.4000/trema.7090

Bonneuil, C. (2017). Capitalocène. *EcoRev', 44*(1), 52-60. https://doi.org/10.3917/ecorev.044.0052

Borredon, A. (1997). Les jeunes et le changement social. De la nécessité de construire une autre société. *Futuribles, 219*, 9-21.

Bosma, H. A., & Kunnen, E. S. (2001). Determinants and mechanisms in ego identity development : A review and synthesis. *Developmental Review, 21*(1), 39-66. https://doi.org/10.1006/drev.2000.0514

Bouneau, C., & Callede, J.-P. (2015). *Figures de l'engagement des jeunes : continuités et ruptures dans les constructions générationnelles*. Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine.

Boutinet, J.-P. (1995). *Psychologie de la vie adulte*. Presses Universitaires de France.

Boutinet, J.-P. (1998). *L'immaturité de la vie adulte*. Presses Universitaires de France.

Boutinet, J.-P. (2012). *Anthropologie du projet* (2e éd. mise à jour). Presses Universitaires de France.

Boyer, P. (2024). La désobéissance civile dans l'objectif d'un mouvement de masse. *Alternatives Non-Violentes, 210*(1), 34-37. https://doi.org/10.3917/anv.210.0034

Bozon, M., & Villeneuve-Gokalp, C. (1994). Les enjeux des relations entre générations à la fin de l'adolescence. *Population (French Edition), 49*(6), 1527-1555. https://doi.org/10.2307/1534021

Bozonnet, J.-P. (2011, Juillet 5). *Inégalités environnementales et contre-récit climatique en Europe*. Communication présentée au 4e Congrès de l'Association Française de Sociologie. https://shs.hal.science/halshs-00607727

Brault-Labbé, A., & Dubé, L. (2009). Mieux comprendre l'engagement psychologique : revue théorique et proposition d'un modèle intégratif. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale, 81*(1), 115-131. https://doi.org/10.3917/cips.081.0115

Breviglieri, M. (2014). La vie publique de l'enfant. *Participations, 9*(2), 97-123. https://doi.org/10.3917/parti.009.0097

Bronfenbrenner, U. (1986). Ecology of the family as a context for human development : Research perspectives. *Developmental Psychology, 22*(6), 723-742. https://doi.org/10.1037/0012-1649.22.6.723

Brown, L. (1995). Ecopsychology and the environmental revolution. In T. Roszak, M. E. Gomes & A. D. Kanner (Éds.), *Ecopsychology : Restoring the earth, healing the mind* (pp. xiii-xvi). Sierra Club Books.

Bruner, J. (1983). Play, thought, and language. *Peabody Journal of Education, 60*(3), 60-69. https://doi.org/10.1080/01619568309538407

Bruner, J. S. (2002). *Pourquoi nous racontons-nous des histoires ?* Retz.

Buizard, J.-M. (2015). Perception consciente ou perception inconsciente : quel rapport entre perception et conscience ? *L'Évolution Psychiatrique, 80*(4), 740-749. https://doi.org/10.1016/j.evopsy.2015.02.001

Burke, S. E. L., Sanson, A. V., & Van Hoorn, J. (2018). The psychological effects of climate change on children. *Current Psychiatry Reports, 20*(5), 35. https://doi.org/10.1007/s11920-018-0896-9

Buzzell, L., & Chalquist, C. (2010). *Ecotherapy : Healing with nature in mind.* Catapult.

Cannard, C. (2015). *Le développement de l'adolescent : l'adolescent à la recherche de son identité* (2e éd. revue et augmentée). De Boeck Supérieur.

Cannard, C. (2019). Le développement de la pensée morale et l'accès à la loi. In P. Moliner (Ed.), Le développement de l'adolescent (3e éd., pp. 125-158). De Boeck Supérieur. https://doi.org/10.3917/dbu.canna.2019.01.0125

Caron, C. (2018). La citoyenneté des adolescents du 21e siècle dans une perspective de justice sociale : pourquoi et comment ? *Lien social et Politiques, 80*, 52-68. https://doi.org/10.7202/1044109ar

Cassé, L., Blanc, A. L., & Cazals, M.-P. (2024). Qui sont les jeunes de la « génération Z » ? *Nouvelle revue de psychosociologie*, 37(1), 157-170. https://doi.org/10.3917/nrp.037.0157

Cassely, J.-L., & Fourquet, J. (2020). *La France, patrie de la collapsologie* [Rapport]. Fondation Jean-Jaurès & Ifop. https://www.ifop.com/wp-content/uploads/2020/02/la-france-patrie-de-la-collapsologie.pdf

Castoriadis, C. (1975). *L'institution imaginaire de la société* (2e éd.). Seuil.

Catellani, A. (2021). Changement climatique : déni, négation et climato-scepticisme. In *Publictionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics.* Centre de recherche sur les médiations. https://publictionnaire.huma-num.fr/

Cavalli, A., & Galland, O. (1993). *L'allongement de la jeunesse*. Actes Sud.

Chaillou, A., & Monti-Lalaubie, M. (2020). Jeunes pour le climat : en coulisses, ça continue ! *Revue Projet, 375*(2), 44-49. https://doi.org/10.3917/pro.375.0044

Chapelier, J.-B. (2005). "La grande illusion" : fête et processus groupaux. *Adolescence, 23*(3), 695-708. https://doi.org/10.3917/ado.053.0695

Charbonneau, J. (2023). *Étude sur la désobéissance civile de jeunes du Québec dans la lutte pour la justice climatique* [Mémoire de maîtrise, Institut national de la recherche scientifique]. https://espace.inrs.ca/id/eprint/13817/

Charles, L., & Le Treut, H. (2006). Réchauffement climatique : de la recherche à l'engagement collectif. *Écologie & politique, 33*(2), 13-19. https://doi.org/10.3917/ecopo.033.0013

Chauchat, H., & Durand-Delvigne, A. (1999). *De l'identité du sujet au lien social : l'étude des processus identitaires*. Presses Universitaires de France.

Chavalarias, D., Bouchaud, P., Chomel, V., & Panahi, M. (2023). Les nouveaux fronts du dénialisme et du climato-scepticisme. *HAL*. https://hal.science/hal-03986798

Chevallier, J. (1994). Identité, organisation, institution. In CURAPP (Éd.), *L'identité politique* (pp. 239-251). Presses Universitaires de France. https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01763613

Chevalier, T., & Palier, B. (2017). Mutations des âges de la vie et mutations du contrat de solidarité entre les générations. In M. Chauve (Ed.), *Allongement de la vie* (pp. 199-213). La Découverte. https://doi.org/10.3917/dec.masco.2017.01.0199

Chevrier, B., Perchec, C., & Lannegrand-Willems, L. (2020). L'engagement civique à l'adolescence et à l'entrée de l'âge adulte : une pluralité des formes d'expression. In *Psychologie de l'adolescence* (pp. 345-362). De Boeck Supérieur.

Chiarelli, C. (2016). Le temps de l'adolescence et l'engagement politique. In A. Muxel (Ed.), *Temps et politique* (pp. 165-180). Presses de Sciences Po. https://doi.org/10.3917/scpo.muxel.2016.01.0165

Chombart de Lauwe, M.-J. (1990). L'enfant acteur social et partenaire des adultes : nouvelles conceptions aboutissant à une transformation de son statut. *Enfance, 43*(1), 135-140. https://doi.org/10.3406/enfan.1990.1927

Chouvier, B. (1982). *Militance et inconscient : les fondements psychologiques*. Presses universitaires de Lyon.

Cianconi, P., Betrò, S., & Janiri, L. (2020). The impact of climate change on mental health : A systematic descriptive review. *Frontiers in psychiatry*, 11, 490206.

Cicchelli, V. (2001). Les jeunes adultes comme objet théorique. *Revue des politiques sociales et familiales, 65*(1), 5-18. https://doi.org/10.3406/caf.2001.961

Cifali, M. (1998). *Le lien éducatif : contre-jour psychanalytique* (3e éd. corrigée). Presses Universitaires de France.

Claes, M. (1986). *L'expérience adolescente* (2e éd.). P. Mardaga.

Claes, M. (2003). *L'univers social des adolescents*. Presses de l'Université de Montréal.

Claes, M., & Poirier, L. (1993). Caractéristiques et fonctions des relations d'amitié à l'adolescence. *La Psychiatrie de l'Enfant, 36*(1), 289-310.

Clayton, S. (2020). Climate anxiety : Psychological responses to climate change. *Journal of Anxiety Disorders, 74*, 102263. https://doi.org/10.1016/j.janxdis.2020.102263

Clayton, S., Carrico, A., Steg, L., Swim, J. K., Bonnes, M., & Devine-Wright, P. (2017). Psychologists and the problem of population growth : Reply to Bridgeman (2017). *American Psychologist*, 72(4), 388-389. https://doi.org/10.1037/amp0000152

Clayton, S., & Karazsia, B. T. (2020). Development and validation of a measure of climate change anxiety. *Journal of Environmental Psychology, 69*, 101434.

Cloke, P., Cooke, P., Cursons, J., Milbourne, P., & Widdowfield, R. (2000). Ethics, reflexivity and research : Encounters with homeless people. *Ethics, Place & Environment, 3*(2), 133-154.

Cloutier, R. (1996). *Psychologie de l'adolescence* (2e éd.). Gaëtan Morin.

Cloutier, R., & Drapeau, S. (2015). *Psychologie de l'adolescence* (4e éd.). Gaëtan Morin.

Coffey, Y., Bhullar, N., Durkin, J., Islam, M. S., & Usher, K. (2021). Understanding eco-anxiety : A systematic scoping review of current literature and identified knowledge gaps. *The Journal of Climate Change and Health, 3*, 100047. https://doi.org/10.1016/j.joclim.2021.100047

Comby, J.-B. (2009). Quand l'environnement devient « médiatique ». Conditions et effets de l'institutionnalisation d'une spécialité journalistique. *Réseaux, 157-158*(5), 157-190. https://doi.org/10.3917/res.157.0157

Comby, J.-B. (2015). La politisation en trompe-l'œil du cadrage médiatique des enjeux climatiques après 2007. *Le Temps des médias, 25*(2), 214-228. https://doi.org/10.3917/tdm.025.0214

Coopman, A.-L., & Janssen, C. (2010). La narration de soi en groupe : le récit comme tissage du lien social. *Cahiers de Psychologie Clinique, 34*(1), 119-134. https://doi.org/10.3917/cpc.034.0119

Corbin, E., Bachand, C.-A., Mieyaa, Y., & Beaumatin, A. (2024a). Citoyenneté et engagement politico-climatique des jeunes. [Communication].

Corbin, E., Beaumatin, A., & Mieyaa, Y. (2024b). Penser la crise climatique au prisme de la psychologie du développement : l'interstructuration des crises chez les jeunes engagés pour le climat. *Nouvelle revue de psychosociologie, 37*(1), 103-119. https://doi.org/10.3917/nrp.037.0103

Corbin, E., Mieyaa, Y., Huet-Gueye, M., & Beaumatin, A. (2021). L'engagement politico-climatique des jeunes : une sphère de socialisation et de personnalisation en période de crise. *Tréma, 56*. https://doi.org/10.4000/trema.7139

Coslin, P. G. (2007). *La socialisation de l'adolescent*. Armand Colin.

Coslin, P. G. (2019). *Psychologie de l'adolescent*. Dunod.

Cottin-Marx, S. (2023). Le burn-out militant. Réflexions pour ne pas être consumé par le feu militant. *Mouvements, 113*(1), 156-164. https://doi.org/10.3917/mouv.113.0156

Coulbaut-Lazzarini, A., & Couston, F. (2021). Manifeste pour penser la communication environnementale à la lumière des liens humains/non-humains. *Revue française des sciences de l'information et de la communication,* (21), Article 21. https://doi.org/10.4000/rfsic.10021

Crocetti, E. (2017). Identity formation in adolescence : The dynamic of forming and consolidating identity commitments. *Child Development Perspectives, 11*(2), 145-150. https://doi.org/10.1111/cdep.12226

Crocetti, E., Jahromi, P., & Meeus, W. (2012). Identity and civic engagement in adolescence. *Journal of Adolescence, 35*(3), 521-532. https://doi.org/10.1016/j.adolescence.2011.08.003

Crocetti, E., Rubini, M., & Meeus, W. (2008). Capturing the dynamics of identity formation in various ethnic groups : Development and validation of a three-dimensional model. *Journal of Adolescence, 31*(2), 207-222. https://doi.org/10.1016/j.adolescence.2007.09.002

Cultiaux, J. (2013). Le travail d'organisation militant. In P. Vendramin (Ed.), *L'engagement militant* (pp. 143-162). Presses universitaires de Louvain.

Cultiaux, J., & Vendramin, P. (2011). *Militer au quotidien : regard prospectif sur le travail syndical de terrain.* Presses universitaires de Louvain.

da Cunha, J. L. (2021). Récits de vie et (auto)biographies : une histoire des concepts et de leur appropriation dans les pratiques éducatives. *Le sujet dans la cité, 12*(2), 79-94. https://doi.org/10.3917/lsdlc.012.0079

Dany, L. (2016). *Analyse qualitative du contenu des représentations sociales* [Prépublication]. HAL. https://amu.hal.science/hal-01648424

Da Silva Correia, J. (2022). *Les fonctions de la musique dans le développement des personnes en situation de transition psychosociale. Le parcours de 60 adultes faisant l'expérience de la migration* [Thèse de doctorat, Université Toulouse II - Jean Jaurès].

Darmon, M., & de Singly, F. (2016). *La socialisation* (3e éd.). Armand Colin.

Datchary, C., & Pagis, J. (2005). Jeunes altermondialistes en réseau. *Réseaux, 133*(5), 199-228. https://doi.org/10.3917/res.133.0199

De Clercq, M. (2017). *L'étudiant face à la transition universitaire : approche multidimensionnelle et dynamique du processus de réussite académique* [Thèse de

doctorat, Université Catholique de Louvain]. https://dial.uclouvain.be/pr/boreal/object/boreal:185473

De Clercq, M. (2019). *La transition universitaire : posons un regard neuf sur la réussite de l'étudiant* (Orientation Express n°4).

De Geynst, C., Legendre, S., & Duret, I. (2014). Se lancer dans la vie active ? Pas tout de suite ! Enjeux familiaux transgénérationnels et difficultés de réalisation de projet de vie chez des jeunes adultes issus de milieux aisés. *Dialogue, 204*(2), 25-36. https://doi.org/10.3917/dia.204.0025

Deci, E. L., & Ryan, R. M. (2008). Self-determination theory : A macrotheory of human motivation, development, and health. *Canadian Psychology / Psychologie Canadienne, 49*(3), 182-185. https://doi.org/10.1037/a0012801

Delhaye, M., Kempenaers, C., Burton, J., Goossens, L., & Linkowski, P. (2011). Réflexions sur le concept de détachement adolescentaire. *Annales Médico-psychologiques, revue psychiatrique, 169*(4), 215-220. https://doi.org/10.1016/j.amp.2010.07.004

Delory-Momberger, C. (2019). Entretien de recherche biographique. In *Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique* (pp. 342-345). Érès. https://doi.org/10.3917/eres.delor.2019.01.0342

Delory-Momberger, C. (2022). Processus biographiques. In *Dictionnaire des concepts de la professionnalisation* (2e éd., pp. 321-325). De Boeck Supérieur. https://doi.org/10.3917/dbu.jorro.2022.01.0321

Demers, S., & Bachand, C.-A. (2019). Quelques exigences pour une éducation aspirant à la liberté sociale. *Bulletin Du CREAS, 6*, 62-73.

Demers, S., Éthier, M.-A., & Huppé, A. (2021). S'engager en temps de crise : discussions de jeunes sur la manifestation comme levier pour provoquer des changements sociaux. *Tréma, 56*. https://doi.org/10.4000/trema.6805

Derivry, D. (1999). George Herbert Mead (1863-1931). *Encyclopædia Universalis*. https://www-universalis-edu-com.gorgone.univ-toulouse.fr/encyclopedie/george-herbert-mead

Desbiolles, D. A. (2020). *L'éco-anxiété : vivre sereinement dans un monde abîmé.* Fayard.

Descola, P. (1986). *La nature domestique : Symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar.* Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

Descola, P. (2005). *Par-delà nature et culture.* Gallimard.

Descola, P. (2019). *Une écologie des relations.* CNRS.

Desveaux, J.-B. (2020). La crainte de l'effondrement climatique. Angoisses écologiques et incidences sur la psyché individuelle. *Le Coq-héron, 242*(3), 108-115. https://doi.org/10.3917/cohe.242.0108

Desveaux, J.-B. (2022). Crise climatique et troubles dans la psyché. *Le Carnet PSY, 256*(8), 4-4. https://doi.org/10.3917/lcp.256.0004

Dewey, J. (2010). *L'art comme expérience* (J.-P. Cometti, C. Domino, F. Gaspari, R. Shusterman & S. Buettner, Trad.). Gallimard. (Ouvrage original publié en 1934)

Dieu, A.-M. (2011). Le processus de l'engagement volontaire et citoyen : des valeurs, des individus et des associations. *Centre Socialiste d'Éducation Permanente ASBL, Enjeux et société*, 1-28.

Dilé-Toustou, J. (2023). *La mouvance écologiste contemporaine à l'épreuve d'internet : analyses comparatives du déploiement de discours et de stratégies de communication d'organisations écologistes* [Thèse de doctorat, Université de Toulouse].

Dion, C. (2018). *Petit manuel de résistance contemporaine : récits et stratégies pour transformer le monde*. Actes Sud.

Dobson, A. (2007). Environmental citizenship : Towards sustainable development. *Sustainable Development, 15*(5), 276-285. https://doi.org/10.1002/sd.344

Doron, R., Parot, F., Anzieu, D., Bronckart, J.-P., & Le Moal, M. (1991). *Dictionnaire de psychologie.* Presses Universitaires de France.

Doron, R., Parot, F., Anzieu, D., Lévy-Leboyer, C., Bronckart, J.-P., Le Moal, M., Moser, G., Richelle, M., & Widlöcher, D. (2003). *Dictionnaire de psychologie*. Presses Universitaires de France.

Doussin, J.-F., Wagner, T., Brès, A., & Marc, C. (2022). *Tout comprendre (ou presque) sur le climat*. CNRS.

Dubar, C. (1994). Socialisation politique et identités partisanes : pistes de recherche. In CURAPP (Éd.), *L'identité politique* (pp. 227-236). Presses Universitaires de France.

Dubar, C. (1995). *La socialisation : construction des identités sociales et professionnelles* (2e éd. rev.). Armand Colin.

Dubar, C. (2011). Temps de crises et crise des temps. *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines, 13*, Article 13. https://journals.openedition.org/temporalites/1563

Dubé, L., Kairouz, S., & Jodoin, M. (1997). L'engagement : un gage de bonheur ? *Revue Québécoise de Psychologie, 18*(2), 211-237.

Dubet, F. (1994). *Sociologie de l'expérience*. Seuil.

Ducol, L., Anciaux, A., Catellani, A., Lits, G., Galand, B., Nils, F., Rihoux, B., & Cougnon, L.-A. (2022). *Jeunes, communication & climat : diversité des enjeux climatiques auprès des 15-24 ans en Belgique*. OSF. https://doi.org/10.31235/osf.io/87psm

Dunphy, D. C. (1963). The social structure of urban adolescent peer groups. *Sociometry, 26*(2), 230-246. https://doi.org/10.2307/2785909

Dupont, L., Jacob, S., & Philippe, H. (2024). Scientist engagement and the knowledge-action gap. *Nature Ecology & Evolution, 8*, 1-11. https://doi.org/10.1038/s41559-024-02535-0

Dupuis-Déri, F. (2020). Mobilisations de la jeunesse pour le climat au Québec : analyse des dynamiques conflictuelles à l'école. *Sociologie et sociétés, 52*(2), 303-325. https://doi.org/10.7202/1088759ar

Dupuy, R. (1998). Transitions et transformation des identités professionnelles. Le cas des adultes en situations de formation continue. In A. Baubion-Broye, *Événements de vie, transitions et construction de la personne* (pp. 45-71). Érès.

Durand, F. (2020). *Le réchauffement climatique : enjeu crucial du XXIe siècle*. Ellipses.

Durkheim, É. (1911). Pédagogie. *Nouveau dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire, 2*, 1538-1550.

Egger, M. M. (2017). *Écopsychologie : retrouver notre lien avec la terre.* Jouvence éditions.

Egger, M. M. (2020). II. Retrouver notre unité avec la Terre : les voies de l'écopsychologie. In *Humains, animaux, nature* (pp. 191-206). Hermann. https://doi.org/10.3917/herm.pierr.2020.01.0191

Ekman, J., & Amnå, E. (2012). Political participation and civic engagement : Towards a new typology. *Human Affairs, 22*(3), 283-300. https://doi.org/10.2478/s13374-012-0024-1

Emelianoff, C. (2008). La problématique des inégalités écologiques, un nouveau paysage conceptuel. *Écologie & politique, 35*(1), 19-31. https://doi.org/10.3917/ecopo.035.0019

Emelianoff, C. (2017). La fabrique territoriale des inégalités environnementales. In C. Larrère, L. Centemeri, É. Laurent, & G. Renou (Eds.), *Les inégalités environnementales* (pp. 73-93). La Vie des idées.

Émotion. (s. d.). Dans *Le Robert*. Dictionnaire Le Robert. Consulté le 20 mars 2024, sur https://dictionnaire.lerobert.com/definition/emotion

Erikson, E. H. (1968). *Identity : Youth and crisis*. Norton & Co.

Erikson, E. H. (1972). *Adolescence et crise : la quête de l'identité* (J. Nass & C. Louis-Combet, Trad.). Flammarion. (Œuvre originale publiée en 1968)

Eriksson, A. (2022). *Dire et faire la "Transition Écologique" : des dissonances à la résonance : une recherche-action avec les acteurs associatifs de l'éducation à l'environnement en Occitanie* [Thèse de doctorat, Université Paul Sabatier - Toulouse III]. https://theses.hal.science/tel-04470294

Éthier, M.-A., & Lefrançois, D. (2007). Éduquer à la citoyenneté délibérative : le défi d'exercer un leadership sociopolitique pour rectifier les inégalités à l'école et en démocratie. *McGill Journal of Education / Revue des sciences de l'éducation de McGill, 42*(3), 389-410. https://doi.org/10.7202/019393ar

Étienne, C. (2023). *Pour un soulèvement écologique : dépasser notre impuissance collective*. Seuil.

Faurie, I. (2025). *Processus d'appropriation des transitions professionnelles et création de soi : le travail comme espace potentiel de personnalisation et de santé psychique* [Habilitation à diriger des recherches, Université Toulouse - Jean Jaurès]. HAL. https://theses.hal.science/tel-04990467

Feyfant, A. (2010). *L'éducation à la citoyenneté*. Institut français de l'éducation.

Figueiredo, C. (2019). La crise d'adolescence est-elle universelle ? Retour sur une réflexion de Françoise Héritier. *L'Autre, 20*(1), 23-31. https://doi.org/10.3917/lautr.058.0023

Fillieule, O. (2001). Post scriptum : propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel. *Revue française de science politique, 51*(1), 199-215. https://doi.org/10.3406/rfsp.2001.403613

Fillieule, O. (2005). *Le désengagement militant*. Belin.

Fillieule, O. (2020). Carrière militante. In *Dictionnaire des mouvements sociaux* (Vol. 2, pp. 91-98). Presses de Sciences Po. https://doi.org/10.3917/scpo.filli.2020.01.0091

Fillieule, O., & Mayer, N. (2001). Devenirs militants : introduction. *Revue française de science politique, 51*(1), 19-25. https://doi.org/10.3917/rfsp.511.0019

Fillieule, O., & Pudal, B. (2010). Sociologie du militantisme : problématisations et déplacement des méthodes d'enquête. In *Penser les mouvements sociaux* (p. 163-184). La

Découverte. https://shs.cairn.info/penser-les-mouvements-sociaux--9782707156570-page-163

Fisher, A. (2012). *Radical Ecopsychology.* State University of New York Press.

Fleury-Bahi, G. (2010). *Psychologie et environnement : des concepts aux applications*. De Boeck.

Fognini, M. (2020). Explorer les impacts inconscients des périls environnementaux. Éditorial. *Le Coq-héron, 242*(3), 7-10. https://doi.org/10.3917/cohe.242.0007

Fondeville, B., Beaumatin, A., Constans, S., & Rouyer, V. (2021). Socialisation et expériences de la citoyenneté des enfants en France. *Revue internationale d'éducation de Sèvres, 88*. https://doi.org/10.4000/ries.11521

Fourchard, F. et Corbin, E. (2025). Appréhender la citoyenneté des adolescents. Enfance, 1(1), 39-52. https://doi.org/10.3917/enf2.251.0039.

Fourchard, F., Huet-Gueye, M., Beaumatin, A., Rouyer, V., Larroze-Marracq, H., Mieyaa, Y., & Lannegrand-Willems, L. (2017). Citoyenneté et orientation à l'adolescence : dialectique des processus identitaires et de socialisation. *L'orientation scolaire et professionnelle, 46*(1). https://doi.org/10.4000/osp.5319

Fox, D., Sloan, T., & Austin, S. (2008). Histoire et tendances de la psychologie critique en Amérique du Nord. *Psychologie Française, 53*(2), 157-171. https://doi.org/10.1016/j.psfr.2007.09.002

Fransson, N., & Gärling, T. (1999). Environmental concern : Conceptual definitions, measurement methods, and research findings. *Journal of Environmental Psychology, 19*(4), 369-382. https://doi.org/10.1006/jevp.1999.0141

Frioux, D. (2019). Climat : de l'enfant roi aux enfants juges. *Études*, 4262(7-8), 29-40. https://doi.org/10.3917/etu.4262.0029

Gadeau, O. (2019). Brève chronologie de la médiatisation de la collapsologie en France (2015-2019). *Multitudes, 76*(3), 121-123. https://doi.org/10.3917/mult.076.0121

Gagnon, É., Fortin, A., Ferland-Raymond, A.-E., & Mercier, A. (2004). Donner du sens. Trajectoires de bénévoles et communautés morales. *Lien social et Politiques, 51*, 49-57. https://doi.org/10.7202/008869ar

Gale, T., & Parker, S. (2014). Navigating change : A typology of student transition in higher education. *Studies in Higher Education, 39*(5), 734-753. https://doi.org/10.1080/03075079.2012.721351

Garric, N., & Capdevielle-Mougnibas, V. (2009). La variation comme principe d'exploration de corpus : intérêts et limites de l'analyse lexicométrique interdisciplinaire pour l'étude de discours. *Corpus,* (8)*,* Article 8. https://doi.org/10.4000/corpus.1681

Gaudet, S. (2007). *L'émergence de l'âge adulte, une nouvelle étape du parcours de vie : implications pour le développement de politiques* (Document de discussion, Projet de recherche sur les politiques « Investir dans la jeunesse »). Gouvernement du Canada.

Gaudet, S. (2018). Introduction : citoyenneté des enfants et des adolescents. *Lien social et Politiques, 80*, 4-14. https://doi.org/10.7202/1044106ar

Gaxie, D. (1977). Économie des partis et rétributions du militantisme. *Revue française de science politique, 27*(1), 123-154. https://doi.org/10.3406/rfsp.1977.393661

Gaxie, D. (2002). Appréhensions du politique et mobilisations des expériences sociales. *Revue française de science politique, 52*(2-3), 145-178. https://doi.org/10.3917/rfsp.522.0145

Gaxie, D. (2005). Rétributions du militantisme et paradoxes de l'action collective. *Swiss Political Science Review, 11*(1), 157-188. https://doi.org/10.1002/j.1662-6370.2005.tb00051.x

Geboers, E., Geijsel, F., Admiraal, W., & ten Dam, G. (2013). Review of the effects of citizenship education. *Educational Research Review, 9*, 158-173. https://doi.org/10.1016/j.edurev.2012.02.001

Geboers, E., Geijsel, F., Admiraal, W., & ten Dam, G. (2014). Typology of student citizenship. *European Journal of Education, 49*(4), 514-528. https://doi.org/10.1111/ejed.12091

Giddens, A. (1991). *Modernity and self-identity : Self and society in the late modern age*. Stanford University Press.

GIEC. (2014). *Changements climatiques 2014 : rapport de synthèse* (5e Rapport d'évaluation, p. 161). https://www.ipcc.ch/report/ar5/syr/

GIEC. (2024). *Site officiel en français*. https://www.ipcc.ch/languages-2/francais/

Girandola, F. (2003). *Psychologie de la persuasion et de l'engagement*. Presses Universitaires de Franche-Comté.

Girandola, F. (2022). Engagement (théorie de l'). In *Psychologie environnementale : 100 notions clés* (pp. 103-105). Dunod. https://doi.org/10.3917/dunod.march.2022.01.0103

Giraud, F., Saunier, E., & Raynaud, A. (2014). Principes, enjeux et usages de la méthode biographique en sociologie. *Méthodes qualitatives en sciences sociales* (Version HAL).

HAL. https://shs.hal.science/file/index/docid/966918/filename/Principes-enjeux-et-usages-de-la.pdf

Glomeron, F., Bois, E., Hugon, M., & Maguin, F. (2017). Citoyenneté et développement durable : pratiques familiales et scolaires chez les adolescents. *Revue internationale de l'éducation familiale, 41*(1), 69-94. https://doi.org/10.3917/rief.041.0069

Goffman, E. (1959). The moral career of the mental patient. *Psychiatry, 22*(2), 123-142.

Goffman, E. (1963). *Embarrassment and social organization*. American Journal of Sociology, 62(3), 264-271. https://doi.org/10.1086/222433

Goffman, E. (1991). *Les cadres de l'expérience* (I. Joseph, M. Dartevelle & P. Joseph, Trad.). Les Éditions de Minuit. (Ouvrage original publié en 1974)

Gould, D. (2002). Life during wartime : Emotions and the development of ACT UP. *Mobilization : An International Quarterly, 7*(2), 177-200. https://doi.org/10.17813/maiq.7.2.8u264427k88vl764

Goulet, L. R., & Baltes, P. B. (1970). *Life-span developmental psychology : Research and theory.* Academic Press.

Granarolo, P. (2020). Émotion (notions de base). In *Encyclopædia Universalis*. https://www-universalis-edu-com.gorgone.univ-toulouse.fr/encyclopedie/emotion-notions-de-base

Guichard, J. (2004). Se faire soi. *L'orientation scolaire et professionnelle*, *33*(4). https://doi.org/10.4000/osp.226

Gutton, P. (2008). *Le génie adolescent.* Odile Jacob.

Hajjar, V. (1995). *Interdépendance, conflits et significations des activités de socialisation : Approche psychosociale* [Habilitation à diriger des recherches, Université de Toulouse-Le Mirail].

Hall, G. S. (1904). Adolescence in literature, biography, and history. In *Adolescence : Its psychology and its relations to physiology, anthropology, sociology, sex, crime, religion and education* (Vol. I, pp. 513-589). D. Appleton & Company. https://doi.org/10.1037/10616-008

Harris, A., Wyn, J., & Younes, S. (2010). Beyond apathetic or activist youth : "Ordinary" young people and contemporary forms of participation. *YOUNG, 18*(1), 9-32. https://doi.org/10.1177/110330880901800103

Harris, M. W. (2009). *Thriving in transition : The personal characteristics and processes of thriving in young males in periods of geographic dislocation* [Thèse de doctorat, Université de Melbourne].

Harris, M., & Barnett, T. (2014). *Thriving in transition : A model for student support in the transition to Australian higher education*. Australian Government-Department of Education.

Hartog, F. (2015). *Régimes d'historicité : présentisme et expériences du temps* (Édition augmentée). Points.

Hayes, G., & Ollitrault, S. (2024a). 3. Désobéir : urgence climatique et crise sociale ? In *La désobéissance civile* (pp. 99-132). Presses de Sciences Po. https://shs.cairn.info/la-desobeissance-civile--9782724641004

Hayes, G., & Ollitrault, S. (2024b). 6. État et désobéissance civile : enjeu démocratique. In *La désobéissance civile* (pp. 223-257). Presses de Sciences Po. https://shs.cairn.info/la-desobeissance-civile--9782724641004

Hayward, B. (2020). *Children, citizenship and environment : #SchoolStrike edition* (2e éd.). Routledge. https://doi.org/10.4324/9781003000396

Héritier, F. (2001). L'idée de crise adolescente est-elle universelle ? *Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence*, *49*(8), 502-511. https://doi.org/10.1016/S0222-9617(01)80063-5

Herman, E. S., & Chomsky, N. (2002). *Manufacturing consent : The political economy of the mass media* (J. Klaehn, Ed.; 2nd ed.). Pantheon Books.

Hickel, J., Azoulay-Pacvoň, A., Klu, K. M., & Read, R. J. (2022). *Moins pour plus : comment la décroissance sauvera le monde.* Marabout.

Hickman, C., Marks, E., Pihkala, P., Clayton, S., Lewandowski, R. E., Mayall, E. E., Wray, B., Mellor, C., & van Susteren, L. (2021). Climate anxiety in children and young people and their beliefs about government responses to climate change : A global survey. *The Lancet Planetary Health, 5*(12), e863-e873.

Hogg, M. A., & Turner, J. C. (1987). Intergroup behaviour, self-stereotyping and the salience of social categories. *British Journal of Social Psychology*, *26*(4), 325-340. https://doi.org/10.1111/j.2044-8309.1987.tb00795.x

Hogg, T. L., Stanley, S. K., O'Brien, L. V., Wilson, M. S., & Watsford, C. R. (2021). The Hogg Eco-Anxiety Scale : Development and validation of a multidimensional scale. *Global Environmental Change, 71*, 102391. https://doi.org/10.1016/j.gloenvcha.2021.102391

Hogg, T. L., Stanley, S. K., & O'Brien, L. V. (2023). Synthesising psychometric evidence for the Climate Anxiety Scale and Hogg Eco-Anxiety Scale. *Journal of Environmental Psychology, 88*, 102003. https://doi.org/10.1016/j.jenvp.2023.102003

Honneth, A. (2008). *La société du mépris : vers une nouvelle Théorie critique* (O. Voirol, P. Rusch, & A. Dupeyrix, Trad.). La Découverte.

Huet-Gueye, M., & Rouyer, V. (2017a). Éducation à la citoyenneté : quelle place et quels rôles de la famille ? *Revue internationale de l'éducation familiale, 41*(1), 13-21. https://doi.org/10.3917/rief.041.0013

Huet-Gueye, M., & Rouyer, V. (2017b). *L'éducation à la citoyenneté : enjeux, acteurs, contextes*. L'Harmattan.

Hugon, M., Villatte, A., & Prêteur, Y. (2013). Philippe Malrieu : un modèle de la socialisation-personnalisation. In *Penser la socialisation en psychologie* (pp. 37-51). Érès. https://doi.org/10.3917/eres.prete.2013.01.0037

Ifop. (2022). *Immigration, crise climatique, rapport au travail et féminisme : regards croisés entre l'ensemble des Français et les jeunes de moins de 35 ans* (p. 26). https://www.ifop.com/wp-content/uploads/2022/09/118392-Rapport-comparatif-jeunes.pdf

Ifop. (2023). *L'acceptabilité sociale des transitions* (p. 20). https://www.intercommunalites.fr/app/uploads/2023/10/120213_Presentation.pdf

Ingram, D. (1990). *Critical Theory and Philosophy*. Paragon House.

Ion, J. (1997). *La fin des militants ?* Les Éditions de l'Atelier.

Ion, J. (2001). *L'engagement au pluriel*. Publications de l'Université de Saint-Étienne.

Ion, J. (2005). Quand se transforment les modes d'engagement dans l'espace public. *Débats Jeunesses, 16*(1), 23-33.

Ipsos. (2022). *Fractures françaises* (10e éd., p. 136). Fondation Jean-Jaurès. https://www.jean-jaures.org/wp-content/uploads/2022/10/Fractures_francaises_vague10.pdf

Ipsos. (2023). *État de la France - Septembre 2023* [Rapport commandité par le Conseil économique, social et environnemental]. https://www.ipsos.com/sites/default/files/ct/news/documents/2023-10/Ipsos-Cese-Etat-de-la-France-septembre-2023%201.pdf

Jalin, H., Chandes, C., Congard, A., & Boudoukha, A.-H. (2024). Appréhender l'éco-anxiété : une approche clinique et phénoménologique. *Psychologie Française, 69*(1), 35-47. https://doi.org/10.1016/j.psfr.2022.03.003

Jasper, J. M. (1997). *The art of moral protest : Culture, biography, and creativity in social movements*. University of Chicago Press.

Jetté, C. (2017). Action communautaire, militantisme et lutte pour la reconnaissance : une réalité historique, politique et sociologique. *Reflets : revue d'intervention sociale et communautaire, 23*(1), 28-56. https://doi.org/10.7202/1040748ar

Joanny, J. (2012). *Entre inscription et subversion, les lieux culturels intermédiaires. Des expériences au creux des villes* [Thèse de doctorat, Université de Grenoble]. https://theses.hal.science/tel-01295413

Jodelet, D. (2003). Représentations sociales : un domaine en expansion. In *Les représentations sociales* (Vol. 7, pp. 45-78). Presses Universitaires de France. https://doi.org/10.3917/puf.jodel.2003.01.0045

Jordan, M., & Hinds, J. (2017). *Ecotherapy : Theory, Research and Practice.* Bloomsbury Publishing.

Joubert, M. (2020). Il faut un esprit pour faire un autre esprit. Une idée si peu freudienne ? *Revue française de psychanalyse, 84*(2), 367-376.

Joule, R.-V., & Beauvois, J.-L. (1998). *La soumission librement consentie : comment amener les gens à faire librement ce qu'ils doivent faire ?* Presses Universitaires de France.

Jourdan-Peyrony, J., & Pommier, F. (2021). Dans le temps de demain. Institution, environnement. *Adolescence, 39*(1), 111-124. https://doi.org/10.3917/ado.107.0111

Kaufmann, J.-C. (2004). *L'invention de soi : une théorie de l'identité*. Armand Colin.

Kempf, H., & Descola, P. (2020, 15 octobre). Philippe Descola : « La nature, ça n'existe pas ». *Reporterre, le média de l'écologie*. https://reporterre.net/Philippe-Descola-La-nature-ca-n-existe-pas

Kiesler, C. A. (1971). *The psychology of commitment : Experiments linking behavior to belief*. Academic Press.

Klein, N., & Stefoff, R. (2021). *Vaincre l'injustice climatique et sociale : feuilles de combat à l'usage des jeunes générations* (C. Weis, Trad.). Actes Sud.

La Branche, S. (2010). *Le changement climatique : du méta-risque à la méta-gouvernance.* Tec & Doc.

Labbé, D., & Croisat, M. (1992). *La fin des syndicats ?* L'Harmattan.

Labelle Verronneau, È. (2022). *Porter le futur de l'humanité sur ses épaules : récits d'engagement de 8 jeunes femmes dans les mouvements pour la justice climatique* [Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal]. https://archipel.uqam.ca/15382/

Lachal, C. (2002). La construction de la subjectivité et du lien à l'adolescence. *Champ psychosomatique*, *25*(1), 25-47. https://doi.org/10.3917/cpsy.025.0025

Lachance, J., & Przygoda, M. (2021). Scientific data in the ecological commitment of young people in the digital age. *Interdisciplinary Journal of Environmental and Science Education, 17*(1), e2229. https://doi.org/10.21601/ijese/10922

Laclos, F. F. de. (2007). Œuvre, fonction et société dans la « psychologie historique » d'Ignace Meyerson. *Revue d'Histoire des Sciences Humaines, 17*(2), 119-136. https://doi.org/10.3917/rhsh.017.0119

Ladrière, J., Lecarme, J., & Moatti, C. (2009). Engagement. In *Encyclopædia Universalis.* http://www-universalis-edu.com.gorgone.univ-toulouse.fr/encyclopedie/engagement/

Laflamme, S. (1995). *Communication et émotion : essai de microsociologie relationnelle*. L'Harmattan.

Lafont, V. (2001). Les jeunes militants du Front national : trois modèles d'engagement et de cheminement. *Revue française de science politique, 51*(1), 175-198. https://doi.org/10.3917/rfsp.511.0175

Lagroye, J., François, B., & Sawicki, F. (2002). *Sociologie politique*. Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.

Lahire, B. (2009). Socialisation, sociologie. In *Encyclopædia Universalis*. https://www-universalis-edu-com.gorgone.univ-toulouse.fr/encyclopedie/socialisation-sociologie

Laigle, L. (2019). Justice climatique et mobilisations environnementales. *VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement, 19*(1). https://doi.org/10.4000/vertigo.24107

Lammel, A., Dugas, E., & Guillen Gutierrez, E. (2012). L'apport de la psychologie cognitive à l'étude de l'adaptation aux changements climatiques : La notion de vulnérabilité cognitive. *VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement*, *12-1*, Article 12-1. https://doi.org/10.4000/vertigo.11915

Langlais, C., Bertoldo, R., Guignard, S., & Sénémeaud, C. (2022). Il faut faire vite, ça chauffe : distance psychologique, changement climatique et comportements écocitoyens. In

Anticipation psychologique et représentations de l'avenir : enjeux théoriques, méthodologiques et pratiques. Mardaga. https://hal.science/hal-04448690

Lannegrand-Willems, L. (2014). La construction de l'identité. In M. Claes & L. Lannegrand-Willems (Éds.), *La psychologie de l'adolescence* (pp. 73-99). Presses de l'Université de Montréal.

Laperrière, M., & Lépinard, E. (2016). Intersectionality as a tool for social movements : Strategies of inclusion and representation in the Québécois women's movement. *Politics, 36*(4), 374-382. https://doi.org/10.1177/0263395716649009

Lapeyronnie, D. (2005). L'engagement à venir. *Débats Jeunesses, 16*(1), 35-53.

Lardeux, L. (2016). L'engagement des jeunes : stabilité et (r)évolutions. *L'école des parents, 619*(5), 79-97. https://doi.org/10.3917/epar.s619.0079

Larose, S., Duchesne, S., Litalien, D., Denault, A.-S., & Boivin, M. (2019). Adjustment trajectories during the college transition : Types, personal and family antecedents, and academic outcomes. *Research in Higher Education*, *60*(5), 684-710. https://doi.org/10.1007/s11162-018-9538-7

Larousse. (2022). Écocitoyenneté. In *Dictionnaire de français Larousse.* https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/%C3%A9cocitoyennet%C3%A9/10910119

Larrère, C., Centemeri, L., Emelianoff, C., Laurent, É., & Renou, G. (2017). *Les inégalités environnementales*. La Vie des idées.

Larroze-Marracq, H., Huet-Gueye, M., & Oubrayrie-Roussel, N. (2013). Personne et histoire. Construction du sens et création de soi. In *Penser la socialisation en psychologie* (pp. 113-128). Érès. https://www.cairn.info/penser-la-socialisation-en-psychologie--9782749236421-page-113.htm

Larroze-Marracq, H., & Mieyaa, Y. (2018). Biographies de l'extrême et parcours de radicalisation : la construction du sens au risque de la dépersonnalisation. *Le sujet dans la cité, 7*(1), 119-134. https://doi.org/10.3917/lsdlc.hs07.0119

Larzillière, P., Calabrese, E. C., Grajales, J., Manrique, G., Napolitano, V., & Elvira, L. R. de. (2021). Engagements et désengagements combattants. Les émotions comme outil d'analyse. *Critique internationale, 91*(2), 163-181. https://doi.org/10.3917/crii.091.0166

Laurent, A. (1993). *Histoire de l'individualisme*. Presses Universitaires de France.

Laurent, É. (2011). *Social-écologie.* Flammarion.

Laurent, É. (2014). Les inégalités environnementales en France [Note]. Fondation de l'écologie politique.https://temis.documentation.developpement-durable.gouv.fr/docs/Temis/0081/Temis-0081110/21675.pdf

Laville, B., Thiébault, S., Euzen, A., Ricbourg-Attal, É., & Decaux, C. (2015). *Quelles solutions face au changement climatique ?* CNRS.

Le Breton, D. (2013a). Les conduites à risque des jeunes. *Quadrige*, 75-154.

Le Breton, D. (2013b). *Une brève histoire de l'adolescence*. J.-C. Béhar.

Le Breton, D. (2016). *L'interactionnisme symbolique*. Cairn.

Le Breton, D. (2022). Déclin d'une notion de sens commun : l'adolescence. *Revue des sciences sociales*, *68*. https://doi.org/10.4000/revss.9003

Le Quentrec, Y. (2013). Militer dans un syndicat féminisé : la sororité comme ressource. *Travail, genre et sociétés, 30*(2), 53-72. https://doi.org/10.3917/tgs.030.0053

Le Morvan, F., & Wanecq, T. (2019). *La lutte contre la précarité alimentaire : évolution du soutien public à une politique sociale, agricole et de santé publique* (Rapport n°2019-070R). IGAS. https://www.igas.gouv.fr/IMG/pdf/2019-070R.pdf

Le Pors, A. (2011). *La citoyenneté*. Cairn.

Lecerf, T., Ribaupierre, A. de, Fagot, D., & Dirk, J. (2007). Psychologie développementale du lifespan. *Gérontologie et société, 123*(4), 85-107. https://doi.org/10.3917/gs.123.0085

Leclercq, C. (2011). Engagement et construction de soi. La carrière d'émancipation d'un permanent communiste. *Sociétés contemporaines, 84*(4), 127-149. https://doi.org/10.3917/soco.084.0127

Lefranc, S., & Sommier, I. (2009). Conclusion. Les émotions et la sociologie des mouvements sociaux. In *Émotions... Mobilisation !* (pp. 27-293). Presses de Sciences Po. https://doi.org/10.3917/scpo.train.2009.01.0273

Legendre, M.-F. (2004). Cognitivisme et socioconstructivisme. In P. Jonnaert & A. M'Batika (Eds.), *Les réformes curriculaires. Regards croisés* (pp. 13-48).

Lehalle, H. (1991). Développement moral et idéologie. In *Psychologie des adolescents* (3e éd., pp. 155-171). Presses Universitaires de France. https://shs.cairn.info/psychologie-des-adolescents--9782130441809-page-155?lang=fr

Lehalle, H. (2014). Le développement cognitif et le développement moral. In M. Claes & L. Lannegrand-Willems (Éds.), *La psychologie de l'adolescence* (pp. 73-99). Presses de l'Université de Montréal.

Lehalle, H., & Mellier, D. (2021). *Psychologie du développement : enfance et adolescence - Cours, exercices et QCM corrigés* (4e éd.). Dunod.

Lhuilier, D. (2018). L'accompagnement : entre idéalisation, épuisement et créativité. *Nouvelle revue de psychosociologie, 25*(1), 111-130. https://doi.org/10.3917/nrp.025.0111

Longo, M. E. (2016). Les parcours de vie des jeunes comme des processus. *Les Cahiers Dynamiques, 67*(1), 48-57. https://doi.org/10.3917/lcd.067.0048

Lovelock, J. (1997). *La terre est un être vivant : l'hypothèse Gaïa.* Flammarion.

Luyckx, K., Goossens, L., Soenens, B., & Beyers, W. (2006). Unpacking commitment and exploration : Preliminary validation of an integrative model of late adolescent identity formation. *Journal of Adolescence*, *29*(3), 361-378. https://doi.org/10.1016/j.adolescence.2005.03.008

Luyckx, K., Schwartz, S. J., Berzonsky, M. D., Soenens, B., Vansteenkiste, M., Smits, I., & Goossens, L. (2008). Capturing ruminative exploration : Extending the four-dimensional model of identity formation in late adolescence. *Journal of Research in Personality*, *42*(1), 58-82. https://doi.org/10.1016/j.jrp.2007.04.004

Luyckx, K., Schwartz, S. J., Goossens, L., Beyers, W., & Missotten, L. (2011). Processes of personal identity formation and evaluation. In S. J. Schwartz, K. Luyckx, & V. L. Vignoles (Éds.), *Handbook of identity theory and research* (pp. 77-98). Springer. https://doi.org/10.1007/978-1-4419-7988-9_4

Macy, J. (2023). Agir avec le désespoir écologique. In *Écopsychologie : le soin de l'âme et de la Terre* (pp. 131-153). Wildproject.

Macy, J., & Johnstone, C. (2018). *L'espérance en mouvement : comment faire face au triste état de notre monde sans devenir fous.* Labor et Fides.

Magnenat, L. (2019). *La crise environnementale sur le divan.* Éditions In Press.

Magny, M. (2019). *Aux racines de l'anthropocène : une crise écologique reflet d'une crise de l'homme.* Le Bord de l'eau.

Malewska-Peyre, H., & Tap, P. (1991). Les enjeux de la socialisation. In *La socialisation de l'enfance à l'adolescence* (pp. 7-18). Presses Universitaires de France. https://doi.org/10.3917/puf.malew.1991.01.0007

Malm, A. (2016). *Fossil capital : The rise of steam power and the roots of global warming.* Verso Books.

Malrieu, P. (1976). *Étude génétique de la construction du sujet* [Manuscrit non publié]. HAL SHS. https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01222985

Malrieu, P. (1978). Psychologies génétiques, psychologie historique. *Journal de Psychologie*. https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01086210

Malrieu, P. (1979a). Aspects de la construction du système des valeurs à l'école primaire. *Revue de Psychologie Appliquée, 29*(2), 187-196.

Malrieu, P. (1979b). La crise de personnalisation. *Psychologie et Éducation, III*(3), 1-18.

Malrieu, P. (1981). Méthode biographique et analyse psycho-sociale. *ISSN : 1148-9502*. https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01214919

Malrieu, P. (1988). La construction des actes de personne. In L. Not, *Regards sur la personne* (Vol. 10, pp. 95-117). Presses Universitaires du Mirail.

Malrieu, P. (1989). Pour une étude interdisciplinaire des changements sociaux. In *Dynamiques sociales et changements personnels* (pp. 257-273). CNRS. https://shs.hal.science/halshs-01081217

Malrieu, P. (1990). Écrits, d'Ignace Meyerson. Pour une psychologie historique. *Raison présente, 95*(1), 101-106. https://doi.org/10.3406/raipr.1990.2883

Malrieu, P. (1994a). Pour une étude psychologique des actes de personne. *International Journal of the Sociology of Language*, *109*, 47-56. https://doi.org/10.1515/ijsl.1994.109.47

Malrieu, P. (1994b). *Pour une étude psychologique des actes de personne*. Presses Universitaires de France.

Malrieu, P. (1995). La personnalisation : analyse psycho-sociale. *Aprendizagem e Desenvolvimento, 4*(16/15), 9.

Malrieu, P. (1996a). La socialisation. *Revue française de sociologie*, *37*(2), 222-225.

Malrieu, P. (1996b). Milieux sociaux et genèse de la personne selon René Zazzo. *Enfance, 49*(2), 134-142. https://doi.org/10.3406/enfan.1996.3002

Malrieu, P. (2003). *La construction du sens dans les dires autobiographiques.* Érès. https://www.cairn.info/load_pdf.php?ID_ARTICLE=ERES_PRETE_2013_01_0027&download=1

Malrieu, P., Malrieu, S., Widlöcher, D., Gratiot-Alphandéry, H., & Zazzo, R. (1973). *La formation de la personnalité* (Vol. 5). Presses Universitaires de France.

Marc, E. (2016). La construction identitaire de l'individu. In *Identité(s)* (pp. 28-36). Éditions Sciences Humaines. https://doi.org/10.3917/sh.halpe.2016.01.0028

Marcia, J. (1966). Development and validation of ego-identity status. *Journal of Personality and Social Psychology*, *3*(5), 551-558. https://doi.org/10.1037/h0023281

Marcia, J. (1980). Identity in adolescence. In *Handbook of adolescent psychology* (Vol. 9, pp. 159-187). Wiley.

Marcia, J. (1988). Common processes underlying ego identity, cognitive/moral development, and individuation. In D. K. Lapsley & F. C. Power (Éds.), *Self, ego, and identity : Integrative approaches* (pp. 211-225). Springer. https://doi.org/10.1007/978-1-4615-7834-5_10

Maréchal, J.-P. (2009). Le changement climatique, un enjeu international majeur du XXIe siècle. *Géoéconomie, 50*(3), 93-100. https://doi.org/10.3917/geoec.050.0093

Marghobi, E. (2019). Analyses statistiques lexicales : une véritable aide à la disposition des recherches qualitatives en tourisme, notamment en matière d'éthique. *Management & Avenir, 107*(1), 165-184. https://doi.org/10.3917/mav.107.0165

Marks, E., Hickman, C., Pihkala, P., Clayton, S., Lewandowski, E. R., Mayall, E. E., Wray, B., Mellor, C., & van Susteren, L. (2021). Young people's voices on climate anxiety, government betrayal and moral injury : A global phenomenon. *SSRN Scholarly Paper 3918955*. https://doi.org/10.2139/ssrn.3918955

Martin, M.-A. (2024). *Rôle du rapport au haut potentiel intellectuel sur le sens des expériences fraternelles et amicales d'adolescents identifiés à haut potentiel intellectuel : étude qualitative auprès de 30 familles* [Thèse de doctorat, Université Toulouse - Jean Jaurès]. https://theses.fr/2024TLSEJ037

Martinez, M. L., & Chamboredon, M.-C. (2011). Approche anthropologique de la construction des identités citoyennes. Le développement durable comme QSV en formation d'adultes. In A. Legardez, *Développement durable et autres questions d'actualité : Questions socialement vives dans l'enseignement et la formation*. (pp. 89-112). Educagri Editions. https://doi.org/10.3917/edagri.legar.2011.01.0089.

Mathieu, L. (2010). Les ressorts sociaux de l'indignation militante. L'engagement au sein d'un collectif départemental du Réseau éducation sans frontière. *Sociologie, 1*(3), 303-318. https://doi.org/10.3917/socio.003.0303

Mathieu, L. (2011). *La démocratie protestataire : mouvements sociaux et politique en France aujourd'hui.* Presses de Sciences Po.

Mathieu, L. (2013). Un militantisme qui n'a de nouveau que le nom. In *Résister au quotidien ?* (pp. 223-240). Presses de Sciences Po. https://doi.org/10.3917/scpo.frere.2013.01.0223

McAdam, D. (1986). Recruitment to high-risk activism : The case of Freedom Summer. *American Journal of Sociology, 92*(1), 64-90.

Mead, G. H. (1934). *Mind, self, and society : From the standpoint of a social behaviorist*. University of Chicago Press.

Mead, M. (1928). *Coming of age in Samoa*. Blue Ribbon Books.

Mead, M. (1973). *Une éducation en Nouvelle-Guinée.* Payot.

Meeus, W. (2011). The study of adolescent identity formation 2000-2010 : A review of longitudinal research. *Journal of Research on Adolescence*, *21*(1), 75-94. https://doi.org/10.1111/j.1532-7795.2010.00716.x

Meeus, W., Van De Schoot, R., Keijsers, L., Schwartz, S. J., & Branje, S. (2010). On the progression and stability of adolescent identity formation : A five-wave longitudinal study in early-to-middle and middle-to-late adolescence. *Child Development*, *81*(5), 1565-1581. https://doi.org/10.1111/j.1467-8624.2010.01492.x

Melucci, A. (1978). Société en changement et nouveaux mouvements sociaux. *Sociologie et sociétés, 10*(2), 37-54.

Melucci, A. (1989). *Nomads of the Present : Social Movements and Individual Needs in Contemporary Society*. Hutchinson Radius.

Mendonça, M., & Fontaine, A. M. (2013). Perception mutuelle des relations entre les jeunes adultes et leurs parents : distance, appui et conflit. *Revue internationale de l'éducation familiale*, *33*(1), 59-84. https://doi.org/10.3917/rief.033.0059

Meyerson, I. (1948). *Les fonctions psychologiques et les œuvres.* Librairie philosophique J. Vrin.

Michel-Guillou, É., Richard, I., & Weiss, K. (2017). Évaluation locale d'un problème global : La représentation sociale du changement climatique en France et au Groenland. *Bulletin de psychologie, 548*(2), 117-129. https://doi.org/10.3917/bupsy.548.0117

Michon, S. (2008). Les effets des contextes d'études sur la politisation. *Revue française de pédagogie*, *163*(2), 63-75. https://doi.org/10.4000/rfp.987

Miginiac, H. (2019). Penser l'engagement : des motivations aux actes. *Les Champs de Mars, 33*(2), 17. https://doi.org/10.3917/lcdm.033.0017

Milan, A. (2005). Volonté de participer : l'engagement politique chez les jeunes adultes. *Tendances sociales canadiennes, 79*(11), 1-7.

Minuchin, P. (1985). Families and individual development: Provocations from the field of family therapy. *Child Development*, *56*(2), 289-302. https://doi.org/10.2307/1129720

Montoni Rios, A. (2017). Jeunesse militante et radicalisation de l'engagement politique. Émotions et contestation étudiante au Chili. *Revue Jeunes et Société, 2*(1), 100-117. https://doi.org/10.7202/1075823ar

Moore, J. W. (2015). *Capitalism in the Web of Life : Ecology and the Accumulation of Capital.* Verso.

Moore, J. W. (2016). *Anthropocene or Capitalocene ? : nature, History, and the Crisis of Capitalism.* PM Press.

Morelle, M., & Ripoll, F. (2009). Les chercheur-es face aux injustices : l'enquête de terrain comme épreuve éthique. *Annales de géographie, 665-666*(1), 157-168. https://doi.org/10.3917/ag.665.0157

Morin, E. (1976). *L'Homme et la Mort* (Édition revue et augmentée). Seuil.

Morin, É. (2021). *L'étude du sentiment de pouvoir agir de jeunes du Québec face aux changements climatiques : dimensions et conditions favorables à son développement à l'école secondaire* [Thèse de doctorat, Université du Québec à Rimouski]. https://semaphore.uqar.ca/id/eprint/2014/

Morin, É., Therriault, G., & Bader, B. (2019). Le développement du pouvoir agir, l'agentivité et le sentiment d'efficacité personnelle des jeunes face aux problématiques sociales et environnementales : apports conceptuels pour un agir ensemble. *Éducation et socialisation. Les Cahiers du CERFEE*, *51*. https://doi.org/10.4000/edso.5821

Morin, É., Therriault, G., & Bader, B. (2022). Le développement du sentiment de pouvoir agir des jeunes face aux changements climatiques à l'école secondaire. *Éducation relative à l'environnement. Regards - Recherches - Réflexions, 17*(1). https://doi.org/10.4000/ere.7710

Morse, R. (2008). *Environmental justice through the eye of Hurricane Katrina* [Policy report]. Joint Center for Political and Economic Studies, Health Policy Institute. https://inequality.stanford.edu/sites/default/files/media/_media/pdf/key_issues/Environment_policy.pdf

Moscovici, S. (1961). *La psychanalyse, son image et son public : étude sur la représentation sociale de la psychanalyse.* Presses Universitaires de France.

Moscovici, S. (1982). Perspectives d'avenir en psychologie sociale. In *Psychologie de demain* (pp. 137-148). Presses Universitaires de France. https://doi.org/10.3917/puf.frais.1982.01.0137

Moscovici, S. (1998). Passion révolutionnaire et passion éthique. In *Raison et conviction : l'engagement* (pp. 87-109). Textuel.

Muxel, A. (2001). *L'expérience politique des jeunes*. Presses de Sciences Po.

Muxel, A. (2007). 5. Les jeunes et la politique. In *La politique en France et en Europe* (pp. 123-153). Presses de Sciences Po. https://doi.org/10.3917/scpo.perri.2007.02.123

Muxel, A. (2015). Les jeunes et la politique : vers un nouveau modèle de citoyenneté dans les démocraties avancées. In *Points de vue sur la jeunesse -- Volume 2* (pp. 29-37). Conseil de l'Europe. https://doi.org/10.3917/europ.coll.2015.03.0029

Muxel, A. (2021). *Observatoire de la Génération Z* (p. 120) [Rapport de recherche]. Ministère des Armées. https://sciencespo.hal.science/hal-03398948

Naoufal, N. (2012). *La contribution de l'éducation relative à l'environnement à la construction d'une dynamique de paix* [Thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal]. https://archipel.uqam.ca/4953/

Naoufal, N. (2016). Connexions entre la justice environnementale, l'écologisme populaire et l'écocitoyenneté. *VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement, 16*(1). https://doi.org/10.4000/vertigo.17053

Neumayer, E., & Plümper, T. (2007). The gendered nature of natural disasters : The impact of catastrophic events on the gender gap in life expectancy, 1981-2002. *Annals of the Association of American Geographers, 97*(3), 551-566. https://doi.org/10.1111/j.1467-8306.2007.00563.x

Neveu, É. (2019). Militantisme et construction identitaire. *Repères, 7*, 70-84.

O'Brien, K., Selboe, E., & Hayward, B. M. (2018). Exploring youth activism on climate change : Dutiful, disruptive, and dangerous dissent. *Ecology and Society, 23*(3). https://www.jstor.org/stable/26799169

Ollitrault, S. (2001). Les écologistes français, des experts en action. *Revue française de science politique, 51*(1-2), 105-130. https://doi.org/10.3917/rfsp.511.0105

Ollitrault, S. (2008). *Militer pour la planète : sociologie des écologistes*. Presses Universitaires de Rennes

Ollitrault, S., & Villalba, B. (2014). Sous les pavés, la Terre. Mobilisations environnementales en France (1960-2011), entre contestations et expertises. In *Histoire des mouvements sociaux en France* (pp. 716-723). La Découverte. https://doi.org/10.3917/dec.pigen.2014.01.0716

Olson, M. (1978). *Les logiques de l'action collective*. Presses Universitaires de France.

ONU France. (2024, February 29). « Écureuils » mobilisés contre l'A69 : conclusions du rapporteur spécial de l'ONU. *ONU France.* https://unric.org/fr/ecureuils-mobilises-contre-la69-conclusions-du-rapporteur-special-de-lonu/

Paillé, P., & Mucchielli, A. (2016). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales* (4e édition). Armand Colin.

Paillé, P., & Mucchielli, A. (2021). L'examen et l'analyse phénoménologiques des données d'entretien. In *L'analyse qualitative en sciences humaines* (5e éd., pp. 183-199). Armand Colin. https://shs.cairn.info/l-analyse-qualitative-en-sciences-humaines--9782200624019-page-183

Paivandi, S. (2019). *Le défi de la transition entre secondaire et supérieur. Construisons des ponts*. Presses Universitaires de France.

Palmade, G., & Palmade, J. (2016). Identification. In *Vocabulaire de psychosociologie* (pp. 157-158). Érès. https://www.cairn.info/vocabulaire-de-psychosociologie--9782749229829-page-157.htm

Pascal, M., Wagner, V., Corso, M., Laaidi, K., & Le Tertre, A. (2019). *Évolution de l'exposition aux canicules et de la mortalité associée en France métropolitaine entre 1970 et 2013.* Santé publique France. https://www.santepubliquefrance.fr/

Passmore, H.-A., Lutz, P. K., & Howell, A. J. (2023). Eco-anxiety : A cascade of fundamental existential anxieties. *Journal of Constructivist Psychology, 36*(2), 138-153. https://doi.org/10.1080/10720537.2022.2068706

Passy, F. (1998). *L'action altruiste : contraintes et opportunités de l'engagement dans les mouvements sociaux*. Librairie Droz.

Passy, F. (2005). Interactions sociales et imbrications des sphères de vie. Une analyse phénoménologique des dynamiques de désengagement. In *Le désengagement militant* (pp. 111-128). Belin.

Percheron, A. (1974). *L'univers politique des enfants*. Fondation nationale des sciences politiques.

Perret-Catipovic, M., & Ladame, F. (1997). *Adolescence et psychanalyse : une histoire*. FeniXX.

Perrot, M. (1998). La cause du peuple. *Vingtième Siècle. Revue d'histoire, 60*, 4-13. https://doi.org/10.2307/3770930

Pesce, S., Doublet, M.-H., & Guillet, J. (2021a). Engagement et émancipation. In *Acteurs sociaux* (pp. 32-45). Champ social. https://shs.cairn.info/vers-une-pedagogie-de-l-engagement--9791034606733-page-32?lang=fr.

Pesce, S., Doublet, M.-H., & Guillet, J. (2021b). Vers une pédagogie de l'engagement ? In *Acteurs sociaux* (pp. 234-245). Champ social. https://www.cairn.info/vers-une-pedagogie-de-l-engagement--9791034606733.htm

Petit, E. (2021). Les émotions au cœur de la transformation sociale : une lecture à partir de John Dewey. *Lien social et Politiques, 86*, 191-205. https://doi.org/10.7202/1079499ar

Pihkala, P. (2020). Eco-anxiety and environmental education. *Sustainability, 12*(23), Article 23. https://doi.org/10.3390/su122310149

Pleyers, G. (2004). Des black blocks aux alter-activistes : pôles et formes d'engagement des jeunes altermondialistes. *Lien social et Politiques, 51*, 123-134. https://doi.org/10.7202/008875ar

Pleyers, G. (2014). Les jeunes alter-activistes : altermondialisme, indignés et transition écologique. In *Jeunesses engagées* (pp. 51-58). Syllepse.

Pleyers, G. (2016a). De la subjectivation à l'action. Le cas des jeunes alter-activistes. In G. Pleyers & B. Capitaine (Eds.), *Mouvements sociaux. Quand le sujet devient acteur* (pp. 27-47). Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

Pleyers, G. (2016b). Engagement et relation à soi chez les jeunes alteractivistes. *Agora débats/jeunesses, 72*(1), 107-122. https://doi.org/10.3917/agora.072.0107

Pleyers, G., & Capitaine, B. (2016). *Jeunes alteractivistes : d'autres manières de faire de la politique. Perspectives internationales*. Presses de Sciences Po.

Pleyers, G., Capitaine, B., & Wieviorka, M. (2016). *Mouvements sociaux : quand le sujet devient acteur.* Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

Pottier, A. (2014). *L'économie dans l'impasse climatique.* EHESS.

Poulin, F. (2014). Les relations entre pairs à l'adolescence. In M. Claes & L. Lannegrand-Willems (Éds.), *La psychologie de l'adolescence* (pp. 185-210). Presses de l'Université de Montréal.

Prendergast, K., Hayward, B., Aoyagi, M., Burningham, K., Hasan, M. M., Jackson, T., Jha, V., Kuroki, L., Loukianov, A., Mattar, H., Schudel, I., Venn, S., & Yoshida, A. (2021). Youth attitudes and participation in climate protest : An international cities comparison. *Frontiers in Political Science, 3*. https://doi.org/10.3389/fpos.2021.696105

Prost, A. (1998). Changer le siècle. *Vingtième Siècle. Revue d'histoire, 60*, 14-26.

Pruvost, G. (2017). Critique en acte de la vie quotidienne à la ZAD de Notre-Dame-des-Landes (2013-2014). *Politix, 117*(1), 35-62. https://doi.org/10.3917/pox.117.0035

Przygoda, M. (2024). *Engagement écologique et travail réputationnel des jeunes de Youth For Climate* [Thèse de doctorat, Université de Pau et des Pays de l'Adour]. https://theses.hal.science/tel-04707067

Quéniart, A., & Jacques, J. (2008). Trajectoires, pratiques et sens de l'engagement chez des jeunes impliqués dans diverses formes de participation sociale et politique. *Politique et Sociétés*, *27*(3), 211-242. https://doi.org/10.7202/029853ar

Quentel, J.-C. (2012). Une approche anthropologique de l'adolescence. *Dialogue*, *198*(4), 9-18. https://doi.org/10.3917/dia.198.0009

Quentel, J.-C. (2021). Société adolescente, une illusion moderne ? *Nouvelle revue de psychosociologie*, *31*(1), 15-26. https://doi.org/10.3917/nrp.031.0015

Ramos, E. (2011). Le processus d'autonomisation des jeunes. *Cahiers de l'action*, *31*(1), 11-20. https://doi.org/10.3917/cact.031.0011

Ramos, E. (2016). La défense d'un « petit monde » pour un jeune adulte vivant chez ses parents. In *Individu et Société* (pp. 197-222). Presses Universitaires de France.

Rateau, P., & Weiss, K. (2011). Psychologie sociale appliquée à l'environnement. *Pratiques Psychologiques, 17*(3), 213-218. https://doi.org/10.1016/j.prps.2011.01.002

Ratinaud, P. (2014). *IRaMuTeQ (Version 0.7 Alpha 2)* [Logiciel].

Ratinaud, P., & Loubère, L. (2014). *Documentation IRaMuTeQ 0.6 alpha 3 version 0.1*.

Reinert, M. (1983). Une méthode de classification descendante hiérarchique : application à l'analyse lexicale par contexte. *Les cahiers de l'analyse des données, 8*(2), 187-198.

Renardy, M., Horion, G., Dufrasne, M., De Bouver, E., Chamochumbi, W., De Schutter, O., Minguet, P., Poncelet, A., Picard, A., & Beyer, T. (2020). Agir pour le climat. *Cultivons le futur*, (5). Eclosio. https://orbi.uliege.be/handle/2268/245993

Ricaud, H., Oubrayrie-Roussel, N., & Safont-Mottay, C. (2019). *Psychologie du développement : enfance et adolescence* (3e éd.). Dunod.

Rimé, B. (2009). *Le partage social des émotions*. Presses Universitaires de France.

Riutort, P. (2013). *Premières leçons de sociologie* (4e éd.). Presses Universitaires de France.

Robert-Mazaye, C., Demers, S., Boutonnet, V., & Lefrançois, D. (2017). Désengagement ou scepticisme engagé ? L'action politique et citoyenne des jeunes québécois. *Revue internationale de l'éducation familiale*, *41*(1), 95-117. https://doi.org/10.3917/rief.041.0095

Robert-Mazaye, C., Goulet, F., Turcotte, S., Demers, S., Belleau, É., & Barroca-Paccard, M. (2021). Comprendre les composantes de l'écocitoyenneté chez les enfants et les jeunes : une réflexion théorique. *Tréma, 56*. https://doi.org/10.4000/trema.7020

Robin, M. (2021). How dare you ? La jeunesse en mode survie. *Adolescence, 39*(1), 15-30. https://doi.org/10.3917/ado.107.0015

Robineau, C. (2018). S'engager corps et âme : socialisations secondaires et modes de production du militant « autonome ». *Agora débats/jeunesses, 80*(3), 53-69. https://doi.org/10.3917/agora.080.0053

Roche, A. (2006). Les jeunesses au prisme de la sociologie. État des lieux. *Siècles. Cahiers du Centre d'histoire « Espaces et Cultures »*, *24*. https://doi.org/10.4000/siecles.1466

Rochex, J.-Y. (2013). Expérience scolaire et subjectivation. In *Penser la socialisation en psychologie* (pp. 85-97). Érès. https://doi.org/10.3917/eres.prete.2013.01.0085

Rodriguez, S. (2016). « J'aimerais être une antenne » : pratiques et sens de l'engagement à l'ère des cultures en réseaux. *Agora débats/jeunesses, 73*(2), 61-76. https://doi.org/10.3917/agora.073.0061

Romma, N. (2010). *Communication de changement comportemental sur le Web : comparer l'efficacité de la persuasion et de l'engagement pour promouvoir l'éco-citoyenneté* [Thèse de doctorat, Université du Sud Toulon Var]. https://theses.hal.science/tel-00445880

Roszak, T. (1980). *Vers une contre-culture : réflexions sur la société technocratique et l'opposition de la jeunesse.* Stock.

Roudet, B. (2004). Entre responsabilisation et individualisation : les évolutions de l'engagement associatif. *Lien social et Politiques, 51*, 17-27. https://doi.org/10.7202/008866ar

Roudet, B. (2014). La démocratie est-elle un idéal commun aux jeunes Européens ? *Agora débats/jeunesses, 67*(2), 79-96. https://doi.org/10.3917/agora.067.0079

Roudet, B., & Tchernia, J.-F. (2001). Une présence active dans un milieu associatif en évolution. In *Débats Jeunesses* (Vol. 8, pp. 149-175). Persée. https://www.persee.fr/doc/debaj_1275-2193_2001_ant_8_1_887

Rouyer, V., Beaumatin, A., & Fondeville, B. (2020). *Éducation et citoyenneté. Regards croisés entre chercheurs et praticiens*. De Boeck Supérieur. https://www.cairn.info/education-et-citoyennete--9782807332676.htm

Rouyer, V., Constans, S., Brandler-Weinreb, J., Gaulier, A., & Paoletti, M. (2020). Construction des rapports au politique et à la citoyenneté des enfants : étude exploratoire d'un Conseil Municipal des Enfants. In *Éducation et citoyenneté* (pp. 229-249). De Boeck Supérieur. https://doi.org/10.3917/dbu.rouye.2020.01.0229

Roy, S., & Ayalon, L. (2023). Intergenerational relations in the climate movement : Bridging the gap toward a common goal. *International Journal of Environmental Research and Public Health, 20*(1), Article 1. https://doi.org/10.3390/ijerph20010233

Salaris, C. (2017). Mobiliser par émotions, mobiliser les émotions : le cas des victimes du Distilbène. *Revue française de science politique, 67*(5), 857-878. https://doi.org/10.3917/rfsp.675.0857

Samman, E., & Santos, M. (2009). *Agency and empowerment : A review of concepts, indicators and empirical evidence*. Oxford Poverty & Human Development Initiative. https://ora.ox.ac.uk/objects/uuid:974e9ca9-7e3b-4577-8c13-44a2412e83bb

Santiago-Delefosse, M. (2007). Recherche en psychologie et turbulences paradigmatiques. *Bulletin de psychologie, Numéro hors-série*(HS), 97-102. https://doi.org/10.3917/bupsy.hs1.0097

Santiago-Delefosse, M. (2008). La psychologie peut-elle être apolitique ? *Psychologie Française, 53*(2), 131-134. https://doi.org/10.1016/j.psfr.2008.03.004

Saqué, S. (2022). *Sois jeune et tais-toi : réponse à ceux qui critiquent la jeunesse*. Payot.

Sauvé, L. (2016). L'engagement écologique au cœur de la cité. *Relations, 786*, 17-19.

Sauvé, L. (2017). L'éducation à l'écocitoyenneté. In A. Barthes, J.-M. Lange, & N. Tutiaux-Guillon (Eds.), *Dictionnaire critique des enjeux et concepts des « éducations à »* (pp. 56-65). L'Harmattan.

Sauvé, L., & van Steenberghe, É. (2015). Identités et engagements : enjeux pour l'éducation relative à l'environnement. *Éducation relative à l'environnement. Regards - Recherches - Réflexions, 12*. https://journals.openedition.org/ere/588

Sauvé, L., & Villemagne, C. (2005). L'éthique de l'environnement comme projet de vie et « chantier » social : un défi de formation. *Chemin de traverse | Revue transdisciplinaire d'éducation à l'environnement, 2*, 15-28.

Sawicki, F., & Siméant, J. (2009). Décloisonner la sociologie de l'engagement militant. Note critique sur quelques tendances récentes des travaux français. *Sociologie du travail, 51*(1). https://doi.org/10.4000/sdt.16032

Scappaticci-Martin, A. (2019). Climat : portraits croisés de militants. *Alternatives Non-Violentes, 193*(4), 5-7. https://doi.org/10.3917/anv.193.0005

Schnapper, D., & Bachelier, C. (2000). *Qu'est-ce que la citoyenneté ?* Gallimard.

Schurmans, M.-N. (2003). Récoltes. In *Les solitudes* (pp. 55-90). Presses Universitaires de France. https://www.cairn.info/solitudes--9782130532705-p-55.htm

Schwartz, S. J., Meca, A., & Des Rosiers, S. (2023). Identité au cours de la transition vers l'âge adulte : processus et résultats. In J. Marcotte & M.-C. Richard (Éds.), *Construction de soi et appartenance dans la transition à la vie adulte* (pp. 1-20). Presses de l'Université du Québec.

Semal, L. (2012). *Militer à l'ombre des catastrophes : contribution à une théorie politique environnementale au prisme des mobilisations de la décroissance et de la transition* [Thèse de doctorat, Université de Lille]. https://theses.hal.science/tel-01659916

Sergent, A. (2018). Changement climatique. In *Dictionnaire d'économie politique* (pp. 68-80). Presses de Sciences Po. https://doi.org/10.3917/scpo.smith.2018.01.0068

Servigne, P., & Stevens, R. (2015). *Comment tout peut s'effondrer : petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*. Seuil.

Sims, K. (2021). *Education, girls' education and climate change* (K4D Emerging Issues Report No. 29). Institute of Development Studies. https://climate.educationevidence.io/lib/45CF3YPF/download/CWESFUL7/Sims%20-%202021%20-%20Education%2C%20Girls%E2%80%99%20Education%20and%20Climate%20Change.pdf

de Singly, F. de. (2022). Postface. Sur la socialisation secondaire. *Sociologia*, *3*, 321-334.

Sommier, I. (2010). Les états affectifs ou la dimension affectuelle des mouvements sociaux. In *Penser les mouvements sociaux* (pp. 185-202). La Découverte. https://doi.org/10.3917/dec.filli.2010.01.0185

Sommier, I. (2015). Sentiments, affects et émotions dans l'engagement à haut risque. *Terrains/Théories, 2*. https://doi.org/10.4000/teth.236

Steinberg, L. (2002). Clinical adolescent psychology : What it is, and what it needs to be. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, *70*(1), 124-128. https://doi.org/10.1037/0022-006X.70.1.124

Stiegler, B. (2020). *Qu'appelle-t-on Panser ? T2 : la leçon de Greta Thunberg.* Les Liens Qui Libèrent.

Swim, J. K., Aviste, R., Lengieza, M. L., & Fasano, C. J. (2022). OK Boomer : A decade of generational differences in feelings about climate change. *Global Environmental Change, 73*, 102479. https://doi.org/10.1016/j.gloenvcha.2022.102479

Taborda-Simões, M. da C. (2005). L'adolescence : une transition, une crise ou un changement ? *Bulletin de psychologie*, *479*(5), 521-534.

Tajfel, H. (1972). La catégorisation sociale. In S. Moscovici (Éd.), *Introduction à la psychologie sociale* (Vol. 1, pp. 272-302). Larousse.

Talpin, J. (2023, December 16). La répression associative laisse plus de traces à gauche qu'à l'extrême droite. *Alternatives Economiques.* https://www.alternatives-economiques.fr/julien-talpin-repression-associative-laisse-plus-de-traces-a-gauche/00108704

Tap, P. (1991). Socialisation et construction de l'identité personnelle. In *La socialisation de l'enfance à l'adolescence* (pp. 49-74). Presses Universitaires de France. https://doi.org/10.3917/puf.malew.1991.01.0049

Tap, P., & Lecomte, J. (2016). Marquer sa différence. In C. Halpern (Éd.), *Identité(s) : l'individu, le groupe, la société* (pp. 46-50). Éditions Sciences Humaines.

Tap, P. (1988). *La Société Pygmalion ? Intégration sociale et réalisation de la personne.* Dunod.

Tap, P., & Oubrayrie-Roussel, N. (2004). Dynamique transactionnelle et relations de pouvoir entre adolescents et parents (analyse critique de l'empowerment). *Questions d'éducation familiale*, 27-52.

Tilly, C. (1986). *La France conteste : de 1600 à nos jours*. Fayard.

Tinto, V. (1975). Dropout from higher education : A theoretical synthesis of recent research. *Review of Educational Research*, *45*(1), 89-125. https://doi.org/10.3102/00346543045001089

Touraine, A. (1965). *Sociologie de l'action*. Seuil.

Touraine, A. (2013). *La fin des sociétés*. Seuil.

Van Broeck, L., van Ypersele, J.-P., Balthazar, N., Billiet, C., Bossauw, K., Corijn, E., De Decker, P., De Schutter, O., Jones, P. T., Lefebvre, W., Macharis, C., Marbaix, P., Meessen, J., Pestiaux, J., Schops, I., Van Acker, K., Van Dyck, S., Van Dyck, H., Van Reybrouck, D., … Wyns, T. (2019). *Groupe d'experts pour le climat et la durabilité : un changement systémique est nécessaire et urgent si l'on veut s'attaquer efficacement aux changements climatiques et à la crise des écosystèmes*. [Rapport]. http://hdl.handle.net/1854/LU-8718635

Van de Velde, C. (2008). *Devenir adulte : sociologie comparée de la jeunesse en Europe*. Presses Universitaires de France.

Van de Velde, C. (2015). Les voies de l'autonomie : les jeunes face à la crise en Europe. *Regards*, *48*(2), 81-93.

Van Rensburg, W. (2015). Climate change scepticism : A conceptual re-evaluation. *Sage Open, 5*(2), 2158244015579723.

Verdier Martinez, M.-L. (2010, 13-15 septembre). *Approche anthropologique de la co-construction d'identités écocitoyennes* [Communication orale]. Actes du congrès de l'Actualité de la recherche en éducation et en formation (AREF), Université de Genève. https://plone.unige.ch/aref2010/symposiums-courts/coordinateurs-en-c/education-au-developpement-durable-et-territoires/Approche%20anthropologique.pdf

Vermeersch, S. (2004). Entre individualisation et participation : l'engagement associatif bénévole. *Revue française de sociologie, 45*(4), 681-710. https://doi.org/10.2307/3323063

Veyssié, É. (2024). Lutte climatique : les voix d'une jeunesse inquiète. *Les Grands Dossiers des Sciences Humaines, 74*(1), 50-51. https://doi.org/10.3917/gdsh.074.0050

Vieira, J. (2015). La jeunesse éco-citoyenne à l'heure du numérique : les enjeux juridiques de l'engagement participatif. In M. T. Mercieca & B. Bao (Éds.), *Les écosystèmes numériques et la démocratisation informationnelle : intelligence collective, développement durable, interculturalité, transfert de connaissances* (p. 127-144). L'Harmattan. https://hal.univ-antilles.fr/hal-01258204

Vrignon, A. (2022). *La naissance de l'écologie politique en France : une nébuleuse au cœur des années 68*. Presses universitaires de Rennes.

Vygotski, L. S. (1927). *Psychologie de l'art.* La Dispute.

Wallon, H. (1941). *L'évolution psychologique de l'enfant.* Armand Colin.

Wallon, H. (1959a). Les milieux, les groupes et la psychogenèse de l'enfant. *Enfance, 12*(3), 287-296. https://doi.org/10.3406/enfan.1959.1444

Wallon, H. (1959b). Sociologie et Éducation. *Enfance, 12*(3), 324-333. https://doi.org/10.3406/enfan.1959.1447

Ward, J. (2012). Comprendre l'engagement dans l'aide : le modèle d'engagement processuel. *Vie sociale, 4*(4), 163-174. https://doi.org/10.3917/vsoc.124.0163

Waterman, A. S. (2015). What does it mean to engage in identity exploration and to hold identity commitments ? A methodological critique of multidimensional measures for the study of identity processes. *Identity*, *15*(4), 309-349. https://doi.org/10.1080/15283488.2015.1089403

Watts, N., Amann, M., Arnell, N., Ayeb-Karlsson, S., Belesova, K., Boykoff, M., Byass, P., Cai, W., Campbell-Lendrum, D., Capstick, S., Chambers, J., Dalin, C., Daly, M., Dasandi, N., Davies, M., Drummond, P., Dubrow, R., Ebi, K. L., Eckelman, M., ... Montgomery, H. (2019). The 2019 report of The Lancet Countdown on health and climate change : Ensuring that the health of a child born today is not defined by a changing climate. *The Lancet, 394*(10211), 1836-1878. https://doi.org/10.1016/S0140-6736(19)32596-6

Weisbuch, J.-J. (2010). *Processus d'humanisation : devenir et être adulte*. L'Harmattan.

Weiss, K. (2022). Éco-anxiété. In *Psychologie environnementale : 100 notions clés* (pp. 85-86). Dunod. https://doi.org/10.3917/dunod.march.2022.01.0085

Weiss, K., & Canali, L. (2023). L'éco-anxiété et les victimes du changement climatique : perspectives psychologiques et juridiques. *La Pensée écologique, 1*, 29-40.

Westheimer, J., & Kahne, J. (2004). What kind of citizen ? The politics of educating for democracy. *American Educational Research Journal*, *41*(2), 237-269. https://doi.org/10.3102/00028312041002237

White, H. C. (1992). *Identity and control : A structural theory of social action*. Princeton University Press.

Wieviorka, M. (1998). Actualité et futur de l'engagement. In *Raison et conviction : l'engagement* (pp. 7-49). Textuel.

Wieviorka, M., & Laignel-Lavastine, A. (1998). *Raison et conviction : l'engagement*. Textuel.

Wieviorka, O. (1998). À la recherche de l'engagement (1940-1944). *Vingtième Siècle. Revue d'histoire, 60*, 58-70. https://doi.org/10.2307/3770935

Winnicott, D. W. (1975). *Jeu et réalité : l'espace potentiel*. Gallimard.

Wright, E. O., Farnea, V., & Peschanski, J. A. (2017). *Utopies réelles.* La Découverte.

Zaccaï, E. (2019). *Deux degrés : les sociétés face au changement climatique.* Presses de Sciences Po.

Zavalloni, M., & Louis-Guérin, C. (1984). *Identité sociale et conscience : introduction à l'égo-écologie*. Presses de l'Université de Montréal-Privat.

Zawadzki, P. (2002). *Malaise dans la temporalité.* Publications de la Sorbonne.

Zimmermann, G., Barbosa Carvalhosa, M., Sznitman, G. A., Van Petegem, S., Baudat, S., Darwiche, J., Antonietti, J.-P., & Clémence, A. (2017). Conduites à risque à l'adolescence : manifestations typiques de construction de l'identité ? *Enfance, 2*(2), 239-261. https://doi.org/10.3917/enf1.172.0239

Zittoun, T. (2012a). Une psychologie des transitions. Des ruptures aux ressources. In P.-A. Doudin, L. Lafortune, & P. Curchod (Éds.), *Les transitions à l'école* (pp. 261-279). Presses de l'Université du Québec. https://univ-scholarvox-com.gorgone.univ-toulouse.fr/catalog/book/docid/88807177

Zittoun, T. (2012b). Usage de ressources symboliques à l'adolescence. *Travaux neuchâtelois de linguistique*, *57*. https://doi.org/10.26034/tranel.2012.2934

Sitographie

Bon pote (2024). Synthèse et analyse du nouveau rapport du GIEC. https://bonpote.com/synthese-et-analyse-du-nouveau-rapport-du-giec/

L'affaire du siècle (2022). Baromètre UBM d'Onclusive pour l'Affaire du Siècle sur la place des questions climatiques dans l'élection présidentielle. https://laffairedusiecle.net/wp-content/uploads/2022/02/Barom%C3%A8tre-Onclusive-pour-lAffaire-du-Si%C3%A8cle.pdf

Le réseau action climat (2023). Synthèse du 6e rapport du GIEC : l'urgence climatique est là, les solutions aussi. https://reseauactionclimat.org/synthese-du-rapport-du-giec-lurgence-climatique-est-la-les-solutions-aussi/

Ministère de l'Éducation nationale. (2024). Le parcours citoyen de l'élève. Éduscol. https://eduscol.education.fr/1558/le-parcours-citoyen-de-l-eleve

Oxfam France. (2015). Extrême inégalité et émissions de CO_2 : Pourquoi la justice climatique passe nécessairement par une lutte contre les inégalités. https://www.oxfamfrance.org/app/uploads/2015/12/file_attachments_rapport_oxfam_inegalites_extremes_et_emissions_de_co2.pdf

Pour un réveil écologique (2022). 6e rapport du GIEC – Kit pratique, 1er volet. https://pour-un-reveil-ecologique.org/fr/articles/6e-rapport-du-giec-kit-pratique-1er-volet/

Quota Climat (2022). Quantifier et qualifier le traitement médiatique des enjeux écologiques. https://quotaclimat.org/

Index onomastique

A.

Abric : 26
Adelson : 67
Ágoston :29, 43
Ajzen : 98, 325
Alsaker : 54
Albrecht : 28, 308
Alkire : 68
Amsellem-Mainguy : 56
Anatrella : 55
Arnett : 55, 56
Aubry : 94
Audigier : 71
Aumercier : 37, 43
Auzoult : 30, 65, 307
Aykut : 8, 9, 42

B.

Baber : 58
Bachand : 4, 71, 72, 73, 75, 81, 83, 84, 152, 154, 310
Baillet : 108, 134
Baltes : 32
Bantigny : 106, 316
Bardin : 170
Bargel : 138
Bariaud : 69
Barrett : 99, 139, 141
Bateson : 77
Baubion-Broye : 52, 58, 59, 60, 76, 78, 79, 80, 81, 82, 84, 143, 144, 145, 146, 150, 171, 284, 286, 288, 290, 291, 295, 296, 298, 299, 301, 302, 303, 305, 309, 314, 318, 320, 324, 327, 330
Baudelot : 57
Baugnet : 112, 313
Bautier : 32
Beaumatin : 50, 61, 71, 140
Bechtel : 117
Becker : 90
Becquet : 1, 2, 71, 87, 129, 133, 138, 310, 329
Bédard : 58
Bensaïd : 106
Bergen : 168
Berger : 46, 107, 108, 313, 316
Bergman : 106, 134
Berque : 22
Bertoldo : 30
Berzonsky : 64
Beyers : 66
Bidart : 56
Blandin : 117
Bloch : 31
Bobineau : 85, 88, 94, 310
Bois : 72
Bonneuil : 16, 42, 307
Borredon : 92
Bosma : 63
Bouneau : 96
Boutinet : 55, 67, 83
Boyer : 2
Bozon : 65, 83
Bozonnet : 8
Brault-Labbé : 2, 98, 99, 134, 139, 312, 325
Breviglieri : 71
Bronfenbrenner : 47
Brown : 35
Bruner : 32, 33, 43, 47, 49, 158
Buizard : 26
Burke : 37, 38
Buzzell : 37

C.

Cannard : 74
Caron : 135
Cassé : 39
Cassely : 11
Castoriadis : 108
Catellani : 10
Cavalli : 55
Chaillou : 126
Chapelier : 69
Charbonneau : 126, 311
Charles : 12, 119, 120, 311

Chauchat : 68
Chavalarias : 10
Chevallier : 112, 113, 313
Chevalier : 56
Chevrier : 99, 139, 312
Chiarelli : 61, 83, 111, 135
Chombart de Lauwe : 71
Chouvier : 87, 111, 133, 148, 315, 320, 327
Cianconi : 28
Cicchelli : 55, 57, 66
Cifali : 74
Claes : 54, 69, 70, 83
Clayton : 28, 29, 37, 43, 307, 308, 309
Cloke : 156
Cloutier : 54, 55, 65, 66
Coffey : 28, 29, 43, 307, 308
Comby : 25, 43, 306
Coopman : 69, 70, 83
Corbin : 71, 73, 81, 89, 119, 139, 141, 147, 150, 317
Coslin : 54, 69, 70
Cottin-Marx : 89
Coulbaut-Lazzarini : 156
Crocetti : 63, 64, 316
Cultiaux : 2
da Cunha : 165

D.

Dany : 26
Da Silva Correia : 76, 77, 80, 144, 145, 146
Darmon : 46, 138
Datchary : 92, 97, 311
De Clercq : 58
De Geynst : 66
Deci : 66
Delhaye : 65, 66, 83
Delory-Momberger : 154, 158, 171, 317
Demers : 4, 71, 72, 140, 151, 154
Derivry : 47
Desbiolles : 28, 308
Descola : 36
Desveaux : 38, 39, 40, 43, 44, 138, 309, 317
Dewey : 104, 105
Dieu : 122
Dilé-Toustou : 25, 115
Dion : 95
Dobson : 121
Doron : 31, 65
Doussin : 7, 16, 307
Dubar : 22, 23, 24, 43, 46, 111, 112, 307
Dubé : 2, 98, 99, 134, 139, 312
Dubet : 100, 107, 135, 138, 312, 315
Ducol : 126
Dunphy : 70
Dupont : 156, 157
Dupuis-Déri : 127
Dupuy : 59, 143
Durand : 8, 137
Durkheim : 45, 46, 48

E.

Egger : 36
Ekman : 99, 139, 141, 312
Emelianoff : 18, 19, 20, 42, 307
Erikson : 2, 62, 83, 137, 309, 313
Eriksson : 156
Éthier : 72, 73
Étienne : 117
Faurie : 317, 320
Feyfant : 72
Figueiredo : 54
Fillieule : 2, 49, 88, 89, 90, 91, 95, 102, 106, 139, 310
Fisher : 36, 37
Fleury-Bahi : 117
Fognini : 37, 43
Fondeville : 71
Fourchard : 72, 150
Fox : 151, 153, 157
Fransson : 117
Frioux : 40, 137

G.

Gadeau : 10
Gale : 59
Garric : 169
Gaudet : 55, 56, 71, 140
Gaxie : 86, 100, 106, 109, 134, 316
Geboers : 71
Giddens : 94
GIEC : 10, 12, 13, 14, 18, 19, 42, 307
Girandola : 2, 98, 325

Giraud : 158
Glomeron : 72
Goffman : 48, 107
Gould : 106
Goulet : 32
Granarolo : 103
Guichard : 60
Gutton : 40

H.

Hajjar : 51, 58, 59, 60, 82, 143, 309, 320
Hall : 53
Harris A : 128, 136
Harris M : 58
Hartog : 24
Hayes : 1, 116, 311
Hayward : 68, 141, 320
Héritier : 54
Herman : 132, 142
Hickel : 16, 42, 307
Hickman : 20
Hogg : 29, 48, 309
Honneth : 108
Huet-Gueye : 71, 72, 140, 329
Hugon : 144

I.

Ifop : 27
Ingram : 151
Ion : 88, 89, 91, 93, 95, 96, 97, 110, 133, 138, 310, 311
Ipsos : 26, 27, 43

J.

Jalin : 29, 43, 308
Jasper : 103, 104, 316
Jetté : 108, 109, 135, 313, 315
Joanny : 109, 135
Jodelet : 26
Jordan : 37
Joubert : 38, 309
Joule : 98, 325
Jourdan-Peyrony : 38, 40, 309, 327

K.

Kaufmann : 112
Kempf : 36
Kiesler : 98
Klein : 118, 135

L.

La Branche : 7, 8
Labbé : 2, 96, 98, 99, 134, 139, 313, 325
Labelle Verronneau : 126
Lachal : 70
Lachance : 98
Laclos : 33
Ladrière : 2, 87, 103, 133, 134, 139, 312
Laflamme : 104
Lafont : 101, 134, 312
Lagroye : 86, 88
Lahire : 45, 49
Laigle : 18, 119
Lammel : 30
Langlais : 30, 307
Lannegrand-Willems : 62, 63
Laperrière : 94
Lapeyronnie : 87, 100, 107, 109, 133, 134, 135, 138, 140, 310, 312, 315
Lardeux : 91, 93, 96, 133, 310, 310
Larose : 58
Larousse : 120, 121
Larrère : 18, 19, 20, 42, 307
Larroze-Marracq : 50, 76, 137, 148
Larzillière : 103, 316
Laurent A : 67
Laurent É : 18
Laville : 30
Le Breton : 3, 53, 54, 55, 70, 76
Le Quentrec : 102, 134
Le Morvan : 20
Le Pors : 70
Lecerf : 32
Leclercq : 110
Lefranc : 103
Legendre : 32
Lehalle : 31, 67, 74, 83
Lhuilier : 155
Longo : 157
Lovelock : 36

Luyckx : 63

M.

Macy : 37, 40, 309
Magnenat : 37
Magny : 16
Malewska-Peyre : 52, 53
Malm : 16
Malrieu : 33, 34, 43, 44, 45, 47, 49, 50, 51, 52, 60, 61, 64, 68, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 81, 82, 123, 124, 125, 126, 135, 139, 142, 143, 144, 146, 147, 148, 153, 279, 312, 313, 315, 317, 320, 323, 327
Marc : 64
Marcia : 2, 62, 63, 85, 98, 135, 315, 316, 319
Maréchal : 8, 137
Marghobi : 169
Marks : 20, 37, 38, 43, 307
Martin : 26
Martinez : 121
Mathieu : 96, 97, 103, 104, 105, 133, 134, 312
McAdam : 105, 110
Mead G. H : 46, 47, 48, 49, 50, 68, 82, 142, 153, 312, 319
Mead M : 54
Meeus : 64
Melucci : 112, 113, 135, 313, 319
Mendonça : 55
Meyerson : 32, 33, 43, 49, 142, 147, 153, 312
Michel-Guillou : 30
Michon : 139
Miginiac : 85, 86, 317
Milan : 93
Minuchin : 47
Montoni Rios : 105, 134, 314
Moore : 16
Morelle : 156, 157
Morin E : 156
Morin É : 68, 72, 127, 136, 140, 321
Morse : 19
Moscovici : 26, 88, 91, 133, 310
Muxel : 39, 92, 109, 114, 138, 139

N.

Naoufal : 120, 121, 122, 135
Neumayer : 19
Neveu : 110, 111, 112, 135, 311, 315, 316

O.

O'Brien : 129, 130, 131, 132, 136, 141, 142, 310, 311, 313, 320
Ollitrault : 1, 114, 115, 116, 159, 311, 317
Olson : 86, 310, 317
ONU France : 2

P.

Paillé : 170, 171
Paivandi : 58
Palmade : 50
Pascal : 20
Passmore : 29
Passy : 86, 100, 101, 102, 106, 134, 139, 312, 313, 316, 319
Percheron : 70, 138
Perret-Catipovic : 55
Perrot : 87
Pesce : 87, 89, 95, 133, 139, 320
Petit : 104, 105, 134, 315
Pihkala : 29
Pleyers : 1, 92, 96, 110, 111, 123, 133, 135, 140, 317, 321
Pottier : 10
Poulin : 69, 83
Prendergast : 128, 136
Prost : 87, 88, 310
Pruvost : 1
Przygoda : 95, 98, 112, 129, 312

Q.

Quéniart : 71, 92, 93, 94, 96, 129, 133, 310, 311
Quentel : 3, 54, 55

R.

Ramos : 66, 67
Rateau : 30, 31
Ratinaud : 169, 175
Reinert : 170

Renardy : 9, 23, 42, 307
Ricaud : 66
Rimé : 103, 106, 314, 316
Riutort : 46
Robert-Mazaye : 72, 117, 136
Robin : 34, 35, 38, 39, 43, 44, 137, 139, 195, 308, 309, 327
Robineau : 107, 108, 135, 138
Roche : 57
Rochex : 32, 110, 140
Rodriguez : 129
Romma : 121, 140
Roszak : 35
Roudet : 92, 95, 119, 138
Rouyer : 71, 72, 140, 329
Roy : 35

S.

Salaris : 104, 106, 134, 314
Samman : 68
Santiago-Delefosse : 153
Saqué : 56
Sauvé : 117, 120, 122, 135, 136, 139, 141, 159, 311
Sawicki : 102, 313
Scappaticci-Martin : 126, 129, 311
Schnapper : 70
Schurmans : 153
Schwartz : 62, 63, 316
Semal : 22
Sergent : 21, 22
Servigne : 11
Sims : 20
de Singly : 46
Sommier : 103, 105, 134, 314, 316
Steinberg : 66
Stiegler : 35, 309
Swim : 37, 307

T.

Taborda-Simões : 54
Tajfel : 68
Talpin : 2
Tap : 45, 52, 53, 64, 65, 67, 68, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 83, 145, 290, 312, 315, 320
Tilly : 88
Tinto : 58
Touraine : 88, 112, 113, 133, 310

V.

Van Broeck : 8, 20, 22
Van de Velde : 56, 67
Van Rensburg : 10
Verdier Martinez : 121
Vermeersch : 110, 135, 139
Veyssié : 3
Vieira : 129
Vrignon : 114
Vygotski : 32, 33, 43, 47, 49, 153

W.

Wallon : 32, 33, 43, 47, 50, 60, 61, 68, 73, 74, 75, 76, 103, 142, 153, 301, 312, 327
Ward : 110, 135
Waterman : 63
Watts :20, 37, 42
Weisbuch : 67, 83
Weiss : 28, 29, 30, 31, 307
Westheimer : 71, 72, 73, 83, 121, 310, 313
White : 101
Wieviorka M : 90, 96, 133, 310
Wieviorka O : 86
Winnicott : 69
Wright : 4, 154

Z.

Zaccaï : 8
Zavalloni : 68
Zawadzki : 24
Zimmermann : 2, 62
Zittoun : 3, 55, 57, 58, 59, 60, 68, 82, 137, 309, 312

Index des tableaux

Tableau 1. *Répartition de l'échantillon de la population* 161
Tableau 2. *Sources d'exploration et de compréhension de la crise climatique* 178
Tableau 3. *Définition de la crise climatique : caractéristiques et effets directs* 180
Tableau 4. *Appréhension des enjeux systémiques de la crise climatique* 183
Tableau 5. *Vécu « douloureux » de la crise climatique* 189
Tableau 6. *Vécu « ambivalent » de la crise climatique* 193
Tableau 7. *S'engager selon des temporalités différentes* 202
Tableau 8. *S'engager pour répondre à différents besoins* 206
Tableau 9. *Caractéristiques des pratiques de l'engagement politique et climatique* 210
Tableau 10. *Les pratiques d'engagement individuelles* 212
Tableau 11. *Les pratiques d'engagement collectives* 215
Tableau 12. *Construction des liens sociaux* 228
Tableau 13. *L'engagement politico-climatique vers une ouverture des possibles* 234
Tableau 14. *Des expériences affectives contrastées* 241
Tableau 15. *Des expériences affectives pernicieuses* 245
Tableau 16. *Des expériences affectives vertueuses* 249
Tableau 17. *L'engagement politico-climatique pour penser le monde* 255
Tableau 18. *Participer au changement social* 259
Tableau 19. *Ouverture vers des remises en question* 265
Tableau 20. *Travail d'appropriation d'un nouveau système de référence* 271
Tableau 21. *Quête de sens et réalisation de soi* 280

Index des figures

Figure 1. *Proposition de schématisation du modèle de l'interstructuration mobilisé dans le cas de l'engagement politique et climatique (adapté de Da Silva Correia, 2022)*..... 146
Figure 2. *Proposition de schématisation des axes de questionnements* 151
Figure 3. *Dendrogramme Classification Hiérarchique Descendante*..... 173
Figure 4. *Schéma synthétique des résultats du chapitre V* 200
Figure 5. *Schéma synthétique des résultats du chapitre VI*..... 226
Figure 6. *Schéma synthétique des résultats du chapitre VII* 285

ANNEXES

Sommaire des annexes

ANNEXE 1 : Appel à participation 382
ANNEXE 2 : Notice d'information et consentement éclairé pour un entretien 383
ANNEXE 3 : Avis du Comité d'Éthique de la Recherche 386
ANNEXE 4 : Étude d'impact sur la vie privée 387
ANNEXE 5 : Guide d'entretien 388
ANNEXE 6 : Fiche participant·e Romane 390
ANNEXE 7 : Fiche participant·e Louise 393
ANNEXE 8 : Fiche participant·e Cléo 395
ANNEXE 9 : Fiche participant·e Romain 397
ANNEXE 10 : Fiche participant·e Vincent 400
ANNEXE 11 : Fiche participant·e Arthur 403
ANNEXE 12 : Fiche participant·e Emma 406
ANNEXE 13 : Fiche participant·e Maya 409
ANNEXE 14 : Fiche participant·e Nino 411
ANNEXE 15 : Fiche participant·e Adèle 414
ANNEXE 16 : Fiche participant·e Ariane 416
ANNEXE 17 : Fiche participant·e Camille 418
ANNEXE 18 : Fiche participant·e Antoine 421
ANNEXE 19 : Fiche participant·e Olivia 424
ANNEXE 20 : Fiche participant·e Morgan 427
ANNEXE 21 : Fiche participant·e Tom 429
ANNEXE 22 : Fiche participant·e Elsa 431
ANNEXE 23 : Fiche participant·e Simon 434
ANNEXE 24 : Fiche participant·e Sélim 438
ANNEXE 25 : Fiche participant·e Hugo 441
ANNEXE 26 : Arbres thématiques présentés dans le Chapitre 5 446
ANNEXE 26.1. Arbres thématiques sur les perceptions de la crise climatique par les sujets (NVivo) 446
ANNEXE 26.2. Arbres thématiques sur les vécus de la crise climatique par les sujets (NVivo) 447
ANNEXE 27 : Arbres thématiques présentés dans le Chapitre 6 448

ANNEXE 27.1. Arbres thématiques sur les motivations de l'engagement politico-climatique (NVivo) 448

ANNEXE 27.2. Arbres thématiques sur les mises en acte de l'engagement politico-climatique (NVivo) 448

ANNEXE 28 : Arbres thématiques présentés dans le Chapitre 7 450

ANNEXE 28.1. Arbres thématiques sur la fonction intersubjective de l'engagement politico-climatique (NVivo) 450

ANNEXE 28.2. Arbres thématiques sur la fonction affective de l'engagement politico-climatique (NVivo) 451

ANNEXE 28.3. Arbres thématiques sur la fonction symbolique de l'engagement politico-climatique (NVivo) 451

ANNEXE 28.4. Arbres thématiques sur la fonction autobiographique de l'engagement politico-climatique (NVivo) 452

Annexe 1 : Appel à participation

UNIVERSITÉ TOULOUSE Jean Jaurès — LPS-DT Laboratoire Psychologie de la Socialisation – Développement et Travail (EA1697) — clesco

APPEL A TEMOIGNANGE POUR UNE RECHERCHE DOCTORALE

« L'ENGAGEMENT POLITICO-CLIMATIQUE ET LES PROCESSUS PSYCHOLOGIQUES »

OBJECTIFS DE LA THESE*

1) Recueillir l'expérience de jeunes engagés au sein d'un collectif de lutte pour le climat

2) Etudier les processus psychologiques en lien avec l'engagement

3) Prendre en compte et faire connaitre le point de vue des jeunes engagés dans la lutte pour le climat dans les recherches en SHS

CONDITIONS DE PARTICIPATION

Se dire, se qualifier, se définir comme engagé.e pour le climat

+

Être engagé.e dans un collectif de lutte en lien avec le climat (Ex : Youth For Climate, XR, Alternatiba, etc.)

+

Avoir entre 15 et 25 ans

Si vous êtes intéressé.e.s pour me raconter votre expérience d'engagement pour le climat, vous pouvez me contacter à :

elorri.corbin@univ-tlse2.fr — [redacted]

Je suis disponible pour plus d'informations par mail et téléphone.

*Thèse de psychologie réalisée par Elorri Corbin, sous la direction de Ania Beaumatin (PU) et Yoan Mieyaa (MCF). Cette étude a obtenu un avis favorable (Dossier N°2022_590) du Comité d'Ethique de la Recherche de l'Université Fédérale de Toulouse. Cette étude est enregistrée sous le N° R-202301101026 auprès du DPO de l'Université Toulouse Jean Jaurès

Annexe 2 : Notice d'information et consentement éclairé pour un entretien

Notice d'information et consentement éclairé pour un entretien biographique

Titre du projet : « Les processus psychologiques dans l'engagement politico-climatique chez les jeunes »

Avant d'accepter de participer à cette recherche, par entretien semi-directif, veuillez prendre connaissance des informations qui suivent. Nous vous invitons à poser toutes les questions que vous jugerez utiles à la personne en charge de la recherche.

Objectif de la recherche
Le projet de thèse a pour objectif d'étudier l'engagement politico-climatique des jeunes et les processus psychologiques mobilisés pour dépasser des crises vécues par le sujet (crise personnelle et climatique). Nous souhaitons réaliser des entretiens biographiques auprès de jeunes engagés dans un collectif de lutte en lien avec le climat afin d'apprécier les fonctions et processus psychologiques à l'œuvre.

Chercheur titulaire responsable scientifique du projet
Ania Beaumatin (PU) ania.beaumatin@univ-tlse2.fr et **Yoan Mieyaa** (MCF) yoan.mieyaa@univ-tlse2.fr, directrice et co-directeur de la thèse d'**Elorri Corbin**, doctorante en Psychologie : elorri.corbin@univ-tlse2.fr ; [redacted]
Laboratoire Psychologie de la Socialisation – Développement et Travail (LPS-DT EA 1697)
Université Toulouse Jean Jaurès
5 allées Antonio Machado 31058 TOULOUSE - Cedex 9

Ce que l'on attend de vous
Afin d'étudier les processus psychologiques mobilisés lors de l'engagement militant, ainsi que son inscription dans un parcours de vie, nous souhaiterions réaliser un entretien biographique semi-directif avec vous. Dans cet entretien semi-guidé nous vous invitons à nous raconter votre parcours militant, son inscription et son impact dans votre histoire de vie, ainsi que votre vision générale et pratique de l'engagement (mise en acte, fonctions, représentation, but à atteindre, apports, idéologie défendue, sens de l'expérience, etc.). La durée de l'entretien est estimée entre 35 minutes et 1 heure 30.

Protection des données personnelles
Les informations recueillies vous concernant font l'objet d'une déclaration auprès du service de Protection des données de l'Université Toulouse-Jean Jaurès, (5 allées Antonio Machado, 31 058 Toulouse Cedex 9, dpo@univ-tlse2.fr). La base légale de cette déclaration s'appuie sur votre consentement.

Toutes les informations qui seront recueillies dans cet entretien semi-directif seront traitées de façon anonyme et resteront confidentielles (pseudo-anonymisation).

Le contenu des entretiens sera enregistré et pourra être intégralement ou partiellement retranscrit.

La durée de conservation des données sera de 5 ans après la publication des résultats de recherche. Elles seront conservées dans un espace sécurisé. Au-delà de cette période, elles seront détruites. Vous pouvez accéder à tout moment et obtenir une copie des données vous concernant, vous opposer à leur traitement, les faire rectifier ou les faire effacer. Vous disposez également d'un droit à la limitation du traitement de vos données. Vous pouvez exercer ces droits en vous adressant à Elorri Corbin (elorri.corbin@univ-tlse2.fr) ou à Ania Beaumatin (ania.beaumatin@univ-tlse2.fr) ou Yoan Mieyaa (yoan.mieyaa@univ-tlse2.fr). Seule la responsable scientifique et les 2 co-directeurs de thèse auront accès à vos données.

Si vous estimez, après nous avoir contactés, que vos droits sur vos données ne sont pas respectés, vous pouvez adresser une réclamation à la CNIL via le lien suivant : https://www.cnil.fr/fr/webform/adresser-une-plainte.

Vos droits de vous retirer de la recherche en tout temps
Chaque participant·e pourra, s'il ou elle le souhaite, se retirer de cette recherche en tout temps, sans avoir à fournir de raison ni à subir de préjudice quelconque, en nous contactant à l'adresse mail indiquée. Toutes les données le/la concernant seront alors automatiquement supprimées.

Bénéfices
Cette recherche permettra une meilleure compréhension des processus psychologiques à l'œuvre dans l'engagement politico-climatique et ses fonctions dans le dépassement des crises (personnelles et climatiques / sociétales). De plus, il offre un espace d'expression libre et de valorisation de la parole des jeunes.

Risques possibles
Cette recherche n'implique à notre connaissance aucun risque ou inconfort pour vous.

Diffusion
Cette recherche donnera lieu à la rédaction d'une thèse de doctorat et à la publication d'articles dans des revues scientifiques. Les résultats seront également valorisés dans des colloques (inter)nationaux et pourront donner lieu à publication dans des actes de colloques. Dans l'ensemble de ces productions scientifiques, l'anonymat et la confidentialité des données seront également garantis.

Vos droits de poser des questions en tout temps
Je reste à votre disposition par mail ou téléphone pour toute question, demande d'informations complémentaires et suggestions.

Pour garantir vos droits à la vie privée, nous vous demandons de bien vouloir donner votre consentement explicite.

Participant·e :

Je, _____, consens à participer à l'étude.
☐ J'ai pris connaissance de toutes les informations données aux participants de la recherche. Je déclare accepter, librement, et de façon éclairée, de participer à l'étude sur les processus psychologiques en lien avec l'engagement militant pour le climat.

☐ J'accepte que mon entretien et mes propos soient enregistrés et exploités par les membres de cette recherche.

Fait à _____, le _____
Signature :

Responsable légal (dans le cas d'un·e participant·e âgé·e de moins de 16 ans) :

Je, _____, (père/mère) consens à ce que mon enfant participe à l'étude. J'ai pris connaissance de toutes les informations données aux participants de la recherche.
☐ Je déclare accepter, librement, et de façon éclairée, que mon enfant participe à l'étude sur les processus psychologiques en lien avec l'engagement militant pour le climat.
☐ J'accepte que les propos de mon enfant soient enregistrés et exploités par les membres de cette recherche.

Fait à _____, le _____
Signature :

Les participant·es qui le désirent pourront prendre connaissance des résultats de cette étude en contactant les responsables. Vous pouvez à tout moment demander des informations supplémentaires sur cette étude en posant une question à l'adresse mail renseignée. Adresse mail de contact de la doctorante en charge de la recherche : elorri.corbin@univ-tlse2.fr

La doctorante responsable de la recherche :

Fait à _____, le _____

Signature :

Annexe 3 : Avis du Comité d'Éthique de la Recherche

Université Fédérale
Toulouse Midi-Pyrénées

A l'attention de
BEAUMATIN Ania

À Toulouse, le 12 janvier 2023

Affaire suivie par :
Christina WATKINS
CER–DRDV
Courriel : bureau-cer@univ-toulouse.fr
Tél. : 05 61 10 80 30

Objet : Avis de la commission pour le projet 2022-590

Titre du projet soumis : « L'engagement politico-climatique des jeunes : processus de socialisation et personnalisation en temps de crise »

Porteur de projet : BEAUMATIN Ania, laboratoire LPS-DT, UT2J

Madame,

Compte tenu des éléments fournis dans votre demande, le Comité d'Ethique pour les Recherches de l'Université de Toulouse émet l'avis suivant : **Avis Favorable.**

Nous rappelons, par ailleurs, qu'il relève de la responsabilité des chercheurs de se conformer à leurs obligations légales notamment en ce qui concerne les aspects d'homologation du lieu de recherche, **tout particulièrement lorsque les participants sont des personnes vulnérables,** ou RGPD : Règlement Général sur la Protection des Données.

Le porteur de projet qui fait appel aux services du CER de Toulouse s'engage à signaler au bureau du CER tout événement non-anticipé survenant en cours d'étude. Ces éléments permettront d'engager un dialogue avec le bureau aux fins de protéger les participants comme les chercheurs impliqués et seront utilisés aux fins d'amélioration des futurs services et conseils que le CER pourrait donner.

Le Comité d'Ethique rappelle au porteur de projet qu'il doit tenir compte des conditions sanitaires actuelles et, **à minima**, mettre en œuvre un protocole sanitaire adapté en conformité avec les recommandations des tutelles.

Nous restons à votre disposition pour toute question.

Les membres du bureau CER.

Pr Jacques Py | Dr Rémi Capa | Pr Maria Teresa Munoz Sastre

Annexe 4 : Étude d'impact sur la vie privée

UNIVERSITÉ TOULOUSE Jean Jaurès

ATTESTATION DE CONFORMITÉ RGPD

Règlement (UE) 2016/679 du Parlement européen et du Conseil du 27 avril 2016, relatif à la protection des personnes physiques à l'égard du traitement des données à caractère personnel et à la libre circulation de ces données, applicable depuis le 25 mai 2018

Recherche scientifique

L'Université Toulouse – Jean Jaurès, représentée par Emmanuelle GARNIER, présidente, certifie que la recherche scientifique intitulée :

« L'engagement politico-climatique des jeunes : processus de socialisation à l'œuvre, entre crise personnelle et crise sociétale »

réalisée par Madame Elorri Corbin, doctorante, sous la direction de Monsieur Yoan Mieyaa, et Madame Ania Beaumatin, co-directeurs de thèse,

est déclarée conforme au RGPD et enregistrée sous le **numéro 202301101026 du registre des traitements** du Laboratoire de Psychologie de la Socialisation – Développement et Travail (LPS-DT).

Fait à Toulouse, le 14 janvier 2025,

Par délégation,

Nathalie DESSENS
Vice-présidente
de la Commission Recherche

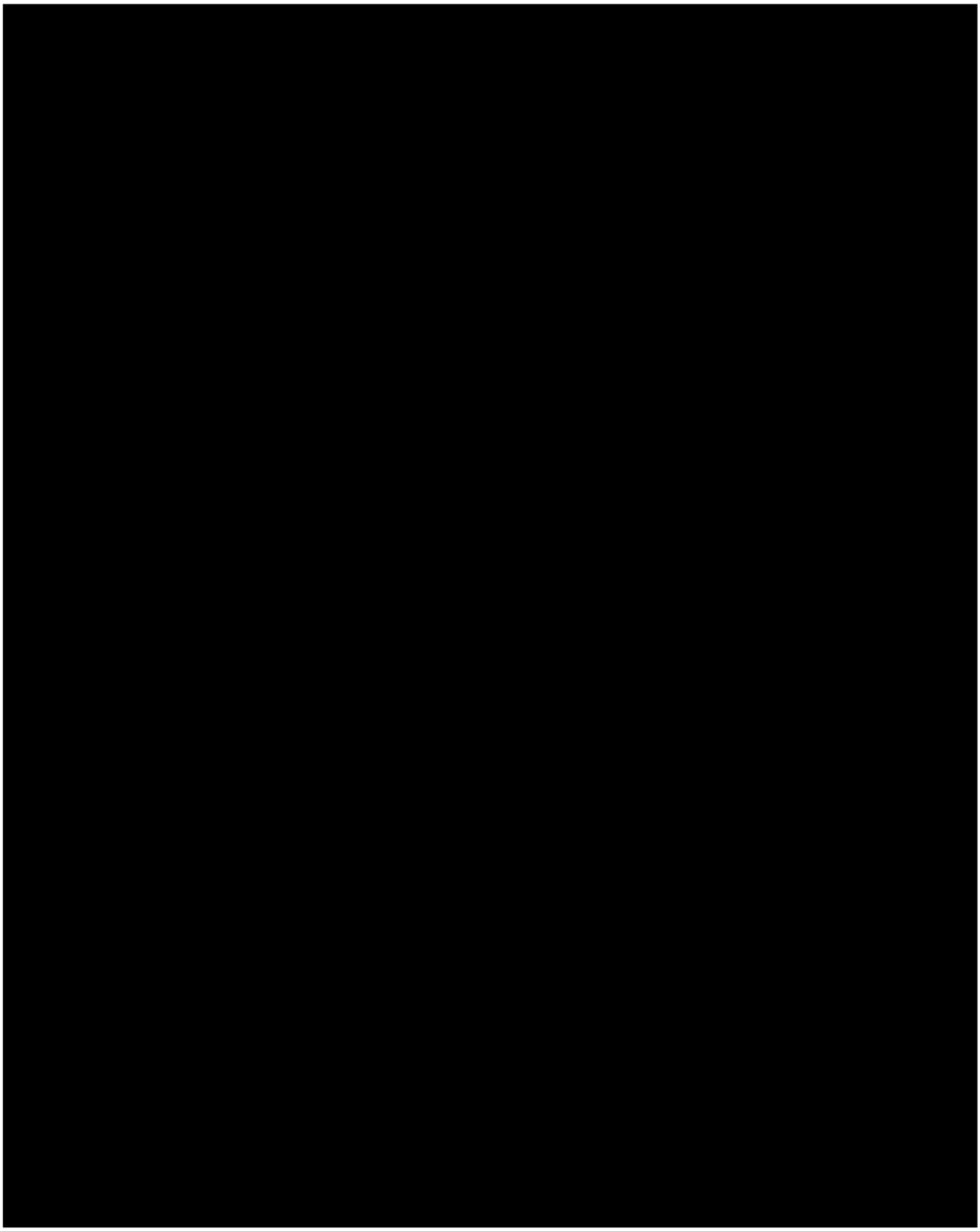
Annexe 5 : Guide d'entretien

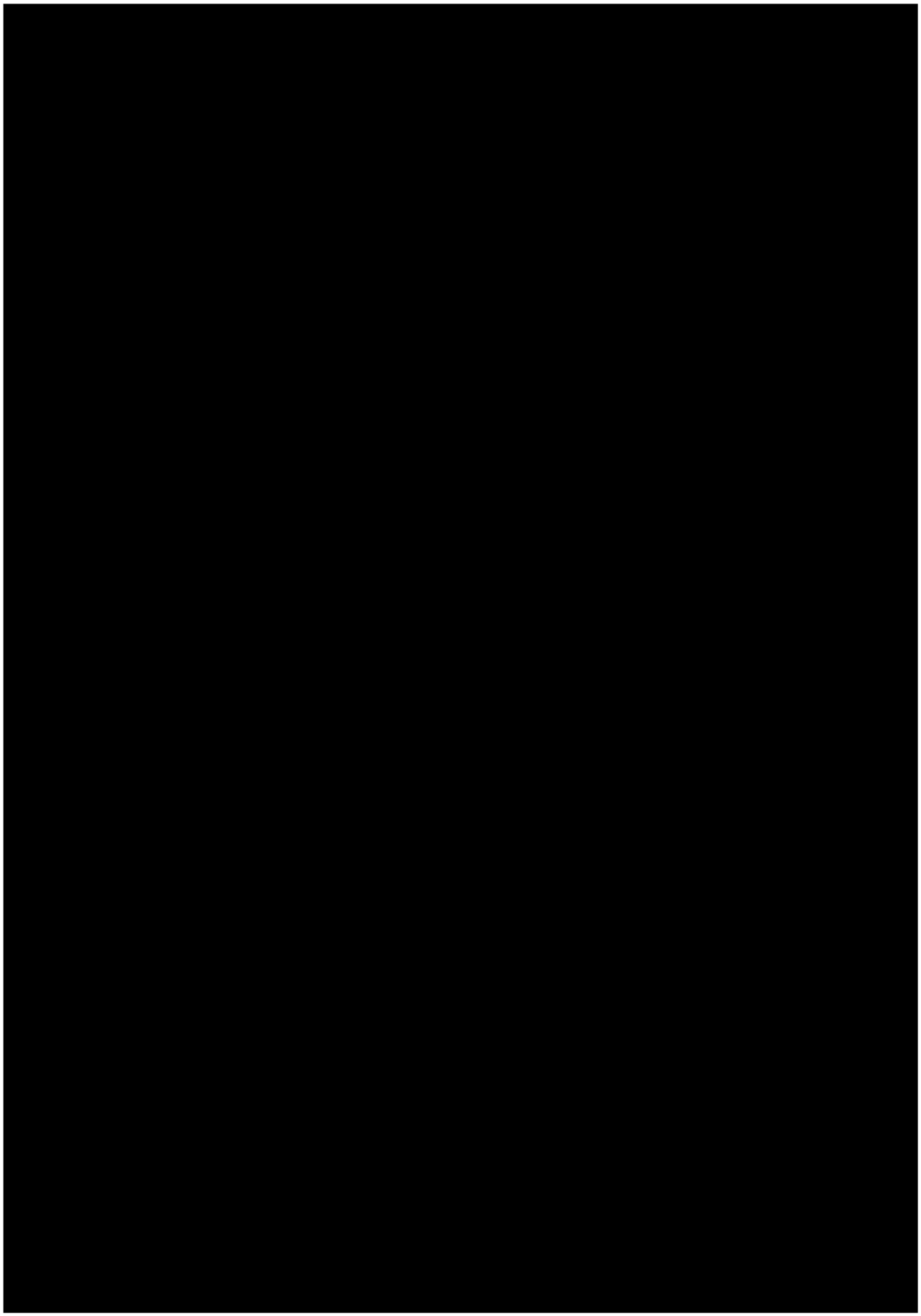
THEME	SOUS-THEME	EXEMPLE DE QUESTION / RELANCES
GENESE DE L'ENGAGEMENT	Appropriation du monde de culture Valeurs, normes, système de pensée, idéaux du sujet	Quand / comment sont apparues tes préoccupations ? Quels enjeux sont soulevés ? (Politiques, climatiques, sociétaux, etc.) Temporalité / intensité Quels ont été les influences ? inspirations ? Qu'est ce qui a fait que tu as décidé de t'engager ?
DESCRIPTION DE L'ENGAGEMENT	Citoyenneté Politique Pratiques concrètes Spécificités de cette lutte	Comment qualifierais-tu ton engagement ? Comment il s'exprime ? - Avec qui ? - Où ? - Quand ? - Quelles pratiques (désobéissance civile, action non violente, etc. ?) Qu'est ce qui fait la spécificité de cette lutte ? → de la lutte pour le climat par les jeunes ? Est-ce que toi tu y vois une quelconque dimension citoyenne ? Voire politique ? **Qu'est-ce qu'il apporte de particulier cet espace au sein du collectif ?** Pourquoi rejoindre le collectif ? Qu'est ce que permet en + l'engagement collectif ? Action individuelle n'est pas suffisante ? Pourquoi ? Quelles limites à l'engagement ? → Quand n'est-il plus suffisant ?

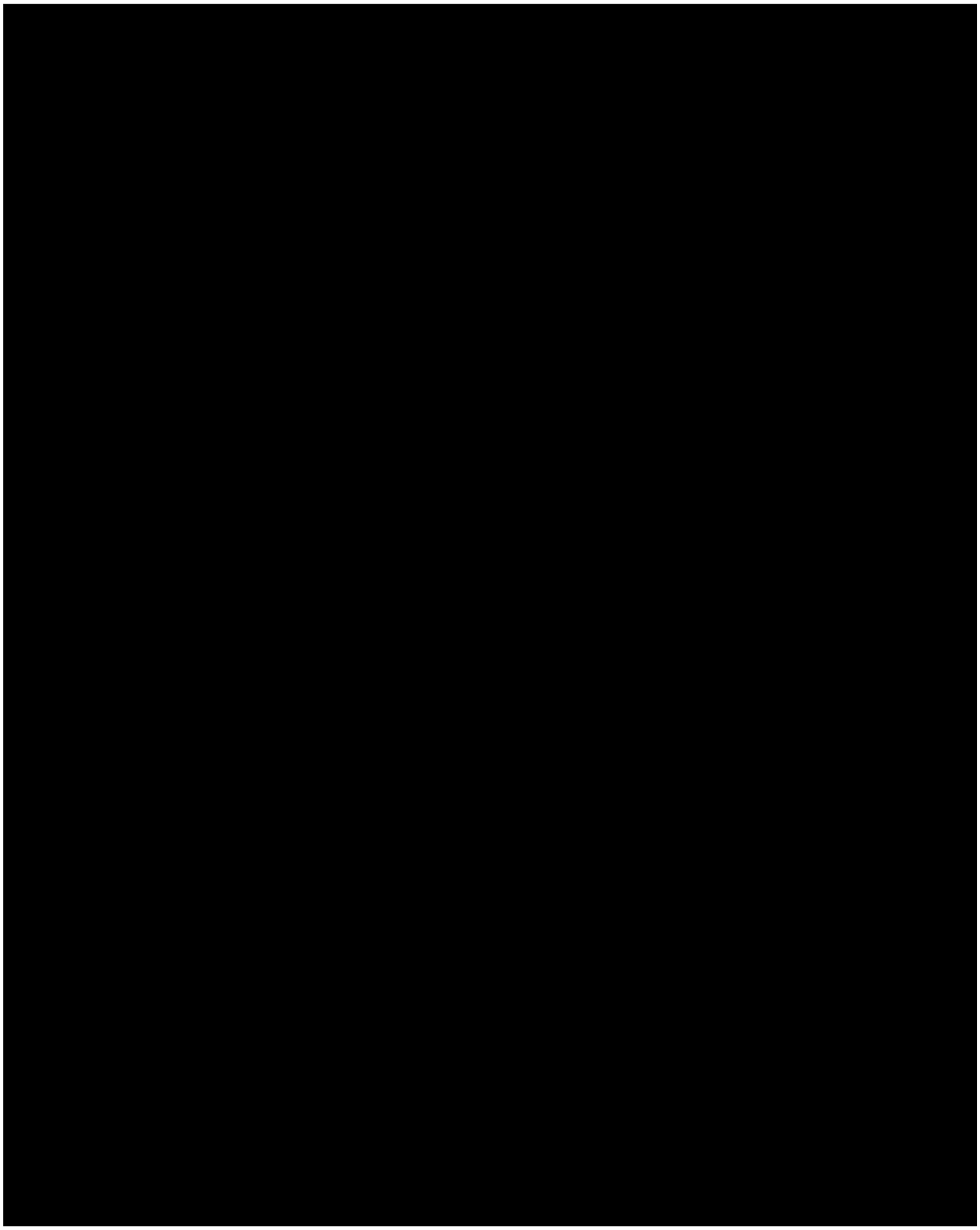
SIGNIFICATION DE L'ENGAGEMENT	Sens des actes Apports Besoins / Fonction Responsabilité Besoin de réalisation / d'accomplissement Crise / conflits	Qu'est ce qui est important ? Qu'est-ce que ça t'apporte (de t'engager) ? A quoi cela te sert de t'engager ? **Quel sens tout ça a pour toi ?** Est-ce que tu penses que tu dois le faire ? Pourquoi ? Qu'est-ce qui pousse à faire le pas (de l'engagement) ? Comment c'est de vivre tout ça aujourd'hui ? A ton âge / ds ce contexte Sentiment de responsabilité ? Qu'est-ce que cela t'a permis de faire en + / t'as apporté ? De te construire ? Doutes / Limites de l'EPC ? Ça représente quoi pour toi l'engagement ? Ça apporte quoi ? Ça permet quoi ? Conflits ? (Intra-personnel ; inter-personnel ; inter-institutionnel ; inter-générationnel) Est-ce que tu te sens en crise (comme le climat ?) Pourquoi la crise climatique fait plus résonance chez les jeunes à ton avis ? Il permet de lutter contre quoi ?
PERSPECTIVES D'AVENIR	Projet de vie Nouvelles perspectives d'existence	Comment tout ça affecte ta vision de l'avenir ? Quel avenir tu envisages ? Est-ce que tu arrives à te projeter ? Est-ce que tu as modifié ta vie en fonction de ces problématiques ? Est-ce que tu arrives à te construire, à t'imaginer un avenir avec ces préoccupations ? Est-ce que tu arrives à penser ton avenir, ton futur, la personne que tu souhaites devenir, en lien avec ces questions climatiques ?

Annexe 6 : Fiche participant·e Romane

Romane, Femme, 15 ans, Youth For Climate

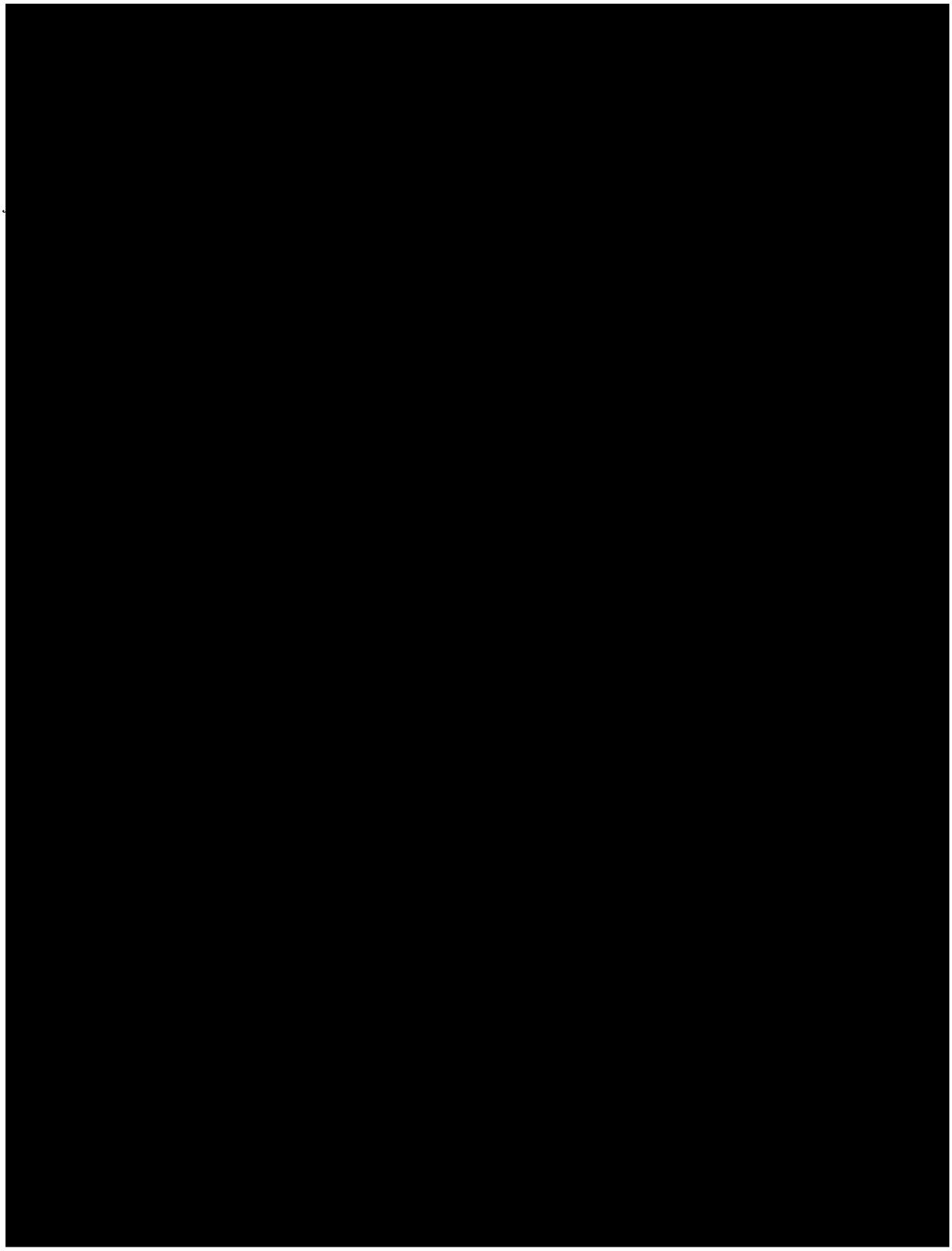


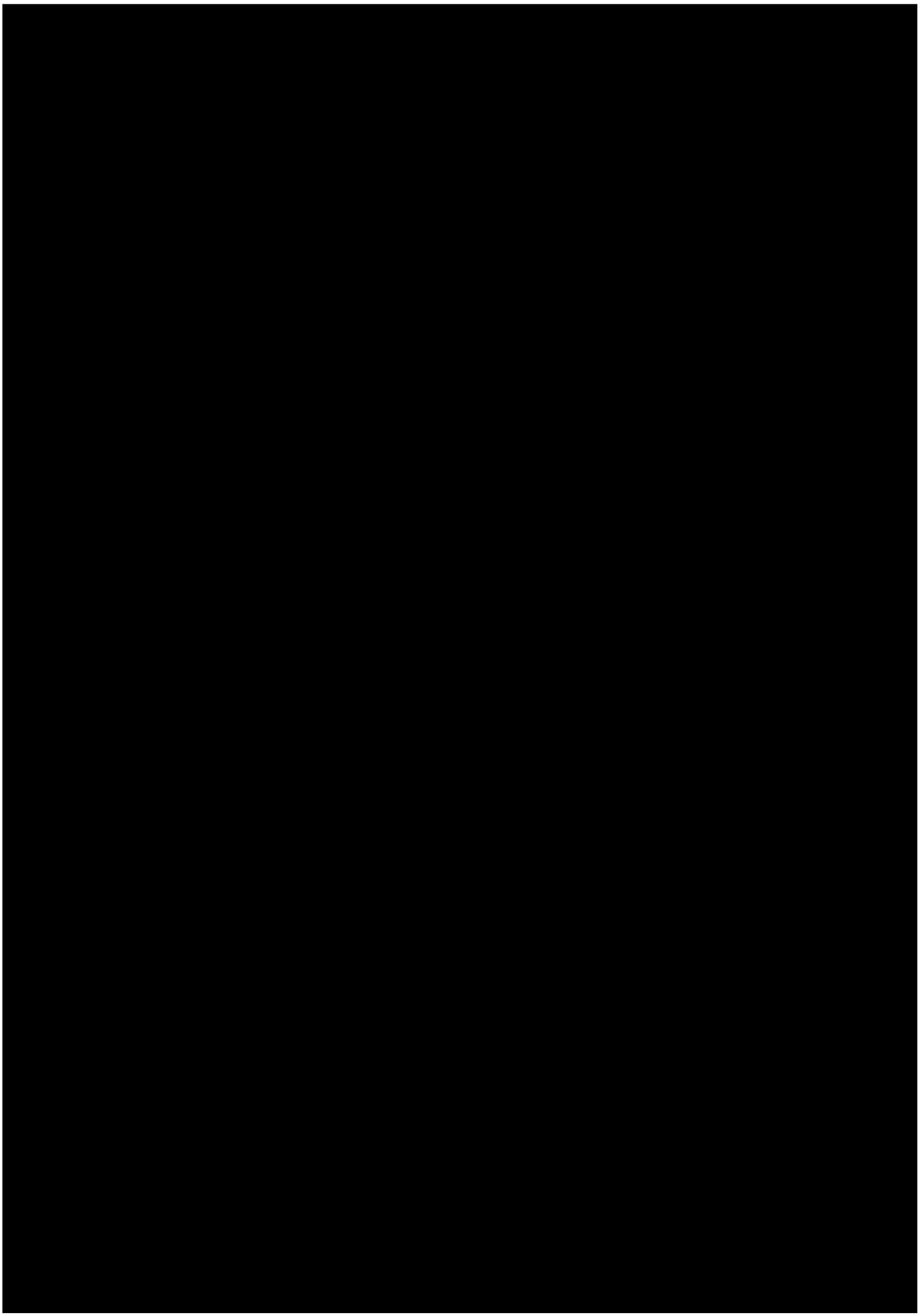




Annexe 7 : Fiche participant·e Louise

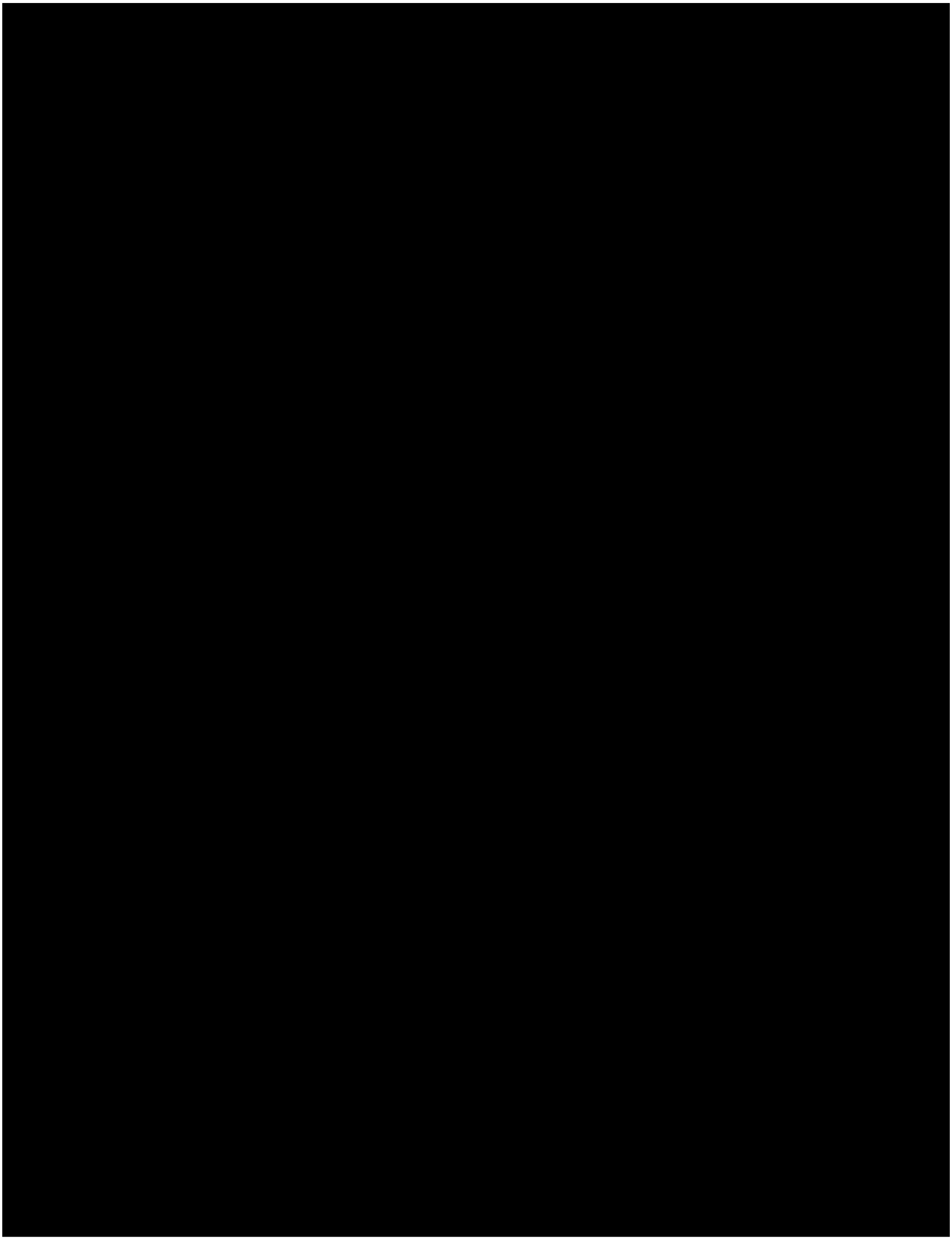
Louise, Femme, 16 ans, Youth For Climate

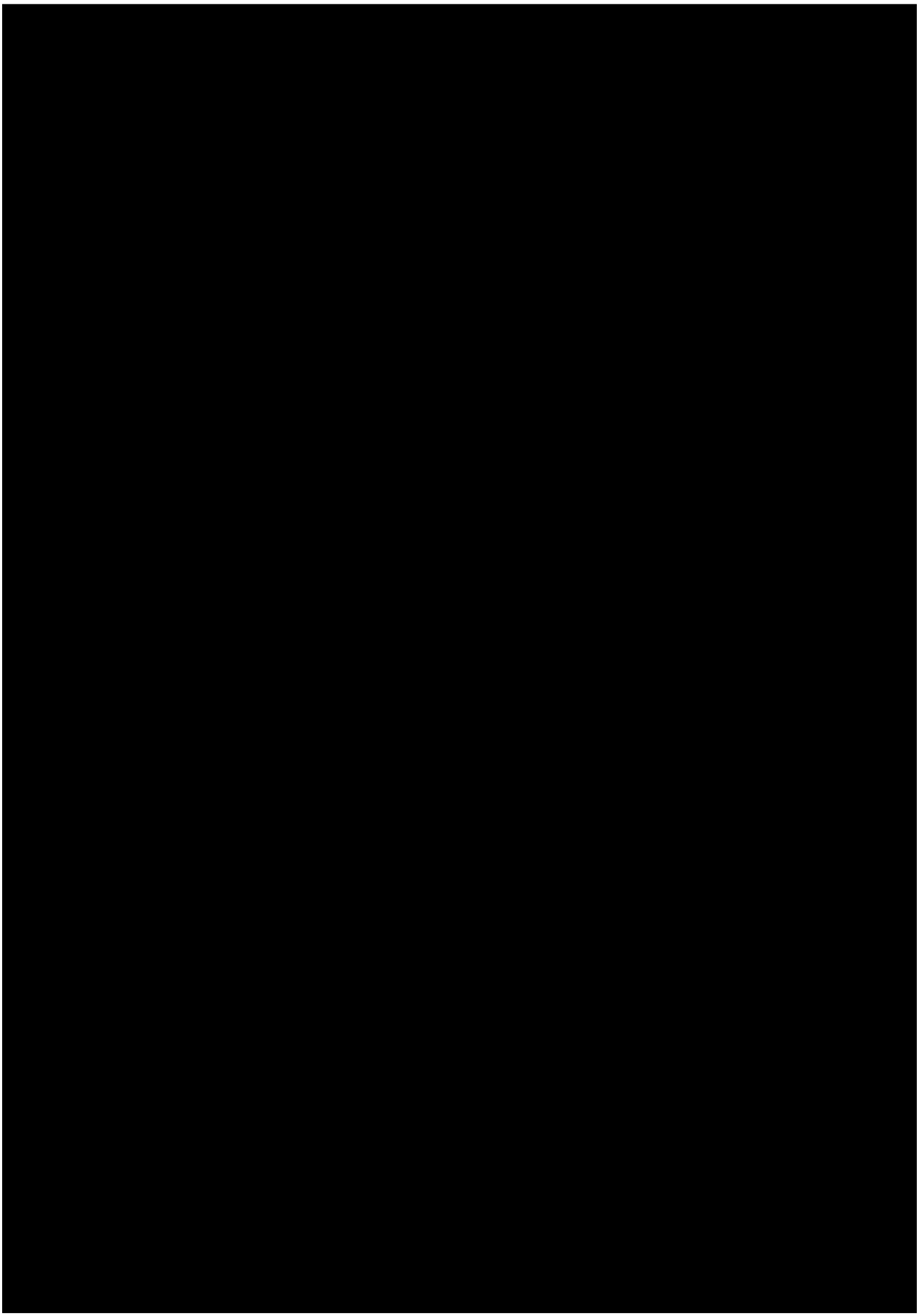




Annexe 8 : Fiche participant·e Cléo

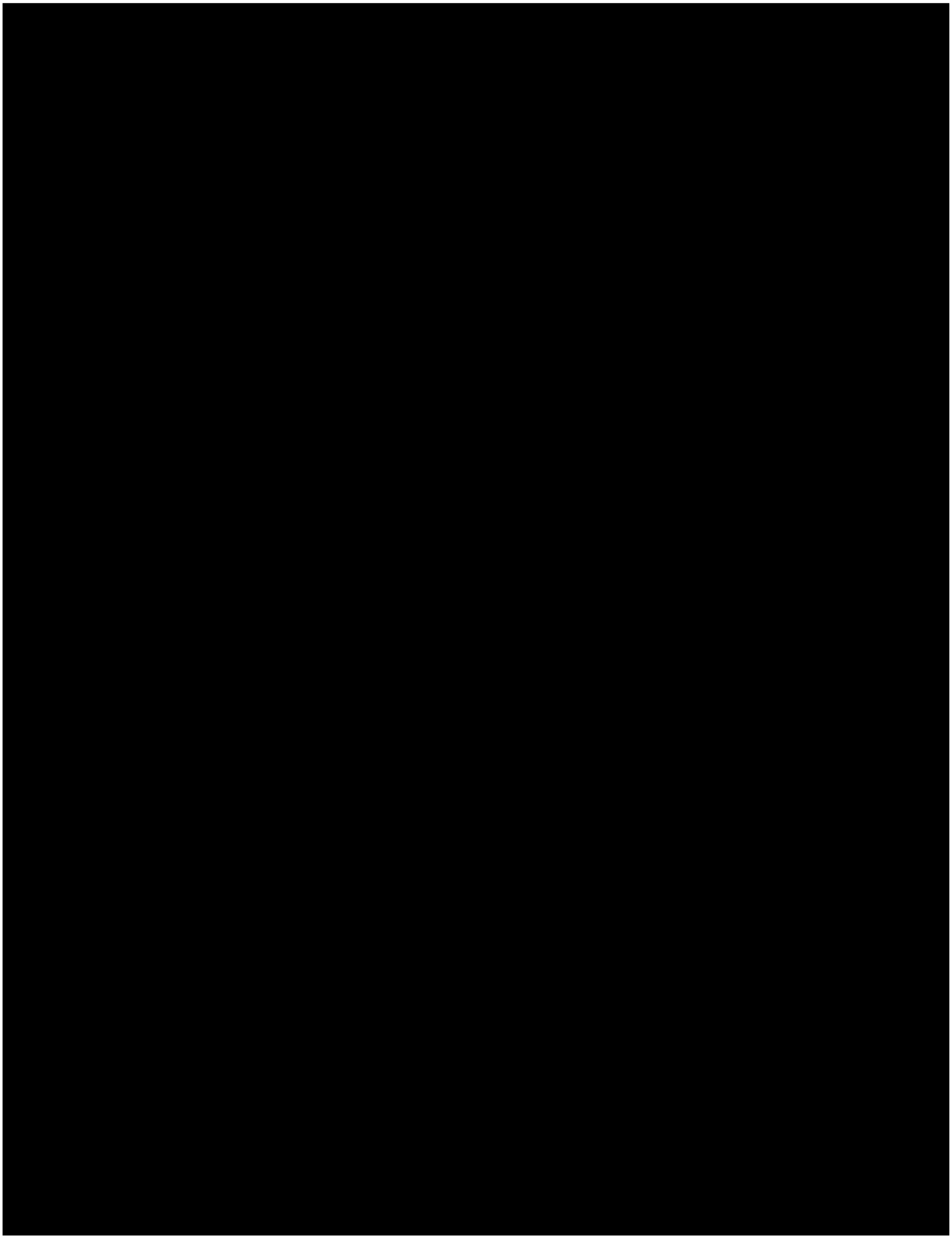
Cléo, Femme, 16 ans, Youth For Climate

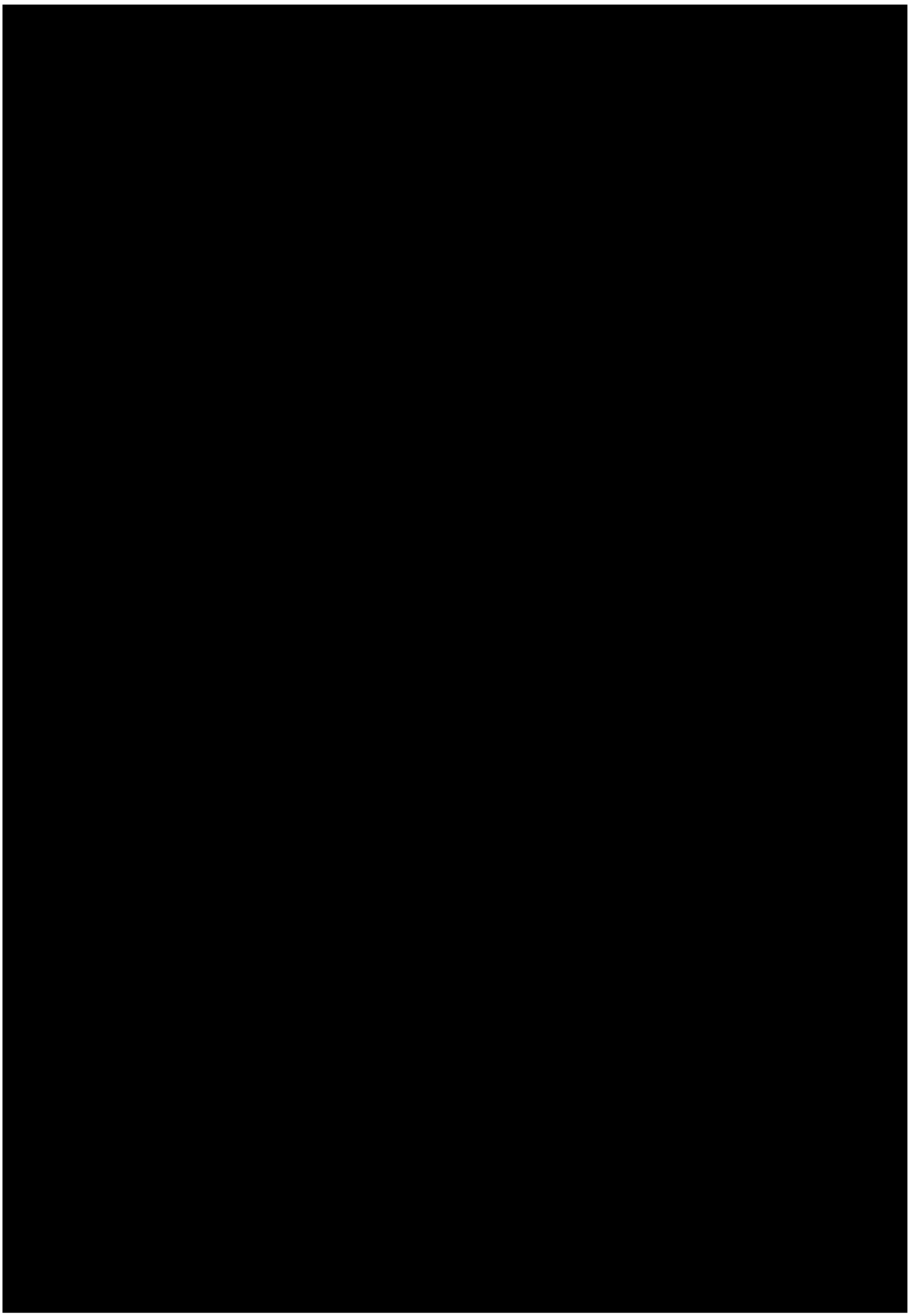


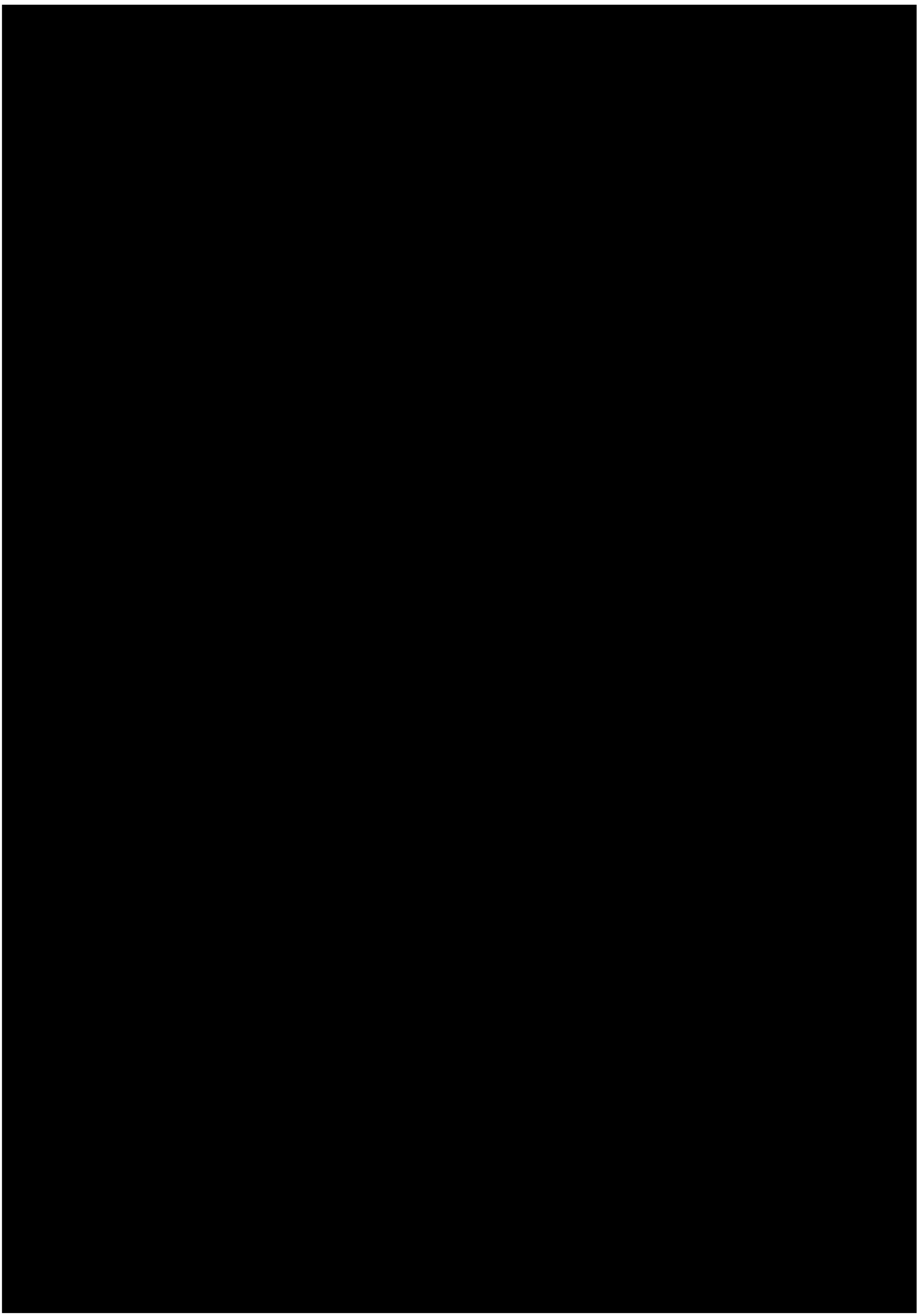


Annexe 9 : Fiche participant·e Romain

Romain, Homme, 17 ans, Youth For Climate

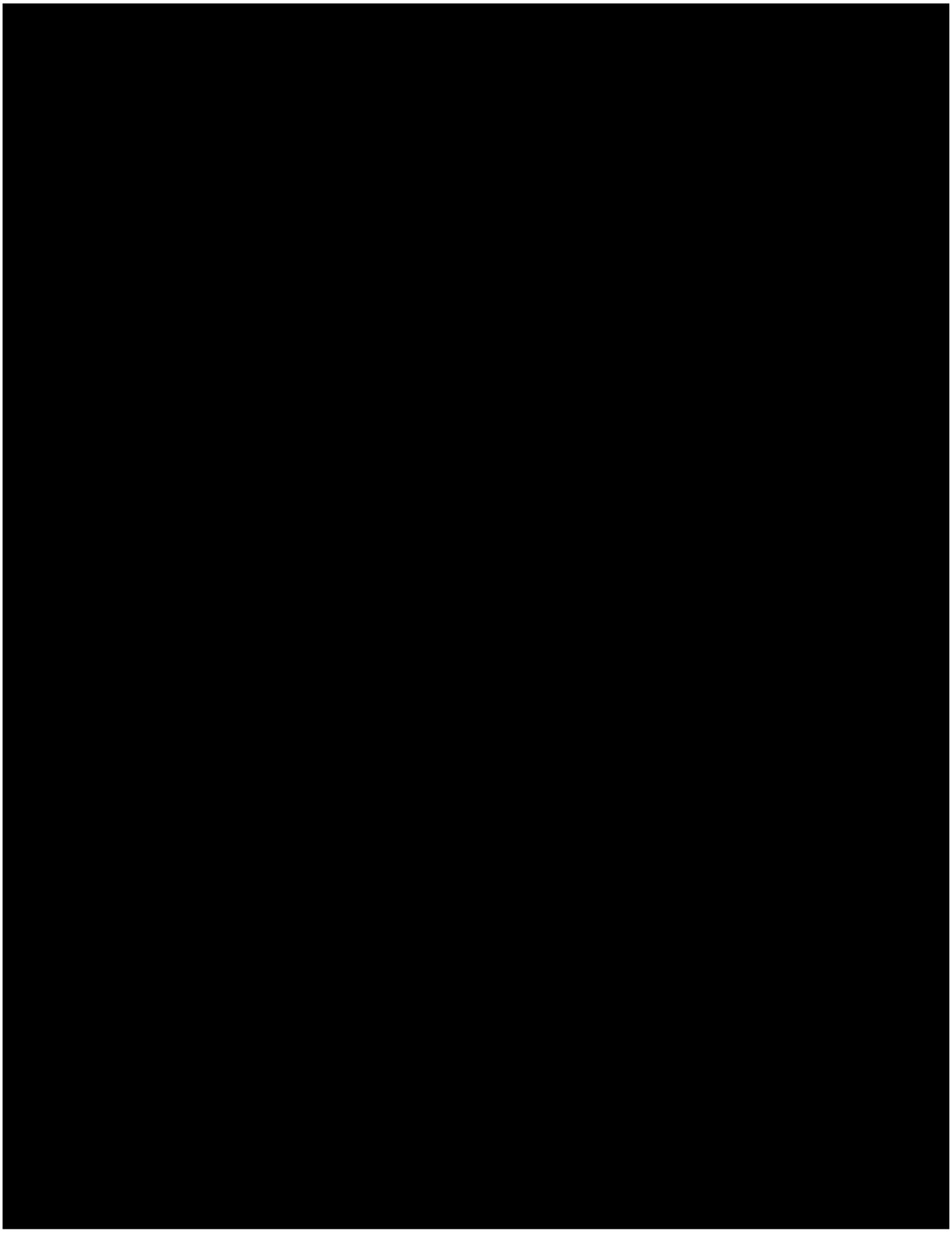


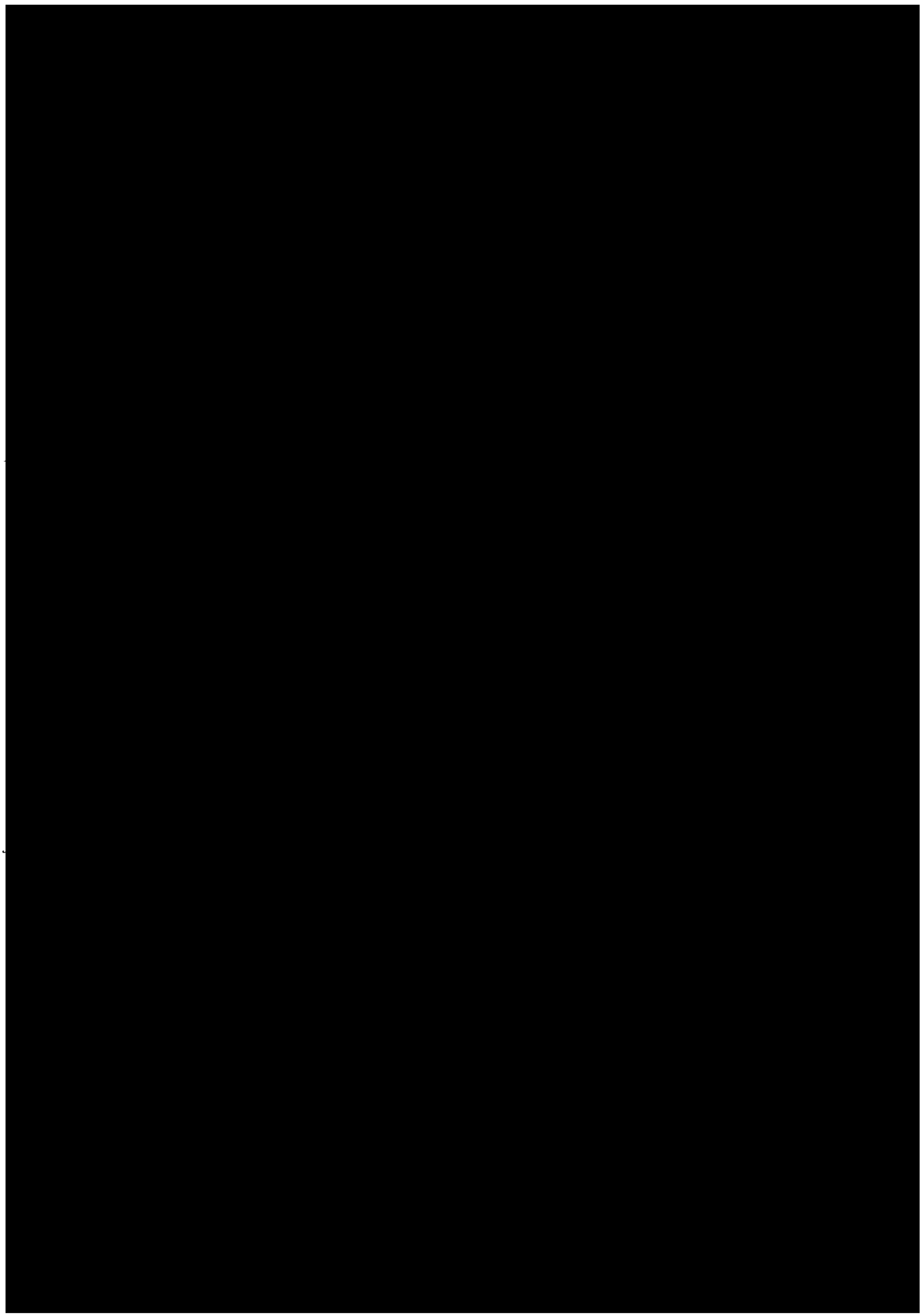


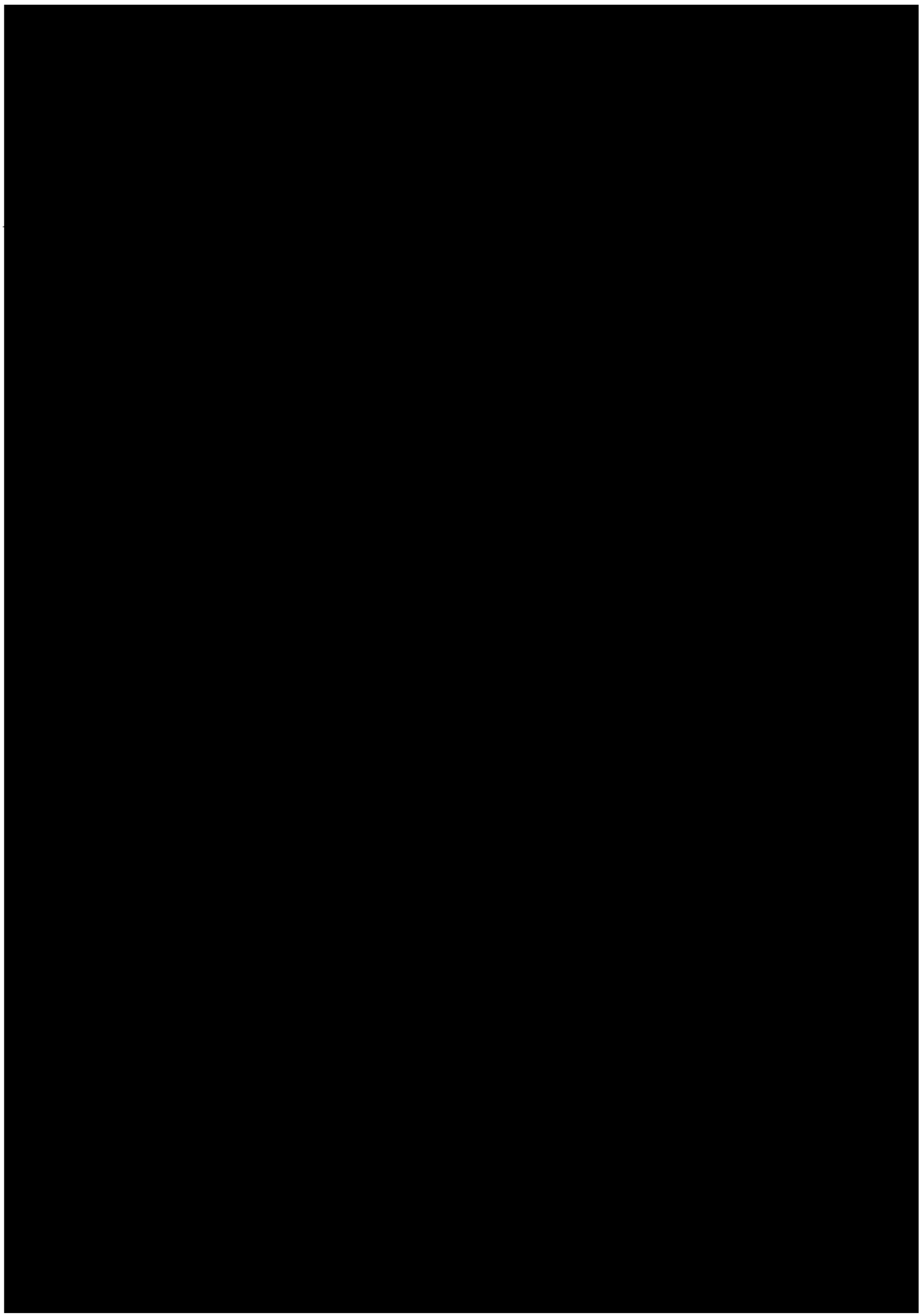


Annexe 10 : Fiche participant·e Vincent

Vincent, Homme, 17 ans, Youth For Climate

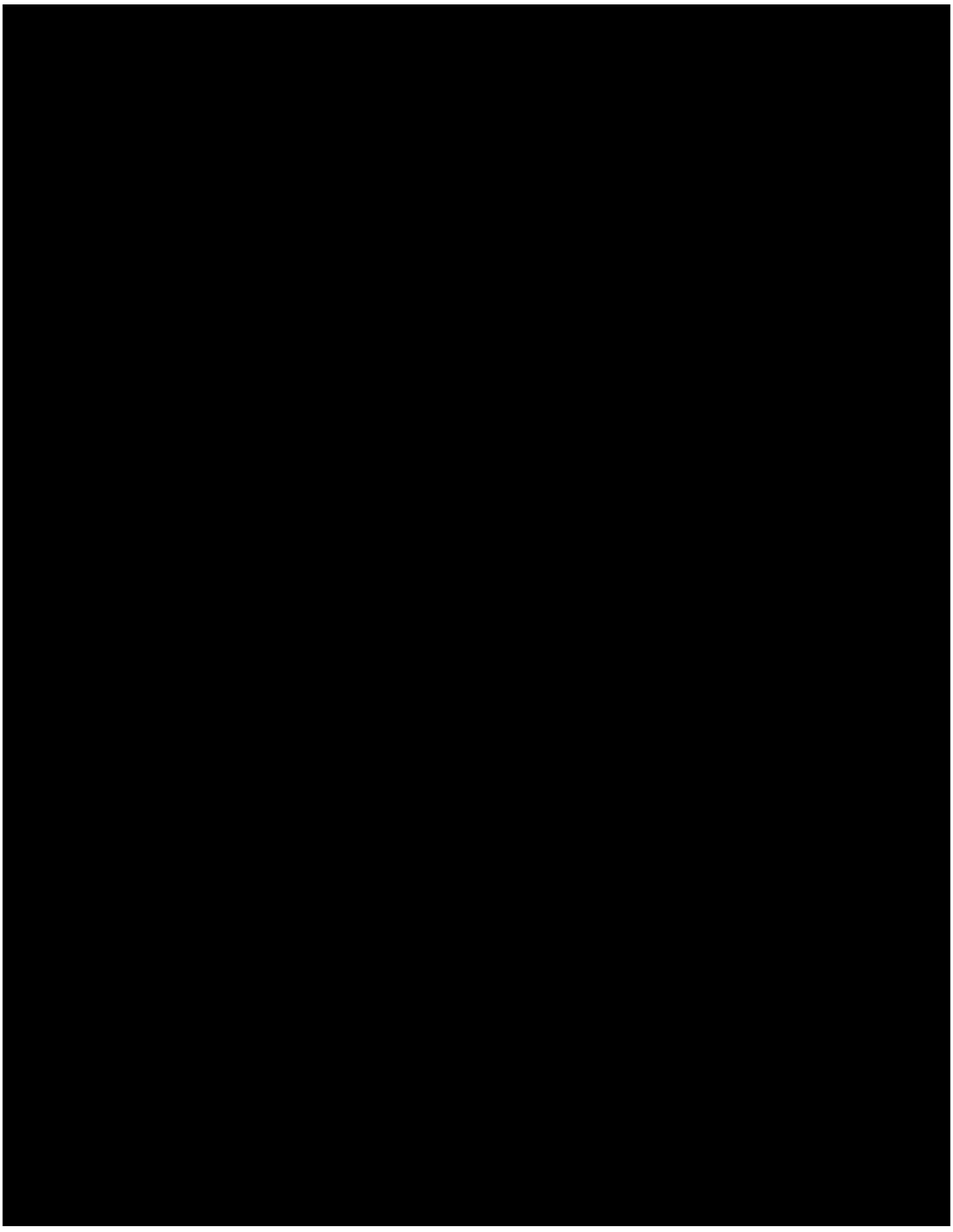


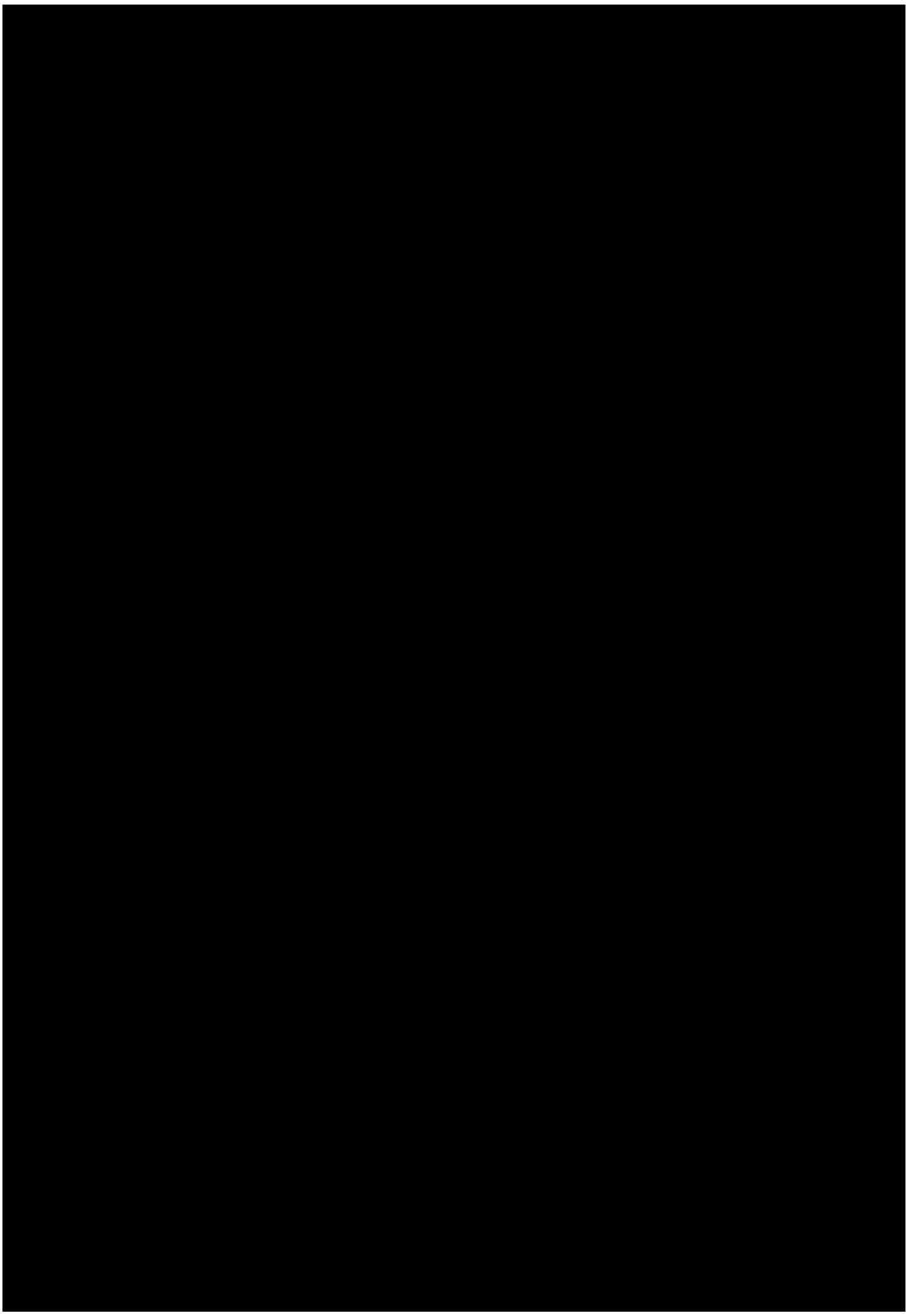


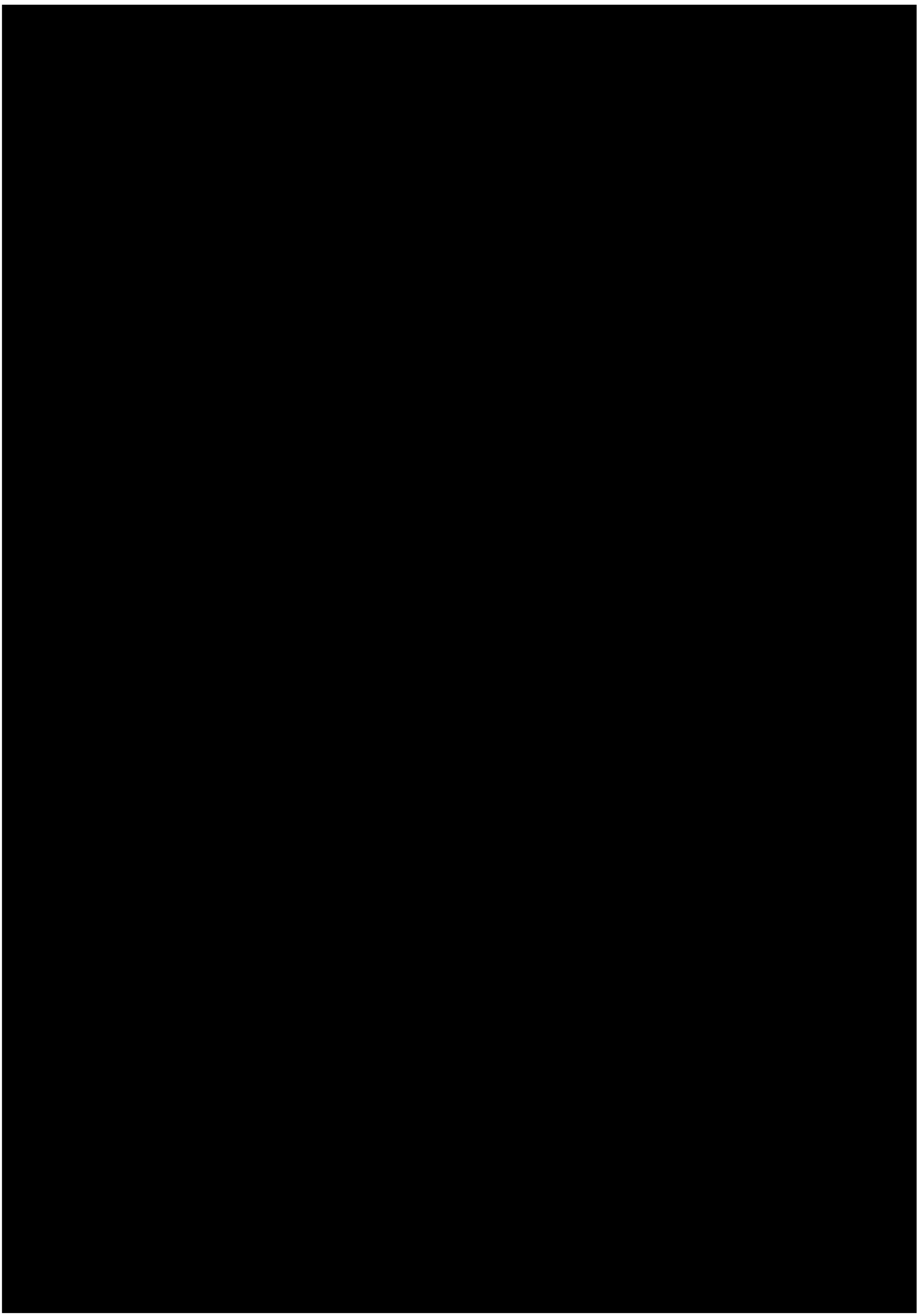


Annexe 11 : Fiche participant·e Arthur

Arthur, Homme, 18 ans, Youth For Climate

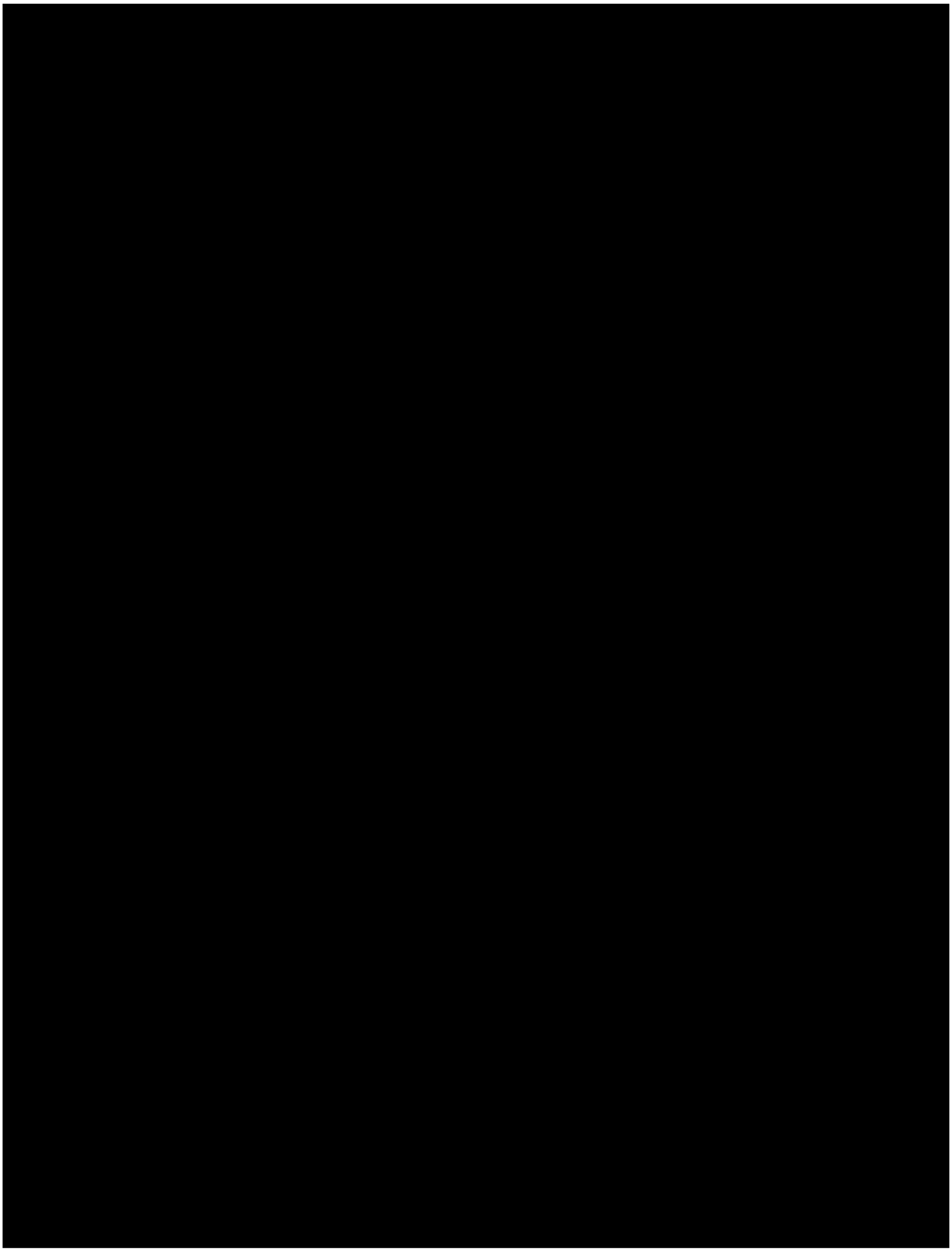


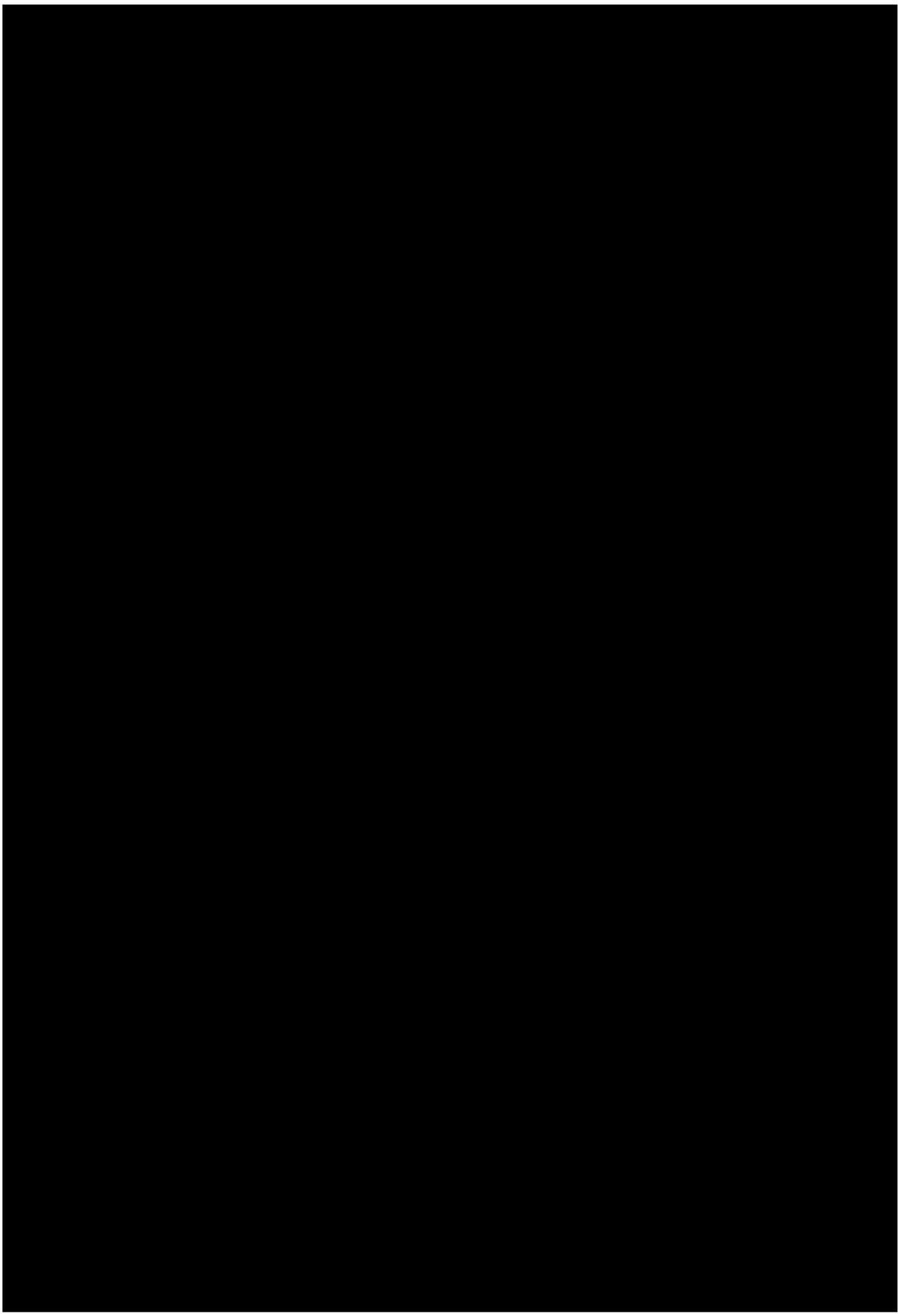


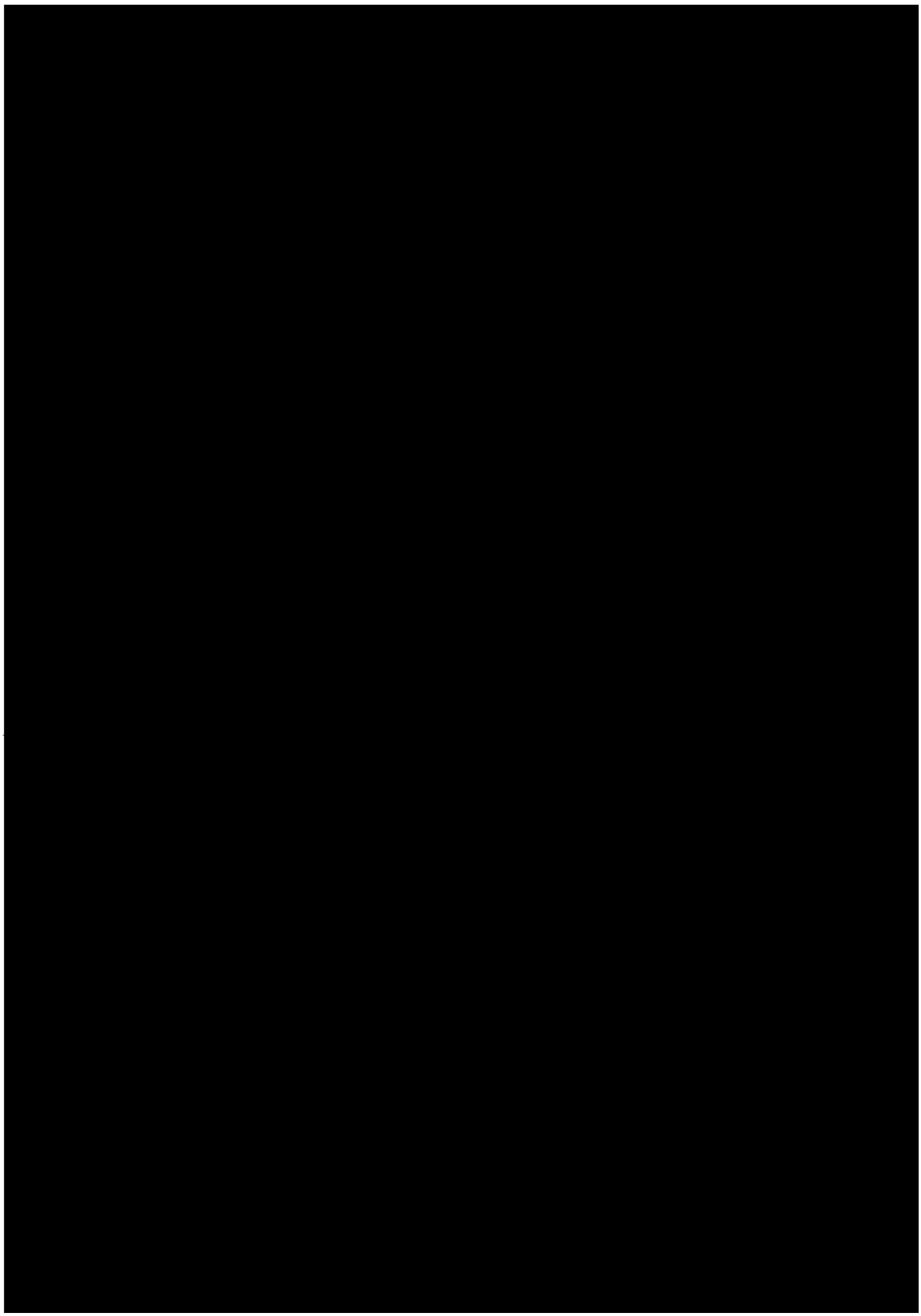


Annexe 12 : Fiche participant·e Emma

Emma, Femme, 20 ans, Youth For Climate

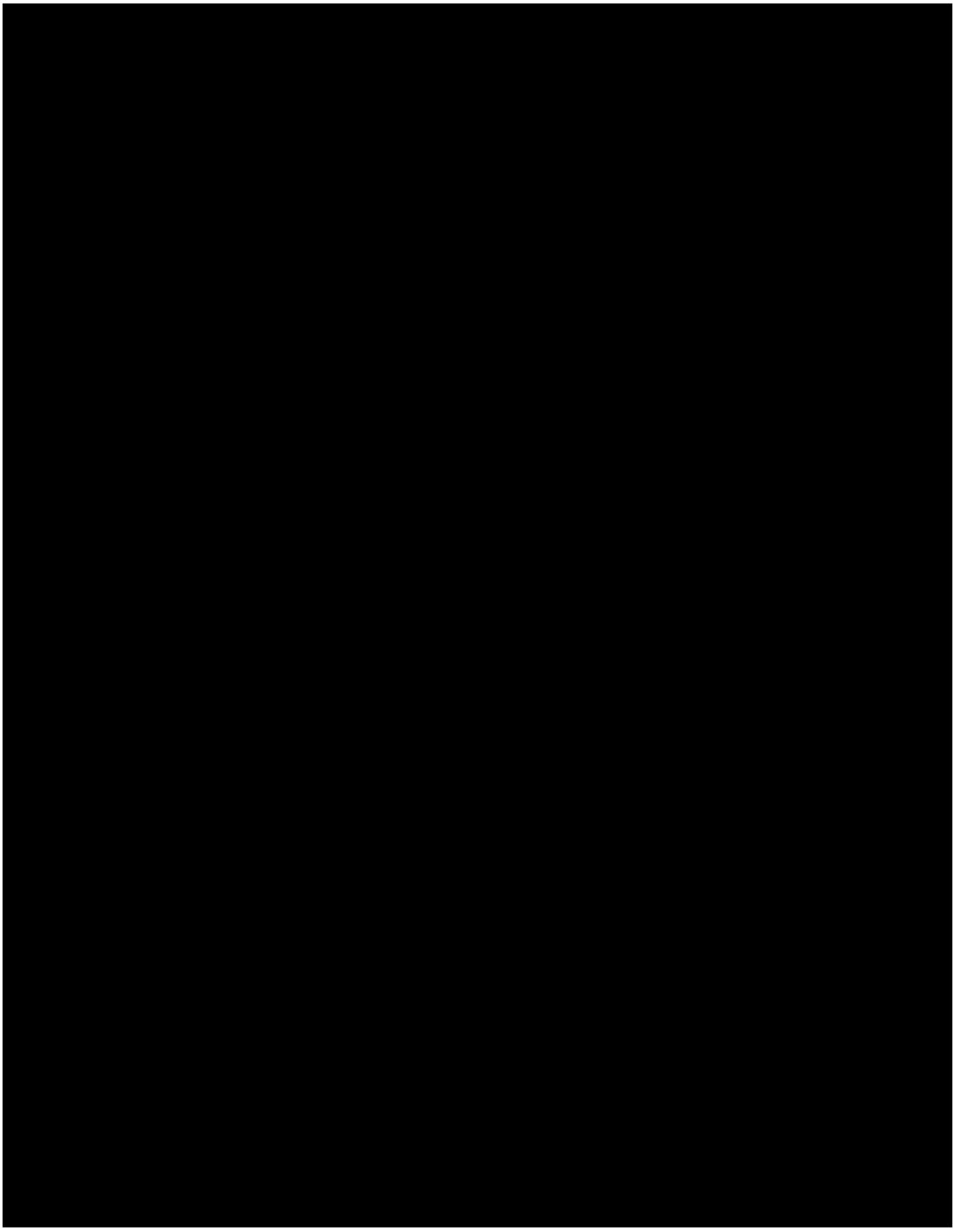


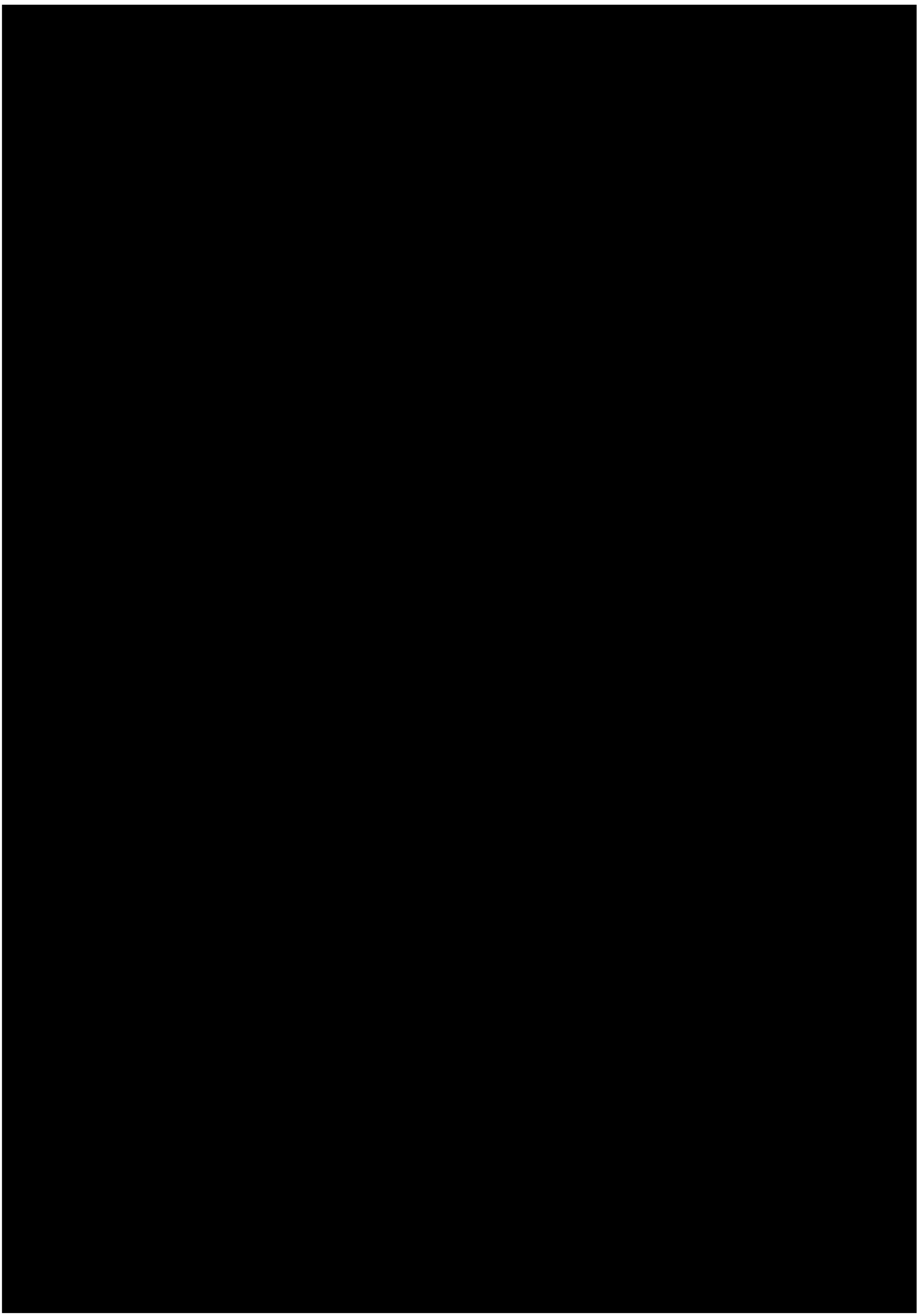




Annexe 13 : Fiche participant·e Maya

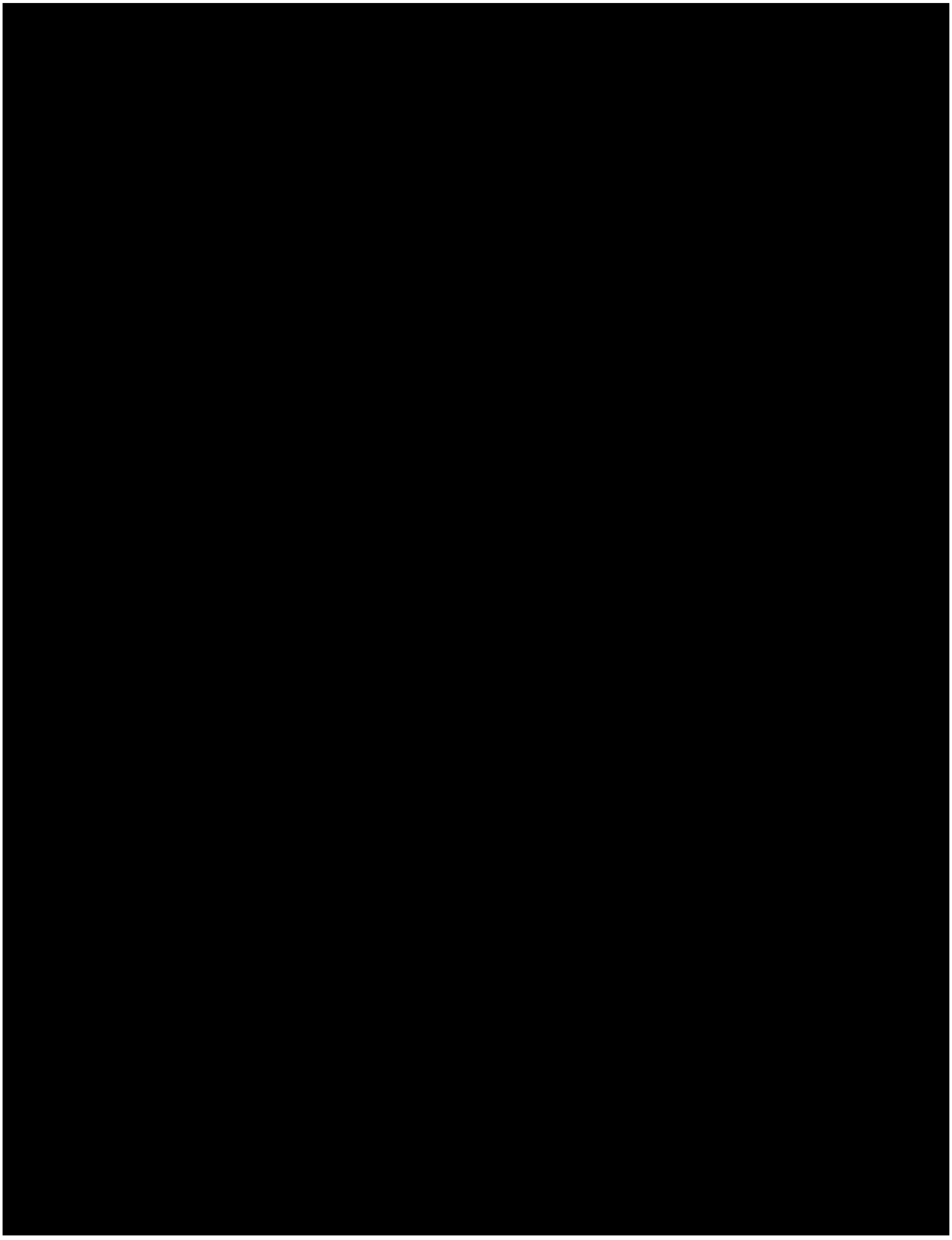
Maya, Femme, 20 ans, Youth For Climate

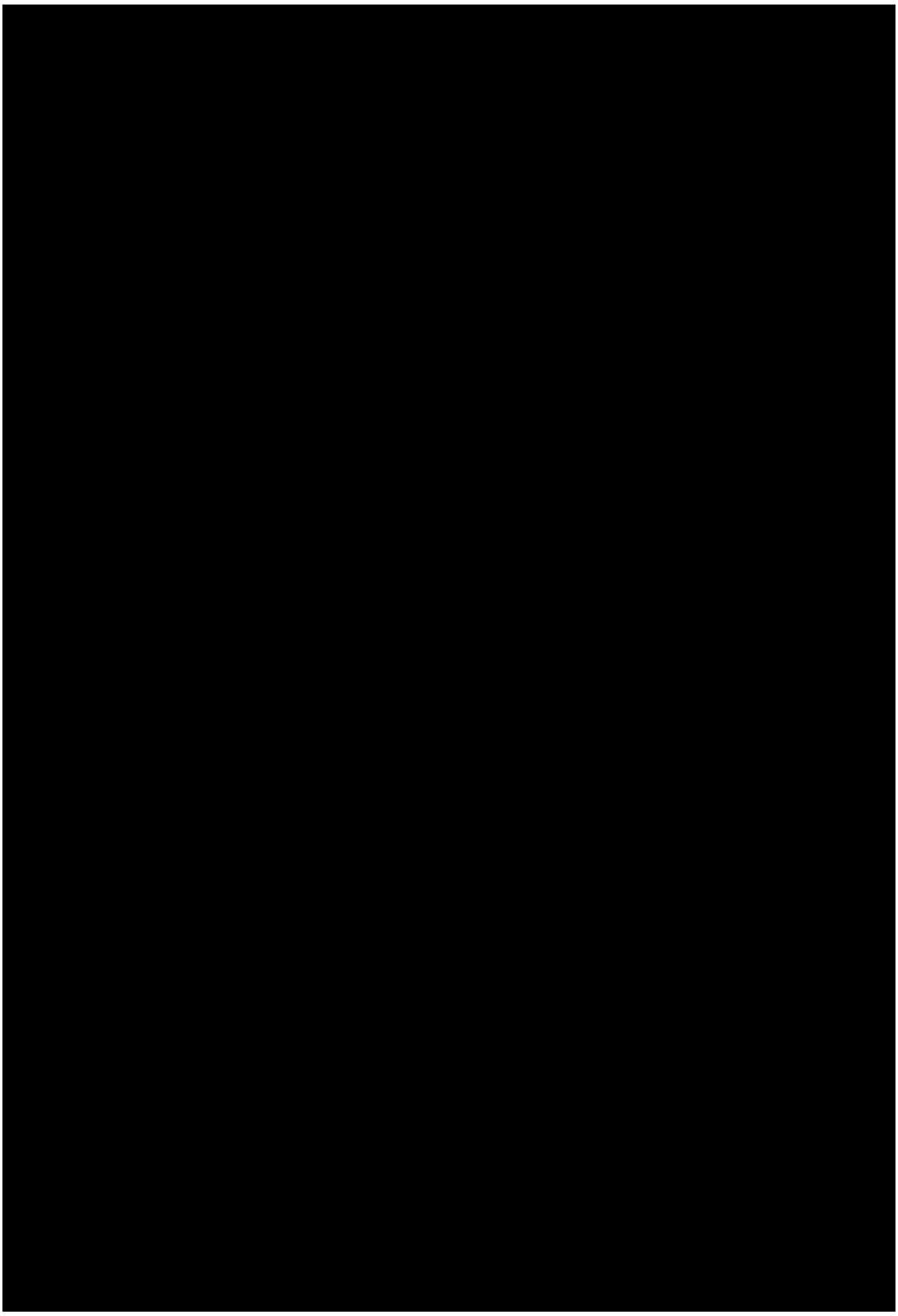


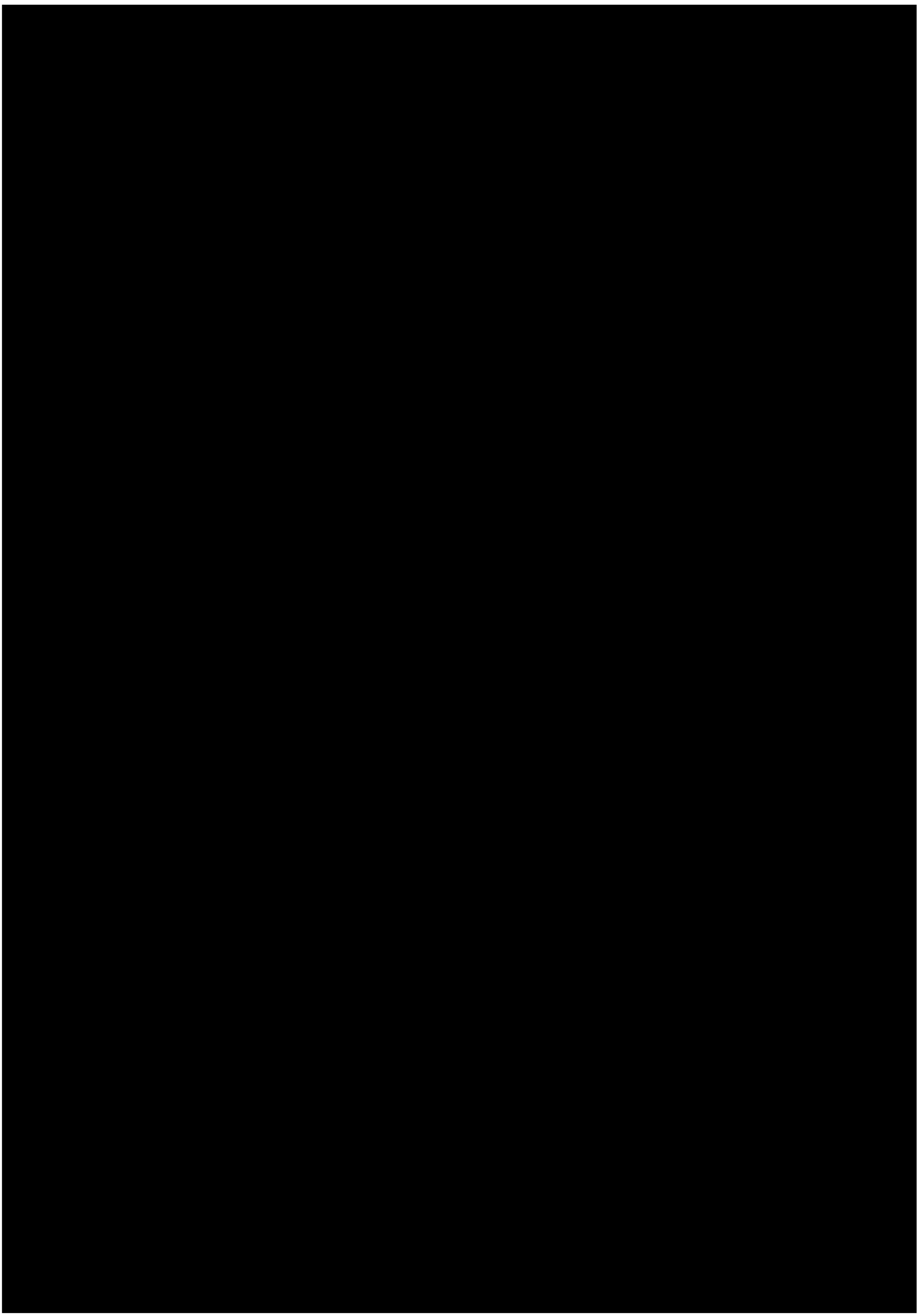


Annexe 14 : Fiche participant·e Nino

Nino, Homme, 17 ans, Extinction Rébellion

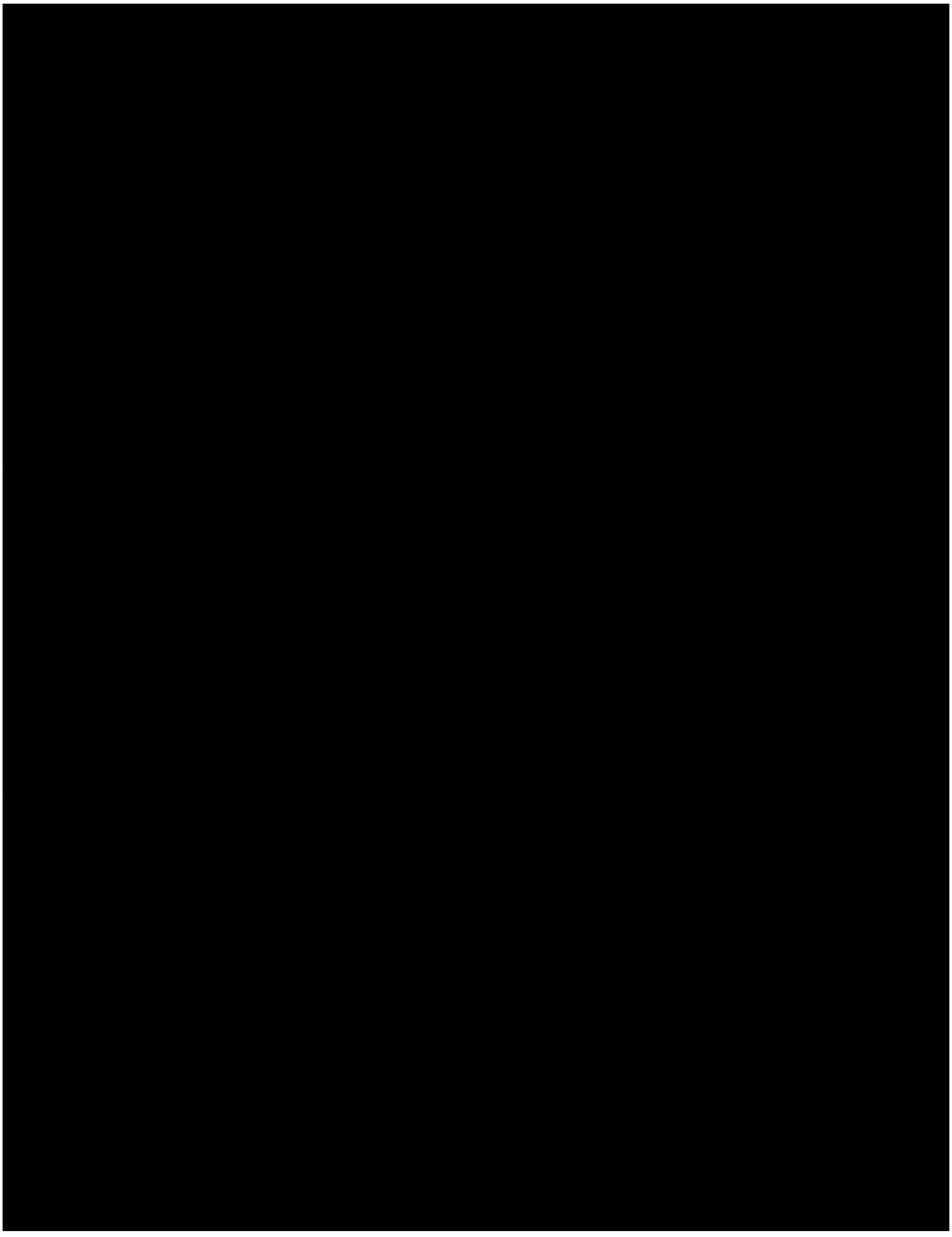


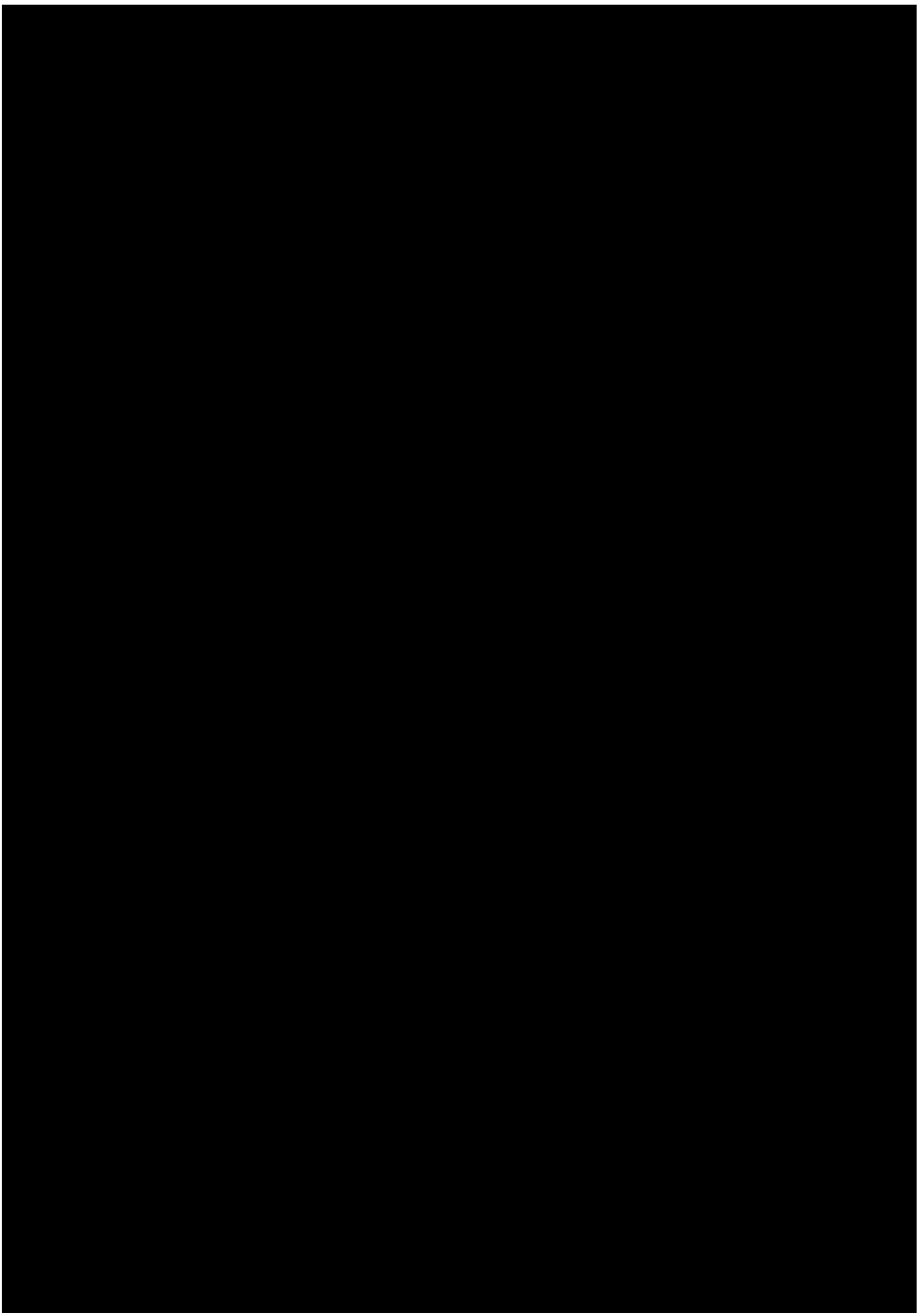




Annexe 15 : Fiche participant·e Adèle

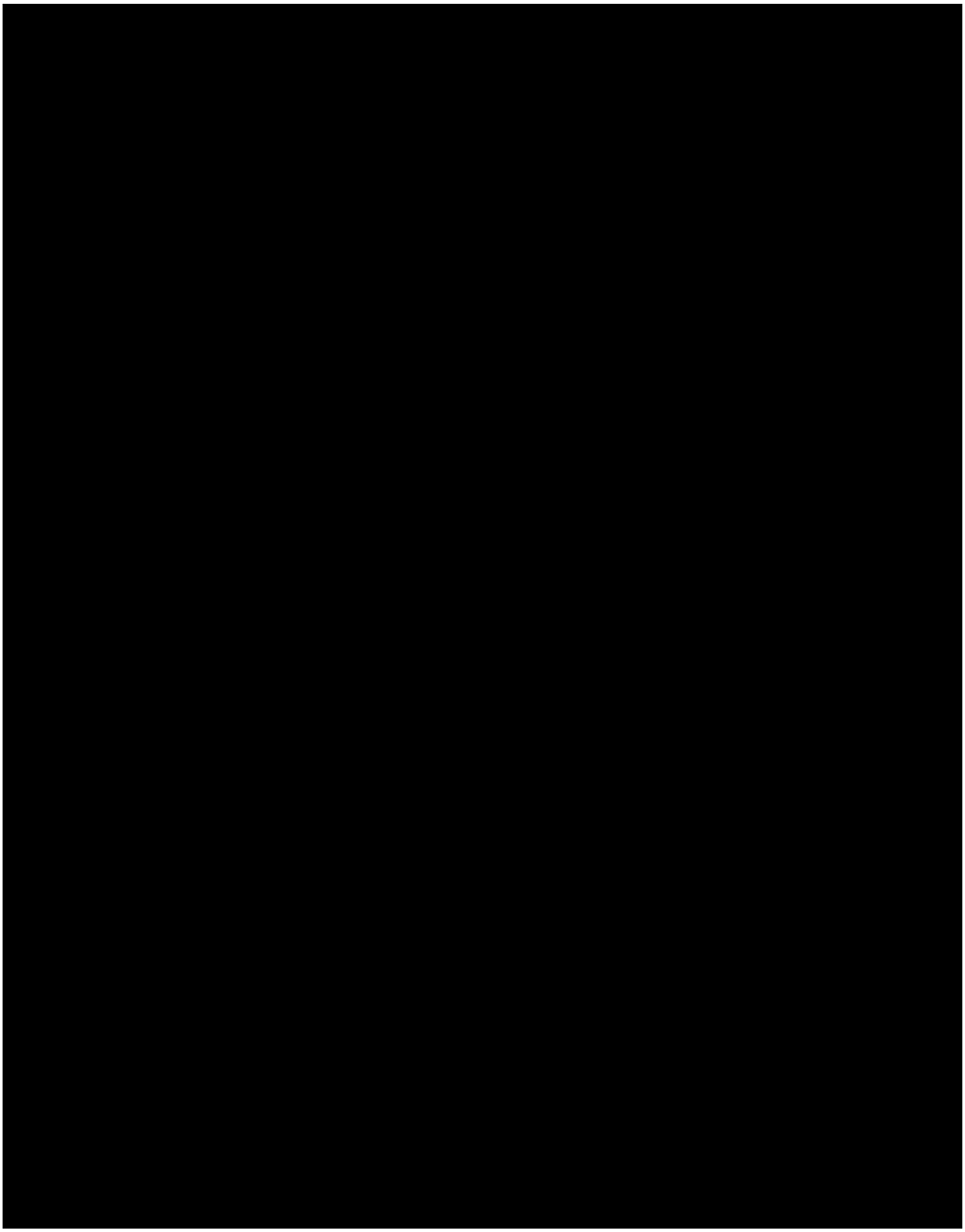
Adèle, Femme, 18 ans, Extinction Rébellion

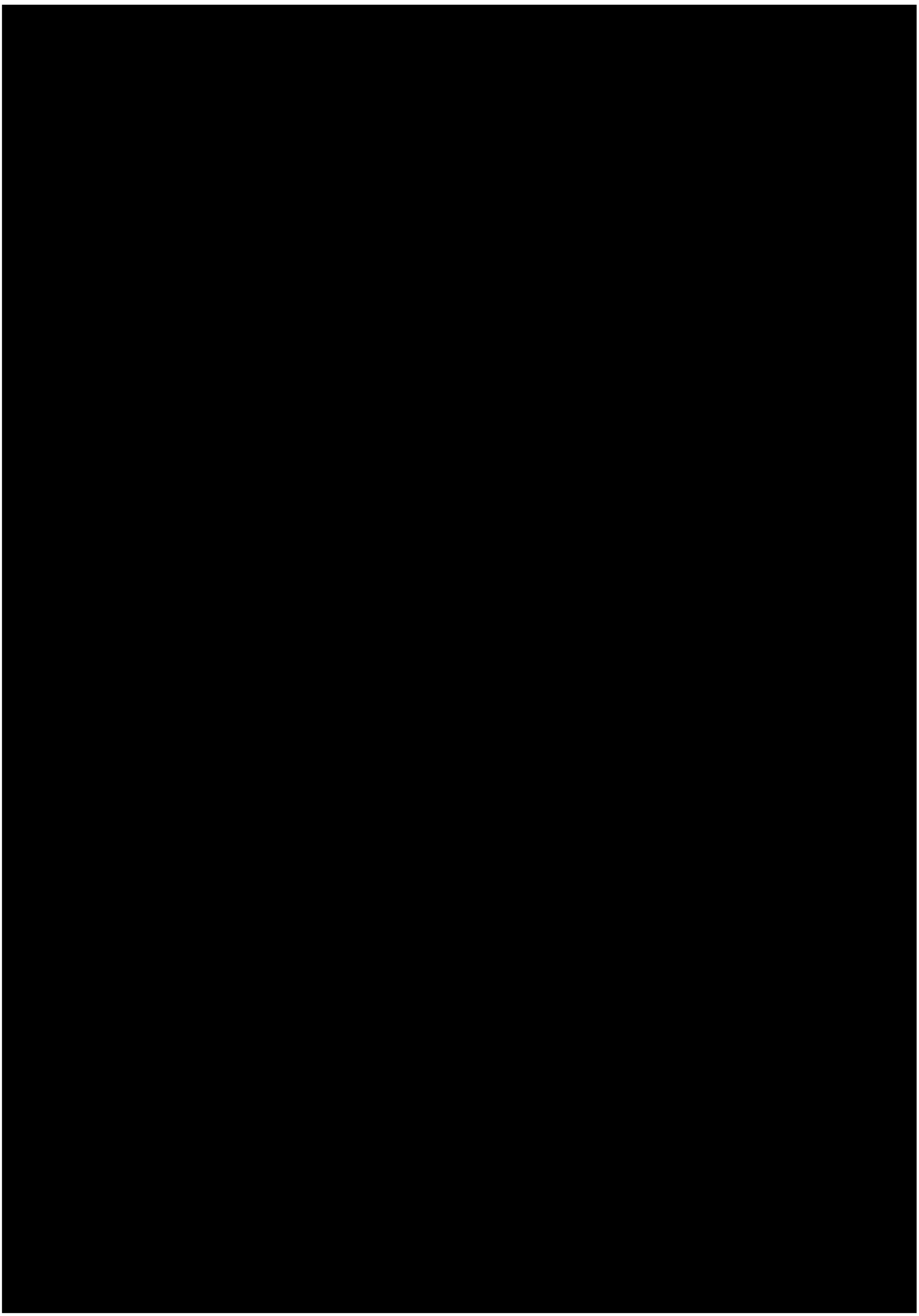




Annexe 16 : Fiche participant·e Ariane

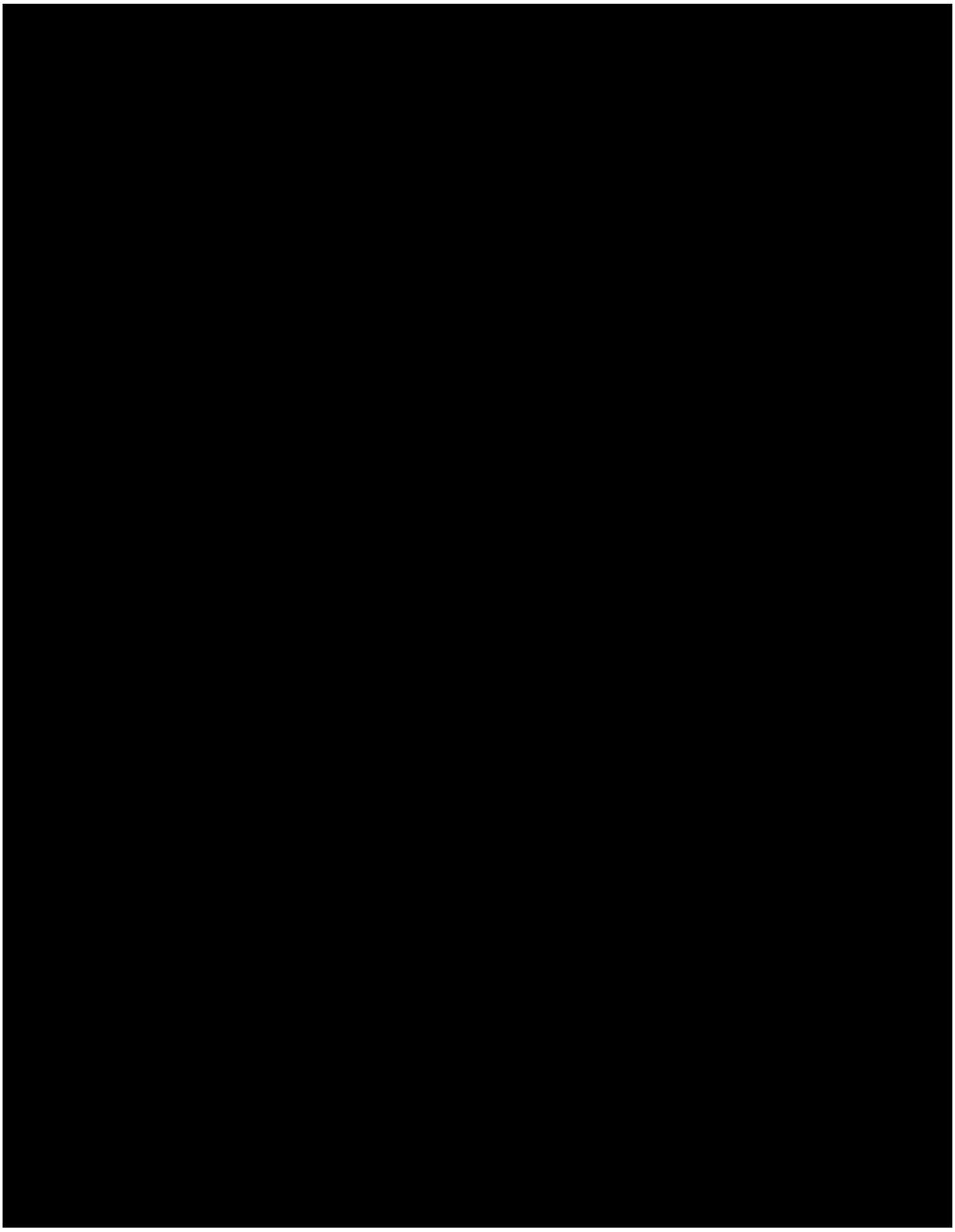
Ariane, Femme, 20 ans, Extinction Rébellion

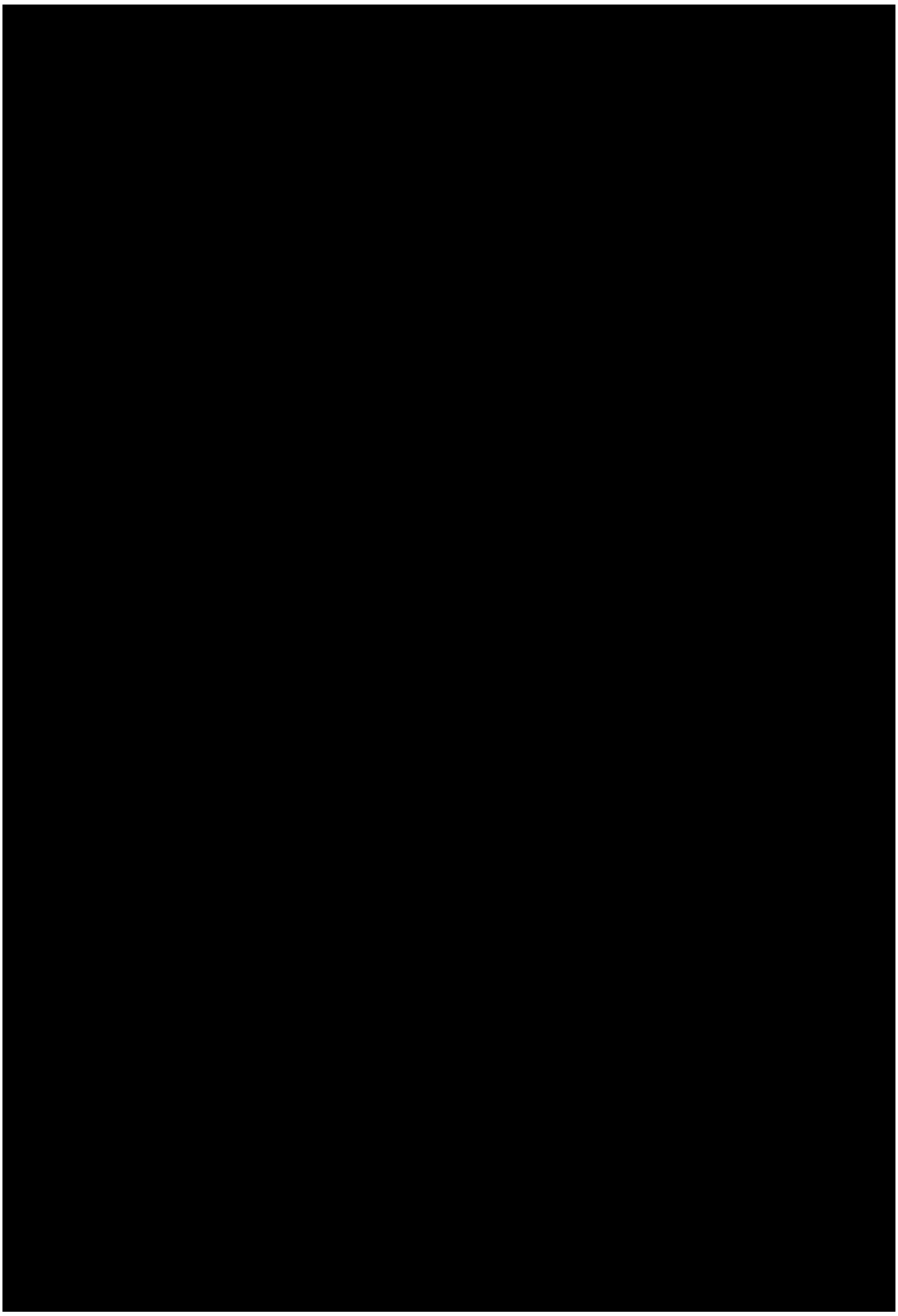


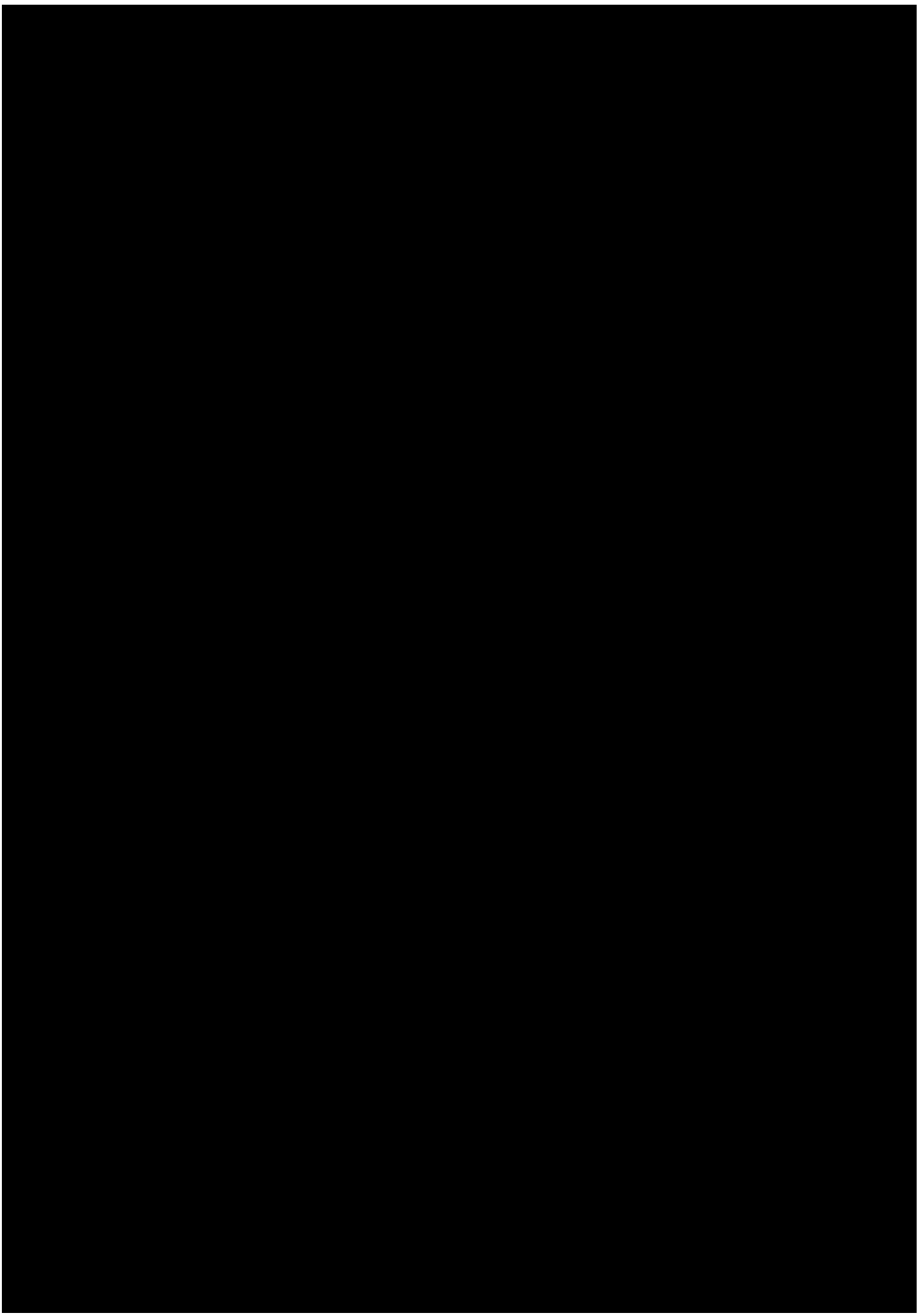


Annexe 17 : Fiche participant·e Camille

Camille, Femme, 22 ans, Extinction Rébellion

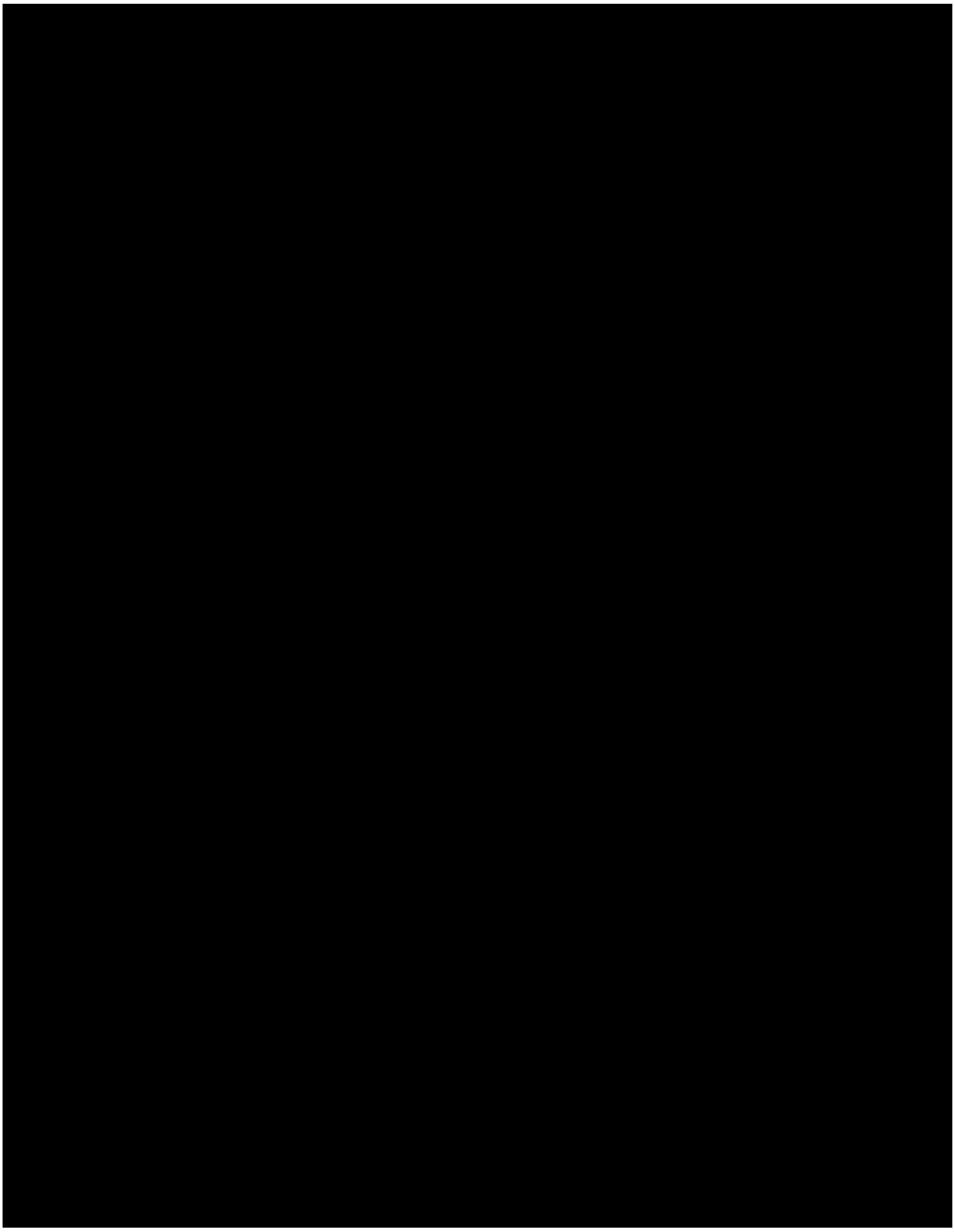


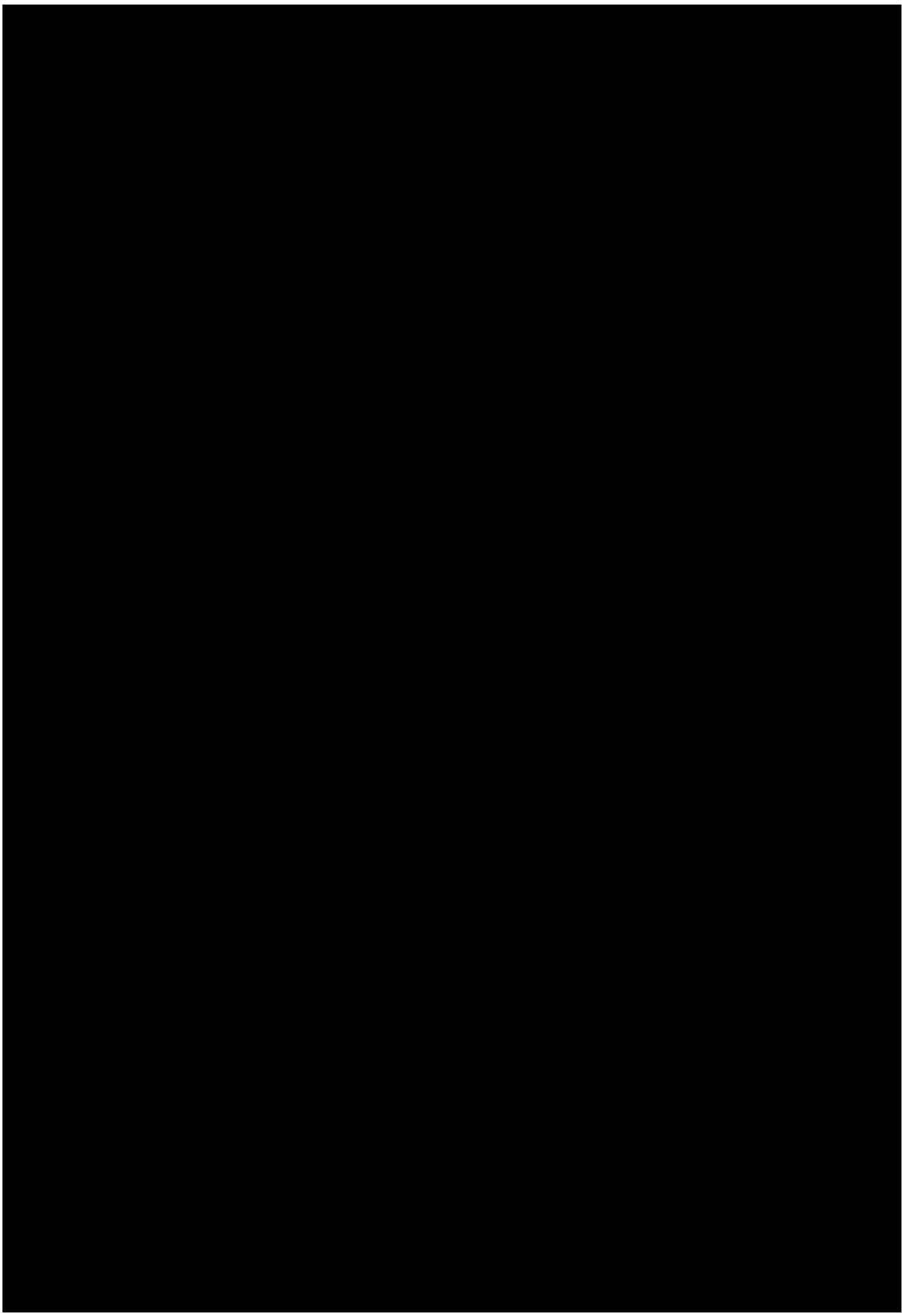


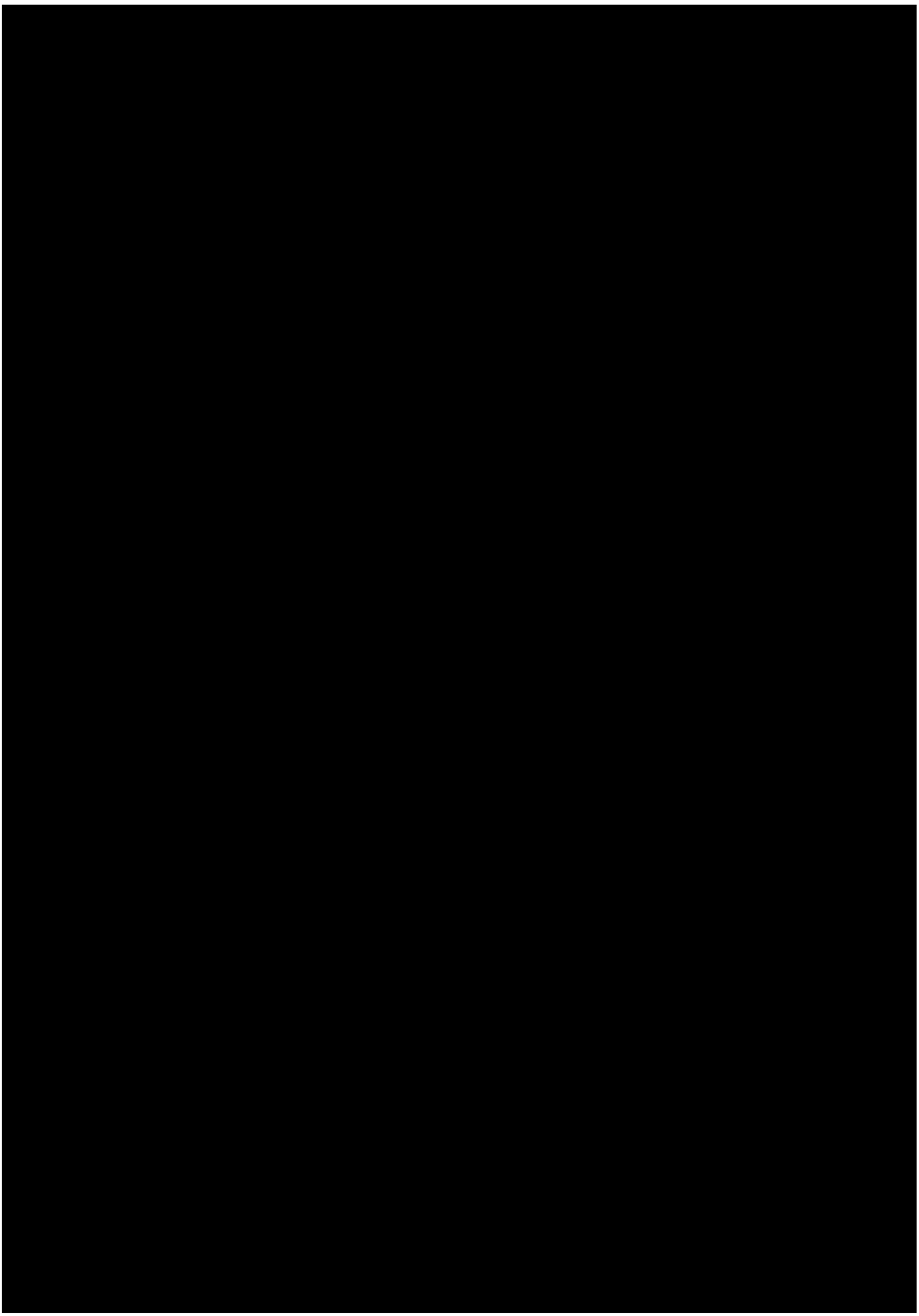


Annexe 18 : Fiche participant·e Antoine

Antoine, Homme, 23 ans, Extinction Rébellion

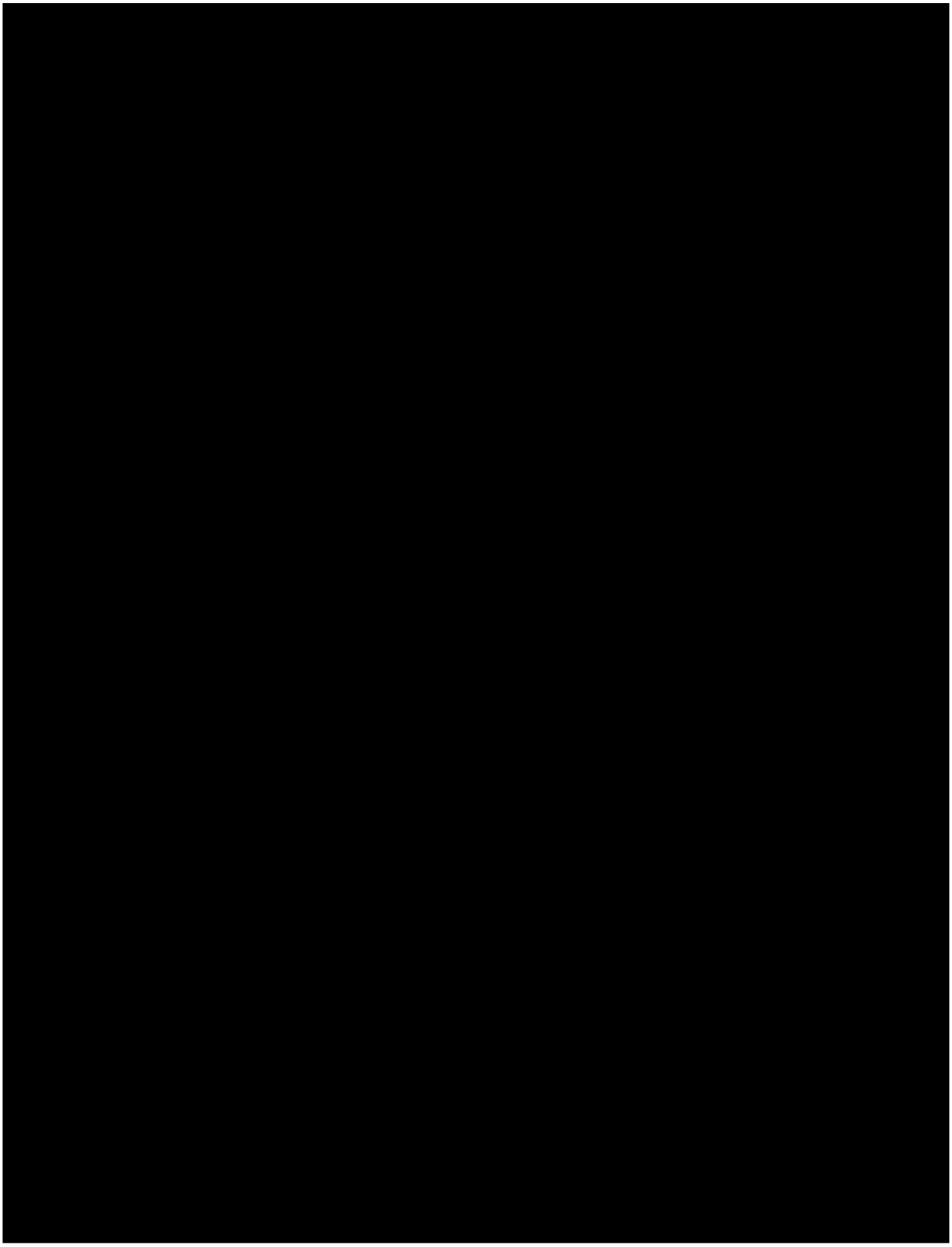


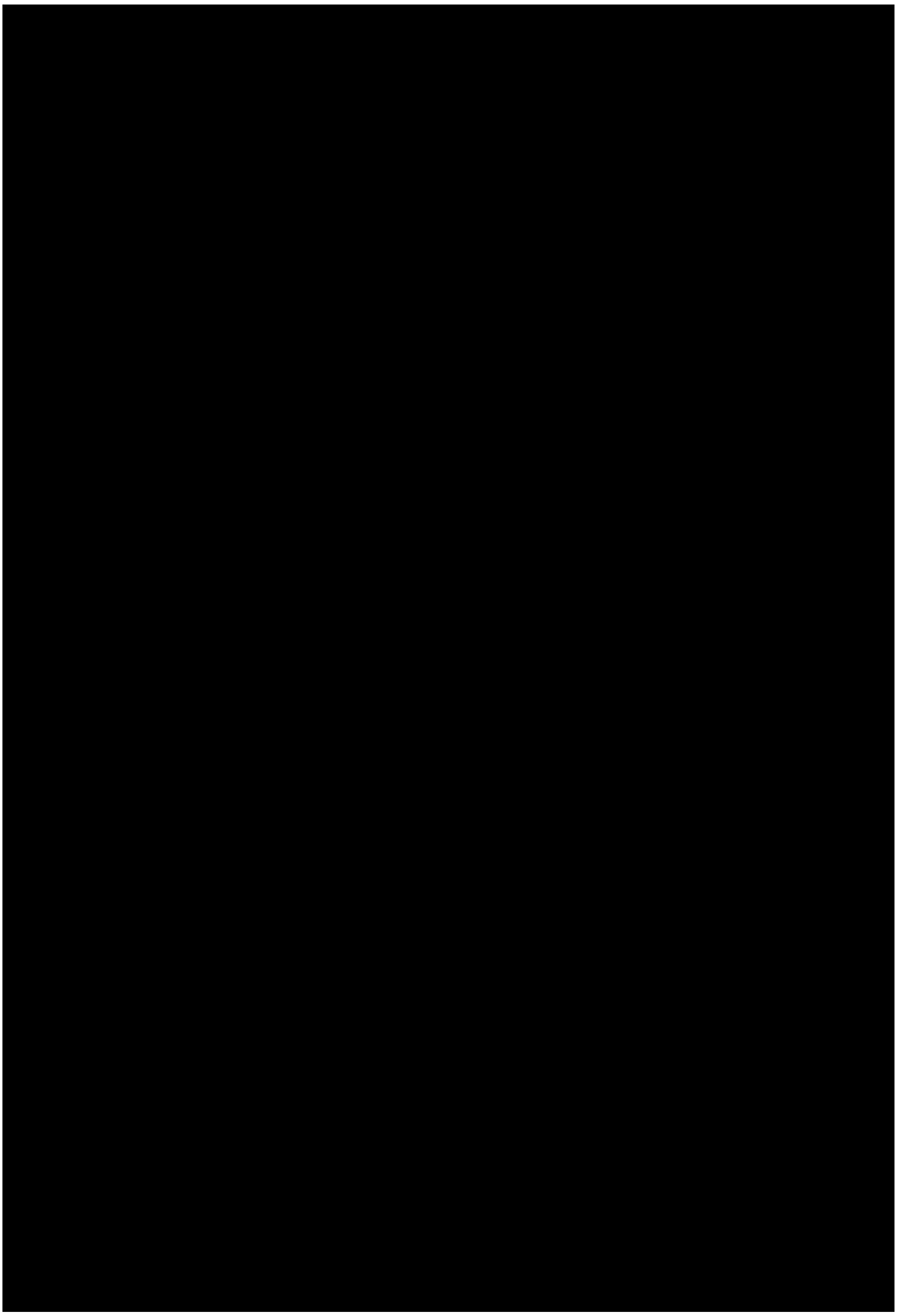


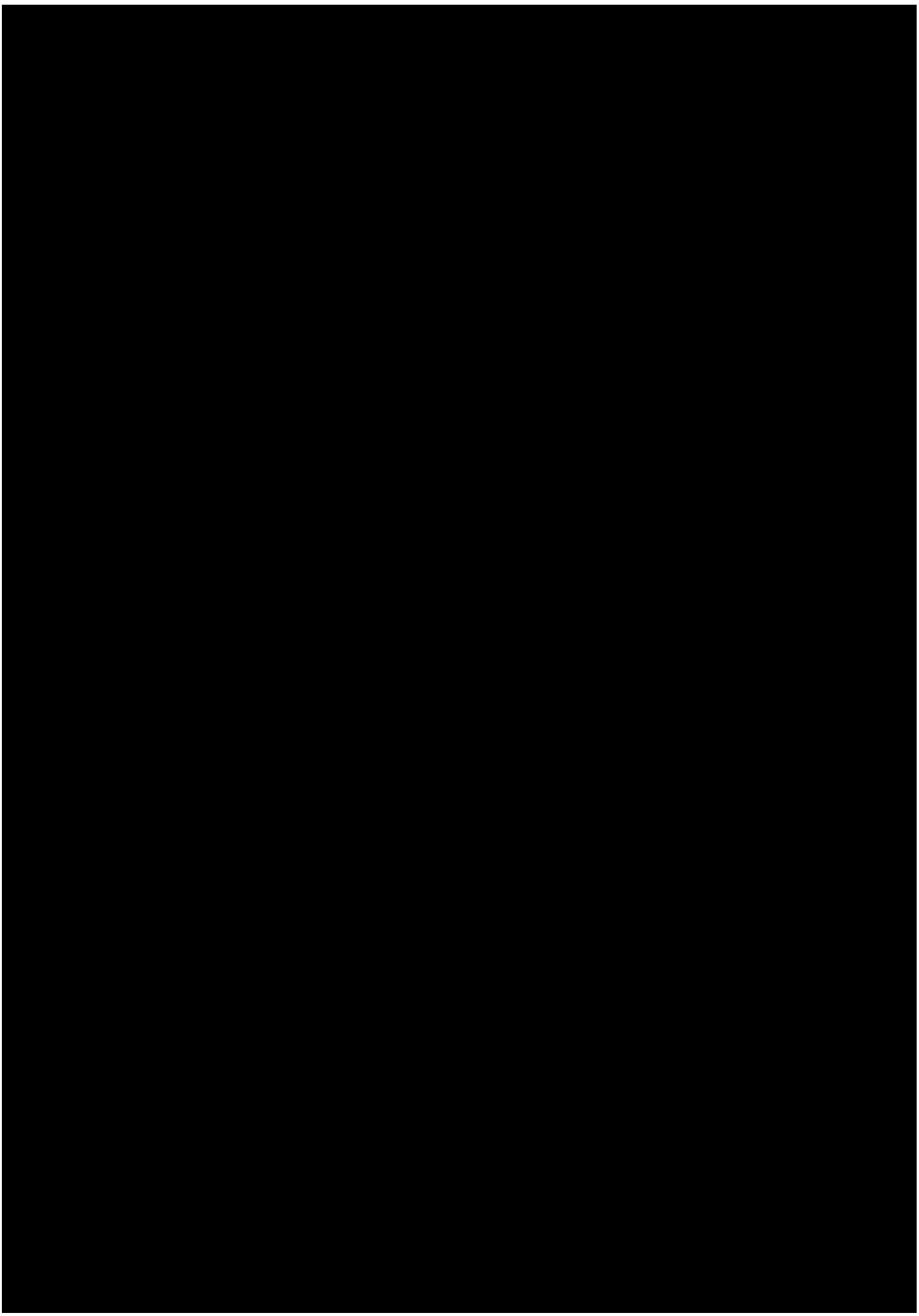


Annexe 19 : Fiche participant·e Olivia

Olivia, Femme, 23 ans, Extinction Rébellion

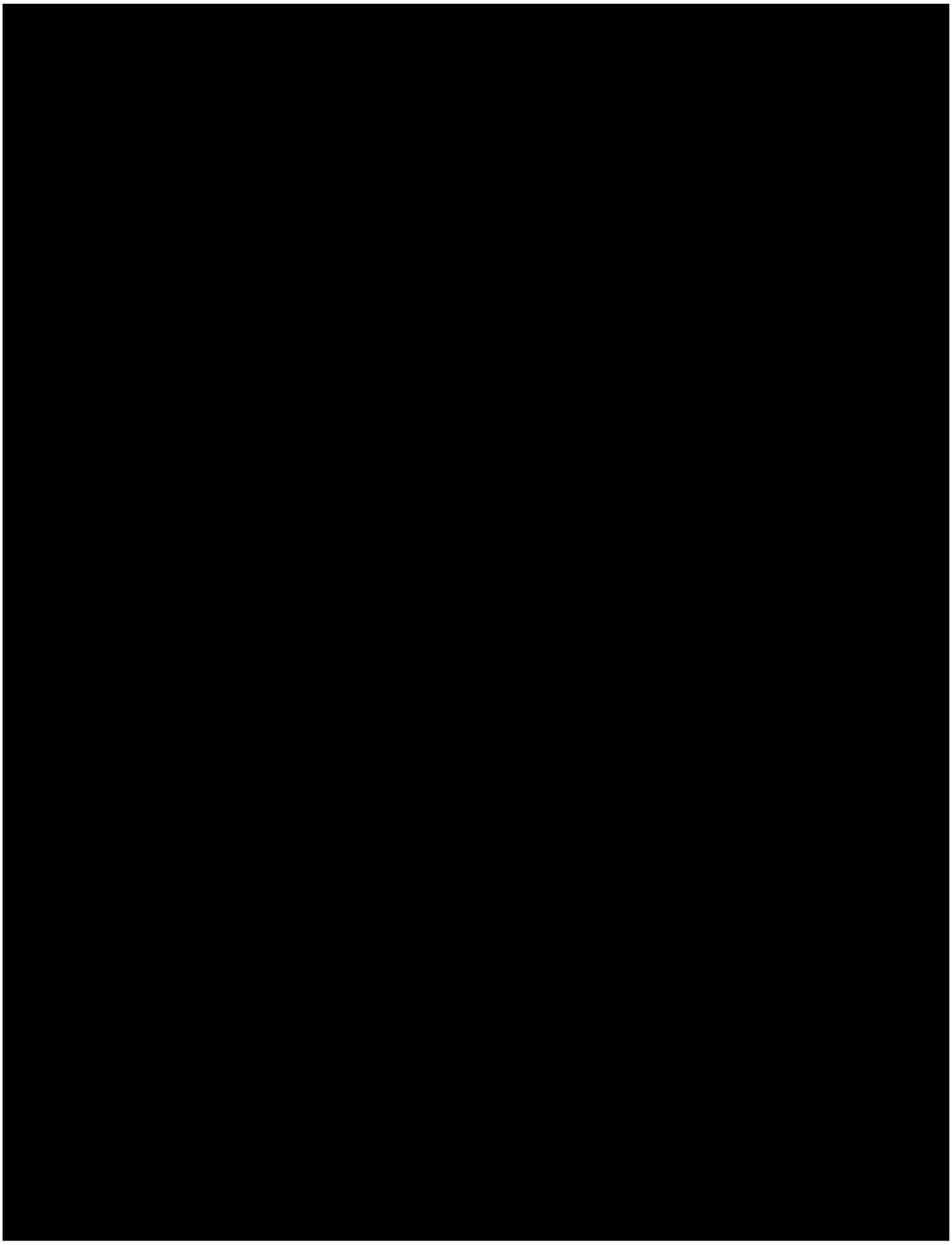


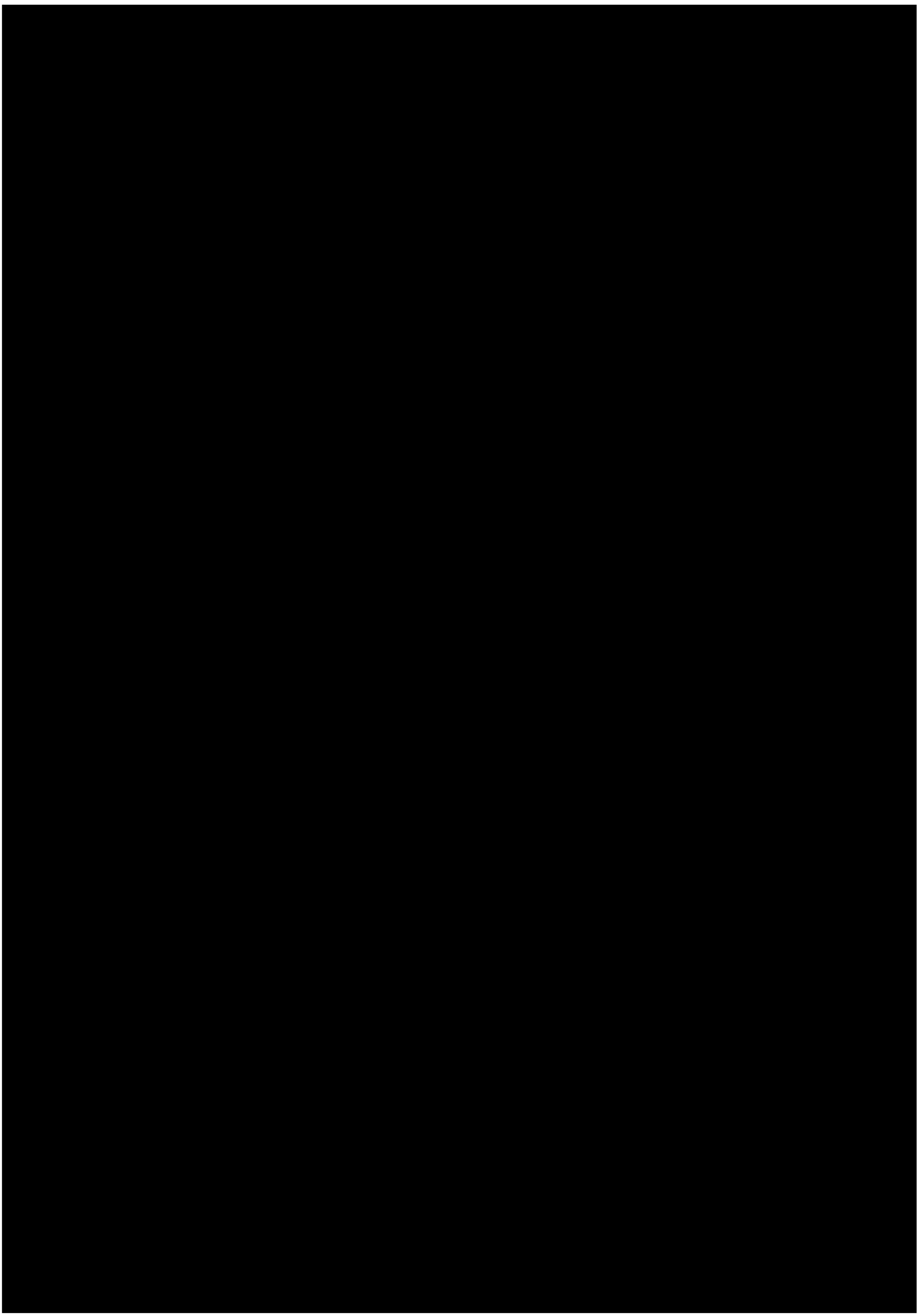




Annexe 20 : Fiche participant·e Morgan

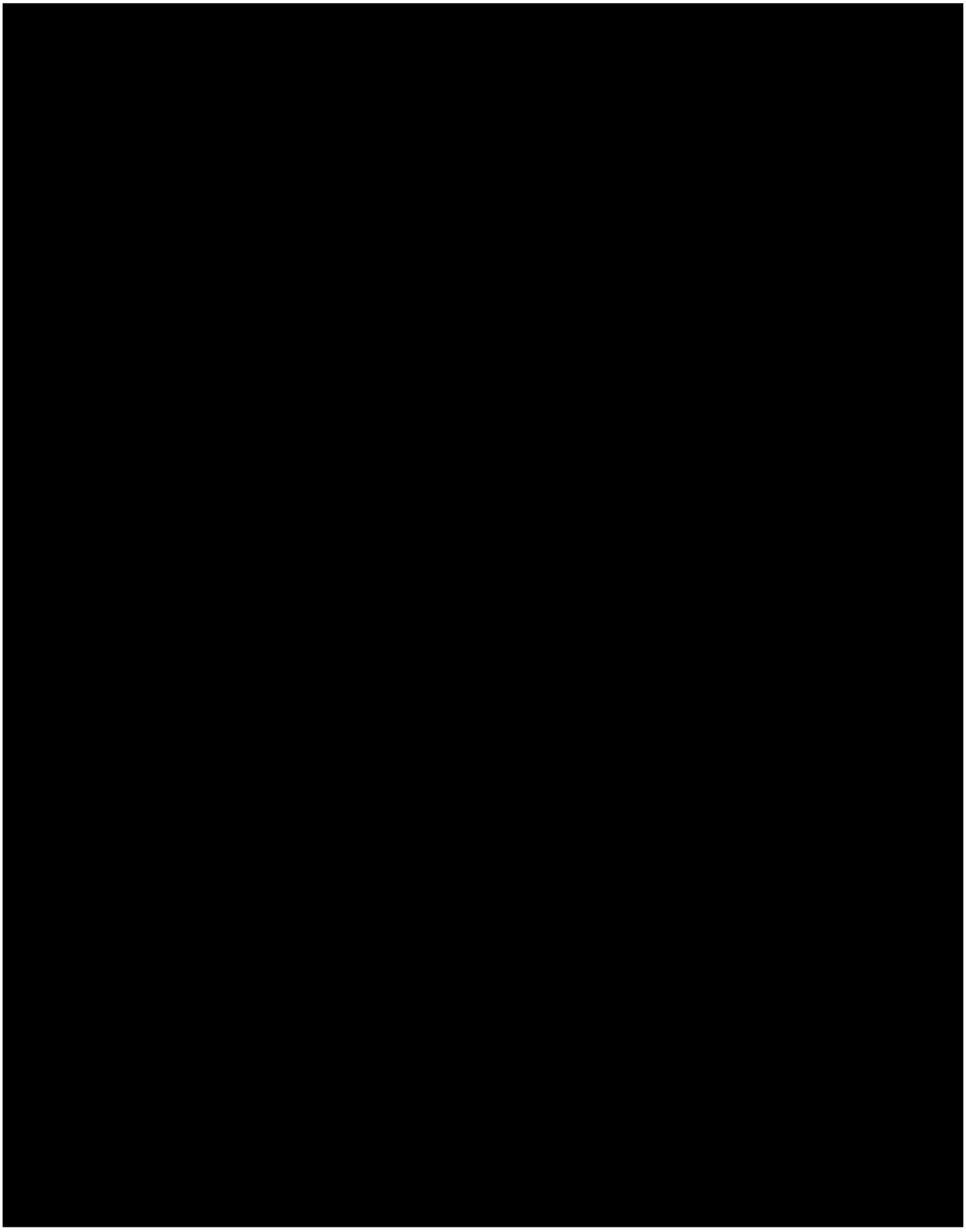
Morgan, Homme, 24 ans, Extinction Rébellion

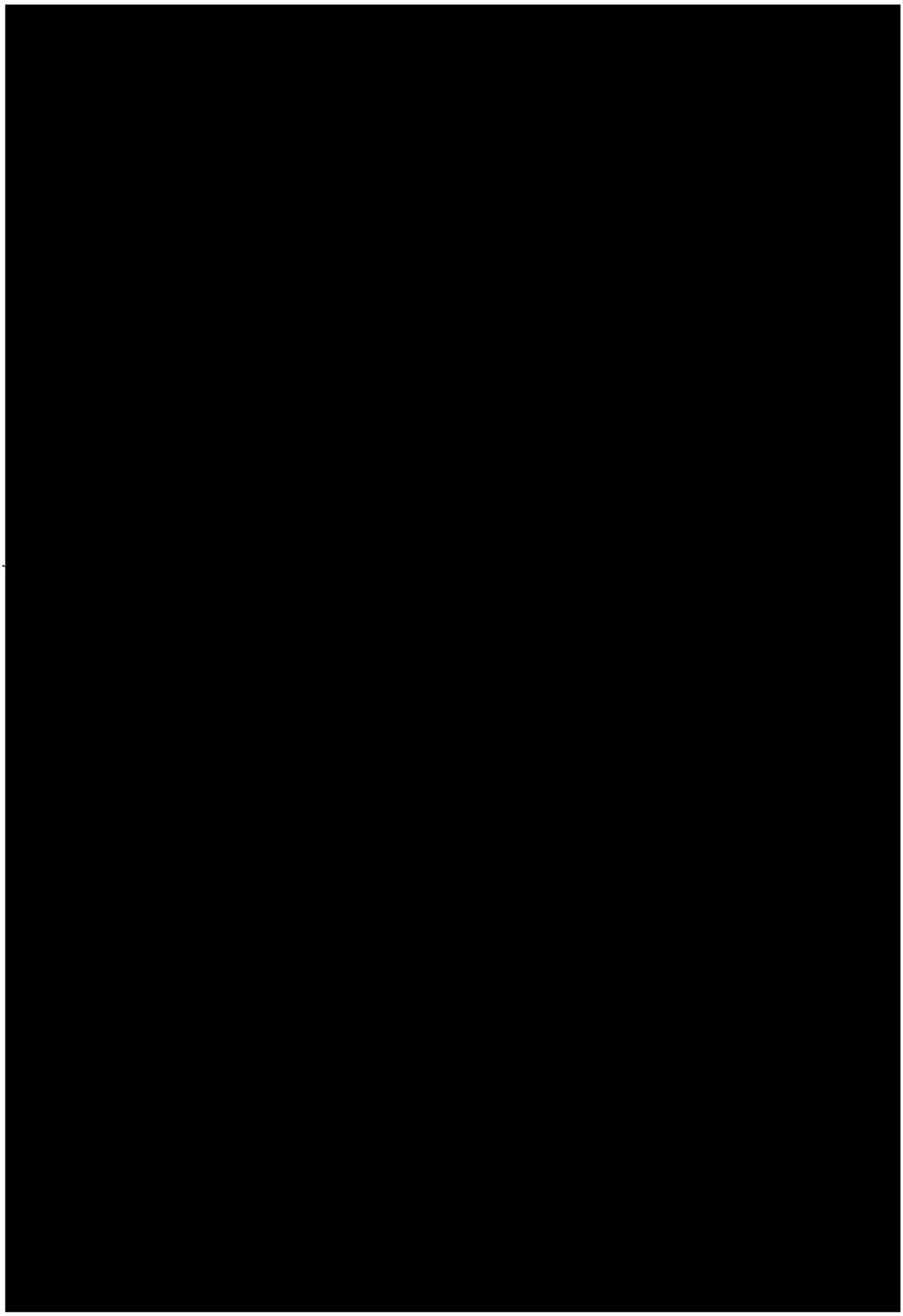




Annexe 21 : Fiche participant·e Tom

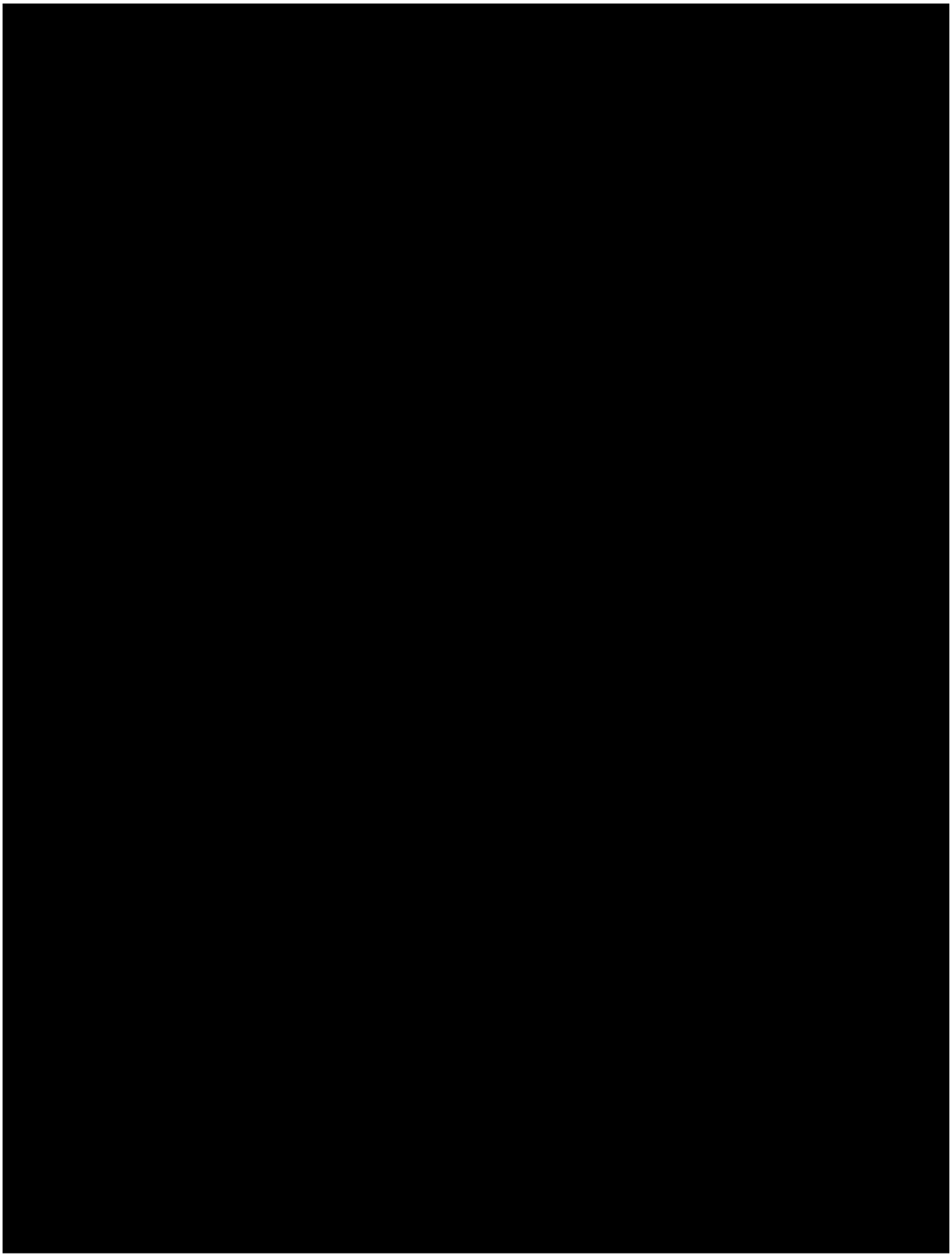
Tom, Homme, 24 ans, Extinction Rébellion

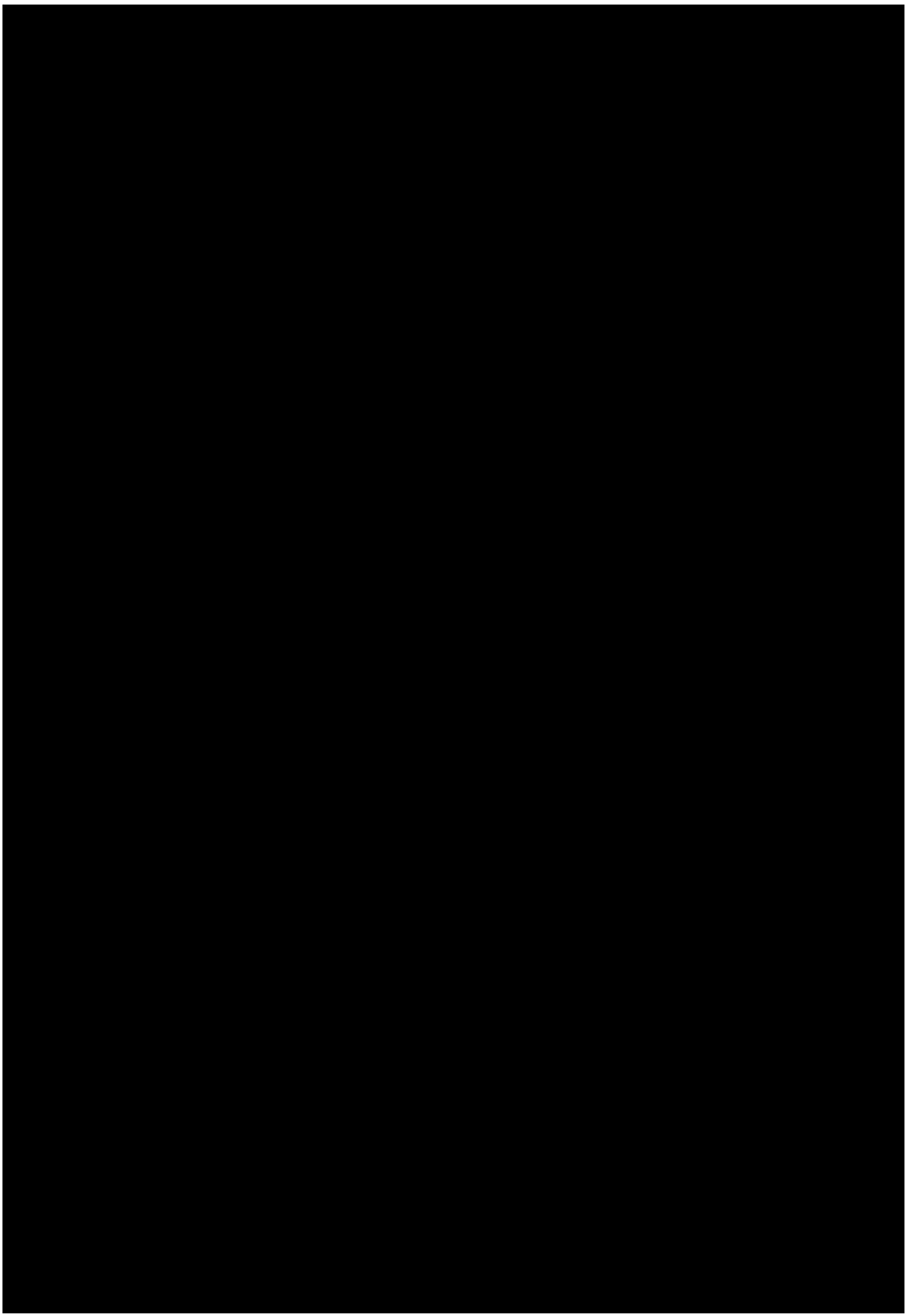


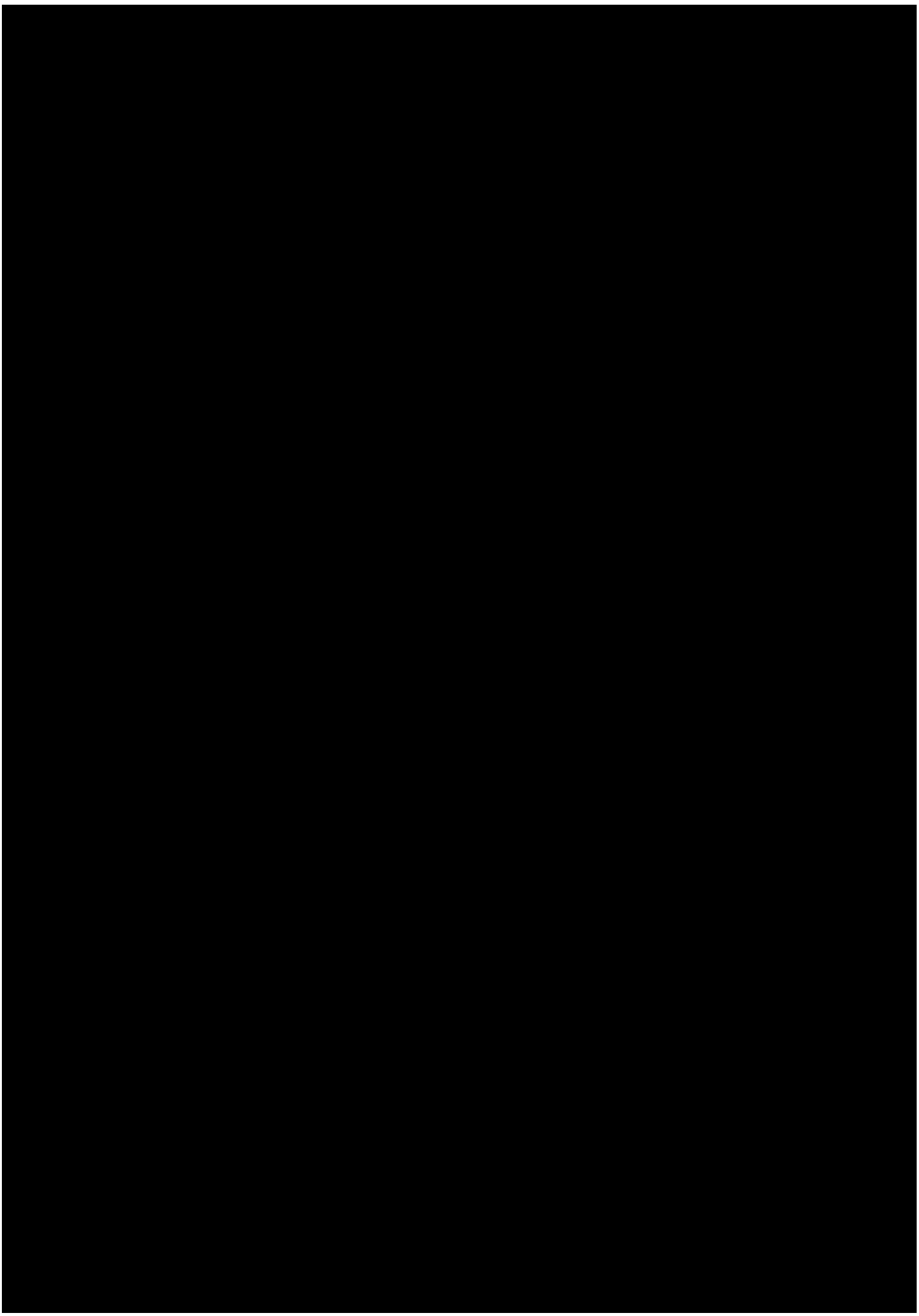


Annexe 22 : Fiche participant·e Elsa

Elsa, Femme, 20 ans, Fresque du Climat

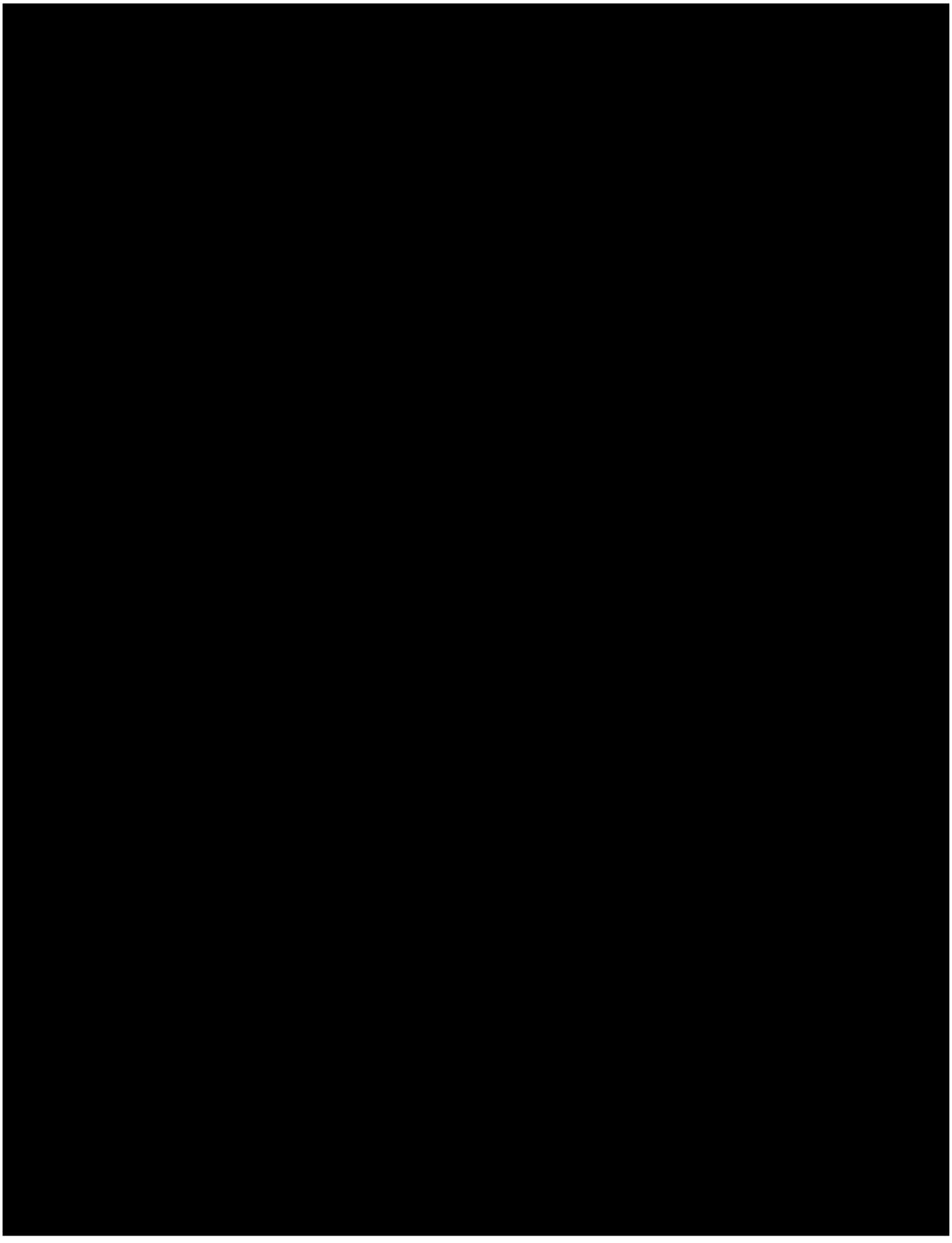


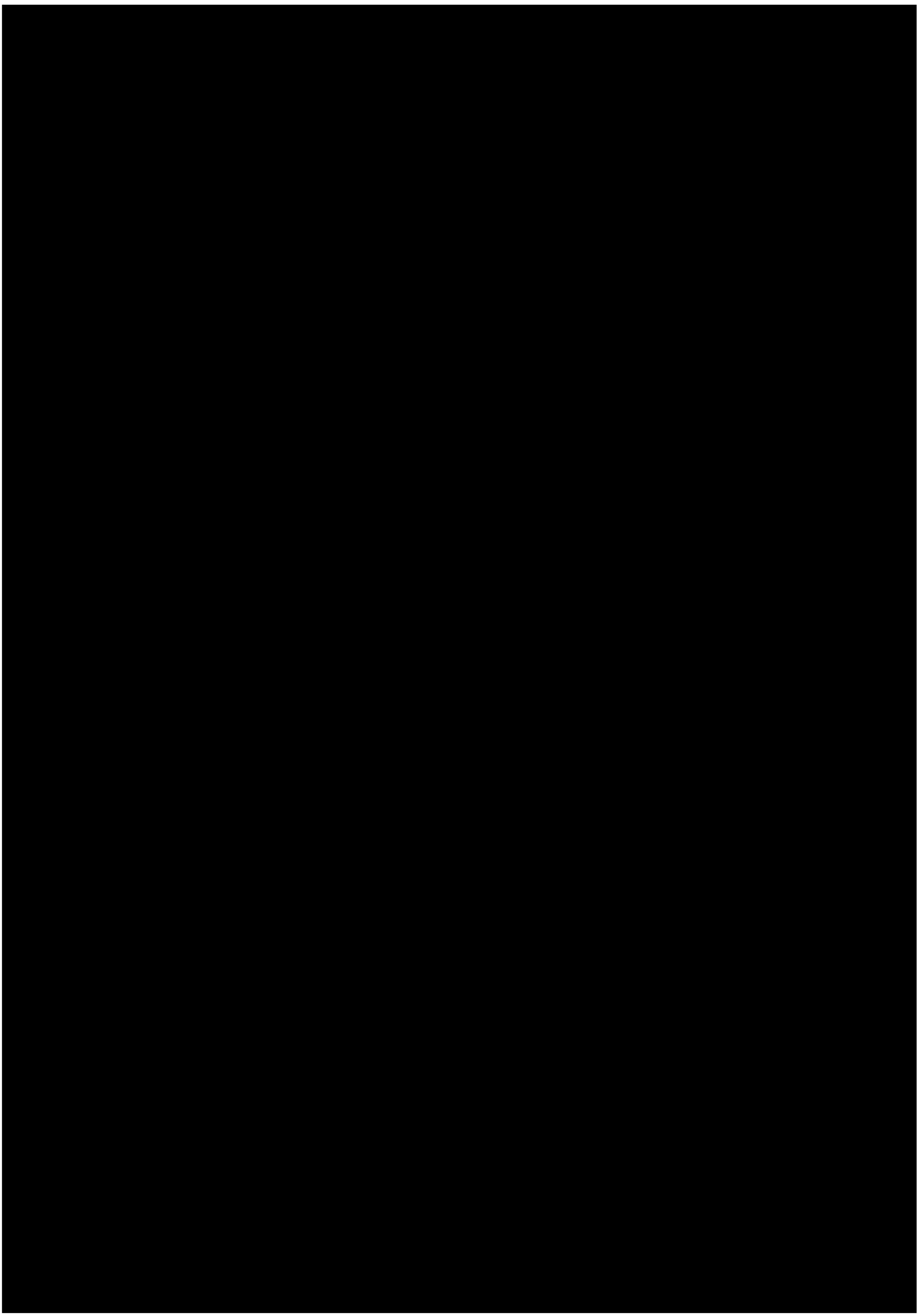


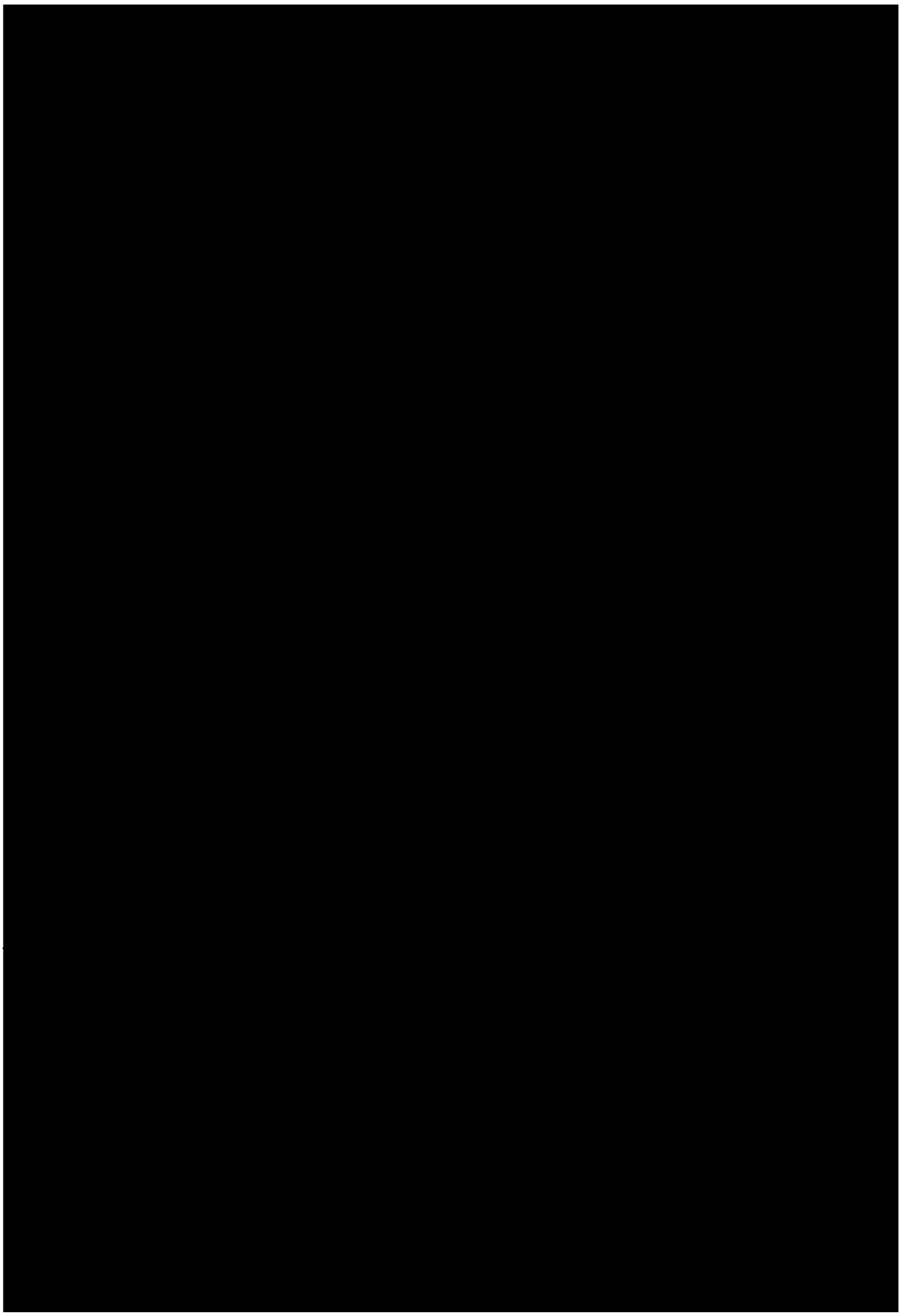


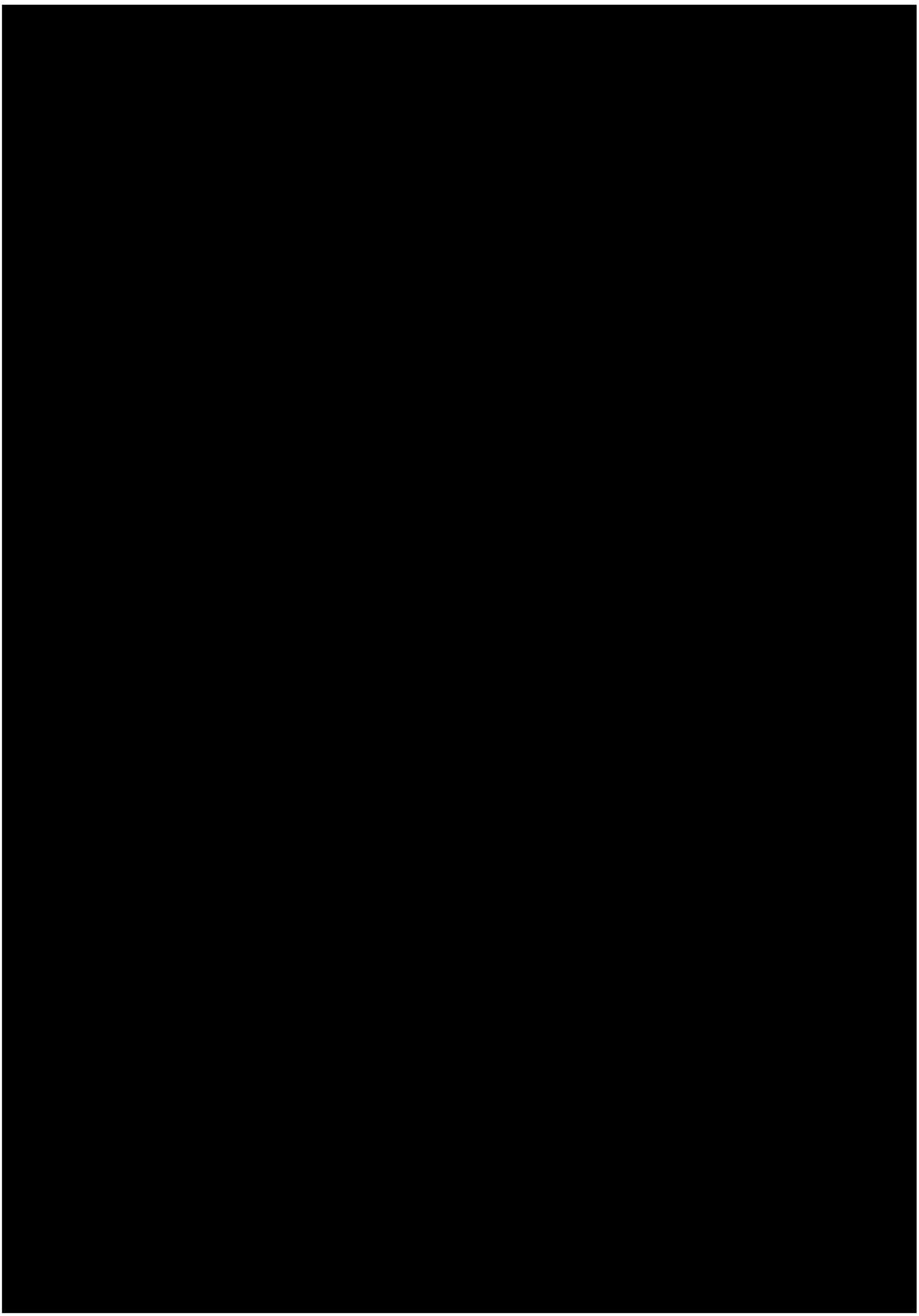
Annexe 23 : Fiche participant·e Simon

Simon, Homme, 24 ans, La Fresque du Climat



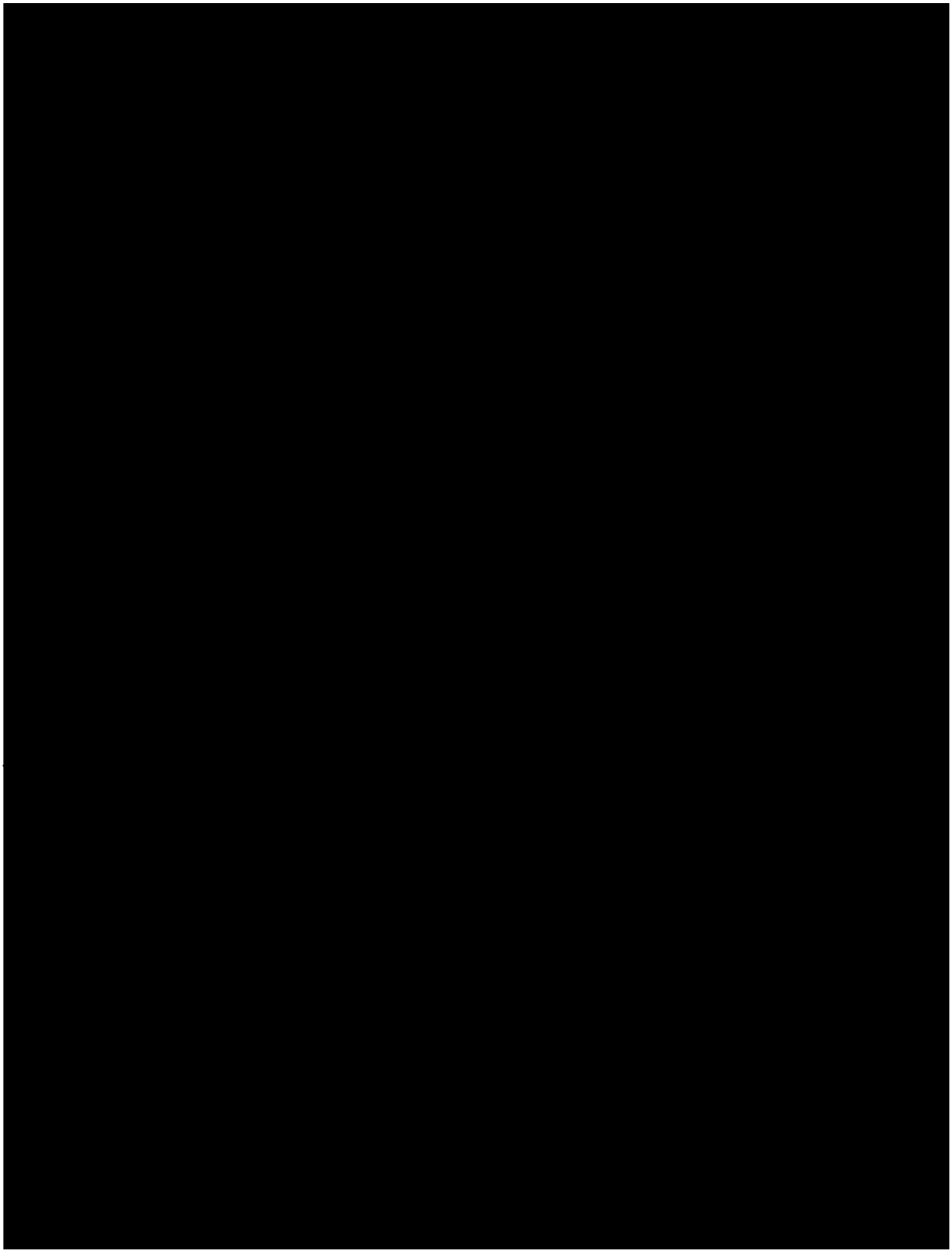


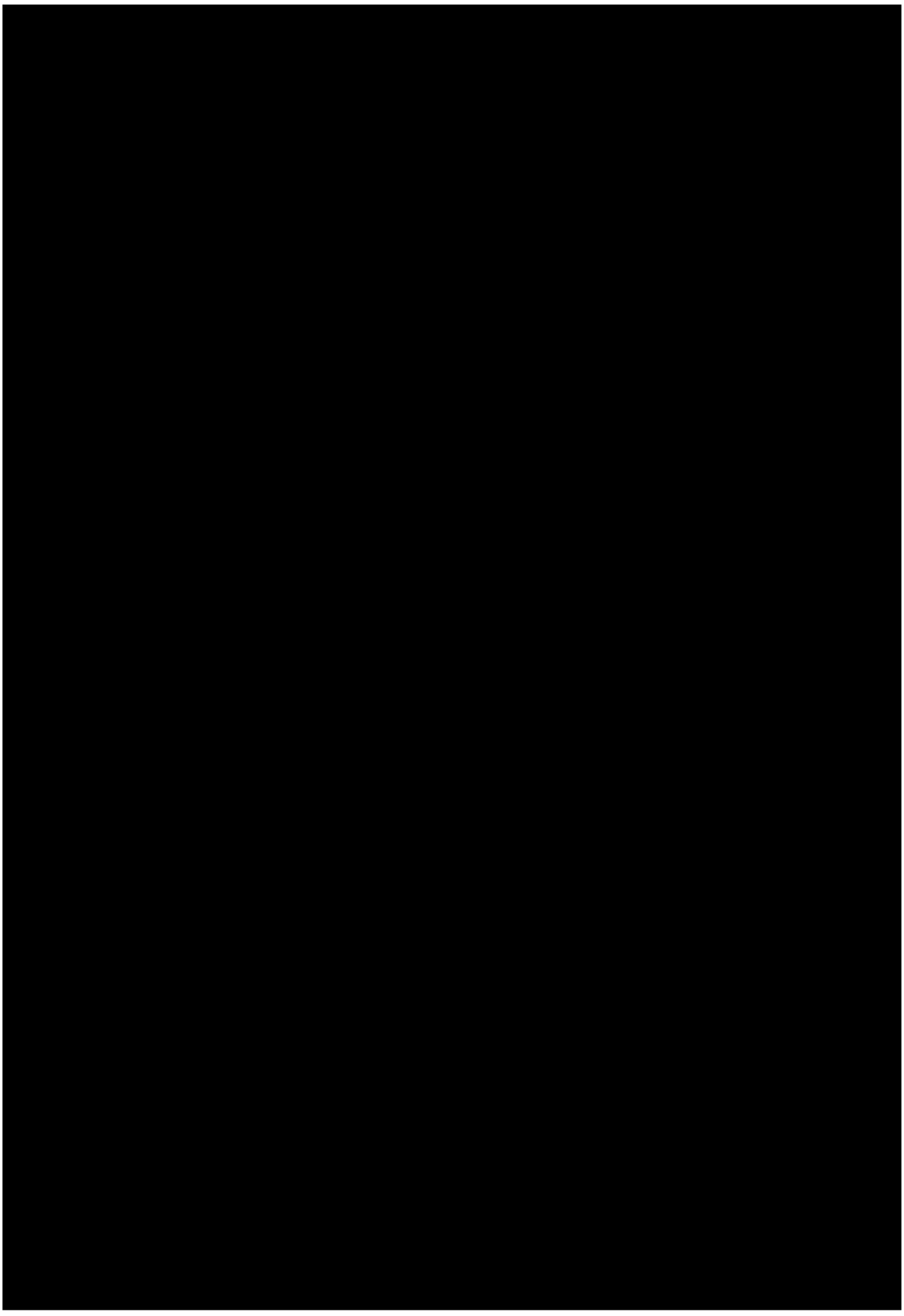


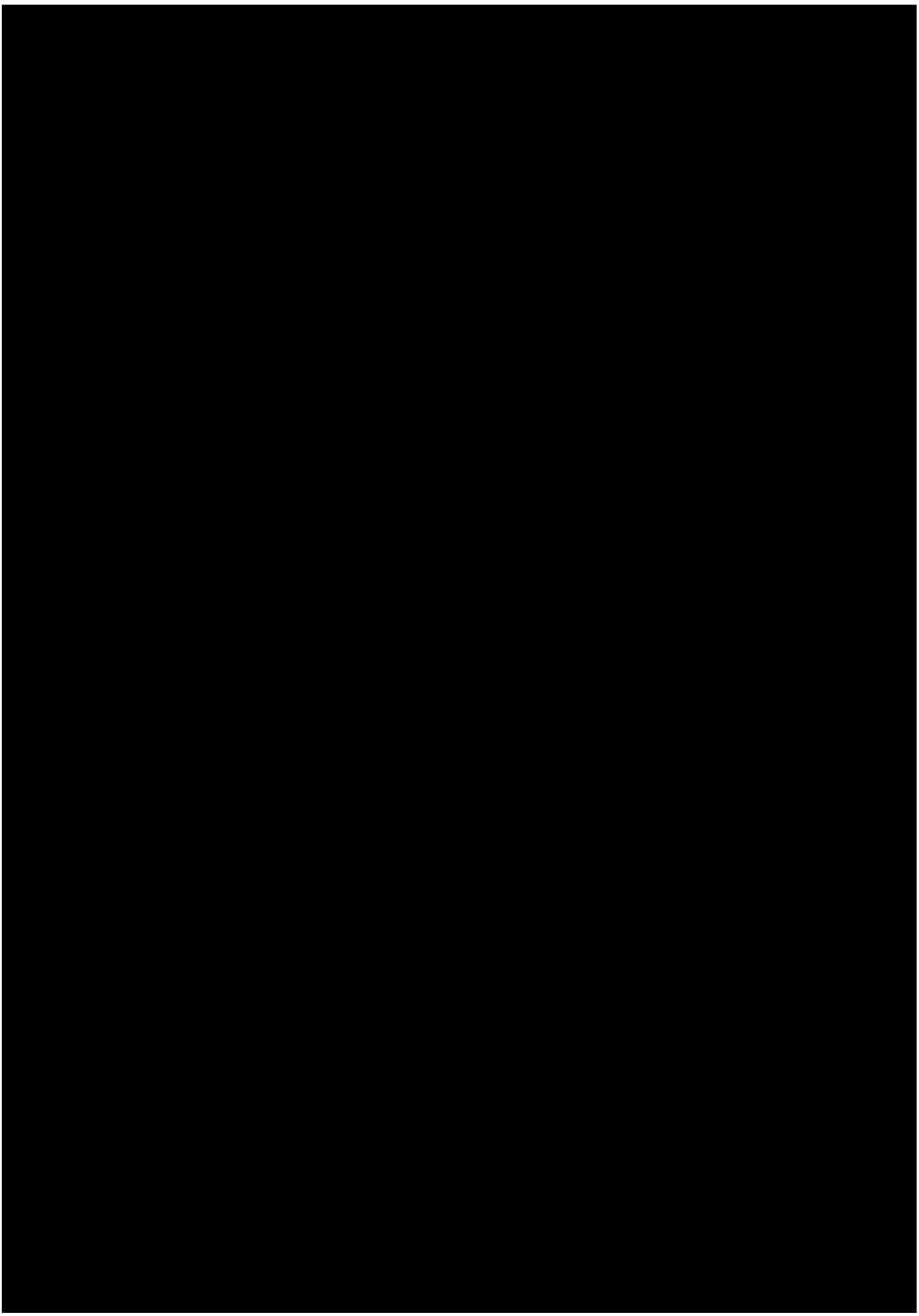


Annexe 24 : Fiche participant·e Sélim

Sélim, Homme, 17 ans, Alternatiba

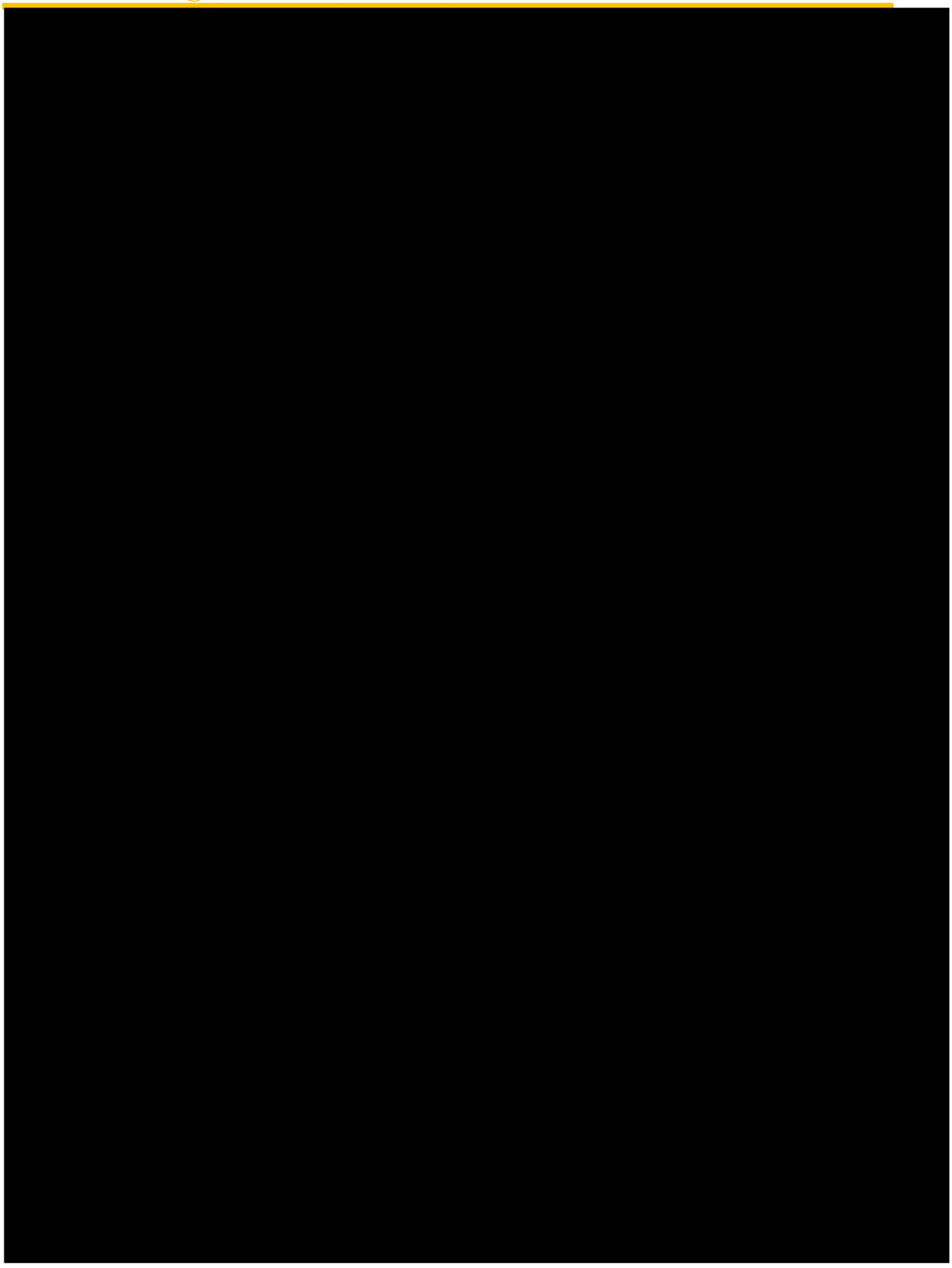


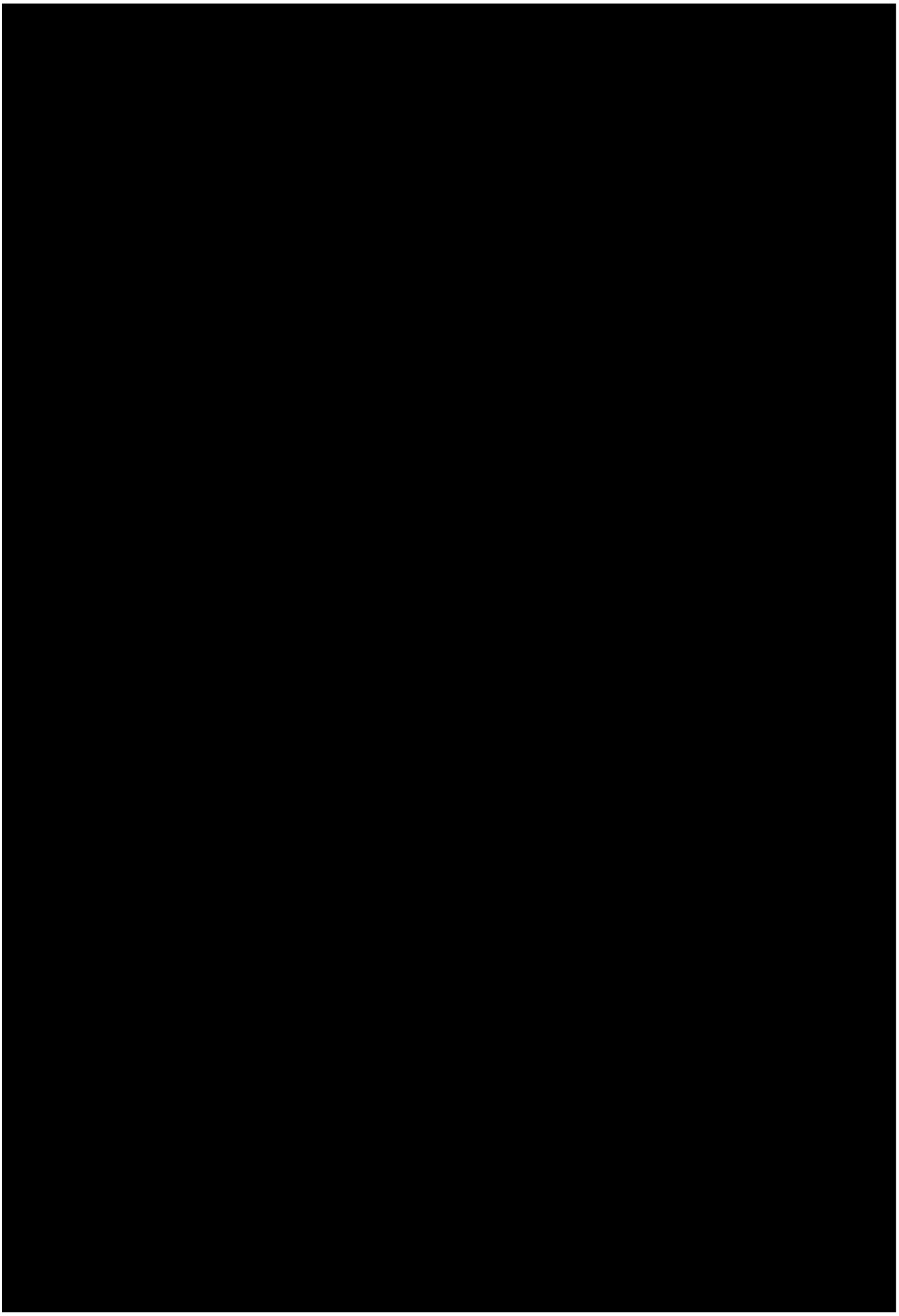


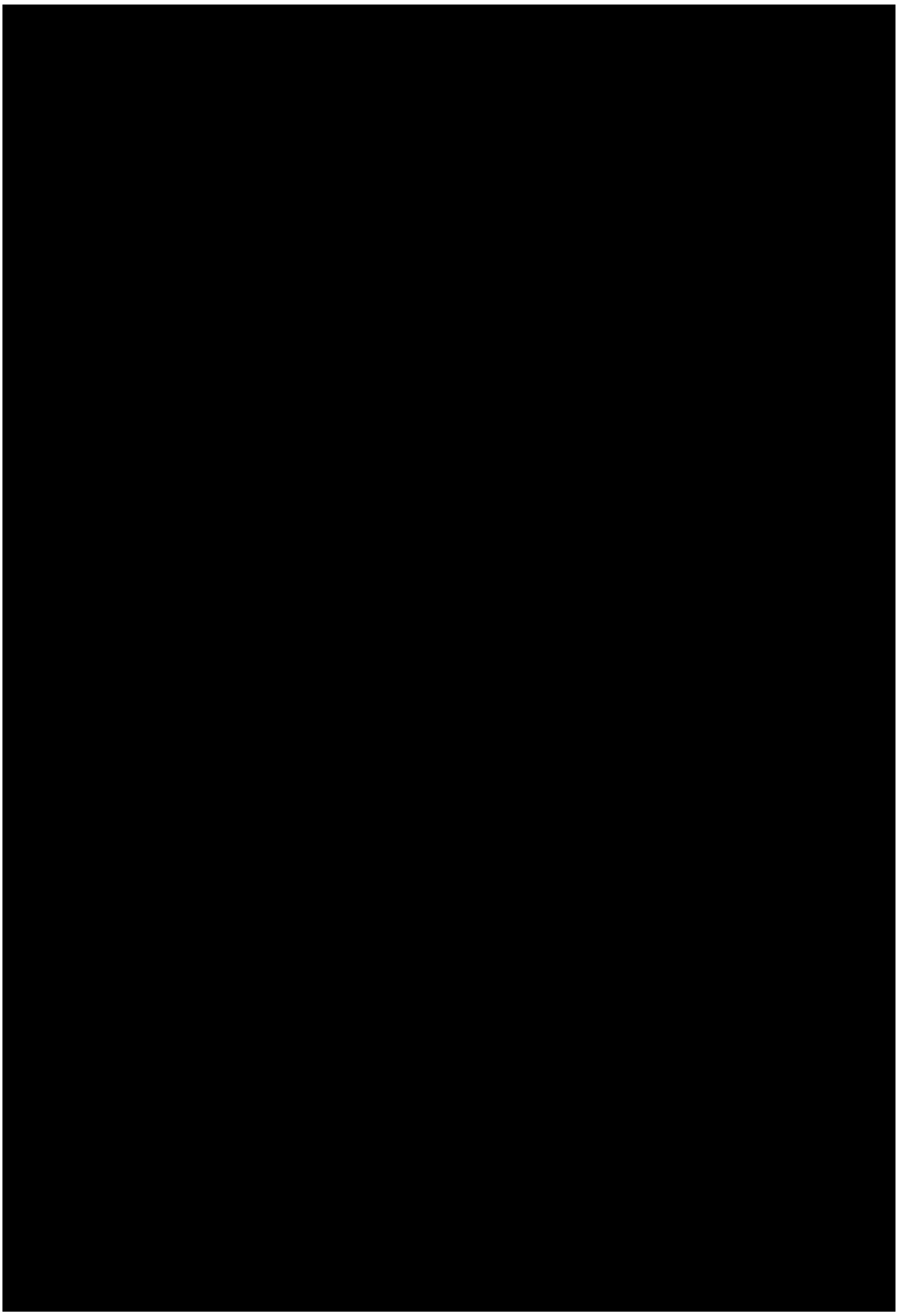


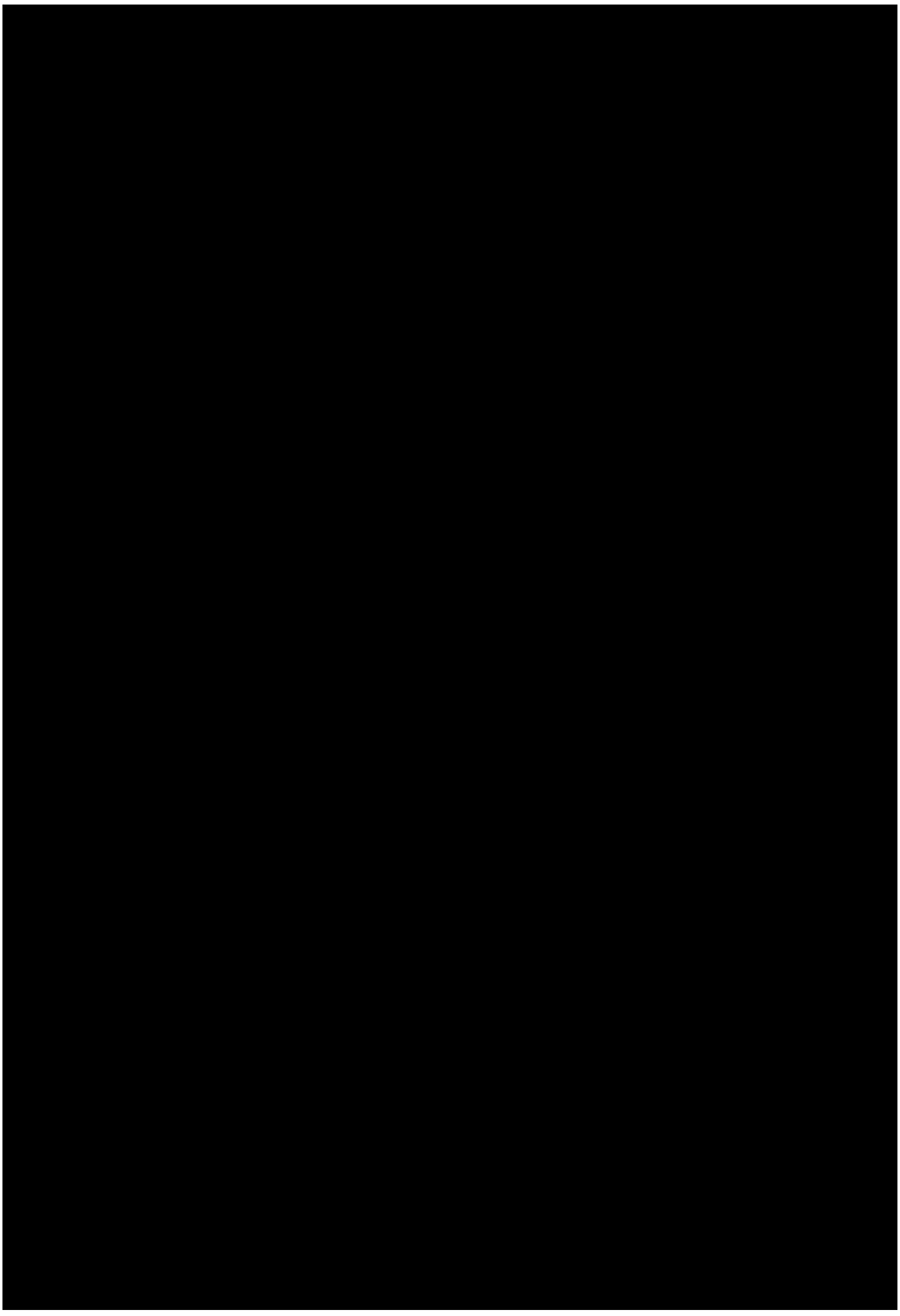
Annexe 25 : Fiche participant·e Hugo

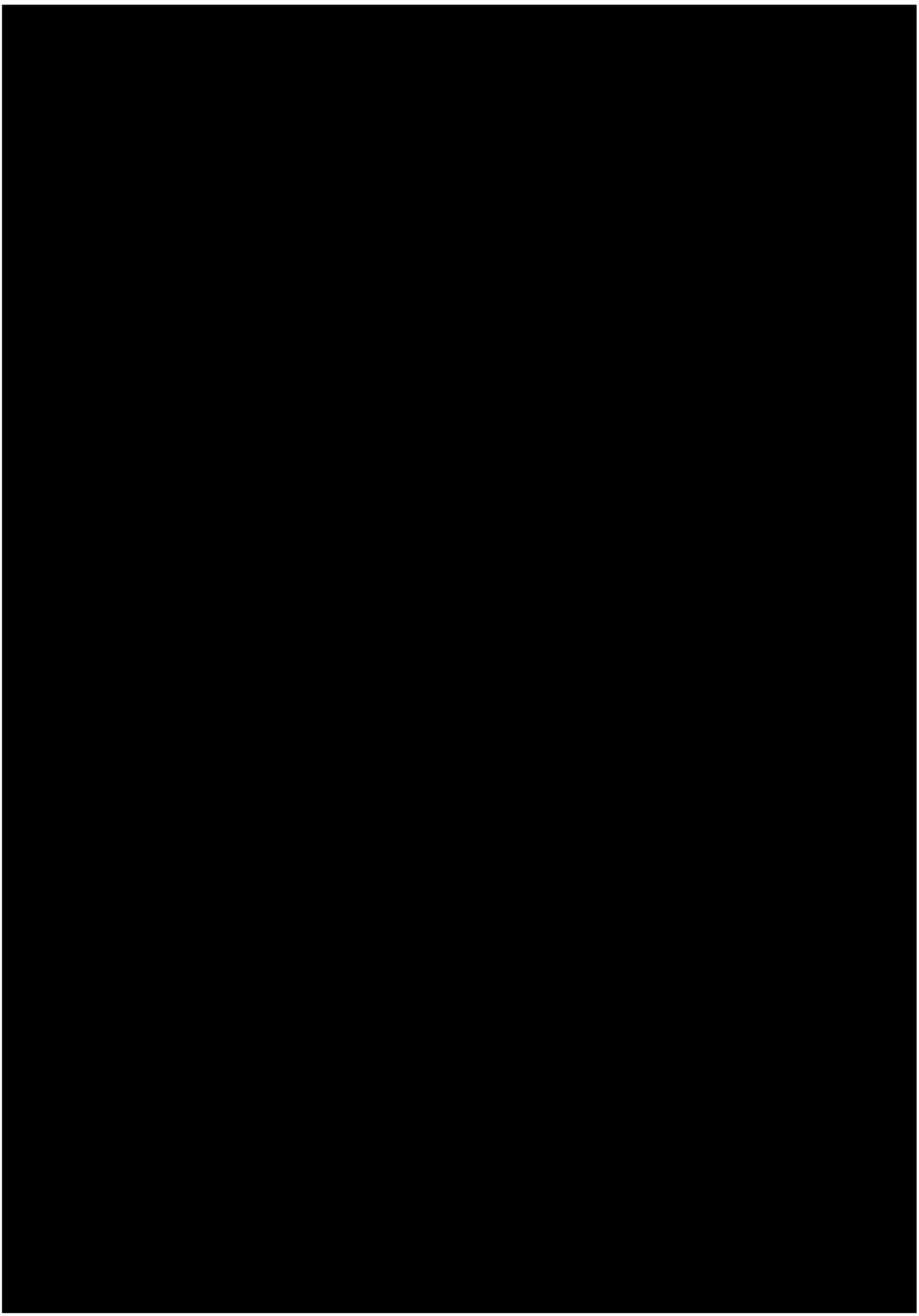
Hugo, Homme, 24 ans, Dernière Rénovation











Annexe 26 : Arbres thématiques présentés dans le Chapitre 5

Annexe 26.1. Arbres thématiques sur les perceptions de la crise climatique par les sujets (NVivo)

Dimensions	Sous-dimensions	Thèmes	Nombre de sujets n = x	
Sources d'exploration et de compréhension de la crise climatique	Les médias socioculturels		12	15
	Les expériences dans les divers milieux de vie		12	
	Le caractère intrinsèque		2	
Définition de la crise climatique selon ses…	Principales caractéristiques	Globalité	13	19
		Urgence	9	
		Ampleur, gravité	8	
		Distance	5	
		Anthropique	2	
	Effets directs	A échelle locale	4	12
Appréhension des enjeux systémiques de la crise climatique	Au niveau politique	Mode d'exercice du pouvoir	14	20
		Modèle sociétal dominant	11	
	Au niveau social	Morale et responsabilité	12	
		Justice sociale	9	
		Intersectionnalité	9	
		Intergénérationnel	4	

Annexe 26.2. Arbres thématiques sur les vécus de la crise climatique par les sujets (NVivo)

Dimensions	Sous-dimensions	Nombre de sujets n = x	
Vécu douloureux	Dépression et isolement	17	18
	Omniprésence des préoccupations	13	
	Banalisation et sentiment d'impuissance	10	
	Incertitudes et difficultés de projection	10	
Vécu ambivalent	Perspectives et envie d'agir	7	8
	Intérêt et paradoxe	5	

Annexe 27 : Arbres thématiques présentés dans le Chapitre 6

Annexe 27.1. Arbres thématiques sur les motivations de l'engagement politico-climatique (NVivo)

Dimensions	Sous-dimensions	Thèmes	Nombre de sujets n = x	
S'engager…	Selon un processus long	Prolongement des formes d'engagement	7	18
		Construction d'une légitimité	5	
		Au fil des rencontres	4	
	Suite à un déclic	Transition ou évènement dans le parcours de vie	11	
		Expérience ou action liées au militantisme	9	
S'engager pour répondre à différents besoins	Agir avec les autres face à l'urgence		19	20
	Trouver du sens		10	
	Contrer l'éco-anxiété		7	
	Diversifier les engagements		4	
	S'émanciper et s'autonomiser		2	
	Hasard		1	

Annexe 27.2. Arbres thématiques sur les mises en acte de l'engagement politico-climatique (NVivo)

Dimensions	Sous-dimensions	Nombre de sujets n = x	
Caractéristiques des pratiques	Echelles et niveaux d'action	5	10
	Violence et non-violence	4	
	Risques juridiques et sécurité	3	
	Rythmes et investissements	3	

Les pratiques d'engagement individuelles	Travail de sensibilisation personnel	Eco-délégué	9	17
	Adaptation du régime alimentaire		7	
	Mise en place de petits gestes	Consommation Boycott	6	
	Choix d'orientation		2	
Les pratiques d'engagement collectives	Travail de sensibilisation collectif		16	20
	Réunions et organisations au sein du mouvement		14	
	Marches et manifestations pour le climat		11	
	Travail de communication autour de la lutte		10	
	La désobéissance civile	Blocages et occupations	9	
		Anti-pub et collages	9	
		Light off	7	
		Etiquettes	5	
		Sabotages	3	

Annexe 28 : Arbres thématiques présentés dans le Chapitre 7

Annexe 28.1. Arbres thématiques sur la fonction intersubjective de l'engagement politico-climatique (NVivo)

Dimensions	Sous-dimensions	Thèmes	Nombre de sujets n = x	
Construction des liens sociaux	Créer des liens intersubjectifs	Affiliation à de nouveaux autrui	10	16
		Ami·es	8	
		Vie de – en communauté	6	
	Partager une vision, pensée commune			13
	Des gens comme moi			9
	Être ensemble			8
	Se sentir à sa place			3
Ouverture des possibles	Agir à plusieurs	La force du collectif	11	18
		Alternatives et potentialités	6	
		Inscription dans le lien social	6	
		Ressources pratiques et symboliques	5	
	Apprendre aux côtés des autres	Expérience coconstruite avec et par les autres	13	16
		Confrontation, débat, discussion	11	
		Ouverture d'esprit	6	

Annexe 28.2. Arbres thématiques sur la fonction affective de l'engagement politico-climatique (NVivo)

Dimensions	Sous-dimensions	Thèmes	Nombre de sujets n = x	
Expériences affectives contrastés	Entre sarcasme et désillusion			10
	Entre aliénation et mobilisation			6
	Entre résistance et révolte			6
Expériences affectives pernicieuses	Des différentes formes d'anxiété à l'aliénation		13	12
	De l'accumulation de difficultés au mal-être		10	
	Du découragement à la démobilisation		5	
Expériences affectives vertueuses	Portées cathartique et mobilisatrice	Des espoirs pour motiver l'action	16	18
		Un exutoire pour réguler les affects	15	
	Sources d'apaisement et d'épanouissement	Dans le fait d'être ensemble	11	15
		Dans le fait de se sentir en cohérence et utile	11	
		Dans le fait de se comprendre	8	
		Dans le fait de trouver une « *safe place* »	7	

Annexe 28.3. Arbres thématiques sur la fonction symbolique de l'engagement politico-climatique (NVivo)

Dimensions	Sous-dimensions	Thèmes	Nombre de sujets n = x	
L'engagement politico-	Percevoir les enjeux systémiques de la crise	Caractère global et urgent	14	18

climatique penser le monde		Dimension politique	14	
	Comprendre le fonctionnement sociétal		12	
	Se situer dans l'histoire		8	
Participer au changement social	S'inscrire dans le lien social		13	17
	Se positionner en résistance		10	
	Proposer des alternatives		7	

Annexe 28.4. Arbres thématiques sur la fonction autobiographique de l'engagement politico-climatique (NVivo)

Dimensions	Sous-dimensions	Thèmes	Nombre de sujets n = x	
Remises en question de…	Du rapport à soi	Qui suis-je ?	12	15
		Quelles valeurs ?	6	
		Quel·le militant·e en devenir ?	6	
	Des conduites et des comportements	D'engagement	9	13
		Au quotidien	6	
		Articulation engagement et vie personnelle	3	
	Du système			8
Appropriation nouveau système de référence	Identitaire	Être et devenir militant·e	17	18
		Être acteur·ice	9	
	Axiologique	Nouvelle idéologie	11	14
		Positionnement politique	10	
		Valeurs et système de référence	10	

	Comportemental	Au quotidien	7	9
		En lien avec l'engagement	6	
Quête de sens et réalisation de soi	Nécessité			17
	Cohérence			16
	Identité			12
	Introspection			11